



HAL
open science

**Institution scolaire et symptômes contemporains :
regard psychanalytique relatif à la généralisation du
discours capitaliste : quelles incidences sur l'économie de
la jouissance des collégiens d'aujourd'hui ?**

Serge Pittiglio

► **To cite this version:**

Serge Pittiglio. Institution scolaire et symptômes contemporains : regard psychanalytique relatif à la généralisation du discours capitaliste : quelles incidences sur l'économie de la jouissance des collégiens d'aujourd'hui ?. Psychologie. Université Rennes 2, 2014. Français. NNT : 2014REN20052 . tel-01127592

HAL Id: tel-01127592

<https://theses.hal.science/tel-01127592>

Submitted on 7 Mar 2015

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

SOUS LE SCEAU DE L'UNIVERSITÉ EUROPÉENNE DE BRETAGNE

UNIVERSITÉ RENNES 2

École Doctorale Sciences humaines et sociales

Équipe d'Accueil 4050

Institution scolaire et symptômes contemporains

**Regard psychanalytique relatif à la généralisation du discours capitaliste.
Quelles incidences sur l'économie de la jouissance des collégiens d'aujourd'hui ?**

THÈSE de DOCTORAT

Discipline : PSYCHOLOGIE

Présentée par Serge PITTIGLIO

Sous la direction de J.-L. BONNAT, Professeur émérite, Université de Nantes

Jury

M. Jean-Louis BONNAT

M. Michel GROLLIER, Professeur, Université Rennes II

Mme Fabienne HULAK, Maître de conférence habilité, Université de Paris VIII

M. Jean-Claude MALEVAL, Professeur émérite, Université de Rennes II

M. Marie-Jean SAURET, Professeur, Université de Toulouse Le Mirail

Remerciements :

Tout d'abord j'exprime la plus profonde gratitude à mon directeur de thèse, Monsieur Bonnat, pour son soutien, son accompagnement et sa patience. Sans lui, rien n'aurait été possible.

Ensuite, je remercie les membres du jury pour l'honneur qu'ils me font en consacrant de leur temps à la lecture de ce travail. Je peux les assurer de deux choses : j'y ai mis toute ma passion, ensuite, je mesure tout le chemin qu'il reste à parcourir...

J'adresse aussi une affectueuse pensée à mes proches et aux membres de ma famille, tout spécialement ceux qui se sont dévoués pour m'aider dans le fastidieux travail de re-lecture.

Au moment d'inscrire ces quelques mots, mes pensées vont aussi vers mes enfants, d'une façon ou d'une autre, ils sont présents entre chaque ligne...

Enfin, je ne peux conclure ici sans évoquer le précieux soutien de ma compagne, pour ça et tout le reste, merci.

Sommaire

A/ <u>Première partie</u>	8
1. <u>Introduction</u>	9
1.1. <u>Changements dans la société</u>	9
1.2. <u>Quelles perspectives de travail ?</u>	11
2. <u>Les progressives évolutions dans l'ordre symbolique jusqu'à l'époque contemporaine</u> ... 12	12
2.1. <u>La tradition : un lien entre passé et futur</u>	12
a/ <u>Tradition et autorité : quelle articulation ?</u>	13
b/ <u>Déclin de l'autorité : de la transcendance à l'immanence</u>	16
c/ <u>Déclin social de la fonction paternelle : de la verticalité à l'horizontalité</u>	18
2.2. <u>Éléments de sociologie</u>	21
a/ <u>Un nouveau rapport à l'institution scolaire</u>	22
b/ <u>La montée des revendications d'ordre narcissique</u>	23
c/ <u>L'écart entre le citoyen, l'usager et le sujet</u>	26
d/ <u>Une demande accrue de solutions sur-mesure</u>	29
e/ <u>Tensions au sein de l'institution scolaire</u>	32
f/ <u>L'appui sur le juridique pour régler le programme institutionnel</u>	34
2.3. <u>Au fil de l'histoire, la progressive libération des enfants</u> ... 37	37
a/ <u>Un autre rapport à l'enfance : la libération des enfants</u>	37
b/ <u>L'âge classique et l'âge moderne</u>	41
c/ <u>La fin de l'autorité traditionnelle</u>	42
d/ <u>Des valeurs de l'idéal qui changent</u>	47
e/ <u>La position de Rousseau</u>	48
f/ <u>liberté ou l'indépendance par rapport à la réalité sociale ?</u>	50
g/ <u>Déclin de la parentalité</u>	51
3. <u>Registre symbolique et inscription dans l'ordre symbolique</u>	55
3.1. <u>Freud : les représentations d'objets et les représentations de mots</u>	56
a/ <u>L'incomplétude du symbolique</u>	57
b/ <u>Inscription dans l'ordre symbolique et expressions culturelles</u>	59
c/ <u>Des changements dans la façon de s'inscrire dans l'ordre symbolique</u>	60
3.2. <u>Changements dans l'ordre symbolique au XXIe siècle</u>	62
a/ <u>Un rapport nouveau au savoir</u>	63

b/ <u>Le désarroi des adultes dans le rapport à l'autorité</u>	64
c/ <u>Des évolutions empiriques dans les pratiques enseignantes</u>	66
3.3. <u>Processus d'individuation à l'âge hyperindustriel</u>	67
a/ <u>L'évolution des processus d'individuation : l'exemple de l'usage de la télévision</u>	69
b/ <u>Une pensée suspendue</u>	70
c/ <u>Un caprice réussi, 30% de parts de marché en plus !</u>	71
3.4. <u>Langage, désir et temps dans l'ordre symbolique contemporain</u>	73
a/ <u>Le temps paralysé</u>	73
4. <u>Le lien social : l'inscription dans un discours</u>	77
4.1. <u>La place fondatrice du langage</u>	78
4.2. <u>Le lien social à l'époque de l'Autre qui n'existe pas</u>	81
a/ <u>Il n'y a que du semblant socialement fondé</u>	81
b/ <u>L'étayage de la jouissance</u>	82
c/ <u>De la routine à l'invention</u>	85
d/ <u>En guise de conclusion</u>	90
5. <u>Les évolutions dans le lien social sous le regard de la psychanalyse</u>	93
5.1. <u>Les discours élaborés par Lacan</u>	93
a/ <u>Le discours de l'universitaire</u>	96
b/ <u>Le discours du maître</u>	97
c/ <u>Le discours de l'hystérique</u>	98
d/ <u>Le discours de l'analyste</u>	98
e/ <u>Le discours capitaliste</u>	100
5.2. <u>La forclusion du Nom-du-Père</u>	102
5.3. <u>La psychose ordinaire</u>	107
5.4. <u>Forclusion de la castration ?</u>	108
5.5. <u>Langage, désir et objet a</u>	110
a/ <u>Quels effets du côté des élèves ?</u>	113
B/ <u>Deuxième partie</u>	115
1. <u>Essai d'interprétation des conversations menées auprès d'élèves de collège</u>	116
2. <u>Père réel, père symbolique et père imaginaire</u>	118
3. <u>Les figures du père et la relation au manque et son objet</u>	119
3.1. <u>Déclin du père réel et prévalence des processus narcissiques</u>	121
4. <u>La logique du discours capitaliste</u>	122

4.1. <u>Des conséquences cliniques particulières</u>	124
5. <u>Présentation succincte des six collégiens rencontrés</u>	127
5.1. <u>Présentation de Martin (11 ans ; 11 mois lors de notre première rencontre)</u>	128
5.2. <u>Séance 3 avec Martin du 7 janvier 2014 :</u>	129
5.3. <u>Présentation de Roger (14 ans ; 01 mois lors de notre première rencontre)</u>	130
5.4. <u>Séance 1 avec Roger du 11 décembre 2013 :</u>	131
5.5. <u>Présentation de Gérard (12 ans ; 00 mois lors de notre première rencontre)</u>	132
5.6. <u>Séance 3 avec Gérard du 7 avril 2014</u>	132
5.7. <u>La situation de Nathan (10 ans ; 02 mois lors de notre première rencontre)</u>	133
5.8. <u>Séance 1 avec Nathan du 13 mai 2014</u>	134
5.9. <u>La situation de Richard (12 ans ; 05 mois lors de notre première rencontre)</u>	135
5.10. <u>Séance 1 avec Richard du 20 janvier mai 2014</u>	136
5.11. <u>La situation de Tania (14 ans ; 06 mois lors de notre première rencontre)</u>	137
5.12. <u>Séance 1 avec Tania du 31 mars 2014</u>	137
6. <u>L'absence de la reconnaissance d'une place d'exception</u>	138
7. <u>Les complexes familiaux dans la formation de l'individu</u>	142
7.1. <u>Conversation : Séance 5 avec Martin du 27 janvier 2014</u>	146
7.2. <u>Conversation : Séance 7 avec Roger du 31 mars 2014</u>	147
8. <u>La pluralité des mises en forme de la jouissance</u>	148
9. <u>La jouissance dans l'enseignement de Lacan</u>	152
10. <u>Quand la jouissance excède la mise en forme phallique</u>	159
10.1. <u>Conversation : Séance 6 avec Martin du 5 février 2014</u>	162
10.2. <u>Conversation : Séance 5 avec Roger du 10 février 2014</u>	163
10.3. <u>Conversation : Séance 2 avec Gérard du 31 mars 2014</u>	164
10.4. <u>Conversation : Séance 1 avec Nathan du 13 mai 2014</u>	165
10.5. <u>Conversation : Séance 1 avec Richard du 20 janvier 2014</u>	165
10.6. <u>Conversation : Séance 2 avec Tania du 7 avril 2014</u>	166
11. <u>Le désir, le fantasme et l'objet a dans la logique contemporaine</u>	167
12. <u>Les "lathouses" et la prévalence de l'objet regard</u>	170
13. <u>L'omniprésence des objets de satisfaction</u>	175
13.1. <u>Conversation : Séance 1 avec Roger, le 11 décembre 2013</u>	182
13.2. <u>Conversation : Séance 1 avec Gérard du 24 mars 2014</u>	183
13.3. <u>Conversation : Séance 3 avec Richard du 10 février 2014</u>	184
14. <u>Malaise dans la civilisation au XXIe siècle, la pluralisation des Noms-du-Père</u>	185

14.1. Conversation : Séance 3 avec Gérard du 7 avril 2014	196
14.2. Conversation : Séance 2 avec Richard du 5 février 2014	197
14.3. Conversation : Séance 2 avec Tania du 7 avril 2014	198
15. La fixation au stade du miroir : moi-idéal contre idéal du moi	199
15.1. Conversation : Séance 2 avec Martin, le 18 décembre 2013	214
15.2. Conversation : Séance 2 avec Nathan du 20 mai 2014	215
15.3. Conversation : Séance 3 avec Tania du 14 avril 2014	215
16. Une posture professionnelle à inventer face à L'adolescent contemporain	217
17. Une société de la norme et de la précarité symbolique	221
18. Des symptômes contemporains	225
19. Le registre symbolique et son nouage au registre imaginaire	233
19.1. Conversation : Séance 5 avec Roger du 10 février 2014	241
19.2. Conversation : Séance 2 avec Gérard du 31 mars 2014	242
19.3. Conversation : Séance 1 avec Richard du 20 janvier 2014	242
20. Quand l'imaginaire vient tamponner le déni de la castration	244
20.1. Conversation : Séance 3 avec Martin du 7 janvier 2014	250
20.2. Conversation : Séance 1 avec Nathan du 13 mai 2014	250
20.3. Conversation : Séance 2 avec Tania du 7 avril 2014	251
21. Conclusion et perspectives	252
C/ Bibliographie	261
D/ Annexes :.....	268
Les sélections des conversations, commentaires et classement	268
1. Sélection des conversations avec Martin	269
1.1. Séance 1 avec Martin du 11 décembre 2013	269
1.2. Séance 2 avec Martin du 18 décembre 2013	273
1.3. Séance 3 avec Martin du 7 janvier 2014	279
1.4. Séance 4 avec Martin du 16 janvier 2014	286
1.5. Séance 5 avec Martin du 27 janvier 2014	293
1.6. Séance 6 avec Martin du 5 février 2014	298
1.7. Séance 7 avec Martin du 10 février 2014	301
1.8. Séance 8 avec Martin du 19 février 2014	306

1.9. Séance 9 avec Martin du 26 février 2014	311
2. Sélection des conversations avec Roger	316
2.1. Séance 1 avec Roger du 11 décembre 2013	316
2.2. Séance 2 avec Roger du 18 décembre 2013	321
2.3. Séance 3 avec Roger du 16 janvier 2014	323
2.4. Séance 4 avec Roger du 20 janvier 2014	332
2.5. Séance 5 avec Roger du 10 février 2014	339
2.6. Séance 6 avec Roger du 26 février 2014	345
2.7. Séance 7 avec Roger du 31 mars 2014	350
3. Sélection des conversations avec Gérard	355
3.1. Séance 1 avec Gérard du 24 mars 2014	355
3.2. Séance 2 avec Gérard du 31 mars 2014	358
3.3. Séance 3 avec Gérard du 7 avril 2014	364
4. Sélection des conversations avec Nathan	373
4.1. Séance 1 avec Nathan du 13 mai 2014	373
4.2. Séance 2 avec Nathan du 20 mai 2014	377
5. Sélection des conversations avec Richard	382
5.1. Séance 1 avec Richard du 20 janvier 2014	382
5.2. Séance 2 avec Richard du 5 février 2014	387
5.3. Séance 3 avec Richard du 10 février 2014	393
6. Sélection des conversations avec Tania	402
6.1. Séance 1 avec Tania du 31 mars 2014	402
6.2. Séance 2 avec Tania du 7 avril 2014	406
6.3. Séance 3 avec Tania du 14 avril 2014	411
7. La grille de lecture des entretiens	417
7.1. Référence 1 : une structure de personnalité normale	417
7.2. Référence 2 : la symétrie des places dans le lien social	417
7.3. Référence 3 : un rapport à la jouissance qui en passe par l'angoisse et le corps	417
7.4. Référence 4 : l'omniprésence de l'objet de satisfaction	418
7.5. Référence 5 : quelles suppléances face à la pluralisation des Noms-du-Père ?	418
7.6. Référence 6 : le moi-idéal et l'idéal du moi	418
7.7. Référence 7 : le symbolique face à l'imaginaire	418
7.8. Référence 8 : un mouvement de déni de la castration	419
8. Tableau récapitulatif : références repérées durant quelles séances ?	420

A/ Première partie

1. **Introduction**

« Aujourd'hui, il me semble que la non inscription des jeunes dans un ordre symbolique et de ce fait, la perte du lien social n'a jamais été l'objet d'une réflexion par les enseignants eux-mêmes, au sein de l'institution scolaire. Pourtant, l'un des problèmes les plus graves de la société moderne vient de la rupture avec la culture et de la séparation des corps institués qui organisent l'existence. »¹

Nous travaillons dans le système scolaire, notamment à l'école primaire, avec des sujets en devenir. Chaque enfant grandit en intégrant tout un système de règles et de valeurs correspondant à la fois au lieu et à l'époque de sa naissance. On sait, grâce à l'enseignement des anthropologues ou des ethnologues, à l'apport de nombreuses études transculturelles et à l'acuité du regard qu'a su ajouter Freud, que chaque organisation sociale entretient un rapport d'interaction avec le développement des structures de personnalité. C'est par l'observation de ces interactions que nous parvenons à approcher la nature du lien social, c'est-à-dire le système symbolique dans lequel est inscrit le rapport aux autres. Si on admet qu'il y a une relation d'étroite intrication entre le développement du sujet (dimension intrapsychique) et l'ordre symbolique dans lequel il est inscrit (dimension interpsychique), alors on ne peut travailler avec des enfants sans chercher à comprendre les lignes de forces qui structurent ce rapport.

1.1. **Changements dans la société**

Lorsqu'on s'intéresse à l'évolution du lien social et que l'on cherche à comprendre l'ordre symbolique dans lequel il se tisse, on retient trois étapes majeures qui marquent des changements de notre société² : âge de la tradition, de la modernité et de la post-modernité (ou hypermodernité ou âge de la personnalité contemporaine selon les auteurs). Chacun de ces âges est caractérisé par un rapport particulier entre les générations, dont le vecteur est la façon d'exercer l'autorité. *« L'autorité était fondée sur une hiérarchie légitimée par la tradition et la religion. Exercée par les Anciens sur les plus jeunes (le père de l'enfant), elle structurait le lien à l'autre en fonction de la place occupée dans la hiérarchie aussi bien dans l'espace social que dans la famille.³ »*. Hannah Arendt nous a montré à la fois la fonction de l'autorité : celle *« d'introduire dans un monde préétabli [...] les nouveaux venus par la naissance »⁴* et

1. ROSSETTO Joseph, Une école pour les enfants de Seine-Saint-Denis, édition L'Harmattan, 2004, p.103

2. GAUCHET Marcel, Essai de psychologie contemporaine, revue le débat novembre 1998

3. LAZARTIGUES Alain, MORALES Humberto, PLANCHE Pascale, article publié dans l'Encéphale, 2006

4. ARENDT Hannah, Crise de la culture, Galimard, Paris, 1972, pp.122-123

aussi en quoi elle était le dernier des piliers à disparaître de la trilogie : religion, tradition, autorité « [...] le fameux "déclin de l'occident" consiste essentiellement dans le déclin de la trinité romaine de la religion, de la tradition et de l'autorité[...].⁵ ». C'est devenu un lieu commun que d'énoncer que les coordonnées de la famille ne sont plus autorité et devoir mais consensus et hédonisme. Pour ce qui concerne plus directement l'école, on sait qu'au travers la façon d'exercer l'autorité, l'enfant devenu élève rencontrait un discours commun entre la famille et l'école. On peut parler d'un ordre symbolique partagé de façon implicite. Ce qui permettait aux enseignants de dire : « que la famille se charge de l'éducation et nous nous chargerons de l'instruction. ». Finalement, cela revient à donner cette illusion qu'il est possible de séparer socialisation et apprentissage. Voilà qui ne se pose pas comme une évidence pour l'enfant d'aujourd'hui : il y a rupture entre les valeurs de la famille et celle de l'école. Nous sommes désormais dans une société où la famille socialise différemment : on s'y rassure sur son identité car il y a fragilisation du sentiment d'appartenance et on s'y protège de la dureté et de la précarité de la vie⁶. La famille n'est plus organisée verticalement sous l'autorité du chef du gouvernement domestique mais de façon horizontale comme une démocratie directe, sans représentant institué, avec un socle minimal de règles pratiques et fonctionnelles. Ainsi les enjeux de transmissions entre les générations ne se posent plus de la même façon. Là où les parents transmettaient (**héritage symbolique**) un ensemble de règles et de valeurs que l'enfant devait intégrer en canalisant son registre pulsionnel (*mange ta soupe et tais-toi !*) nous avons maintenant des parents contemporains qui se soucient de ne pas perdre l'amour de cet enfant quitte à céder sur la frustration imposée (*qu'est-ce que tu veux manger mon chéri ?*) : l'héritage symbolique (du côté culturel) cède le pas à l'échange narcissique (du côté du pulsionnel) ; autrement dit : les relations basées sur la différence entre les générations et l'inévitable conflit inhérent s'effacent pour une aspiration à la fusion dans une volonté consensuelle. Quelle que soit l'époque, nous pensons que le sujet humain est toujours structuré de la même façon, avec pour condition de parvenir à nouer jouissance propre et rapport à l'Autre⁷. La personnalité névrotico-normale de base se caractérise par une recherche d'équilibre entre le principe de plaisir et le principe de réalité. Cependant, la façon d'atteindre ce point d'équilibre nous semble liée à la nature du lien social défini par l'ordre symbolique *préexistant à l'arrivée dans le monde du nouveau venu par la naissance*. Les mutations du lien social dans leurs formes contemporaines modifient les relations entre l'école et les familles. Les enseignants s'interrogent sur les valeurs portées par l'institution et ils se

5. ARENDT Hannah, Crise de la culture, ré-édition folio essais 2006, p.183

6. EHRENBERG Alain, la fatigue d'être soi, 2000

7. MILLER Jacques-Alain, les six paradigmes de la jouissance in revue la cause freudienne, N°43, oct. 1999

sentent de moins en moins légitimes à les faire valoir... L'école se trouve donc confrontée à de nouveaux enjeux. Elle représente désormais le premier contact fort avec la vie en groupe et ses contraintes. Les professeurs sont en place de porteurs de connaissances et ils continuent à assumer leur mission d'instruction mais la mission d'éducation, qu'ils ont toujours exercée de façon plus ou moins implicite, prend aujourd'hui une dimension importante et souvent inattendue. Nous avons pu observer plusieurs effets concrets de cette évolution au sein de l'institution scolaire : le climat dans les écoles se tend, la demande d'autorité se fait de plus en plus pressante et les signes d'épuisement professionnel deviennent fréquents. Il devient difficile, voire impossible de séparer socialisation et apprentissage.

1.2. Quelles perspectives de travail ?

Joseph Rossetto a été principal d'un collège réputé difficile dans le département de la Seine-Saint-Denis. Il a impulsé au sein de son équipe pédagogique de nombreux projets visant à redonner goût aux apprentissages à des adolescents en situation d'échec scolaire. Il écrit que « [...] *la non inscription des jeunes dans un ordre symbolique et de ce fait, la perte du lien social n'a jamais été l'objet d'une réflexion par les enseignants eux-mêmes [...]* ». L'idée de cette recherche s'est inscrite initialement dans une volonté de répondre à ce vide de réflexion énoncé ici en utilisant les outils de la psychanalyse. Nous allons tenter d'approcher une définition des concepts d'ordre symbolique et de lien social en faisant référence à la notion de discours tel que Lacan l'a définie. Nous nous intéresserons tout particulièrement au discours capitaliste en insistant sur le rapport qu'il entretient avec ce qui fonde notre contexte de post-modernité. Nous nous appuierons dans un premier temps sur de nombreux auteurs issus de différents champs des sciences humaines pour saisir quelques aspects concrets qui structurent le lien social contemporain. Nous nous efforcerons ensuite de réinscrire ces éléments d'analyse dans le contexte théorique de ce travail. Enfin, nous présenterons le corps de notre recherche constitué des extraits les plus significatifs des entretiens que nous avons menés avec des collégiens en situation de difficulté scolaire. Nous chercherons à comprendre de quelle manière leurs paroles et leurs comportements peuvent être entendus comme autant d'expressions cliniques d'une économie de la jouissance qui serait propre à notre société contemporaine. L'ampleur des mutations que nous traversons sur tous les plans : sociologique, anthropologique, économique..., bouscule les repères classiques de l'institution scolaire et oblige celle-ci à prendre une place nouvelle auprès des élèves qu'elle accueille. Il nous a semblé particulièrement utile que les membres de l'Éducation Nationale puissent interroger son fonctionnement à l'aide des références conceptuelles offertes par Freud et Lacan.

2. Les progressives évolutions dans l'ordre symbolique jusqu'à l'époque contemporaine

« Car le souvenir, qui n'est qu'une des modalités de la pensée, bien que l'une des plus importantes, est sans ressource hors du cadre de référence préétabli, et l'esprit humain n'est qu'en de très rares occasions capable de retenir quelque chose qui n'est lié à rien. »⁸

2.1. La tradition : un lien entre passé et futur

Au quotidien, l'homme est pris entre deux forces opposées qui séparent le passé du futur. Entre ces deux forces, il se trouve incapable d'avoir une position de recul sauf par la force de la pensée qui caractérise la posture de l'intellectuel comme l'illustre la métaphore de la caverne de Platon. Pour penser, il faut s'extraire et s'éloigner des contingences du quotidien. Ainsi, le débat philosophique oppose classiquement l'action à la pensée. L'action est l'attribut du peuple et elle se met en forme d'après le cadre organisateur de la tradition. Cette dernière permet de maintenir un équilibre entre les forces antagonistes du passé et du futur. Nous manquons de capacités d'analyse sur notre propre place dans le monde car nous ne pouvons tenir une position « auto-réflexive ». Cependant la tradition s'érode et sa valeur d'étayage perd de son effet de formatage. *« Mais l'ennuyeux est que nous ne semblons ni équipés ni préparés pour cette activité de pensée, d'installation entre la brèche entre le passé et le futur. Pendant de très longues époques de notre histoire, en fait à travers les millénaires qui ont suivi la fondation de Rome et furent déterminés par les concepts romains, cette brèche fut comblée par ce que, depuis les Romains, nous avons appelé la tradition. Que cette tradition se soit usée avec l'avance de l'âge moderne n'est un secret pour personne. Lorsque le fil de la tradition se rompit finalement, la brèche entre le passé et le futur cessa d'être une condition particulière à la seule activité de la pensée et une expérience réservée au petit nombre de ceux qui faisaient de la pensée leur affaire essentielle. Elle devint une réalité tangible et un problème pour tous ; ce qui veut dire qu'elle devint un fait qui relevait du politique.⁹ »*. Toute pensée se déploie dans un contexte précis. Ce contexte, par ses caractéristiques sociales et historiques dessine ce que nous appelons l'ordre symbolique. La force de la tradition en permet la transmission et nous soulage d'une partie du poids du calcul de notre place dans la société. La tradition agit comme une boussole qui oriente nos actes et nous évite de tomber dans le vide de sens que représente cette brèche qui sépare le passé du futur décrite par Hannah Arendt. Mais, dans notre contexte de post-modernité, il revient à chacun de trouver son art de vivre sans le mode d'emploi offert par la tradition. C'est une responsabilité nouvelle

8. ARENDT Hannah, Crise de la culture, ré-édition folio essais 2006, p.14

9. ARENDT Hannah, Ibid., p.24

qui est à la fois enthousiasmante et terrible car la place laissée ainsi vide peut être comblée de mille façons.

Il faut remarquer enfin combien dans un premier temps, pour un philosophe comme Platon, la pensée, pour se déplier, doit s'éloigner de l'action. L'action et donc la gestion concrète de la cité sont laissées aux politiques et c'est pourquoi Platon souhaite des rois philosophes. On constate un clivage entre le philosophe et le politique qui a marqué durablement la philosophie et sur lequel Marx a essayé de revenir. Avec l'avènement de la fin du pouvoir organisateur de la tradition, il revient à tous d'exercer le pouvoir de sa « pensée » et cela déplace sur chacun d'entre nous la responsabilité politique de la vie dans la cité.

a/ Tradition et autorité : quelle articulation ?

On peut facilement appréhender le rapport entre les concepts de tradition et d'autorité en faisant référence aux trois âges de la personnalité décrits par Marcel Gauchet¹⁰. Le premier âge étant celui de la personnalité traditionnelle. Il se définit par l'incorporation des normes collectives : « *Incorporation qui se conçoit dans des sociétés à initiation, soit le processus social par lequel s'opère l'assignation symbolique à un statut, qu'il s'agisse d'un statut d'âge, d'un statut de sexe ou d'un statut de rang.*¹¹ ». Il en résulte une juxtaposition parfaite entre le point de vue de l'individu et le réseau de signification en valeur dans le groupe. Celui qui enfreint la règle sociale est frappé par la honte et n'a plus comme issue que de se soustraire au regard de l'autre. Le conflit ainsi généré peut conduire à des actes d'une grande violence voire à la mort d'autrui et de soi-même comme dans les phénomènes dits de « l'amok » bien décrits par les anthropologues. La volonté du sujet ne compte pas au regard de l'intérêt collectif et on pense aussi aux kamikazes qui offraient leur vie à leur pays et pour lesquels le poids de ce sacrifice comptait moins que leur honneur préservé. Il faut noter que Marcel Gauchet évoque ici une personnalité sans inconscient : « ... *le monde de la personnalité traditionnelle est sans inconscient en tant qu'il s'agit d'un monde où le symbolique règne de manière explicitement organisatrice.*¹² ». Bien sûr à titre individuel les sujets sont toujours pourvus d'un registre inconscient avec ses propres mouvements mais celui-ci, en raison du principe d'incorporation des normes, ne peut pas entrer de la même manière en conflit avec l'environnement social. Il y a ensuite la personnalité moderne qui se distingue par l'intériorisation des normes. On peut, de façon métaphorique, lier l'avènement de la personnalité moderne à la révolution française, à la

10. GAUCHET Marcel, Essai de psychologie contemporaine, revue le débat novembre 1998

11. GAUCHET Marcel, Ibid., p.175

12. GAUCHET Marcel, Ibid., p.175

mise à mort du roi, représentant de Dieu sur terre, et à la rédaction de la déclaration des droits de l'Homme. Le fait d'en passer par le texte implique une distance qui n'existe pas dans un processus d'appréhension des normes par incorporation. Cet écart donne la possibilité à l'individu devenu citoyen d'accepter ou de refuser ce qui est ainsi proposé. Il devra donc signifier un accord avec le système de valeurs symboliques dans un mouvement d'intériorisation. *« Au nom de l'indépendance individuelle, il s'agit d'opérer l'appropriation consciente et volontaire de ce qui était reçu et subi, mais cela sans que soit remise en cause l'inscription dans le social. C'est ce compromis que va exemplairement exprimer la notion de devoir.¹³ »*. Il y a maintenant la place pour l'expression d'un conflit psychique entre l'impérieuse exigence surmoïque du respect de la règle et le secret désir de la contourner. C'est de ce point que peuvent désormais se donner à voir toutes les expressions névrotiques avec le cortège d'idéal et de culpabilité qui a préparé le terrain à la naissance de la psychanalyse. *« On va avoir affaire à une personnalité à surmoi, à culpabilité et non plus à honte, à déchirement entre conscience et inconscience faite de deux choses : l'intériorisation persécutrice de la norme, au-delà de ce qu'exige la règle consciente, ou bien l'affirmation irrépressible du désir, au-delà de ce que l'individu est en mesure d'assumer face à la règle.¹⁴ »*. Enfin, à partir du marqueur temporel que constituent les événements sociaux de mai 68, qui sont plutôt à considérer comme une conséquence plutôt qu'une cause – contrairement à ce que proclame un discours politique empreint de démagogie, – on assiste à un renversement complet dans le rapport à la norme. *« L'individu contemporain aurait en propre d'être le premier individu à vivre en ignorant qu'il vit en société, le premier individu à pouvoir se permettre, de par l'évolution même de la société, d'ignorer qu'il est en société.¹⁵ »*. Les organisateurs du lien social que représentaient le travail à l'ère du développement industriel, la religion ou encore la famille ont tous subi le même profond mouvement de transformation à l'image des grands clivages politiques traditionnels avec le moment décisif que représente l'écroulement du mur de Berlin. Là où l'intérêt collectif réglait les actes de chacun pour donner forme au lien social, aujourd'hui l'intérêt individuel veut s'imposer aux autres, comme le dit la publicité : *« Parce que je le vau**x** bien !¹⁶ »*. Nous sommes entrés dans l'âge de la personnalité contemporaine où le rapport à la norme ne s'envisage qu'à la condition d'un intérêt personnel bien préservé. Il ne s'agit plus d'incorporer ou d'intérioriser le système symbolique qui définit le vivre ensemble, il s'agit de trouver la garantie de ce qu'il fait la place

13. GAUCHET Marcel, Ibid., p.176

14. GAUCHET Marcel, Ibid., p.176

15. GAUCHET Marcel, Ibid., p.177

16. Slogan féministe à l'origine, récupéré par le marketing ensuite et traduit dans plus de quarante langues...

à ses propres exigences. « *La modernité correspondant, métaphysiquement parlant, au renversement de la logique ancienne qu'exprimait le principe d'individuation : partir du général pour le particulariser. A l'opposé de cette démarche, la modernité pose le singulier au départ, afin de l'universaliser. C'est de cela qu'est fait au plus profond notre sens de l'individu.*¹⁷ ». L'existence de l'inconscient n'est pas niée mais le conflit dont il est la source n'est plus endigué de la même façon par la force antagoniste du surmoi. Il s'agit de faire une place plutôt que de refouler l'aspiration au plaisir sous toutes ses formes et le corps du sujet devient le lieu de l'inscription de cette impossible satisfaction pourtant recherchée ; les conduites addictives, les marques sur la peau ou les atteintes narcissiques comme la dépression représentent donc des phénomènes accordés à la post-modernité.¹⁸ Il s'agit d'être soi-même et Œdipe cède la place à Narcisse avec des traits de personnalité qui semblent se redessiner. Cela amène les psychanalystes à repenser leur catégories conceptuelles et l'on évoque désormais des structures nouvelles comme la *psychose ordinaire* ou la *perversion ordinaire*.

Si l'on admet maintenant que la tradition, en tant que force organisatrice du psychisme humain, tirait son principe actif par l'effet de l'incorporation ou de l'intériorisation durant les périodes des personnalités traditionnelles et modernes, on s'aperçoit qu'à l'âge de la personnalité contemporaine quelque chose n'opère plus. Nous pensons que c'est d'autorité dont il est question ici : ce sont les mouvements d'incorporation ou d'intériorisation qui étaient responsables de la transmission entre les générations des termes de la tradition, on peut dire en jouant sur l'étymologie du mot qu'ils en étaient les *auteurs* car ils la rendait légitime et à ce titre en fondaient l'autorité. Aujourd'hui, dans notre contexte de post-modernité, l'organisation du système symbolique propre à la génération précédente est toujours portée par la tradition mais celle-ci est vidée de son autorité ! Et donc elle ne parvient plus à s'inscrire de façon réellement efficace pour les nouveaux-venus par la naissance. Hannah Arendt nous avait mis en garde : ce n'est pas la tradition qui est répudiée mais l'autorité de la tradition. « *Le fil de la continuité historique fut le premier substitut de la tradition ; par son entremise la masse énorme des valeurs les plus divergentes, les pensées les plus contradictoires et les autorités les plus incompatibles qui toutes, d'une manière ou d'une autre, avaient été capables de fonctionner ensemble, étaient réduites à un développement non linéaire, dialectiquement cohérent, destiné en fait à répudier non pas la tradition mais l'autorité de toutes les*

17. GAUCHET Marcel, Ibid., p.168

18. EHRENBURG Alain, la fatigue d'être soi, 2000

*traditions*¹⁹. »

b/ Déclin de l'autorité : de la transcendance à l'immanence

Nous avons défini le fonctionnement du couple autorité et tradition comme un processus permettant à chaque individu de s'inscrire dans un système symbolique préexistant et cela de façon inconsciente (incorporation) ou davantage consciente (intégration). L'autorité permet de se situer dans le rapport particulier à la norme porté par la tradition même si c'est pour le remettre en cause comme l'ont toujours fait les nouvelles générations. En effet, le simple fait de réagir en opposition à un ordre social est une forme de reconnaissance de son existence et de son pouvoir. On ne se bat pas contre une force que l'on juge sans importance ou négligeable... Présentée ainsi, l'autorité est ce qui rend possible, qui autorise l'émergence d'une forme commune et partagée du lien social. Si l'on poursuit la lecture de l'enseignement d'Hannah Arendt, on peut ajouter que l'autorité exclut la violence, qu'elle s'oppose à l'égalité et qu'enfin, l'autorité repose sur un ordre hiérarchique. « *Puisque l'autorité requiert toujours l'obéissance, on la prend souvent pour une forme de pouvoir ou de violence. Pourtant l'autorité exclut l'usage de moyens extérieurs de coercition ; là où la force est employée, l'autorité proprement dite a échoué. L'autorité, d'autre part, est incompatible avec la persuasion qui présuppose l'égalité et opère par un processus d'argumentation. Là où on a recours à des arguments, l'autorité est laissée de côté. Face à l'ordre égalitaire de la persuasion, se tient l'ordre autoritaire qui est toujours hiérarchique.*²⁰ ». Il devient difficile, dans notre contexte de post-modernité dans lequel l'égalité est une valeur centrale et même inscrite dans notre devise républicaine, de ne pas être frappé par cette mise en avant de la structure hiérarchique comme condition de l'exercice d'autorité. Comment une telle organisation d'ordre politique a-t-elle réussi à s'appliquer jusqu'à la fin du XX^{ème} siècle ? Parce que les civilisations qui nous ont précédés ont toujours admis la présence d'une instance extérieure et non symétrique comme supérieure à leur propre existence. C'est à dire que l'inégalité des places était admise comme un « fait naturel » pourrait-on dire. Il y avait reconnaissance inconsciente d'un ordre commandant à l'inscription dans le lien social dont le pouvoir s'imposait. C'est ce qui correspond à la notion de transcendance. « *La source de l'autorité dans un gouvernement autoritaire est toujours une force extérieure et supérieure au pouvoir qui est le sien ; c'est toujours de cette source, de cette force extérieure qui transcende le domaine politique, que les autorités tirent leur « autorité », c'est à dire leur légitimité, et*

19. ARENDT Hannah, Ibid., p.41-42

20. ARENDT Hannah, Ibid., p.123

*celle-ci peut borner leur pouvoir.*²¹ ». Dans la civilisation romaine, la religion était ce qui reliait au passé. L'administration de la cité, « la polis », était proche du religieux car il s'agissait de fonder la maison des Dieux dans la cité. Il fallait augmenter leurs demeures et c'est ici l'origine du concept d'autorité²². Chez les romains donc, l'autorité renvoie à un acte fondateur, à une origine du monde. Ce que les Dieux ont créé, ils l'ont laissé en héritage aux hommes qui ont la charge d'en prendre soin en le faisant prospérer. Cette non-symétrie des places et des pouvoirs pose la limite entre l'humain et le sacré et elle en donne la dimension transcendante. Dans la civilisation grecque, Dieu est décrit par Platon comme ce qui permet d'établir un rapport à la norme admis par le plus grand nombre ! Il inspire la crainte dans un but de persuasion et est utilisé par la classe éclairée dans un savant exercice de « science politique ». *« Rien certes n'est plus suggestif dans ce contexte que le fait que ce fut PLATON qui forgea le mot « théologie », car le passage où ce mot nouveau est utilisé se situe dans La République, au moment où le dialogue traite de la fondation des cités. Ce dieu théologique nouveau n'est ni un dieu vivant, ni le dieu des philosophes, ni une divinité païenne ; il est un dispositif politique, la « mesure des mesures », c'est à dire la norme selon laquelle on peut fonder des cités et établir des règles de conduite pour la multitude.*²³ ». C'est donc ici ce rapport à une norme : « la mesure des mesures » présentée par le philosophe comme une volonté divine qui permet, dans une organisation sociale non symétrique (du type de celle liant le maître et l'esclave), un vivre ensemble possible. La force de l'église catholique est d'avoir réussi à additionner l'héritage romain et grecque au niveau collectif et privé avec une remarquable efficacité. Cet alliage a donné le matériau de base à la constitution de notre civilisation occidentale. *« Dans la mesure où l'église catholique a incorporé la philosophie grecque dans l'échafaudage de ses doctrines et de ses dogmes, elle a amalgamé le concept politique romain d'autorité, qui reposait obligatoirement sur un commencement, un acte de fondation dans le passé, à la notion grecque de mesures et de règles transcendantes. Les normes générales et transcendantes sous lesquelles pouvaient être subsumés le particulier et l'immanent étaient maintenant requises pour tout ordre politique, les règles morales pour toutes les relations entre les hommes, et les normes rationnelles pour guider tout jugement individuel.*²⁴ ». Si nous reprenons la division en trois âges de la personnalité donnée par Marcel Gauchet, on peut dire que la clé qui rendait possible au niveau collectif les fonctionnements des personnalités traditionnelles et modernes tirait son pouvoir d'un certain

21. ARENDT Hannah, Ibid., p.129

22. ARENDT Hannah, Ibid. : "Le mot auctoritas dérive du verbe augere, « augmenter », et ce que l'autorité ou ceux qui commandent augmentent constamment : c'est la fondation.", p.160

23. ARENDT Hannah, Ibid., p.172

24. ARENDT Hannah, Ibid., p.168

rapport au transcendantal. C'est à dire la reconnaissance d'une « instance » autre qui faisait supporter et accepter l'organisation non symétrique de notre lien social. La religion permettait de symboliser cette inconnue à soi-même, cette extériorité à notre humaine condition, en raison de sa nature divine. On comprend mieux maintenant pourquoi la mort du Roi, en tant que représentant de Dieu sur terre, constitue un fait majeur dans l'évolution de notre civilisation. « *en procédant à l'exécution de Louis XVI, les révolutionnaires n'abattent ni une personne, ni un symbole. Il édifient pour la première fois dans l'histoire des grandes nations une société sans garant transcendant, une société de l'immanence.*²⁵ ». Alors, à notre époque de la personnalité contemporaine, dans un glissement logique quand il n'y a plus de référence transcendantale, chacun devient sa propre valeur étalon pour juger du bien et du mal. C'est l'avènement de l'immanence et le règne de la victime où chacun revendique ses droits conformément à « *l'idéal égalitaire et à l'individualisme démocratique ambiant.*²⁶ ». De notre point de vue, la question du déclin de l'autorité est totalement associée à la fin des valeurs transcendantales. Une véritable réflexion au sujet de l'inscription des jeunes dans un ordre symbolique doit considérer son lien avec la disparition d'une place faite à l'exception. Il s'agit de comprendre comment cela s'exprime au niveau collectif à travers le déclin social de la fonction paternelle et quelles en sont les conséquences sur l'économie de la jouissance au niveau individuel.

c/ Déclin social de la fonction paternelle : de la verticalité à l'horizontalité.

Prenons comme point de départ l'affirmation de l'anthropologue et ethnologue Françoise Héritier énonçant que la famille se trouve au carrefour du biologique et du social. Cela nous permet d'insister sur l'intrication entre les deux dimensions de l'individuel et du collectif. L'organisation familiale d'avant notre époque post-moderne était homologue à celle de l'état et on pouvait parler de gouvernement domestique. Pour parler du père, on disait le chef de famille soulignant ainsi sa place d'exception et son rôle de garant de la Loi. Tout l'édifice freudien illustré par le mythe d'Œdipe nous indique comment se régule l'économie pulsionnelle dès l'enfance à partir de la non-symétrie entre les fonctions paternelle et maternelle. Cette architecture repose sur les deux organisateurs du psychisme humain que sont les différences des sexes et des générations. La différence des générations se marque par la non symétrie des places dans les générations et donc sur une articulation verticale des places au sein de la famille. L'effacement progressif du rapport au transcendantal au niveau

25. HENRIQUEZ Eugène, Pourquoi la guerre in Les Figures du maître, Arcantère, 1991, p.214

26. Référence au livre de Caroline ELIACHEFF et Daniel SOULEZ LARIVIERE, Le temps des victimes, Albin Michel, 2007

social semble s'accompagner d'un effacement de la reconnaissance de cette différence sur l'axe du temps du côté des enfants et de la difficulté à tenir cette place non symétrique du côté des parents. Nous assistons donc à l'apparition d'une organisation marquée par l'horizontalité et l'illusion de la possible permutation des places en fonction de son intérêt propre : éternelle jeunesse pour les aînés et fantasme de toute puissance pour les plus jeunes. La fonction paternelle est ce qui ouvre aux autres et au monde en général, ce qui éloigne le sujet d'une dérive narcissique pour accepter les frustrations liées à toute forme de vie en collectivité. La fonction maternelle protège le sujet et la fonction paternelle l'humanise. Il ne s'agit pas de disqualifier une fonction par rapport à l'autre, les deux sont complémentaires. On a pu assister au fil de l'histoire à un excès de fonction paternelle (régime autoritaire, dictature...) ou, et c'est nouveau aujourd'hui, un excès de fonction maternelle et les enfants ont du mal à quitter l'adolescence (on pense au film Tanguy ou au concept d'adultescent). De la même façon que nous utilisons le mouvement qui a conduit notre civilisation de l'appui sur la transcendance à l'appui sur l'immanence pour comprendre l'évolution du lien social, nous isolons le changement de rapport dans le lien entre enfants et parents passant d'une organisation plutôt verticale à une organisation plutôt horizontale pour avancer dans la compréhension du déclin de la fonction paternelle. Parallèlement à cette évolution dans l'appréhension de la différence des générations, on note un même mouvement dans une posture de rejet de la différence des sexes. Cela se marque tant par le rapprochement des apparences vestimentaires que dans la façon de donner à voir son corps dont les idoles de la musique ont souvent fourni d'évidents exemples. On peut ajouter l'emblématique livre « Testo junkie. Sexe, drogue et biopolitique » de Béatriz Preciado qui présente sa propre tentative de vivre les sensations liées à l'autre sexe et qui explique comment, pour y parvenir, elle s'applique de la testostérone sur la peau durant 236 jours. « *Par cette intoxication volontaire conduite sans protocole médical, je signifie que mon genre n'appartient ni à ma famille, ni à l'état, ni à l'industrie pharmaceutique. C'est une expérience politique.*²⁷ ». Cette façon de chercher à maîtriser son appartenance à une génération ou une identité sexuelle donnée peut être lue comme une nouvelle remise en question de la reconnaissance d'un ordre transcendantal. La forme du transcendantal que nous évoquons ici est plus intime, davantage associée aux mouvements inconscients et c'est ainsi que nous tentons de réussir cet exercice difficile de trouver à illustrer par quel point de jonction peuvent circuler les forces organisatrices qui agissent d'un côté sur la forme du lien social et de l'autre sur la structure du sujet. Finalement, la question que nous posons et qui relève du champ psychanalytique est la suivante : « Comment se noue la jouissance à l'Autre

27. Extrait d'un entretien avec l'auteure dans le journal libération du 14 octobre 2008

pour les sujets post-modernes ? » ou : « Comment un enfant réussit-il aujourd'hui à canaliser son énergie pulsionnelle quand il peut nourrir l'illusion de n'être retenu par aucun interdit ? ». Si on fait référence à l'enseignement de Lacan dans ce qu'il a prolongé celui de Freud, on peut rappeler que l'enfant passe par l'étape fondatrice du "stade du miroir". Dans le regard de la mère, il se voit et cette opération lui révèle l'altérité de son propre moi. Puis ce sont les frères qui suscitent la jalousie primordiale en réaction à la crainte de ne pas rester l'objet du désir dans le regard de la mère. Cependant, la relation demeure d'ordre dyadique. *« Ce n'est qu'après ce second moment du stade du miroir que se produit, quand le père apparaît, une rupture fondamentale de la relation dyadique. Le père fait irruption et coupe ce lien imaginaire et narcissique, obligeant l'enfant à occuper la troisième place, la configuration classique du complexe d'Œdipe, qui assujettit l'enfant à l'ordre symbolique, c'est à dire le fait sujet en l'arrachant à son monde imaginaire, en lui faisant accepter le phallus comme signifiant qui ordonne la relation et la différence des sexes.²⁸ »*. Ce signifiant phallus initie le réglage phallique à toute la chaîne signifiante et il imprime la fonction d'un rapport à une place d'exception capable de mettre en forme la jouissance du sujet. Le déclin social de la fonction paternelle se traduit par un allègement des substituts dans la réalité susceptibles de venir incarner cette place d'exception. Il réduit le champ des adresses imaginaires possibles pour un sujet qui ne trouve plus à redoubler l'opération de la castration symbolique sur la scène sociale. Cela a pour effet de laisser la place à une négociation nouvelle entre l'aspiration à la jouissance du sujet et sa capacité à supporter le renoncement. Revenant à notre question : « Comment se noue la jouissance à l'Autre pour les sujets post-modernes ? », on peut répondre comme Jacques-Alain Miller que la tradition (il dit la routine) ou l'invention peuvent faire opération de nouage. La tradition par l'autorité de la transmission comme nous l'avons développé précédemment et l'invention par la nouveauté portée par les adolescents sous l'effet de l'éveil des sens. Mais puisque la tradition perd de son pouvoir d'inscription dans l'ordre symbolique, faut-il en conclure que nous sommes condamnés à tous rester d'éternels adolescents sans cesse en quête d'équilibre ? À travers ses deux topiques, Freud a fait reposer toute sa construction théorique sur une vision précise et stable du psychisme humain dont il s'est appliqué à dégager la structure. Ensuite, Lacan a interrogé la capacité de cette vision à résister à l'évolution de notre société. *« La structure est toujours apparue comme omnipotente quand elle était dégagée. Or, sa limite apparaît ici dans la jouissance sexuelle de l'Autre comme être sexué, parce qu'il y a là une relation livrée à la contingence, à la rencontre, une relation soustraite à la nécessité. [...] Tout ce qui ne relève plus de la nécessité nous rend*

28. HORACIO ETCHEGOYEN, Fondements de la technique psychanalytique, Hermann, 2005, p.116

*beaucoup plus exigeants concernant la nécessité et explore tout ce qui est au contraire livré à la routine et à l'invention, c'est à dire substitue le pragmatique au transcendantale de la structure.*²⁹ ». Nous approchons, avec l'éclairage et les mots de la psychanalyse, une autre compréhension des changements observés dans les conduites des jeunes en général et des élèves en particulier. C'est cette voie que nous avons choisi d'explorer afin de trouver des réponses aux impasses qui se multiplient pour les professionnels concernés. Le contexte post-moderne signe la fin de la société patriarcale et de la position d'exception occupée par les différentes figures paternelles dans le lien social. Lorsqu'il évoque l'effacement de l'imago paternelle, Lacan précise qu'il s'agit d'un déclin social. C'est-à-dire qu'il s'imprime tout d'abord dans la réalité sociale. Avant de revenir avec davantage de rigueur sur les considérations psychanalytiques et afin de donner consistance aux effets concrets des propos de Lacan quand il mentionne le déclin social de l'imago paternelle, nous allons rester dans le champ de la sociologie afin d'observer comment l'institution scolaire a progressivement enregistré les traces de ce déclin...

2.2. Éléments de sociologie

Quelle définition retenir pour le concept d'institution ? Quelles évolutions ont connu les institutions à travers les mutations observées dans le lien social ? Il nous a semblé utile d'en passer tout d'abord par le regard des sociologues pour ensuite dégager des liens avec l'enseignement de la psychanalyse. Du point de vue des sociologues, l'institution est au principe même de la construction identitaire du sujet. En effet, l'institution permet une intériorisation au niveau individuel de l'ensemble des *usages* rendant possible un vivre ensemble au niveau collectif. Par *usages*, nous entendons les valeurs, en tant qu'elles sont fondatrices des normes et des idéologies, à l'œuvre dans un groupe humain particulier. L'institution participe donc à donner sa forme au lien social. On peut dire aussi que l'institution marque la limite entre ce qui relève de la nature et ce qui relève de la culture. En ce sens, le langage est la première des institutions. Nous savons, du point de vue psychanalytique, que l'entrée subjective dans le symbolique, que nous rattachons à l'opération du Nom-du-Père, est ce qui marque un réglage possible de la jouissance pour le sujet. On peut établir un parallèle entre l'état de nature et le primat du registre réel d'un côté, puis, de l'autre, sous l'effet de l'institution première que représente le langage, la culture et une certaine aliénation dans le lien social qui fait notre humaine condition. Dans cette définition très large,

29. MILLER Jacques-Alain, les six paradigmes de la jouissance in revue la cause freudienne, N°43, octobre 1999, p.29

on peut ajouter que la famille est évidemment une des premières institutions puis il y aura la crèche, l'école et tous les lieux qui accueillent l'enfant et qui lui demandent d'intégrer un fonctionnement collectif donné. Pour bien souligner que l'institution participe à un phénomène dynamique, le sociologue François Dubet parle de « programme institutionnel » : *« Le programme institutionnel ne désigne ni un type d'organisation ni un type de culture, mais un mode de socialisation, ou, pour être plus précis, un type de relation à autrui, celui que l'instituteur, le prêtre ou le médecin pouvaient mettre en œuvre avec leurs élèves, leurs fidèles ou leurs malades. Ce programme institutionnel participe d'une conception générale de la socialisation et présente des caractéristiques suffisamment stables pour qu'on puisse en construire le type idéal au-delà des conditions et des histoires particulières de l'école, de l'hôpital.³⁰ »*. Ramenée au cadre du présent travail, cette définition nous semble correspondre à ce que nous nommons l'ordre symbolique.

a/ Un nouveau rapport à l'institution scolaire

Le programme institutionnel s'impose aux individus car il se fonde d'une « extériorité » qui prend appui dans la religion, l'idéal démocratique, la science... toutes formes de substituts de l'image de Dieu. Il est soit assimilé dans les sociétés traditionnelles, soit intériorisé dans les sociétés modernes, mais il est dans tous les cas d'essence transcendante. *« C'est ce qui explique que le programme institutionnel n'est pas nécessairement religieux, en tout cas au sens strict du terme, mais qu'il repose toujours sur des principes « sacrés », des principes homogènes opposés à la diversité et à l'éclatement du monde. Dans la mesure où la modernité a aimé se représenter sous la forme d'un objet culturel cohérent, universel et rationnel, elle n'a pas cessé de construire des programmes institutionnels, des écoles, des églises, des tribunaux, des institutions charitables et scientifiques susceptibles de produire des individus eux aussi universels à côté et « au-dessus » de leurs croyances et de leurs mœurs particulières. Les professionnels des institutions ne peuvent, sans déchoir et sans se trahir ni se compromettre, céder sous les pressions des individus et des familles. En principe, l'universel ne peut céder devant le particulier.³¹ »*. Les institutions permettent donc de rendre conciliables les aspirations pourtant contradictoires de la modernité, à savoir l'idéal démocratique et égalitaire, et la réalité de la société hiérarchisée sous le pouvoir de classes dominantes. C'est ce que dénonceront des intellectuels comme Foucault et Goffman en attribuant aux institutions un rôle de contrôle et

30. DUBET François, Le déclin de l'institution, éditions seuil, 2002, p.13

31. DUBET François, Ibid., p.28

de dressage. C'est bien là le tour de force réalisé par les institutions qui produisent des sujets se sentant libres tout en ayant accepté de se conformer aux impératifs de la vie sociale. « *Ainsi, plus je suis socialisé, plus je suis un individu, ou, pour le dire autrement, plus je suis socialisé, plus je suis un sujet parce que j'intériorise l'obligation d'être libre et, par conséquent, d'être mon propre censeur. C'est là que le programme institutionnel intervient.*³² ». L'institution se réfère à des valeurs universelles et par conséquent permet de distinguer la **norme** et l'**idéal**. C'est au nom de cet idéal et en vertu de cette norme que les sujets de la modernité ont progressivement influé sur le lien social qui, dans un mouvement réflexif, a transformé le programme institutionnel. Le fonctionnement des institutions ne peut pas se poser de la même façon à l'âge de la tradition : dans ce cas, les classes sociales sont figées à leur condition de naissance, la norme est celle de l'appartenance à son origine et l'idéal consiste à prolonger l'ordre ancien. Les institutions s'appuient essentiellement sur la ritualisation afin de garantir l'immutabilité du lien social dans le cadre de grands récits organisateurs. Avec l'avènement de la modernité, cet équilibre a été rompu. La norme se caractérise par les valeurs de l'égalité entre tous au nom de l'universalité des droits de l'Homme. Les institutions ont accompagné cette mutation en maintenant une continuité possible entre socialisation, c'est-à-dire l'intégration d'un ordre symbolique commun, et subjectivation, c'est-à-dire la capacité à acquérir une autonomie compatible avec les valeurs de la société. Pour cela, les programmes institutionnels ont évolué pour prendre leur forme contemporaine mais quelque chose se fragilise dans l'équilibre jusque là préservé...

b/ La montée des revendications d'ordre narcissique

Pour comprendre le déclin progressif de l'institution, il faut être attentif aux changements survenus à la fois dans le champ de la socialisation et, de façon que l'on peut qualifier d'interactive, dans celui de la subjectivation. L'homogénéisation des valeurs que parvenaient à garantir les institutions ne résiste pas à l'éclatement des revendications de type individualiste qui signent la nature profonde de notre modernité contemporaine. « *Là où régnait un principe central, celui du rationalisme moral et du contrôle de soi, l'éthique du bourgeois et du travailleur de la société industrielle, s'est imposée une séparation des sphères de l'action et de la culture : les valeurs de l'épanouissement personnel, du narcissisme et de l'authenticité dominant dans la vie personnelle en raison de l'extension de la consommation, celles du réalisme instrumental règnent dans l'ordre de la production et celles de la puissance l'emportent dans le monde de la politique et de l'état. Dans ce cas, la socialisation n'a plus*

32. DUBET François, Ibid., p.39

d'unité.³³ ». Chacun est libre d'adhérer à son propre système de croyances qu'il pourra ajuster en fonction du domaine considéré. L'univers symbolique préparé par les programmes institutionnels ne parvient plus à produire de grandes fictions organisatrices. Les aspirations personnelles libérées par la modernité des Lumières ne se fondent plus aussi facilement dans un idéal commun mais se figent comme autant d'exigences narcissiques à satisfaire rapidement. Nous passons de l'ordre du symbolique qui renvoie aux biens communs, à celui du signe, qui renvoie à la sphère privée. « *Or, s'il faut des programmes institutionnels pour entrer dans un univers symbolique, ils ne sont plus nécessaires pour apprendre à lire des signes qui ne renvoient qu'à d'autres signes. Il n'y a pas besoin d'institutions médiatrices*.³⁴ ». C'est bien d'un certain désenchantement du monde dont il est ici question, un effacement du « sacré » qui faisait le point de butée à la tyrannie du Moi. Ce qui donnait aux institutions leur puissance de nouage entre socialisation et subjectivation reposait sur une capacité de mise en commun, d'universalisation de l'idéal. Or, nous assistons à la chute des idéaux fédérateurs et à la montée des revendications de type catégoriel. « *En fait, dans la modernité « classique », le programme institutionnel était corrélatif à l'idée de société. Or, l'idée de société n'apparaît plus toujours indispensable à l'analyse de la vie sociale*.³⁵ ». L'effet de ce mouvement produit un sentiment de perte de légitimité par les acteurs des institutions qui doivent désormais justifier leurs actions auprès d'usagers qui ne se satisfont plus d'un lien inscrit symboliquement dans un ensemble de valeurs implicitement partagées. On n'accorde plus spontanément la confiance à l'instituteur ou au soignant et on ne choisit plus beaucoup l'école ou l'hôpital public par conviction politique. « *Dans ce contexte, l'hôpital n'est pas un programme institutionnel réalisant des valeurs essentielles de la modernité ou de la tradition, mais il est le produit plus ou moins stabilisé d'une négociation continue entre des groupes et des personnes*.³⁶ ». On constate que c'est dans le même esprit que certains parents choisissent une école plutôt qu'une autre. Parallèlement, puisque les institutions ne tirent plus leur autorité d'un certain rapport à l'idéal, on assiste à une montée en puissance tout à fait impressionnante des techniques d'évaluation de leur fonctionnement. « *Depuis une quinzaine d'années, nous glissons insensiblement d'une gestion des appareils par la conformité aux normes vers une gestion par l'évaluation des résultats. Le programme institutionnel classique fonctionne comme une bureaucratie dans laquelle des règles générales et rationnelles venues d'en haut sont mises en œuvre par des acteurs supposés identiques et conformes ; il suffit*

33. DUBET François, Ibid., p.54

34. DUBET François, Ibid., p.55

35. DUBET François, Ibid., p.57

36. DUBET François, Ibid., p.58

*donc de s'assurer de cette conformité.³⁷ ». Ni la norme ni l'idéal ne sont assurés, il s'agit de les affirmer en usant de contraintes administratives pour donner consistance à un maître susceptible d'occuper la place laissée vacante par les Dieux déchus. On observe, comme décrit précédemment dans le champ de l'école, un glissement d'un lien social réglé par des valeurs morales à un lien social, post-moderne, réglé par le juridique. « *L'intérêt général ne se donne plus comme une catégorie politique transcendante, mais comme une production locale issue d'une action et d'un mode de régulation continu. Dans ce contexte, le droit apparaît plus comme un outil de régulation de jeux changeant de nature et d'enjeux que sous la forme de règles intangibles déclinant quelques principes fondamentaux. Les lois et les règlements sont traités comme des outils de gestion et non comme l'expression normative de valeurs communes.*³⁸ ». Finalement, le déclin du programme institutionnel se marque par sa difficulté croissante à lier socialisation et subjectivation, à faire se superposer norme et idéal. Le **citoyen** attend de l'institution un traitement conforme au principe **d'égalité** qui est au cœur de notre modernité. « *Dans le système post-institutionnel, le contrôle se réalise moins au nom des valeurs et de la morale que de l'égalité attendue en fonction d'un ensemble de droits fondés sur l'égalité de tous.*³⁹ ». C'est ainsi que le rapport à la norme se structure autour de cette attente de justice indexée aux droits du citoyen. Le **service** rendu à l'utilisateur doit être commandé par le principe de **mérite**. « *L'utilisateur veut voir ses mérites reconnus dans l'accès à des biens rares, qu'il s'agisse des diplômes, des aides sociales ou des ressources médicales.*⁴⁰ ». Pour rendre possible l'égalité entre tous les citoyens, chacun cherche à se prévaloir de mérites particuliers qui ouvrent des droits spécifiques et parcellisent autant le rapport à l'universel. Enfin, la relation au sein des institutions se marque par un appel à la **reconnaissance** du **sujet** qui ne peut se fonder au regard d'une norme objective, universelle et mesurable. « *Le sujet veut être reconnu. Cela implique un affaiblissement de la distance entre la « nature » et la « culture », entre le profane et le sacré, entre le privé et le public.*⁴¹ ». Si l'on considère les institutions comme le lieu du travail sur autrui et que l'on admet que ce travail s'élabore entre les trois pôles ainsi dégagés : la relation, le service et le contrôle, alors : « *On comprend aisément comment cet espace abrite des querelles infinies, car chaque posture de l'expérience de travail appelle naturellement la critique des autres : le contrôle devient brutalité aveugle, le service devient soumission aux clients, la relation devient narcissisme et démagogie.*⁴² ».*

37. DUBET François, Ibid., p.62

38. DUBET François, Ibid., p.63

39. DUBET François, Ibid., p.80

40. DUBET François, Ibid., p.80

41. DUBET François, Ibid., p.80

42. DUBET François, Ibid., p.81

Selon François Dubet, la crise de l'institution correspond donc au déclin d'un modèle ancien dont les différentes composantes entrent aujourd'hui en tension : « *Cette crise et ce malaise font partie de l'expérience de travail elle-même.*⁴³ ». On peut résumer cette position par l'image suivante : à la figure du **citoyen** concernée par les programmes institutionnels de la modernité classique s'ajoute désormais celles de **l'usager** et du **sujet**. Le citoyen exige le respect du principe d'égalité, l'usager réclame qu'un service soit rendu et enfin, le sujet est en attente de reconnaissance. Ces trois figures ne peuvent plus se regrouper sous un ensemble de valeurs communes. Nous retenons, qu'il s'agisse du regard du sociologue ou de celui du psychanalyste, qu'une convergence se dessine autour du constat d'une difficulté croissante pour le sujet contemporain à adopter une position subjective marquée par le renoncement des revendications personnelles, privées, d'ordre narcissique. Le modèle des programmes institutionnels étant réflexif, on voit mal comment les enseignants ne seraient pas eux-mêmes pris par l'influence de cette évolution de notre lien social. « *En cela, les expériences professionnelles du travail sur autrui ne sont qu'une figure particulière de toutes les autres expériences sociales ; toutes ont des équivalences et des correspondances dans celles des autres. La « crise » des élèves n'est que l'autre versant que celle des enseignants [...].*⁴⁴ »

c/ L'écart entre le citoyen, l'usager et le sujet

L'école républicaine est née de la volonté d'unifier le pays sous un ensemble de valeurs communes et d'imposer l'usage d'une même langue face à la multiplicité des patois locaux. Son idéal était marqué par les dimensions culturelles et politiques et il devait se substituer à l'emprise de l'église. « *Elle s'adressait à la raison des élèves de la même manière que l'Église s'adressait à leur âme puisque la raison était considérée comme le siège de la citoyenneté de la même manière que l'âme pouvait être tenue pour le siège de la foi.*⁴⁵ ». On comprend bien ici combien le programme institutionnel a pour mission de produire un individu et il n'est dès lors guère possible de scinder institution et projet politique. Dans le contexte d'avènement de l'école publique, laïque, gratuite et obligatoire, c'est bien davantage l'élève que l'enfant qui est pris en considération. L'instituteur doit façonner la cire molle de son esprit pour l'élever à la dignité de citoyen. Si besoin était de s'en convaincre, il suffit de lire la lettre circulaire que Jules Ferry a adressée à tous les instituteurs le 17 novembre 1883 dont nous copions ici la conclusion : « *J'ai essayé de vous donner, Monsieur, une idée aussi précise que possible d'une partie de votre tâche qui est, à certains égards, nouvelle, qui de toutes est la plus délicate ;*

43. DUBET François, Ibid., p.80

44. DUBET François, Ibid., p.82

45. DUBET François, Ibid., p.89

permettez-moi d'ajouter que c'est aussi celle qui vous laissera les plus intimes et les plus durables satisfactions. Je serais heureux si j'avais contribué par cette lettre à vous montrer toute l'importance qu'y attache le gouvernement de la République et si je vous avais décidé à redoubler d'efforts pour préparer à notre pays une génération de bons citoyens. ».

On remarque par ailleurs que le terme moral(e) revient 38 fois dans les 5 pages de ce texte et sa lecture est fortement révélatrice de l'évidence avec laquelle le législateur lie socialisation et subjectivation. L'école est pensée comme un sanctuaire, les murs des classes sont hauts pour éviter les distractions, l'élève est coupé du monde extérieur, les garçons et les filles sont séparés, l'instituteur est clairement pensé comme le substitut du père, il est donc celui qui incarne la loi. On peut lire dans la lettre de Jules Ferry précédemment citée : *« Vous êtes l'auxiliaire et, à certains égards, le suppléant du père de famille ; parlez donc à son enfant comme vous voudriez que l'on parlât au vôtre ; avec force et autorité, toutes les fois qu'il s'agit d'une vérité incontestée, d'un précepte de la morale commune ; avec la plus grande réserve, dès que vous risquez d'effleurer un sentiment religieux dont vous n'êtes pas juge.* ».

Tous les élèves ne réussissaient pas, un sur deux n'obtenait pas son certificat d'études primaires avant la seconde guerre mondiale, mais, néanmoins, peu de contestations s'exprimaient autour des valeurs portées par cette école de la République. Puis des transformations importantes sont venues déranger l'ordre établi et notamment l'émergence de la figure de l'enfant sous celle de l'élève. *« Progressivement, les instituteurs ont abandonné la blouse grise du clerc de la République et de la nation et ils se considèrent aujourd'hui comme des spécialistes de l'enfance, de la psychologie, de la pédagogie et de la didactique.*⁴⁶ ». Il s'agit de rendre l'élève acteur de ses apprentissages, l'objectif à atteindre n'est plus tant d'obtenir sa soumission à une règle énoncée par l'adulte que son appropriation active des enseignements proposés. Ainsi, on peut noter parmi les propos d'instituteurs cités dans le livre de François Dubet : *« Il faut développer cette manipulation concrète de la langue, cette conscience réflexive... c'est génial quand ça commence... c'est le pied total... c'est quelques secondes qui peuvent être la réflexion d'un élève à un moment. C'est tellement plus intéressant pour nous de travailler comme ça par rapport à la pédagogie frontale.*⁴⁷ ». La norme énoncée devient la réussite de tous les élèves et le contrôle est opéré par les exigences d'évaluations de plus en plus précoces. Les instituteurs s'arrangent pour faire coïncider cette contrainte normative avec la réalité de groupes classes de plus en plus hétérogènes. Les notes parfois sont remplacées par des systèmes de classements moins discriminants comme un code de

46. DUBET François, Ibid., p.94

47. DUBET François, Ibid., p.97

couleur. *« Une inspectrice le dit clairement au groupe de recherche. La réussite est à la fois un épanouissement personnel et un optimum de performances. « Ma position officielle, c'est que tout élève à l'école est là pour avancer, donc faire des progrès, et la définition de la réussite, c'est le constat de ce progrès... Alors, que notre regard ne se mette pas en haut ! » Il faut donc que la norme objective de l'égalité « en Raison » des élèves et de l'inégalité de leurs apprentissages soit remplacée par une norme plus subjective, une norme susceptible de « reconnaître » chaque enfant comme une personne.⁴⁸ ».* Les enseignants s'arrangent pour trouver un point d'équilibre entre le principe d'universalité et l'ajustement de normes particulières qui intègrent les différences face aux résultats scolaires. Parmi les autres transformations qui ont bousculé l'école de la modernité, on peut signaler la présence accrue des parents faisant perdre aux enseignants le sentiments de porter des valeurs indiscutables et non négociables. Enfin, dans ce bref tour d'horizon, on peut ajouter aussi la volonté d'accueillir tous les élèves, sans exception, même ceux pour lesquels les instituteurs ne pensaient pas avoir les compétences nécessaires comme en témoigne la loi du 11 février 2005. Cette loi défend l'égalité des droits et des chances, la participation et la citoyenneté des personnes handicapées et renforce les actions en faveur de la scolarisation des élèves handicapés. Elle affirme le droit pour chacun à une scolarisation en milieu ordinaire au plus près de son domicile, à un parcours scolaire continu et adapté. Les parents sont de plus étroitement associés à la décision d'orientation de leur enfant et à la définition de son projet personnalisé de scolarisation. Pourtant, François Dubet conclut son enquête sur les instituteurs, que l'on nomme maintenant des professeurs d'école (ce qui est en soit tout un symbole), en soulignant qu'ils représentent un maillon de l'institution scolaire qui s'adapte plutôt bien aux mutations propres à notre époque contemporaine. *« On peut avoir l'impression que l'école élémentaire a su se débarrasser des aspects les plus autoritaires et sans doute les plus violents de la matrice institutionnelle, qu'elle a su se désacraliser aussi pour remplacer le règne de la discipline par celui d'une démocratie entre inégaux moins paisible mais plus active, plus conforme aux objectifs en réalité peu compatibles de l'école : socialiser, instruire et former des sujets. Cet ordre instable est celui d'une institution moderne, désacralisée et privée de ses magies.⁴⁹ ».* Cependant, nous notons aussi qu'il fait le constat suivant : *« Bien des normes intangibles ont été remplacées par des constructions normatives plus complexes puisqu'il faut faire des choix là où cela ne semblait pas nécessaire. La culpabilité, l'angoisse, les désillusions parfois et la fatigue plus souvent sont le prix de cet engagement subjectif.⁵⁰ ».*

48. DUBET François, Ibid., p.98

49. DUBET François, Ibid., p.129

50. DUBET François, Ibid., p.129

Si on reprend notre analyse à partir des trois figures emblématiques de l'institution moderne que forment le **citoyen** qui se réfère à la loi prônant l'égalité, l'**usager** qui défend ses droits et les services qui y correspondent et le **sujet** qui réclame de la reconnaissance, on peut faire le constat tous les jours des conflits qui mettent en tension ces trois pôles. Cependant, les enseignants du premier degré parviennent, au prix d'un investissement personnel important, à préserver un certain équilibre au sein du système scolaire. On ne peut pas dire que ce soit le cas dans le second degré où les enseignants n'étaient pas préparés à amortir les chocs consécutifs à la massifications des années 70 et à celui des conséquences du collège unique.

d/ Une demande accrue de solutions sur-mesure

Le collège n'est plus le lieu exclusif de la transmission du savoir académique et la banalisation des moyens d'information permet à chacun de baigner dans une culture de masse hors les murs de l'école. Les équipes pédagogiques prennent acte de cette évolution et il y circule de nombreuses injonctions à la diversification pédagogique, au travail en équipe, aux parcours diversifiés, aux travaux pratiques... *« Mais peut-on dire pour autant que l'enseignant n'est plus pensé comme un artisan solitaire, mais comme cadre d'une société de services en rapport avec des usagers » ? Nous verrons que c'est loin d'être la règle, mais l'injonction est forte. Cependant, l'enseignement secondaire n'ayant pas eu la capacité ou la volonté de se transformer alors que la massification était une véritable révolution, la gestion des problèmes et des différences scolaires a été déléguée à la périphérie, aux établissements et, nous le verrons, à chaque individu.⁵¹ ». Les professeurs ont le sentiment qu'une partie des élèves ne devrait pas être au collège, et cela quelque soit le tissu social dans lequel est implanté l'établissement. On peut donc penser que cette impression est à la fois fondée : les enseignants du primaire reconnaissent se centrer sur le niveau et les progrès de chaque élève autant que sur la norme collective à atteindre avant le collège comme nous l'avons évoqué précédemment, mais, cette impression est aussi largement infondée. Elle peut être interprétée comme l'expression d'une nostalgie d'un collège fantasmé appartenant à une époque révolue ou alors être l'indice de la relativité de la norme qui discrimine toujours dans les mêmes proportions. *« Dans tous les établissements, les écarts entre les élèves sont surestimés par les professeurs ; les écarts perçus sont plus grands que les écarts « réels », ceux que mesurent les tests. Mais il est vrai que d'après ces mêmes tests 20% des élèves ne maîtrisent pas la lecture en sixième et qu'autrefois ces élèves n'allaient pas au collège.⁵² ». Alors les enseignants se**

51. DUBET François, Ibid., p.142

52. DUBET François, Ibid., p.146

posent légitimement la question des programmes : *« Les respecter scrupuleusement ? C'est exclure de fait certains élèves ; les ignorer, c'est faire courir un risque à tous. Que faire des élèves difficiles ? Les garder, c'est se gâcher la vie et celle de la classe ; les exclure, c'est se laver les mains et en faire des sortes de cas sociaux alors que ce ne sont encore que des enfants. On pourrait multiplier à l'infini toutes les alternatives sans issues dans lesquelles balancent la plupart des professeurs. Alors qu'un grand nombre d'entre elles sont réglées ou atténuées à l'école élémentaire, elles s'ouvrent de façon tragique au collège et au lycée parce que le programme institutionnel n'y fait plus son travail.⁵³ »* Les professeurs du collège subissent l'éclatement des valeurs qui unissaient dans un récit commun le citoyen, l'usager et le sujet. *« Le travail de socialisation vise à construire une communauté intellectuelle plus qu'un ordre ritualisé, celui-ci étant considéré comme acquis, et, la plupart du temps, il ne l'est pas, tout ce qui relève de la discipline, de la mise en ordre des élèves, des techniques de prise de notes, de la répétition infinie des mêmes choses, de la reprise des connaissances les plus sommaires, est vécu comme un dévoiement de la tâche la plus noble et la plus essentielle. Il faut se battre pour faire cours.⁵⁴ »* Nous avons pu constater, à l'occasion de nos propres rencontres et entretiens avec les enseignants des collèges, la prégnance de cette lassitude face à cette fonction éducative alors qu'elle n'est pas ressentie comme faisant partie de leur identité professionnelle. Nous pensons que la scène du collège illustre parfaitement la disjonction, qui est au cœur du déclin de l'institution scolaire, entre socialisation et subjectivation, norme et idéal, et finalement condamne à un affrontement perpétuel les individus selon qu'ils portent le masque du citoyen, de l'usager ou du sujet. La voie est ouverte à un règlement par l'appel à la séduction, à la négociation ou au juridique. *« L'idéal de l'autorité est celui des institutions démocratiques, il n'est plus celui du « sacré » des institutions. En dehors de ce cadre, l'autorité devient « rationnelle », « légale », argumentée, justifiée à l'infini, ou bien elle devient « charismatique », reposant sur le charme des individus et leur engagement comme sujet dans la relation aux autres. Le travail que le programme institutionnel ne fait plus doit être accompli par chaque individu. Et, comme l'autorité finit toujours par engendrer une forme de violence, fût-elle symbolique, celle des punitions et des sanctions, les professeurs la vivent d'autant plus mal et comme une forme d'échec personnel. Alors que la massification scolaire appelle plus d'autorité, la socialisation des élèves étant moins adéquate à l'école, les ressources de l'autorité se réduisent aux capacités argumentatives et relationnelles des acteurs, ou à l'application mécanique de règlements intérieurs que les professeurs et les*

53. DUBET François, Ibid., p.148

54. DUBET François, Ibid., p.146

*élèves perçoivent comme une simple technique de maintien de l'ordre.*⁵⁵ ». Certaines équipes pédagogiques choisissent de rompre cette spirale sans fin de l'engagement de la responsabilité individuelle et tentent d'organiser leur travail en prenant appui sur le collectif et la complémentarité des compétences. Des offres de formation apparaissent qui visent à familiariser au travail en réseau. Par exemple, la faculté de médecine de Rennes a mis en place en 2009 un DIU "Adolescents difficiles" qui réunit des éducateurs, des assistants sociaux, des gendarmes, des enseignants, des juges, des médecins... afin de rendre possibles les approches *multipartenariales* autour des situations des jeunes en rupture totale. C'est peut-être dans ce mouvement que l'on peut trouver la forme la plus contemporaine de réaction aux mutations de notre société. « *Pas à pas, sur les ruines du programme institutionnel, se compose une organisation plus « politique » définie par ses projets et ses modes de négociation, par ses relations avec des élèves et des familles considérées comme des usagers : on se fixe des objectifs, on essaie de mesurer leur réalisation, on redéfinit la division du travail, on travaille en équipe... Surtout, on considère progressivement que le travail de socialisation et d'éducation ne se réduit pas à la somme des relations pédagogiques dans la classe, qu'il est une œuvre collective dans laquelle la discipline à la cantine, les jeux dans la cour et les choix d'orientation des élèves ne sont plus un simple environnement de la vie scolaire.*⁵⁶ ». On mesure ainsi le formidable chemin parcouru depuis la mise en place de l'école obligatoire à l'époque de Jules Ferry. Les premières institutions avaient pour mission de dissoudre le particulier en le subsumant aux valeurs d'un grand dessein collectif, le mouvement actuel est pratiquement opposé car il s'agit bien d'inscrire le petit projet singulier, porté par un individu précis, en lui trouvant une place unique dans la grande chaîne du lien social. C'est peut-être la nouvelle forme, pour les élèves les plus à la marge de notre système scolaire, que doit prendre le programme institutionnel pour trouver une issue à la difficulté toujours croissante à articuler socialisation et subjectivation. « *La logique du projet et de la mobilisation s'impose aux uns et aux autres, et cela d'autant plus nettement que l'on s'éloigne des conditions du programme institutionnel.*⁵⁷ ». C'est ici que les apports de la psychanalyse doivent être interrogés de façon différente qu'à l'époque de la société patriarcale freudienne. Quel discours peut porter la psychanalyse qui viendrait trouver une place dans ce champ de questionnement contemporain ? Puisque que le programme institutionnel n'a plus la même puissance à faire socialisation, la question de l'affiliation symbolique du sujet se pose. « *C'est parce que le programme institutionnel est gros de sa décomposition qu'il nous faut dépasser*

55. DUBET François, Ibid., p.156

56. DUBET François, Ibid., p.160

57. DUBET François, Ibid., p.165

le discours de la crise et essayer de comprendre comment se construisent de manière « positive » le travail des professeurs et des élèves. Leurs difficultés et leurs épreuves ne résultent pas de la seule crise d'un monde enfui, elles sont à l'image même de la condition moderne, centrée sur une obligation de liberté, une obligation d'auto-engendrement. Il va de soi que cela ne se fait pas bien, que beaucoup trop d'acteurs affrontent des épreuves insurmontables, mais avec le monde des lycées et des collèges nous sommes déjà passés sur l'autre rive.⁵⁸ ». Ces obligations de liberté et d'auto-engendrement repérées dans le champ de la sociologie peuvent être mises en correspondance avec des notions propres à la psychanalyse comme l'étayage de la jouissance ou les mécanismes de la castration symbolique. Cependant, on change totalement de paradigme lorsqu'on s'oriente du rapport au sujet comme le fait l'enseignement freudien et son prolongement par l'enseignement lacanien. Ainsi, il est exclu de penser les perspectives possibles au regard d'un programme concernant le collectif mais plutôt en terme d'outils de compréhension des réponses singulières pour faire inscription dans un lien social en pleine mutation. Si nous distinguons le niveau du citoyen qui renvoie à la structure de l'institution, celui de l'utilisateur qui interroge les pratiques professionnelles et enfin celui du sujet, c'est bien à ce dernier niveau qu'un espace nouveau peut être pensé. Il s'agit s'interroger sur les manières de faire suppléance aux liens qui aujourd'hui se défont entre les différents aspects du programme institutionnel. Nous assistons à l'émergence d'un nouveau rapport à l'ordre symbolique qui tend à préserver la possibilité d'un sur-mesure pour tous. C'est par sa connaissance de cet intervalle entre l'universel et le singulier que la psychanalyse peut avoir quelque chose à dire aux professionnels de l'enfance.

e/ Tensions au sein de l'institution scolaire

Quels sont les principaux éléments que nous retenons de notre lecture du livre de François Dubet qui évoque le déclin de l'institution et quels liens pouvons-nous faire avec l'enseignement de la psychanalyse ? *« De tous ces travaux, nous tirons une intuition ou une hypothèse fondamentale : le travail de socialisation repose sur un principe d'homologie des expériences du professionnel et du socialisé. Cette homologie ne signifie pas que les deux termes de la relation sont identiques, mais ils présentent de fortes similitudes formelles tenant à une série de facteurs. D'abord les deux acteurs ou les deux groupes d'acteurs sont situés dans le même contexte et partagent un minimum de règles et de contraintes communes ; en tout cas, la socialisation vise à établir ce contexte commun.⁵⁹ »*. Il semble que dans le champ

58. DUBET François, Ibid., p.167

59. DUBET François, Ibid., p.338

de la psychanalyse, nous pourrions traduire ce que le sociologue évoque comme "contexte commun structuré par des règles et des contraintes communes" par la notion "d'ordre symbolique partagé". Du point de vue psychanalytique, nous avançons donc que notre époque contemporaine se caractérise par une fragmentation de l'ordre symbolique, qui devient évidente, entre les élèves et les enseignants au sein du collège. Tous les professionnels de l'école le ressentent et l'expriment, « [...] ne serait-ce quand ne cessant d'instruire la critique de leur propre travail et en soulignant la distance entre la socialisation, la relation de service et la reconnaissance des sujets.⁶⁰ ». Là où la puissance de l'idéal offrait une forme à l'étayage de la jouissance au niveau individuel et tendait à unifier le rapport au symbolique au niveau collectif, la chute progressive des idéaux de notre époque contemporaine laisse la place aux inventions singulières pour venir barrer une jouissance qui se règle davantage sur la satisfaction narcissique. On assiste donc à une déclinaison sans limite des revendications individuelles qui fractionnent l'ancien ordre symbolique commun en autant d'îlots privés où circulent sans entrave des exigences dont la psychanalyse a repéré la substance imaginaire. C'est ainsi que nous analysons la distance entre la socialisation d'un côté, et de l'autre, la relation de service ou la reconnaissance des sujets ; ces dernières ne se laissent plus recouvrir par l'idéal. Cela rappelle le constat énoncé précédemment : les figures de l'utilisateur et du sujet n'acceptent plus de se ranger sous celle du citoyen ! Le programme institutionnel a perdu son pouvoir unifiant, ou, pour revenir dans le champ de la psychanalyse, les sujets d'aujourd'hui échappent davantage aux grands mythes collectifs. L'institution ne parvient plus à s'adresser à tous de la même manière, il lui faut prendre en considération de plus en plus de situations particulières qui l'obligent à repenser son programme ou à supporter en son sein une conflictualité toujours croissante. « *Le langage de la morale et du contrôle est ici remplacé par celui du contrat et du projet.*⁶¹ ». Ce mouvement d'ajustement entre les inévitables contraintes, qui garantissent les conditions d'un vivre-ensemble, et les exigences narcissiques qui répugnent à s'y soumettre, maintient chaque sujet dans les termes d'une dialectique inédite. Notre société réagit en gonflant la férocité d'un sur-moi institutionnel prenant appui sur le contrat, le projet, mais aussi l'évaluation et toutes les formes du contrôle bureaucratique pour maintenir son pouvoir d'organisation du lien social. Dans le champ du scolaire, l'enfant devient responsable de son échec et on évoque de façon prioritaire les causalités internes de type cognitives qui conduisent à un grand mouvement de médicalisation de la difficulté d'apprentissage. L'élève doit construire lui-même son expérience scolaire car « [...] dans ce

60. DUBET François, Ibid., p.343

61. DUBET François, Ibid., p.345

*cadre, le travail sur autrui est conçu comme une expérience sociale largement construite par les acteurs, et non pas comme l'accomplissement d'un rôle.*⁶² ». Dès lors, il n'y a plus à s'étonner du recours de plus en plus systématique aux explications d'ordre neurologique (la galaxie des *dys...*) pour habiller d'un signifiant scientifique les différentes formes de difficultés à entrer dans le savoir. « *Autrement dit, si l'on a beaucoup gagné en s'éloignant, de manière relative toutefois, des stigmates et des jugements les plus crus, il s'est développé une formidable capacité de transformer les problèmes politiques et sociaux en problèmes de personnalité.*⁶³ ». En effet, il est rare d'évoquer la raison du contexte institutionnel contemporain face au constat que l'enfant ne parvient pas à trouver sa place d'élève, mais par contre, il est plus banal d'entendre que c'est parce qu'il est un adolescent difficile qu'il est aussi en échec dans notre système éducatif... en gros et crûment, c'est de sa faute ! « *Dès lors, on comprend l'hostilité et la violence des élèves contraints de rester à l'école même quand ils y échouent [...].*⁶⁴ ». En conséquence, nous assistons à une montée en puissance des demandes de formation des équipes pédagogiques concernant les problèmes de discipline au collège mais aussi à la multiplication des dispositifs visant à prendre en charge les élèves décrocheurs qui ne se lèvent même plus pour venir en cours.⁶⁵

f/ L'appui sur le juridique pour régler le programme institutionnel

Quelles sont les conséquences d'un lien social organisé par les principes de la liberté individuelle et de l'égalité entre tous ? La question qui se pose est celle de l'inscription symbolique subjective dans une société qui privilégie un certain mode de jouir, une façon de trouver à satisfaire la jouissance, propre à notre époque marquée par la consommation. « *L'obligation d'être libre possède deux faces complémentaires et contradictoires, fatalement liées. L'une est celle des droits de l'Homme et de l'individualisme éthique, l'autre est celle de l'homo œconomicus ou, pour le dire vite, du capitalisme.*⁶⁶ ». Il faut évoquer ici la structure du discours capitaliste dont nous savons qu'il n'entretient pas le même rapport à la castration que les autres discours présentés par Lacan : « *En 1972, dans son séminaire « le savoir du psychanalyste », Lacan avance cette thèse que le discours capitaliste forclot la castration. C'est en ce sens qu'il est dérogoratoire quant à la structure des discours. La barrière de la jouissance y est abolie – autrement dit, les appareils que commande cette barrière et qui ont*

62. DUBET François, Ibid., p.346

63. DUBET François, Ibid., p.358

64. DUBET François, Ibid., p.359

65. Agir contre le décrochage scolaire : alliance éducative et approche pédagogique repensée, rapport de l'inspection générale de l'éducation nationale. N° 2013-059 en date de juin 2013

66. DUBET François, Ibid., p.361

*pour fonction de permettre un colmatage du trou malgré le trou font défaut. Désormais, la récupération du plus-de-jouir; au lieu de permettre une pause dans la soumission à l'impératif du jouir, au Dieu insatiable, ne fait qu'augmenter le manque-à-jouir et, qui plus est, la soif de ce manque. L'enrichissement se révèle dépouillement.*⁶⁷ ». La demande de reconnaissance des sujets, qui vient faire écart avec la socialisation et la relation de service, peut s'entendre comme une tentative de faire point d'arrêt à une demande de satisfaction imaginaire qui ne trouve plus d'adresse dans une société dans laquelle l'objet est en train de supplanter l'idéal. C'est vraisemblablement ainsi qu'il faut considérer la demande de respect qui devient le maître mot des adolescents quand on les interroge sur leurs attentes vis-à-vis de la société, ou encore, comme le montre une enquête réalisée par le sociologue Christophe Moreau, chercheur associé au LARES à l'université de Rennes 2, le souhait exprimé par 88% d'entre eux de rencontrer des adultes qui puissent répondre à leurs questions.⁶⁸ Dubet précise dans le même ordre d'idée : *« Quand l'autorité subie paraît relever de la personne plutôt que du rôle, abdiquer, c'est se soumettre à un pouvoir arbitraire, et tous ceux que nous avons rencontrés se plaignent des discussion sans fin, de la violence, des insultes, des passages à l'acte de ceux qui « pètent les plombs »... Du côté des individus soumis au travail sur autrui, la plainte est la même : abus de pouvoir, mépris, insultes, manque de respect...*⁶⁹ ». Quand on ne parvient plus à faire sens avec une organisation du lien social qui soit intériorisée sur le plan symbolique, une des réactions possibles peut être de faire le choix d'une adhésion sectaire, ou alors, comme le montre le l'ouvrage de Morgan Sportès faisant référence à l'enlèvement et au meurtre atroce d'Ilan Halimi en 2006, de se soumettre de façon aveugle à l'autorité du chef de la bande.⁷⁰ L'institution vient prendre une place de tiers qui prolonge dans le champ social l'introduction initiale au plan psychique à la fonction de tiers que soutient la "métaphore paternelle". *« Le programme institutionnel construit la relation à autrui sur un centre et sur un tiers culturel indépendant et supérieur aux protagonistes : la science, la culture scolaire, la loi, les principes indiscutés...*⁷¹ ». Puisque ce principe reposant sur la reconnaissance d'une certaine forme de transcendance s'efface progressivement, nous assistons à un mouvement massif de suppléance par l'infiltration généralisée du juridique pour régler les rapports humains. *« Dans de nombreux collèges et lycées se mettent en place de véritables systèmes répressifs mobilisant des acteurs spécifiques, travaillant avec la police et avec la justice,*

67. BRUNO Pierre, Lacan, passeur de Marx, éditions Erès, 2010, p.322

68. consultable sur moreau@jeudevi.org, trajectoire adolescentes, logiques territoriales et politiques de la jeunesse

69. DUBET François, Ibid., p.379

70. SPORTES Morgan, Tout, tout de suite, éditions Fayard, 2011

71. DUBET François, Ibid., p.379

garants d'un règlement intérieur conçu comme une échelle précise des délits et des peines.⁷² ». L'école, comme les autres institutions, s'apparente de plus en plus à un marché de services où chacun peut faire des demandes qui s'ajustent au plus près de ses besoins. Dans ce mouvement, la loi n°2005-102 "pour l'égalité des droits et des chances, la participation et la citoyenneté des personnes handicapées", a été le point de départ d'une inflation encore grandissante des demandes de projets individualisés, sur mesure, dont l'appel à la présence d'un auxiliaire de vie est un des aspects les plus perceptibles. Bien sûr, on doit se féliciter des nombreux avantages d'une telle évolution, mais comment ne pas s'interroger sur la logique générale qui la sous-tend et sur ce qu'elle révèle du lien social ? Il ne s'agit pas d'adopter une position de regret ou de nostalgie par rapport aux mutations anthropologiques dont nous sommes les témoins, simplement nous formulons le vœu d'une analyse qui s'appuie sur les constats enseignés par l'histoire, la philosophie ou la sociologie... et d'y ajouter les éléments de réflexions propres à la psychanalyse. *« Si l'on considère que le déclin du programme institutionnel ne se réduit pas à une « simple » crise des valeurs, mais qu'il procède de processus plus complexes, plus contradictoires et plus lourds, si l'on admet aussi que ces processus se sont inscrits dans le projet de la modernité lui-même, il nous appartient moins d'inventer je ne sais quel principe supérieur capable de tout réconcilier que de chercher des modes de combinaisons paisibles de principes opposés.*⁷³ ». La question centrale que pose l'évolution de l'institution à l'ère contemporaine est de savoir comment nouer ces principes opposés donnés par l'exigence démocratique d'égalité entre tous et l'aspiration à la reconnaissance des mérites de chacun. Notre travail de recherche tente de proposer une forme de compréhension des mutations du paysage institutionnel actuel. *« Il ne s'agit plus de construire des ordres totaux dans lesquels chaque individu est relié au grand tout ou des ordres héroïques dans lesquels la liberté des uns se paie par la soumission du plus grand nombre, mais des ordres plus limités, plus autonomes, plus ajustés à la nature des problèmes traités. C'est à ce niveau intermédiaire que doivent se reconstruire les institutions, quand elles ne peuvent plus être de grands orchestres, aucun dieu n'écrivant la partition, aucun chef n'étant l'interprète.*⁷⁴ ». Comment s'effectue l'opération de nouage entre les objectifs de socialisation du programme institutionnel, l'exigence concernant la relation de service et l'impérieuse demande contemporaine de reconnaissance narcissique ? Les institutions se trouvent confrontées à la difficulté d'établir un point d'équilibre entre tous ces mouvements contradictoires. L'institution scolaire et le collège notamment deviennent les lieux d'une

72. DUBET François, Ibid., p.380

73. DUBET François, Ibid., p.392

74. DUBET François, Ibid., p.402

conflictualité accrue qui s'exprime à travers le désarroi actuel de nombreux enseignants et la difficulté de certains élèves à faire sens avec les apprentissages qui y sont proposés.

2.3. Au fil de l'histoire, la progressive libération des enfants...

Dans la logique de ce travail, et pour faire suite à nos premières remarques prises dans le champ sociologique, il nous a paru utile d'appréhender du point de vue historique la nature de l'évolution du lien entre les générations.

a/ Un autre rapport à l'enfance : la libération des enfants

L'époque contemporaine se caractérise par l'affirmation que le rapport d'égalité doit régir le lien social. Égalité de droits entre tous les citoyens, sans place d'exception affirmée ni tolérée, et principe d'égalité étendu aux relations entre les parents et les enfants : « *L'espace de l'éducation, sous ces deux faces (familiale et scolaire), est avant tout celui de la relation du monde des adultes à ce type d'être très particulier qu'est l'enfant. De ce fait, une bonne partie des questions soulevées par l'éducation se rattachent aux transformations qui se sont produites dans la représentation de ce type d'être à mesure que les sociétés sont devenues démocratiques et qu'elles se sont fondées, non plus (comme les sociétés anciennes) sur les valeurs de la tradition et de la hiérarchie, mais sur celle de la liberté et de l'égalité.*⁷⁵ ». Une des différences majeures que nous avons déjà isolée se rapporte au renversement du regard porté sur l'enfance par les anciens ou les modernes. Les anciens considéraient l'enfant comme un être différent à qui il fallait transmettre un héritage au sens plein, c'est à dire tout un système de représentations symboliques. Ainsi, en Grèce ou à Rome, l'éducation était conçue comme une initiation, jalonnée par des rites qui formaient autant d'étapes visant à inscrire chacun à sa place dans la culture. Les modernes, à l'inverse, appréhendent l'enfant dans sa ressemblance avec l'adulte et posent d'emblée le principe de l'égalité des droits. « *En ce sens, il n'y a rien d'étonnant, dans son principe, à ce que l'éducation des Modernes se soit d'abord traduite, à certains égards, par un renforcement de tutelle et de mise sous contrôle, dans le cadre d'une prise en charge devenue affaire publique, voire une affaire d'état. Ce renforcement, qui avait si vivement heurté quelqu'un comme Michel Foucault, a en fait correspondu surtout au surcroît de problématisation qui intervenait pour la différence, ou pour l'incapacité, dans une société posant que tous les êtres humains sont en droit égaux ou identiques du point de vue de leur capacité d'autonomie.*⁷⁶ ». Enfin, aujourd'hui, à l'âge de ce

75. RENAUT Alain, La libération des enfants, éditions Hachette, 2003, p.14

76. RENAUT Alain, Ibid., p.18

que certains nomment la post-modernité ou l'époque contemporaine, nous avons franchi un pas supplémentaire dans le principe d'égalité qui amène à considérer l'enfant comme un adulte miniature avec les mêmes capacités d'autonomie. On observe dans notre société, marquée par la prédominance des valeurs capitalistes, le ravalement de la figure du citoyen derrière celle du consommateur avec pour effet de masquer davantage les repères de différences entre générations. La question de la transmission se pose donc tout à fait différemment et nous assistons au vacillement de tous les principes d'éducation. *« L'adoption d'une telle perspective n'ouvre pas seulement à une meilleure compréhension de notre présent. Une conscience plus fine de la manière dont cette problématisation de l'éducation se trouve à l'horizon même de la dynamique démocratique devrait aussi nous convaincre qu'un retour aux dispositifs antérieurs n'est ni souhaitable, ni possible. En ce sens, sans doute faudra-t-il bien davantage, dans les décennies qui viennent, faire surgir une configuration éducative inédite, par réflexion inventive sur les dispositifs précédents et la façon dont ils se sont effondrés.⁷⁷ »*. Nous avons souligné précédemment combien l'évolution de notre société se caractérisait par la disparition des grandes figures transcendantes. Quand la religion, par exemple, structurait un ordre social dont le principe de la dissymétrie des places était assimilée (ou intériorisée) par chacun, de façon homologue, le rapport entre les générations se nouait sur une différence, acceptée et supportée par tous, qui faisait le lit de l'autorité. *« Plus explicitement : comment conserver ou redonner de l'autorité à des pouvoirs qui sont nécessaires pour assurer les conditions de la coexistence, mais qui doivent s'exercer aujourd'hui, de plus en plus, d'égal à égal, entre des hommes proclamés comme libres et égaux en droits ? Questions incontournables puisque, sauf à recomposer son autorité, ce pouvoir semble voué à deux écueils : soit accepter sans limites sa fragilisation au point de se dissoudre, soit ne trouver comme moyen de se renforcer que le recours à des modes de domination autoritaire. Or, dans ses deux registres (celui de l'école, celui de la famille) c'est précisément l'éducation qui creuse aujourd'hui de la façon la plus frappante les données de ce problème fondamental.⁷⁸ »*. Nous distinguons deux types de rapport à l'enfant : tout d'abord celui des anciens qui s'appuie sur la différence et donc fonde le lien entre les générations sur le principe de la hiérarchie. Cette asymétrie est justifiée par l'acceptation d'un pouvoir qui régit le lien social d'une façon qui s'impose à la volonté individuelle, c'est ainsi que nous nous définissons l'âge de la tradition ; par ailleurs, il y a le rapport à l'enfant propre aux modernes qui s'élabore sur l'égalité et les considère tous comme porteurs des mêmes potentialités au-

77. RENAUT Alain, Ibid., p.23

78. RENAUT Alain, Ibid., p.24

delà des déterminismes qui jusque-là les rivaient à leur origine sociale. Les deux cadres de l'éducation, familiale ou scolaire, prennent donc ici toute leur importance car ils sont susceptibles de faire advenir pleinement le principe d'égalité posé pour l'enfant. « *Foucault aura ainsi multiplié les variations sur le thème d'une raison moderne incapable de penser la différence (ou l'altérité) et obstinée à la refouler : parce que la raison se rapporte au réel à travers ces structures d'identité que sont les concepts, construits par l'abstraction des différences, la modernisation de la société comme rationalisation devait se traduire par l'irruption d'un pouvoir disciplinaire s'appliquant aux corps comme aux esprits à travers la multiplication des techniques de surveillance, de normalisation et de punition.*⁷⁹ ». À l'âge de la modernité, on pense les institutions que sont l'école et la famille comme moyens de l'intériorisation de **l'idéal** qui oriente tout le système symbolique de la société. L'enfant ne se caractérise plus par son appartenance à une lignée qui marque sa différence et sa singularité : être fils de... ; l'enfant est devenu un citoyen parmi les autres citoyens, tous assujettis aux valeurs de l'humanisme moderne. Chez les classiques, l'enfant est inséré et élevé dans son groupe de naissance : « *ainsi le rôle dévolu à l'enfance et à la jeunesse correspondait-il, davantage que ce ne devait être chez les modernes, aux règles d'un jeu collectif qui mobilisait le groupe social tout entier.*⁸⁰ ». Ce n'est qu'ensuite que les enfants seront progressivement séparés des adultes au sein même de la famille, en étant mis à part des domestiques dans certains milieux aisés ou en n'assistant plus de la même façon à tous les événements, fêtes et coutumes, puis, en allant dans des institutions qui leur furent réservées comme, évidemment, l'école, mais aussi les internats. Foucault écrira longuement sur ce qui lui apparaît comme l'expression moderne d'une volonté de contrôle et de surveillance, avec en outre l'application de plus en plus étendue des châtiments corporels. L'historien Philippe Ariès⁸¹ rapporte de nombreux exemples des conséquences sur le rapport à l'enfance selon l'époque considérée. L'enfant a pu être perçu simplement comme une force de travail et le lien affectif avoir de peu de poids par rapport à l'intérêt économique. « *Bref, avant la découverte moderne de l'enfance, la mort d'un enfant, par exemple par étouffement dans le lit conjugal, sans être publiquement avouable, n'était pas vraiment un objet de honte, mais constituait en quelque sorte un événement moralement neutre. À la fin du XVIII^e siècle, l'invention de la sage-femme, chargée de protéger l'enfant, témoigne au contraire d'un virage qui se renforcera dans les décennies suivantes, où l'on est passé d'un infanticide secrètement admis à un respect de plus en plus*

79. RENAUT Alain, Ibid., p.55

80. RENAUT Alain, Ibid., p.69

81. ARIES Philippe, L'enfant et la vie familiale sous l'Ancien Régime, éditions Seuil, 1975

*marqué de la vie de l'enfant.*⁸² ». Finalement, les analyses de Foucault et d'Ariès, malgré toutes les différences entre les orientations politiques de ces deux hommes, convergent tout de même pour souligner qu'avec les anciens, l'enfant grandit dans le groupe formé par les adultes de sa condition et qu'il y assimile naturellement les règles qui régissent le lien social, alors que pour les modernes, l'enfant est séparé, voire exclu ; l'éducation, en tant que moyen de transmission des valeurs de la société (fusse d'une façon que Foucault estimait coercitive), prend dès lors une place essentielle. « *Tandis qu'au Moyen Âge les enfants « entraient d'emblée dans la grande communauté des hommes, partageaient avec leurs amis, jeunes ou vieux, les travaux et les jeux de chaque jour », la promotion moderne de l'enfance aurait donc correspondu à un isolement de l'enfant à l'égard de la vie collective, l'enfant n'étant plus « le compagnon naturel de l'adulte ». Accentuant la différence des âges de la vie, les modernes en seraient ainsi venus à concevoir l'enfance comme marquée par un passage qu'on ne franchit que par l'éducation – ce pourquoi il leur aurait fallu soumettre l'enfant à un régime spécial, à cette fameuse quarantaine qui correspondra à l'univers scolaire, avant de la laisser rejoindre les adultes.*⁸³ ». Dans un cas on accepte la société dans sa diversité et son hétérogénéité comme le résultat d'une volonté d'ordre divin (notion de transcendance), sans révolte majeure et sans le souci de transformer la jeunesse, c'est le régime de la tradition qui est marquée par l'acceptation d'un ordre symbolique hérité du passé. Dans un autre cas, on tente d'agir sur la société et on refuse, au nom d'un idéal humaniste, de se laisser imposer un ordre social sur lequel on ne pourrait pas avoir de prise. C'est le régime de la modernité et l'éducation est l'outil de la promotion de ses valeurs au service d'un meilleur avenir. Cependant, la dynamique du principe d'égalité porte en elle-même les conditions d'un impossible qui est progressivement, mais inexorablement, amené à se révéler dans les deux registres de l'éducation que sont la famille et l'école ! L'institution scolaire a pour objectif premier de permettre la transmission de connaissances et son fonctionnement repose sur l'asymétrie des places entre le maître et l'élève. On aperçoit nettement le point de butée entre une école fondée sur la différence des places et une société contemporaine, au sein de laquelle se parachève radicalement le mouvement amorcé avec la modernité, rejetant toute distinction entre les générations. « *Quelles que soient par ailleurs les composantes plus directement sociologiques de ces transformations, qui engagent certes aussi des facteurs comme ceux de la massification du public scolaire, la crise de l'école est en fait inscrite, pour ainsi dire analytiquement, dans la logique même de la modernisation des relations à l'autre.*⁸⁴ ». Il est

82. RENAUT Alain, Ibid., p.67

83. RENAUT Alain, Ibid., p.71

84. RENAUT Alain, Ibid., p.96

nécessaire de comprendre cette évolution, liée à l'avènement de l'époque moderne, pour repenser dans une logique contemporaine le rapport à l'enfant au sein du cadre scolaire. Alain Renaut le formule ainsi : « *Auquel cas il se pourrait qu'une telle réflexion sur les modalités de refondation de l'espace scolaire dans le cadre d'une société démocratique qui en a remis en question les deux principes les plus classiquement structurants (hiérarchie et tradition) soit une des étapes essentielles de l'entreprise plus vaste qui consisterait à repenser en termes démocratiques (égalité et liberté) notre rapport à l'enfance.*⁸⁵ »

b/ L'âge classique et l'âge moderne

Le rapport à l'enfance change en fonction de l'époque observée et nous venons de distinguer l'âge de la tradition (les anciens), et l'âge de la modernité (les modernes), pour tenter de mieux comprendre l'évolution qui a abouti aux formes contemporaines du lien aux nouvelles générations. Peut-on considérer que ce qui marque la différence dans le rapport à l'enfance serait consécutif du fait que le sentiment d'amour parental serait une invention des modernes ? Dès lors, il serait normal que le phénomène des abandons d'enfants soit le propre des anciens. Or, ce sont les difficultés économiques qui en sont le plus souvent la cause à travers les âges ou alors, comme en Chine encore de nos jours, des choix d'ordre politique de limitations des naissances auxquels s'ajoutent des pratiques culturelles particulières. Ainsi les jeunes filles chinoises qui se marient entrent dans la famille du mari et, dans un pays sans système de retraite où ce sont les enfants qui assurent la subsistance des parents devenus vieux, on conçoit que le sexe du nouveau-né revête une grande importance. Par ailleurs, les pratiques d'abandon révèlent le souci constant de garantir la possibilité de bonnes conditions d'existence ultérieure, par exemple, l'enfant est déposé devant un monastère ou un couvent où l'on sait qu'il sera correctement accueilli. Sans développer tous les exemples fournis par les ouvrages traitant cette question, tout indique que même si le rapport à l'enfance évolue au fil du temps, dans sa forme et son expression, rien ne permet de lier l'amour parental à une époque particulière et son absence à une autre. C'est donc une erreur, nous explique Alain Renaut en s'opposant à Philippe Ariès, de penser que l'apparition de ce sentiment caractériserait les modernes et par conséquent les transformations du rapport à l'enfance qui y sont associées. Toujours dans la perspective de définir ce qui marque l'évolution du lien entre les générations, les historiens ont observé que la façon de nommer les différents stades de l'enfance est bien plus riche et complète à l'époque classique : « *En témoigne le fait par exemple que dans certains fabliaux écrits en français interviennent des termes qui ont ensuite*

85. RENAUT Alain, Ibid., p.96

disparus, comme « enfançon » ou pour désigner l'enfant de moins de 6 ans, « valet » pour les enfants de plus de 13 ans, et « valetons » pour les enfants de 8 ou 9 ans, ou encore « cadet » pour désigner le préadolescent (terme qui s'utilisait encore dans les campagnes, il y a quelques dizaines d'années).⁸⁶ ». Les termes utilisés renvoient à un être de condition inférieur (« valet ») ce qui affiche bien la hiérarchie appliquée à l'enfant propre à l'âge classique. Nous en trouvons une survivance avec le « garçon » du « garçon de café » qui fait se superposer la fonction de servir les autres avec un stade de l'enfance. La plus grande diversité des termes associés à l'enfance notée entre l'époque des anciens et des modernes correspond surtout au besoin de distinguer avec précision la différence et de faire appartenir à une classe déterminée par avance alors que la disparition de ces termes est l'indice d'un repérage qui se marque davantage au regard de l'histoire individuelle de l'enfant. « Ainsi, à être attentif aux transformations de ce lexique de l'enfance, il faudrait en venir à se demander si, au-delà même de l'attachement affectif, ce qui distinguerait ici plus certainement les Modernes, ce ne serait pas bien davantage la représentation de l'enfant comme une liberté appelant la reconnaissance de droits.⁸⁷ ». Afin d'approcher ce qui constitue les évolutions du rapport à l'enfance, il devient donc nécessaire de considérer l'émergence, moderne, du concept de liberté plutôt que de supposer un sentiment d'amour parental inconnu avant le XVII^e siècle.

c/ La fin de l'autorité traditionnelle

La question de fond qui se pose est de savoir si l'on considère l'être humain, et plus particulièrement l'enfant, comme voué à des conditions d'existence prédéterminées par un Dieu organisateur ou si on lui accorde une possibilité de décision de sa propre vie, une liberté de choix... Cette question est fondamentale car elle détermine la forme du rapport à l'enfance : si l'enfant est l'objet de déterminismes d'ordre transcendantal, il suffit de laisser la nature faire son œuvre et d'attendre que l'enfant, devenu adulte, prenne la place qui lui était destinée par avance dans le groupe en se gardant d'intervenir. Par contre, si la période de l'enfance est reconnue comme celle des transformations possibles, alors l'éducation devient un enjeu important pour la société car elle lui donne sa forme. Alain Renaut collecte différents faits liés à l'histoire de l'enfance qui indiquent que la question de la liberté accordée aux enfants, **entendue comme possibilité de subjectivité libre**, a subi une longue évolution à la forme chaotique, marquée par des avancées et des régressions successives. Ainsi, il devient vain de chercher avec précision un moment qui serait le point de bascule, au regard de la notion de

86. RENAUT Alain, Ibid., p129

87. RENAUT Alain, Ibid., p.140

liberté, de la période classique à la période moderne. Cependant, on peut repérer les différentes façons, au fil des siècles, dont on concevait l'enfance comme une période de soumission totale aux décisions des adultes ou, au contraire, où l'on accordait une possibilité d'autonomie aux enfants. On trouve les prémisses de cette problématique dans le droit romain lorsque s'est posée la question du statut des enfants abandonnés puis recueillis : devaient-ils avoir la condition d'esclave ou de citoyen selon le choix des parents adoptifs sans connaître leur origine. Le risque en l'occurrence était qu'un enfant devienne esclave alors qu'il ne le serait pas devenu en restant dans sa famille de naissance. Le système juridique romain qui reconnaît la pleine autorité du père sur les membres de la famille : le *pater familias* – famille qui comprenait aussi bien les enfants que l'épouse et les esclaves – montre ici son souci que la bonne participation aux affaires publiques soit préservée. C'est donc une préoccupation politique qui protège l'enfant de la seule volonté du pouvoir exercé par le chef de famille et lui reconnaît ainsi implicitement une certaine forme d'autonomie. « *C'est la même logique qui conduisit, au II^e, puis au III^e siècle, les empereurs Antonin et Dioclétien à interdire aux parents de vendre leurs enfants nés libres, bien que traditionnellement la vente des enfants fût légale à Rome : ni le hasard (lié à l'abandon), ni la volonté du père de famille (sous la forme de la vente, voire de la décision qu'il eût pu envisager de réduire lui-même ses enfants en esclavage) ne devait pouvoir conduire à asservir des enfants nés libres.*⁸⁸ ». Ensuite, et toujours pour souligner que la liberté accordée aux enfants est le fruit d'un long processus erratique qui ne clive pas si nettement les anciens et les modernes, on peut évoquer, sous l'ère chrétienne, la pratique de l'oblation des enfants. « *Institution bien établie et définie vers le VII^e siècle (même si elle fut pratiquée antérieurement), l'oblation (du latin oblatio, qui signifie « offrande ») consista, de la part des parents, à « offrir » un enfant à un monastère. C'était là, assurément, une forme d'abandon, puisque, selon le droit en usage, l'enfant ne pouvait en principe jamais quitter le monastère, auquel il avait été « donné ». Une forme humanisée cependant, à la fois parce que les parents pouvaient garder quelque liens, par le biais du monastère, avec leur enfant, et parce que la question de la survie de l'abandonné ainsi ne se posait plus.*⁸⁹ ». L'usage était que l'oblat devenu adulte devienne moine à son tour avec ou sans son consentement. On constate ici que même si l'enfant échappe aux dures conditions de la vie des esclaves de l'époque que l'on nommait les serfs, tout comme eux, il était privé de toute liberté réelle et notamment de pouvoir choisir son destin. C'est à l'occasion de l'affaire Gottschalk d'Orbais que cette question fit débat : « *Gottschalk était un noble saxon qui avait*

88. RENAUT Alain, Ibid., p.147

89. RENAUT Alain, Ibid., p.153

été donné enfant par son père à un monastère bénédictin de Fulda et qui ensuite, ne sentant venir en lui aucune vocation, demanda à quitter le monastère. Son abbé, Raban Maur, pourtant lui-même ancien oblat, opposa à sa demande un refus catégorique, en déclarant l'oblation irrévocable. Gottschalk se tourna alors vers les autorités les plus élevées au sein de l'église, au point que son cas dut être examiné, en 829, par le concile de Mayenne : décision fut alors prise de le libérer, au motif que "nul ne peut être fait moine contre son gré".⁹⁰ ».

L'abbé Raban Maur n'a pas laissé les choses en l'état et il a rédigé tout un traité qui soutenait que l'oblation, en tant que don à Dieu, ne pouvait être infléchie par la volonté d'un homme. Dans sa conception, l'oblat avait l'honneur d'être « l'esclave de Dieu » et il devait se soumettre entièrement à la volonté exprimée par ses parents à travers l'abandon. On comprend que la question de l'oblation pose le problème, en termes nouveaux, des droits respectifs des parents et des enfants. Il s'agit de faire la part de ce qui est imposé par un ordre divin et ce qui revient à l'expression d'une certaine liberté individuelle. Nous poursuivons notre lecture d'Alain Renaut pour mettre en valeur quelques étapes qui symbolisent l'évolution de la liberté accordée aux enfants et notamment à travers la renaissance italienne du XV^e siècle. En 1486, dans son discours *Sur la dignité de l'homme*, Jean Pic de la Mirandole a soutenu que l'être humain avait la liberté de donner forme à la nature déposée en lui par la volonté divine. « *Ô Adam, écrit Pic de la Mirandole en imaginant le discours du Créateur, nous ne t'avons donné ni une place déterminée, ni une physionomie propre, ni aucun don particulier, afin que la place, la physionomie, les dons que tu aurais souhaités, tu les aies et tu les possèdes selon tes vœux, selon ta volonté.*⁹¹ ». On aperçoit le point de rupture avec les anciens pour qui l'éducation n'était pas pensée comme émancipatrice mais bien davantage comme venant accompagner chaque enfant dans le parcours qui l'emmenait à la place désignée pour lui dans la hiérarchie sociale. « *Assignment pure et simple à un statut (de rang ou de sexe), l'éducation s'inscrit ici dans un univers que l'on peut décrire comme fondamentalement structuré par la honte – au sens où la honte est la tonalité spécifique de vécu quand tout déplacement dans la hiérarchie sociale est lui-même « déplacé » et donne à celui qui s'écarte de son statut le sentiment de ne pas être à sa « place » : la honte est en ce sens, dans le dispositif ancien, ce que l'envie est devenue dans des sociétés démocratiques où, à l'opposé, toute inégalité et toute différenciation créant une distance tendent à être conçues comme injustes.*⁹² ». C'est peut-être le philosophe Érasme, dont le *Traité de civilité puérile* est paru en 1530, qui marqua de façon la plus nette le mi-chemin entre une conception classique et moderne, notamment

90. RENAUT Alain, Ibid., p.155

91. RENAUT Alain, Ibid., p.181

92. RENAUT Alain, Ibid., p.191

dans son opposition avec Luther, en récusant à l'éducation l'unique rôle d'accompagnement d'un programme voulu et pensé par Dieu. Érasme écrit : « *Quand nature te donne un enfant, elle ne te baille autre chose qu'une masse de chair lourde et sans politure. C'est à toi affaire de disposer en bonne forme et bailer bon pli à la matière obéissante. Si tu chômes, tu as une bête ; si tu y veilles, par manière de parler, tu as un dieu.*⁹³ ». Ainsi un mouvement s'amorce qui n'a plus comme finalité de maintenir un ordre ancien, héritage du passé mais, par un rapport à l'enfance pensé différemment et orienté vers l'avenir, vise à prendre résolument appui sur l'éducation pour donner forme à une société portant les valeurs de l'idéal moderne. Ce mouvement est marqué par le changement de statut de l'enfant au sein de la famille. Le philosophe Jean Bodin, lorsqu'il publie en 1576 son grand ouvrage intitulé *Les Six Livres de la République*, indique que le père de famille représente la puissance divine au sein de la famille : « "Sur cette ressemblance à Dieu, se fonde les devoirs des enfants envers leur père" - en sorte qu'« ils doivent aimer, révéler, servir, nourrir le père et ployer sous ses mandements, en toute obéissance, supporter et couvrir les infirmités et imperfections », et que l'enfant n'épargnera « jamais ses biens ni son sang pour sauver et entretenir la vie de celui auquel il tient la sienne ». Ainsi, Bodin est-il infiniment plus proche de la conception romaine de la paternité (qu'il entend expressément restaurer) que de la conception moderne, au point que (le propos peut déconcerter en 1576, près d'un demi-siècle après le traité d'Érasme) son traité, qui laisse apparaître quelques flottements concernant le pouvoir de vie et de mort du mari envers sa femme, ne fait apparaître aucune hésitation à propos des enfants : « Il est besoin en la République bien ordonnée, écrit-il (I, 4), de rendre aux pères la puissance de vie et de mort que la loi de Dieu et de nature leur donne, [...].⁹⁴ ». Près de soixante-quinze ans plus tard, un autre philosophe, Thomas Hobbes, remet en cause le pouvoir du divin et de la nature pour organiser le lien social : « À l'état de nature, l'homme est un loup pour l'homme » écrit-il dans *Léviathan* en 1651. On y trouve aussi une autre formule : « Les conventions par lesquelles on s'engage à ne pas défendre son propre corps sont nulles. ». Personne ne peut accepter de laisser autrui disposer de son existence sans réagir, même lorsqu'il s'agit d'un enfant. Ainsi, plus question de reconnaître au père de famille la possibilité de décider du droit de vie ou de mort sur les siens, et par là même s'esquisse le début des droits de l'enfant. « Point n'est besoin d'insister sur l'importance des déplacements aussi accomplis, sur ce terrain, par rapport à Bodin, ni d'exposer longuement comment ils s'enracinent en fait dans les transformations qu'à pu connaître depuis « La République » la conception même du

93. RENAUT Alain, Ibid., p.197

94. RENAUT Alain, Ibid., p.212

monde : là où Bodin se représentait encore un ordre naturel hiérarchisé et finalisé que l'ordre politique devait imiter ou reproduire (ce pourquoi précisément le pouvoir politique était conçu par lui comme calquant le pouvoir naturel du père), le Moderne qu'est Hobbes considère en revanche que la nature n'a pas par elle-même de sens, qu'elle est pur chaos sans finalité interne et dépourvu de toute harmonie intrinsèque.⁹⁵ ». L'individu possède des droits, en premier lieu le droit de défendre sa vie, dès lors, il n'est plus possible de s'en remettre entièrement à une autorité divine qui déterminerait son propre sort. Une liberté nouvelle apparaît dans la possibilité de décider de sa destinée avec l'incidence pour le père, qui jusque-là est dépositaire de l'autorité divine, de devoir limiter son pouvoir familial. Un pas supplémentaire sera franchi par John Locke lorsqu'il publie le *Second traité du gouvernement civil* en 1690 qui émancipe encore davantage l'enfant : « à ce moment, il devient un être libre et échappe à toute sujétion vis-à-vis des ordres et de la volonté de son père », et ne connaît plus que la loi qui leur est commune, à lui et à son père, à savoir « le droit naturel ou civil de leur pays ».⁹⁶ ». Et voici sur le même plan au regard de la loi les membres de la famille, parents et enfants, sans que la différence des générations vienne justifier l'asymétrie qui faisait la nature du lien traditionnel. « Chez Hobbes, l'enfant n'a encore qu'un seul droit (qui est celui de conserver sa vie) et le père n'a qu'un seul devoir (qui est celui de conserver son enfant en vie), mais, au-delà, tous les droits sont du côté du père, et tous les devoirs sont du côté de l'enfant. En revanche, chez Locke, le pouvoir des parents et leurs droits sur leurs enfants, qui deviennent provisoires et temporaires, ne sont en fait rien d'autre que l'ensemble des devoirs qu'ils ont envers lui : non seulement le devoir de le conserver en vie, mais aussi celui de l'éduquer à la liberté comme autonomie. Aussi l'autorité parentale n'est-elle plus ni absolue, ni arbitraire, et les parents ne sont plus aucunement conçus comme propriétaires de leurs enfants. Pour autant, ces derniers doivent honneur et respect à leurs parents, mais ces obligations relèvent d'un devoir purement moral et ne correspondent, Locke l'indique expressément en une phrase extraordinaire, à aucun droit de la part des parents : « Aucune de ces obligations (envers les parents) n'investit qui que se soit de la moindre autorité, ni du moindre droit de légiférer vis-à-vis des personnes qui en sont redevables.⁹⁷ ». Bien sûr, dans le concret de la vie quotidienne, les rapports entre les parents et les enfants vont évoluer lentement, de façon irrégulière, et il y a matière à relativiser fortement la logique de la liberté lorsqu'elle concerne les enfants. Les historiens ont repéré des périodes d'avancées qui alternent avec d'ostensibles retours en arrière mais, somme toute, un mouvement de fond est

95. RENAUT Alain, Ibid., p.213

96. RENAUT Alain, Ibid., p.223

97. RENAUT Alain, Ibid., p.224

désormais enclenché. On assiste à la fin de l'autorité traditionnelle obligeant du même coup à penser de manière nouvelle la représentation de la famille mais aussi tout le rapport à l'éducation. Au niveau de la société, une véritable mutation est en marche...

d/ Des valeurs de l'idéal qui changent

À suivre la pensée de Locke, une question apparaît : si les enfants naissent libres, que les parents ne sont plus perçus comme leurs propriétaires et que leurs obligations sont inscrites sur une période provisoire et temporaire, qu'est-ce qui fonde encore les parents à exercer un pouvoir éducatif auprès d'eux ? Locke présente longuement et précisément dans l'ouvrage *Quelques pensées sur l'éducation* (1663) ses conceptions sur ce que devrait être le style éducatif de tout parent en des termes qui semblent étonnamment contemporains : il conseille de nouer avec l'enfant des relations de confiance et de respect où l'adulte peut-être consulté « *comme un ami plus expérimenté* »⁹⁸ Il préconise de tout faire pour éviter l'usage des châtiments dont les effets sont souvent contre-productifs même s'il est rappelé que l'aspiration à la maîtrise, qui est propre à l'enfant, réclame de faire preuve de fermeté et d'assumer une position légitime de maître. « *En ce sens, toute l'éducation devra s'efforcer de prendre en compte, non pas simplement une, mais deux dimensions de l'enfance dont chacune met en jeu une figure de la liberté : d'un côté, la liberté d'un être encore largement disponible aux impressions et aux directions qu'on voudra imprimer à l'esprit ; de l'autre, cette liberté naturelle qui est volonté de puissance et qu'il va bien falloir discipliner pour ménager au sein de la famille, comme, ensuite, au sein de la société les conditions d'une existence collective.* »⁹⁹ ». Locke appuie ses réflexions sur le principe de la faute originelle commise par Adam. Celui-ci a été fait homme par Dieu et ainsi capable de vivre en société de façon naturellement bonne. La question de l'éducation en tant que préparation à la vie collective ne se posait donc pas. Cependant, son péché a perverti les générations de ses enfants qui sont nés imparfaits et pour lesquels il est devenu nécessaire de restaurer la loi de la raison de Dieu. On peut lire au paragraphe 56 du *Second traité de gouvernement civil* : « *À partir de lui [Adam], le monde s'est peuplé de ses descendants, qui naissent tous enfants, faibles et inadaptés, dépourvus de connaissances ou d'entendement. Pour suppléer aux insuffisances de cette condition imparfaite, jusqu'à ce que le progrès qui accompagne la croissance et l'âge les ait effacés, la loi de la nature a soumis Adam et Ève et, à leur suite, tous les parents à l'obligation de protéger, de nourrir et d'éduquer les enfants, qu'ils ont engendrés, non comme*

98. RENAUT Alain, Ibid., p.225

99. RENAUT Alain, Ibid., p.235

*des objets de leur façon, mais comme l'ouvrage de leur propre créateur, le Tout-Puissant, auquel il doivent en rendre compte.*¹⁰⁰ ». Locke réfère donc l'éducation des enfants à un cadre général, chrétien, dont la dimension moderne ne doit tout de même pas faire perdre de vue le rapport transcendantal qui s'y perpétue. Le siècle des Lumières a correspondu à celui du remplacement progressif des dogmes du christianisme, qui constituait donc le cadre général dans lequel l'éducation était pensée, par l'idée d'humanité qui se fonde sur des raisonnements de type scientifique. L'éducation ne fut plus dès lors affiliée au discours de la religion mais à celui de la science. Nous tenons peut-être ici un des points de rupture les plus saillants avec ce qui fait l'essence de notre époque contemporaine : l'abandon de toute référence extérieure qui signe la possibilité nouvelle d'un repli sur les ressorts les plus narcissiques de la personnalité humaine. Nous devons nous interroger pour savoir ce qui a valeur d'idéal à l'ère de la post-modernité ? Dans quel cadre général s'inscrit l'autorité exercée par les parents d'aujourd'hui ? « *Faute d'une réponse à une telle question, ou du moins faute de la recombinaison de cette question comme question, pleinement ouverte et assumée comme telle, l'immense progrès constitué par la modernisation de l'autre moi-même qu'est l'enfant risque fort de n'ouvrir que sur ces apories multiples et souvent graves dont la famille et l'école sont aujourd'hui les lieux privilégiés.*¹⁰¹ »

e/ La position de Rousseau

Nous pouvons, à ce moment de notre parcours historique, aidés en cela par la lecture de l'ouvrage d'Alain Renaut, distinguer trois types de représentation de l'enfance :

- Soit la période de l'enfance est rapportée au cadre religieux et, en raison de la nature pervertie de l'enfant, l'éducation doit réintroduire la loi de la raison divine.
- Soit la période de l'enfance est comparée à celle de la table rase et l'éducation a charge de préparer l'enfant aux bons usages du vivre ensemble.
- Soit, enfin, la période de l'enfance est celle au cours de laquelle l'éducation doit servir à préserver chez l'enfant ce qui est naturellement bon et pur en lui.

Ces trois représentations donnèrent la matière aux affrontements de leurs différents partisans à partir du siècle des Lumières, cependant, il faut souligner la position particulière de Rousseau. Il défend la proposition selon laquelle tout homme opère un premier mouvement de s'arracher à sa condition naturelle et qu'il fait ainsi œuvre de liberté. « *En conséquence, l'humanité constitue véritablement une seule et même humanité : si l'univers du sauvage peut être*

100. RENAUT Alain, Ibid., p.247

101. RENAUT Alain, Ibid., p.264

dévalorisé par rapport à celui de l'Européen (ce qui, pour Rousseau, n'a au demeurant rien d'évident, comme en témoigne la sévérité de sa critique de la civilisation), cet univers n'est pourtant pas naturel, mais humain, et à ce titre sa différence doit être respectée, selon une logique d'inclusion, non pas d'exclusion.¹⁰² ». Rousseau tient une position qui prépare la formule de Kant : « l'homme ne peut devenir homme que par l'éducation ». Rousseau place l'éducation non seulement au cœur de la relation entre les générations mais aussi au cœur de tout projet politique. Ainsi, Rousseau renouvelle les représentations sur l'enfance et ses positions vont interroger les piliers de la famille traditionnelle. En effet, malgré des conceptions qui sur bien des aspects resteront en retrait de celles de Locke, près d'un siècle auparavant, concernant la soumission de la mère et des enfants à l'égard du père, Rousseau soulignera la dimension de construction artificielle, et non naturelle, de la famille. Il rend donc possible un débat beaucoup plus ouvert sur ce qui constitue la famille en tant qu'institution. « Ainsi comprend-on que le projet rousseauiste n'a pas tant consisté, comme on l'a souvent écrit, à régénérer la famille naturelle (puisque'il n'existait pas de famille naturelle) qu'à construire la famille sur le même mode où il s'agissait de construire la société, c'est-à-dire de façon artificialiste et volontariste, en substituant les exigences de la raison à celle de l'usage ou de la force : à quoi correspondent alors les développements que l'on trouve aussi bien dans l'Émile que dans la Nouvelle Héloïse.¹⁰³ ». Parallèlement, la famille n'est plus considérée exclusivement comme l'instance permettant de préserver ses biens ou ses intérêts, donc décidée parfois contre la volonté des époux dans le cas des mariages forcés, mais, on observe, avec Rousseau, la prise en compte du sentiment amoureux des époux. « De fait, les historiens récents de la famille y ont fortement insisté : c'est à l'époque de Rousseau que, pour la première fois aussi nettement, la famille est apparue comme un lieu où l'amour peut s'exprimer.¹⁰⁴ ». Ce thème de la prise en considération les choix des individus, évoqué dans l'Émile, est accordé avec l'esprit moderne de la philosophie de la liberté propre aux Lumières. Nous y voyons l'indice que le lien familial n'est plus ordonné seulement à une norme transcendant les volontés individuelles et nous assistons, à cette époque, à une refondation de la famille sur un sentiment dont rien ne garantit l'éternité. Tous ces moments de rupture nous paraissent de la plus grande importance à repérer car il jalonne une évolution de la société construite sur la contrainte du désir individuel vers une société dans laquelle ce désir a progressivement pu s'exprimer davantage jusqu'à prendre la place qu'on lui connaît aujourd'hui.

102. RENAUT Alain, Ibid., p.279

103. RENAUT Alain, Ibid., p.310

104. RENAUT Alain, Ibid., p.311

f/ liberté ou l'indépendance par rapport à la réalité sociale ?

La pensée de Rousseau se distingue au sein des Lumières par l'idée que l'enfance correspond à une période spécifique durant laquelle on ne peut considérer l'enfant comme un adulte en miniature. Il accorde donc un statut particulier à cet âge de la vie qui n'est plus renvoyé à une nature qu'il suffit de laisser s'exprimer ou au contraire qu'il faut contraindre pour qu'advienne l'Homme. Il s'éloigne radicalement de Locke qui considérait que les enfants devaient voir en leurs parents leurs seigneurs et maîtres même s'ils devaient les considérer, devenus adultes, comme leurs meilleurs amis. Il prône d'accorder aux enfants une grande liberté qui leur permettra ensuite de prendre pleinement leur place dans la société en apportant, grâce aux bienfaits de cette éducation respectueuse, une contribution allant dans le sens du progrès. Cette liberté accordée aux enfants aurait la vertu de les éduquer en prenant en compte la réalité de leur environnement sans les déformer. On peut lire dans l'Émile : « *Le premier de tous les biens n'est pas l'autorité, mais la liberté. L'homme vraiment libre ne veut que ce qu'il peut, et fait ce qui lui plaît. Voilà une maxime fondamentale. Il ne s'agit que de l'appliquer à l'enfance, et toutes les règles de l'éducation vont en découler.*¹⁰⁵ ». Avec Rousseau, tout se passe comme si l'absence de pression excessive, même s'il ne rejette pas l'autorité des adultes quand cela est nécessaire, rend possible l'émergence de *nouveau* dans l'esprit des enfants et leur permet de ne pas rester bloqués aux conceptions préexistantes chez leurs aînés. Ainsi, l'idée d'éducation reste centrale, car nul être humain n'y échappe de fait, mais, le style éducatif qu'il défend est en rupture avec tout ce qui se pratiquait jusque-là et, à ce titre, il fera l'objet de nombreuses controverses (avec Condorcet par exemple). Cependant, il faut noter que l'éducation pensée par Rousseau reste au service d'une certaine visée démocratique et que l'enfant devenu adulte est supposé venir apporter sa contribution aux affaires publiques structurées autour d'une norme partagée. S'il s'agit d'élever l'enfant en toute liberté, il ne s'agit aucunement de l'élever en toute indépendance par rapport à la réalité sociale ! Et même si notre époque semble avoir fait siennes les conceptions rousseauiste, cette différence a valeur de grand écart. « *De quelque façon qu'on l'appréhende, une telle optique, qui participe du postmodernisme philosophique tout en le débordant, rend pour le moins malaisé encore de savoir comment la dimension de normativité qu'avait cru sauvegarder Rousseau au cœur du mouvement moderne d'immanentisation de la norme éducative pourrait elle-même conserver une consistance et une signification. Comment, dans ces conditions, la représentation même de l'éducation des Modernes n'en serait-elle pas une nouvelle fois, et peut-être plus que jamais, puissamment et peut-être définitivement déstabilisée – en tout cas*

105. RENAUT Alain, Ibid., p.346

déstabilisée dans des proportions où elle peut l'être aujourd'hui, sous la forme d'une crise contemporaine qui n'est sans doute rien moins que passagère ?¹⁰⁶ ». L'éducation doit se concevoir dans un cadre organisateur qui lui donne son sens, celui-ci fut défini par la religion puis remplacé par l'idéal démocratique et républicain, mais de quel ordre symbolique relève l'éducation contemporaine ? Au fil de notre retour sur l'histoire de la progressive libération des enfants, nous nous heurtons sans cesse à la même question...

g/ Déclin de la parentalité

Pour terminer ce survol de l'histoire de l'enfance au travers les siècles et pour faire le pont entre l'évolution que nous venons de décrire jusqu'à la période des Lumières et aujourd'hui, nous proposons d'évoquer les Déclarations des droits de l'enfant, la première de 1924 qui fut adoptée par la Société Des Nations, ensuite, la Déclaration des droits de l'enfant qui fut signée en 1959 par les Nations Unies et enfin, la Convention internationale des droits de l'enfant, adoptée le 20 novembre 1989 par l'Assemblée générale des Nations Unies. Dans une société démocratique où chacun de ses membres est énoncé comme égal en droit à tous les autres, il est amusant de constater combien il a été difficile d'envisager la portée de ce principe à l'égard des femmes et des enfants. En ce qui concerne les femmes, on sait que le droit de vote leur fut tardivement accordé ce qui, à l'évidence, aurait dû se poser d'emblée comme une contradiction avec l'esprit initial d'une symétrie effective des droits civiques. Pour les enfants, le principe de minorité vient poser un réel problème conceptuel à la volonté de strict équivalence des droits avec les majeurs. Les successives rédactions des Déclarations des droits de l'enfant confirment l'effort il a fallu opérer pour traduire dans la réalité les incidences d'une telle volonté d'égalité. Les Déclarations de 1924 et 1959 se présentent comme une série d'articles visant à protéger l'enfant et à encourager les états à leur garantir toutes les conditions pour leur bon développement psychique et physique. Il s'agit en fait de rappeler leurs devoirs aux adultes en charge de l'éducation. *« Entre le texte de 1924 et celui de 1959, nulle transformation véritable de l'idée même du droit des enfants ne se laisse par conséquent repérer – au point que le second réassume pleinement, dans son dernier article, la perspective morale adoptée par la SDN, en indiquant que « l'enfant doit être élevé dans un esprit de compréhension, de tolérance, d'amitié entre les peuples, de paix et de fraternité universelle » : correspondant à ce qui se trouvait déjà exprimé en 1924 sous le titre V, la prescription d'un devoir aux éducateurs et aux parents prend ainsi clairement le pas sur la*

106. RENAUT Alain, Ibid., p.363

*reconnaissance d'un droit.*¹⁰⁷ ». La Convention de 1989 rompt avec les Déclarations précédentes car s'y dessine un caractère plus contraignant du point de vue juridique sur les législations internes aux pays qui acceptent de la ratifier et, au-delà des droits déjà mentionnés (droits de créance) : droit à l'éducation, à jouir du meilleur état de santé possible, de bénéficier de la sécurité sociale... il est indiqué en plus des droits qui protègent la liberté individuelle, à l'instar de la déclaration des droits de l'Homme (droits-liberté) : liberté d'opinion, liberté de conscience et de religion, droit au respect de la vie privée... « *Outre que certains, au moins, de ces droits peuvent déconcerter quand il s'agit de l'enfant, d'autant que la Convention n'introduit aucune distinction entre l'enfant de 6 ans et l'adolescent de 15 ans, le principal problème que pose comme telle la mention de droits-liberté tient à la manière dont ils entrent manifestement en contradiction avec la conception de l'enfant qui préside à la reconnaissance de droits-créances : le même mineur dont l'immatunité physique et intellectuelle fonde la protection à laquelle il a droit paraît maintenant pouvoir être considéré comme assez mûr pour bénéficier des libertés d'opinion, de pensée, de conscience ou d'association. Situation étrange, on en conviendra, par sa confusion et, du même coup, par le sérieux problème de cohérence qu'elle soulève dans la représentation de l'enfant qui sous-tend la Convention.*¹⁰⁸ ». On trouve ici les termes d'un débat qui oppose encore les tenants d'une position favorable à l'esprit de la Convention, « les libérationnistes », considérant qu'il y a un grand progrès à traiter l'enfant à l'égal des autres hommes, et les « protectionnistes » dénonçant que ne soit pas considérée en tout premier lieu l'immatunité physique et intellectuelle de l'enfant quand il s'agit d'évoquer ses droits. Les seconds reprochant aux premiers l'abandon d'une posture humaniste au nom d'un individualisme triomphant qui révélerait l'incapacité contemporaine à assumer la responsabilité que confère la différence des générations. Sacrifice opéré sur l'autel de l'égalité et de l'autonomie devenue indépendance. Alain Renaut nous met en garde contre une telle simplification qui pourrait laisser imaginer qu'il suffirait d'un avertissement ou d'une réflexion autour des impasses contemporaines dans le champ de l'éducation pour les dépasser. Il est question désormais de tout le fonctionnement d'une société et de son organisation profonde, ce que les sociologues nomment *système de valeurs* et ce que nous avons choisi d'appeler *ordre symbolique*. Il est illusoire de vouloir corriger à la marge certains aspects du lien social sans considérer qu'ils sont le reflet d'un *discours* et qu'ils donnent à voir, toujours en reprenant les termes lacaniens, un véritable *mode-de-jouir* contemporain. « *Imposer a priori à la dynamique de l'égalisation un principe*

107. RENAUT Alain, Ibid., p.388

108. RENAUT Alain, Ibid., p.394

de limitation aux représentants d'une culture, ou à ceux d'un « genre », nous apparaît aujourd'hui, rétrospectivement, exclu par le sens même de ce qui s'était ainsi affirmé ; la restreindre aux adultes nous semble-t-il véritablement plus susceptible d'être assumé au nom même de nos principes ? Que le petit homme doive être considéré comme étant lui-même un homme, doutons-nous vraiment que ce soit à la fois hautement souhaitable pour lui et pleinement en accord avec nos choix collectifs de valeurs ? Même avertis comme nous le sommes désormais que ces choix ouvraient, à terme, l'espace d'une profonde et peut-être irrésorbable crise de l'éducation, nous sentons-nous pour autant portés à les réviser et à adopter l'antimodernisme de principe qu'une telle révision requiert ?¹⁰⁹ ». La Convention internationale des droits de l'enfant vient marquer un pas de plus vers ce qui fait la nature spécifique du rapport à l'enfance à l'âge de la post-modernité et il ne s'agit pas tant de s'en féliciter ou de le dénoncer que d'en prendre acte. En considérant l'enfant comme un sujet de droits, on court le risque de limiter les relations à son égard à leur forme contractuelle. L'évolution générale de notre manière de vivre comme, par exemple, l'accroissement des familles recomposées, encourage ce mouvement de judiciarisation de la relation éducative. Pourtant, la relation à l'enfance ne peut se restreindre à une dimension de contrat entre des êtres égaux en droits. « Il serait très regrettable que l'importance pleinement justifiée que nous accordons aujourd'hui à l'approche juridique des questions soulevées par les relations interpersonnelles nous fasse perdre de vue cette autre dimension de l'intersubjectivité où nous ressentons une obligation purement morale : celle de faire preuve, à l'égard d'un être humain, d'une sollicitude pouvant prendre les formes aussi diverses que celles du secours, de l'assistance, de l'aide, de l'écoute, du réconfort, voire simplement de la présence.¹¹⁰ ». Le thème évoqué ici nous semble être celui de l'idéal qui structure les valeurs de la société. La judiciarisation confère une forme nouvelle, plus labile, à l'idéal et à son mode de transmission entre les générations. À travers notre reprise des principaux éléments qui jalonnent l'histoire de la représentation de l'enfance, nous avons fait le constat que la nécessaire reconnaissance des droits fondamentaux nous conduisait à la situation actuelle : celle du primat du juridique sur l'éthique. « Le privilège accordé à la perspective juridique dans le traitement des questions relatives à l'enfance, induit par l'irruption de l'enfant comme sujet de droits et par le fait d'adopter comme pivot de la relation éducative, dans la famille et dans l'école, le souci du droit, ne conduit-il pas inévitablement à l'échec de beaucoup des pratiques qui ont à prendre en charge ce rapport à l'altérité des enfants ?¹¹¹ ». C'est en tout cas l'avis de la philosophe

109. RENAUT Alain, Ibid., p.409

110. RENAUT Alain, Ibid., p.426

111. RENAUT Alain, Ibid., p.435

Onora O'Neill, professeure à l'université d'Oxford, qui souligne combien notre rapport contemporain à l'enfance se centre sur ce qu'elle nomme les obligations parfaites, qui correspondent aux droits fondamentaux de l'enfant, au détriment d'autres obligations, davantage morales. O'Neill défend la thèse selon laquelle, notre société, marquée par le libéralisme politique, fait preuve d'un véritable agnosticisme moral en étant sensible essentiellement aux principes donnés par l'ordre juridique. *« En ce sens, du point de vue libéral, il n'y aurait pas de différence véritable entre la reconnaissance d'obligations morales qu'on n'est pas contraint de respecter par la loi et une préférence personnelle : de là viendrait précisément que l'approche de ces questions en termes de droits rend si difficile une prise en compte complète de ce qui fait que la vie de l'enfant est « particulièrement vulnérable à l'absence de gentillesse, au manque d'implication, de gaieté, de bons sentiments » – tous paramètres qui, pour une société libérale, parce que le point de vue du droit est moralement neutre, serait par là même juridiquement indifférents. Ce qui conduit O'Neill à défendre la thèse d'un « déclin de la parentalité », qui aurait pour épicerie le rétrécissement des exigences proprement éthique par la promotion de la problématique de l'émancipation de l'enfant, c'est-à-dire de sa promotion comme sujet de droits.¹¹² »* On peut considérer comme une conséquence de ce mouvement d'appui du juridique sur le lien entre les membres d'une même famille, la montée en puissance de la négociation comme modalité de gestion des conflits opposant les parents à leurs enfants. Lorsque le seul rapport reconnu est celui de l'égalité des droits, alors, la question de l'autorité qui pourrait justifier une décision finale renvoie à un arbitraire insupportable. Dans le cadre de l'école, on voit fleurir les "permis à point" qui donnent une forme contractuelle aux règles à respecter par l'élève, on étudie et commente longuement les règlements intérieurs et enfin, on réunit le conseil de discipline en cas d'infractions répétées. Celui-ci a la forme d'un petit tribunal dans lequel siègent les différents représentants de l'équipe éducative. Le modèle juridique est explicitement sollicité. Néanmoins, les faits sont têtus et force est de constater, au regard du nombre toujours croissant des situations de conflits à l'école, ou à celui de l'augmentation impressionnante des problématiques liées aux élèves décrocheurs, les limites d'une telle judiciarisation du système éducatif. Comment, dans une société qui pense les relations à l'enfance dans le cadre de l'égalité et donc dans une forme de symétrie, faire consister un statut propre à l'enfant ? Comment échapper à la seule problématisation des droits pour repenser une éthique du lien éducatif ? Le mouvement de déclin de la parentalité, qui résonne comme un écho au déclin social de l'imgo paternelle, suggère qu'il est probablement souhaitable d'élargir davantage les

112. RENAUT Alain, Ibid., p.437

contenus de la formation des enseignants à des considérations dépassant le seul champ de la transmission disciplinaire. On peut aussi se poser la question de la nécessité de systématiser dans le cadre scolaire, comme dans de nombreuses institutions du secteur de la santé, des temps d'analyse de la pratique afin que les professeurs puissent véritablement actualiser les termes de cette réflexion éthique au fil de leur expérience...

En conclusion, ce large détour par des considérations sur l'évolution historique du rapport à l'enfance illustre en quoi on peut trouver des expressions de la mutation contemporaine à travers différents champs des sciences humaines. Avant de resserrer notre recherche sur le plan spécifique de la psychanalyse, il nous faut interroger plus précisément les autres formes d'expressions des évolutions du lien social. C'est pourquoi nous avons choisi de poursuivre en nous orientant à partir d'une définition possible de la notion d'ordre symbolique.

3. Registre symbolique et inscription dans l'ordre symbolique...

À travers notre volonté d'observation du comportement des collégiens contemporains, nous posons la question de la façon dont ils s'inscrivent dans le lien social. Nous cherchons donc à définir la nature de leur affiliation symbolique. Dans le dictionnaire le Petit Robert, on lit la définition suivante pour le mot symbole : « *nom masculin - 1380 ; latin chrétien symbolum "symbole de foi", latin classique symbolus "signe de reconnaissance", du grec sumbolon : objet coupé en deux constituant un signe de reconnaissance quand les porteurs pouvaient assembler (sumballien) les deux morceaux* ». On peut dire que les symboles nous permettent de lier les objets pris dans la réalité physique du monde qui nous entoure à une forme différente qu'il est possible de nommer représentation. Nous ne faisons là que reprendre la définition au fondement de la linguistique moderne de Saussure du signifiant chargé de représenter le signifié ; le mot étant à considérer comme une représentation de la chose. « *Très classiquement (très cartésienement), une représentation implique trois termes : un référent (ce qui est représenté), la représentation dans sa matérialité formelle (« la figure ») et un sujet qui les met en ligne. Retirez un tel sujet à une représentation, et elle n'a plus guère droit à ce titre.*¹¹³ ». On décrit ainsi une coupure entre l'extérieur au sujet, le monde et ses objets, et l'intérieur du sujet, les perceptions et leurs traductions en différents symboles.

113. LE GAUFEY Guy, L'incomplétude du symbolique, éditions E.P.E.L, 2001, p.139

3.1. Freud : les représentations d'objets et les représentations de mots

Freud avec ses premiers travaux portant sur l'aphasie¹¹⁴ cherche à comprendre comment s'appareillent les mots et les choses ? Il s'aperçoit que le sujet humain n'a à faire, via le canal de ses perceptions, qu'à des représentations : représentations d'objets fruits de ses impressions acoustiques, tactiles, visuelles, etc, et autant de représentations de mots d'articulées sous quatre types d'images différenciées : l'image d'écriture (commandant la motricité manuelle), l'image de lecture (sphère visuelle), l'image sonore (sphère auditive), l'image du mouvement (motricité de l'appareil phonatoire). Freud déplace du même coup la coupure préalablement opérée entre l'intérieur et l'extérieur au sujet : les objets du monde et leurs perceptions, et situe désormais la division entre les deux systèmes de représentations, à l'intérieur du sujet, entre ses représentations d'objets et ses représentations de mots. C'est dans le lien entre les deux formes de représentations, un peu comme la réunion d'un objet précédemment coupé en deux, que le mot peut être reconnu en prenant sa valeur de signification : « *Le mot acquiert cependant sa signification par la liaison avec la « représentation d'objet », si du moins nous limitons notre raisonnement aux substantifs.*¹¹⁵ » ». De plus, Freud remarque que les deux systèmes de représentations s'opposent en un point capital : l'un peut être constitué d'un nombre d'éléments limités mais pas l'autre : « *La représentation d'objet nous apparaît ainsi comme une représentation non close, à peine capable de l'être, tandis que la représentation de mot apparaît comme quelque chose de clos, même si elle paraît capable d'extension.*¹¹⁶ ». Nous soulignons ce constat effectué par Freud, dans notre appréhension symbolique du monde qui nous entoure, il y a un en-trop du côté des représentations d'objets, comme une part étrangère en nous-même, un reste inépuisable par nature qui ne trouve pas nécessairement à se lier à des représentations de mots. Nous voyons donc se dessiner une chaîne partant de l'infini des choses du monde sensible qui s'inscrivent dans le psychisme humain sous la forme des représentations d'objets pour enfin prendre une signification dans leurs liaisons à l'ensemble fini des représentations des mots. Nous sommes dans une logique très saussurienne avec en premier la chose, le signifié comme conditions préalables à l'émergence dans un second temps du signe. Néanmoins Freud ajoute un élément spécifique avec les représentations non liées, (des représentations non conscientes !) qui lui permettront de bâtir sa théorie de l'après-coup. C'est ce que souligne le psychanalyste Guy Le Gauffey dans les termes suivants : « *Mais dans ce retour en amont, FREUD est contraint par tout ce qu'il a déjà élaboré, de remonter un cran de plus : non pas celui où les impressions se*

114. FREUD Sigmund, Contribution à la conception des aphasies, PUF, Paris, 1983

115. FREUD Sigmund, Ibid., p.128

116. FREUD Sigmund, Ibid., p.128

sont organisées en significations (ça, c'est le temps du rêve), mais le moment où ces impressions se sont effectivement imprimées : quelque chose comme un événement non subjectivé. La trace une fois effectuée, l'appareil psychique prendra le relais et aura à gérer le destin de cette trace, autant en fonction de ses propres nécessités internes qu'en fonction d'autres traces à venir ultérieurement.¹¹⁷ ». La lecture de Freud nous offre une définition possible du terme symbolique : « [...] la relation entre la représentation de mot et la représentation d'objet me paraît mériter davantage l'intitulé de « symbolique » que celle existant entre un objet et une représentation d'objet.¹¹⁸ ». Nous sommes contraints d'apercevoir aussi les trous laissés par cette tentative de définition. Comme le suggère le titre de l'ouvrage de Guy Le Gauffey, il y aurait une "incomplétude du symbolique" à recouvrir le réel de notre monde. « La puissance de la symbolisation qu'offre, pour FREUD, la réalité psychique porte en elle-même un angle mort que rien, en elle, ne lui permet de connaître comme tel. La réalité psychique, si l'on peut dire, ne manque jamais de rien s'il est vrai que ce qui lui échappe doit se révéler n'être absolument pas de son ressort.¹¹⁹ ». Et cela ne va pas s'arranger avec Lacan, dans son long et méthodique travail de prolongement de l'œuvre de Freud, quand il va proposer de renverser le rapport signifié / signifiant de Saussure pour placer comme premier terme le signifiant !

a/ L'incomplétude du symbolique

On peut comprendre ce qui justifie un tel renversement de logique en revenant sur les trois termes de la représentation précédemment énoncé : le référent, la représentation et le sujet. Lacan indique que pour le sujet, c'est le signifiant qui est premier : « Il est aisé [...] de s'apercevoir que seules les corrélations de signifiants à signifiants [...] donnent l'étalon de toute recherche de signification... [...] Car le signifiant de sa nature anticipe toujours sur le sens en déployant en quelque sorte au devant de lui sa dimension. [...] La notion d'un glissement incessant du signifié sous le signifiant s'impose donc...¹²⁰ ». Ainsi Lacan repose la formule de Saussure dans un ordre différent qui place le sujet au cœur de l'édifice. Par ailleurs il opère un partage entre signe et signifiant. Le signe est à entendre comme ce qui représente quelque chose (le référent) pour quelqu'un (le sujet). Lacan, durant son séminaire donné entre 1961 et 1962, explique comment, alors qu'il se promenait au musée de Saint-Germain, il a soudain remarqué sur : « [...] une côte mince, manifestement une côte de mammifère [...] une

117. LE GAUFEY Guy, Ibid., p.139

118. FREUD Sigmund, Ibid., p.123

119. LE GAUFEY Guy, Ibid., p.141

120. LACAN Jacques, L'instance de la lettre dans l'inconscient, Écrits, éditions Seuil, 1966, p.502

série de petits bâtons : deux d'abord, puis un petit intervalle, et ensuite cinq, et puis ça recommence. Voilà, me disais-je en m'adressant à moi-même par mon nom secret ou public, voilà pourquoi ta fille est ta fille car si nous étions muets, elle ne serait point ta fille !¹²¹ ». On note au passage comment Lacan amorce une réflexion sur les liens entre le sujet, son nom, la filiation et les rapports entretenus avec le langage mais surtout, il utilise cette observation comme point de départ pour argumenter une distinction opérante entre signe et signifiant. Les coches repérées sur la côte de l'animal ont dû être les signes renvoyant à une signification précise dont on ne peut aujourd'hui retrouver le sens avec certitude. « Pour celui-ci qui a inscrit les coches, chacune était un signe, chacune venait désigner l'objet qu'elle prenait en compte, mais pour nous, visiteurs du musée de Saint-Germain, ce lien s'est rompu irrémédiablement. La dissolution de ce lien qui rapportait le signe à la chose qu'il avait à charge de représenter est la condition du surgissement d'un signifiant comme tel. Le signifiant littéralisé n'est plus ce qui est à poser comme étant logiquement avant le signe (comme l'un de ses constituants) mais ce qui surgit de l'effacement du rapport entre le signe et sa chose, son référent, ce que LACAN appelle : « les diverses "effaçons" – si vous me permettez de me servir de cette formule - dont vient au jour le signifiant, [qui] nous donneront les modes majeurs de la manifestation du sujet. ». Et quelques lignes plus loin, on peut lire cette précision de la première importance pour notre propos : « Cette promotion du signifiant [...] permet à LACAN de poser la question du sujet comme ce qui fait lien, non plus entre des représentations puisque les « effaçons » ont dissipé l'attache représentative du signe à la chose, mais entre des signifiants littéralisés.¹²² ». Ainsi, au fur et à mesure de notre progression pour approcher une définition à la notion de symbolique, de façon inexorable, le sol s'est réduit sous nos pieds. Nous avons posé au préalable que le terme symbolique recouvrait l'ensemble des symboles servant à nous représenter les choses, divisant ainsi le monde entre une réalité physique et une réalité psychique. La lecture de Freud nous a conduit à déplacer la ligne de partage non plus entre un extérieur et un intérieur au sujet mais entre ses propres représentations d'objets et de mots. Nous avons retenu que l'opération symbolique pouvait consister au passage des représentations d'objets aux représentations de mots et finalement correspondre à un travail de mise en significations du monde. Il a fallu concéder qu'une partie des représentations demeurerait inconsciente et donc que la mise en forme symbolique ne pouvait recouvrir totalement notre réalité psychique. A ce moment là de notre parcours, il restait au moins du côté du sujet une certaine capacité à faire du sens avec des

121. LACAN Jacques, l'identification, séminaire inédit, séance du 15/11/61 in Guy LE GAUFÉY, op. cit. p.163

122. LE GAUFÉY Guy, op. cit. p.164 et p.165)

signes, c'est à dire à lier des représentations de mots de façon non équivoque avec des représentations d'objets bien précises. Puis la dernière étape franchie avec Lacan nous a montré le signifiant comme coupé de sa référence pour le distinguer du signe et l'a défini comme ce qui permet l'émergence du sujet. Cela a fini de nous faire quitter la terre ferme sur laquelle nous pensions avancer... *« Le sujet du signe, de la représentation (dont le Ich freudien n'a pu se décoller franchement) s'en trouve ramené au sujet psychologique, voire au sujet classique de la théorie de la connaissance, lequel ne présente plus qu'une figure particulière du sujet, inscrit dans une partition où il se trouve maintenant en opposition au sujet nouvellement introduit. Et tout l'effort de LACAN va être alors d'installer ce nouveau sujet, non plus sur le seul sol freudien, mais au niveau d'une épistémé beaucoup plus large puisque c'est celle qu'il est convenu d'appeler la science moderne, telle qu'elle a pu se constituer à partir de DESCARTES. En introduisant le sujet lié au signifiant, LACAN a eu la conviction qu'il apportait là un élément à la rationalité contemporaine, bien au-delà d'une précision technique dans le champ analytique.¹²³ »*.

b/ Inscription dans l'ordre symbolique et expressions culturelles

Notre désir d'approcher une compréhension possible du concept de symbolique nous a conduit à décomposer l'articulation entre les trois termes de référent, de sa représentation et du sujet pour le dire dans l'ordre saussurien ou du sujet, de la représentation et de la référence pour le dire dans l'ordre lacanien. Nous pensions tenir un outil d'analyse avec la proposition freudienne d'isoler le symbolique dans le passage opéré des représentations d'objets aux représentations de mots. Mais l'enseignement de Lacan nous a appris que le sujet se loge précisément dans ses signifiants (et non les signes) qui ont pour caractéristique d'être décollés de toute attache représentative. Et nous étions prévenus dès 1953, car ce que Lacan : *« [...] désignait par le terme de symbolique était à entendre comme peuplé de signifiants, c'est à dire d'éléments hors sens, ne produisant des significations que dans leur liaison à du non-symbolique : du réel.¹²⁴ »*. Dès lors une question demeure pour notre travail : *« quelle définition retenir associée au terme de symbolique ? »* afin de se doter de repères qui nous permettraient de trouver les coordonnées des jeunes d'aujourd'hui et de mieux saisir ce qui en signe les singularités dans notre société en mutation. Notre première recherche de définition est allée explorer du côté de la représentation comme susceptible de rendre compte du symbolique au sens large. Nous pensons que quelque chose de **l'être** de ces jeunes pouvait se

123. LE GAUFEY Guy, op. cit. p.173

124. LE GAUFEY Guy, op. cit. p.220

dire dans l'opération de mise en **sens** portée par le langage. C'était réduire le langage à une fonction purement informative et le limiter à l'usage de signes. Nous avons appris grâce à l'enseignement de Lacan à définir le sujet par le signifiant lui-même, ce qui renvoie à la célèbre formule : « *Le signifiant, à l'envers du signe, n'est pas ce qui représente quelque chose pour quelqu'un, c'est ce qui représente précisément le sujet pour un autre signifiant.*¹²⁵ ». On comprend maintenant qu'il est illusoire de chercher à atteindre **l'être** par le **sens** pris dans la langue. Au contraire même, l'être du sujet, à se situer entre les signifiants, est du côté du hors-sens. Lacan décrit l'aliénation dans le couple être/sens de la façon suivante : « *L'aliénation, pour sa part revient à introduire un choix forcé, du style « la bourse ou la vie » : si je choisis la bourse, je perds les deux ; si je choisis la vie, j'ai la vie sans la bourse, « à savoir une vie écornée ». De la même manière, si je choisis l'être (le sujet), je perds les deux ; si je choisis le sens (l'Autre), j'ai bien le sens mais écorné de la part qui revenait, avant le choix, à l'être (du sujet).*¹²⁶ ». Nous pouvons désormais proposer une distinction entre le terme symbolique selon qu'il est utilisé dans une expression spécifique à la psychanalyse : celle de registre symbolique, ou qu'il est utilisé dans une référence davantage sociologique avec la formule : d'ordre symbolique. Le registre symbolique correspond, dans la définition que nous avons tirée de nos lectures, à ce qui rend possible une disparition de l'être du sujet (sa nature) pour une inscription nouvelle sous le mécanisme de l'articulation signifiante. Le grand Autre du langage préside à cette division du sujet qui sera ensuite mise en forme durant le stade du miroir et le complexe d'Œdipe. Le registre symbolique est à considérer dans le rapport qu'il entretient avec les autres registres de l'imaginaire et du réel. C'est dans le jeu du langage, donc de la façon dont le sujet se présente sous le masque des signifiants, qu'il parviendra à entretenir un rapport tangible à la réalité. C'est par ce biais concret que le lien social prendra sa forme. Il sera ensuite possible d'évoquer l'inscription symbolique. L'inscription dans l'ordre symbolique, de notre point de vue, renvoie dès lors aux différentes formations culturelles qui caractérisent les sociétés humaines.

c/ Des changements dans la façon de s'inscrire dans l'ordre symbolique

Après ces éclaircissements d'ordre théoriques et cliniques, relisons la phrase proposée par Joseph Rossetto citée précédemment : « *Aujourd'hui, il me semble que la non inscription des jeunes dans un ordre symbolique et de ce fait, la perte du lien social n'a jamais été l'objet d'une réflexion par les enseignants eux-mêmes, au sein de l'institution scolaire. Pourtant,*

125. LE GAUFÉY Guy, op. cit. p.166

126. LE GAUFÉY Guy, op. cit. p.183

*l'un des problèmes les plus graves de la société moderne vient de la rupture avec la culture et de la séparation des corps institués qui organisent l'existence.*¹²⁷ ». On peut porter maintenant le point de désaccord suivant avec cet énoncé : tous les jeunes sont inscrits dans un ordre symbolique. Par contre, c'est la nature de cette inscription dans l'ordre symbolique qui pourrait être interrogée par les enseignants. Il faut revenir à la lecture du complexe d'Œdipe par Lacan afin de justifier plus précisément cette remarque. Lacan distingue trois étapes au complexe d'Œdipe. Dans un premier temps, le père est mis sur le même niveau que les frères et l'enfant est pris dans des mouvements imaginaires d'identification à l'Autre maternel. Ensuite arrive la deuxième phase marquée par la séparation entre l'enfant et sa mère rendue possible par le père (en tant qu'instance tierce reconnue qu'il soit présent ou absent physiquement). L'enfant n'est pas le l'objet de satisfaction de la mère (il n'est pas son pénis) et la fonction paternelle alimente le surmoi castrateur. Enfin, l'enfant peut désirer devenir comme le parent du même sexe et une nouvelle identification, liée non plus au surmoi mais à l'idéal du moi, devient possible. *« Cela permet à l'enfant de passer d'une situation où son dilemme est d'être ou ne pas être le phallus (deuxième phase) à une autre, la troisième phase, où il veut avoir un phallus mais ne plus l'être.*¹²⁸ ». Il faut considérer ce passage comme capital dans le développement de l'enfant, qui, sous l'effet de la Loi du père voit un organe anatomique (le pénis) être remplacé par un symbole (le phallus). *« C'est ce que LACAN appelle, avec pertinence, la métaphore paternelle : dès qu'il apparaît comme symbole des différences, le phallus est une métaphore, et cette métaphore est la Loi du père, la loi qui lie l'individu à l'ordre symbolique l'obligeant à accepter la castration et la valeur du phallus en tant que symbole : l'individu devient sujet, il s'assujettit à la culture.*¹²⁹ ». Cette opération durant laquelle un symbole vient à la place d'un organe prend une valeur inaugurale pour la mise en forme de toute la chaîne signifiante, c'est à dire le langage dans son acception psychanalytique. Cette étape constitue une expérience première qui ouvre au manque en interdisant l'accès à la jouissance pour y substituer, dans un mouvement métonymique, un autre objet possible : l'objet du désir. Sous la plume de Lacan lui-même, c'est l'idée de la chaîne signifiante inaugurée par la symbolisation primordiale grâce au père de la situation triangulaire, ce grand Autre avec un A majuscule : *« Nous enseignons suivant FREUD que l'Autre est le lieu de cette mémoire qu'il a découverte sous le nom d'inconscient, mémoire qu'il considère comme objet d'une question restée ouverte en tant qu'elle conditionne l'indestructibilité de certains désirs. A cette question nous répondrons par la conception de la*

127. ROSSETTO Joseph, Une école pour les enfants de Seine-Saint-Denis, édition L'Harmattan, 2004, p.103

128. HORACIO ETCHEGOYEN, Fondements de la technique psychanalytique, Hermann, 2005, p.117

129. HORACIO ETCHEGOYEN, Ibid., p.117

chaîne signifiante, en tant qu'une fois inaugurée par la symbolisation primordiale (que le jeu : Fort ! Da !, mis en lumière par FREUD à l'origine de l'automatisme de répétition, rend manifeste), cette chaîne se développe selon des liaisons logiques dont la prise sur ce qui est à signifier, à savoir l'être de l'étant, s'exerce par les effets de signifiant, décrits par nous comme métaphore et métonymie.

*C'est dans un accident de ce registre et de ce qui s'y accomplit, à savoir la forclusion du Nom-du-Père à la place de l'Autre, et dans l'échec de la métaphore paternelle que nous désignons le défaut que donne à la psychose sa condition essentielle, avec la structure qui la sépare de la névrose.¹³⁰ ». Ainsi, si nous laissons de côté les enfants présentant une structure psychotique, qui relèvent de considérations cliniques d'une autre nature, on peut maintenant affirmer avec plus d'assurance que tout être parlant, tout parlêtre comme le dit Lacan, est introduit dans le registre symbolique par l'opération du Nom-du-Père. Cette prise dans le registre symbolique est inhérente à la condition humaine et elle correspond à l'effet du langage sur le corps. Cependant, si l'on souhaite poursuivre une réflexion autour de cette question, il s'agit de maintenir une distinction entre le registre symbolique, qui renvoie à l'étayage de la jouissance par le langage, et les **changements** dans la façon de s'inscrire dans l'ordre symbolique en tant que forme du lien social. À chaque génération correspond une façon toujours particulière de prendre sa place dans la société. Dans la première partie de ce présent travail, c'est donc bien la spécificité de l'inscription dans l'ordre symbolique au XXI^e siècle que nous tentons d'observer.*

3.2. Changements dans l'ordre symbolique au XXI^e siècle

Ainsi, notre essai de définition du concept de symbolique puis des notions associées de registre et d'ordre symbolique nous amène à partir à la recherche des expressions symboliques qui dessinent le lien social contemporain. Comment vivent les jeunes qui nous intéressent dans ce travail et qu'est-ce qui les différencie de leurs aînés d'avant l'ère post-moderne ? Nous posons ce questionnement autour d'un point fixe qui pourrait servir de jauge pour estimer l'évolution que nous postulons dans notre société en mutation : le rapport à la jouissance et la façon dont elle est métabolisée par la mise en place de la métaphore paternelle. Pour le dire simplement, l'enfance et l'adolescence ont toujours été les périodes d'un aménagement puis d'un réaménagement pulsionnel marquées par le conflit entre l'impératif de la jouissance narcissique et la contrainte exercée par la société à accepter une norme qui guide les conduites pour tous. Quels faits peut-on repérer dans la littérature liée aux

130. LACAN Jacques, Du traitement possible de la psychose, Écrits, éditions Seuil, 1966, p.575

sciences humaines qui pourraient à la fois rendre compte de l'inscription symbolique propre à une époque et qui permettraient d'observer les changements survenus au fil du temps ? Par exemple, les rites des sociétés traditionnelles correspondaient à la prise en charge par la culture du destin des pulsions des adolescents. Nous avons assisté à leur effacement progressif avec l'avènement d'une nouvelle forme du lien social. Quels indices pouvons-nous observer qui seraient susceptibles de témoigner des changements des formes d'inscription dans l'ordre symbolique liés à la société occidentale contemporaine ?

a/ Un rapport nouveau au savoir

On entend répéter à l'envi dans les salles des professeurs que les élèves changent, qu'ils sont de plus en plus difficiles. Mais comment distinguer ce qui fait la différence entre un élève de l'avant (époque moderne) et de l'après (époque post-moderne) ? Nous avons choisi de soutenir la réflexion par une illustration d'un point particulier intéressant le monde enseignant : le rapport au savoir. Freud a indiqué comment le goût pour les apprentissages se soutenait de la pulsion scopique et comment cela s'inscrivait dans une opération de sublimation. Par sublimation, on peut résumer en proposant qu'il s'agit de remplacer l'objet du désir inconscient par un autre objet plus accordé avec la reconnaissance sociale. Là où il y avait une aspiration à la jouissance pleine, c'est le désir qui vient prendre place. Le désir est donc rendu possible car quelque chose de l'ordre d'une satisfaction inconsciente a été empêché. Cependant, dans un mouvement contradictoire, notre société de consommation propose sans arrêt de nouveaux objets aux enfants dès leur plus jeune âge. Il semble qu'il y a dans ce rapport aux objets du monde contemporain la possibilité de distinguer deux types de sujets selon leurs inscriptions dans la logique du désir ou dans la logique de la jouissance non transformée par l'opération phallique. Comment caractériser ce qui permet de parler d'inscription dans la logique du désir ? Il faut en revenir à Freud quand il parle de « l'objet perdu ». Ce manque initial, ce trou laissé par l'objet cause du désir qui plonge le sujet parlant dans : « *ce mouvement que Lacan appelle la « métonymie du désir », c'est le désir comme métonymique puisque toujours insatisfait.*¹³¹ ». Dans cette logique, il y a un temps premier, celui du manque qui cherche à se combler dans une demande adressée à l'Autre. On voit apparaître une articulation entre manque, désir et adresse à l'Autre avec son complément logique qui est celui de l'absence, et d'une élaboration possible autour de cette absence et de la temporalité qu'elle induit. Pour qu'émerge le désir, il faut que la jouissance soit barrée, qu'un interdit soit posé sous l'opération de la métaphore du « Nom du Père ». On assiste à une

131. STEVENS Alexandre, la revue "La Petite Girafe" N°28, octobre 2008, p.20

opération de soustraction de la jouissance, d'un travail de séparation entre jouissance et désir, d'un certain renoncement à une toute-puissance infantile inscrite dans le sillage de la castration symbolique. Dans cette logique du désir, le savoir peut prendre une place comme objet possible dans la longue chaîne des objets métonymiques. A partir de ce tableau sommaire d'un sujet répondant à la logique du désir on peut, en contrepoint, dessiner quelques coordonnées d'un sujet entretenant un autre rapport à la jouissance ; un sujet qui serait référé à une logique bien différente : celle de la jouissance "pas-toute phallique". Cette jouissance qui sera donnée comme réponse au manque initial pour de nombreuses raisons, liées à l'avènement de la post-modernité, mais dont le rapport aux objets de consommation en fournit une parfaite illustration. *« Le discours dominant actuel pousse plutôt à jouir de l'objet immédiatement et à en changer le plus vite possible, pour que le manque ne soit pas présent et que vous dépensiez deux fois plus vite. Toute la publicité est conçue non pour l'usage des enfants, mais pour faire marcher le système capitaliste. Il est à cet égard remarquable que l'amour des parents aujourd'hui aille dans le sens que leurs enfants ne manquent de rien. Cela n'a pas toujours été le cas. Un mode particulier de l'amour parental contemporain consiste à plaire à l'enfant, c'est à dire à faire qu'il ne manque de rien, non pas au niveau de ses besoins mais au niveau de son désir.¹³² »*. Là où s'inscrivait du manque qui préparait une place possible au savoir, la satisfaction vient boucher la place. Là où il fallait une élaboration dans le temps vient s'inscrire une proposition « d'éprouvé » immédiat. Là où la loi, dont les parents sont porteurs, venait se dire par la fonction paternelle, un spectaculaire mouvement d'effacement de la différence des générations laisse la place à un père bien silencieux... Qu'est-ce qui se donne à voir dans cette logique qui n'est plus polarisée par le désir ? Du corps plutôt que des mots, une aspiration à la jouissance qui s'articule autour de l'illusion de la toute-puissance et, dans un enchaînement presque naturel, une grande intolérance à la frustration imposée lorsque la réponse doit être différée. Dans la logique de la jouissance "pas-toute phallique", sur laquelle nous reviendrons plus loin, le savoir ne peut tout simplement pas prendre une place comme objet possible dans la longue chaîne des objets métonymiques car cette place n'est pas préparée par le manque.

b/ Le désarroi des adultes dans le rapport à l'autorité

Dans les institutions, il est de plus en plus souvent fait appel au cadre : « Il faut du cadre pour ces jeunes en manque de repères ! » peut-on entendre souvent. Pourquoi ? Pour contenir cet en-trop de jouissance qui s'exprime sous diverses formes qui viennent faire

132. STEVENS Alexandre, la revue "La Petite Girafe" N°28, octobre 2008, p.21

impasse : ce sont ces jeunes qui s'agitent, s'opposent, insultent voire pire, agressent les adultes présents. Or, ces difficultés de comportement s'inscrivent logiquement dans l'évolution de notre société post-moderne. D'une société organisée par la force de la tradition sous l'autorité d'un ordre divin, nous avons glissé, à partir de l'événement emblématique de la révolution française, sous le registre des droits de l'Homme. Il est devenu concevable de s'approprier son destin, de se croire responsable de son bonheur, libre et détaché de toute emprise imposée de l'extérieur. Après un lien social vertical reposant sur la dette et la transmission, une nouvelle forme du lien social a émergé, horizontale, reposant sur l'initiative privée et l'individualisme. Cette évolution s'est emballée dans les années 70/80 avec la montée en puissance des intérêts du marché. Lacan déjà nous alertait sur ce changement dans la société où l'objet de consommation devient plus important que l'idéal. Il suffit de regarder autour de soi pour constater combien notre monde est branché sur le besoin de satisfaction immédiate. Le désir articulé au manque qui permet au jeune sujet de s'inscrire dans la loi cède le pas à une autre logique ; celle de la jouissance "pas toute-phallique" partenaire de l'illusion de la toute-puissance imaginaire infantile et de son corollaire de déni de la loi. Comment s'étonner dès lors que les institutions aient de plus en plus de mal à accueillir ces jeunes qui refusent parfois la frustration induite par la simple présence d'un autre ? Dans les classes, les sujets d'aujourd'hui affichent fréquemment des comportements qui viennent perturber le rapport avec le maître. On peut alors faire appel au cadre comme on utiliserait une formule magique visant à obtenir calme et discipline auprès d'un public d'enfants jugés trop agités, trop visiblement embarqués sur le registre pulsionnel... Cela se traduira, inévitablement, par la déclinaison d'une série de sanctions qui doivent conduire à l'acceptation de l'autorité et, en cas d'échec, à bout d'arguments, l'exclusion sera l'ultime recours. On oublie au passage la mise en garde d'Hannah Arendt quand elle écrivait que la force signait l'échec de l'autorité... Dans ce type de scénario, qui se banalise, l'adulte a opposé l'exercice d'une toute puissance, que l'on peut juger légitime, à l'expression d'une toute puissance infantile. Mais à aucun moment on ne s'est interrogé sur la fonction du cadre et son adaptation avec ce public d'enfants d'aujourd'hui. Par provocation on pourrait dire que l'école d'aujourd'hui s'étonne d'avoir pour élèves les enfants de la société d'aujourd'hui ! Par provocation toujours, on pourrait dire que l'école doit préparer des enfants à une société qu'elle ne comprend plus ! L'alibi du cadre, quand il est appel désespéré à une forme d'autorité salvatrice en est l'indice le plus éclatant... On peut entendre derrière ce recours au cadre le souhait qu'une forme de lien social qui organisait implicitement le rapport entre élèves et enseignants soit rétablie. Malheureusement il y a là un anachronisme mettant en échec cet appel au cadre qui recèle la nostalgie d'une époque où

l'Autre existait dans une forme accordée à la société patriarcale, celle où la parole avait valeur d'un pacte fondé sur une confiance réciproque. Ce temps est révolu et il devient indispensable de poser la question de ce qui fait la nature de l'inscription des enfants d'aujourd'hui dans le lien social, notamment dans le champ de l'institution scolaire.

c/ Des évolutions empiriques dans les pratiques enseignantes...

Au regard de ce que nous venons d'évoquer, la question de l'autorité se pose de toute autre manière. Il devient difficile de se satisfaire d'un appel au cadre qui serait une pirouette sémantique pour justifier d'en ajouter toujours plus du côté de l'injonction. D'autres questions émergent : Comment le maître d'école pourrait-il trouver à ouvrir un espace pour faire place au désir ? Philippe Lacadée, dans une conférence donnée à Saint-Nazaire le mercredi 3 décembre 2008 devant 420 enseignants de l'école primaire invitait à devenir des maîtres-désir et encourageait à l'invention. Il a indiqué comment la conversation peut permettre d'aller accrocher les jeunes dans la langue et d'y accueillir cet en-trop de jouissance de façon différente avec un adulte désirant offrir un point d'où le jeune puisse se voir aimable. Cela nous indique combien le monde enseignant d'aujourd'hui est prêt à remettre en cause ses anciennes certitudes. Il s'interroge, à l'instar de la nouvelle clinique du côté de la psychanalyse, sur de nouvelles pédagogies qui aillent chercher le jeune du côté de sa jouissance pour tenter d'y rendre possible un « bouger » vers le désir. Joseph Rossetto, lorsqu'il était principal du collège, invitaient les professeurs à passer par des innovations qui engagent le corps de ces jeunes dans un projet alliant le théâtre, la danse et les activités scolaires habituelles. De nombreux enseignants tentent des expériences de "faire-avec" dans des groupes plus réduits afin de faciliter l'opération de nouage entre l'impératif de jouissance du côté de l'enfant et le substitut possible d'une articulation nouvelle entre désir et manque soutenue par l'adulte. Enfin, de plus en plus d'équipes pédagogiques prennent conscience de la nécessité de penser différemment la place des élèves les plus difficiles, les plus inscrits dans un rapport conflictuel aux autres, marqué par la non soustraction d'une part de jouissance. On assiste dans les écoles à la mise en place de solutions innovantes qui favorisent souvent l'accueil au un-par-un dans une dynamique d'équipe pluridisciplinaire. Le désarroi à faire autorité ne se traduit plus seulement par l'énoncé d'une série d'interdits qui délimitent une place pour un jeune au-delà de laquelle les adultes lui signaleraient son "hors-champ" équivalent à une indignité d'être humain, signifiée par l'exclusion. A l'opposé, et dans une démarche bien plus exigeante, certains s'interrogent sur les valeurs et l'idéal qui les portent. Ils tentent de mettre en scène leur propre désir et de réintroduire les conditions d'une affiliation

symbolique pour des élèves en rupture de projet dans le cadre scolaire. Cette position vise à rompre la spirale mortifère de la jouissance pleine et peut être qualifiée de moderne car elle cherche à tisser un lien possible avec les enfants de notre société. Tout ce mouvement auquel nous assistons dans les collèges vient faire réponse aux évolutions des comportements des élèves. Ce travail s'opère bien souvent de façon empirique, au gré des bonnes volontés des différents acteurs prêts à se remettre en cause. Nous pensons que la réflexion qui s'ouvre sous la pression des difficultés nouvelles au sein de l'école est bien celle d'une d'une éthique de l'altérité et du sujet dans une société en mutation.

3.3. Processus d'individuation à l'âge hyperindustriel.

Une des différences les plus évidentes qui permet de caractériser les conditions de vie des sujets contemporains est le rapport qu'ils entretiennent avec les objets techniques. Le philosophe Bernard Stiegler parle d'individuation comme un processus à la fois psychique et collectif qui permet le passage d'un **nous** à un **je**. Pour Bernard Stiegler, l'individuation est rendue possible par la grammatisation : c'est l'intériorisation du système des valeurs propres à une culture donnée. C'est dans ce mouvement d'intériorisation que chaque sujet se positionne entre un **nous** contenant l'ensemble du code symbolique qui caractérise la société d'appartenance et un **je** qui marque une possibilité d'écart définissant chacun dans sa singularité. « [...] la grammatisation (qui a été pensée en un autre sens par Jacques DERRIDA, à la suite de LEROI-GOURHAN) est la condition même de la constitution aussi bien des peuples abrahamiques du Livre que de ce « dispositif » qu'est la cité grecque telle qu'analysée par Michel FOUCAULT, et, finalement, de tout le processus d'individuation occidentale.¹³³ ». On peut résumer à grands traits un des aspects de l'œuvre de Bernard Stiegler en proposant que chaque société produit un savoir dont l'extériorisation est la condition de sa transmission. Il distingue trois grandes révolutions "techniques" qui rendent possible cette extériorisation, la première étant la maîtrise de l'alphabet, la seconde la révolution de l'imprimé et la troisième consistant en la généralisation des technologies informationnelles. « Le processus de grammatisation est à la base du pouvoir politique entendu comme contrôle du processus d'individuation psychique et collective. L'époque hyperindustrielle est caractérisée par le déploiement d'un nouveau stade du processus de grammatisation mais entendu, comme discrétisation des gestes, comportements et mouvements en général, à toutes sortes de domaines, bien au-delà de l'horizon linguistique : c'est aussi ce en quoi consiste le bio-pouvoir dont on parle depuis FOUCAULT - qui est à la

133. STIEGLER Bernard, De la misère symbolique, éditions Galilée, 2004. p.103

*fois contrôle de la conscience, des corps et de l'inconscient.*¹³⁴ ». Ainsi, le développement sans frein des technologies d'information et de communication produisent des objets qui rendent possibles une uniformisation et une généralisation jamais atteinte de la mémoire culturelle commune (mondialisation) ce que Bernard Stiegler nomme rétention tertiaire. « *C'est dès la fin du XIX^e siècle qu'apparaissent des technologies d'information et de communication productrices d'un type de rétention tertiaire qui vient radicalement transformer les conditions de la grammatisation et donc le processus d'individuation. Après l'antiquité, l'individu comme fidèle succède au citoyen, puis, au cours du XIX^e siècle, le travailleur succède au fidèle. Mais ce travailleur étant progressivement désindividué par la machine, la dévalorisation du travail est inéluctable – du travail « en miettes » au stress du cadre supérieur de plus en plus démotivé et instrumentalisé ; comme s'il y avait un devenir-machine du travailleur dirigeant, du « cadre supérieur ». Dès lors, il s'avère que, dans la société hyperindustrielle, l'individu est essentiellement un consommateur.*¹³⁵ ». Ce que décrit ici Bernard Stiegler est l'avènement d'un sujet produit dans des conditions de misères symboliques. Le développement des objets techniques et des supports de diffusion de l'information enserme chacun dans une possibilité d'élaboration symbolique réduite et tellement commune qu'elle rend impossible de distinguer le **nous** d'un **je**. « *Mais au stade actuel de l'extériorisation machinique, la perte d'individuation consiste en une confusion au moins tendancielle du je au nous dans le on : c'est l'épuisement idiomatique qui en résulte et, avec lui, la perte de narcissisme et le blocage de l'individuation. Il n'y a plus d'individus mais des particuliers grégaires et tribalisés, qui paraissent conduire vers une organisation sociale anthropomorphe d'agents cognitifs, voire réactifs, et tendant à produire, comme les fourmis, non plus des symboles, mais des phéromones numériques.*¹³⁶ ». Bernard Stiegler utilise l'allégorie de la fourmilière pour décrire les sujets contemporains qui sont immergés dans une organisation sociale de plus en plus globalisante et réclamant l'usage d'objets techniques pour garantir la circulation d'informations faisant lien social. Un tel sujet existe moins par sa capacité de mémoire et d'inscription dans la chaîne des générations que par sa capacité d'adaptation et de réaction aux signaux reçus dans l'instant, bref, il nous parle là d'un sujet réactif remplaçant un sujet cognitif. « *Cette allégorie des insectes sociaux nous permettra d'évoquer les enjeux critiques des modes de régulation induits par la transformation technologique et industrielle des milieux préindividuels dans le contexte hyperindustriel, et, corrélativement, par l'extériorisation généralisée des fonctions motrices, symboliques et mentales dans des*

134. STIEGLER Bernard, Ibid., p.118

135. STIEGLER Bernard, Ibid., p.122

136. STIEGLER Bernard, Ibid., p.147

*prothèses qui enserrent de plus en plus les corps vivants.*¹³⁷ »

Nous retenons donc que les progrès de la science et le développement de la technique au service d'une société dont le moteur est la consommation bouleversent les conditions de l'inscription symbolique des sujets contemporains en deux points essentiels :

✕ la fragilisation du processus d'individuation qui se traduit par la moindre séparation du monde entre un **nous** et un **je** à la faveur d'un **on** indistinct a pour conséquence de brouiller l'opération de la métaphore paternelle qui implique la reconnaissance d'une instance tierce.

✕ L'encouragement à organiser le lien social autour de la capacité de chacun à se montrer réactif privilégie les réponses d'ordre adaptatif et pulsionnel par rapport à l'élaboration symbolique et l'appui sur la transmission entre les générations.

a/ L'évolution des processus d'individuation : l'exemple de l'usage de la télévision

« Il y a beaucoup de façons de parler de la télévision. Mais dans une perspective business, soyons réalistes : à la base, le métier de TF 1, c'est d'aider Coca-Cola, par exemple, à vendre son produit. [...]. Or pour qu'un message publicitaire soit perçu, il faut que le cerveau du téléspectateur soit disponible. Nos émissions ont pour vocation de le rendre disponible : c'est-à-dire de le divertir, de le détendre pour le préparer entre deux messages. Ce que nous vendons à Coca-Cola, c'est du temps de cerveau humain disponible.¹³⁸ »

Nous proposons de tenter de chercher dans la réalité quotidienne les traces de l'évolution décrite par Bernard Stiegler. Pour cela, il suffit d'observer l'objet emblématique qui a ouvert la voie de la mise en commun à grande échelle des références culturelles partagées par les membres de notre société occidentale : la télévision. La télévision se trouve aujourd'hui dans plus de 90% des foyers des pays développés. La télévision a le pouvoir d'uniformiser ce que Bernard Stiegler nomme les rétentions tertiaires. Pour savoir si on peut illustrer par des exemples concrets les propos théoriques de Bernard Stiegler, nous avons étudié une enquête faite par un journaliste s'intéressant à l'impact des images télévisuelles sur les jeunes générations. Le livre du journaliste Jean-Philippe Desbordes¹³⁹ permet d'illustrer l'évolution des processus d'individuation auxquels un certain usage de la télévision participe

137. STIEGLER Bernard, Ibid., p.150

138. Dépêche AFP du 9 juillet 04, reprise notamment par *Libération* (10-11/07/04) : "*Patrick Le Lay, décerveleur*"

139. DESBORDES Jean-Philippe, *Mon enfant n'est pas un cœur de cible*, éditions Actes sud, 2007

largement. Les images de la télévision ont-elles un impact sur notre façon de penser ? J-P Desbordes répond affirmativement et il cite le livre de Tisseron pour l'expliquer : « *La question de savoir pourquoi nous avons toujours tendance à croire les images que nous voyons n'a pas une seule réponse mais trois, et elles sont les mêmes chez les enfants et les adultes [...]. Le premier de ces moments est celui où nous nous sommes constitués une première représentation visuelle de notre environnement et où nous avons décidé d'y croire ; le deuxième coïncide avec la découverte de l'image de soi dans le miroir et la décision de nous y reconnaître ; enfin, le troisième est celui où nous avons décidé de considérer comme vraies les diverses images du monde que notre famille et notamment nos parents nous présentaient. La première de ces croyances concerne les origines de la pensée, la deuxième les origines de l'identité individuelle et la troisième les origines de l'identité de groupe.*¹⁴⁰ ». Un rapport élaboré pour le compte du ministère canadien montre que placés régulièrement devant une émission de télé, les bébés seraient capables de reconnaître et d'imiter ce qu'ils voient. « *Les jeunes bambins reproduisent non seulement ce qu'ils voient à l'écran mais aussi ce qu'ils entendent, comme le démontrent des jeunes téléspectateurs de moins de deux ans qui pouvaient répéter des phrases entières tirées de publicités pour des boissons gazeuses. Des habitudes d'écoute s'enracinent alors et persisteraient jusqu'à l'adolescence.*¹⁴¹ ». Il semble que le processus de grammatisation décrit par Bernard Stiegler est rendu perceptible par l'exemple précédent : la télévision provoque l'intégration d'un rapport au monde au niveau individuel et collectif et possède donc un impact au niveau du processus d'individuation psychique et collective. La publicité paraît jouer un rôle majeur dans ce mouvement de collectivisation du désir à travers la recherche de contrôle des habitudes de consommation.

b/ Une pensée suspendue

Comment la télévision réussit-elle à capter ainsi son public ? L'enquête de Jean-Philippe Desbordes cherche à comprendre comment la télévision provoque des phénomènes d'addiction. Cette relation addictive se développe sur trois plans : « *Le premier est celui de l'imitation, l'effet mimétique. Le deuxième est celui de la stimulation, indissociable du caractère fascinateur de la forme télévisuelle. Le troisième est celui de l'identification à des stéréotypes de comportements que proposent notamment les dessins animés. Au fil du temps, la capacité d'écoute de l'enfant se développant, sa curiosité exploratoire, c'est à dire son désir de voir, de connaître et d'apprendre, renforce naturellement son attirance pour la télévision,*

140. TISSERON Serge, L'enfant au risque du virtuel, Dunod, 2006, p.40

141. DESBORDES Jean-Philippe, Ibid., p. 113

et le conduit au "toujours plus" auquel répond l'offre des chaînes. En manque de stimulation, l'enfant se retrouve ainsi devant des séries qui ne sont pas faites pour lui. L'une d'entre elles s'appelle *Prison Break*.¹⁴² ». « Mais *Prison Break* n'est que l'aboutissement d'un jeu sur la forme, à l'élaboration duquel la publicité a joué un rôle essentiel, comme le reconnaît explicitement l'un des leaders mondiaux du "trente secondes publicitaires à la télévision", le français Jean-Marie DRU, patron de l'agence TBWA. « Selon moi, les films publicitaires, parce qu'ils conjuguent images, son et mouvements, resteront les plus grands véhicules de l'émotion ». Si les publicitaires peuvent être les maîtres de l'émotion commerciale, les scénaristes de *Prison Break* sont ceux de l'émotion forte.¹⁴³ ». « Pour offrir du temps de cerveau humain disponible aux annonceurs et permettre ainsi le meilleur impact possible au message, la machine cathodique déstabilise, bouleverse émotionnellement et fatigue le téléspectateur dont la pensée est comme suspendue par ce qu'il regarde.¹⁴⁴ ». Ainsi donc, c'est d'un certain rapport à la pensée dont il est question ici, une pensée suspendue pour laisser la place aux émotions. On peut poser l'hypothèse qu'il s'agit d'encourager un type de comportement plus réactif et moins cognitif où c'est davantage le corps du téléspectateur qui est sollicité.

c/ Un caprice réussi, 30% de parts de marché en plus !

Vient ensuite dans le livre un passage sur la place de l'enfant face à la pub à partir des propos tirés d'un documentaire avec Paul Kurnit, professeur de marketing à l'université de Pace à New-York. Avant les années 70, « *Tant que l'enfant n'a pas son mot à dire, le marketing est impuissant.*¹⁴⁵ ». Puis la place de l'enfant change dans la société et il devient la pierre angulaire de la famille. « *Chez Burger King, par exemple, on affirme aux enfants par l'intermédiaire des spots diffusés à la télévision que "C'est vous qui décidez."*¹⁴⁶ ». En 1977, une autre étape est franchie avec le film *La Guerre des étoiles* de Georges Lucas : « *Le film rapporta 307 millions de dollars, multipliés par deux grâce aux produits dérivés.*¹⁴⁷ ». « *On a moins de temps à consacrer aux enfants et on se rattrape en leur offrant des cadeaux. On court contre la montre et on devient dépendant des services. Cela crée une culture de la consommation.*¹⁴⁸ ». En 1984, on assiste aux États-Unis aux premières scènes de cohue

142. DESBORDES Jean-Philippe, Ibid., p. 116

143. DESBORDES Jean-Philippe, Ibid., p. 117

144. DESBORDES Jean-Philippe, Ibid., p. 118

145. DESBORDES Jean-Philippe, Ibid., p. 142

146. DESBORDES Jean-Philippe, Ibid., p. 143

147. DESBORDES Jean-Philippe, Ibid., p. 143

148. Propos tenus par A.SUTHERLAND extraits du documentaire "l'enfant proie" diffusé en France sur la chaîne Planète-Câble le 15 avril 2006 (in : DESBORDES Jean-Philippe, Ibid., p. 146)

indescriptible à l'occasion de la sortie commerciale d'une poupée. « *Dix ans plus tard, les enfants sont devenus des acteurs à part entière de la société de consommation, aux États-Unis comme en France.*¹⁴⁹ ». « *Les chargées d'études marketing se sont mises à analyser les moindres coins et recoins de la vie d'un enfant. [...] Kris EFKEN est l'une d'entre elles. Elle a fondé un cabinet spécialisé à Chicago, Doyle Research. Son approche est fondée sur les règles de l'éthologie, c'est à dire l'étude des comportements animaux, une démarche pionnière qui lui vaut de compter plusieurs multinationales parmi ses clients : Nestlé, Nabisco, General Meal, parmi d'autres.*¹⁵⁰ ». A New-York, ces cabinets vont jusqu'à offrir de l'argent aux écoles « *... en contrepartie de la mise à disposition d'un groupe d'enfants soigneusement triés en fonction de la cible du client...*¹⁵¹ ». Ce qu'il convient de souligner maintenant, c'est le renversement du pouvoir de décision dans l'ordre des générations qui est précisément repéré à partir des années 1970. Ce mouvement correspond à la fois au passage dans l'ère de la post-modernité décrit par Marcel Gauchet dans le champ sociologique et illustre une forme d'accélération du déclin social de l'imago paternelle. Plus loin dans le livre de Jean-Philippe Desbordes, on trouve les indications suivantes : « *Partie de zéro après la seconde guerre mondiale, la publicité pour enfants a peu à peu irrigué l'ensemble du système, créé un marché de masse, formaté un imaginaire, influencé le contenu de nombreux dessins animés et finalement pénétré jusqu'au cœur de l'intimité de l'enfance, que les professionnels du marketing ont disséqué jusqu'à la dernière particule ; à tel point que l'on peut se demander légitimement quelle part de l'intimité de nos enfants leur échappe encore. Dans ce mouvement, une tendance extrêmement pernicieuse semble se dessiner. La publicité pour enfants les incite à la transgression et exacerbe l'opposition avec les parents, qu'elle propose de résoudre par un acte d'achat censé remettre tout le monde d'accord. Mais le rachat par l'achat ne règle pas la question de pouvoir que pose le marketing pour enfants, et la publicité continue à œuvrer pour l'inversion des pôles de l'autorité, sans autre finalité que celle de l'appât du gain.*¹⁵² ». Un document à l'usage des professionnels du marketing explique comment un caprice bien mené par un enfant peut faire augmenter les ventes de 30% dans tous les secteurs : restaurant, cinéma, parc d'attraction... J-P Desbordes évoque le fait que la publicité encourage la consommation de produits aggravant l'obésité chez certains enfants. En octobre 2006, devant un risque de législation restrictive, les responsables des agences de pub, par la voix de leur représentant, Jean-René Buisson, lobbyiste en chef de l'industrie

149. DESBORDES Jean-Philippe, Ibid., p. 147

150. DESBORDES Jean-Philippe, Ibid., p. 148

151. DESBORDES Jean-Philippe, Ibid., p. 151

152. DESBORDES Jean-Philippe, Ibid., p. 153

agroalimentaire française, ont clairement menacé le gouvernement et le ministre de la santé de l'époque Xavier Bertrand : « *Laissez-nous en paix ! Parce que si on n'a plus de publicité, d'abord vous aurez des difficultés avec vos chaînes préférées et ça vous posera d'autres problèmes... Et ensuite, on aura des difficultés à vendre nos produits... Donc : laissez-nous vivre un tout petit peu et, en contrepartie, on vous renverra la balle, je vous l'assure !*¹⁵³ ». De l'interdiction de la publicité évoquée dans le projet de loi, le législateur est passé au bandeau de prévention des risques.

Au terme de son enquête, il apparaît très clair à J-P Desbordes que les publicitaires sont parfaitement conscients des conséquences du mouvement auquel ils participent mais ils sont guidés par deux principes: « *L'adhésion au principe de la consommation pour la consommation et [au] renoncement éthique qui l'accompagne.*¹⁵⁴ ». « *Dans cette novculture postmoderne où le vrai et le faux s'entremêlent, où le réel se confond avec le virtuel, ces enfants-des-écrans se construisent de nouveaux repères d'identité dans la désincarnation d'une relation enfant/machine, ersatz au goût métallique d'une relation humaine tombée en désuétude.*¹⁵⁵ ». De la même façon que Bernard Stiegler, Jean-Philippe Desbordes évoque un enfant/machine, enfant dont le corps est prolongé par des prothèses qui touchent inévitablement à sa construction identitaire.

3.4. Langage, désir et temps dans l'ordre symbolique contemporain

La lecture du livre de Jean-Philippe Desbordes offre de nombreuses illustrations du phénomène d'évolution dans les processus d'individuation décrits par Bernard Stiegler. Et pourtant, la télévision occupe désormais une place secondaire dans le développement global des nouvelles technologies de l'information et de la communication dont internet est le principal support. Nous allons maintenant poursuivre notre réflexion sur les effets des progrès technologiques en interrogeant le rapport contemporain au langage, au désir et au temps.

a/ Le temps paralysé

Nous avons vu précédemment que le principe organisateur des sociétés traditionnelles avait pour visée de maintenir et de prolonger un ordre ancien. L'axe de référence était le passé et il s'agissait de préserver l'immuabilité des valeurs transmises à travers les grands récits fondateurs. Puis, la modernité s'est caractérisée par la rupture avec cette forme

153. DESBORDES Jean-Philippe, Ibid., p. 159

154. DESBORDES Jean-Philippe, Ibid., p. 172

155. DESBORDES Jean-Philippe, Ibid., p. 185

d'héritage symbolique pour créer une place libre aux idéaux générés par la démocratie, la science et le progrès sous tous ses aspects. Le futur devenait porteur de tous les espoirs et les lendemains devaient être chantants... mais les déchaînements successifs de la barbarie terriblement aggravée par la puissance technologique ont fini d'éteindre les dernières illusions. La post-modernité se marque désormais par l'investissement de *l'ici et du maintenant* en tant que susceptibles de soutenir un idéal contemporain. C'est ce déplacement vers le présent qui constitue une des caractéristiques majeures de l'ordre symbolique propre à notre société. Il nous faut nous interroger sur cette évolution car elle est constitutive de ce qui fait la nature des nouages contemporains de la jouissance. L'humaine condition est marquée par la limite à son pouvoir de pleine appréhension du réel qui l'entoure. Le langage en tout premier lieu oblige à l'expérience du renoncement à un "mode d'emploi" de la vie qui serait guidé simplement par l'instinct. C'est ce qui a permis à Jacques-Alain Miller, à l'occasion du séminaire qu'il a mené avec Éric Laurent en 1996/1997, de placer le langage en équivalence au Nom-du-Père. Il s'agit de s'orienter d'une instance d'ordre supérieur qui contraint et donne forme à la volonté propre au sujet. Nous évoquons ici des mouvements qui sont de nature inconsciente mais que l'être humain a revêtu d'un habillage signifiant en évoquant les impératifs du divin. Il en est ainsi du rapport au temps qui a toujours renvoyé l'homme à son incapacité à maîtriser les accidents imposés par le réel en mouvement. Il fait l'expérience d'un destin dont l'avènement est de structure transcendantale, décidé par un Dieu supérieur aux desseins impénétrables. Oui mais voilà, le formidable développement de la technique au service de la satisfaction de nos moindres désirs vient bousculer l'ordre établi et permet de prétendre à un nouveau pouvoir. *« Dieu n'est plus à venir, et l'objet du désir n'est plus différé. Voici venu le temps de l'actualité pure. Nous voici donc acquittés de toute virtualité et de tout devenir : acquittés du désir, du langage et du temps. Par quel moyen ? Par une reproduction intégrale du monde sous une forme parfaite et éternelle, telle que promise par le langage et toujours différée. Toute chose trouve, ou s'apprête à trouver dans l'équivalent technique, photographique, numérique, sa raison d'être, son accomplissement et sa nature enfin révélée.¹⁵⁶ »*. Avec les modernes, c'est la référence à un Dieu organisateur de nos vies qui progressivement s'efface jusqu'à la formule nietzschéenne : « Dieu est mort ! ». Alors l'être humain ne peut plus que s'appuyer sur le langage pour traiter l'insupportable réel convoqué lorsqu'il est question du sens de sa vie et de l'inévitable confrontation qu'elle implique avec le hors-sens de la mort. *« "Il n'y a pas de Dieu" voulait donc dire que Dieu est est à venir, qu'il*

156. LAGANDRÉ Cédric, *L'actualité pure*, essai sur le temps paralysé, éditions P.U.F, 2009, p.17

est l'a-venir dont le langage est la promesse et la soif.¹⁵⁷ ». Nous considérons que le langage est ce qui donne consistance à la structure symbolique d'une civilisation et qu'elle lui permet de faire rempart au chaos de l'imprévisibilité du réel. Dès lors, il est impossible de ne pas lier le rapport à la langue et la forme du lien social qui en est l'expression tout comme le symptôme est l'expression pour un sujet de son propre rapport à la jouissance. Le développement sans cesse accéléré de la technique atteint le cœur du rapport à la langue. Il remet en cause l'expérience de l'impossible à dire qui en fait sa mesure première et qui signe la castration symbolique. « *C'est de la structure symbolique du monde qu'en bout de course la modernité prétend se passer; c'est-à-dire de la consistance (impossible à vérifier) qu'assure la triple articulation du langage (le signifié muet, c'est-à-dire le pas-autrement de l'ainsi, qui a l'air de vouloir dire quelque chose), du désir (pas de signe sans soif d'un signifié) et du temps (l'anticipation d'un signifié)*.¹⁵⁸ ». En affectant ainsi le langage, le désir et le temps, on peut aisément déduire que c'est tout l'ordre symbolique qui se trouve fragilisé au profit de l'illusion d'une possible satisfaction attendue sur la scène imaginaire. « *L'humain n'est pas pensé dans son rapport fondamental et différentiel à l'inhumain, il n'est plus pensé dans son historicité réelle, mais, sur un mode imaginaire, comme une panoplie. Les dispositifs techniques éternisent une doxa anthropologique circonstancielle et idéologique ; ils la vérifient en produisant ce à quoi elle se réfère. La mobilité absolue de l'ère moderne, son futurisme fondamental, n'est donc pas un devenir réel. Et l'époque qui se prétend tendue « vers l'avant » est en même temps celle qui expérimente un figement réel dans une actualité pure – dont la pulsation temporelle, sans laquelle il n'y a ni devenir ni expérience, a été abolie. Aussi l'une des conséquences du technicisme total est-elle l'impossibilité de changer, et sous l'apparence du plus pur réalisme une régression universelle à l'enfance*.¹⁵⁹ ». Le développement de la technique fait reculer la soumission à l'imprévisible imposée par la nature : les températures se règlent selon notre désir, les écrans nous apportent les images recherchées, la musique se diffuse à nos oreilles au volume choisi et toute notre vie affective est logée au creux de notre main, attendant juste que l'envie nous prenne de composer le bon numéro... « *Les choses, toutes les choses, se tiennent en rond autour de vous, comme sur un tableau de bord : ce n'est plus vous qui attendez qu'elles surgissent, c'est désormais elles qui attendent, en réserve, entièrement disponibles, que vous les convoquiez*.¹⁶⁰ ». La technique vise à l'efficacité maximum, ainsi, elle tend à réduire le langage à sa seule dimension informative. Hors, nous

157. LAGANDRÉ Cédric, Ibid., p.20

158. LAGANDRÉ Cédric, Ibid., p.21

159. LAGANDRÉ Cédric, Ibid., p.23

160. LAGANDRÉ Cédric, Ibid., p.28

savons que si le langage se prête à l'illusion d'une possibilité de communication avec autrui, il porte aussi en lui une part qui échappe à l'énonciateur, un au-delà de la parole : « *L'inconscient est cette partie du discours concret en tant que transindividuel, qui fait défaut à la disposition du sujet pour rétablir la continuité de son discours conscient.*¹⁶¹ ». Il y a donc deux faces au langage, la première est celle du sens contenu dans l'énoncé, la signification partagée qui s'inscrit dans le cadre de la relation à l'autre, mais il y a aussi une deuxième face qui ne se saisit qu'à considérer que toute parole adressée est une demande portée par le désir : « *Là se trouve engagée la signification intime du sujet, sa « forme de vie à lui » - son fantasme et ses modes de jouissance.*¹⁶² ». La technique et les sciences cognitives de façon générale ne peuvent entendre cet aspect du langage qui vient faire obstacle à une certaine forme de rationalité construite sur le principe d'une analyse d'un système complet, c'est-à-dire entièrement prévisible. Le développement de la technique pousse à rabattre le langage sur sa seule dimension de correspondance directe avec le sens, comme le condense métaphoriquement le recours à l'objet télécommande. « *En figeant tous les discours possibles dans des boutons de commande qui les tiennent en réserve, l'appareil techniciste renverse le statut des signifiants, désormais traduisibles sans reste et individuellement. Car si l'on hypostasie les signifiés, il devient possible de les sortir tout entier du langage.*¹⁶³ ». La machine évacue l'interlocuteur et le guichet automatique réduit la relation à un programme débarrassé des surprises inhérentes à l'imprévisibilité du langage humain. Nous assistons à la promotion d'un mode de communication purement informatif facilité par un étayage du corps par toutes sortes de prothèses technologiques. Cette mise en avant de la perception, de la stimulation directe du corps pour traiter les multiples sollicitations libérées par l'organisation techniciste de notre environnement, participe pleinement à notre constat de précarité de l'ordre symbolique. Ce nouveau rapport au langage est davantage accordé aux principes inhérents au registre imaginaire et condamne le registre symbolique à sa forme contemporaine marquée par la fragilité. Le symbole est ce qui vient se substituer à l'objet et le registre symbolique permet de trouver à recouvrir le trou de la castration. La série des objets *a* mais aussi les symptômes ou le désir sont autant de voiles qui viennent faire bouchon et permettent ainsi un réglage de la jouissance propre à chacun. Le désir tire donc sa valeur et sa substance de l'écart qui sépare de son objet. Le désir ne tient que de sa promesse de jouissance à venir... Dans un monde numérisé le terme virtuel change de sens, il assume le paradoxe d'offrir la satisfaction impossible à atteindre, alors : « *On ne jouit pas dans le désir, mais on consomme de la*

161. LACAN Jacques, Fonction et champ de la parole et du langage, Écrits, éditions Seuil, 1966, p.258

162. CHATENAY Gilles, Symptôme nous tient, éditions Cécile Defaut, 2011, p.37

163. LAGANDRÉ Cédric, Ibid., p.34

*désirabilité pure, c'est-à-dire le perfectum toujours anticipé de l'avoir-lieu, et le plaisir vient de ce qu'on est ensuite quitte de tout. C'est la caractéristique de la marchandise, et la nature transactionnelle, et nullement physique, du plaisir pris.*¹⁶⁴ ». Il est donc ici question d'un nouveau rapport à la jouissance qui prend acte d'un nouage au désir plus perméable aux mouvements imaginaires, moins travaillé par les contraintes d'une mise en forme symbolique. « *À rebours des mots d'ordre technicistes visant à une accélération générale et sans but, il semble que la technique, et la structure de domination qui en fait un relais de l'universel, enferme l'homme dans l'immédiat et le prive de devenir : si la technique se substitue à toutes les médiations, il est inévitable que soient sollicitées en l'homme les pulsions les plus archaïques.*¹⁶⁵ ». L'ordre symbolique s'élabore sur un certain rapport au temps qui, par sa force de retardement, permet d'inscrire le monde dans une historicité. Chacun peut dès lors trouver le sens à son existence en tant que membre d'un ensemble plus vaste. C'est ce qu'explique le philosophe Schelling, au début du XIX^e siècle, dans la pensée qu'il développe à propos du temps : « *Dans la mesure où elle retient l'étant à une étape déterminée du développement, la force de retardement n'est là que pour rendre compte du singulier.*¹⁶⁶ ». Cette temporalité en mouvement est nécessaire au désir car elle lui garantit sa consistance. Le désir se nourrit de ce qui est à-venir au-delà du temps présent. Enfin le langage lui-même représente un point d'arrêt à l'exigence de satisfaction immédiate par sa fonction d'étayage de la jouissance. La post-modernité produit un ordre symbolique qui s'élabore autour d'un rapport au langage, au désir et au temps d'une autre nature. « *Il ne s'agit plus de faire durer mais de faire arriver. La modernité lève le frein divin : que cessent tous ces pénibles petits événements singuliers, qu'arrive enfin, et dès aujourd'hui, ce grand événement pur, ce grand avenir si intensément promis.*¹⁶⁷ »

4. Le lien social : l'inscription dans un discours

Cédric Lagandré dans son essai sur le temps paralysé vient faire résonance avec les thèmes qui occupent notre travail. Il évoque en détails les mutations contemporaines liées à une forme d'écrasement du temps. Pour mieux apercevoir les caractéristiques de l'ordre symbolique contemporain, il nous propose des clefs d'analyses relatives à la philosophie. Cependant, en articulant les évolutions dans le rapport au temps avec le langage et le désir, il entre de plain-pied dans un champ commun avec la psychanalyse. Pour prolonger notre

164. LAGANDRÉ Cédric, Ibid., p.56

165. LAGANDRÉ Cédric, Ibid., p.59

166. Les âges du monde, [1811], Paris, P.U.F., 1922, «Épiméthée », p.103 in LAGANDRÉ Cédric, Ibid., p.69

167. LAGANDRÉ Cédric, Ibid., p.71

compréhension de la spécificité des mutations dans le lien social et donc, nécessairement, sur le nouvel ordre symbolique au XXI^e siècle, nous pouvons maintenant faire référence à la notion de discours élaborée par Lacan.

4.1. La place fondatrice du langage

Nous avons centré d'emblée ce travail sur l'observation de l'opération de nouage de la jouissance dans son rapport à l'Autre des adolescents de notre société post-moderne. C'est à dire de la façon dont ils trouvent une place de sujet dans un collectif, dont ils font inscription singulière dans le lien social. Nous avons vu à la lecture d'Hannah Arendt que les jeunes n'ont plus l'appui de la tradition qui offrait des repères rendant possible un certain calcul de sa position identitaire et qu'ils doivent en passer davantage par l'invention. Cette invention pourra prendre les formes les plus diverses passant par l'expression artistique, l'investissement des objets de connaissance mais aussi les addictions, les ruptures scolaires ou les conduites à risque par exemple... Il y a donc au cœur de notre propos la question de la jouissance. La jouissance telle que Lacan l'a formalisée peut s'appréhender à partir de l'opération de la métaphore paternelle. Il s'agit de renoncer à une forme de satisfaction pulsionnelle qui s'organiserait autour d'un principe de complétude ayant comme support imaginaire le corps de l'Autre maternelle. Le principe de la métaphore paternelle, comme nous l'avons déjà évoqué précédemment, vient tout à la fois rompre cet entre-deux en introduisant un troisième terme et oblige le sujet à disparaître derrière sa représentation symbolique. *« Nous l'avons déjà vu dans la structure même de la parole, ce qui est réalisable libidinalement entre tel et tel sujet demande médiation. C'est ce qui donne sa valeur à ce fait, affirmé par la doctrine et démontré par l'expérience, que rien ne s'interprète finalement [...] que par l'intermédiaire de la réalisation œdipienne. Cela veut dire que toute relation à deux est toujours plus ou moins marquée par le style de l'imaginaire. Pour qu'une relation prenne sa valeur symbolique, il faut qu'il y ait la médiation d'un tiers personnage qui réalise, par rapport au sujet, l'élément transcendant grâce à quoi son rapport à l'objet peut être soutenu d'une certaine distance.¹⁶⁸ »*. Il y a dans le déplacement entre l'aliénation de l'enfant à son image dans le regard de sa mère et son expulsion sous l'effet du symbolique qui l'en déloge un chemin qui va du 2 au 3 et du corps aux mots... Ainsi on peut dire que le sujet parlant, le parlêtre comme le nomme Lacan, est dénaturé. *« La substitution de la détermination langagière aux déterminations biologiques pose plusieurs problèmes. D'abord, comment, pourquoi le sujet se lie-t-il à des objets vers lesquels ne l'oriente aucun instinct ? Réponse : par la pulsion (détermination du sujet par le*

168. LACAN Jacques, Des noms-du-père, éditions Seuil, 2005, p.38

*silence de l'organisme) et la libido (mouvement d'attraction qui oriente le désir). Lacan a inventé ce concept d'objet cause pour désigner ce qui dans un objet quelconque réveille, touche à l'objet perdu et qui donc cause le désir. La perte fondamentale de la jouissance transforme tout objet aimé en objet de satisfaction, donc marqué, au coin, d'une insatisfaction.¹⁶⁹ ». Quelque chose manque sur le registre du corps dans sa dimension biologique et le sujet humain ne dispose que du registre symbolique pour combler ce véritable "trou" dans son être. Avec le langage, le parlêtre entre donc dans une spirale métonymique qui vise à trouver un objet, l'objet cause de son désir, inatteignable puisque non à disposition dans le champ symbolique. C'est dans cette quête infinie que vient prendre place le savoir soutenu par le manque. L'enfant très tôt en passe par le corridor des "pourquoi" qui ne débouche jamais sur la réponse pleinement satisfaisante. À la période de l'éveil des sens et de l'exil identitaire de l'adolescence¹⁷⁰, il lui faudra trouver un partenaire symptôme et les différentes conduites qui marquent cet âge de la vie sont à appréhender comme une recherche nécessaire, impérieuse, d'équilibre possible. Cette mise en avant du registre symbolique que nous devons à l'enseignement de Lacan nous amène à orienter notre réflexion autour du langage. Nous appréhendons le langage comme ce qui appareille la jouissance. Puisque nous cherchons à répondre à la question suivante : « Comment se noue la jouissance à l'Autre pour les sujets post-modernes ? », il faut en passer par la question du langage pour tenter d'y répondre. Si nous nous référons au texte de Lacan : « Fonction et champ de la parole et du langage », nous prélevons les quelques repères suivants : « *L'omniprésence du discours humain pourra peut-être un jour être embrassée au ciel ouvert d'une omniconnunication de son texte. Ce n'est pas dire qu'il en sera plus accordé. Mais c'est là le champ que notre expérience polarise dans une relation qui n'est à deux qu'en apparence, car toute position de structure en termes seulement duels, lui est aussi inadéquate en théorie que ruineuse pour sa technique.*¹⁷¹ ». Ainsi, le discours adressé à autrui ne peut se circonscrire à une relation à deux et l'on insiste sur le fait que la fonction du langage ne peut se réduire à un acte de communication formelle. « *Nul n'est censé ignorer la loi, cette formule transcrite de l'humour d'un Code de justice exprime pourtant la vérité où notre expérience se fonde et qu'elle se confirme. Nul homme ne l'ignore en effet puisque la loi de l'homme est la loi du langage depuis que les premiers mots de reconnaissance ont présidé aux premiers dons [...]*¹⁷² ». L'être humain, en rompant par la force de la castration avec les repères instinctuels caractérisant l'état de nature se trouve*

169. SAURET Marie-Jean, L'effet révolutionnaire du symptôme, Érès, 2008, p.85

170. LACADEE Philippe, L'éveil et l'exil, éditions Cécile Defaut, 2007

171. LACAN Jacques, Fonction et champ de la parole et du langage, Écrits, éditions Seuil, 1966, p.265

172. LACAN Jacques, Ibid., p.265

désarrimé de son être biologique et condamné à calculer sa position subjective dans un commerce symbolique qui définit la forme de son inscription dans le lien social. *« C'est dans le nom du père qu'il nous faut reconnaître le support de la fonction symbolique qui, depuis l'orée des temps historiques, identifie sa personne à la figure de la loi.¹⁷³ »*. Le langage fait usage de signifiants dont la valeur excède la fonction de représentation d'un signifié. Il assigne au parlêtre des coordonnées symboliques accordées au réel de son histoire : *« Les symboles enveloppent en effet la vie de l'homme d'un réseau si total qu'ils conjoignent avant qu'il vienne au monde ceux qui vont l'engendrer par « l'os et par la chair », qu'ils apportent à sa naissance avec les dons des astres, sinon des fées, le dessin de sa destinée, qu'ils donnent les mots qui le feront fidèle ou renégat, la loi des actes qui le suivront jusque-là même où il n'est pas encore et au-delà de sa mort même [...].¹⁷⁴ »*. Ce qui fait dire à Lacan que le sujet est parlé plutôt qu'il ne parle ! *« La fonction symbolique se présente dans un double mouvement dans le sujet : l'homme fait un objet de son action, mais pour rendre à celle-ci en temps voulu sa place fondatrice.¹⁷⁵ »*

L'avènement d'une position subjective se caractérise par un nouage entre le réel et les registres imaginaire et symbolique dont il s'agit d'en saisir l'articulation à partir de l'opération de la métaphore paternelle. Le parlêtre habite le champ du langage par une parole singulière qui le définit. C'est par cette parole qu'il trouve à inscrire dans le registre symbolique une forme à la jouissance pleine (ou jouissance-Une) barrée par la castration. C'est en ce sens que nous posons, en référence à l'enseignement de Lacan, que le langage appareille la jouissance. Lacan a présenté 4 formes de discours qui caractérisent 4 formes distinctes du lien social soutenant le rapport entre langage et jouissance. Il nous faudra définir avec précision ces quatre formes du discours pour mieux comprendre comment, par le biais du langage, les sujets contemporains trouvent à faire inscription dans l'ordre symbolique. C'est ainsi que nous tenterons de comprendre le rapport entre l'économie de la jouissance et le lien social ; entre la dimension singulière que recouvre le développement psychique des collégiens rencontrés dans cette recherche et le niveau collectif représenté par l'institution scolaire qui les accueille. *« [...] il est bien vrai qu'en un sens, tout phénomène psychologique est un phénomène sociologique, que le mental s'identifie avec le social. Mais, dans une autre sens, tout se renverse : la preuve du social, elle, ne peut-être que mentale ; autrement dit, nous ne pouvons jamais être sûrs d'avoir atteint le sens et la fonction d'une institution, si nous ne sommes pas*

173. LACAN Jacques, Ibid., p.278

174. LACAN Jacques, Ibid., p.279

175. LACAN Jacques, Ibid., p.285

*en mesure de revivre son incidence sur une conscience individuelle.*¹⁷⁶ ». Nous allons donc tenter d'approcher les grands repères donnés par l'enseignement de Lacan sur ce qui fonde les liens entre le sujet et l'Autre, et ce même quand il évoque son inexistence contemporaine...

4.2. Le lien social à l'époque de l'Autre qui n'existe pas

Nous avons vu précédemment comment la tradition constituait l'opérateur qui permettait aux nouvelles générations d'incorporer ou d'intérioriser la forme du lien social. Ainsi, au fil des siècles, chaque époque se caractérise par une organisation symbolique particulière transmise de père en fils. La tradition opère à la manière d'un héritage qui délivre tout un système de valeurs structurées. Ce legs symbolique valide l'autorité des anciens ainsi que l'ensemble de croyances partagées par le groupe. On retrouve ici les termes de la trilogie : religion, tradition, autorité et cet ensemble concourt à définir l'idéal propre à chaque société. Cependant, Hannah Arendt en a annoncé le progressif effacement : « ...le fameux "déclin de l'occident" consiste essentiellement dans le déclin de la trinité romaine de la religion, de la tradition et de l'autorité...¹⁷⁷ ». En faisant référence aux travaux Hannah Arendt, nous pouvons maintenant distinguer une caractéristique majeure qui sépare l'âge de la modernité et la période actuelle de la post-modernité : le lien social ne s'élabore plus sous le primat de la trinité romaine de la religion, de la tradition et de l'autorité. Parallèlement, nous assistons à un autre changement concernant le fonctionnement psychique du sujet contemporain ; l'idéal offre toujours une solution possible pour capitonner la jouissance mais il se trouve davantage mis en concurrence avec l'usage possible des formes multiples de l'objet petit *a*.

a/ Il n'y a que du semblant socialement fondé

La forme du lien social donne à voir, au niveau individuel et collectif, comment chaque sujet parvient à canaliser son registre pulsionnel pour rendre possible l'inscription dans une civilisation. C'est alors la somme des usages du lien social qui caractérise la civilisation qui fait office d'instance surmoïque. « *C'est FREUD qui implique là, quand il s'agit de parler de la pulsion, c'est lui qui implique la civilisation. Alors allons jusque là, qu'est-ce qu'une civilisation ? Disons que c'est un système de distribution de la jouissance à partir de semblants.* » « [...] *une civilisation, c'est un mode de jouissance, et même un mode commun de jouissance, une répartition systématisée des moyens et des manières de jouir.*¹⁷⁸ ». Ainsi,

176. LEVIS-STRAUSS Claude, introduction à l'œuvre de Marcel Mauss, in M. Mauss, Sociologie et Anthropologie, Paris, PUF, 1950, p.XXVI

177. ARENDT Hannah, Crise de la culture, ré-édition folio essais 2006, p.183

178. MILLER Jacques-Alain et Éric Laurent, L'Autre qui n'existe pas et ses comités d'éthiques, séminaire 96/97, p.7

nous posons que la société d'appartenance, la civilisation dans laquelle le sujet vient au monde, définit son univers symbolique. Elle fait tenir ensemble les semblants qui organisent le rapport avec les autres, par exemple dans la façon d'appréhender la différence entre les sexes et les générations ; telle culture sera matriarcale, telle autre aura un rapport de respect pour les anciens, etc... Cela revient à proposer que notre humaine condition nous condamne à vivre dans un environnement qui prend son sens dans la valeur symbolique que nous lui attribuons, comme un grand décor de théâtre qui ne tiendrait que parce qu'on y croit ! Le philosophe Rorty défend l'idée selon laquelle il n'y a pas de valeur supérieure au consensus social. « *Donc il conserve encore un sens à la vérité mais ce qui n'a plus de sens pour lui c'est le réel et bien sûr, cela ouvre à un étonnant relativisme pragmatique, qui consiste finalement à dire : il n'y a que du semblant, il n'y a que du semblant socialement fondé, et il n'y a pas de réel.*¹⁷⁹ ». On peut conclure que notre conscience de la réalité est socialement construite.

b/ L'étayage de la jouissance

La question que nous posons maintenant est celle des références du sujet. Comment calcule-t-il ses coordonnées identitaires ? Qu'est-ce qui caractérise sa position subjective ? Chaque sujet est pris dans le discours de l'Autre : « *Et bien l'inconscient c'est le quelque chose du dehors, pour le dire par une opposition simple, c'est une chose du dehors. Au moins quand LACAN définissait l'inconscient comme le discours de l'Autre, c'était pour empêcher, pour faire obstacle à l'imagination selon laquelle l'inconscient serait quelque chose du dedans et bien à soi.*¹⁸⁰ ». Donc, l'inconscient qui oriente nos actes, qui fait notre réel, est défini du dehors par la figure de l'Autre. Cet Autre existe-t-il de la même façon aujourd'hui dans notre contexte de post-modernité ? De notre point de vue, la réponse est non dans sa traduction sur la scène sociale, et c'est ce qui donne l'argument central de ce travail. Si on reprend la lecture page 808 des *Écrits*, Lacan évoque l'identification première qui aliène le sujet à l'Autre et qui forme l'idéal du moi. Il s'agit d'une identification symbolique dont le Nom-du-Père représente le signifiant maître par excellence. On peut simplifier cette articulation complexe dans la formule suivante : le sujet passe par l'opération du Nom-du-Père et accède ainsi au registre symbolique dans lequel il se vit comme manquant. Le parlêtre se trouve alors dans une position de demande à un Autre qui aurait ce qui lui manque pour atteindre un état de complétude. Il y a donc consistance d'un Autre qui oriente le désir du sujet et donne une forme au lien social. On peut illustrer en faisant référence à la figure d'un Autre

179. MILLER Jacques-Alain et Éric Laurent, Ibid., p.66

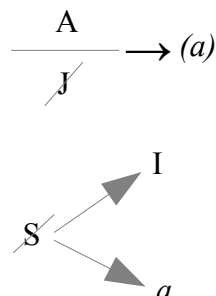
180. MILLER Jacques-Alain et Éric Laurent, Ibid., p.18

qui soutient une organisation familiale marquée par l'autorité du père ou encore à une figure d'un Autre religieux ou politique. Le grand Autre occupe une place d'exception. « *Alors l'Autre, le grand Autre procède de la dialectique de la reconnaissance, dans la mesure où la reconnaissance, c'est une intersubjectivité dissymétrique.*¹⁸¹ ». « *LACAN, une fois dégagée comme telle la fonction de l'Autre, l'a transformée en lieu de l'Autre. Et le passage de fonction a lieu à cette valeur que ce qui est là devenu une place n'existe pas seulement en tant qu'incarné mais peut être structure et LACAN loge à cette place de l'Autre aussi bien la structure du langage comme signifiante que le discours universel qui, donnons lui cette définition, établit les significations correspondantes à la forme de vie contemporaine. Ainsi ce que LACAN appelle l'Autre, c'est le lieu où s'accomplit la conjonction du signifiant et du signifié et leur rapport au référent.*¹⁸² ». Mais dans notre contexte de transformation du lien social, le Nom-du-Père est mis en forme par des figures multiples qui poussent à une expression différente de la jouissance. C'est la montée en puissance des objets de consommation et la chute des idéaux. Désormais, comme l'illustre la formule de Lacan, petit *a* l'emporte sur le grand *I* de l'idéal : $a > I$. Ainsi, nous distinguons, grâce aux concepts de la psychanalyse, ce qui caractérise le sujet de l'âge de la tradition puis de la modernité par l'organisation de son registre symbolique autour de la figure d'un Autre consistant qui signe aussi sa propre incomplétude. C'est ce qui permettait aux sujets pris dans une civilisation s'appuyant ainsi sur la figure du grand Autre de supporter l'asymétrie des places entre les sexes et les inégalités, voire les injustices, entre différentes couches sociales. On pouvait endurer des conditions difficiles d'existence parce que Dieu l'avait voulu ou donner sa vie à la nation au nom d'un idéal patriotique ; on incorporait ou intériorisait ce rapport à l'idéal par l'effet de la tradition... Il y avait reconnaissance d'une instance de nature transcendantale qui bornait les revendications narcissiques des fidèles puis des citoyens. Lorsque nous nous trouvons dans le cas où $I > a$, il est alors question d'une économie de la jouissance dont l'expression phallique est donnée par son rapport à l'idéal. L'agent de la castration est le Nom-du-Père. La pulsion, sous l'effet du complexe d'Œdipe nous dit Freud, est barrée par l'instance psychique qu'est le surmoi. LACAN présente le surmoi comme un avatar de la pulsion qui nous commande : Jouis ! : « *Le renoncement pulsionnel comme dit FREUD déguise encore une satisfaction pulsionnelle et c'est ainsi que de la même façon FREUD peut parler de sublimation de la pulsion, on peut parler avec LACAN d'une surmoïsation de la pulsion, le surmoi est une forme prise par la pulsion. Alors ça implique, en court circuit, que la*

181. MILLER Jacques-Alain et Éric Laurent, Ibid., p.87

182. MILLER Jacques-Alain et Éric Laurent, Ibid., p.89

castration est un mode de jouissance et ça a des conséquences sur le statut du symptôme, ça implique qu'en tant qu'il procède de la castration comme renoncement à la jouissance, le symptôme est un mode de jouissance. Seulement là où FREUD a dû impliquer l'Œdipe, le Nom-du-Père et le surmoi, LACAN implique seulement l'incidence du langage comme tel.¹⁸³ »



« C'est le langage qui est le Nom-du-Père et même c'est le langage qui est le surmoi. D'où la construction de ce qui vient à la place de la métaphore paternelle, et aussi bien à la place de l'action imputée au surmoi, la construction que j'ai résumée, jadis, en écrivant cette métaphore, l'Autre au-dessus se substituant à une jouissance primaire, elle, barrée. Avec ce complément, c'est que cette opération laisse ce reste dénommé petit *a*. »

MILLER J.-A. et Éric L. « L'Autre qui n'existe pas et ses comités d'éthiques », p.62

Tant que l'agent de la castration, le Nom-du-Père, pouvait être mis en correspondance avec l'imaginaire paternelle de la société patriarcale, l'idéal l'emportait sur le petit *a*. À partir de l'avènement de la production industrielle des objets de consommation, nous arrivons dans le second cas de figure, $a > I$. « Et on peut dire que d'où nous sommes, à la fin du XX^{ème} siècle, ce processus historique commencé, admettons au XVII^{ème} siècle, apparaît finalisé par la production, la promotion de masse de l'objet petit *a* comme cause du désir et du désir insatiable.¹⁸⁴ »

Nous isolons donc, à ce moment de notre travail, la place centrale de la jouissance. Nous avons vu que la jouissance est appareillée par le langage mais nous avons aussi tenté de dégager ses liens avec l'idéal et les différentes formes de l'objet petit *a*. À l'époque de l'Autre de la tradition puis de la modernité, les registres imaginaire et symbolique trouvaient leurs limites et leurs frontières dans le rapport au grand Autre qui agissait comme organisateur. Qu'en est-il de l'imaginaire et du symbolique à l'âge de la post-modernité ? Les sujets contemporains entretiennent un rapport nouveau avec le registre symbolique. Nous posons l'hypothèse que l'idéal venait mettre un point d'arrêt à la spirale métonymique du désir, il venait fixer la jouissance du sujet en l'enserrant dans un étayage symbolique solide. L'idéal nous semble être propice à garantir un équilibre stable entre les registres symbolique et imaginaire. Nous sommes aujourd'hui à l'époque du "grand Autre qui n'existe pas" et l'idéal, qui était assuré par l'existence du grand Autre, cède le pas. Nous assistons, comme LACAN l'avait prédit, à la montée au zénith des objets petit *a*. Il nous faut penser les rapports entre le

183. MILLER Jacques-Alain et Éric Laurent, Ibid., p.61

184. MILLER Jacques-Alain et Éric Laurent, Ibid., p.63

sujet, la jouissance et le grand Autre dans un champ conceptuel qui n'est plus celui de l'Œdipe, dont Lacan déjà en 1938 remettait en cause la primauté dans son article sur les complexes familiaux, car le contexte sociologique n'est plus celui où la fonction du père était liée à la prévalence d'une détermination précise, celle de la famille paternaliste. *« Le Nom-du-Père a pu passer pour une restauration du père, par LACAN. Alors que c'était tout autre chose, alors que c'était un concept du retour à FREUD, qui n'était fait précisément par sa formalisation même, que pour en démontrer le semblant, et ouvrir à la pluralisation. Est-ce qu'aujourd'hui nous pouvons parler d'une grande névrose contemporaine ? Si on pouvait le faire, alors on pourrait dire que sa détermination principale c'est l'inexistence de l'Autre en tant qu'elle rive le sujet au plus-de-jouir. Le surmoi freudien a produit des trucs comme l'interdit, le devoir, voire la culpabilité, autant de termes qui font exister l'Autre, ce sont les semblants de l'Autre, ils supposent l'Autre. Le surmoi lacanien, celui que LACAN a dégagé dans "Encore", produit lui un impératif tout différent, Jouis. Ça, ce surmoi là, c'est le surmoi de notre civilisation.¹⁸⁵ »*

c/ De la routine à l'invention

Pour nous repérer dans une clinique contemporaine, il faut distinguer deux expressions de la jouissance : celle qui trouve à se fixer dans le registre symbolique sous l'opération de la castration portée par le Nom-du-Père, et celle, plus mobile, exigeant toujours davantage de satisfaction prise dans le registre imaginaire, soumise à l'impératif suivant : Jouis ! *« Le résultat c'est que la structure fait alors découvrir qu'il y a deux façons de situer la jouissance. Il y a celle qui a été privilégiée, il faut le dire, par FREUD, la première façon de situer la jouissance, si l'on veut privilégiée par FREUD, consiste dans l'érection de l'agent de castration. La seconde façon c'est l'investissement du reste, du bouchon de castration, de ce que LACAN a appelé le plus-de-jouir. Et c'est là que prend son sens le dit de LACAN dans sa Télévision, que « notre jouissance ne se situe plus que du plus-de-jouir. » C'est là que ça prend son sens parce que ça veut dire que ce qu'il appelle « notre jouissance, » la jouissance contemporaine, la jouissance du temps où l'Autre n'existe pas, ne se situe plus à partir de l'agent de castration.¹⁸⁶ »*. Ce bouchon de castration qui est évoqué ici, ce que Lacan a appelé le plus-de-jouir, nous pensons qu'il peut être assimilé à l'objet petit *a*. *« Et bien LACAN en a tiré les conséquences, c'est que l'analyste dont il repérait d'abord la position sur celle de l'Autre, majuscule, comme maître du signifiant et de la vérité, il a fini par repérer sa position sur l'objet petit *a* comme plus-de-jouir. Et c'est ça qu'il s'agit, d'une psychanalyse*

185. MILLER Jacques-Alain et Éric Laurent, Ibid., p.8

186. MILLER Jacques-Alain et Éric Laurent, Ibid., p.56

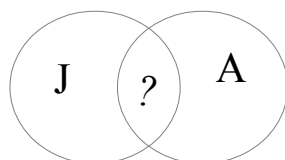
*contemporaine de la promotion du plus-de-jouir, ce qui demande pour nous d'être nous-mêmes un peu plus contemporains de LACAN, et en particulier sur la question de l'interprétation.*¹⁸⁷ »

Quand Hannah ARENDT repère dans la culture le déclin du primat de la trinité romaine de la religion, de la tradition et de l'autorité nous établissons son équivalence dans le champ de la psychanalyse en repérant le changement du mode d'expression de la jouissance qui passe d'un investissement libidinal de l'idéal à un investissement libidinal de l'objet petit *a*.

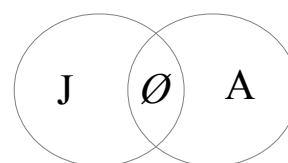
Quelles conséquences pouvons-nous tirer pour une pratique clinique qui se voudrait accordée à l'évolution des sujets contemporains ? Comment prendre en compte les changements que nous tentons de repérer dans les nouveaux modes d'expression de la jouissance ? Nous avons lié le déclin de la fonction paternelle à la disparition d'une figure consistante du grand Autre et, de façon parallèle, nous avons fait le constat d'un glissement de l'investissement libidinal de l'idéal vers l'investissement libidinal de l'objet petit *a*. Le développement psychique des sujets contemporains doit toujours en passer par l'accordage des modes d'expression de la jouissance (J) avec les exigences d'une vie sociale et donc des contraintes imposées par le grand Autre (A). Nous pouvons proposer le schéma suivant :



Comment accrocher ces deux cercles ?



Quand elle n'est pas occupée par les semblants qui vont avoir fonction d'agrafe, alors l'intersection marquée par un point d'interrogation représente le lieu du non-rapport. C'est l'espace topologique du nouage qui permet d'accrocher la jouissance propre au sujet dans un lien social possible afin qu'il quitte une position autistique de son rapport à la jouissance. Pour l'instant, nous dirons que cette intersection est vide et nous cherchons les semblants qui pourraient faire accrochage à la place de cet ensemble vide :



187. MILLER Jacques-Alain et Éric Laurent, *Ibid.*, p.58

« Cette intersection vide, manifestée comme telle, est susceptible d'être remplie par un certain nombre de termes que nous pouvons considérer, dans cette perspective, comme des suppléances, des opérateurs de connexion entre les deux ensembles. Ces intersecteurs peuvent être eux-mêmes variés et je dirais qu'ils appartiennent, chez LACAN, à deux grands registres. Ce qui est susceptible de suppléer à cette connexion relève ou bien de la routine – ce qui est un mot dépréciatif pour qualifier ce qu'on glorifie sous le nom de tradition, l'héritage des âges passés – ou bien ce qui peut être inscrit au registre de l'invention, et voire, si l'on est optimiste sur ce qui se déroule sous nos yeux, l'expérimentation du lien.¹⁸⁸ ». On a ici confirmation de notre proposition précédente selon laquelle la tradition organisait le lien social entre les générations à l'âge de la tradition (précisément) puis de la modernité. La tradition donne valeur à l'idéal et cet ensemble vide trouve alors à être rempli, d'une façon accordée avec le jeu des semblants qui sont à l'œuvre dans la société. Il faut préciser ici que l'idéal est une forme supplétive de l'objet petit *a* qui présente la qualité d'être fortement enchâssée dans le registre symbolique, et ainsi, de ne pas glisser dans l'infinie spirale métonymique d'une quête toujours inassouvie de satisfaction imaginaire. Mais comment penser un nouveau cadre conceptuel à l'âge de l'Autre qui n'existe pas ? « [...] l'autre n'existe pas, ce qui est en question là, disons-le, c'est la logique même du point de capiton. Qu'est-ce que le point de capiton ? C'est l'Autre comme opérateur capable de la disjonction du signifiant et du signifié, et de ce fait d'établir un rapport entre le langage et le réel. Si l'Autre n'existe pas, si l'Autre comme point de capiton n'existe pas, alors qu'est-ce qui vient à la place de l'Autre, LACAN l'a dit, c'est le discours comme principe du lien social. Ce qui vient à la place de l'Autre, c'est le lien social...¹⁸⁹ ». Nous dégageons deux chaînes conceptuelles distinctes selon qu'on les utilise en référence à l'âge de la modernité ou de la post-modernité :

- ✓ soit le sujet articule son mode de jouissance à partir de sa rencontre avec l'agent de la castration, le Nom-du-Père, et ce moment de séparation entre le signifié et le signifiant est redoublé avec la figure du grand Autre, garant de cette mise en forme symbolique. *C'est l'Autre comme opérateur capable de la disjonction du signifiant et du signifié, et de ce fait d'établir un rapport entre le langage et le réel.* La jouissance du sujet se fraie un chemin sous les masques de différentes expressions libidinales qui peuvent être le symptôme, l'appui sur les formes de l'objet petit *a* ou de l'idéal. Néanmoins on

188. MILLER Jacques-Alain, Les six paradigmes de la jouissance in la cause freudienne N°43, oct. 1999, p.25

189. MILLER Jacques-Alain et Éric Laurent, Ibid., p.58

peut dire que le mode de jouissance se situe de façon privilégiée dans un lien à l'idéal inscrit dans le rapport au grand Autre. Nous sommes du côté de la routine, forme de la tradition, comme opérateur de connexion entre jouissance et grand Autre.

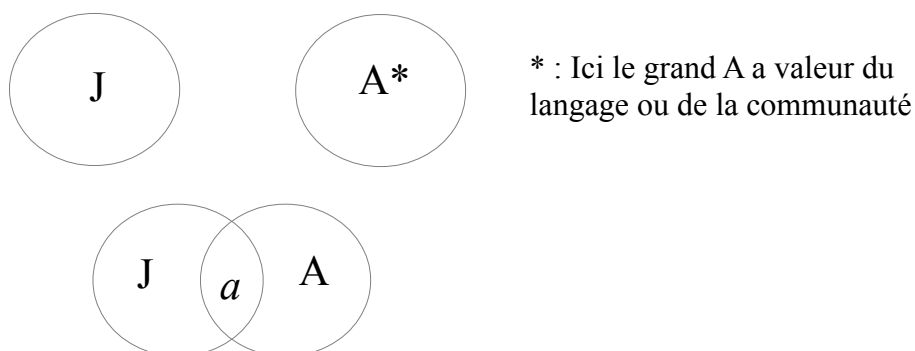
- ✓ Soit le sujet n'articule plus de la même façon son mode de jouissance à partir de sa rencontre avec l'agent de la castration, le Nom-du-Père. C'est le cas lorsque le plus-de-jouir offre une possibilité de fixation de la jouissance toujours plus présente. Le plus-de-jouir dont la voie d'expression privilégiée est le recours aux formes multiples de l'objet petit *a* sans que ne vienne s'ériger un point d'arrêt porté par l'idéal. Ce n'est plus le grand Autre qui fait office de référence stable et qui permet un calcul de sa position identitaire mais un substitut plus évanescent, plus labile auquel le lien social donne corps. Nous sommes alors du côté de l'invention comme opérateur de connexion entre jouissance et grand Autre. Pour illustrer nous pouvons faire référence aux différents réseaux sociaux, face-book et autres...

« Au fond l'accent moderne, celui qu'indique LACAN, [...], c'est qu'un mode de jouir, actuel, contemporain, dépend essentiellement du plus-de-jouir. [...]. C'est à dire que, enfin on définirait ainsi le contemporain par le démariage avec l'idéal, et on peut se passer, allons jusque là , on peut se passer des personnes, on peut se passer de l'Autre, et des idéaux et des scénarios qu'il propose, pour un court-circuit qui livre en direct le plus-de-jouir. Donc ça participe de ce qu'un philosophe a pu appeler le cynisme contemporain, la permission de se passer de la sublimation et là d'obtenir dans la solitude une jouissance directe et on sait que le société victorienne, menait une lutte qui nous paraît aujourd'hui presque hallucinée enfin contre la masturbation, parce que la masturbation, là c'est une activité cynique par excellence, c'est l'activité qui permet de court-circuiter tout le scénario social, et qui isole du scénario social. Or aujourd'hui disons qu'il n'y plus le même tabou en particulier sur la masturbation et il y a disons le pousse à la consommation qui implique précisément l'absence non seulement l'autorisation mais le rapport intense avec le plus-de-jouir et c'est là qu'il faut bien reconnaître dans la toxicomanie un élément qui est synchrone avec le développement social contemporain, c'est au fond, c'est peut-être là qu'on lit le mieux à quoi conduit la logique du développement social renforçant toujours davantage le rapport direct au plus-de-jouir.¹⁹⁰ ». Nous reprenons deux propositions qui nous offrent des points de repères cliniques d'une grande importance pour notre travail : **premièrement**, le mode de jouissance des sujets contemporains se situe préférentiellement par la voie du plus-de-jouir, cela donne toute son importance à opérer, comme nous le ferons plus loin, une distinction entre jouissance

190. MILLER Jacques-Alain et Éric Laurent, Ibid., p.265

phallique et jouissance pas toute-phallique ; **deuxièmement**, l'Autre en tant qu'il n'existe pas implique que le point de capiton se reconstitue sous la forme du lien social. Tenter d'observer les modes du semblant à l'œuvre dans une société, c'est tenter de comprendre comment une civilisation s'arrange avec la jouissance de façon collective, en tant que la communauté prend valeur de grand Autre à l'époque de l'Autre qui n'existe pas.

Comment pouvons-nous définir le point de capiton ? « *C'est l'opérateur qui est propre à surmonter la disjonction du signifiant et du signifié, qui fait apparaître ainsi le signifié comme un effet et le signifiant comme une cause et qui par là assure le rapport au réel. On peut dire que le point de capiton dont LACAN a donné une représentation dynamique [...] noue le nœud entre signifiant, signifié et référence. Alors dans ce lieu de l'Autre comme point de capiton, qu'est-ce qu'on trouve ? Le langage, sa structure, le trésor du signifiant, la consistance de l'Autre. L'intention de signification y passe, s'y réfracte, s'y soumet, c'est à dire que ce lieu de l'Autre vaut comme un lieu de pouvoir. Et dans la séance analytique LACAN y situait volontiers l'analyste comme maître de la vérité.*¹⁹¹ ». Que se passe-t-il si l'Autre n'existe pas ? Alors si ce n'est pas l'Autre qui est le lieu de la vérité, si ce n'est pas de l'Autre que l'on tire le sens de sa vie, l'Autre pris comme sujet supposé savoir, l'Autre sur lequel on règle sa jouissance et ses coordonnées identitaires, alors il s'agit de s'appuyer sur le langage en tant que lien. « *Voilà ce qui se passe quand l'Autre a volé en éclats, tout ce qui reste c'est la pratique commune du langage dans une communauté donnée.*¹⁹² ». Le philosophe Rorty dans un article qui s'intitule « Solidarité ou objectivité ? » explique qu'il y a deux façons pour les hommes de faire sens avec leur existence : soit avoir la foi en une réalité qui transcende leur communauté, le désir d'objectivité, soit ils se contentent de se construire leur réalité subjective grâce à l'usage de la conversation, le désir de solidarité. Quels sont les opérateurs de connexions propres au rapport contemporain entre la jouissance et ce qui prend valeur de grand Autre, c'est à dire le langage ou la communauté ?



191. MILLER Jacques-Alain et Éric Laurent, Ibid., p.64

192. MILLER Jacques-Alain et Éric Laurent, Ibid., p.66

Nous avons distingué une modalité formidable accordée aux exigences du marché à l'époque du discours capitaliste, c'est l'objet petit *a* sous ses formes sans cesse renouvelées des objets de consommation. Mais nous pouvons encore signaler l'usage des différentes drogues qui représentent autant de partenaires privilégiés des jeunes générations. « *La toxicomanie sacrifie l'imaginaire au réel du plus-de-jour. Et par là, il faut bien dire qu'elle est d'époque, la toxicomanie, de l'époque qui fait primer l'objet petit a sur l'idéal, comme j'en proposai la formule au début de ce séminaire. Elle est de l'époque où le grand I vaut moins que le petit a, $I < a$, et si on s'intéresse à la toxicomanie, qui est de toujours, c'est bien parce qu'elle traduit merveilleusement la solitude de chacun avec son partenaire plus-de-jour. La toxicomanie est de l'époque du libéralisme, c'est à dire de l'époque où l'on se fout des idéaux, où on ne s'occupe pas de construire le grand Autre, où les valeurs idéales de l'Autre nationale palissent, se désagrègent, en face d'une globalisation où personne n'est en charge, une globalisation qui se passe de l'idéal.*¹⁹³ »

d/ En guise de conclusion

Nous avons tenté d'extraire quelques traits saillants de l'évolution de la société à l'époque post-moderne. Quelles conséquences pouvons-nous en tirer dans le cadre de notre recherche en milieu scolaire ? Nous pouvons souligner que les sujets d'aujourd'hui n'ont pas changé structurellement et que l'aspiration à la jouissance reste propre à la nature humaine, quelle que soit l'époque. Cette jouissance peut trouver comme partenaire le grand Autre avec pour effet la formation de l'objet petit *a* et de l'idéal, pris dans un rapport dialectique qui en détermine le "poids respectif". Soit l'idéal est fortement investi et l'appui sur la spirale métonymique des objets petits *a* est borné, soit l'idéal est peu investi et on assiste alors à ce phénomène contemporain d'inflation du recours aux objets petit *a* sous tous ses aspects : objets manufacturés ou substances psycho-actives par exemple... Quand l'imgo sociale du grand Autre disparaît, il reste ses substituts naturels : le langage et la communauté. Le langage car il garantit le maintien d'un lien social au-delà de la perte du repère organisateur supporté par le grand Autre et la communauté car elle devient le lieu réservoir des identifications possibles. Le grand Autre permet à chaque sujet d'élaborer un savoir tiré des semblants déterminant son identité, on peut dire que la figure de l'Autre permet une vectorisation de ses propres repères identitaires subjectifs. À l'époque de la post-modernité, comment obtenir ce savoir qui provenait de l'Autre ? « *Alors la sphère publique actuelle, elle différerait de celle*

193. MILLER Jacques-Alain et Éric Laurent, Ibid., p.249

qui fonctionnait dans le régime précédent, parce que justement elle n'arrive plus, tout en contenant en son bord cette zone sacrée réservée d'appel au sacrifice au nom de ce qui dépasse la discussion, donc il y a ça qui est toujours présent, sans qu'il y ait les moyens de s'y retrouver, donc de le savoir. Ça ne se présente pas sous les formes en tout cas d'un savoir autre que celui que pourrait indiquer la psychanalyse, le chemin sur lequel la psychanalyse pourrait, elle, peut-être relever et s'insérer dans cette place publique pour faire entendre la façon dont elle situe le paradoxe, alors qui n'est pas crainte et tremblement, qui n'est pas l'angoisse, mais qui est la façon dont tombe sur le sujet, au-delà de l'angoisse, le secours de la jouissance éprouvée sans le savoir.¹⁹⁴ ». Comment prendre en compte, dans notre pratique avec des enfants et des adolescents, les apports de la psychanalyse à ce moment de la civilisation de l'Autre qui n'existe pas ? À l'âge de la modernité, les modes de jouissance en passaient par une reconnaissance du grand Autre à travers ses multiples incarnations ayant valeur de semblants. À l'âge de la post-modernité, la nature de la figure du grand Autre change et elle se trouve en panne de support. Pour comprendre les évolution des points de capiton possibles à la jouissance, il y a les enseignements de la psychanalyse sur le lien social.

Les évolutions de la technique accompagnent et accélèrent le mouvement de mutation de notre société. Les jeunes générations grandissent dans un monde où les espaces publics et privés se confondent, chacun peut dialoguer avec tous ses amis depuis sa chambre et le téléphone portable reste connecté toute la journée, réduisant la capacité à supporter d'être seul, séparé. Le rapport au temps et à l'espace se modifient, il devient possible d'avoir l'illusion d'être tout de suite à l'autre bout du monde. L'abondance des objets de consommation sous leur forme matérielle ou virtuelle ainsi que la facilité pour les obtenir donnent l'illusion que plus rien ne viendra limiter l'expression de la volonté individuelle. Cette forme d'allègement des contraintes modifie aussi ce qui faisait principe de réalité et l'imaginaire ne se trouve plus borné aussi clairement par les exigences de l'ordre symbolique. « *Et bien le symbolique contemporain, là où il est vif, là où il est productif, là où il est intense, le symbolique contemporain, là où il concerne le sujet et ses affects, le symbolique contemporain est comme asservi à l'imaginaire, comme en continuité avec lui.*¹⁹⁵ ». L'adulte est dépassé par l'évolution des techniques et ce sont les nouvelles générations qui initient les anciens au maniement du dernier objet produit par le marché dans un impressionnant mouvement de rapport au savoir inversé. Le lien entre les générations était assuré par la tradition. La tradition agissait comme

194. MILLER Jacques-Alain et Éric Laurent, Ibid., p.116

195. MILLER Jacques-Alain et Éric Laurent, Ibid., p.5

un principe organisateur de la civilisation et on pouvait y lire les piliers de l'ordre symbolique propre à chaque culture. La figure du grand Autre était consistante et elle en tirait sa substance d'ordre transcendantal qui permettait à chacun de déterminer une position subjective. La place et le rôle des adultes en charge d'enseignement ou d'éducation étaient rendus légitimes par la reconnaissance spontanée et implicite d'une place d'exception. Avec l'évolution de la figure du grand Autre, c'est le lien entre les générations qui se trouve vidé de sa consistance passée. Les adultes qui souhaitent comprendre ce qui se joue aujourd'hui doivent porter leur réflexion sur les nouvelles figures du grand Autre que sont le langage et la communauté. C'est précisément ici que la psychanalyse porte un savoir particulier.

Dans la société patriarcale structurée autour de la figure du grand Autre, la place de l'éducateur ou de l'enseignant s'inscrivait de façon légitime dans l'ordre symbolique. Dans une société qui n'est plus structurée autour de la figure du grand Autre, la place de l'éducateur ou de l'enseignant est comme vidée de sa légitimité ancienne. L'enseignement de la psychanalyse apporte des repères sur les nouvelles formes d'inscription dans l'ordre symbolique...

« Il s'agit bien plus de ce que LACAN appelait la réforme de l'entendement autour de ce qu'est le père, en tant qu'il est celui introduit par le névrosé, pour fermer les yeux sur sa jouissance. L'usage de père est-ce que ce serait un réveil pour ce père là, lui faire ouvrir les yeux. En tout cas, ça, c'est une tâche impossible. Elle peut se faire dit LACAN, lorsqu'il ne l'amène qu'en rêve : Père ne vois-tu pas que je brûle ? Mais pourtant l'appel au ne vois-tu pas, toi qui ferme les yeux et qui est là pour les fermer, ne vois-tu pas qu'il faut me séparer de cette jouissance qui envahit, du réel en jeu.¹⁹⁶ ». L'enseignement de la psychanalyse conduit à un questionnement très concret pour qui travaille avec des jeunes. Lorsqu'on est éducateur ou enseignant, doit-on ignorer le réel en jeu et ne pas tenter d'offrir un point d'où il serait possible de se séparer de cette jouissance qui envahit ? Doit-on se positionner à la façon d'un grand Autre inconsistant et, par ignorance ou par choix, laisser le jeune sujet trouver une figure du grand Autre exclusivement dans la communauté de ses pairs ? Doit-on refuser l'asymétrie entre les âges et ainsi prendre acte de la fin de la différence des générations ? Finalement, ces questions peuvent se résumer de la façon suivante : **Est-ce que l'adulte qui travaille avec des jeunes dans le cadre scolaire doit se donner les moyens d'une réflexion sur le rapport à la jouissance des élèves d'aujourd'hui ?** Nos lectures nous ont appris que les deux substituts possibles à la disparition du grand Autre sous sa forme traditionnelle sont le langage et la communauté. Nous pouvons dès lors esquisser deux pistes de réflexion dans la logique

196. MILLER Jacques-Alain et Éric Laurent, Ibid., p.394

portée par ce travail : soit s'interroger sur la façon de prendre langue avec les jeunes de notre société, leur offrir l'expérience de la conversation, comme le promeut le psychiatre psychanalyste Philippe Lacadée,¹⁹⁷ soit soutenir du côté des adultes un sentiment d'appartenance à une communauté donnée. Concrètement, cela peut se faire à l'occasion de séances d'analyses des pratiques en interrogeant les valeurs communes des membres de l'institution rencontrés et la nature de l'affiliation symbolique de chacun à un idéal partagé.... Cependant, au delà de ces considérations spécifiques au champ de l'institution scolaire, notre questionnement de fond porte sur les dimensions symbolique, imaginaire ou réelle des imagos liées à la figure du père post-moderne. Plus précisément, nous posons la question des évolutions du père réel en tant qu'incarnation consistante dans le lien social. Quelle est l'efficace contemporaine du père réel pour orienter la mécanique du désir sachant qu'il représente un élément structurant l'inscription dans l'ordre symbolique ? Nous posons l'hypothèse que la formule évoquant l'Autre qui n'existe pas est à entendre comme la prise en compte du déclin social de la figure du père de la société patriarcale et des imagos qui lui étaient associées. C'est ainsi les différentes formes d'incarnations du père réel qui sont évoquées par l'effacement de la figure de l'Autre.

5. Les évolutions dans le lien social sous le regard de la psychanalyse

Nous allons évoquer maintenant le concept de discours capitaliste. Par discours, il ne faut pas entendre un énoncé qui serait destiné à un auditoire lors d'une manifestation quelconque mais plutôt ce qui signe la nature particulière du lien social. Le discours serait ici l'ensemble des semblants qui organise et singularise la relation entre les sujets d'une société donnée. Présenté ainsi, le discours s'apparente à l'ordre symbolique et on peut reprendre à notre compte les mots de Michel Foucault : « *Le discours, c'est l'ensemble des significations contraintes et contraignantes qui passent à travers les rapports sociaux.*¹⁹⁸ ». Le discours s'inscrit dans une organisation sociale particulière et il donne à voir les points de structure d'une civilisation à un moment précis de son histoire.

5.1. Les discours élaborés par Lacan

Lacan a distingué 4 formes de discours et il nous a enseigné les principes qui les particularisent¹⁹⁹. « *Or, dit LACAN, on peut écrire cela avec un mathème, c'est-à-dire avec*

197. LACADEE Philippe, *Vie éprise de parole*, éditions Michèle, 2013

198. FOUCAULT Michel, *Dits et écrits II*, Paris, Gallimard, 2001. p.123

199. Séminaire XVI : D'un Autre à l'autre, 1968/1969 ; séminaire XVII : L'envers de la psychanalyse, 1969/1970 ; ou Radiophonie, 1970, ...

une schème qui imite la formalisation mathématiques. Il suffit de distinguer quatre places : 1) l'agent du discours ; 2) l'autre du discours ; 3) la production du discours ; 4) la vérité du discours, et quatre termes : sujet (\$) ; signifiant maître (S1) ; savoir (S2) ; plus-de-jouir (a). on obtient ainsi une matrice :

4 places

(1) agent	autre (2)
(4) vérité	production (3)

Dans un deuxième temps, LACAN va intituler place du « semblant » celle de l'agent (en haut à gauche).²⁰⁰ ». Lorsqu'on considère les quatre termes dans le même ordre de succession, on peut les faire tourner aux quatre places sur le mathème et on obtient ainsi quatre possibilités qui correspondent aux quatre discours : discours de l'universitaire, discours de l'hystérique, discours du maître et discours de l'analyste ; le discours capitaliste représentant un cinquième discours dans l'enseignement de Lacan. Donc pour saisir la nature précise des quatre discours, il faut au-préalable tenter une définition, même sommaire, des quatre termes. Tout d'abord il y a \$ qu'il faut formuler S barré. La lettre S représente le sujet et la barre qui vient le recouvrir renvoie à sa division. L'entrée dans la culture se paie du prix d'une perte initiale qui introduit le sujet au registre symbolique en décollant l'objet de sa représentation devenue possible. « *Au moment où s'opère la castration, l'enfant reconnaît douloureusement cette différence : il n'est pas le phallus, la mère n'a pas de phallus, et autour de cet axe vont s'établir toutes les différences avec le phallus en tant que symbole, en tant qu'expression d'une singularité qui l'érige en premier signifiant.*

*Ce changement substantif et substantiel qui ordonne la relation entre les sexes, entre le père et le fils (et entre tous les hommes), provient du remplacement d'un fait empirique par un **signifiant** : le pénis en tant qu'organe anatomique est remplacé par le phallus en tant que symbole. C'est ce que LACAN appelle, avec pertinence, la **métaphore paternelle** : dès qu'il apparaît comme symbole des différences, le phallus est une métaphore, et cette métaphore est la **Loi du Père**, la loi qui lie l'individu à l'ordre symbolique, l'obligeant à accepter la castration et la valeur du phallus en tant que symbole : l'individu devient sujet, il **s'assujettit** à la culture.²⁰¹ ». On peut dire maintenant que le sujet est divisé (\$), il est séparé du réel de sa jouissance sous l'effet, à dimension inaugurale, de la métaphore paternelle. Le phallus en tant que symbole prend valeur de premier signifiant, de signifiant maître (S1), qui dit quelque*

200. BRUNO Pierre, LACAN, passeur de Marx, éditions Erès, 2010. p.174

201. HORACIO ETCHEGOYEN, Fondements de la technique psychanalytique, Hermann, 2005, p.117

chose de la vérité du sujet, de son inscription initiale au registre du symbolique. Le lapsus, en tant que forme particulière du S1, a permis à Freud, notamment dans son ouvrage de 1901 : *Psychopathologie de la vie quotidienne*, de soutenir sa découverte de l'inconscient et des phénomènes de refoulement qui en empêchent l'accès. La jouissance, désormais barrée à toute expression directe, trouvera à s'inscrire dans le langage par l'usage métonymique et métaphorique des signifiants (S2). Le langage appareille la jouissance et c'est pourquoi nous soulignons la limite de se référer uniquement à sa dimension de signification sans considérer qu'il a forcément à faire avec le désir. Le désir qui nourrit la demande d'amour adressée à l'Autre qui est supposé pouvoir combler le véritable trou laissé par la disjonction entre le signifiant et le signifié, conséquence de l'opération de la métaphore paternelle. L'objet petit a, (*a*), est une des modalités possibles pour venir recouvrir ce trou, donner une forme de suppléance, substitutive, à une jouissance primaire désormais barrée. Ces quatre termes rapidement posés, nous pouvons tenter de comprendre leur place dans les quatre discours ; discours dont nous apercevons désormais qu'il ont pour fonction de décrire l'inscription du sujet dans un rapport possible avec la jouissance. « *Le discours, selon LACAN, est ce qui fait sens avec le réel de la jouissance, au lieu, comme le discours au sens commun de la rhétorique, de vouloir n'en rien savoir.*²⁰² ». La jouissance, par nature, ne peut s'appréhender que par ses effets sur la vie psychique du sujet que sont les symptômes, le recours aux différentes formes de l'objet *a* ou l'appui sur l'idéal. « *À ce titre, la jouissance serait l'irreprésentable du sujet qui échouerait à s'accomplir dans sa représentation par le langage.*²⁰³ ». Ainsi, Lacan situe une barrière infranchissable entre les deux places inférieures de son mathème des quatre discours : la place de la vérité (en bas à gauche) et la place de la production (en bas à droite). Cette barrière est dite « **barrière de la jouissance** », Freud l'a nommée trauma et Lacan l'a désignée comme réel. Chacun d'entre nous, sujets parlants, ignorons la vérité qui nous fonde. Il faut entendre cela comme l'effet du langage, en tant qu'il est le Nom-du-Père même, qui nous coupe de notre état de nature et des instincts chargés de fournir un "mode d'emploi" de la vie. Dès la naissance, nous sommes plongés dans un univers symbolique dont le sens est à trouver, et c'est là tout le drame de notre humaine condition. Le langage nous tient à distance de toute forme de vérité de l'être-vivant et parlant. « *S'il n'y avait qu'une seule caractéristique à retenir du discours, ce serait celle-ci : un discours est produit, mais la vérité de ce discours est inaccessible.*²⁰⁴ ». « [...] la structure de chaque discours y nécessite une impuissance, définie par la barrière de la jouissance, à s'y différencier comme

202. BRUNO Pierre, Ibid., p.176

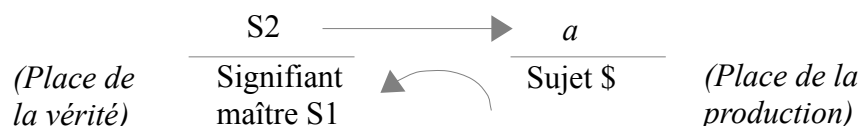
203. BRUNO Pierre, Ibid., p.175

204. BRUNO Pierre, Ibid., p.177

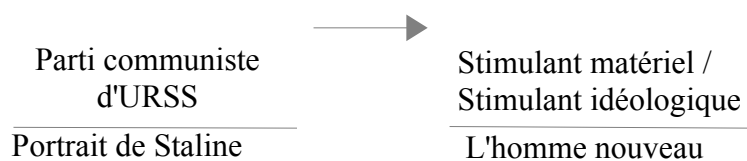
*disjonction, toujours la même, de sa production à sa vérité.*²⁰⁵ ». Nous allons ensuite voir les grands principes qui définissent les quatre discours sans chercher à en proposer une analyse approfondie. Notre objectif est simplement de fournir quelques repères afin de mieux appréhender ensuite ce qui fait la nature particulière du discours capitaliste.

a/ Le discours de l'universitaire

Commençons notre excursion dans la ronde des quatre discours par le discours universitaire :



Il est primordial de noter que la flèche incurvée qui part du bas à droite pour aller en bas à gauche, de la place de la production à la place de la vérité, représente la barrière de la jouissance. C'est donc d'un non-rapport dont il est question ici et c'est des deux termes concernés par ce non-rapport que nous saisissons la caractéristique majeure du discours étudié. Avec le discours universitaire, c'est le sujet qui est en place de production mais un sujet qui ne peut accéder au signifiant maître qui fonde sa vérité. Pour Lacan, le discours universitaire est le paradigme du système soviétique et de la bureaucratie dont il porte la caricature. « *Accrochons le portrait de Staline en S1 et collons le sigle PCUS en S2, voilà qui suffit à caractériser le discours universitaire, à simplement compléter le tableau par l'homme nouveau produit en bas à droite (illustrant \$) et le combiné stimulant matériel / stimulant idéologique en a (en haut et à droite).*²⁰⁶ »



Le savoir est en place d'agent et ce qui fonde ce savoir échappe au sujet qui est lui-même le produit de ce discours. Il y a sous l'instance qui commande : le savoir (S2), un maître qui prétend parler de la place de la vérité. Nous comprenons que, par la mise à nu de ce discours, Lacan a décomposé les mécanismes du traitement du réel de la jouissance dans une

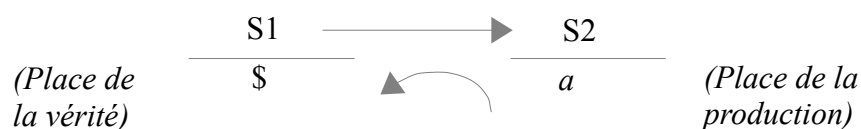
205. LACAN Jacques, Radiophonie, Autres écrits, Paris, éditions Le Seuil, 2001, p.405

206. BRUNO Pierre, Ibid., p.188

organisation sociale où le savoir est mis en place de fonder le lien social. Le discours universitaire devrait nous mettre en garde par rapport aux dérives actuelles du recours à la science et à l'imagerie cérébrale pour expliquer, non plus l'homme nouveau mais, l'homme neuronal. Le sujet ainsi produit est homologue à la machine informatique, coupé de sa vérité inconsciente et tout dysfonctionnement est alors qualifié de dyslexie, dysgraphie, dyspraxie ou tout autre signifiant commençant par dys... qui nous indique qu'il y aurait un circuit à remettre en service par des rééducations adaptées.

b/ Le discours du maître

Étudions maintenant le discours du maître qui vient ensuite lorsqu'on déplace tous les termes d'une place :



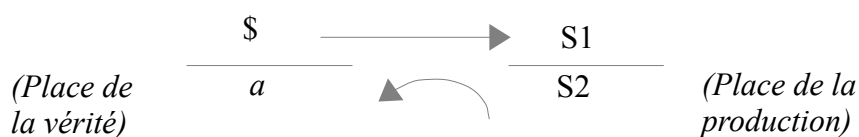
Ce qui est à la commande ici c'est S1. « [...] j'indique, [...] que c'est la fonction du phallus que de conditionner l'intégration dans l'Autre du signifiant second grâce à la néantisation symbolique ("l'élision") du signifiant premier, puisque S1 et S2 ne peuvent coexister ensemble. La tâche analysante consiste à refaire surgir ces S1 perdus, à les remettre en course grâce à la liberté conjointe du « tout dire » ou du « dire malgré tout » paradoxal, sachant que le lieu de production de ces S1, quand nous sommes dans le discours analytique, est toujours disjoint du lieu du savoir. Ce savoir Lacan l'écrit S2, au sens d'une articulation binaire de signifiants, dans laquelle l'un des deux ne figure que dans la place vide créée par l'élision du signifiant premier.²⁰⁷ ». Le discours du maître est donc celui qui est le plus apparenté au fonctionnement même de **l'inconscient**. La jouissance perdue dans le passage du S1 au S2 se récupère avec la production de l'objet *a* dans un mouvement qui échappe au sujet. « Autrement dit, *a*, le plus-de-jouir produit par ce discours, n'est satisfaisant qu'à évincer de la réalité le symptôme qui pourrait faire signe d'un réel propre à ébranler le fantasme. Pour ces raisons, le discours du maître est bien l'envers du discours analytique. Heureusement pour lui, dans la mesure où la barrière de la jouissance y est préservée, cela laisse de l'espoir.²⁰⁸ ». On peut rapprocher le discours du maître et la forme du lien social donnée par la tradition alors que le discours universitaire renvoie à l'avènement de la modernité.

207. BRUNO Pierre, Ibid., p.192

208. BRUNO Pierre, Ibid., p.194

c/ Le discours de l'hystérique

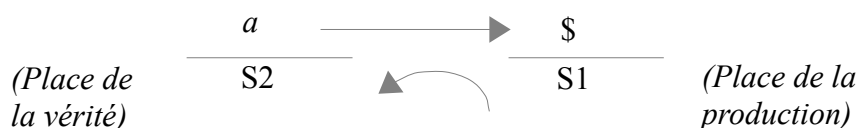
Le discours hystérique est représenté de la façon suivante :



Ce qui est à la commande ici c'est le sujet divisé et le savoir qui est en place de production. En raison de la barrière de la jouissance, aucun savoir produit par le maître ne pourra satisfaire à la vérité du sujet. *« Mais, si l'on veut bien considérer que le discours transcrit un mode de lien social et non un fonctionnement névrotique, il faut plutôt accentuer ceci que ce lien social met en évidence le désir, son juste positionnement ou juste son positionnement en tant qu'il concerne tout sujet et pas seulement les hystériques – de la même façon que la névrose obsessionnelle, tout en ne faisant pas discours, permet de penser la pensée. À ce titre, le discours hystérique est à la fois précieux et irremplaçable. Le désir, nous le trouvons à la place de l'agent du discours, en \$, soit en haut à gauche.²⁰⁹ »* Le discours hystérique est celui qui pousse le sujet à toujours destituer le maître nouvellement choisi après lui avoir signifié son impuissance radicale à satisfaire ses désirs. *« La sorcière, paradigme classique du sujet hystérique, est bien en quête d'un maître, Dieu, qu'elle puisse gouverner, c'est-à-dire dont elle puisse faire la preuve qu'il échoue à savoir le ressort intime de son désir. Les maîtres humains (les confesseurs) qui défilent à cette place de lieutenant de Dieu, n'ont dès lors le choix qu'entre désavouer leur croyance ou brûler celle qui pourrait leur en faire douter.²¹⁰ »* Si l'on souhaite placer le discours hystérique dans une perspective large qui dépasse le simple niveau individuel, probablement faut-il faire référence à cette aspiration qu'on les groupes humains à remettre en cause l'autorité en place et à vouloir toujours changer la vie...

d/ Le discours de l'analyste

Enfin, dans la chronologie des quatre discours, il y a le discours de l'analyste :



En place d'agent nous trouvons l'objet *a* et le sujet du désir est à la place de l'autre. L'objet *a* tel que nous l'avons défini précédemment vient recouvrir le trou creusé par la disjonction

209. BRUNO Pierre, Ibid., p.194

210. BRUNO Pierre, Ibid., p.182

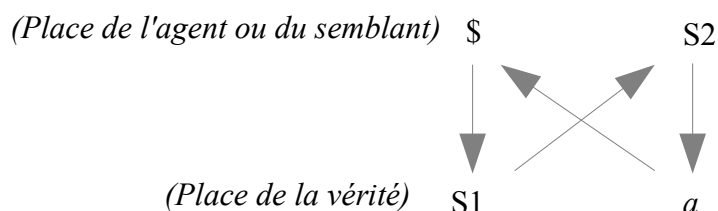
entre signifié et signifiant. Avec la reconnaissance de la métaphore paternelle, c'est la jouissance primaire qui est barrée et qui creuse une place que tentera de recouvrir, dans un élan métonymique sans fin, le semblant d'objet aux formes labiles : l'objet *a*. Et c'est bien là tout le scandale de la découverte freudienne qui situe à la place de l'agent ce qui vient recouvrir le trou dans le savoir du sujet ! Finalement, cela revient à proposer que l'inconscient est à la commande, réduisant encore, après Darwin et Galilée, les illusions humaines à être à la fois d'essence supérieure et en même temps de trôner au centre de l'univers. Quelle chute vertigineuse pour l'Homme que d'entrevoir qu'il n'est plus maître dans sa propre maison ! Lacan formalise cela avec le discours de l'analyste. « *Il se caractérise par le fait d'autoriser un désir qui n'est pas du sujet, mais s'origine d'un semblant d'objet. Cette proposition de Lacan est manifestement aussi scandaleuse que celle de Freud dénonçant l'équivalence entre psychisme et conscient et osant formuler la thèse d'un penser inconscient. Un désir non subjectif ! Or la découverte de Lacan commence et finit là.*²¹¹ ». Il faut préciser encore que de la même façon qu'il est impossible pour le maître (S1) de commander au savoir (S2), il est impossible à l'analyste (*a*) de commander à l'analysant (\$). Ce qui opère dans le rapport entre analyste et analysant durant la cure, ce n'est donc pas la suggestion mais le transfert et c'est aussi par la dissolution de ce transfert que peut se marquer la fin de l'analyse. Le travail de la cure consiste à produire, à travers l'invitation créatrice aux associations libres, une série de S1 et de s'apercevoir, durant le travail avec l'analyste, qu'ils ne s'articulent jamais tout à fait dans un rapport de signification avec des S2. Il y a toujours un au-delà du sens rationnel... Il s'agit d'une façon d'appréhender le vide en soi laissé par la castration symbolique, une véritable expérience d'éprouvé physique d'un trou. L'analysant fait l'expérience d'une rencontre possible avec ce qui échappe toujours dans les autres discours : la jouissance. « *Entre ce qu'il dit (S1) et ce qu'il sait (S2), il y a cette disjonction qui inter-dit la jouissance. Assumer cette disjonction implique de consentir à ceci : c'est non pas le sujet qui sait, mais le symptôme.*²¹² ». Les discours permettent de penser le lien social comme autant de façon de faire sens avec le réel de la jouissance. Nous opposons le discours de l'analyste aux trois précédents en ceci : c'est le seul où il est véritablement question d'une reconnaissance de la jouissance et de la singularité de chaque sujet. En ce sens, il nous intéresse au plus haut point pour notre recherche qui pose la question de tenter d'observer et comprendre les modalités post-modernes d'accrochage de la jouissance.

211. BRUNO Pierre, Ibid., p.196

212. BRUNO Pierre, Ibid., p.197

e/ Le discours capitaliste

Après avoir cherché à donner quelques points de compréhension des quatre discours de Lacan, il devient plus aisé de présenter à présent notre lecture du discours capitaliste et d'expliquer en quoi nous pensons qu'il éclaire ce travail. Voici comment Lacan représente et vectorise le mathème du discours capitaliste tel qu'on peut le trouver dans *Télévision* :



Ce schéma est construit sur le modèle du discours du maître avec seulement une inversion des termes situés à la place du semblant et à la place de la vérité. Ainsi \$ se retrouve en haut et à gauche au-dessus de S1. La flèche relie toujours \$ et S1 dans le même sens que dans le discours du maître si bien qu'elle est maintenant orientée vers le bas. L'élément essentiel qui caractérise le discours capitaliste nous paraît être la levée de la barrière de la jouissance. Lacan a prolongé l'œuvre de Freud en indiquant comment le langage appareille la jouissance. Par la disjonction du signifié et du signifiant, l'écart entre S1 et S2, quelque chose cède d'une jouissance primaire dont on peut faire remonter l'origine dans l'éprouvé de faire Un avec le corps maternel. Quelque chose cède au prix de la division du sujet. La jouissance est barrée mais toujours présente, elle s'apparente désormais à un « trou à combler²¹³ » « *Le plaisir, comme le déplaisir, sont des réalités physiologiques. La jouissance est d'un autre ordre puisque, si elle n'est pas sans le corps, le corps-organisme, elle n'est pas non plus sans le langage. En faisant l'impasse sur la barrière de la jouissance, on fait l'impasse sur cet obstacle dont la nature est de faire naître une promesse qui ne pourra être tenue que dans l'anéantissement. La jouissance est une "substance négative"*²¹⁴ ». Le langage assure et garantit une forme de commerce avec la jouissance par le fait même d'une mise à distance du réel qui y est associé. Nous pourrions qualifier cela d'effet de « négativation » du réel de la jouissance. Le langage échoue donc à dire ce qu'il en est de la vérité du sujet, mais, c'est ce ratage qui nourrit la demande faite à l'autre, l'autre supposé pouvoir répondre à ce qui n'est finalement que demande d'amour perdue dans un jeu de semblants. « *Le dérapage du signifiant est ce qui fore une issue à l'aporie de la jouissance, mais le discours, parce qu'il est*

213. LACAN Jacques, Radiophonie, Autres écrits, éditions Seuil, 2001. p.434

214. BRUNO Pierre, Ibid., p.201

*du semblant, empêche le dérapage du signifiant d'aller jusqu'à la destruction complète du lien qu'assure la fonction langagière. Le semblant, ou sens blanc, est ce qui, en soustrayant au langage, pour faire la part du dérapage du signifiant, sa prétention à faire sens absolu de tout, permet un échange comportant un niveau acceptable de quiproquo. [...] Le semblant est ce qui, en dépit de l'impossibilité plénière de la jouissance et du dérapage du signifiant, permet au langage, par le discours, de faire lien et d'assurer une régulation et une circulation de la jouissance qui est en principe apte à éloigner les spectres du déchaînement maniaque ou du passage à l'acte, deux « manières » de briser là, comme on dit, ce lien.²¹⁵ ». Le rapport de S1 à S2 est comparable à celui reliant le capitaliste et l'ouvrier. Le moteur de cette relation devient la puissance financière au service de la production de ce que Marx a qualifié de plus-value. Avec le mathème du discours capitaliste, Lacan indique l'homologie entre la plus-value et l'objet *a*, c'est-à-dire le plus-de-jouir. Le plus-de-jouir est censé venir boucher le trou de la jouissance et satisfaire, au moins en partie, le sujet qui est en place d'agent. On constate, avec le lien social tissé sous le discours capitaliste, une forme de spirale sans fin qui tire sa force de la puissance financière (S1) pour orienter le savoir-faire de l'ouvrier (S2) au service de la production de plus-de-jouir (*a*) pour enfin faire retour vers le sujet/consommateur (\$) lui-même sous l'emprise du maître capitaliste (S1). Nous pouvons illustrer le mathème du discours capitaliste en situant en place d'agent le sujet consommateur et actionnaire de l'entreprise qui l'emploie. Ce sujet est sous l'emprise d'un maître incarné par la figure du capitaliste et des opérateurs financiers. Le savoir produit est celui de l'aliénation à l'économie de marché qui vise une rentabilité toujours accrue. La production des objets de consommation fournit la plus-value qui fera le bénéfice du sujet consommateur/actionnaire. Le sujet consommateur/actionnaire verra sa propre entreprise fermer ou être délocalisée pour garantir un taux de rentabilité élevé à ses propres actions. Ainsi, on peut observer, à travers cette spirale mortifère, un effet de la jouissance sans frein dans le lien social contemporain. La boucle est bouclée et la jouissance, en tant que trou à boucher, va donner l'impulsion à une ronde infinie dont les conduites addictives donnent aussi une parfaite illustration. « *On aura noté que, dans le discours capitaliste comme dans le discours analytique, nous trouvons $a \rightarrow (\$)$, mais cette vexion a , dans ces deux discours, une signification opposée. Dans le discours analytique, elle est indexée, nous l'avons vu, d'une impossibilité. Dans le discours capitaliste, au contraire, le plus-de-jouir (a) est censé venir saturer le manque-à-jouir.²¹⁶ » ». On peut conclure, et c'est là que nous trouvons une précieuse indication pour notre travail de recherche**

215. BRUNO Pierre, Ibid., p.206

216. BRUNO Pierre, Ibid., p.209

questionnant le rapport à la jouissance dans notre contexte de post-modernité, que le lien social indexé au discours capitaliste provoque un effet dont certains auteurs soulignent la dimension de forclusion de la castration. « *En 1972, dans son séminaire « le savoir du psychanalyste* », Lacan avance cette thèse que le discours capitaliste forclot la castration. *C'est en ce sens qu'il est dérogatoire quant à la structure des discours. La barrière de la jouissance y est abolie – autrement dit, les appareils que commande cette barrière et qui ont pour fonction de permettre un colmatage du trou malgré le trou font défaut. Désormais, la récupération du plus-de-jouir, au lieu de permettre une pause dans la soumission à l'impératif du jouir, au Dieu insatiable, ne fait qu'augmenter le manque-à-jouir et, qui plus est, la soif de ce manque. L'enrichissement se révèle dépouillement.*²¹⁷ ». Dans le cadre de ce présent travail, nous posons la question du rapport à la jouissance pour les élèves d'aujourd'hui. Il ne s'agit pas de dégager une innovation sur le plan pédagogique, car, comme nous en trouvons des indications dans la correspondance entre Freud et le pasteur Pfister²¹⁸ nous nous situerions alors dans un champ qui ne serait plus celui de la clinique psychanalytique. Par contre, un de nos objectifs est d'appréhender ce qui fait changement dans le rapport que les élèves entretiennent aujourd'hui avec le savoir. Le savoir est une variation de l'objet *a* que Freud recouvrait sous le principe de la sublimation. Le savoir se trouve dès lors référé au manque lui-même annexé à la castration. En conséquence, il nous paraît désormais incontournable d'interroger la pertinence de la notion de forclusion de la castration...

5.2. La forclusion du Nom-du-Père

Dans le fil de notre élaboration théorique, il nous a semblé utile de proposer un éclairage du concept de forclusion du Nom-du-Père afin de mieux saisir ce qu'il en est du rapport de l'adolescence contemporaine avec la notion de psychose clinique, psychose ordinaire et de forclusion de la castration. Avant d'avancer plus loin, il faut déjà être le plus au clair possible sur une définition et une analyse partagée de ces notions. Qu'est-ce que la forclusion du Nom-du-Père ? Tout d'abord, il nous faut retenir que le concept de forclusion du Nom-du-Père a été mis à jour par Lacan dans son prolongement de l'œuvre de Freud. C'est Lacan qui a véritablement théorisé et élevé au rang de concept clinique le terme allemand de *VERWERFUNG* que nous traduisons par forclusion. « *Quand il [Lacan] introduit sans commentaire son ultime traduction de la Verwerfung, il le fait en une période où il est en train de découvrir que dans la psychose elle porte spécifiquement sur le Nom-du-Père. Or l'on sait*

217. BRUNO Pierre, Ibid., p.322

218. FREUD Sigmund, Correspondance avec le pasteur Pfister, éditions Gallimard, 1991

que ce dernier désigne ce qui dans le symbolique incarne la loi, dès lors s'il existe dans le français contemporain un terme qui possède une connotation juridique bien marquée, et qui permet de traduire une *Verwerfung* de la loi, il est assurément plus pertinent que des vocables plus neutres, comme ceux de rejet ou de retranchement. C'est l'acception juridique de la forclusion, celle aujourd'hui la plus courante qui fut retenue par Lacan [...].²¹⁹ ». Il y a quelque chose de spécifique à la forclusion dans la psychose qui n'est pas de l'ordre du refoulement dans la névrose. La rigueur clinique impose de lier forclusion au Nom-du-Père et de prendre en compte une faille narcissique initiale qui se marque au niveau de l'assujettissement à l'ordre symbolique. « *L'investigation lacanienne de la psychose se fonde dans les années cinquante sur la présence d'une lésion dans le champ de l'Autre. Un signifiant y fait défaut. Il n'est pas refoulé mais forclos. De sorte que n'étant pas articulé dans le symbolique, quand il fait retour, il surgit dans le réel. Il s'avère par surcroît que ce signifiant n'est pas quelconque : il porte la fonction paternelle, déjà dégagée par Freud comme essentielle pour l'assise du sujet.*²²⁰ ». Le sujet humain est pris dans le langage avant même sa naissance, il existe dans le discours de ses propres parents et vient à occuper une place dans le lien social qui lui préexiste. En ce sens : « *La préexistence de l'Autre du signifiant à la naissance est sans doute la thèse majeure de l'enseignement de Lacan.*²²¹ ». Mais c'est une chose que d'être pris dans le langage comme le sont tous les *parlêtres* et s'en est une autre que d'y évoluer sous le primat de l'ordre symbolique. C'est l'opération du Nom-du-Père qui vient donner la clé de l'organisation symbolique. L'opération du Nom-du-Père fait obstacle à l'aspiration à une complétude imaginaire qui serait la marque du rapport à l'Autre maternelle. C'est par ce renoncement, à entendre comme une castration symbolique, que le sujet manifeste de façon inconsciente son inscription sous la loi. Le Nom-du-Père est donc ce : « *signifiant qui dans l'autre, en tant que lieu du signifiant, est le signifiant de l'Autre en tant que lieu de la loi.*²²² ». En cas de forclusion de l'opération du Nom-du-Père, c'est à dire en cas de non avènement subjectif au champ du symbolique, c'est alors toute la structure du sujet qui s'inscrira sous le registre de la psychose. « *Si "la loi de l'homme est la loi du langage", comme le conçoit Lacan en 1953, le Nom-du-Père s'égale à une fonction qui, au sein même du langage, permet à celui-ci d'imposer l'ordre symbolique.*²²³ ». Cependant, ce concept de Nom-du-Père est à considérer différemment selon le moment de l'évolution de l'enseignement de Lacan. Avant les années soixante, il marque l'opération par laquelle le sujet s'inscrit dans

219. MALEVAL Jean-Claude, *La forclusion du Nom-du-Père*, éditions Seuil, 2000. p.72

220. MALEVAL Jean-Claude, *Ibid.*, p.80

221. MALEVAL Jean-Claude, *Ibid.*, p.79

222. LACAN Jacques, *Du traitement possible de la psychose*, Écrits, éditions Seuil, 1966, p.583

223. MALEVAL Jean-Claude, *Ibid.*, p.93

l'ordre symbolique ou non selon qu'il relève d'une structure névrotique ou psychotique. Tout se passe comme si l'Autre était tout entier le réservoir des signifiants et que l'opération du Nom-du-Père marquait le point de bascule du sujet au champ de l'Autre, l'Autre étant le lieu qui soutient le désir de trouver un "sens plein" à notre existence. Le Nom-du-Père est bien ici ce qui lie désir et loi. Après les années soixante, l'Autre est présenté comme incomplet et il n'est plus tout entier le réservoir des signifiants. L'Autre se trouve désormais appréhendé comme "le lieu du manque"²²⁴, le lieu qui soutient le désir de trouver maintenant un semblant de sens ("sens blanc") à l'existence. L'Autre complet (A) recouvre entièrement l'instance des signifiants et, durant la cure, le principe de la métaphore permet de mettre à jour le sens qui échappe au sujet, mais, avec l'Autre barré (\bar{A}), Lacan nous indique que tout ne peut pas se symboliser, le symptôme n'est pas qu'une affaire de signifiant mais il a aussi à voir avec la jouissance même et c'est le concept de « sinthome » qui peut maintenant être introduit. L'incomplétude de l'Autre renvoie de façon nouvelle à la forclusion comme inhérente à la nature humaine, et donc « normale », car il y a toujours une part du sujet pris dans le langage qui échappe au symbolique. « *La fonction paternelle ne se soutient que d'un signifiant extérieur à la chaîne, écrit $S(A)$, à l'égard duquel il serait possible de faire état d'une forclusion normale et normative, corrélée à celle du sujet, parfois mentionnée par Lacan à ce moment de sa recherche. Cependant, il faudrait distinguer cette forclusion-là de la forclusion psychotique, caractérisée par la non-fonction du signifiant exclu.*²²⁵ » L'opération du Nom-du-Père est ce qui rend possible une certaine articulation, un nouage de la chaîne signifiante entre les registres imaginaire et symbolique et la psychose renvoie à la non-fonction du signifiant du Nom-du-Père. Il est très important de souligner cette évolution car elle marque un changement dans l'appréhension du concept de Nom-du-Père de l'opération à la fonction. L'opération se caractérise par un passage entre deux états : avant et après l'opération du Nom-du-Père alors que la fonction exprime davantage un niveau de prise en compte selon que la fonction opère efficacement. Lorsque qu'il y a non-fonction du signifiant exclu, le sujet psychotique pourra trouver des suppléances qui assureront, malgré la faille initiale, une certaine articulation, plus ou moins opérante et qui inclut le délire, de la chaîne signifiante. Lacan nous enseigne donc, à partir des années soixante et avec toujours plus de précisions dans le séminaire portant sur l'angoisse en 1963, ce qui est au principe de la fonction paternelle. L'enfant s'extrait d'un sentiment de complétude premier qui sature la jouissance. Cette séparation est la résultante de l'inscription dans la langue, portée tant par le père que par

224. LACAN Jacques, La direction de la cure et les principes de son pouvoirs, Écrits, éditions Seuil, 1966, p.627

225. MALEVAL Jean-Claude, Ibid., p.104

la mère, de l'impossibilité à être l'objet de la jouissance de l'Autre maternelle. C'est ainsi que l'enfant fait la rencontre avec un manque-à-être qui lui ouvre, dans un mouvement de substitution, l'espace de l'ordre symbolique. C'est dans ce mouvement que l'objet premier, porteur de la promesse de toutes les satisfactions, est à jamais perdu. Il reste un trou et c'est précisément la fonction de l'objet *a*, en tant qu'il échappe au tout phallique de la jouissance, que de faire désormais tentative de venir boucher ce vide imaginaire. Ainsi la fonction du Nom-du-Père permet de faire connexion entre le langage et l'objet *a*. L'Autre est barré et il n'est plus totalement superposable à l'espace du symbolique, la fonction du Nom-du-Père tire son effet d'être extérieure à la chaîne signifiante mais perd en même temps son univocité pour devenir une affaire singulière. C'est ce que Lacan nomme la pluralisation du Nom-du-Père. « *La pluralisation du Nom-du-Père indique l'existence des manières diverses d'interpréter cette exigence de l'Autre, tout en soulignant que les voies du désir dérivent de l'ordre signifiant. Elle affirme que la fonction paternelle cesse de ressortir d'un universel logé dans l'Autre : elle est tirée vers un particulier propre à la structure du sujet.*²²⁶ ». Lacan prolongera encore son enseignement lorsqu'il référera le Nom-du-Père à une sorte d'économie de la jouissance qui s'inscrit dans le prolongement de sa lecture de l'œuvre de Marx. On peut donc retenir que : « *De nombreuses modifications se sont opérées dans l'appréhension du Nom-du-Père. Initialement conçu comme un signifiant inséré dans l'Autre, garant de l'existence d'un lieu de la vérité, il se pluralise en se corrélant à une perte de jouissance, puis il est rapporté dans les années soixante-dix à une formalisation qui rend compte de l'ordonnement de la chaîne signifiante, et qui corrèle celui-ci au chiffrage de la jouissance. À la faveur des dernières élaborations lacaniennes, une « axiomatique de la jouissance », selon une expression de Jacques-Alain Miller, supplante peu à peu celle de l'Autre. Le point de départ pris dans le « ça jouit » ne récuse cependant la prise en considération de l'Autre : l'Un de la jouissance sait qu'il doit compter avec l'Autre. Pourtant entre eux pas de rapport harmonique, les formules de la sexualité, contemporaines du Nom-du-Père rapporté au zéro, l'établissent en rigueur, tout en proposant une nouvelle formalisation de la fonction paternelle, fondée sur l'existence du Un qui fait exception.*²²⁷ ». La psychose est considérée dans cette dernière modélisation comme la conséquence d'un défaut de la formule qui permet de trouver le pas de la chaîne signifiante. Tout se passe comme s'il manquait la mesure première, celle qui doit faire référence pour trouver le bon intervalle entre les maillons de la chaîne signifiante, et qui se calcule d'après la fonction paternelle. Le Nom-du-Père est ce qui

226. MALEVAL Jean-Claude, Ibid., p.107

227. MALEVAL Jean-Claude, Ibid., p.118

rend possible un nouage de la jouissance aux signifiants, un étayage par le langage. La non-fonction du Nom-du-Père place le sujet psychosé aux prises avec une jouissance qui fait effraction sans avoir pu être médiatisée et pacifiée par l'opération symbolique. Ensuite, dans les années soixante-dix, l'enseignement de Lacan prendra appui sur le nouage borroméen. Il représente le réel, le symbolique et l'imaginaire comme trois anneaux qui enserrant un trou qui fait la place à l'objet *a*. *« En combinant de manière borroméenne l'imaginaire, le symbolique et le réel, il produit un franchissement conceptuel qui le conduit en 1975 à établir une équivalence entre la chaîne borroméenne et le Nom-du-Père. Pour nouvelle que soit cette thèse, elle ne cesse de considérer le père comme ce Un qui n'enferme qu'un trou - même si celui-ci est devenu pluriel. Toutefois, il se doit d'être présent en chacun des anneaux puisque le défaut d'un seul suffit à briser la chaîne, c'est pourquoi Lacan mentionne l'imaginaire, le symbolique et le réel comme trois formes du Nom-du-Père : ce sont, affirme-t-il, « les noms premiers en tant qu'ils nomment quelque chose ».²²⁸ ».* Le Nom-du-Père n'est plus référé à une fonction de nouage de la jouissance qui serait l'exclusivité du symbolique mais qui procède aussi des registres imaginaire et réel. Dès lors, avec cette dernière formalisation, on s'aperçoit que la jouissance est présentée comme illocalisable et c'est le sinthome qui aura fonction de rendre compte de la façon dont chaque sujet parvient à rapporter et à articuler la jouissance au signifiant. *« À l'inverse, la carence de la structure borroméenne entraîne une délocalisation de la jouissance, un envahissement parasitaire de celle-ci ; les indications de Lacan s'avèrent à cet égard explicites et diversifiées.²²⁹ ».* *« Quand les S_1 du sinthome s'avèrent inaptes à soutenir la division du sujet, soit ils s'éparpillent (absence de nœud), soit ils se prennent en masse avec les S_2 (nœud de trèfle). Du côté du pôle schizophrénique de la psychose, la jouissance de la langue s'avère déchaînée, elle tend à tourmenter les organes, le sujet ne parvient guère à la traiter par l'imaginaire pour en tirer un certain plaisir. À l'autre pôle, la certitude délirante se révèle inébranlable, imaginaire, symbolique et réel se prolongent l'un dans l'autre, la jouissance se prend à des formations imaginaires, ce qui rend possible des procédures d'homéostasie. Le délire apparaît comme une tentative pour mettre en place une suppléance au Nom-du-Père défaillant, son travail, à l'instar de celui du symptôme, opère à partir de la lettre pour parvenir à fixer la jouissance.²³⁰ ».* Lacan nous rend attentifs aux inventions des sujets psychotiques face à la forclusion du Nom-du-Père. Il s'agit désormais d'accueillir, voire de soutenir, les suppléances à la défaillance du nouage borroméen...

228. MALEVAL Jean-Claude, Ibid., p.37

229. MALEVAL Jean-Claude, Ibid., p.146

230. MALEVAL Jean-Claude, Ibid., p.148

5.3. La psychose ordinaire

Nous avons vu, en suivant l'enseignement de Lacan, que le point central qui signe la structure psychotique est déterminé par la forclusion du Nom-du-Père. Que cette forclusion soit rapportée essentiellement au registre symbolique dans le rapport à l'Autre comme lieu de tous les signifiants, qu'elle admette l'incomplétude de l'Autre ou qu'enfin elle se marque par une absence de nouage borroméen selon les références prises au fil de l'élaboration lacanienne, il y a toujours carence de l'Un-père qui donne la mesure première d'un accrochage de la jouissance au signifiant. La psychose ordinaire n'est pas de nature différente que la psychose décrite précédemment à travers les éléments cliniques de son origine structurelle. Cette psychose clinique se différencie de la psychose ordinaire par des modalités d'expression davantage installées et inscrites dans la rapport à la réalité. *« On peut en déduire que la clinique de la psychose ordinaire participe de la même structure, et qu'elle ne doit se différencier de la psychose clinique que par la discrétion de ses manifestations et par ses modes originaux de stabilisation. »*²³¹. Les modes originaux de stabilisation correspondent aux trouvailles du sujet qui font suppléances à la défaillance de la fonction paternelle ; suppléances qui ne passent pas par des manifestations symptomatiques bruyantes mais, au contraire, peuvent trouver à s'inscrire dans un lien social d'allure non-pathologique. Lacan nous a indiqué qu'une des modalités fréquentes de suppléance à la carence du nœud borroméen pouvait être l'appui sur la lettre. Il indique comment pour l'écrivain irlandais Joyce la littérature parvient à faire tenir les registres réel, imaginaire et symbolique. Le symptôme trouve sa compensation dans son expression même ! Lacan *« [...] fait mention en 1976 de « compensation par le sinthome » à propos de Joyce. »*²³². Certains analysants font parfois récit de leur sensation extrême de bonheur ou de perte en rapport avec des épisodes bien précis de leur vie qui, pour une part d'entre-eux, renvoient à leur impossibilité de régulation phallique de la jouissance. *« La non-extraction de l'objet a implique que le montage du fantasme fondamental n'est pas en mesure de s'instaurer. Les indices de la carence de celui-ci se discernent principalement dans le sentiment d'une absence de direction personnelle, dans la labilité des symptômes et dans une incapacité à parer la malignité de l'Autre. »*²³³. Cet état de non-séparation a pour conséquence de laisser le sujet sans la boussole du rapport aux signifiants. Il pourra alors choisir de régler son être en prenant appui sur ce qu'il suppose des attentes des autres du lien social. Cette solution s'observe dans les attitudes qui visent à faire

231. MALEVAL Jean-Claude, Éléments pour une appréhension clinique de la psychose ordinaire, Séminaire de la Découverte Freudienne, 18-19 janvier 2003. p.3

232. MALEVAL Jean-Claude, Ibid., p.17

233. MALEVAL Jean-Claude, Ibid., p.23

« comme si » dans un mouvement superficiel de pure conformité aux exigences posées par l'environnement. On comprend aisément que cela ouvre la place à une longue série de symptômes discrets qui pourront tout aussi bien être connotés de façon positive comme autant de capacités d'adaptation aux changements de l'environnement. Ainsi, le réel peut ne pas trouver à s'articuler de façon adéquate aux autres registres sans que cela s'exprime nécessairement par de spectaculaires psychoses déclarées. La psychose ordinaire couvre ce champ qui renvoie aux trouvailles, plus ou moins opérantes selon les sujets, pour compenser l'équilibre borroméen impossible. On observera alors un nouage singulier entre les registres qui sollicitera de manière originale le réel, l'imaginaire ou le symbolique pour parvenir à contenir les assauts d'une jouissance dérégulée. Par exemple, le sujet pourra choisir d'intégrer un groupe politique extrême ou de rentrer dans l'armée afin suppléer à la carence de son propre sentiment d'identité. *« Les identifications imaginaires non soutenues par le trait unaire constituent un signe clinique de première importance, car elles répondent aux deux données exigées pour le discernement de la psychose ordinaire : elles témoignent et d'une faille subjective et de la compensation de celle-ci. »*²³⁴ ». Lorsqu'il n'est pas absorbé dans le brouillard des états-limites et autre qualificatif de « boder-line », le concept de psychose ordinaire illustre la diversité des expressions symptomatiques venant faire réponse à une économie de la jouissance inscrite sous le régime de la forclusion du Nom-du-Père. Cependant, dans le cadre de cette recherche, il ne peut pas nous offrir de clés de compréhension aux différentes observations que nous allons faire auprès du public de collégiens rencontrés. Il vient simplement marquer une limite au-delà de laquelle l'institution scolaire n'est plus en mesure de répondre seule aux difficultés posées par les jeunes accueillis. Enfin, le concept de psychose ordinaire souligne la labilité des formes de nouages singuliers de la jouissance avec les différents registres borroméens. Il nous invite à être particulièrement vigilants à la variété des trouvailles ayant valeur d'étayage à la jouissance des adolescents contemporains dans un monde occidental qui n'a plus le même recours à la solution du Nom-du-Père dans sa version donnée par la société patriarcale.

5.4. Forclusion de la castration ?

La forclusion de la castration est le dernier point sur lequel il nous semble important de posséder, dans le cadre de ce travail, une définition partagée. Nous avons vu précédemment comment Lacan avait associé le terme de forclusion avec la fonction du Nom-du-Père. En cas de forclusion du Nom-du-Père, le signifiant phallique ne vient pas substituer à

234. MALEVAL Jean-Claude, Ibid., p.41

l'impossibilité réelle d'une jouissance, celle du corps de l'Autre, le trou qui laisse la place au manque et au désir médiatisée par l'appui sur le signifiant. L'absence du nouage borroméen laisse le sujet psychotique aux prises avec une jouissance non régulée qui fera retour dans les registres du réel, de l'imaginaire ou du symbolique. Le sujet trouvera alors des suppléances singulières, plus ou moins opérantes, qui marqueront sa position plutôt dans le champ d'une psychose clinique ou d'une psychose ordinaire. La fonction de l'objet *a* est à considérer, de notre point de vue, par le vide qu'il vient signifier. Là où il y avait présence du corps de l'Autre maternel, le Nom-du-Père vient libérer un espace qui marque la séparation et qui du même coup signe l'impossible du rapport sexuel en tant qu'expression de la pleine satisfaction de la jouissance-Une. « [...] le signifiant n'est pas propre à donner corps à une formule qui soit du rapport sexuel. D'où mon énonciation : il n'y a pas de rapport sexuel, sous-entendu, formulable dans la structure.²³⁵ ». L'objet *a* présente donc deux faces : celle de l'objet perdu, de l'objet qui a chu avec la castration symbolique et une autre face qui rend possible l'accueil d'infinies productions substitutives. Par ces différentes incarnations, qui peuvent prendre les formes de la voix, du regard, des fèces, du rien... l'objet *a* s'étaye toujours autour du vide initial et remplit une fonction de « cause du désir ». La forclusion de la castration signifie le rejet du trou consécutif à l'opération du Nom-du-Père et donc ne permet pas de situer l'objet *a* dans sa dimension de plus-de-jouir échappant à la mise en forme phallique de la jouissance-Une. La forclusion de la castration se marque par un effet de dérégulation de la jouissance qui n'en passe plus par les étayages conjugués du manque et du mot. Il faut prendre garde ici à ne pas confondre la forclusion de la castration propre à la psychose, qui ne ferme pas les vannes à la jouissance-Une, et les effets du discours capitaliste sur l'économie psychique qui affecte la jouissance phallique. « Tout ceci ne procède que d'une seule et même chose : le « discours capitaliste au sens strict – celui dont Lacan produit le mathème dans « Du discours analytique » – est, de tous les discours formalisés par Lacan, le seul à ne pas être fondé sur la renonciation à la jouissance.²³⁶ ». Il s'agit de comprendre comment s'étaye la jouissance-Une, selon quel principe elle prend sa forme phallique dans la chaîne signifiante et de repérer le reste qui s'inscrit dans l'objet *a*, ce plus-de-jouir marqué par le pas-tout phallique. Or, le discours capitaliste que Lacan a ajouté aux quatre premiers incite à ce que « notre jouissance ne se situe plus que du plus-de-jouir.²³⁷ ». C'est donc un discours qui se boucle sur les objets et leurs usages (les "lathouses") dans une spirale visant à une jouissance jamais atteinte. La

235. LACAN Jacques, Radiophonie, Autres écrits, éditions Seuil, 2001. p.413

236. ASKOFARE Sidi, La perversion généralisée, article trouvé sur internet : « w3.erc.univ-tlse2.fr/pdf/La_perversion_generalisee.pdf ». p.5

237. LACAN Jacques, Télévision, Autres écrits, éditions Seuil, 2001. p.534

forclusion de la castration altère le rapport à l'objet *a* qui ne se présente plus par le vide qu'il supplée mais par l'illusion du plein qu'il contient. Alors que sous le régime du discours capitaliste, l'objet *a* assume pleinement sa fonction de plus-de-jour. Nous pensons qu'avec la prégnance du discours capitaliste, les mouvements imaginaires visant à une satisfaction immédiate sont encouragés et que, dès lors, la jouissance n'est plus endiguée de la même façon. Le nouage borroméen ne relève pas de la défaillance psychotique mais il se boucle différemment. Le discours capitaliste « *est relatif au fait qu'il est fondé sur la croyance en la jouissance toute, en la saturation du manque à jouir et à son caractère impératif – S₁ en position de vérité y indexe le pousse-au-manque à jouir; l'impératif de la jouissance – par quoi il prescrit les objets même qu'il fabrique et dont l'obsolescence programmée entretient son dynamisme et sa vitalité.*²³⁸ ». Au regard des définitions que nous avons retenues des différentes approches cliniques de la psychose, réservons le terme de forclusion du Nom-du-Père à la psychose. Les jeunes avec lesquels nous avons travaillé relèvent des caractéristiques de la structure névrotique et, par conséquent, il nous semble plus précis d'exclure l'usage de l'expression forclusion de la castration. Cependant, l'effet de la montée du discours capitaliste encourage les fixations aux processus imaginaires propres au stade du miroir et nous y reconnaissons davantage l'expression d'un **déni de la castration**.

5.5. Langage, désir et objet *a*

Précisons les concepts de langage, de désir et d'objet *a* qui nous serviront d'outils dans l'analyse du recueil clinique que nous avons opéré avec quelques collégiens. On a appris avec LACAN que : « *Le désir s'ébauche dans la marge où la demande se déchire du besoin : cette marge étant celle que la demande, dont l'appel ne peut être inconditionnel qu'à l'endroit de l'Autre, ouvre sous la forme du défaut possible qu'y peut apporter le besoin, de n'avoir pas de satisfaction universelle (ce que l'on appelle l'angoisse).*²³⁹ ». La satisfaction de ses besoins vitaux : être nourri et protégé... ne suffit pas à l'être humain ; il y a un excédent qui initie la demande adressée à un Autre dont il espère obtenir un comblement entier de jouissance. L'Autre étant le lieu du symbolique, le sujet humain va en passer par le langage pour donner corps à cette demande mais il devra en payer le prix d'un arrachement à son être instinctuel, on peut dire à sa consistance naturelle, pour s'assujettir à la culture. Cette opération de renoncement, cette castration symbolique rangée sous le Nom-du-Père, laisse une place vide, un trou dans le réel que le mouvement de la jouissance n'a de cesse de chercher à combler. La

238. ASKOFARE Sidi, Ibid. p.5

239. LACAN Jacques, Subversion du sujet et dialectique du désir, Écrits, éditions Seuil, 1966, p.814

fonction de l'objet *a* va être de voiler ce trou afin d'étayer la jouissance qui s'y déverse. « *Pour aborder cet objet, LACAN a eu recours à la logique (il est induit et pas constaté) et à la topologie (qui le localise dans la structure de langage). Autant dire que cet objet n'est pas concevable sans le symbolique – disons sans l'Autre. Il est effet de la marque de l'Autre sur le vivant tout en n'étant pas un élément signifiant de cet Autre. Nous disons donc l'« objet a de LACAN » parce que c'est lui qui en a construit la notion. Cela ne veut pourtant pas dire qu'il ne soit en œuvre que dans une psychanalyse que l'on dirait lacanienne. L'objet de LACAN est partout, de la même façon que l'inconscient que l'on dit freudien est partout. L'homologie est assurée. L'inconscient freudien ne peut être interrogé comme un savoir que grâce au procédé inventé par FREUD. Cependant, pour être freudien, il n'en est pas moins partout où l'être parle, c'est-à-dire où l'instinctuel tombe sous le coup du trauma d'origine.*²⁴⁰ ». Ainsi, à suivre l'enseignement de LACAN, on ne peut que lier dans la même chaîne le langage, l'objet *a* et le désir. On note la similitude des fonctions du langage et de l'objet *a* qui viennent étayer la jouissance pour en métaboliser le déferlement, tant qu'il est pris dans le réel, afin de lui donner une forme qui soit civilisée par le désir (ou par l'angoisse quand son expression échappe au filtre du symbolique). C'est ainsi que le destin normal de la jouissance est de se heurter à l'effet de la castration. « *La castration veut dire qu'il faut que la jouissance soit refusée pour qu'elle puisse être atteinte sur l'échelle renversée de la Loi du désir.*²⁴¹ ». Le langage remplit la fonction de traiter la jouissance dans sa forme phallique et cela se traduit par les mises en forme symbolique instaurées par les instances du surmoi et de son corollaire de formation de l'idéal. Dans un mouvement parallèle, ce processus de métabolisation de la jouissance sollicite aussi l'objet *a* en tant que résidu de cette opération et expression d'une jouissance "pas-toute phallique". Le langage structure ainsi le désir qui substitue à une demande de satisfaction infinie des points d'arrêt devenus possibles, c'est sa fonction d'étayage de la jouissance au service de la socialisation, voire de l'aliénation à l'autre. « *C'est qu'à l'effet de langage s'ajoutent les effets collectifs de ce FREUD nommait la civilisation, que LACAN a rebaptisé du terme de « discours » pour marquer que, dans notre réalité sociale, la structure du langage n'y est pas moins inscrite que dans l'inconscient, qu'elle y ordonne les liens sociaux, qu'elle préside à chaque époque à l'économie des corps, aux réglages des relations interpersonnelles, et par voie de conséquence à la configuration des affects dominants dans une époque donnée.*²⁴² ». Ainsi le langage est directement en rapport avec la forme du lien social dont Lacan a présenté diverses figures avec les quatre discours

240. COLER Colette, Les affects lacaniens, éditions PUF, 2011, p.21

241. LACAN Jacques, Ibid. p.827

242. COLER Colette, Ibid., p.59

avant d'y ajouter le discours capitaliste. À l'âge classique, l'idéal porté par la société s'imposait par la force de la tradition et Dieu venait prendre la place d'un Autre consistant. À l'âge de la modernité, cet idéal s'est fragmenté en de multiples autres figures dont la science et la démocratie sont certainement les plus repérables. Aujourd'hui, on s'interroge sur la nature des idéaux susceptibles de faire consister des lieux d'addresses dans le circuit de la jouissance. Parallèlement, on remarque, conformément à la prévision faite par Lacan dès 1970 dans « Radiophonie », : « *la montée au zénith social de l'objet dit par moi petit a.*²⁴³ ». La question se pose alors des effets dans le langage de cette distribution différente de la jouissance entre l'idéal et la série des objets *a*. L'idéal est une formation symbolique qui s'enracine dans l'évolution de la fonction surmoïque. C'est donc un héritage de la rupture de la fascination spéculaire, qui unissait l'enfant à sa mère, afin de l'introduire à l'ordre symbolique. L'idéal tire son origine dans le choix de renoncer à offrir son corps comme pénis de la mère et de reconnaître le phallus comme l'objet manquant. « *Ce choix est permis de ce que le phallus, soit l'image du pénis, est négativé à sa place dans l'image spéculaire. C'est ce qui prédestine le phallus à donner corps à la jouissance, dans la dialectique du désir.*²⁴⁴ ». Le phallus constitue ainsi le premier symbole qui vient en place du corps propre, offrant du même coup la possibilité d'un réglage de la chaîne symbolique dans son ensemble. L'idéal émerge donc d'un renoncement à la satisfaction par le corps – alors qu'il nous semble que l'objet *a* se caractérise davantage par une fonction complémentaire d'être issu d'un commerce avec le corps. À suivre les propos de Lacan, la castration qui préside à la promotion du phallus au titre de symbole, s'apparente à un sacrifice : « *Il faut donc distinguer du principe du sacrifice, qui est symbolique, la fonction imaginaire qui s'y dévoue, mais qui le voile du même coup qu'elle lui donne son instrument. La fonction imaginaire est celle que FREUD a formulée présider à l'investissement de l'objet comme narcissique. C'est là-dessus que nous sommes revenus nous-même en démontrant que l'image spéculaire est le canal que prend la transfusion de la libido du corps vers l'objet.*²⁴⁵ ». Ici, point de renoncement mais plutôt un arrangement ! C'est pourquoi nous retenons que l'idéal est davantage ancré dans le registre symbolique alors que l'appui sur l'objet dit petit *a* entretient un "commerce de proximité" avec le registre imaginaire. C'est ainsi l'économie de la jouissance qui se trouve impactée par la promotion contemporaine des "lathouses" et nous allons chercher quelles en sont les incidences auprès d'un public de collégiens.

243. LACAN Jacques, Radiophonie, Autres écrits, éditions Seuil, p.414

244. LACAN Jacques, Subversion su sujet et dialectique du désir, Écrits, éditions Seuil, 1966, p.822

245. LACAN Jacques, Subversion su sujet et dialectique du désir, Écrits, éditions Seuil, 1966, p.822

a/ Quels effets du coté des élèves ?

Le mouvement contemporain de recours privilégié aux objets pour assouvir la pulsion dessine un ordre symbolique d'une autre nature. Pour comprendre ce phénomène, il est utile de revenir à ce qui fait la distinction entre le discours capitaliste et les quatre autres discours qui le précèdent : « *En fait, tel que LACAN a tâché d'en donner un mathème, ce discours capitaliste n'implique aucun lien entre des partenaires humains. Tous les autres discours définissent un lien social spécifique, tous écrivent un couple de partenaires : celui du maître et de l'esclave dans le discours du maître, du sujet barré – l'hystérique – et de tout ce qui vient incarner un signifiant maître dans le discours de l'hystérique ; de ceux qui détiennent le savoir et de ceux qui sont les objets à former par le savoir dans le discours de l'université ; enfin, le couple de l'analyste et de l'analysant dans le discours de l'analyste. Le discours capitaliste n'écrit rien de tel, mais seulement le rapport de chaque sujet avec les objets à produire et à consommer. En ce sens, d'ailleurs, il réalise bien une forme de fantasme : le lien direct du sujet à un objet a, sauf que cet objet est collectivement conditionné par toute l'économie.*²⁴⁶ ». Le discours capitaliste se marque bien par une déliaison du lien social qui fait écho à ce que nous avons qualifié précédemment de fragmentation de l'ordre symbolique contemporain. Ainsi, un des points principaux qui soutient notre thèse réside dans l'idée que ce qui fait la spécificité de l'ordre symbolique au XXI^e siècle serait sa dimension plurielle et, de façon inhérente, sa difficulté à faire lien. Nous traversons l'époque de l'idéal individualiste où chacun a la charge de réussir sa vie, même s'il doit en payer le prix de *la fatigue d'être soi*.²⁴⁷ Les observations cliniques actuelles constatent largement le glissement des pathologies psychiques de leurs formes de réaction à l'aliénation à l'autre (hystérie...) vers des formes nouvelles de mises en avant du corps propre, signe supplémentaire de l'emprise d'un régime du narcissisme généralisé. Même si l'on peut dire que tous les discours supportant le lien social ont de tout temps présentés pour chaque sujet des difficultés à surmonter en tant qu'il s'agit de se plier à un mode-de-jouir valant pour le collectif, le discours capitaliste contient une âpreté bien spécifique : « *Le capitalisme n'est pas seulement dur, il est en déficit sur un autre point, il détruit ce que Pierre BOURDIEU appelait le capital symbolique. Celui-ci ne se réduit pas au stock des savoirs transmis, ces savoirs qui sont les armes, les instruments de la réussite sociale ; le capital symbolique inclut tout ce que l'on appelle les valeurs esthétiques, morales, religieuses qui permettent de donner un sens aux tribulations et qui donc permettent de les supporter.*²⁴⁸ ». Le recours à l'idéal ou aux objets *a* sont deux modalités de réglage de la

246. COLER Colette, Ibid., p.37

247. EHRENBERG Alain, *La fatigue d'être soi*, éditions Odile Jacob, 2000

248. COLER Colette, Ibid., p.36

jouissance. Le discours capitaliste sollicite de façon préférentielle l'usage des "lathouses" qui se présentent comme autant de variations d'objets *a* générant ce que Lacan appelle un plus-de-jouir censé venir recouvrir le trou du manque. Le plus-de-jouir vise à étayer la jouissance mais, dans le lien social structuré par le discours capitaliste, l'objet vient satisfaire à la jouissance sans l'articuler à la temporalité du désir. Ainsi la soif de la satisfaction ne parvient pas à s'éteindre et le moulin de la consommation peut tourner à l'infini. Pour le sujet contemporain, l'objet devient le partenaire privilégié, encourageant la prédominance du registre imaginaire pour trouver à inscrire une jouissance excédent le tout phallique dans un lien social post-moderne mettant à disposition une nouvelle panoplie de symptômes « sur-mesures » (addictions, décrochage scolaire...). Dans ce contexte, c'est tout le registre symbolique qui se marque par une forme de précarité en tant qu'il n'est plus supporté de la même façon par ses piliers classiques que sont le temps, le désir et donc le langage. Il nous paraît bien inutile de s'en plaindre au nom de désormais anciens usages de mode-de-jouir qui ne sont pas ceux du discours capitaliste. Par contre, et notamment au regard de la question du rapport aux élèves qui aujourd'hui arrivent au collège, il nous semble fondamental de s'interroger sur ce mécanisme psychique du recours aux objets et de la nature du rapport à un grand Autre dans un contexte social marqué par les processus de désaffiliation. Notre travail cherche à reconnaître les évolutions spécifiques à l'avènement de la post-modernité mais aussi à en appréhender les conséquences au niveau pulsionnel. Il vise à soutenir une réflexion sur la mutation du lien social afin de présenter des repères possibles pour des professionnels de l'éducation soucieux de considérer la dimension éthique de leur rôle.

B/ Deuxième partie

1. Essai d'interprétation des conversations menées auprès d'élèves de collège

Notre travail trouve son origine dans une pratique quotidienne de l'exercice de la psychologie orientée par la psychanalyse au sein de l'Éducation nationale durant une quinzaine d'années. Nous avons, au fil du temps, fait le constat de l'apparition de difficultés nouvelles dans les écoles. Nous avons repéré ces difficultés à travers la plainte grandissante émise par des enseignants expérimentés à propos du changement de comportement de leurs élèves mais aussi à travers de multiples autres indices qui ont progressivement pris pour nous valeur de symptômes contemporains. Il s'agit par exemple de l'appel de plus en plus fréquent au registre médical pour venir attester de troubles et du besoin des compensations particulières qui s'inscrivent dans la logique du texte de la loi n° 2005-102 du 11 février 2005 pour l'égalité des droits et des chances, la participation et la citoyenneté des personnes handicapées. En conséquence, il y a eu une inflation des demandes d'aides auprès de la Maison Départementale pour la Personne en situation de Handicap (M.D.P.H) qui a eu pour effet l'augmentation des interventions d'aides humaines affectées à l'accompagnement individuel des élèves. C'est ainsi que toutes les classes désormais accueillent des enfants bénéficiant d'un projet personnalisé ou d'un programme adapté afin de permettre l'inclusion de tous dans le vaste dessein de réduire les sorties du système scolaire sans qualification. Nous avons constaté un mouvement de médicalisation et d'externalisation de la difficulté scolaire en direction du secteur de la santé, notamment vers les cabinets d'orthophonistes et les consultations médico-psychologiques. Nous avons assisté à l'extension de la reconnaissance de troubles multiples venant signer un dysfonctionnement cognitif spécifique ajoutant sans fin de nouvelles étoiles à la galaxie dys... Mais nous avons également pu observer le désarroi des équipes enseignantes devant le problème posé par la gestion de groupes dès les premières classes de l'école primaire ou l'inquiétude générée par le phénomène grandissant de l'absentéisme scolaire. La montée en pression d'un certain rapport à la norme place désormais les enseignants sous l'injonction paradoxale d'accueillir toutes les différences pour les résorber ensuite dans le moule unique de la réussite commune. Le récent rapport PISA 2012 (Programme international pour le suivi des acquis des élèves), dirigée par l'Organisation de coopération et de développements économiques (OCDE), dont les résultats ont été publiés en décembre 2013, vient nous rappeler que le réel ne se réduit pas si facilement sous l'effet des injonctions et des orientations politiques. Quelque chose résiste et échappe encore qui vient signer l'impossible à l'inscription dans un pur rapport logique. C'est encore cette impression d'impossible qui s'impose quand on assiste à l'augmentation du phénomène du décrochage

scolaire²⁴⁹ ou à la progression des actes de violences dans les enceintes des établissements. Une note d'information de la Direction de l'évaluation, de la prospective et de la performance (DEPP) du ministère de l'Éducation nationale en date du mois de décembre 2013 fait état de 54 000 incidents graves déclarés en 2012-2013 contre 51 000 l'année précédente²⁵⁰. Et pourtant, tout au long d'une pratique de psychologue clinicien de l'Éducation nationale, nous avons pu constater que de nombreuses impasses trouvaient à se résoudre après quelques entretiens avec les enfants et leurs parents. C'est pourquoi, de façon empirique dans un premier temps, les données cliniques recueillies nous ont amenés à formuler un questionnement sur les effets du discours propre à la post-modernité sur la subjectivité des enfants contemporains. Comment le langage trouve-t-il à étayer la jouissance alors que la mutation du lien social vient probablement influencer sur les articulations des registres du réel, du symbolique et de l'imaginaire ? Nous avons dans un premier temps collecté des apports théoriques susceptibles de venir éclairer en quoi l'ordre symbolique contemporain portait les marques d'un certain déclin social de toutes les formes de l'imaginaire paternelle en tant qu'elle tirait son autorité de la dissymétrie et de la reconnaissance d'une place d'exception. Il nous a fallu ensuite formaliser les données cliniques qui avaient provoqué notre entrée dans ce travail de recherche. Nous avons donc relancé une série d'entretiens mais en sollicitant l'autorisation de les enregistrer afin de pouvoir analyser plus précisément leur contenu. Nous avons bâti un projet d'action "sur le terrain" en nous adressant auprès de la délégation académique à l'évaluation et à la pédagogie de l'inspection académique de Nantes et nous nous sommes inscrits auprès de la cellule académique recherche-développement, innovation et expérimentation (CARDIE). Nous avons ainsi obtenu l'autorisation administrative de travailler une demi-journée par semaine tout au long de l'année scolaire 2013/2014 auprès d'un public de collégiens d'une petite ville de la banlieue de Saint-Nazaire. La conseillère principale d'éducation du collège, au sein de la cellule de veille réunissant le principal, la principale-adjointe, le directeur de la SEGPA (section d'éducation et d'enseignement professionnel adapté), l'infirmière scolaire, l'assistante sociale et la conseillère d'orientation psychologue, était chargée de proposer des élèves pour participer à ces entretiens. Les élèves ont été choisis en raison de la situation en impasse dans laquelle ils se trouvaient au collège avec fréquemment un risque de décrochage actif. Les entretiens ont été menés avec cette double préoccupation : recueillir du matériel clinique susceptible de venir enrichir notre

249. Évaluation partenariale de la politique de lutte contre le décrochage scolaire, rapport du ministère de l'éducation nationale, Bibliothèque des rapports publics. La documentation française, date de la remise : mars 2014

250. <http://www.education.gouv.fr/cid66113/des-actes-de-violence-fortement-concentres-sur-une-minorite-d-etablissements.html>

travail de recherche universitaire, vérifier en quoi un tel dispositif permet à certains élèves une ré-affiliation dans le contexte du collège et donc de refaire sens avec un projet scolaire. Les rencontres avec les élèves commençaient toujours par un entretien en présence de leurs parents. Au terme de cette première rencontre, le travail pouvait se poursuivre par des séances individuelles hebdomadaires en cas d'accord conjoint de l'adolescent et de ses parents. Nous avons pris le temps de transcrire intégralement le contenu de ces conversations et le lecteur trouvera en annexe une sélection des passages que nous avons prélevés pour constituer notre matériel clinique. Nous allons, dans les chapitres suivants, poursuivre notre travail de réflexion sur les conséquences psychiques des mutations dans le lien social. Cependant, notre propos va maintenant s'orienter plus spécifiquement à partir de l'éclairage de la psychanalyse et nous allons tenter d'y insérer régulièrement des courtes vignettes cliniques tirées des entretiens menés avec les collégiens. Notre objectif est de mettre en relief les expressions d'un rapport à la jouissance qui serait spécifique au contexte social contemporain. Avant d'entrer davantage dans les détails, il nous faut distinguer la métaphore paternelle dans sa dimension de processus dynamique afin de ne pas confondre les différentes valeurs attachées à l'imago du père selon le registre auquel il est fait référence.

2. Père réel, père symbolique et père imaginaire

La référence à la figure du père est comprise différemment selon les multiples définitions qu'on lui attribue. Pour le sens commun, elle vient souvent recouvrir une idée d'autorité et de mise en ordre du monde. Ainsi, pour les nostalgiques de la société patriarcale, sa disparition aurait pour conséquence logique le désarroi des sujets contemporains et expliquerait leur mode de vie sans règles et sans repères. Dès lors, pour ceux-là mêmes qui s'alarment des changements dans les rapports entre les générations, une solution évidente s'impose : il suffit de restaurer les différentes formes de pouvoirs forts et de sanctionner sévèrement les écarts de conduite sous toutes leurs formes. C'est ignorer la complexité des questions que convoque tout propos prenant appui sur le concept de père en tant qu'il a une dimension organisatrice du lien social. Il convient tout d'abord de distinguer la fonction paternelle de la figure concrète masculine. Ensuite, il s'agit de ne pas confondre la fonction paternelle comme opérateur dans le processus de séparation et d'individuation (dimension signifiante) et la fonction paternelle comme élément de structure de la société (dimension sociale). Le célèbre énoncé de Lacan est clair à ce sujet : « *Mais un grand nombre d'effets psychologiques nous semble relever d'un déclin social de l'imago paternelle.*²⁵¹ ». En 1938, il

251. LACAN Jacques, Les complexes familiaux dans la formation de l'individu, Autres écrits, Seuil, 2001, p.60

prédit que quelque-chose de la représentation du père ayant valeur pour l'inconscient glisse sur la pente d'un déclin social, c'est-à-dire, n'est plus porté de la même façon dans la culture. De cette façon, Lacan attache clairement l'avènement du sujet à la forme du discours qui rend compte du lien social. « *Le forçage du réel auquel est soumis le parlêtre, l'être humain marqué par le langage, a toujours été médiatisé par les récits qu'il se construit pour tenter de rendre compte de son impuissance face aux forces de la Nature. C'est cette organisation des mythes que nous nommons culture, qui permet au néotène de supporter sa faiblesse individuelle et d'organiser, en défense contre elle, la domination collective du monde qui est la sienne. Mais cette opération culturelle ne va pas sans un reste qui s'exprime au travers de la souffrance psychique de l'humain pris cette fois au un par un.*²⁵² ». Ainsi, lorsque qu'on interroge la mort du père, c'est en fait tout le malaise dans la culture que l'on questionne véritablement. Pour avancer des éléments de compréhension qui seront utiles à notre travail, nous allons utiliser les éclairages de la psychanalyse sur la question des attributions psychiques liées au père et nous tâcherons d'y apercevoir le lien avec le contexte social contemporain. En quoi la fonction paternelle trouve-t-elle à imposer sa marque au sujet parlant ?

3. Les figures du père et la relation au manque et son objet

Pour suivre l'enseignement de Lacan, il nous faut distinguer trois figures du père : le père imaginaire, le père symbolique et le père réel. Ces trois figures du père entretiennent un rapport différent au phallus et au manque. Nous proposons de distinguer les valeurs du père au regard du tableau proposé par Lacan durant le séminaire IV sur la relation d'objet :

Manque d'objet	Objet
Castration Dette symbolique	Imaginaire
Frustration Dam imaginaire	réel
Privation Trou réel	symbolique

(LACAN Jacques, Le séminaire IV, La relation d'objet, éditions Seuil, 1994, p.59)

Le père imaginaire est ce père omnipotent qui vient priver (trou réel) l'enfant et la mère de la possession réciproque de l'objet de jouissance. Il peut faire référence au premier

252. LESOURD Serge, Comment taire le sujet ? Des discours au parlottes libérales, éditions Erès, 2006, p.7/8

étage du graphe du désir²⁵³ en tant qu'il est en place d'Autre complet. En ce qui concerne le père symbolique, Lacan a prolongé la voie ouverte par Freud qui en a fait le père mort de la horde primitive. Il est ainsi attaché au vide de l'objet réel qui ne peut se compenser que par l'appui sur les signifiants. Enfin, le père réel est l'agent qui donne corps au manque. La reconnaissance du père réel dresse le décor de la scène amoureuse entre les parents ; il propose une alternative imaginaire à la castration symbolique. Le père réel signe la possibilité des substitutions métonymiques ouvertes par le jeu du désir. *« La père-version vient ainsi pacifier l'énigme du désir de la mère en construisant un père tripartite, un père borroméen qui noue les différentes figures de l'interdit et du manque : la frustration imaginaire de l'impuissance imposée par le père Symbolique, qu'a si bien décrite Freud dans Totem et tabou ; la privation réelle de l'impossible administrée par le père imaginaire potent que vit tout enfant au cours de l'Œdipe ; enfin la castration symbolique de l'interdit donné par le père réel qui désigne l'objet souverain-bien perdu du désir.²⁵⁴ »*. C'est ainsi que nous complétons le tableau de Lacan en mettant en correspondance avec le manque et l'objet les différentes figures du père de la façon suivante :

Les figures du père	Manque d'objet	Objet
Père réel	Castration Dette symbolique	Imaginaire
Père symbolique	Frustration Dam imaginaire	réel
Père imaginaire	Privation Trou réel	symbolique

À travers les entretiens cliniques que nous avons menés avec des adolescents de collège, c'est la dimension du père réel qui semble avoir subi de façon la plus sensible le déclin social de la fonction paternelle. On perçoit en quoi le père sert d'appui dans l'opération d'évidement de l'objet réel consécutif à la prise dans le langage du néotène et comment il remplit ainsi sa fonction symbolique. Par ailleurs, il est régulièrement présenté dans la distribution des rôles au sein de la famille comme celui qu'on sollicite lorsqu'il faut marquer la limite ultime au regard de l'enfant. Il porte, par exemple, la menace de l'inscription en internat quand la situation à l'école devient trop dégradée. C'est alors le père imaginaire qui est convoqué ici armé de sa puissance interdictrice. Mais sa place dans le mécanisme du désir qui lie les parents est celle qui devient la plus incertaine. Le père de la réalité vient compléter le

253. LACAN Jacques, Le séminaire livre VI. Le désir et son interprétation [1958-1959]

254. LESOURD Serge, Ibid., p.40

travail éducatif, dont la mère est la principale responsable, comme un auxiliaire nécessaire. Son rôle est rabattu sur une fonction de prise en charge partagée, habituellement définie par le juge en cas de divorce. L'exercice de l'autorité parentale est conjointe et appliquée dans une logique très symétrique et très comptable des avantages et des inconvénients pour les membres de la famille. Une sorte de prêt-à-penser diffusé largement par tous les professionnels de l'enfance insiste sur l'importance capitale qu'il y a à maintenir sa place auprès de l'enfant. Cependant, les indices qui viendraient indiquer sa présence de père réel dans l'économie désirante du couple des parents et sur lesquels l'enfant pourrait régler une mise en forme phallique de la jouissance sont souvent peu perceptibles. C'est ainsi le rapport à la castration symbolique par l'entremise du père réel qui est en jeu. Notre monde contemporain prend progressivement les couleurs d'une société du maternel. Les mères sont mises en position de *Jocaste* pouvant jouir d'un phallus qui n'est plus complètement retravaillé par l'action métaphorisante du désir. La question qui se pose est de savoir quel peut être l'effet de ce déni du père réel ? On peut poser l'hypothèse d'une connivence *incestuelle* qui fixerait l'enfant dans des revendications narcissiques sans bornes. Ensuite, avec l'émergence de la pulsion propre à l'adolescence, la présence de cet Autre complet prendrait les formes de la persécution et pourrait conduire aux réactions de défense les plus agressives.

3.1. Déclin du père réel et prévalence des processus narcissiques

La fonction du Nom-du-Père rend compte du nouage entre l'imaginaire, le symbolique et le réel. Elle est au fondement du lien entre la pensée et le corps, le signifiant et le signifié, la Loi et le désir. Cette articulation entre les différents registres borroméen s'initie avec la prise dans le langage. Le stade du miroir, le complexe d'Œdipe puis la période adolescente sont des étapes importantes de recomposition ou revalidation du nouage antérieur. L'oscillation essentielle qui a retenu notre attention réside dans ce passage entre la fermeture de la relation dyadique au grand Autre maternel à l'ouverture qu'autorise l'assomption de la fonction paternelle. Sur ce sujet, l'enseignement de Jacques Lacan a été très explicite : « [...] toute relation à deux est toujours plus ou moins marquée par le style de l'imaginaire. Pour qu'une relation prenne sa valeur symbolique, il faut qu'il y ait la médiation d'un tiers personnage qui réalise, par rapport au sujet, l'élément transcendant grâce à quoi son rapport à l'objet peut être soutenu d'une certaine distance.²⁵⁵ ». C'est bien ce rapport entre les registres imaginaire et symbolique qui a pris valeur de boussole dans nos observations auprès des collégiens rencontrés au cours de ce travail. Nous avons été attentifs aux revendications

255. LACAN Jacques, Des noms-du-père, éditions Seuil, 2005, p.38

imaginaires liées au moi-idéal. Nous avons tenté d'apprécier dans quelles mesures elles pouvaient être plus ou moins tenues à distance et supplées par les manifestations symboliques relatives à l'Idéal du moi. Nous avons précisé plus haut que la figure mobilisée dans cette opération est celle du père réel en tant qu'il est l'agent d'un savoir-y-faire parental sur leurs propres désirs. « *Nous ramenons l'attention au désir, dont on oublie que plus authentiquement qu'aucune quête d'idéal, c'est lui qui règle la répétition signifiante du névrosé comme sa métonymie.*²⁵⁶ ». Les entretiens menés avec les collégiens révèlent une prévalence des processus narcissiques issus de la toute-puissance infantile. Les expressions rendant compte d'une intériorisation des interdits liés aux valeurs parentales sont beaucoup moins évidentes. Dans l'économie de la jouissance des sujets contemporains, c'est le rôle du surmoi qui est à reconsidérer : « *Il est un impératif référé aux diktats du moi-idéal, et non plus aux ordres de l'Idéal du moi. Le surmoi de l'idéal du moi est celui de l'Œdipe, le surmoi interdicteur porteur de culpabilité, et, comme Freud l'a montré, créateur de névrose et de refoulements. Le surmoi du moi-idéal est celui de la jouissance archaïque dont Lacan nous dit qu'il vocifère : Jouis. Il est porteur d'impossible et, comme le montre la clinique moderne, créateur de troubles narcissiques et de dépressions.*²⁵⁷ ». Dans le même temps, c'est la question du rapport à l'autre et donc de la différence entre le moi et l'objet qui est évoquée. En effet, nous savons que cette question s'énonce au niveau individuel autour de la référence à l'idéal. Ainsi, nous distinguons, à partir du carrefour structural que représente le Nom-du-Père, toute l'importance à accorder au stade du miroir : celui-ci représente le premier temps logique de l'articulation entre les instances du moi-idéal et de l'Idéal du moi. Le stade du miroir constitue : « [...] le lieu où se construisent les deux formes du curseur de la différence, la forme narcissique autoréférencée du moi-idéal et la forme perspectiviste référencée au tiers de l'idéal du moi. »²⁵⁸ On ne peut évoquer l'élaboration psychique constitutive du moi-idéal et de l'idéal du moi sans s'interroger parallèlement sur la nature du discours qui la produit. La mise en forme de ces instances au niveau individuel présente une relation de cohérence avec les récits organisateurs qui traversent la société humaine dans son ensemble.

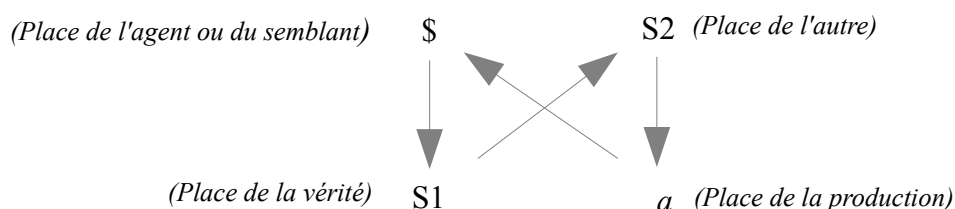
4. La logique du discours capitaliste

Nous avons déjà rapporté précédemment le mathème du discours capitaliste tel qu'on peut le trouver dans *Télévision* :

256. LACAN Jacques, Remarque sur le rapport de Daniel Lagache, Écrits, éditions Seuil, p.682

257. LESOURD Serge, Ibid., p.82

258. LESOURD Serge, Ibid., p.89



Ce schéma rend compte du lien social de la post-modernité. Il positionne le sujet en place d'agent et situe en position d'adresse les signifiants susceptibles de produire directement un savoir le concernant (place de l'autre recouverte par S2). Cependant, le détour opéré par flèche qui relie le sujet barré (\$) à ses signifiants maîtres (S1 en place de vérité du sujet) a pour conséquence de court-circuiter le trajet vers l'Autre du langage. Ce sujet là peut nourrir l'illusion de créer le monde. Il correspond tout à fait à l'emblème contemporain du *self made man*. Il est en charge de produire les objets visant à sa satisfaction pleine et entière et c'est bien l'effet des "lathouses" issues de l'alliance entre la science et le marché (l'objet petit *a* en place de la production). Ainsi, ce discours encourage le déni de la castration et, finalement, favorise l'enlèvement des sujets contemporains dans les tendances narcissiques du moi-idéal. « *Le discours capitaliste, qui domine le monde occidental postmoderne, sous sa version politique nommée « libéralisme », semble donc, dans sa structure même, construire un rapport au monde de radicale méconnaissance. Si l'écriture de Lacan est valide, [...], il porte en lui le déni du manque comme opérateur du sujet, comme cause du désir ; et entraîne aussi une incroyance de fond au signifiant de ce manque : le Phallus.*²⁵⁹ ». Le discours capitaliste se fait l'amplificateur de toutes les injonctions du surmoi à la jouissance dans une sorte de fixation aux mouvements imaginaires du stade du miroir. Quelles vont être les conséquences cliniques au niveau de la structuration de la subjectivité des enfants et des adolescents contemporains ? Nous décrirons après comment nous avons observé suffisamment d'éléments permettant de déduire un substrat névrotique normal chez les collégiens rencontrés. Par contre, l'articulation entre les différentes instances décrites par la psychanalyse freudienne se conjugue désormais sous le régime de la mutation. La thèse que nous soutenons du déclin social de la fonction du père réel laisse supposer une série de conséquences d'ordre psychopathologique. Nous avons dégagé une chaîne conceptuelle qui relie les effets du déni de la castration avec le fonctionnement du surmoi et ses rapports avec le moi-idéal ou l'idéal du moi. C'est ainsi toute l'économie de la jouissance qui paraît pouvoir s'écrire dans une formule spécifique aux sujets de la postmodernité. Le discours capitaliste déloge le sujet d'une position de demande à un Autre susceptible d'avoir la réponse à son manque-à-être. Chacun

259. LESOURD Serge, Ibid., p.117

peut nourrir l'illusion de produire son objet apte à venir le combler et tous les acteurs du lien social se retrouvent alignés dans une logique égalitaire. Plus rien ne vient justifier le maintien d'une place d'exception. Ce sont ainsi les multiples mises en forme imaginaire du rapport au grand Autre qui s'effacent, venant par là confirmer la prédiction lacanienne du déclin social de l'imaginaire paternel. Concrètement, les figures de l'autorité de la société patriarcale sont désormais remises en cause. Les professeurs se plaignent de n'être plus respectés et ils sont régulièrement sommés par des parents suspicieux de devoir expliquer certaines de leurs décisions. Les élèves vivent comme une attaque à leur égard les situations qui marquent un rapport de dissymétrie avec autrui. Ils éprouvent un sentiment de persécution de plus en plus affirmé et de nombreux conflits sont justifiés après-coup par un simple regard jugé provocateur. Dans la logique auto-créatrice du monde insufflée par le discours capitaliste, le sujet contemporain ne supporte plus l'autre quand celui-ci se fait le vecteur d'une volonté qui impose la reconnaissance d'un tiers organisateur. Ce peut être tout simplement l'arbitre d'un match de sport, l'enseignant qui demande de faire un exercice ou qui exige le silence, le camarade qui passe à proximité... « *Quand les imagos de l'Autre sont disqualifiées, les nominations qui viennent désigner le sujet sont perçues par lui comme arbitraires, voire insultantes, déqualifiantes, injustes. Les imagos de l'Autre deviennent persécutrices et dangereuses.*²⁶⁰ ». Cela s'est traduit dans nos observations cliniques par la banalisation d'un style paranoïaque, l'exacerbation du sentiment d'injustice et, quelquefois, par le recours accru à l'agressivité envers les autres, adultes et camarades.

4.1. Des conséquences cliniques particulières

Par ailleurs, cette disparition des incarnations imaginaires du grand Autre dans la mise en forme du lien social par le discours capitaliste a un effet sur la dépressivité adolescente. Nous savons que la période adolescente est celle de l'abandon des anciens supports identificatoires pour l'assomption de nouveaux qui préparent le passage vers l'univers des adultes. Pour accompagner cette réaffiliation symbolique, l'adolescent doit trouver des points d'appuis imaginaires qui vont relayer les imagos parentales déchues. « *Or, [...], ce que tente de construire le lien social postmoderne, c'est de se passer de l'Autre, du moins de ses incarnations imaginaires. La destruction des grands sujets laisse alors l'individu postmoderne en face d'un vide. Il n'a plus de lieu d'adresse de sa plainte, plus d'Autre à qui se plaindre de sa radicale incomplétude et de son impuissance à assurer le bonheur.*²⁶¹ ». C'est

260. LESOURD Serge, Ibid., p184

261. LESOURD Serge, Ibid., p.187/188

ainsi que nous avons observé l'émergence de deux types de phénomènes que nous relierions à cette évanescence des imagos de l'Autre : la régression narcissique avec des réactions marquées par l'infantile dans une fixation imaginaire au moi-idéal ; la présence d'un affect dépressif qui se caractérise par la mise en avant d'un sentiment massif d'ennui et d'inutilité. Ces expressions symptomatiques forment deux aspects d'une certaine mélancolisation du sujet contemporain. Durant la période adolescente, la perte de l'objet archaïque touche à son point d'achèvement. Lorsque ce deuil n'est pas suffisamment compensé par le déplacement sur des investissements nouveaux soutenus par les incarnations imaginaires de la figure du grand Autre, le sujet se trouve exposé à des traits de dépression voire de mélancolie. Ce sont des signes que nous avons noté à plusieurs reprises durant les conversations avec les collégiens, soit à travers des réactions défensives de régressions, soit à travers des expressions subjectives témoignant d'un sentiment de non-sens avec le projet scolaire. *« Le sujet qui ne trouve plus un Autre consistant capable de garantir à minima sa place et sa nomination est laissé dans « l'incertitude de l'être ». Le plus souvent, il reprend à son compte la carence de l'Autre, et c'est alors son Moi qui est affecté par ce manque, cette impuissance, cette incomplétude. La recrudescence des troubles à forme dépressive est la conséquence logique de cette vacuité de l'Autre postmoderne, de cette disparition des figures imaginaires sociales de l'Autre. Le sujet de la postmodernité est livré à la panne de l'Autre social.²⁶² »*. Enfin, nous avons retenu une autre caractéristique parmi les évolutions cliniques qui nous semblent accompagner la prise dans le discours capitaliste. Il s'agit du recours au corps pour traiter l'angoisse que génère les débordements d'une jouissance "pas-toute phallique". Freud et Lacan nous ont appris le schéma classique de la division du sujet par le grand Autre du langage. Le sujet est séparé de son objet de jouissance, il est dénaturé. Il parvient néanmoins à compenser cette perte réelle en s'engageant dans une course après un substitut imaginaire qui fait le style de son inscription symbolique. C'est ainsi qu'il étaye son registre pulsionnel par les détours du manque et du désir. On a vu comment les instances du surmoi et de l'idéal du moi étaient impliquées dans ce travail de pacification de la jouissance. La jouissance devenue phallique vient signer l'acceptation d'une perte, d'un renoncement à sa réalisation absolue. La castration symbolique s'opère au prix d'un reste qui échappe à la nomination subjective. Ce reste alimente le plus-de-jouir sous la forme de l'objet *a*, il nourrit le courant de la jouissance "pas-toute phallique" et peut aussi se métaboliser à travers un affect qui fait retour sous la forme de l'angoisse. *« Nous savons par les progrès de la doctrine et de la théorie de Freud que l'angoisse est toujours liée à une perte, c'est-à-dire une transformation du moi, c'est-à-dire*

262. LESOURD Serge, Ibid., p.205

*une relation à deux sur le point de s'évanouir et à laquelle doit succéder quelque chose d'autre que le sujet ne peut pas aborder sans un certain vertige. C'est cela qui est le registre et la nature de l'angoisse. Dès que s'introduit le tiers, qu'il entre dans le rapport narcissique, la possibilité s'ouvre d'une relation réelle, par l'intermédiaire essentiellement du personnage qui, par rapport au sujet, représente un personnage transcendant, autrement dit une image de maîtrise par l'intermédiaire de laquelle son désir et son accomplissement peuvent se réaliser symboliquement.*²⁶³ ». On comprend combien ce *personnage transcendant* condense toute l'opération de la métaphore paternelle. La société patriarcale offrait de nombreuses figures imaginaires pour occuper la place d'exception dans ses variations métonymiques. Le récit de la cure du petit Hans nous a indiqué comment l'affect sans nom qu'est l'angoisse s'inscrit sous la forme de la culpabilité ou de la phobie. Avec l'avènement du discours capitaliste et la progressive disparition des incarnations imaginaires du grand Autre, l'angoisse ne se coagule plus aussi massivement dans la culpabilité et elle reste affect pur, énigmatique, comme en témoigne les propos de certains des adolescents rencontrés. Désormais, le point d'arrêt susceptible de faire office d'adresse transcendantale consiste dans une mise en avant du corps. Les sujets contemporains parviennent ainsi à suppléer la carence phallique dans une possibilité de métabolisation par l'agir et l'impulsivité. *« Les parlottes modernes prônent la possible réunion du sujet et son objet. Elles promettent la réalisation du bonheur complet, si ce n'est pour aujourd'hui au moins pour demain, non plus dans un hypothétique au-delà mais dans la réalité de la vie terrestre. En cela, elles organisent un monde sans limite, un monde structuré par le principe de complétude et d'inclusion. Le sujet, qui lui reste soumis à l'incomplétude du langage, à l'impossible à dire toute la vérité, cherche à situer cette limite incontournable que lui impose son existence de parlêtre. Comme le lien social ne lui propose plus un ordre qui incarne, situe, organise cette limite, il tente de la trouver dans le dernier support marqué de finitude qu'il a à sa disposition : son corps.*²⁶⁴ ». Nous passons ici sur l'évocation des multiples trouvailles pour le sujet de faire de son corps le partenaire ultime avec l'usage des scarifications, piercings et autres tatouages car cela n'a pas été l'objet de nos observations. Par contre, nous avons relevé de nombreuses expressions physiques dans tous les phénomènes d'instabilité qui deviennent particulièrement fréquent dans le cadre scolaire.

En conclusion, nous avons listé une série de conséquences cliniques relevant directement du basculement du lien social dans la forme donnée par le discours capitaliste :

263. LACAN Jacques, Ibid., p.39

264. LESOURD Serge, Ibid., p.205

- ✓ prégnance du sentiment de persécution
- ✓ impression d'être victime d'injustice
- ✓ recours accru à l'agressivité
- ✓ signes de régressions narcissiques
- ✓ expressions de traits dépressifs
- ✓ présence d'affects liés à l'angoisse
- ✓ phénomènes d'instabilité corporelle

Nous allons organiser l'analyse de conversations menées avec les collégiens en tentant de vérifier la validité de cette proposition de catégorisation d'expressions symptomatiques. Nous pensons qu'elles pourraient être particulièrement révélatrices des évolutions contemporaines dans le rapport entre les différentes instances associées au surmoi par la psychanalyse freudienne classique.

5. Présentation succincte des six collégiens rencontrés

Les jeunes que nous avons eu la chance de rencontrer possèdent une structure de personnalité dite "normale". C'est-à-dire qu'ils présentent des traits névrotiques et un rapport à la jouissance qui s'inscrit de façon tout à fait banal dans le registre de l'organisation psychique liée à l'adolescence. Nous pensons que les structures de personnalité restent constantes et qu'elles se définissent toujours selon les grands principes mis à jour avec la découverte de la psychanalyse par Freud et les prolongements opérés par Lacan. L'opération qui fonde l'avènement du sujet humain consiste en son inscription dans le registre symbolique. C'est donc le langage, en tant qu'agent premier du Nom-du-Père, qui affecte la jouissance-Une et pervertit la nature du nouveau-né. Le sujet humain, marqué par la dépendance relative à sa néoténie, est ainsi confronté à l'émergence d'une demande qui excède le seul besoin ; plongé dans l'univers de la signification, il questionne un grand Autre consistant qui aurait la réponse à l'énigme de l'incomplétude de son être. La figure initiale du père qui marque les différents aspects dynamiques de l'opération complète de la métaphore paternelle est donc celle du père symbolique, soit le père mort. Ici, nous ne considérons pas le concept de père mort dans sa dimension mythologique de "Totem et tabou" mais nous évoquons bien son efficacité symbolique en tant qu'opérateur de l'articulation signifiante tel que Lacan l'évoque dès le "Rapport de Rome"²⁶⁵ de 1953. Le signifiant phallus porte la marque qui vient de l'Autre d'une jouissance interdite. Nous assistons donc au sacrifice d'un rapport instinctuel au corps qui

265. LACAN Jacques, Fonction et champ de la parole et du langage, Écrits, éditions Seuil, 1966, p.237

donne sa valeur à la castration symbolique. En ce sens, nous ne pouvons considérer que le déclin social de l'imaginaire paternel concerne le père symbolique à moins d'ignorer la fonction signifiante qui s'y rapporte. Nous allons dans les paragraphes suivants présenter succinctement les élèves que nous avons rencontrés durant notre recueil de données cliniques. Ils ne sont pas représentatifs d'un point de vue statistique de l'ensemble de adolescents dans la mesure où ils ont été repérés à partir de leur situation de difficulté scolaire. Nous considérons que ces adolescents, tout comme leurs pairs, sont toujours soumis à la métaphore paternelle et que donc le terme de déclin doit être utilisé avec discernement. La métaphore paternelle s'applique dans un contexte sociologique propre à la société de consommation et c'est cela qui en affecte le processus sans en modifier la nature. Il s'agit pour les enfants de la post-modernité de trouver à faire formule avec leur jouissance dans un monde répondant au discours capitaliste. Le rapport au savoir peut être révélateur d'une certaine aisance avec les exigences de l'ordre symbolique et la forme du nouage borroméen qui y répond. L'inscription dans un projet scolaire est particulièrement facilitée par la mise à distance des investissements imaginaires au profit d'une affiliation aux valeurs de l'idéal qui font le lit de la sublimation intellectuelle. A-contrario, notre thèse soutient que le traitement de la jouissance observée auprès d'un public de collégiens dits "en difficulté" offre un matériel clinique privilégié pour rendre compte d'une évolution dans la dynamique structurelle de la fonction paternelle. Dans un premier temps, nous allons présenter ces adolescents et souligner différents indices montrant comment leur structure de personnalité est accordée à celle décrite par la psychologie freudienne. Ensuite, nous repérerons dans quelle mesure, notre société marquée par la prévalence du discours capitaliste, éveille des expressions particulières de la jouissance.

5.1. Présentation de Martin (11 ans ; 11 mois lors de notre première rencontre)

La situation de Martin a été étudiée en cellule de veille puis une demande nous a été adressée. La CPE a rencontré la maman et lui a fait part de l'éventualité de notre aide qu'elle a acceptée spontanément. Un rendez-vous a été pris afin de nous présenter et présenter le travail possible. C'est ainsi que la première rencontre avec Martin et sa maman a eu lieu le 2 décembre 2013. La mère de Martin situe le problème dans le besoin de son fils à se faire remarquer à chaque changement de niveau : de la maternelle au cours préparatoire (entrée à l'école élémentaire) puis du CM2 à la sixième et par conséquent à l'occasion de l'entrée au collège. Martin est décrit comme un élève avec des résultats scolaires moyens qui a failli redoubler la classe de sixième ; il est donc passé de justesse en cinquième. Martin dit qu'il ne peut pas s'empêcher de faire des commentaires quand quelqu'un lance une "vanne" dans la

classe. Martin a 2 frères : Ernest, 10 ans et Didier, 9 ans, et une sœur, Denise qui aura bientôt 4 ans. Martin est donc l'aîné, il va avoir 12 ans au moment de nos premières conversations. Martin affiche aussi un comportement difficile à la maison avec beaucoup d'histoires et de disputes avec ses frères ou sœur et la maman reconnaît s'en prendre facilement à lui. Les parents sont séparés mais Madame dit qu'ils ont préservé une bonne entente entre-eux et que le papa est présent dans l'éducation de ses enfants. Nous proposons de rencontrer Martin toutes les semaines pour des séances d'environ 30 minutes ce qu'il accepte volontiers et la maman donne son autorisation.

5.2. Séance 3 avec Martin du 7 janvier 2014 :

Chercheur : alors dis-moi Martin, je te vois en étude, je suis allé te chercher, j'ai vu la surveillante de l'étude, elle me dit : « Martin il s'agite. » alors, raconte-moi :

Martin : en fait, dans la perm, il y a beaucoup de monde qui s'agite, qui dit des blagues, il y avait Romuald, et lui il est trop marrant, en fait, je ne sais pas si il le fait exprès, quand il parle, il parle bizarre. Et quand il frappe à la porte, il fait : « toc toc toc, bonjour tout le monde ! » (*avec une voix particulière : lente et grave...*) Et ça fait rigoler tout le monde, alors j'ai rigolé, et elle a dit : « change de place ! »

Chercheur : donc on va dire, tu aimes bien rigoler. Tu aimes bien rigoler, mais des fois, à cause de ça...

Martin : je dois changer de place.

Chercheur : à cause de ça, tu dois changer de place. Je reprends un peu mes petites notes, ce qu'on s'est dit les fois précédentes. On avait évoqué le fait que tu te faisais punir, que tu n'avais pas un bon comportement : « dès que je vois quelqu'un dans ma classe qui lance une vanne, je suis obligé de faire un commentaire. », alors est-ce que ces choses-là changent un peu ?

Martin : hier je ne me suis pas du tout fait engueuler. Aujourd'hui en anglais je n'ai pas eu de remarque, et pour l'instant ça se passe bien. Sauf en étude, je me suis juste fait déplacer de place.

Chercheur : alors est-ce que tu as l'impression qu'il y a des choses qui changent en ce moment ? Qu'est-ce qui change ?

Martin : je rigole moins.

Chercheur : et comment ça se fait que tu rigoles moins ?

Martin : Je me dis que si je vais à des rendez-vous comme ça, c'est que je dois changer, je dois le faire.

Chercheur : bah dis donc, tu es fort, parce que tu peux très bien venir en rendez-vous, et ne rien changer dans ton attitude à l'école. C'est pas parce que tu viens ici... C'est à toi de décider après si ça te motive ou pas.

Martin : si, c'est ce que je me dis.

***Commentaire** : On remarque que Martin s'oriente à partir de la demande de l'Autre. Il a pris en compte le sens affiché de nos entretiens : "l'aider à avoir un meilleur comportement en classe et au collège de façon générale"... il s'inscrit dans le désir de l'adulte qui est en face de lui. Cette orientation est le signe d'une structure qui s'appuie sur un transfert de type névrotique. Martin manifeste plutôt une attitude qui recherche la reconnaissance et l'approbation de l'autre dans un mouvement de métonymie par rapport à la demande d'amour initiale dont le grand Autre est destinataire. Nous observons là un levier propre à la relation clinique qui vient fixer Martin dans une modalité phallique de traitement de la jouissance. Clairement, Martin a un accès au registre symbolique qui devrait lui autoriser un réglage possible du nouage borroméen avec l'imaginaire et le réel.*

5.3. Présentation de Roger (14 ans ; 01 mois lors de notre première rencontre)

Comme il est convenu de procéder dans la cadre de ce travail au sein du collège, la situation de Roger a été étudiée en cellule de veille puis une demande nous a été adressée. La CPE a rencontré la maman qui était très favorable à la perspective d'une rencontre avec un psychologue à l'école. C'est ainsi que la première rencontre avec Roger et sa maman s'est tenue le 2 décembre 2013. Les parents de Roger sont séparés et il se trouve en garde alternée : une semaine chez sa mère qui vit avec un compagnon et une semaine chez son père. Cependant, c'est la grand-mère paternelle qui accueille Roger durant la semaine de garde avec son père. Roger est le fils unique du couple de ses parents, il n'a ni demi-frère ni demi-sœur, ses parents vivent seuls chacun de leur côté. Roger est en classe de quatrième. Il se présente comme un adolescent vif et éveillé. Il parle spontanément de sa situation et il dégage une impression de maturité qui contraste avec le bilan assez négatif qui a amené l'équipe enseignante à proposer, après accord des membres de la cellule de veille, que nous puissions travailler ensemble. Roger a une vie sociale bien remplie : il fait du sport et sa maman évoque des relations suivies avec une petite copine. Il pense que ce qui est compliqué à l'école, c'est : « mon comportement qui ne va pas bien. Je m'agite et je ne suis pas trop le cours. C'est à cause de mon comportement que j'ai des mauvaises notes » La mère de Roger exprime son accord avec ses explications et précise qu'avant il était meilleur en math qu'en français et qu'il

aime amuser la galerie. Roger souhaiterait travailler dans la vente et son objectif scolaire est de pouvoir entrer au lycée professionnel pour passer un BAC pro-vente. À la maison, il reconnaît ne pas travailler suffisamment. Avant il jouait beaucoup aux jeux vidéo mais maintenant il passe énormément de temps en sortie avec ses copains. Roger accepte tout de suite la proposition de nous rencontrer toutes les semaines ce qu'autorise sa maman.

5.4. Séance 1 avec Roger du 11 décembre 2013 :

Chercheur : [*en écrivant :*] ... souhaite faire un stage en vente. Donc ça il faudra qu'on en reparle. Alors c'est vrai qu'évidemment, les profs, ils t'attendent aussi... comment tu te comporteras si jamais tu vas en stage ? Comment il faut se comporter quand on va chez un patron ?

Roger : il faut déjà être mature. Faut bien parler, surtout c'est ça, il faut pas avoir peur. Faut bien parler, bah, qu'on s'échange bien en fait c'est ça.

Chercheur : hum...

Roger : écouter et tout...

Chercheur : et ça toi ? Tu penses pouvoir y arriver ?

Roger : ben oui, je pourrai le faire mais bon, il faudra être motivé quoi.

Chercheur : alors est-ce que tu es motivé ?

Roger : oui, je pense je pourrai le faire. Franchement oui.

Chercheur : bon moi je crois que tu as les capacités, largement. Est-ce que l'école t'intéresse en règle générale ?

Roger : hummm... ben je préfère le monde du travail même si j'ai jamais travaillé mais... Quand on parle de ça, ça fait plaisir. Tout le monde dit là-bas, c'est bien quand tu travailles, c'est mieux et tout. Après, quand tu fais des études et que tu as un meilleur travail c'est encore mieux.

***Commentaire :** Encore une fois, les propos de Roger sont ceux d'un adolescent plutôt lucide et cohérent par rapport à son désir. Il évoque ce plaisir qu'il éprouve lorsqu'il se projette dans l'avenir professionnel et la forme de "vraie vie" que cela représente pour lui. On peut noter au passage que le langage semble pour lui un point d'appui fiable pour mettre en forme ses émotions. Roger montre donc une certaine aisance dans son rapport à l'articulation signifiante et on pose l'hypothèse d'un bon accès au traitement phallique de la jouissance. On peut aussi sourire au lapsus qu'il commet quand il dit qu'il faut bien parler dans l'univers professionnel, ce qu'il formule de la façon suivante : « Faut bien parler, bah, qu'on s'échange*

bien en fait c'est ça ». L'énoncé de Roger semble insister sur la substitution, l'échange qu'il y a à opérer pour être pleinement dans le lien à l'autre ce qui n'est pas sans évoquer pour nous une image liée à la castration symbolique... Par ailleurs, l'instance du Surmoi paraît bien en place avec ses deux versants constitués par l'intériorisation des interdits : « il faut déjà être mature » et l'appui sur l'idéal : « Après, quand tu fais des études et que tu as un meilleur travail c'est encore mieux. » On ressent, lors de ces premiers échanges, une capacité au transfert et donc à une certaine forme de demande adressée à l'Autre sous-tendue par la mécanique du désir. Finalement, Roger nous apparaît comme un adolescent aux prises avec le remaniement pulsionnel qui singularise ce passage fondateur de la vie adulte mais qui montre aussi toutes les potentialités et la richesse qui vont avec...

5.5. Présentation de Gérard (12 ans ; 00 mois lors de notre première rencontre)

C'est le père de Gérard qui est venu lors de notre première rencontre et durant les deux autres rendre-vous bilans c'est toujours lui seul qui se présentera. La mère de Gérard est malade et elle semble avoir des difficultés pour se déplacer. Gérard est le seul enfant du couple de ses parents. Durant nos échanges, il est fait état des problèmes récurrents qu'il rencontre dans ses relations avec ses camarades, ses professeurs et même durant l'activité sportive extra-scolaire. Par ailleurs ses notes sont faibles et il se plaint de ne pas réussir à suivre les cours alors qu'il se présente sous les aspects d'un enfant capable d'un bon niveau de compréhension. Gérard reconnaît spontanément : « je dois faire trop de bêtises... bavardage, je bouscule et je fais des balayettes... ». Son père précise qu'il est convoqué depuis le cours préparatoire par les professeurs qui se plaignent du comportement dissipé de son fils. Il doit menacer de sanction pour obtenir un peu d'investissement dans le travail. Pourtant, Gérard va se montrer très agréable à chacune de nos conversations. Gérard est élève de sixième mais son comportement et sa façon de s'exprimer évoquent un enfant plus jeune. À la maison, il utilise toujours une peluche. Il accepte avec un certain enthousiasme le principe de nos rencontres hebdomadaires. Il semble heureux qu'une attention particulière lui soit portée. Dès notre second entretien, Gérard va beaucoup pleurer, montrant par là à quel point il est affecté par sa situation scolaire et tout particulièrement le regard de sa famille sur ses difficultés d'apprentissage.

5.6. Séance 3 avec Gérard du 7 avril 2014

Chercheur : alors Gérard, comment s'est passée ta semaine ?

Gérard : bien, j'ai eu des bonnes notes.

Chercheur : super. Bravo. Donc tu as eu des bonnes notes en quoi ?

Gérard : en mathématiques...

Chercheur : et comment tu as fait pour avoir des bonnes notes ?

Gérard : l'autre fois, lundi, juste avant de vous voir, la semaine dernière, j'ai fait un contrôle, j'ai eu 14,5, et un autre contrôle j'ai eu 13,5, et aussi j'ai eu un 10/20 sur le passé simple...

Chercheur : c'est formidable, donc tu es sacrément malin, sacrément intelligent, tu es capable de retenir plein de choses. Tu croyais que tu n'y arriverais pas ?

Gérard : non.

Chercheur : tu es surpris d'y arriver ? Moi je ne suis pas surpris que tu y arrives, ça ne m'étonne pas de toi. Tu es un enfant, on avait dit l'autre fois, sensible, tu as beaucoup d'émotion. Tu es quelqu'un qui est riche, tu as une richesse en toi, il faut juste savoir l'utiliser. Et là, tu as réussi. Bravo. Alors la semaine dernière, tu étais très triste, tu te rappelles ?

Gérard : hum...

Chercheur : tu étais très triste, tu en avais un peu marre... j'avais mis dans tes petits secrets la feuille, (*en regardant son dossier*)... qu'est-ce que tu me disais ?... Oui tu étais vraiment... vraiment malheureux. Alors comment ça a évolué, comment ça a avancé ?

Gérard : ça allait mieux après...

Chercheur : ça allait mieux après quoi ? Est-ce que tu peux m'expliquer ?

Gérard : après la séance avec vous.

***Commentaire** : Gérard exprime avoir ressenti un mieux-être après notre dernière conversation. On peut donc évoquer une certaine capacité à faire usage du langage dans le cadre d'une relation transférentielle pour trouver une inscription phallique à la jouissance qui le débordait alors. En ce sens, nous distinguons chez lui les coordonnées d'une structure névrotique normale. Bien sûr, pris isolément cet indice est plutôt fragile mais le reste de nos échanges, son rapport au langage et à la réalité de façon générale sont venus confirmer cette hypothèse d'une vraisemblable structure sans forclusion du Nom-du-Père.*

5.7. La situation de Nathan (10 ans ; 02 mois lors de notre première rencontre)

Nous connaissons bien Nathan pour l'avoir rencontré régulièrement à l'école primaire et ce, dès la classe de cours préparatoire. C'est un enfant très vif aux compétences cognitives fluides qui ont été confirmées par la passation d'un test. Cette épreuve de type psychométrique (WISC-IV) a montré des capacités au-dessus de la norme sur les échelles de la compréhension

verbale, du raisonnement perceptif et de la mémoire à court terme. Seul l'indice de vitesse de traitement a été mesuré sous la moyenne donnée par les enfants de son âge et cet élément est venu s'inscrire comme une expression de sa grande agitation en classe. Nathan intervient fréquemment sans attendre qu'il y soit autorisé et il a de nombreux conflits avec ses camarades. Il se montre souvent irrespectueux avec les enseignants. Les parents se sont posés la question d'une précocité intellectuelle et, au regard des critères donnés par l'OMS, on ne peut pas retenir cette proposition. Cependant, l'école lui a permis un passage dans une classe supérieure avec un an d'avance afin de tenter d'apaiser sa situation scolaire et notamment son instabilité importante. Malgré qu'il soit maintenant en sixième au collège, les difficultés sont pratiquement les mêmes. Ses parents ont fait de multiples démarches vers des psychologues libéraux ou vers la consultation médico-psychologique sans que des sensibles progrès aient été observés. Nathan est accompagné de son père à l'occasion de notre première rencontre. Ses parents se montrent très attentifs aux difficultés de leur fils et ils ont de fréquentes discussions avec lui pour tenter de comprendre ce qui lui pose problème. Ils auraient souhaité que Nathan puisse être accueilli dans une école différente (Freinet, Montessori...) et déplorent le manque de ce type de structure. Son père rapporte que l'orthodontiste pense qu'il déglutit mal et que cela occasionne des difficultés respiratoires, alors il bouge pour ventiler : « Dès qu'il est en sport, ça va. Dès qu'on lui dit de rester assis sur une chaise 8 heures par jour, plus 1 heure de leçons, ça bloque ! » Cependant, c'est un enfant très agréable dans le cadre des échanges duels et rien ne laisse supposer que les enseignants puissent se plaindre de son attitude. Nathan a une sœur de 3 ans plus âgée. Ses parents sont très demandeurs d'une aide. Nathan beaucoup moins et il ne souhaite pas que nous nous rencontrions dans un premier temps, disant qu'il va réussir à se « concentrer beaucoup plus sur son travail ». Nous avons donc convenu de nous revoir une fois par mois dans le cadre d'entretiens familiaux. C'est toujours son père qui accompagnera Nathan car les horaires de travail de la mère ne coïncident pas. Finalement, devant la persistance des punitions au collège, Nathan acceptera le principe de nos conversations et nous aurons deux séances ensemble.

5.8. Séance 1 avec Nathan du 13 mai 2014

Chercheur : ça va bien. Avec papa, avec maman, comment se passent les relations ? Comment tu les qualifierais ? Bien sûr, c'est nos entretiens confidentiels, tu peux dire ce que tu ressens.

Nathan : oui. Ben en fait, des fois, il y a plein de choses qui m'énervent chez eux, mais il y a des choses que j'aime bien aussi chez eux.

Chercheur : hum, hum... alors est-ce que tu as des exemples pour que je comprenne encore mieux ce que tu veux dire ? Des exemples que tu aimes bien chez eux, des exemples que tu n'aimes pas chez eux...

Nathan : il y a des exemples que j'aime bien chez eux, qui sont que, ils s'occupent bien de nous et en mauvais exemple, il y a que, on a fait un mauvais truc, et puis ils ne sont pas contents, et puis c'est pour longtemps.

Chercheur : d'accord.

Nathan : c'est un petit truc mais des fois de rien du tout.

Chercheur : et puis ils n'oublient pas.

Nathan : non, ils sont toujours dessus. Et puis ils ne pensent qu'aux leçons.

***Commentaire** : Nous apercevons ici les indices d'un basculement normal des repères identitaires tels qu'ils s'amorcent durant la transition adolescente. Nathan est encore très accroché aux imagos parentales de l'enfance, ces parents qui "s'occupent bien de nous". Dans le même temps, commencent à poindre des propos qui s'inscrivent dans la longue spirale de revalidation la perte de l'objet archaïque, avec la légère teneur dépressive que l'on peut supposer sous le reproche.*

5.9. La situation de Richard (12 ans ; 05 mois lors de notre première rencontre)

Richard est accompagné de sa maman lors de notre première rencontre. Il est alors très boudeur et nous notons de nombreux signes d'agacement à l'égard de sa mère. Il peut se montrer irrespectueux avec elle alors qu'il ne le sera jamais à chacune de nos conversations. Lorsqu'on lui demande ce qui pose problème, Richard évoque ses mauvaises notes et son comportement, il dit : « c'est un petit peu comme si j'étais le maillon le plus faible de la classe. » Il se plaint aussi de ne pas réussir à dormir et de n'avoir ensuite pas envie de se lever pour venir au collège. Sa mère pense que son principal point faible, c'est la fainéantise : il ne fait pas son travail à la maison. Son père viendra ensuite à l'occasion de plusieurs séances de bilan. C'est un grand gaillard, rugbyman, et Richard change radicalement d'attitude en sa présence. Il est alors beaucoup plus soumis et attentif, sans jamais remettre en cause les paroles de son père. Les parents de Richard sont divorcés mais il viennent parfois ensemble rencontrer l'équipe enseignante et ont préservé une certaine qualité d'entente dès qu'il est question de la scolarité de leur enfant. Richard a un demi-frère d'une première alliance de sa maman de 12 ans plus âgé. Son père a un emploi stable alors que sa mère vient de vendre le commerce qu'elle tenait et cherche à acquérir un nouveau bar/restaurant. Sa situation

financière est précaire actuellement et elle fait part d'un manque de disponibilité, voire d'énervement, face à l'attitude de son fils. Il se dégage du premier entretien avec Richard une certaine tonalité dépressive et immature. Richard et ses parents sont demandeurs d'aide et ils acceptent volontiers le principe du travail que nous leur proposons.

5.10. Séance 1 avec Richard du 20 janvier mai 2014

Chercheur : Et alors avec papa, comment ça se passe avec papa du coup ?

Richard : ... Mieux, beaucoup mieux, parce qu'il sait faire mes devoirs, il sait m'expliquer, il sait encore faire lui. En plus en ce moment, il retourne à l'école, il a les mêmes horaires que moi, parce qu'il va devenir chef de chantier et tout, chef de travaux, chef d'équipe... l'équipe Mouette...

Chercheur : l'équipe Mouette ?

Richard : oui, qui s'occupe de la Loire-Atlantique.

Chercheur : d'accord, et ça va être quoi son métier ?

Richard : chef d'entreprise, euh... pas chef d'entreprise, chef de chantier. Ça veut dire il va tout dire, il va dire couler le béton, il va dire...

Chercheur : il va donner les ordres ?

Richard : oui parce que lui il connaît bien, il a de l'expérience, il a 30 ans... il a 30 ans d'expérience, il a commencé à 10 ans.

Chercheur : ... (signe admiratif)

Richard : oui parce qu'il travaillait avec son père dans le TP [*travaux publics*] parce que papy aussi il fait le TP, il a 60 ans, il travaille encore. Il fait encore l'enrobé...

Chercheur : d'accord, et ça c'est quelque chose qui te plairait toi ?

Richard : oui.

***Commentaire** : Les parents de Richard sont divorcés. Il passe la semaine chez sa maman et les week-ends chez son papa. Les relations avec sa mère et le compagnon de celle-ci sont souvent tendues. Richard se plaint d'une mauvaise entente avec son beau-père et se montre souvent "capricieux" avec sa mère. Par contre, quand il évoque son père, il est capable d'activer des éléments constitutifs de l'idéal du moi. Il s'inscrit alors dans une histoire familiale avec sa dimension de dette symbolique et les projections susceptibles de forger des repères identitaires.*

5.11. La situation de Tania (14 ans ; 06 mois lors de notre première rencontre)

Tania nous est présentée en raison de ses nombreuses absences du collège et de ses résultats de plus en plus faibles. Parallèlement, elle rencontre une psychologue tous les quinze jours à la consultation médico-psychologique suite au décès de son père, il y a presque deux ans. C'est une élève de quatrième qui a redoublé l'année dernière la classe de cinquième. Ses résultats restent très faibles et son comportement est l'objet de nombreuses plaintes de la part de l'équipe enseignante. Elle se montre parfois très agréable mais peut être aussi insolente et provocatrice. Son histoire familiale est complexe. Elle a deux sœurs plus âgées (24 et 29 ans) issues de l'alliance entre son père et sa mère. Sa mère a eu aussi une autre alliance et Tania a encore deux demi-sœurs, des jumelles de 11 ans. Sa maman est actuellement avec un nouveau compagnon qui vit avec son fils mais ils n'ont pas d'enfants ensemble. Tania se présente comme une adolescente très vive, soucieuse de son apparence et rien ne laisse supposer qu'elle se trouve en difficulté dans les apprentissages. Elle donne spontanément une impression de maturité. Elle s'exprime avec précision et finesse. On note une sorte d'égalité de ton entre elle et sa maman qui ne marque pas clairement leur différence de génération, cependant, elles semblent bien s'entendre. La mère de Tania constate et déplore que sa fille se trouve de plus en plus enfermée dans une logique de décrochage par rapport à l'école mais, dans la mesure où elle part de bonne heure au travail le matin, elle avoue son impuissance à changer cet état de fait. Tania exprime un fort ennui durant sa présence au collège, reconnaît qu'elle ne parvient pas toujours à se lever pour y aller et voudrait pouvoir partir ailleurs faire une formation professionnelle. Tania est venue avec sa maman lors de la première rencontre et elles donnent toutes les deux leur accord pour poursuivre sous la forme d'une aide individuelle. Nous tentons de distinguer notre travail de celui de la psychologue de la CMP et nous affichons donc l'objectif de rester centrés sur la problématique scolaire.

5.12. Séance 1 avec Tania du 31 mars 2014

Chercheur : donc une vie complexe, entre maman qui a eu une première alliance avec trois enfants, dont toi, une deuxième alliance avec deux enfants. Par contre avec XXXX... ? [*son compagnon actuel*]

Tania : ils sont mariés.

Chercheur : et ils n'ont pas eu d'enfant ?

Tania : non.

Chercheur : donc toi, à part deux enfants, tu as connu tous les enfants. Donc ce n'est pas rien

pour toi... Bon très bien... Alors justement, tu me disais l'école, réussir sa vie... Alors qu'est-ce que tu penses de ça ? Quels liens tu fais entre l'école et réussir sa vie ? Comment tu vois les choses ?

Tania : parce que tout le monde dit ça, que quand tu travailles bien, quand tu as des bons résultats, tu vas plus loin. Tu fais plus d'études, tu auras un métier mieux payé. Donc tu ne galèreras pas en fin de mois...

Chercheur : c'est vrai... C'est vrai que tout le monde dit ça... toi qu'est-ce qui te plaît dans la vie ?

Tania : moi je voulais faire électricienne, mais je ne vais pas pouvoir, parce que, si je dois faire ça... Moi je voulais le faire en apprentissage, et je devrais aller à Nantes, et ce n'est pas possible, c'est trop loin. Et moi je ne veux pas aller en internat.

Chercheur : tu ne veux pas aller en internat ? Qu'est-ce qui t'embête dans l'internat ?

Tania : je ne peux pas, moi j'ai besoin de voir ma famille, j'ai besoin de mon indépendance, que en internat c'est comme ça ! Comme ça ! *[gestes avec ses mains]*. Non je ne peux pas. Moi j'ai besoin de voir ma mère le soir, de parler avec ma mère le soir, de lui raconter ma journée, de lui raconter mes amourettes...

***Commentaire** : Tania se présente comme une adolescente vive. Elle est très agréable en relation duelle. On perçoit chez elle une habitude de ce type de situation sûrement en raison de ses rencontres régulières avec la psychologue de la consultation médico-psychologique. Durant cette première conversation, nous notons des signes évidents d'une structure de personnalité normale, avec un rapport bien structuré à la réalité et des expressions typiques de l'adolescence. Nous soulignons cependant la dépendance et la proximité affective avec sa maman qui nous semblent en léger décalage avec son attitude et sa présentation très "jeune fille". Nous sommes surpris car cela contraste avec son apparente maturité et sa capacité à échanger avec un adulte.*

6. L'absence de la reconnaissance d'une place d'exception

Pour débiter ce travail, nous avons cherché les indices de l'évolution dans l'ordre symbolique. Quelles sont les manifestations symptomatiques qui seraient directement conditionnées par ces changements dans la forme du lien social ? La mutation que nous avons repérée jusque là est profondément associée au vaste processus égalitaire qui fut l'idéal proclamé de l'avènement de la modernité. Nous avons lentement glissé d'une aspiration à l'égalité en droit entre les Hommes à une égalité de structure entre les êtres humains. Ainsi,

nous assistons à un progressif effacement des différences fondamentales des sexes et des générations sur la scène symbolique. Or, si nous gardons référence à l'enseignement de la psychanalyse, nous savons que le "registre symbolique" s'élabore autour de la reconnaissance première du symbole que constitue le phallus. Ce prix à payer d'un désarrimage initial à une jouissance non étayée s'accompagne de l'intériorisation au plan inconscient de la consistance d'une place d'exception. Cette place d'exception incarnée par le Nom-du-Père provoque à la fois le deuil du rapport sexuel, en tant qu'éprouvé de la complétude du Un, et permet de soutenir une demande d'amour en offrant un lieu d'adresse sur la scène imaginaire. Le langage nous introduit donc à l'expérience de la perte et à la reconnaissance d'une place d'exception qui justifie cette castration symbolique : cela revient à dire que le langage marque l'acceptation de la dissymétrie radicale des places. Cette première acceptation de la dissymétrie des places fonde la reconnaissance symbolique de la différence des sexes. Le schéma de la sexuation présenté par Lacan au cours des leçons de son séminaire "*Encore*" permet de faire la distinction entre deux types de jouissance : la jouissance phallique et la jouissance "pas-toute phallique". La jouissance phallique doit être mise en relation avec la soustraction d'une satisfaction prise sur le corps grâce au primat du phallus. À propos de la jouissance phallique, on peut lire les indications suivantes : « *Elle se trouve apportée par les sèmes, par ce qui fait sens, c'est une jouissance de l'Un, si bien qu'elle ne ménage aucun accès au corps de l'Autre en tant que tel.*²⁶⁶ ». Cela ouvre la possibilité d'un appareillage de la jouissance qui en passe par le registre symbolique et condamne la rencontre sexuelle à l'usage du signifiant, c'est-à-dire à une forme de non-rapport. Il y a par ailleurs la jouissance "pas-toute phallique" qui échappe au tout symbolique et qui caractérise le côté femme dans le partage de la sexuation opéré par Lacan. Il s'agit donc d'une jouissance dont la nature "pas-tout" symbolique l'autorise à en passer par le corps. La jouissance phallique pose la figure de "*l'ommoinsun*"²⁶⁷ qui est à part de l'ensemble des humains et offre donc un point de référence stable qui permet de faire groupe. Par contre, la jouissance "pas-toute phallique" se calcule au un par un et supprime le rapport à l'universel. Finalement, on pourrait dire qu'il s'agit là d'un mode d'étayage privatisé de la jouissance qui correspond bien à la mutation du mode-de-jouir propre à notre société. Les cadres symboliques anciens et modernes offraient des figures d'exceptions d'essences transcendantales accordées à la jouissance phallique ce qui n'est plus le cas de la société post-moderne laissant le champ libre aux bricolages singuliers qui s'orientent essentiellement de la contingence. L'ordre symbolique de notre époque est donc

266. MALEVAL Jean-Claude, La forclusion du Nom-du-Père, éditions Seuil, 2000, p.131

267. LACAN Jacques, Le séminaire XVIII, D'un discours qui ne serait pas du semblant, leçon du 3 mars, référence prise dans MALEVAL, Ibid. p.125

marqué par le mouvement de déplacement de la jouissance phallique, que Lacan rangeait du côté homme dans son tableau de la sexuation (et qui ne recouvre pas la différence anatomique des sexes), au profit de la prévalence de la jouissance "pas-toute phallique" qui se situe du côté femme dans le même tableau. Quelle est la conséquence d'un tel déplacement ? La jouissance phallique renvoie à une organisation du lien social qui fait consister le rapport à une place d'exception. Cette place d'exception, qui est recouverte par une figure divine dans les sociétés traditionnelles, a un pouvoir agglomérant autour de valeurs communes au niveau collectif et elle oriente le support à l'idéal au niveau individuel. Elle donne la matière aux grands récits fondateurs qui permettent aux Hommes de s'inscrire dans une historicité et de trouver réponse à la question du sens de la vie. C'est pourquoi nous pensons qu'une organisation sociale travaillée par la jouissance phallique est propice à produire une certaine épaisseur symbolique. La jouissance "pas-toute phallique" n'est pas prise dans le symbolique et répond ainsi à un principe en tout point différent. Étant hors symbolique, elle ne peut pas s'inscrire dans un rapport de reconnaissance de l'universel, elle ne fait donc pas lien social. Ici, il est question d'une satisfaction qui engage le corps et les processus imaginaires. Le langage offre une modalité d'étayage de la jouissance propre à la nature humaine, mais la jouissance phallique, consécutive à l'opération de la castration symbolique, ne parvient pas à traiter toute l'énergie pulsionnelle, il y a un reste : la jouissance "pas-toute phallique". C'est encore différent dans le cas d'une structure psychotique où la jouissance peut être nommée jouissance de l'Autre en tant qu'elle s'inscrit dans un rapport d'étrangeté pour le sujet. *« Cette dernière se révèle énigmatique, folle, incernable : n'étant pas contrainte par la loi du signifiant, elle n'est pas interdite, elle n'est pas civilisée par l'Un-Père. La jouissance de l'Autre est une jouissance du corps. Chacun constate que le rapport du sujet à son corps n'est pas de possession mais d'extériorité : « L'Autre c'est le corps », note LACAN, à savoir le lieu où viennent s'inscrire les premiers signifiants, équivalents à l'ensemble vide. L'intervention du Père le constitue en désert de jouissance, tandis qu'elle oriente le sujet vers la jouissance phallique, portée par le langage, qui trouve sa satisfaction, non pas dans le corps, mais, par l'entremise du signifiant phallique, dans un hors-corps : l'objet de la pulsion.²⁶⁸ »*. Si on considère que les mutations propres à l'époque contemporaine, qui peuvent se lire dans la disparition progressive des incarnations des figures d'exception sur le plan social, ont un effet sur les modalités d'étayage de la jouissance, il faut alors se poser la question des conséquences pour l'économie pulsionnelle. Nous pensons que la part des expressions non phalliques de la jouissance ont tendance à prendre une ampleur inédite dans un mouvement que certains auteurs qualifient de

268. MALEVAL Jean-Claude, Ibid., p.126

forclusion de la castration. Nous avons déjà évoqué que cette expression peut être mise en débat avec la notion de déni de la castration que nous lui préférons quand les sujets évoqués ne se rangent pas sous la catégorie de la psychose. C'est en ce sens que nous vivons l'époque de la précarité symbolique et qu'en fonction des histoires singulières et des ressources qui y sont associées, cela peut aller jusqu'à prendre la forme d'une véritable désaffiliation symbolique.

Nous avons retenu que l'inscription dans le registre symbolique se soutient de la reconnaissance d'un signifiant d'exception que Lacan désigne en le nommant : le phallus. « *Ce signifiant d'exception est selon Lévi-Strauss un signifiant zéro, qui ne désigne pas quelques énoncés religieux, mais une fonction sémantique qui permet à la pensée symbolique de s'exercer (et à toutes les pensées)*²⁶⁹ ». Le père symbolique est l'agent de cette opération et il garantit l'accordage d'un manque imaginaire avec un objet réel. Il confère ainsi sa consistance au grand Autre du langage, règle la mesure de la division du sujet et convoque le sentiment d'incomplétude ; la vérité sur l'être du sujet se situera désormais toujours ailleurs. Le lien social de la société patriarcale offrait un parfait écho à cette architecture signifiante reposant entièrement sur la non-symétrie des places. La cellule familiale était organisée autour du pouvoir accordé au père de famille. Celui-ci pouvait occuper toute sa fonction de père réel dans le lien qui l'unissait à la mère. Cela passait notamment par l'expression d'un savoir-faire avec le désir que les parents savaient mettre en scène, ou non, dans la réalité. La société patriarcale freudienne a donc placé en avant l'imgo paternelle en tant qu'elle donnait corps à la figure du grand Autre du langage et ouvrait la voie à tous ses substituts possibles, du père de famille au chef de l'état. C'est bien cette évolution particulière, touchant au père réel, qui valut une mise en garde de Lacan dès 1938 : « *Mais un grand nombre d'effets psychologiques nous semble relever d'un déclin social de l'imgo paternelle.*²⁷⁰ ». L'héritage symbolique contemporain, en ne légitimant plus de place d'exception, aligne les générations dans une logique égalitaire. Pour avancer davantage dans notre compréhension des effets de cet effacement progressif de la différence entre les générations, il est utile de reprendre attentivement quelques éléments d'analyse donnés par Lacan.

269. ZAFIROPOULOS Markos, Du père mort au déclin du père de famille, éditions PUF, 2014, p.117

270. LACAN Jacques, Les complexes familiaux dans la formation de l'individu, Autres écrits, éditions Seuil, 2001, p.60

7. Les complexes familiaux dans la formation de l'individu

Dans son texte : « Les complexes familiaux dans la formation de l'individu »²⁷¹, Lacan nous donne de précieuses indications sur l'importance des liens qui se nouent entre les membres d'une même famille et c'est aussi à cette occasion qu'il nous met en garde sur les conséquences prévisibles du déclin social de la fonction paternelle dont nous avons tenté d'en saisir la portée précédemment. Nous allons essayer de comprendre les principaux enseignements de ce texte afin d'établir en quoi ils sont susceptibles d'éclairer notre recherche. Tout d'abord, Lacan repère que : « *L'espèce humaine se caractérise par un développement singulier des relations sociales, que soutiennent des capacités exceptionnelles de communications mentales, et corrélativement par une économie paradoxale des instincts qui s'y montrent essentiellement susceptibles de conversion et d'inversion et n'ont d'effet isolable que de façon sporadique.*²⁷² ». Ainsi, Lacan attire notre attention sur la labilité des instincts pour l'espèce humaine tant ils sont subordonnés et corrélés à la réalité des échanges sociaux. Pour l'enfant, l'expression des instincts apparaît donc pris dans un processus dynamique où la vie psychique au niveau singulier s'inscrit dans le cadre collectif donné par la culture. Du point de vue de la formation de l'individu, la famille humaine constitue une institution fondatrice et l'observation attentive de l'économie psychique qui la traverse s'avère particulièrement riche d'enseignements pour comprendre la genèse et la forme du lien social, quelle que soit l'époque considérée. Dans la mesure où la référence aux instincts, par la restriction des phénomènes observés à leur seule dimension biologique, ne rend pas compte de façon satisfaisante des faits psychiques de la famille humaine, Lacan va reprendre la notion de **complexe** utilisée par Freud. Les complexes ont pour élément fondamental une représentation inconsciente désignée sous le nom **d'imago**. Les complexes et les imagos qui les étayent nous intéressent en tant qu'ils constituent des étapes significatives dans la structuration du psychisme. « *Complexes et imagos ont révolutionné la psychologie et spécialement celle de la famille qui s'est révélée comme le lieu d'élection des complexes les plus stables et les plus typiques : de simple sujet de paraphrases moralisantes, la famille est devenue l'objet d'une analyse concrète.*²⁷³ »

Lacan isole en premier le complexe de sevrage. Celui-ci, même s'il est commun à l'ensemble des animaux, prend chez l'homme une dimension qui excède largement la programmation biologique. En effet, le temps du sevrage dans la relation humaine n'est pas

271. LACAN Jacques, Les complexes familiaux dans la formation de l'individu [1938] in : Autres Écrits, Seuil, 2001, p. 23-84

272. LACAN Jacques, Ibid., p.23

273. LACAN Jacques, Ibid., p.29

donné par une régulation physiologique, comme c'est le cas chez les mammifères, mais plutôt par une régulation culturelle. Le sevrage est associé chez l'homme à la relation du nourrissage et fixe la première imago maternelle, sous une forme archaïque puisque correspondant à une période de non-achèvement du moi. Le sevrage correspondant à une étape plus ou moins traumatisante et son refus vise à rétablir l'imago de la relation maternelle. Ce refus pourra être au principe des crises et régressions qui jalonnent tout développement humain. Lacan indique que dans le sevrage se rejoue une autre séparation, car ce complexe : « [...] *donne son expression psychique, la première et aussi la plus adéquate, à l'imago plus obscure d'un sevrage plus ancien, plus pénible et d'une plus grande ampleur vitale : celui qui, à la naissance, sépare l'enfant de la matrice, séparation prématurée d'où provient un malaise que nul soin maternel ne peut compenser.*²⁷⁴ ». Le complexe de sevrage place l'enfant en situation de tension vitale et c'est dans sa capacité à y substituer des intentions mentales qu'il opère une transition symbolique qui est au fondement des premiers sentiments qui l'unissent durablement à sa famille.

Ensuite, Lacan décrit le complexe de l'intrusion. Celui-ci renvoie à la confrontation du jeune enfant avec des pairs qui alimente le sentiment de jalousie et dont le dépassement fera le socle de la sociabilité humaine. Lorsque deux enfants de même âge sont placés sur un espace de jeu commun, on observe une alternance de comportements oscillant entre rivalité et identification. À ce stade, ce sont les mouvements imaginaires qui permettent au psychisme de se structurer. « *Si la recherche de son unité affective promeut chez le jeune sujet les formes où il se représente son identité, la forme la plus intuitive en est donnée, à cette phase, par l'image spéculaire. Ce que le sujet salue en elle, c'est l'unité mentale qui lui est inhérente. Ce qu'il y reconnaît, c'est l'idéal de l'imago du double. Ce qu'il y acclame, c'est le triomphe de la tendance salutaire.*²⁷⁵ ». L'enfant voit dans l'autre du même âge, ou dans le double du stade du miroir, une possibilité d'inscription de son moi dans une forme unifiée et donc indépendante. Cela marque la fin de l'illusion de la relation fusionnelle auprès de l'imago maternelle et le double prendra alors les valeurs opposées d'image constituante, offrant une possibilité d'investissement à caractère narcissique, mais aussi de support à toutes les formes d'agressivité dont la clinique nous indique que le frère est souvent le destinataire. On peut comprendre les expressions sadomasochistes observées à ce moment du développement comme le reflet du conflit entre un moi qui serait pure expression libidinale et la restriction à

274. LACAN Jacques, Ibid., p.34

275. LACAN Jacques, Ibid., p.42

sa forme trouvée dans l'image. Le masochisme rejoue le malaise et le sadisme tente d'en maîtriser les effets dans un mouvement dialectique qui en rend possible la sublimation finale. Le moi trouve sa première identité dans l'image qui l'aliène profondément, puis : il « [...] *se constitue en même temps que l'autrui dans le drame de la jalousie.*²⁷⁶ ». Dès lors le sujet devra trouver une voie entre refus de l'autre, souhait de sa destruction et régression vers une relation d'exclusivité à l'objet maternel ou acceptation d'une présence tierce qui ouvre la voie aux compensations trouvées dans le plaisir des échanges, fondation des sociétés humaines. Comme le condense Lacan dans une jolie formule, « [...] *il reconnaît l'autre avec lequel s'engage la lutte ou le contrat.*²⁷⁷ ». C'est après l'âge de trois ans que le complexe d'intrusion donnera sa forme stabilisée au moi, nécessaire pour élaborer l'étape suivante, celle du complexe d'Œdipe.

C'est aux alentours de l'âge de 4 ans que les pulsions génitales atteignent leur apogée et font se superposer chez l'enfant le parent du sexe opposé avec l'imaginaire parentale destinataire de la tendance tendre. Le parent du même sexe endossera alors l'imaginaire qui en fera l'agent de l'interdiction des désirs inconscients et paradoxalement celui de leurs réalisations transgressives. Le complexe d'Œdipe marque donc la période d'un travail psychique qui vise autant à refouler la pulsion sexuelle s'exprimant sous le primat de sa forme génitale que de lui substituer des investissements trouvant leurs places dans l'ordre de la culture. « *Ce double procès à une importance génétique fondamentale, car il reste inscrit dans le psychisme en deux instances permanentes : celle qui refoule s'appelle le surmoi, celle qui sublime, l'idéal du moi. Elles représentent l'achèvement de la crise œdipienne.*²⁷⁸ ». On remarque à quel point ce complexe dépasse de loin la simple action d'une opération purement biologique tant il est pris dans ce qui fait le cœur de l'organisation sociale des liens familiaux. Freud a mis à jour les mécanismes du complexe d'Œdipe dans le contexte d'une époque qui concevait la famille dans sa structure patriarcale. C'est au parent du même sexe que l'enfant qu'est assigné le rôle d'affirmer les interdits mais aussi d'offrir un support aux identifications. Force est de constater une spécificité au père freudien qui se distingue par sa capacité à incarner la domination du mâle. Cela a eu pour conséquence de lier la découverte du complexe d'Œdipe à un certain état de la société et à sa capacité à penser la différence sexuelle. Lacan a fait apparaître les limites de cet enfermement conceptuel et il a rendu possible le dépassement du mythe de *Totem et tabou*. Ainsi, alors que Freud associe la fantasme de castration à l'image du père, comme il

276. LACAN Jacques, Ibid., p.43

277. LACAN Jacques, Ibid., p.43

278. LACAN Jacques, Ibid., p.46

paraît logique de le faire lorsque celle-ci s'accorde davantage avec la fonction surmoïque de la répression sexuelle, Lacan apporte d'utiles précisions : « *Pour définir sur le plan psychologique cette genèse de la répression, on doit reconnaître dans le fantasme de la castration le jeu imaginaire qui la conditionne, dans la mère l'objet qui la détermine.*²⁷⁹ ». Le surmoi s'élabore dans une relation spécifique à l'objet maternel de par la place particulière qu'il occupe comme objet primordial d'investissement et d'avènement du moi. « *Bien que le surmoi reçoive déjà de la seule répression maternelle (discipline du sevrage et des sphincters) des traces de la réalité, c'est dans le complexe d'Œdipe qu'il dépasse sa forme narcissique.*²⁸⁰ ». Parallèlement, Lacan indique à quel point l'identification à l'imgo du parent du même sexe alimente à la fois la fonction du surmoi pour maintenir inconsciente la tendance à la pulsion sexuelle et donne la matière à l'idéal du moi qui propose l'exemple d'une satisfaction possible. « *Ce moment de l'Œdipe donne le prototype de la sublimation autant par le rôle de présence masquée qu'y joue la tendance, que par la forme dont il revêt l'objet.*²⁸¹ ». Il faut maintenant souligner la place particulière de l'imgo du père auprès des deux sexes tant elle est propice à soutenir l'idéal du moi et à donner la richesse des effets de sublimation. « *Le ressort le plus décisif de ses effets psychiques [du complexe d'Œdipe] tient, en effet, à ce que l'imgo du père concentre en elle la fonction de répression avec celle de sublimation ; mais c'est là le fait d'une détermination sociale, celle de la famille paternaliste.*²⁸² ». Ainsi, et d'une façon qui pourrait sembler paradoxale, c'est parce que l'imgo du père condense en elle-même à la fois l'instance signifiant l'interdit et l'ombre de son franchissement possible, qu'elle est source de la vitalité des réactions du sujet à son égard. Lacan indique que dans les sociétés matriarcales, la disjonction des pôles interdicteur et transgressif sur des imagos multiples (l'oncle et le père par exemple), fige davantage l'évolution des sociétés observées dans une forme traditionnelle. Comme si en particularisant sur la figure du père un aspect décisif du complexe d'Œdipe, on ouvrait sur une diversité accrue les possibilités de sublimation avec toute leur charge créatrice pour la société humaine. Dans les sociétés traditionnelles, l'appui sur le groupe, avec les différents rites qui caractérisent souvent la prise en charge du franchissement psychique du complexe d'Œdipe, opère un contrôle et condamne à la répétition l'organisation du lien social portée par les nouvelles générations. « *C'est au contraire parce qu'elle est investie de la répression que l'imgo paternelle en projette la force originelle dans les sublimations mêmes qui doivent la*

279. LACAN Jacques, Ibid., p.53

280. LACAN Jacques, Ibid., p.53

281. LACAN Jacques, Ibid., p.55

282. LACAN Jacques, Ibid., p.56

*surmonter ; c'est de nouer en une telle antinomie le progrès de ces fonction que le complexe d'Œdipe tient sa fécondité.*²⁸³ ». La famille paternaliste, celle de l'époque de Freud, correspond à l'articulation particulière du lien social avec un fonctionnement précis du psychisme humain qui est tout entier révélé par la façon dont le père de la psychanalyse a interprété sa découverte du complexe d'Œdipe. La figure d'exception portée par le père oriente les pulsions autour des pôles constitués par le surmoi et l'idéal du moi. Cette famille moderne, patriarcale, rend compte d'une distribution des rôles et des places parfaitement homologues avec l'ensemble des attentes et représentations de la société de son temps. Cependant, Lacan a aussi annoncé la disparition progressive de ce type de famille. « *Nous ne sommes pas de ceux qui s'affligent d'un prétendu relâchement du lien familial. N'est-il pas significatif que la famille se soit réduite à son groupement biologique à mesure qu'elle intégrait les plus hauts progrès culturels ? Mais un grand nombre d'effets psychologiques nous semblent relever d'un déclin social de l'imaginaire paternel. Déclin conditionné par le retour sur l'individu d'effets extrêmes du progrès social, déclin qui se marque surtout de nos jours dans les collectivités les plus éprouvées par ces effets : concentration économique, catastrophes politiques.*²⁸⁴ ». Quels effets pour la structuration du psychisme et la forme du lien social vont découler de ce déclin quand on a vu que l'imaginaire du père est un support d'une importance particulière pour la structuration inconsciente du surmoi et la mise en forme consciente de l'idéal du moi ? Que disent les adolescents que nous avons rencontrés du lien qui les unit à leurs parents ? Comment s'inscrivent-ils dans l'ordre des générations ? Nous pensons voir apparaître une forme de tension entre la reconnaissance d'un signifiant d'exception qu'implique la prise dans le langage et le régime de symétrie des places qui a conclu le mouvement de déclin social de l'imaginaire paternel.

7.1. Conversation : Séance 5 avec Martin du 27 janvier 2014

Martin : aussi, il y a des profs qui disent : « je suis là pour vous faire travailler et aussi pour gagner mon salaire. » ça ne se fait pas de dire ça.

Chercheur : et pourquoi ça te choque ? Vas-y explique moi.

Martin : normalement un prof, ça vient pour apprendre les maths et à compter et tout pour les enfants. Un prof il arrive et il te dit : « non mais moi je viens juste pour toucher mon salaire. » Ça ne se fait pas ça.

Chercheur : qu'est-ce qui te choque quand un professeur dit : « je viens juste pour toucher

283. LACAN Jacques, Ibid., p.57

284. LACAN Jacques, Ibid., p.60

mon salaire. » ?

Martin : ça ne donne pas envie de travailler. Ça donne envie de le faire chier.

Chercheur : ça donne envie de le faire chier, comme tu dis. Il faut qu'il soit plus compréhensif ?

Martin : oui.

***Commentaire** : De notre point de vue, Martin exprime une difficulté à comprendre la logique d'un raisonnement faisant référence à la loi et au tiers. Les professeurs essaient fréquemment de faire percevoir la mise à distance des enjeux affectifs dans leurs relations avec les élèves en rappelant qu'ils sont soumis aux exigences d'un cadre professionnel et que donc, les liens sont structurés autour d'une règle décidée par une "volonté supérieure". Ce type d'argument tombe à plat car il ne s'inscrit plus dans "la vision de l'ordre du monde" des sujets contemporains. La place d'exception n'est plus garantie et rien ne vient désormais justifier la consistance d'un rapport à l'autre impliquant le renoncement à son intérêt propre. C'est tout le rapport à l'autorité classique qui en est affecté.*

7.2. Conversation : Séance 7 avec Roger du 31 mars 2014

Chercheur : tu as quand même l'impression que tu as de la liberté toi finalement ?

Roger : ben oui.

Chercheur : malgré que tu disais que ton père il est un peu...

Roger : oui mais là je me sens bien libre je trouve.

Chercheur : ton père qu'est-ce qu'il exige lui, qu'est-ce qu'il attend ?

Roger : c'est plus strict en fait. C'est comme ça, tu ne sors pas et puis c'est tout.

Chercheur : et même toujours maintenant, toujours aujourd'hui ?

Roger : oui un petit peu oui.

Chercheur : ça se voit, l'autre fois, quand on discutait avec lui, on voit qu'il a dû être élevé comme ça lui.

Roger : oui. C'est comme ça, c'était de son côté, de son père.

Chercheur : il a été élevé comment lui ? Il t'en parle des fois ?

Roger : c'était compliqué quand il était élevé, son père il le tapait et tout. Oui. Parce que mon grand-père il était à moitié alcoolique. Ben il était pas alcoolique, mais il avait fait la guerre d'Algérie. Puis ça l'avait tourmenté, la nuit quand il dormait il avait un couteau en dessous son lit. Oui... et puis après il est mort, mon père, ça n'a rien changé, pour lui il a pris la place de son père en fait.

Chercheur : oui, il a les mêmes attitudes.

Roger : oui voilà. C'est ça

Roger : même mon grand-père avec ma grand-mère, il insultait ma grand-mère et tout, et puis mon père il faisait ça avec ma mère, c'est pour ça qu'ils se sont divorcés. Il avait prit l'attitude de son père.

Chercheur : et oui. Pourtant maintenant on a l'impression qu'ils s'entendent pas trop mal maintenant qu'ils sont séparés

Roger : oui comme ça, ils ne se parlent pas, que pour l'école.

***Commentaire** : Chaque roman familial correspond à une histoire de vie unique. Selon la façon dont il se structure, il confère les forces et les faiblesses qui vont constituer le sujet et donner un style singulier à son existence. Au-delà des évolutions du contexte sociologique contemporain, l'enjeu reste le même et fonde l'humaine condition : trouver une formule qui permette de savoir-y-faire avec la jouissance. Roger nous donne des éléments pour apprécier combien chaque récit porte les marques des impasses des aînés. Cependant, il mentionne aussi la non-communication entre son père et sa mère et c'est peut-être bien un aspect caractéristique de notre époque. Outre le fait que cela ajoute aux carences des repères identificatoires pour se projeter dans un statut de mari ou de père et venir soutenir la résolution œdipienne en tant qu'elle inaugure une place nouvelle au désir, nous devons aussi nous interroger sur une autre conséquence possible ; l'absence de discours partagé entre les parents vient démentir la reconnaissance d'une place d'exception qui aurait fonction de réglage. Chacun fait en fonction de ce qu'il décrète servir uniquement ses intérêts et nous pensons que cette dérive vide les discours parentaux de la référence à l'imgo du père réel...*

8. La pluralité des mises en forme de la jouissance

L'adolescence recouvre ce moment particulier de la vie qui fait pont entre l'enfance et l'âge adulte. C'est la période de l'éveil des sens sous la pression des remaniements pulsionnels et de l'exil d'une identité stabilisée durant la phase de latence. Éveil et exil²⁸⁵ dont les formes sont intimement liées à la société d'appartenance de l'adolescent. Dans notre travail qui vise à comprendre les mécanismes particuliers à l'œuvre dans l'ordre symbolique au XXI^e siècle et d'en tirer des conséquences sur les rapports que les jeunes générations entretiennent avec le savoir et l'institution scolaire, il est indispensable de s'interroger sur ce qui fait la nature contemporaine des adolescents. « *Actuellement, une nouvelle clinique est à inventer, car le*

285. LACADEE Philippe, L'éveil et l'exil, éditions Cécile Defaut, 2007

*partenaire avec lequel l'adolescent joue son existence n'est bien souvent plus le père, mais ce qui fait symptôme pour lui.*²⁸⁶ ». Si dans le champ de la psychanalyse une nouvelle clinique est à interroger, c'est que certainement tout le rapport aux adolescents est touché par les mutations du lien social. L'adolescence se marque par la nécessité d'élaborer de nouveaux étayages de la jouissance et vient mettre en tension l'équilibre trouvé jusque là entre les registres imaginaire et symbolique. Comment l'idéal va-t-il désormais offrir un destin au déferlement pulsionnel dans sa compétition avec les objets contemporains ? Des faits divers récents, comme celui du meurtre commis par quatre adolescents dans la nuit du lundi 26 mars au mardi 27 mars 2012 mars dans un chemin forestier à Beauvoir-en-Lyons, près de Dieppe, au moyen d'une arme "22 long-rifle", sur un cinquième qui risquait de les dénoncer à la police pour vol²⁸⁷, ne nous alerte-t-il pas sur une difficulté grandissante à contenir la jouissance sous toutes ses formes qui serait propre à notre époque ?

Dans les *Trois essais sur la théorie de la sexualité*, Freud nous apprend notamment que la puberté est le moment où la pulsion passe d'une recherche de satisfaction essentiellement auto-érotique à la découverte de l'objet sexuel. La pulsion sexuelle jusque-là déclinée en pulsions partielles se subordonne et se range désormais sous le primat de la pulsion génitale. L'adolescent se trouve confronté à l'épreuve de devoir entièrement réorganiser son rapport à la jouissance. Dans les sociétés traditionnelles, les adultes imposent un scénario à ce passage par le biais des différents rites initiatiques. L'âge de la modernité a vu progressivement se réduire les repères symboliques qui accompagnaient cette délicate transition, on peut penser ici au service militaire, et nous arrivons aujourd'hui à la situation de l'adolescent contemporain qui doit trouver son propre chemin dans ce remaniement pulsionnel sans véritable accompagnement. Ainsi, nous avons précédemment considéré le rapport actuel à l'adolescence dans ce contexte de déclin social de la fonction paternelle. Pour comprendre toujours plus précisément les conséquences du déclin des formes classiques de la fonction paternelle, il faut suivre ce qui fait le point central de la découverte freudienne, à savoir, le complexe d'Œdipe. Dans sa présentation simple, le complexe d'Œdipe permet d'illustrer les tendances affectueuses éprouvées par l'enfant à l'égard de sa mère et la façon dont le père viendra les barrer en rendant possible l'intériorisation de l'interdit de l'inceste. On comprend que l'enfant doit renoncer à la pleine réalisation de ses désirs inconscients et qu'ainsi il est prêt à supporter les frustrations inhérentes à toute forme de vie sociale. Cette mise à distance de

286. DELTOMBE Hélène, *Les enjeux de l'adolescence*, éditions Michèle, Paris, 2010, p.13

287. <http://www.leclairleur-ladepeche.fr/2013/05/21/assassinat-d%E2%80%99alexandre-un-proces-pour-comprendre/>

l'expression brute de ce qui constitue la part instinctuelle de la nature humaine est nommée castration symbolique. À l'époque de Freud, la société est organisée de façon patriarcale et l'image du père se confond avec celle du chef de famille. Tout le lien social est articulé autour d'une figure supposée incarner l'autorité, que ce soit au niveau politique ou au niveau familial, et chacun supporte la dissymétrie des places qui en est la condition. Évidemment, on mesure que ce schéma n'est plus le même dans notre société post-moderne. C'est ainsi que l'on peut évoquer le déclin de la fonction paternelle en confondant les plans liés à une organisation sociale, basée sur l'acceptation d'une place d'exception, et le plan individuel avec le rôle particulier associé à la fonction paternelle. La question que l'on peut légitimement se poser est alors de savoir comment faire consister les interdits ? Qui va venir poser la Loi dont on sait qu'elle permet d'étayer la jouissance en lui donnant la forme du désir ? Lacan a prolongé l'enseignement de Freud en nous indiquant que c'est bien le langage qui était l'agent premier de la castration. *« Le signifiant succède au père comme opérateur de la castration, car il n'existe pas de père symbolique incarné en tant que tel. L'entrée dans l'ordre symbolique ne se fait pas tant par l'articulation entre phallus et père, mais en ce que le phallus est présent comme manque et comme signifiant.²⁸⁸ »*. S'il est indéniable que la place du père a changé dans notre société, la psychanalyse nous apprend que c'est en tant que son image n'offre plus un support pour calculer son identité. *« Le processus d'identification au semblable s'est substitué à l'identification au père, traditionnellement au centre de la construction de la personnalité. Classiquement, on observait l'adolescent se détacher de l'admiration pour son père en s'affranchissant de sa dépendance, tout en s'identifiant à des traits de sa personnalité. Ce processus n'est plus possible dans une société où le père n'est plus une figure exaltée, même dans l'enfance, si bien que c'est l'identification aux signifiants de sa propre génération qui vient à la place de l'identification au père.²⁸⁹ »*. *« Constatant ce phénomène, Jacques Lacan en a tiré les conséquences subjectives, sur le plan théorique comme sur le plan clinique. Il a aussi indiqué la conversion nécessaire à faire d'une situation sociale où prévalait le Nom-du-Père, vers une société où puissent être efficaces des Noms du Père, c'est-à-dire des signifiants, des institutions, des éléments essentiels de la culture qui soient à même de constituer des appuis fondamentaux pour les adolescents . »²⁹⁰*

Les adolescents se trouvent au cœur de deux mouvements : le premier les pousse à chercher des points d'identification sur les autres jeunes de leur génération, ne trouvant plus

288. DELTOMBE Hélène, Ibid., p.58

289. DELTOMBE Hélène, Ibid., p.60

290. DELTOMBE Hélène, Ibid., p.61

appui sur la transmission des valeurs et des savoirs-faire de leurs aînés ; le second est lié aux discours capitaliste car il supprime le discours du maître et les plonge dans une course effrénée à la consommation. « *Ce phénomène de consommation est généralisé, il touche les jeunes aussi, avec des particularités de consommation, telles que l'alcoolisme et la toxicomanie, qui aggravent le processus de marginalisation. Car ce sont des phénomènes d'addiction avec des effets d'identifications réciproques et d'entraînement par le groupe.*²⁹¹ ». Les adolescents vont présenter des symptômes accordés à leur époque qu'il s'agit de prendre en compte pour la valeur de message qu'ils expriment. Chaque jeune doit trouver un mode particulier de nouage entre son registre pulsionnel, ce que nous nommons jouissance, et la réalité sociale. Quand le père se présentait comme partenaire, il rendait possible un certain réglage symbolique susceptible de contenir un débordement du registre imaginaire, désormais, c'est plus souvent le symptôme qui fait partenaire. Il faut comprendre que le mythe d'Œdipe dont Freud s'est servi pour illustrer la nature du conflit psychique à l'œuvre pour tout jeune sujet humain renvoie à un certain rapport au père à une époque bien précise et maintenant révolue. Néanmoins, ce mythe illustre une façon d'y faire avec la jouissance qui valait pour l'ensemble de la société. Dans notre époque post-moderne, il n'y a plus d'emprise collective qui soit comparable et chacun a la charge de trouver la formule lui permettant d'occuper une place dans le lien social. Évidemment, cela complique la tâche des institutions qui doivent désormais développer leur capacité à offrir un accueil sur-mesure à des "usagers" qui se satisfont difficilement du traitement commun. Cela complique aussi la tâche des sujets eux-mêmes qui ont bien sûr gagné une autonomie accrue pour donner forme à leur vie mais qui doivent souvent en payer le prix narcissique de *la fatigue d'être soi*.²⁹² L'adolescent doit se séparer des liens qui l'unissaient à ses parents pour occuper une nouvelle position subjective et ce balancement entre séparation et individuation peut présenter une dimension traumatique comme le souligne Freud dans son texte : *Pour introduire la discussion sur le suicide*.²⁹³ C'est ici que le rapport au langage peut offrir un appui précieux pour apprendre à y faire avec l'entropie de jouissance qui résulte de l'équilibre bousculé, à l'adolescence, par le réel de la rencontre avec la question sexuelle. Nous devons garder à l'esprit ce que Lacan nous a enseigné de la fonction des signifiants de faire étayage de la jouissance. Nous dégageons donc deux boussoles qui peuvent orienter un travail auprès des adolescents : offrir une alternative au mouvement de ségrégation qui supprime toute possibilité d'inscription dans les générations avec la possibilité d'héritage symbolique qui y est associée ; considérer le langage dans

291. DELTOMBE Hélène, Ibid., p.64

292. EHRENBERG Alain, *La fatigue d'être soi*, éditions Odile Jacob, 2000

293. FREUD Sigmund, *Inhibition, symptôme, angoisse*, Paris, PUF, 1978

l'efficace de son opération signifiante, qui substitue, au ravage de la jouissance dans sa forme "pas-toute phallique", l'expression devenue possible du désir. Nous venons d'insister sur la pluralité des mises en forme de la jouissance quand elles échappent à la version impulsée par le père de la société patriarcale. Avant de rechercher des expressions de cette jouissance à travers les propos des collégiens que nous avons rencontrés, tâchons de bien repérer l'évolution de ce concept dans l'œuvre de Lacan.

9. La jouissance dans l'enseignement de Lacan

Notre travail consiste en une progressive réflexion sur le mode-de-jouir contemporain, c'est à dire sur la façon dont les sujets post-modernes trouvent à faire lien social. Nous avons vu comment la psychanalyse, telle qu'elle a été découverte par Freud, permet de s'interroger sur ce qui en l'homme dépasse le simple programme biologique. Comment comprendre autrement ces phénomènes hystériques, mis en scène par Charcot à l'occasion des célèbres séances de présentation de malade du mardi matin à la Salpêtrière dès la fin du XIX^e siècle, qui affectent telle partie du corps alors qu'aucune causalité physique ne peut être établie ? Les êtres humains sont donc soumis à des mouvements inconscients impliquant qu'ils ne sont pas maîtres en leur propre maison, qu'une partie de leur libre arbitre leur échappe. À la différence des animaux, l'homme n'a pas accès au mode d'emploi du rapport à l'autre par l'appui sur les instincts et on peut donc légitimement se poser la question de ce qui fait sa nature grégaire. C'est tout le génie de Freud d'avoir élaboré une théorie indiquant comment le psychisme humain parvient à articuler des impératifs aussi distincts que le principe d'auto-conservation au niveau individuel et une organisation collective reposant sur des valeurs d'ordre culturel. À suivre son enseignement, on comprend comment tout le processus d'humanisation consiste à "régler" la distribution de l'énergie libidinale afin de permettre à la fois de préserver les intérêts narcissiques du sujet tout en rendant possibles les investissements d'objets qui marquent l'inscription dans le lien social. Lorsqu'il prolonge l'œuvre de Freud, Lacan substitue au terme libido le concept de jouissance et c'est donc un élément qui nous paraît central pour avancer dans notre recherche. Nous proposons d'étudier l'usage que Lacan a fait du signifiant jouissance au fil de ses séminaires et d'en tirer les conclusions sur ses expressions actuelles en tant qu'elles font symptômes dans les institutions scolaires. Nous suivrons pour cela les leçons du cours de Jacques-Alain Miller de l'orientation lacanienne rapportées dans l'article : "Les six paradigmes de la jouissance"²⁹⁴

294. MILLER Jacques-Alain, revue la cause freudienne N°43 du mois d'octobre 1999

Dans ses quatre premiers séminaires qui s'étalent entre les années 1953 et 1956, Lacan nous livre un premier paradigme qui correspond à ce Jacques-Alain Miller nomme : *l'imaginarisation de la jouissance*. Lacan, durant cette période de son enseignement, rend compte de la satisfaction symbolique qui trouve à se loger dans une structure de communication telle que le montage analytique se montre propice à accueillir. « *Qu'en est-il des pulsions, de l'investissement libidinal et de ses fixations, du fantasme, du surmoi comme du moi ? L'évidence de cette objection rencontre la réponse que le symbolique n'est pas tout, qu'il laisse hors de soi l'imaginaire, qui est un autre ordre de réalité où s'accomplit un autre ordre de satisfaction. Autrement dit, en face de la satisfaction symbolique qui étend son empire sur l'ensemble du psychisme, demeure la satisfaction imaginaire, que l'on appellera proprement la jouissance.*²⁹⁵ ». Poursuivant sa lecture attentive et critique de Freud, Lacan nous amène alors à distinguer la *désintrication* entre : « *[...] la technique de déchiffrement de l'inconscient et la théorie des instincts, voire des pulsions...*²⁹⁶ ». D'un côté le champ du moi et de l'autre le champ de l'inconscient. On voit dans ce premier paradigme apparaître une césure très nette entre le signifiant et la jouissance, toute entière captive du registre imaginaire, ne pouvant faire émergence dans l'expérience analytique qu'à l'occasion d'une rupture dans la chaîne symbolique. « *L'inconscient est cette partie du discours concret en tant que transindividuel, qui fait défaut à la disposition du sujet pour rétablir la continuité de son discours conscient.*²⁹⁷ »

Jacques-Alain Miller distingue ensuite le second paradigme, celui de la *signifiantisation de la jouissance* correspondant aux séminaires 5 et 6. Nous assistons à une évolution d'ordre logique tant les expressions qui étaient affectées au registre imaginaire sont perceptibles dans le registre symbolique qu'il devenait incontournable de les y inscrire. « *Non seulement les pulsions se structurent en terme de langage – Lacan commence à arracher les pulsions à la jouissance seulement imaginaire –, elles sont capables de métonymie, de substitution et de combinaison, mais la pulsion est écrite à partir du sujet symbolique, de la demande, c'est-à-dire d'un terme éminemment symbolique. Ce sigle (\$\diamond D)\$ est un moment capital de la signifiantisation de la jouissance. Lacan inscrit cette demande de l'Autre dans la formule même de la pulsion, c'est-à-dire qu'il retranscrit la pulsion en termes symboliques.*²⁹⁸ ». C'est le moment de l'enseignement de Lacan qui voit le phallus accéder au

295. MILLER Jacques-Alain, Les six paradigmes de la jouissance in la cause freudienne N°43, oct. 1999, p.9

296. LACAN Jacques, Fonction et champ de la parole et du langage, Écrits, éditions Seuil, 1966, p.261

297. LACAN, Ibid., p.258

298. MILLER Jacques-Alain, Ibid., p.10

statut de signifiant dans un mouvement qui vise à mortifier la jouissance. Il reste le désir, en tant qu'expression de la jouissance barrée par l'opération symbolique, et le fantasme ($\$ \diamond a$), pointe extrême de la pulsion enserrée par la chaîne signifiante : « *Ce fantasme comporte la vie, le corps vivant par l'insertion de petit a comme image incluse dans une structure signifiante, image de jouissance captée dans le symbolique. Ce petit a garde toutes les attenances imaginaires et concentre la pointe même du libidinal attachée au vivant.*²⁹⁹ »

Nous arrivons au paradigme 3, celui dit de *la jouissance impossible* et dont on trouve l'élaboration à partir du séminaire 7 : "L'éthique de la psychanalyse". La jouissance se trouve désormais assignée du côté du réel, d'un point qui ne peut être recouvert par le symbolique ou l'imaginaire et qui donc renvoie à l'innommable du texte freudien : "das Ding", la Chose : « *Que veut dire das Ding, la Chose ? Cela veut dire que la satisfaction, la vraie, la pulsionnelle, la Befriedigung, ne se rencontre ni dans l'imaginaire, ni dans le symbolique, qu'elle est hors de ce qui est symbolisé, qu'elle est de l'ordre du réel.*³⁰⁰ ». Ainsi, il apparaît que la structure du psychisme telle que Lacan l'a donnée à voir dans le montage du grand graphe est sous-tendue par une organisation défensive contre la jouissance réelle. Un élément important de ce troisième paradigme est donc la substitution du concept de défense, qui s'incarne dans le symptôme, en lieu et place du refoulement. « *Le refoulement est un concept qui appartient au symbolique et qui conditionne la notion même de déchiffrement, tandis que la défense désigne une orientation première de l'être.*³⁰¹ ». Le sujet barré, par principe coupé de la possibilité de la pleine jouissance, se trouve face à une place vide, qui se présente tel un vase comme réceptacle possible de différentes productions imaginaires ou symboliques, à jamais inadéquates, mais ouvrant l'objet *a* à la promotion de la multiplicité de ses formes. « *Ce paradigme consiste à prendre acte que le désir et la fantasme ne saturent pas ce dont il s'agit dans la jouissance et se trouve donc contraint de rejeter la jouissance hors du symbolique et de l'imaginaire dans le réel.*³⁰² ». On observe, dans la pensée en mouvement de Lacan, la fin d'une boucle qui aura assignée successivement la jouissance aux trois registres de l'imaginaire, du symbolique et enfin du réel sans que cela ne parvienne à faire point de butée définitif à son travail d'élucidation de la découverte freudienne.

Nous poursuivons donc avec le quatrième paradigme : *la jouissance normale* que

299. MILLER Jacques-Alain, Ibid., p.12

300. MILLER Jacques-Alain, Ibid., p.12

301. MILLER Jacques-Alain, Ibid., p.12

302. MILLER Jacques-Alain, Ibid., p.14

Jacques-Alain Miller repère à partir du séminaire XI : *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*. Lacan nous présente ici la jouissance prise dans une articulation qui la lie aux signifiants dans une opération d'aliénation et de séparation que l'on peut mettre en parallèle avec les concepts freudiens d'identification et de refoulement. L'inconscient est présenté comme une zone érogène, qui s'ouvre et se ferme autour d'un creux créé par l'annulation signifiante et qui laisse une place vide à l'objet *a* pensé comme vecteur de la libido. « *On n'assiste donc à un redépart avec ce paradigme puisque, avec le couple des opérations aliénation et séparation, la jouissance est en quelque sorte prise dans un mécanisme.*³⁰³ ». On remarque aussi l'importance donnée au corps et à son homologie de structure avec l'inconscient. Le sujet est présenté dans sa dimension de corps vivant et sexué en prise avec une jouissance qu'il mortifie et fragmente grâce à un traitement par l'opération signifiante. On constate que les paradigmes se succèdent sans s'annuler, ainsi l'objet petit *a* prend un nouveau statut, plus labile, qui l'inscrit en tant qu'élément de la Chose. Il fait trait d'union entre l'Autre et la Chose, pris dans la ronde de l'aliénation et de la séparation, où il occupe une position entre signifiant et jouissance. « *Dans le Séminaire XI, la jouissance apparaît répondre à l'aliénation signifiante du sujet sous la forme de l'objet, et c'est ce que Lacan appelle séparation. L'objet petit a, cette invention de Lacan, a ici à la fois la même structure élémentaire que le signifiant, et est en même temps substantiel, alors que le signifiant est matériel et non substantiel. Il y a une matière signifiante, mais il y a une substance de jouissance, et c'est là ce qui maintient la différence de l'objet et du signifiant.*³⁰⁴ ».

Nous arrivons ensuite au paradigme 5 : *la jouissance discursive* associée aux séminaires 16 et 17. Lacan avait jusque-là décrit le processus conduisant à l'articulation du signifiant et de la jouissance alors qu'il va maintenant les présenter, avec l'élaboration des quatre discours, liées comme le seraient les deux faces d'une même pièce. « *Ce qui change avec la notion de discours, c'est l'idée que la relation signifiant / jouissance est une relation primitive et originaire. C'est là que Lacan met en valeur la répétition comme répétition de jouissance.*³⁰⁵ ». Jouissance et signifiant apparaissent désormais dans une relation d'intrication première. Lacan décrit l'aliénation radicale du sujet à l'appareil signifiant et l'écriture S barré (\$) nous indique qu'il le cause au prix du rejet de son être dans le réel. « *Ce \$ se décline sous les espèces de la vérité que ne donnera jamais aucune description du réel – la vérité s'inscrit,*

303. MILLER Jacques-Alain, Ibid., p.16

304. MILLER Jacques-Alain, Ibid., p.17/18

305. MILLER Jacques-Alain, Ibid., p.18

*s'insère dans les discontinuités du réel.*³⁰⁶ ». C'est donc bien d'une perte constitutive au sujet dont il est question dans ce paradigme, perte de son être de jouissance qu'accompagne la prise dans la chaîne signifiante, ce qu'illustre la formule de Lacan : « *Notre définition du signifiant (il n'y en a pas d'autre) est : un signifiant, c'est ce qui représente le sujet pour un autre signifiant.*³⁰⁷ ». On peut condenser en disant : pas de sujet sans signifiant. La jouissance prend valeur d'objet perdu liée à l'avènement du sujet, lui-même aliéné aux signifiants, ce qui fait émerger la relation signifiant / jouissance comme une relation *primitive et originaire*. « *C'est ce qui conduit Lacan, hors toute notion de l'autonomie du symbolique, et contrairement à la notion de l'autonomie du symbolique, à poser que le signifiant est l'appareil de jouissance.*³⁰⁸ ». C'est-à-dire que le langage étaye la jouissance, en la séparant de sa charge de réel, il la mortifie au prix d'une perte qui laissera un reste ; c'est ce supplément de jouissance qui trouve à se "faufiler" dans la production d'un plus-de-jouir qui s'attache à l'objet petit *a*. On voit se lier les termes qui vont permettre à Lacan de construire ses différents discours : la structure du langage dans le rapport de S1 à S2, le sujet barré (\$) et enfin l'objet petit *a* qui fonctionne dès lors comme un effet de la chaîne signifiante sur le sujet dans la logique des formules proposées. L'objet petit *a* présente toutes les qualités pour venir combler le trou du manque-à-jouir et Lacan souligne combien la société dite capitaliste est prompte à en fournir d'innombrables variétés afin de satisfaire à son injonction : « *Jouis !* ». « *Et pour les menus objets petit a que vous allez rencontrer en sortant, là sur le pavé à tous les coins de rue, derrière toutes les vitrines, dans ce foisonnement de ces objets faits pour causer votre désir, pour autant que c'est la science maintenant qui les gouverne, pensez-les comme des "lathouses".*³⁰⁹ ». C'est par ce néologisme que Lacan consacre le nouveau statut de l'objet petit *a*. Avec ce paradigme, nous voudrions souligner avec insistance combien Lacan inscrit dans une relation de dépendance, d'association, de fonctionnement commun, comme l'indique le terme rapport, précisément le rapport du signifiant et de la jouissance, et par conséquent, le rapport du savoir à la jouissance. Notre travail s'inscrivant dans le champ de l'institution scolaire, il est important de bien apercevoir toute la valeur de ce lien pour discuter ensuite de ses implications que nous estimons particulièrement méconnues encore aujourd'hui. De plus, si la jouissance, dans sa forme pleine et massive, trouve à se métaboliser dans les substituts multiples que représentent les "lathouses", c'est-à-dire les objets du marché dans une société qui promeut la consommation en place de religion contemporaine, il nous semble dès lors que

306. MILLER Jacques-Alain, Ibid., p.18

307. LACAN Jacques, Subversion du sujet et dialectique du désir, Écrits, éditions Seuil, 1966, p.819

308. MILLER Jacques-Alain, Ibid., p.21

309. LACAN Jacques, Le séminaire XVII, L'envers de la psychanalyse, éditions Seuil, 1998, p.189

la connexion entre jouissance et culture ne peut apparaître plus clairement. « *Ce sont ces lichettes de la jouissance qui donnent son style propre à notre mode de vie et à notre mode-de-jouir.*³¹⁰ »

Il nous reste donc à conclure ce survol de l'évolution du concept de jouissance dans l'enseignement de Lacan par le sixième paradigme : *le non-rapport*. « *Avec le paradigme 6, que je repère sur le Séminaire Encore, c'est une inversion qui vaut par rapport à tout le cheminement de Lacan, tout en poussant à leur terme les indications du paradigme 5.*³¹¹ ». De quelle inversion s'agit-il ? Jusque-là, Lacan a posé la primauté d'un lien entre jouissance et signifiant par la nécessité d'un **rapport** d'ordre transcendantal au grand Autre, ce qui permettait de concevoir les effets du langage sur le corps comme un fait de structure. Ainsi, tout le chemin de la théorisation lacanienne a consisté à dégager les points d'articulation entre les termes : l'Autre, le Nom-du-Père, le Phallus, l'objet petit *a*... Il procède désormais à une remise en cause radicale en rapportant la jouissance au corps et donc en réduisant le rapport de la jouissance au grand Autre à l'ensemble vide, c'est-à-dire au **non-rapport**. On remarque maintenant la place centrale accordée au corps en tant que substance jouissante. « *Propriété du corps vivant sans doute, mais nous ne savons pas ce que c'est que d'être vivant sinon seulement ceci, qu'un corps cela se jouit.*³¹² ». Lacan distingue dans le champ du langage sa forme originaire qu'il nomme : *la lalangue*. *La lalangue* permet une circulation première de la jouissance prise sur le corps dans les effets de la voix, séparée et distincte du langage dans sa forme organisée par un usage approprié des signifiants dans une parole support de la communication. Lacan ne peut pas être plus clair pour indiquer que le signifiant se situe à l'intersection du corps et de la parole, c'est-à-dire du langage en tant que substance jouissante d'un côté (*la lalangue*) et du langage vidé de la jouissance de l'autre (la langue servant la communication) : « *Le signifiant, c'est la cause de la jouissance. Sans le signifiant, comment même aborder cette partie du corps ? Comment, sans le signifiant, centrer ce quelque chose qui, de la jouissance, est la cause matérielle ? Si flou, si confus que ce soit, c'est une partie qui, du corps, est signifiée dans cet apport. J'irai maintenant tout droit à la cause finale, finale dans tous les sens du terme. En ceci qu'il en est le terme, le signifiant c'est ce qui fait halte à la jouissance.*³¹³ ». Nous avons ici explicitement réunis les deux faces du signifiant dans son rapport à la jouissance : *la lalangue* qui porte les signifiants du sujet plein (S), et la

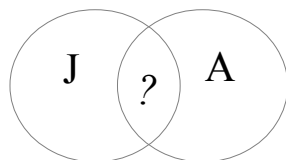
310. MILLER Jacques-Alain, Ibid., p.24

311. MILLER Jacques-Alain, Ibid., p.24

312. LACAN Jacques, Le séminaire XX, Encore, éditions Seuil, 1999, p.26

313. LACAN, Ibid. p.27

langue du sujet barré (\$), qui ouvre l'accès aux signifiants du code symbolique et de la culture. Lacan dégage ainsi un niveau premier de la jouissance rapporté seulement au corps dont plus rien n'indique avec évidence le rapport qui pourra s'établir avec le grand Autre de l'inscription dans le lien social. Le lien social s'apparente dès lors à une construction, un jeu de semblants instauré par les usages de la coutume, ce qu'Hannah Arendt appelle la tradition ou que Jacques-Alain Miller qualifie de routine. Cependant, lorsque la forme contemporaine du lien social relève essentiellement de l'invention, alors ce qui était le propre de l'âge adolescent deviendrait aujourd'hui la seule possibilité de faire inscription dans un monde qui ne porte plus de modèle collectif. On peut noter au passage le paradoxe d'une société qu'on ne peut plus penser hors la globalisation et qui renvoie chacun à ses propres trouvailles individuelles. Tout l'enjeu de ce dernier paradigme se centre donc sur la question du non-rapport entre la jouissance et le grand Autre, ce que Jacques-Alain Miller représente par le schéma suivant :



Comment faire tenir ces deux instances ? « *Le structuralisme n'a pas été autre chose, qui a, sous pavillon, établi, sacralisé, sous couvert de science, un certain nombre de rapports qui sont précisément mis en question par cette interrogation : n'y aurait-il pas là non-rapport, c'est-à-dire faits de routine ou d'invention ?*³¹⁴ ». Lacan place désormais comme point de départ la jouissance en tant que propriété du corps vivant. Ce qui revient à énoncer que la jouissance est Une et que le rapport à l'Autre est à considérer du ressort de l'impossible. Il situe le corps comme lieu de la jouissance et en décline les expressions sous les formes de :

- la jouissance sexuelle, dont Lacan nous dit : « *La jouissance, en tant que sexuelle, est phallique, c'est-à-dire qu'elle ne se rapporte pas à l'Autre comme tel.*³¹⁵ »
- la jouissance de la parole en tant qu'elle ne sert pas la communication
- la jouissance de la sublimation, et en ce sens il s'écarte de Freud qui y voyait une reconnaissance de l'Autre, quand il précise : « *[...] quand on le laisse tout seul, il [le corps parlant] sublime tout le temps à tour de bras, il voit la Beauté, le Bien [...]*³¹⁶ »

314. MILLER Jacques-Alain, Ibid., p.26

315. LACAN, Ibid., p.14

316. LACAN, Ibid., p.109

Ces figures de la jouissance-Une se passent toutes de l'Autre, elles sont inscrites dans le non-rapport et trouvent leur origine sur le corps propre. « *C'est sur ce fond que se justifie la proposition : Il n'y a pas de rapport sexuel, qu'elle devient en quelque sorte inévitable. Il n'y a pas de rapport sexuel veut dire que la jouissance relève comme telle du régime de l'Un, qu'elle est jouissance Une, tandis que la jouissance sexuelle, la jouissance du corps de l'Autre sexe, a ce privilège d'être spécifiée par une impasse, c'est-à-dire par une disjonction et par un non-rapport.*³¹⁷ ». Ce dernier paradigme nous semble renforcer la connexion de la jouissance et du signifiant et de la place des objets petit *a* en tant que suppléance au rapport impossible. Il ouvre le questionnement sur ce qui peut venir faire agrafe dans le rapport à l'Autre lorsque que la relation n'est plus le fruit de la nécessité mais qu'elle est livrée à la contingence d'un réel qui n'est pas cerné par la structure. Il nous permet de penser dans un cadre conceptuel propre à la psychanalyse les termes du mode-de-jouir contemporain, c'est à dire la manière dont les sujets post-modernes trouvent à faire lien social.

10. Quand la jouissance excède la mise en forme phallique

Il s'agit de mieux comprendre en quels termes Lacan définissait la jouissance dans la dernière partie de son enseignement. La jouissance est Une, elle prend sa source dans le corps parce que, condition originelle de son état d'être de nature, : *un corps cela se jouit*. Mais cette jouissance-Une se trouve transformée par le choc de sa rencontre avec les signifiants. La fonction du langage émerge du champ de la *lalangue*. L'image du corps dans le miroir devient le support à une signification possible à opposer au chaos du réel. La chaîne signifiante traite la jouissance au prix de la division du sujet. La jouissance phallique s'ordonne à partir de l'Autre du langage. Voilà autant d'opérations qui pourraient proclamer l'appartenance de la psychanalyse au registre d'un certain structuralisme, mais Lacan, en faisant apparaître un écart entre la jouissance phallique et la jouissance-Une, brise la nécessité du rapport entre la jouissance et l'Autre. La jouissance phallique n'est pas toute la jouissance et c'est cet intervalle qui vient remettre en cause l'édifice de nos certitudes prises dans un système complet. Il faut donc distinguer la jouissance phallique et la jouissance "pas-toute phallique" : le pastout de Lacan.

Nous nous confrontons dès à présent à un problème d'ordre conceptuel. Lacan a tenté de trouver une façon d'écrire le rapport du sujet à la jouissance et on peut dire qu'il a poursuivi la voie ouverte par Freud de chercher à établir une science de l'inconscient. Cependant Lacan

317. MILLER Jacques-Alain, Ibid., p.29

a tout de suite perçu l'impasse d'un simple appui sur les outils du registre symbolique pour faire formule avec ce qui excède ce même registre symbolique. D'où ses mises en formes d'allure mathématique que sont les mathèmes et autres schémas ou graphes... Mais Lacan a beau faire preuve d'une remarquable inventivité alliée à une grande culture, qui confèrent aussi toute une complexité à son œuvre, le sujet parlant (le parlêtre) ne peut échapper à son état d'être pris dans la chaîne symbolique. Nous évoquons une jouissance qui serait d'une autre nature que la jouissance phallique et l'obstacle qui se dresse est de parvenir à parler d'une jouissance hors langage. Qu'entendons-nous par jouissance phallique ? C'est ce qui n'est plus de l'ordre de la jouissance-Une car elle a été transformée par l'opération signifiante. Le langage prend valeur de Nom-du-Père et nous le situons à l'articulation de la jouissance et du grand Autre, il a valeur d'agrafe, la fonction phallique parvient à faire connexion là où il n'y a qu'un ensemble vide. Mais Lacan nous a appris que toute la jouissance n'est pas phallique et c'est à son propos que nous nous interrogeons maintenant. Comment approcher une définition de cette jouissance "pas-toute phallique" ? *« Elle est sans lieu, et accompagne la jouissance phallique comme son ombre s'il est vrai que la phallique fait cette jointure du sujet parlant au langage et à tout l'appareil symbolique dont il dépend, tant pour sa survie que pour son existence ; mais du point de vue rhétorique, cette autre jouissance s'inscrit plutôt dans le type d'argumentation propre aux théologies négatives. On ne peut l'invoquer que pour la nier puisque sa référence est absente, mais cette absence est cruciale pour qui voudrait apprécier la consistance de la jouissance phallique, la qualité de son universalité.³¹⁸ »*. Lacan isole ainsi une jouissance qui se déduit de la fonction phallique et une autre jouissance qui ne s'y réduit pas. Dans le séminaire XX qui a pour titre *Encore*, il nous propose de positionner ces deux jouissances dans le tableau de la sexualité dont il distingue le côté homme et le côté femme. Il serait faux de penser que cette division s'ajuste parfaitement à la différence des sexes, cependant elle fait partage entre ce qu'il en est du rapport à la jouissance selon qu'elle en passe ou non par la fonction phallique. *« La "fonction phallique" est donc, par principe, et par définition, l'écriture d'un rapport. Elle n'est même que ça. Cependant les deux séries que Lacan relie ou distingue par cette fonction du phallus ne sont en aucun cas hommes et femmes, mais les êtres parlants d'un côté, et la jouissance de l'autre. Cette fonction phallique nomme désormais le rapport de chaque être parlant, chaque "parlêtre", à la jouissance qu'il vient à toucher par le langage.³¹⁹ »*. Cette jouissance "pas-toute phallique" nous intéresse en tant que nous y suivons la trace de la jouissance-Une et ses différents destins. Nous proposons

318. LE GAUFEY Guy, *Le pastout de Lacan*, éditions E.P.E.L., 2006, p.45

319. LE GAUFEY Guy, *Ibid.*, p.66

l'hypothèse qu'il y a quelque chose de propre au XXI^e siècle dans la façon de traiter la jouissance phallique et que le partage avec la jouissance "pas-toute phallique" peut être reconsidéré du point de vue clinique sous le règne actuel du discours capitaliste. Comment comprendre les mécanismes à l'œuvre dans le traitement de la jouissance par la fonction phallique et comment en déterminer la nature singulière à notre époque post-moderne ? Les lecteurs attentifs des textes de Lacan datés des années 70 ne peuvent manquer de souligner la pleine importance donnée au rôle du langage : « *C'est le langage qui fait trou, qui ampute la jouissance ; le véritable agent de la castration, c'est la langue.*³²⁰ ». La fonction phallique est donc assimilable à l'action de l'articulation signifiante. D'être prise dans la chaîne signifiante, la jouissance se pacifie. Le langage étaye la jouissance, il s'oriente de la consistance du grand Autre qui polarise le désir et se paye du prix d'une perte condensée dans l'objet petit *a*. L'objet petit *a* conserve une charge de jouissance qui lui confère son statut de *plus-de-jouir* et c'est précisément ici que nous repérons l'excédent pas-tout phallique. Finalement, la substance jouissante est cristallisée par la fonction phallique et elle donne sa matérialité à l'ordre symbolique. Considérons le moment de l'enseignement de Lacan qui met en valeur le non-rapport sexuel et son corollaire qui consiste en la notion de suppléance ; qu'est-ce qui donne corps à cette suppléance afin de faire connexion entre jouissance et grand Autre et, finalement, qu'est-ce qui rend possible le lien social ? Nous avons précédemment retenu de notre lecture de Jacques-Alain Miller³²¹ les concepts de routine et d'invention. La routine est pour nous synonyme de tradition, c'est-à-dire une mise en forme de l'héritage symbolique qui fait lien entre les générations. Le complexe d'Œdipe, découvert par Freud, vient illustrer une version psychanalytique de la routine quand celle-ci s'élabore sur la place d'exception faite à l'imaginaire paternelle. De notre point de vue, la routine se structure autour de deux piliers : l'idéal en tant qu'il concentre les valeurs de la société à chaque moment de son histoire et le rapport à l'objet petit *a* en tant qu'il est fonction de la jouissance prise dans un discours particulier. L'invention est une création singulière et son ampleur s'évalue par l'écart pris avec la routine. En ce sens, elle se définit par référence à la routine et se marque par la part de *nouveau* qu'un sujet apporte à l'idéal ancien ou dans le rapport à l'objet petit *a*. Qu'en est-il de la routine au XXI^e siècle ? Cela revient à poser la question de savoir comment la fonction phallique propose une suppléance à l'ensemble vide du rapport entre la jouissance et le grand Autre par l'appui sur l'idéal et l'usage de l'objet petit *a* ? Quel est l'idéal contemporain ? « *On se souvient du slogan : « Prolétaires de tous les pays, unissez-vous ! », pour une révolution qui ferait*

320. COTTET Serge, Lacan et l'a-Freud, in la cause freudienne N°79, septembre 2011, p.139

321. MILLER Jacques-Alain, Les six paradigmes de la jouissance in la cause freudienne N°43, oct. 1999

l'homme nouveau. À la communauté d'intérêts s'ajoutait celle des valeurs de la solidarité de classe, du dévouement interne, avec ce que ça impliquait de richesse du réseau des relations humaines. Or, dès 1970, Lacan a posé que le discours capitaliste, à l'inverse, défaisait le lien social, défaisait toutes les solidarités et laissait chacun dans le face-à-face avec les objets plus-de-jouir. Un homme nouveau peut-être, mais sous une forme bien inattendue. Quarante ans après, où en est-on ? Ce que Lacan disait dans les années 1970 est devenu une grande évidence.³²² ». La fonction phallique se présente comme une possibilité de traitement de la jouissance-Une et se trouve à l'origine des formations que sont l'idéal et l'objet petit *a*. La société post-moderne vide le poids de l'idéal ou lui substitue un impératif d'un autre ordre : « Consomme ! », qui convoque à la quête d'une satisfaction imaginaire dont aucun des fruits du discours capitaliste, les "lathouses", ne parviendra jamais à étancher la soif. Nous pouvons dès lors en supposer deux conséquences cliniques qui apparaissent comme des signes du temps : soit la précarité du lien à l'Autre laisse émerger toute une symptomatologie d'allure psychotique chez les sujets contemporains. On ne peut dès lors plus s'étonner de la remise en cause des catégories cliniques freudiennes classiques : psychose, névrose et perversion, pour l'utilisation d'autres termes : psychose ordinaire, état-limite ou perversion ordinaire... soit la part toujours plus active d'une jouissance "pas-toute phallique" donne sa forme à une série de symptômes spécifiques dont la montée de l'angoisse constitue une des facettes. Angoisse qu'il faut alors situer comme un retour du réel de la jouissance-Une, à entendre du côté de la jouissance féminine dans le tableau de la sexuation de Lacan, sur le corps. C'est ainsi qu'on pourrait comprendre la recrudescence actuelle des passages à l'acte violents dans les écoles, l'augmentation du nombre de suicides chez les adolescents ou, d'autres phénomènes plus diffus, comme la banalisation du recours aux substances psycho-actives sous toutes leurs formes, drogues ou médicaments... Nous pensons que cet excédent à la jouissance phallique peut aussi s'inscrire dans un rapport au corps marqué par la mise en avant de phénomènes d'instabilité et d'agitation qui sont de plus en plus constatés par les enseignants des écoles et des collèges. Comment avons-nous repéré au cours des conversations menées avec les collégiens des indices de ce rapport différent à la jouissance ?

10.1. Conversation : Séance 6 avec Martin du 5 février 2014

Chercheur : donc des fois tu as du mal à te contrôler. Ça t'arrive encore aujourd'hui ?

Martin : des fois je me contrôle, j'attends j'attends j'attends, mais quand ils continuent, je suis obligé, j'en pète une.

322. SOLER Colette, Les affects lacaniens, éditions PUF, 2011, p.37

Chercheur : ou alors tu me dis, tu t'énerves tout seul, tu vas taper dans les murs. Ça t'arrive ça, pour pas t'énerver sur l'autre, pour ne pas te battre, d'aller te défouler ailleurs ?

Martin : je vais loin d'eux, je prends mon sac, je mets des coups de poing dedans.

Chercheur : qu'est-ce que tu ressens dans ces moments-là ?

Martin : de la colère, du regret, je sais pas moi...

Chercheur : colère et regret.

Martin : ça m'énerve. Après je me dis si je m'énerve je vais avoir plein d'histoires...

***Commentaire** : Martin présente ici avec beaucoup de désarroi et d'authenticité ses difficultés à canaliser ses débordements pulsionnels. Nous y lisons la description d'un Surmoi qui encourage les expressions de la jouissance davantage qu'il ne vient soutenir les limites et l'interdit. Martin se trouve donc confronté aux diverses sanctions venant de l'environnement au nom d'un certain contrôle social. Tout le problème pour Martin est de parvenir à faire sens avec un ordre de valeur qu'il ne parvient pas à véritablement incorporer. Le moyen des punitions est souvent utilisé par l'institution scolaire mais cela laisse entière la question des possibilités d'identification pouvant fournir un point d'appui et cela ne permet pas le nécessaire travail d'élaboration symbolique qui pourrait lui fournir les conditions d'une mise en forme de la jouissance en excès.*

10.2. Conversation : Séance 5 avec Roger du 10 février 2014

Chercheur : et les années précédentes, tu étais chez ta mère tout le temps ?

Roger : non. Une semaine sur deux chez ma grand-mère mais comme elle est partie à l'hôpital.

Chercheur : oui, voilà voilà voilà. Mais quand tu étais chez ta grand-mère et chez ta mère, est-ce que c'était la même chose ou est-ce que là ça t'allait, c'était bien ?

Roger : Là ça m'allait, c'était bien.

Chercheur : oui. Mais tu avais quand même du mal à l'école.

Roger : oui... C'était pas pareil en fait. J'avais moins de mal... Parce que le soir je savais ce qui allait se passer.

Chercheur : oui oui. Tu avais moins d'angoisse en tout cas. Mais qu'est-ce que tu reproches à l'école alors... ça fait des années que tu as du mal à être un bon élève alors que tu es un enfant intelligent, il n'y a pas de doute là-dessus. Tu as des capacités. Qu'est-ce que tu reproches à l'école ou qu'est-ce qui ne te plaît pas dans l'école ?

Roger : je sais pas... Le fait de... C'est long en fait.

Chercheur : hum, hum...

Roger : je trouve ça long. Les heures comme ça, c'est, je ne sais pas... Pour moi une journée c'est long en fait une journée de cours entière.

Chercheur : oui.

Roger : et puis je ne supporte pas... attendre. C'est un truc de... Je sais pas, c'est bizarre... je n'arrive pas à attendre.

Chercheur : oui. C'est trop long.

Roger : voilà.

***Commentaire** : Roger décrit parfaitement les effets sur le corps d'une jouissance qui ne parvient pas à se métaboliser dans une expression phallique. Il évoque une sensation de longueur et renvoie à l'idée d'un insupportable sur lequel il ne parvient pas à mettre de mots : « Je sais pas, c'est bizarre... je n'arrive pas à attendre. » Nous pensons que Roger nous donne des clefs pour distinguer d'un côté une modalité de satisfaction, attendue dans le contexte scolaire, qui doit être différée, inscrite dans la convention du temps et de l'espace, séparée et déliée et la jouissance avec laquelle il cherche à faire invention. La fréquence de l'expression « je ne sais pas... » dans son discours vient probablement recouvrir le trou dans le symbolique laissé par une jouissance excédant le tout phallique. Roger nous permet de distinguer les éléments d'une probable boussole dans notre observation clinique de certains adolescents. Il attire notre regard sur le rapport entre la jouissance phallique et ses autres formes d'expressions.*

10.3. Conversation : Séance 2 avec Gérard du 31 mars 2014

Chercheur : c'est juste une amie. Très bien. Et qu'est-ce qu'elle t'a dit XXXX ?

Gérard : elle m'a dit : « qu'est-ce qui ne va pas ? », parce que en cours de maths, au contrôle, je commençais à pleurer...

Chercheur : Ah ?... alors qu'est-ce qu'il y a ? Est-ce que tu veux en parler ? Qu'est-ce qui t'est arrivé ?

Gérard : j'avais peur d'avoir une mauvaise note, même si j'avais appris...

Chercheur : hum, hum...

Gérard : je n'étais pas sûr de rentrer chez moi à la maison ce soir.

Chercheur : et comment ça se fait que tu n'es pas sûr de rentrer chez toi ? Tu n'as pas envie de rentrer...

Gérard : je ne me sens pas bien à la maison (*il pleure*).

Commentaire : À l'occasion de cette seconde séance, Gérard va beaucoup pleurer. Il évoque à la fois ses notes, ses parents et la pression qu'il ressent et ses camarades qui se moquent de lui. Aucune cause ne semble avoir plus d'importance que les autres et on perçoit dans ses propos une tentative d'habillage d'un sentiment d'angoisse très présent.

10.4. Conversation : Séance 1 avec Nathan du 13 mai 2014

Chercheur : alors Nathan, quels sont les nouvelles ? Comment ça va ? Est-ce que les choses avancent ? Qu'est-ce que tu dirais toi ?

Nathan : je crois que ça avance, parce que en fait, avec le perturbateur de la classe, vu qu'on ne se parle plus, il y a beaucoup moins de perturbations à part lui qui fait toujours son imbécile. Mais sinon j'essaie de me réguler, et j'ai vraiment pas envie d'avoir une commission éducative.

Chercheur : hum.

Nathan : et j'espère que la prochaine fois il n'y aura pas besoin de menaces pour que je fasse ce qui est obligatoire.

Commentaire : D'emblée Nathan nous présente ce qui fait problème pour lui : se réguler... Nathan est un enfant très vif dont chacun s'accorde à reconnaître les bonnes compétences cognitives. Il a bénéficié d'un passage anticipé durant sa scolarité à l'école primaire et il est donc plus jeune que la majorité des élèves de sixième. Malgré ses facilités d'apprentissage par rapport aux enfants de son âge, Nathan rencontre depuis des années d'importantes difficultés dans le cadre scolaire : il parle très souvent sans attendre l'autorisation, bouge beaucoup... les enseignants le qualifient d'élève insupportable. En relation duelle, il est très agréable et ne montre aucun signe d'agitation. Par contre, dans le groupe classe, Nathan ne parvient pas à contenir une importante instabilité. Nous pensons que sa situation illustre la nécessité que rencontrent de plus en plus d'élèves d'avoir recours au corps pour métaboliser une jouissance qui excède la seule mise en ordre phallique.

10.5. Conversation : Séance 1 avec Richard du 20 janvier 2014

Chercheur : Richard, est-ce que tu te rappelles pourquoi on s'est vu avec ta maman ?

Richard : oui à cause de mon comportement et à cause de mes notes.

Chercheur : voilà, alors qu'est-ce qu'il a ton comportement ?

Richard : je suis un petit peu... Je sais pas comment dire... pas agressif mais...

Chercheur : agressif ? Non pas vraiment agressif... tu as un bon ou un mauvais comportement tu dirais quoi ?

Richard : mauvais.

Chercheur : c'est ce que te disent les profs ?

Richard : bah non, mais...

Chercheur : c'est toi qui le penses ?

Richard : hum.

Chercheur : alors, ça, c'est tes secrets, alors j'écris dedans, comme ça on peut se parler librement. Aujourd'hui le 20 janvier... alors comment tu définirais un mauvais comportement d'après toi ?

Richard : répondre aux professeurs.

Chercheur : oui, ce sont des choses qui t'arrivent ?

Richard : souvent. Parce que je trouve que j'ai raison, et je monte dans les tours, je commence à répondre, je commence à crier.

***Commentaire** : On perçoit d'emblée avec Richard une problématique que l'on peut qualifier de l'ordre du débordement. Richard se trouve parfois comme envahi par un affect qu'il ne parvient à captonner que dans un lâcher prise du côté du corps : "je monte dans les tours, je commence à répondre, je commence à crier." Cette présence réelle d'un éprouvé qui se traduit dans la formule : " Parce que je trouve que j'ai raison", vient signer, de notre point de vue, un rapport particulier à la jouissance marqué par la précarité des étayages symboliques.*

10.6. Conversation : Séance 2 avec Tania du 7 avril 2014

Tania : mais je stresse beaucoup en fait. Tout le temps je suis stressée.

Chercheur : alors le stress c'est lié à ce que tu as vécu, malheureusement au décès de ton papa, ou tu penses que de toutes façons, même sans ça, le collège, c'est stressant, la vie est stressante...

Tania : avant j'en avais mais un tout petit peu, pas au point de me gratter le soir jusqu'au sang. Et j'étais un tout petit peu stressée mais vraiment un truc de rien du tout, et après j'ai commencé à me gratter tout le temps sur les bras, sur les jambes...

Chercheur : hum, hum... et c'est lié à quoi ? Est-ce que tu as une idée ? Enfin, c'est pas facile de se rendre compte, mais...

Tania : ben déjà, je dors pas beaucoup la nuit, déjà si je dors deux heures déjà c'est bien, après

je sais que déjà la fatigue me fait beaucoup de stress...

***Commentaire :** On peut souligner la prégnance des affects anxieux, qui peuvent bien sûr s'expliquer par l'histoire personnelle de Tania, mais dont la virulence indique à quel point ils peuvent avoir un impact sur de nombreuses expressions d'ordre somatique. La jouissance qui ne trouve pas à se pacifier dans une formule phallique fait retour sur tout son corps.*

Nous aimerions conclure cette partie sur les expressions particulières de la jouissance quand elle excède la mise en forme phallique en soulignant la récurrence de trois expressions symptomatiques qui nous semblent particulièrement révélatrices des effets de la généralisation du discours capitaliste sur l'économie pulsionnelle des adolescents rencontrés :

- ✓ l'inflation des phénomènes d'instabilité corporelle
- ✓ la présence importante d'affects venant habiller une angoisse latente
- ✓ la fréquence de l'évocation du stress ou des expressions de tristesse qui nous semblent recouvrir des traits dépressifs latents

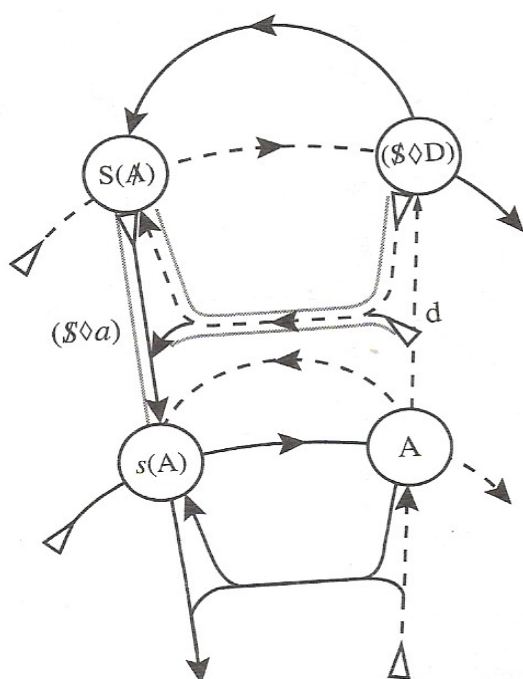
11. Le désir, le fantasme et l'objet a dans la logique contemporaine

C'est devenu une évidence que de souligner la place prépondérante prise par l'objet dans le monde contemporain. En référence à la logique propre à l'enseignement de la psychanalyse, on sait que l'objet petit *a* vient faire alternative au traitement de la jouissance qui en passe par l'idéal. Dans le mécanisme du traitement phallique de la jouissance, on dégage donc deux pôles de distribution qui constituent un axe entre l'objet du côté de l'imaginaire et l'idéal du côté du symbolique. « *la montée au zénith social de l'objet dit [...] petit a*³²³ » annoncée par Lacan n'est pas sans soulever la question de ses conséquences sur la formule du fantasme. En effet, celle-ci ne peut pas se penser sans envisager son rapport à l'objet petit *a* comme l'indique la formule ($\$ \diamond a$). C'est donc toute la question du désir dans notre contexte contemporain qui se pose à nous dans la mesure où il s'indexe sur le fantasme et que ce dernier a destin lié avec l'objet *a*. Nous voudrions en proposer une approche susceptible d'éclairer les propos des adolescents des collègues que nous avons rencontrés.

Tout d'abord, notre intérêt pour cette question du désir tient à son mode de satisfaction actuel qui convoque très massivement l'objet. Or, il est important de préciser que Lacan ne s'intéresse pas tant à l'objet **du** désir qu'au rôle de l'objet **dans** le désir : « [...] *ce qui sera*

323. LACAN Jacques, Radiophonie, Autres écrits, éditions Seuil, p.414

aujourd'hui notre propos, [...], à savoir, le rôle de l'objet dans le désir.³²⁴ ». C'est pourquoi nous considérons l'objet en tant que substitut métonymique et nous l'appréhendons dans sa fonction de permettre la jonction entre désir et fantasme. C'est la structure du fantasme qui indexe le rapport à l'objet. Il est nécessaire de distinguer l'objet concret – et ses différentes variations contemporaines que sont les "lathouses" – d'avec le creuset que représente l'objet petit *a*. C'est parce qu'il renonce à la positivité d'une présence susceptible de venir le compléter que le sujet traverse la castration symbolique et rencontre la fonction de l'objet *a*. Lacan a élaboré un graphe pour donner forme à son enseignement sur le désir et son interprétation. Nous avons trouvé des points d'éclairage utiles à notre recherche en étudiant une des versions du graphe du désir qu'il élaborait durant l'année 1958/1959.



La ligne du désir

(Lacan Jacques, *Le désir et son interprétation*, p.337)

À l'étage inférieur du graphe tel qu'il est représenté à ce moment de l'enseignement de Lacan, le sujet s'adresse à un Autre complet qui lui renvoie un message : *s(A)*, sur le plan imaginaire. Ici on peut supposer toutes les réponses à ce partenaire qui, de ce fait, occupe une place d'exception tel un Dieu omniscient. En ce point A se situe le lieu de la vérité, celui qui confère la consistance au monde en organisant toute chose selon des règles logiques et immuables. L'étage supérieur est celui où la pulsion s'inscrit dans la demande inconsciente (\diamond D). « *C'est ainsi que dans son graphe, Lacan fait de la pulsion le vocabulaire, ou plus précisément le code – c'est le terme qu'il emploie à l'époque – de la demande inconsciente [...]*³²⁵ ». À cette

324. LACAN Jacques, *Le séminaire VI, Le désir et son interprétation*, éditions de la Martinière, 2013, p.357

325. MILLER Jacques-Alain, *L'expérience du désir*, in *la cause du désir* N°86, mars 2014, p.64

demande sur le plan inconscient correspond $S(\bar{A})$ qui renvoie à l'absence de réponse sur la vérité de son être, c'est à dire en définitive à la castration de l'Autre. L'Autre ne dispose pas du signifiant qui viendrait inscrire la différence des sexes dans leur conjonction, ce qui donne la fameuse formule lacanienne : il n'y a pas de rapport sexuel. Ces deux niveaux du graphe sont disjoints par le voile porté par la ligne qui va du désir au fantasme : de d à $(\$ \diamond a)$. Ainsi donc nos demandes s'originent du registre de l'imaginaire et s'adressent à un Autre dont on suppose tous les savoirs ; elles se soutiennent en parallèle d'un circuit inconscient qui ne parvient jamais à atteindre sa pleine satisfaction. Ces deux lignes trouvent leur équilibre par la médiation du désir. Enfin, et c'est le point qui mérite toute notre attention, le désir est fixé par la formule du fantasme. On peut résumer la mécanique dont Lacan rend compte par son élaboration progressive du graphe du désir de la façon suivante : chaque sujet humain est pris dans le langage qui lui vient des autres. Ces autres se condensent dans la figure du grand Autre supposé être le lieu de la vérité sur ce qui fonde son être. Le parlêtre n'aura donc de cesse de nourrir une demande envers cet Autre qui est en fait un Autre barré (\bar{A}), c'est à dire qui ne peut offrir le signifiant susceptible de venir répondre à l'énigme de l'humaine condition. C'est le voile du désir qui vient marquer la séparation entre l'adresse au grand Autre complet et l'adresse inconsciente à l'Autre barré. Ce voile est tissé par le fantasme. Ainsi, le fantasme a pour fonction de fixer la ligne du désir en tant qu'elle fait intervalle entre les deux étages du graphe. Une analyse peut permettre de faire la traversée du fantasme et de rencontrer la question sans réponse du manque-à-être, de l'absence de garantie sur le sens de son existence qui viendrait d'un Autre. Dans le contexte de la société freudienne, la consistance du grand Autre était redoublée par la fonction sociale de l'imgo paternelle. Chaque sujet élaborait sa formule du fantasme et trouvait un appui singulier sur le désir dans un environnement mettant en avant la dissymétrie ainsi que les multiples formes de prévalence de la place d'exception. Dans notre société postmoderne, qui prône l'égalité entre tous, plus rien ne vient redoubler la consistance du grand Autre. On peut supposer que le voile du désir et du fantasme sera sollicité différemment dès lors qu'il devra s'inscrire dans une logique pulsionnelle qui ne reconnaît plus de consistance au grand Autre. Nous posons l'hypothèse de l'émergence de deux conséquences cliniques spécifiques à l'avènement de notre époque contemporaine : la montée de l'angoisse, cet affect sans nom, en tant qu'il fait réponse à la présence accrue d'un grand Autre barré (signifiant l'absence de garantie d'ordre transcendantale joignant le sens et l'être). Ou alors, l'usage sans frein de l'objet dans ses variations concrètes, que Lacan nommait les "lathouses", en tant qu'il est corrélé à la formule du fantasme. En effet, l'étude du graphe du désir nous indique combien l'objet petit a , dans sa dimension matricielle à toutes les

formes de l'objet, peut avoir un rôle de protection face à l'absence de réponse à la demande inconsciente notée ($\$ \diamond D$). On s'attend à observer chez les jeunes sujets que nous allons rencontrer une revendication massive exigeant un traitement égalitaire entre tous, adultes et adolescents, élèves et professeurs... mais aussi des expressions variées de symptômes pouvant faire masque à l'angoisse, et enfin, de multiples témoignages des usages des objets offerts et promus par l'alliance de la science, de la technique et du marketing. Nous assistons peut-être à un glissement de la fonction du désir qui irait de l'habillage du fantasme et de la mise en forme de la jouissance à une fonction de protection et de mise à distance du réel sur lequel ouvre l'émergence d'un grand Autre barré. Les mutations dans le lien social post-moderne sont l'occasion d'une observation renouvelée des outils tirés de l'enseignement de Lacan. Le graphe du désir permet une analyse d'un circuit de la pulsion joignant les figures du grand Autre, qui polarise la toute-puissance imaginaire, et de l'Autre barré, qui renvoie le sujet à l'usage du désir comme voile recouvrant la question de l'incomplétude. Il nous semble important de tenter de repenser les équilibres avec le fantasme car ce dernier porte la question de l'objet qui devient centrale dans l'économie de la jouissance des enfants pris dans notre logique contemporaine.

12. Les "lathouses" et la prévalence de l'objet regard

Nous avons repéré précédemment comment le langage, dans sa fonction d'étayage de la jouissance, venait faire œuvre de structure pour chaque sujet, ainsi élevé au rang de parlêtre. Cette opération peut se qualifier de traitement phallique de la jouissance avec pour corollaire un effet de division du sujet. Nous avons ainsi distingué un mouvement qui part de la jouissance-Une pour prendre les formes de la jouissance phallique ou "pas-toute phallique". *« L'accès à l'exercice du symbole se monnaie par une séparation du sujet à l'égard de sa satisfaction initiale.³²⁶ »*. Le rempart de la castration symbolique opposé au réel de la jouissance-Une se négocie au prix d'un retour de la jouissance dans l'objet petit *a* qui prend alors valeur de plus-de-jour. Cet objet petit *a* se situe à l'intersection du signifiant et de la jouissance. Il est à considérer comme un réceptacle ou un trou, apte à faire la place à un substitut métonymique. On peut donc évoquer un objet qui vient en lieu et place d'objet petit *a* et Lacan nous a appris à être attentif à ses dimensions de matière jouissante mais aussi de substance jouissante. C'est pourquoi dans la liste des objets petit *a* donnée par Lacan nous trouvons bien sûr le sein, l'excrément, mais aussi les autres objets "non-matériels" que sont la voix, le regard et même le rien de l'anorexique. Les "lathouses" viennent prolonger la liste

326. MALEVAL Jean-Claude, La forclusion du Nom-du-Père, éditions Seuil, 2000. p.58

comme autant de variations concrètes dont le clinicien averti de l'enseignement de Lacan n'oubliera pas de relever la fonction d'amalgame de la substance jouissante. Nous avons jusqu'à présent tenté de faire apparaître la distinction entre deux destins différents de la jouissance selon qu'elle donne matière et substance à l'idéal ou qu'elle s'appuie sur l'usage des diverses formes de l'objet petit *a*. Nous avons insisté sur la prévalence du symbolique lorsque l'idéal est sollicité et, à l'inverse, le poids important des mouvements imaginaires induit par l'usage de l'objet. À cette occasion, nous avons souligné que la montée au zénith de l'objet dit par Lacan petit *a*, et de ses formes post-modernes que représentent les "lathouses", nous semblaient participer à la précarité symbolique contemporaine. Après ce rappel en forme de préambule, nous aimerions maintenant illustrer plus précisément en quoi notre époque place l'objet regard, ainsi que la croyance dans la toute visibilité en tant que garantie de la science, au cœur du lien social. Nous tenterons d'appréhender dans quelle mesure ce mouvement précipite la mutation de notre civilisation.

Le développement des techniques au service de la science permet de produire des appareils capables de voir l'intérieur des corps humains. Lorsque l'on sait l'importance pour la structuration du psychisme humain de faire la distinction entre le dedans et le dehors, l'intérieur et l'extérieur, le moi et le non-moi, on ne peut que comprendre la fascination exercée par toutes machines servant à voir derrière la barrière opaque de la peau. De tout temps, l'homme a cherché à percer le mystère du sens de la vie. Si les réponses les plus anciennes étaient fournies par les mythes fondateurs des différentes formes religieuses, l'avènement moderne de la science a ré-ouvert la question des origines. On a donc commencé à explorer les corps, par le regard lors de l'autopsie tout d'abord puis ensuite grâce à l'image offerte par radiographie qui n'a cessé de perfectionner sa qualité jusqu'aux plus récents scanners. Voir donne l'impression de suffire à comprendre et il est aisé d'opérer un glissement de sens jusqu'à atteindre la confusion avec le verbe savoir. « *On idolâtre l'image, et cette idolâtrie de l'image fait route avec l'idolâtrie du corps, idolâtrie scientifique d'un corps supposé détenir le secret de lui-même, du sujet.*³²⁷ ». Le discours de la science post-moderne se construit sur la supposition que le regard porté sur l'image de l'intime, rendu possible par la victoire de la technique, va nous donner la clef du mystère humain. Le neurobiologiste Jean-pierre Changeux l'exprime clairement dans les termes suivants : « *Après le déchiffrement du génome humain, la recherche scientifique nous permet aujourd'hui d'espérer mieux comprendre le cerveau et ses fonctions, aussi bien au niveau de l'individu qu'à celui de la*

327. WAJCMAN Gérard, *L'œil absolu*, éditions Denoël, 2010. p.30

*société. Tout ce qui appartenait traditionnellement au domaine du spirituel, du transcendant et de l'immatériel est en voie d'être matérialisé, naturalisé et, disons-le, tout simplement humanisé.*³²⁸ ». Cette orientation théorique se heurte de façon radicale avec celles qui reconnaissent l'inconscient, et le trou dans le savoir qu'il induit, comme propre de l'humaine condition. Cette mise en avant de l'image et du pouvoir accru dont elle autorise l'illusion est propre à notre époque. Il suffit d'observer comment l'image permet aujourd'hui de faire apparaître le bébé avant même la séparation d'avec le corps de la mère grâce à l'échographie prénatale. « *Elle vaut plus que comme attestation d'existence, parce que l'imagerie prénatale, capable de montrer l'image intra-utérine de l'enfant, de le montrer « entier » et de montrer chaque partie de son corps, de montrer ses mouvements, signifie que désormais l'enfant naît dans l'image. Il naît avant de naître.*³²⁹ ». Là où l'enfant prenait forme dans le langage tout au long du temps imposé de la grossesse, il y a aujourd'hui cette préalable naissance dans l'image. On peut désormais choisir une photo pour l'envoyer à ses proches, la scruter pour connaître le sexe de l'enfant et y retrouver des ressemblances avec l'un ou l'autre de ses parents. « *Cette mutation est lourde de conséquences en ce qu'elle tend à imposer cette croyance que nous serions intégralement solubles dans le visible, sans reste.*³³⁰ ». Il devient possible de croire à l'entière prévisibilité du monde grâce à la puissance du regard. « *Le symbolique est mis au service de l'image.*³³¹ ». Il nous semble essentiel de percevoir le mouvement qui s'amorce dans ce nouveau rapport à l'image. Le langage étaye la jouissance et le registre symbolique s'oriente de la consistance d'un Grand Autre qui est supposé détenir la réponse à notre propre sentiment d'incomplétude. Il y a donc chez tout sujet névrosé reconnaissance du grand Autre dans un rapport de dissymétrie et cela éveille une demande que Lacan a notée : \$ ◇ D. Le sujet divisé par la castration symbolique porte une demande à l'adresse d'un Autre auquel il suppose toutes les réponses. Nous décrivons ainsi un système **incomplet**, car le manque est inhérent à l'humaine condition, mais **consistant** car une instance tierce est supposée justifier la différence des places servant de clef de voûte faisant tenir l'ensemble. Le traitement de la jouissance par le langage dans un tel contexte symbolique nourrit donc à fois la prégnance du sentiment de manque et la demande formulée auprès d'un Autre supposé savoir. La prévalence de l'image vient modifier le fonctionnement ainsi décrit en tant qu'elle donne l'impression de pouvoir fournir toutes les réponses. Un nouveau système émerge donc qui paraît **complet**, sans énigme, mais aussi **inconsistant** car plus personne ne

328. WAJCMAN Gérard, Ibid., p.30

329. WAJCMAN Gérard, Ibid., p.40

330. WAJCMAN Gérard, Ibid., p.41

331. WAJCMAN Gérard, Ibid., p.41

trouve à s'inscrire en place d'exception. Plus aucune instance n'est reconnue légitime à porter une extériorité qui viendrait éclairer de façon transcendantale le sens de nos existences comme le faisait naguère la religion. L'image apporte toutes les réponses, elle prend valeur de Dieu contemporain et elle modifie en conséquence la "texture" du registre symbolique.

L'image est maintenant censée tout dire de nous. Notre image se propage sur les réseaux sociaux, elle nous représente dans le regard d'autrui et l'on pourrait s'amuser du fait qu'elle se substitue à la valeur du signifiant de la formule lacanienne : « *Notre définition du signifiant (il n'y en a pas d'autre) est : un signifiant, c'est ce qui représente le sujet pour un autre signifiant.*³³² ». Ainsi, la frontière de l'intime s'efface, les corps se montrent, depuis l'échographie prénatale jusqu'au mur de Facebook. C'est donc tout l'espace privé qui tend à se réduire grâce à la diffusion des images rendue possible par les supports technologiques actuels, de l'écran de l'ordinateur à celui du téléphone portable, autant de formes contemporaines des "lathouses" qui s'inscrivent dans l'infinie série des objets mis au service de notre jouissance par le marché. En perdant l'espace de l'intime, on peut craindre que l'homme perde bien davantage encore. « *Le territoire de l'intime pourrait se définir simplement : c'est la possibilité du caché. Qu'il y ait, face au monde, un lieu du sujet, un lieu qui soit son lieu, où il puisse se soustraire au regard de l'Autre, à sa volonté de transparence, c'est-à-dire à sa volonté de réduire l'homme à une chose, livré entièrement dans sa vérité à son regard extralucide.*³³³ ». C'est donc le statut de sujet qui vacille pour s'aligner sur celui d'un objet mesurable et chiffrable sous le regard, possiblement ravalé au rang de marchandise dans le jeu global du marché et de la consommation. On peut aujourd'hui être à la fois dans l'espace privé de sa chambre et néanmoins se trouver en compagnie de tous ses camarades de classe. Là où il était nécessaire de sortir, de franchir la limite de la porte ou de porter le regard au-delà de la fenêtre, il devient possible de supprimer toutes limites par le canal de la caméra posée ou insérée dans son ordinateur. La webcam inaugure une étape de plus dans un rapport nouveau à l'espace et aux limites. « *Lacan élèvera la fenêtre à une fonction fondamentale, en en faisant ce qui soutient le « rapport structural du sujet au monde ». En donnant cette fonction à la fenêtre, surgit l'idée que le monde, ce que l'on nomme le monde, c'est le monde visible. D'un côté le sujet parlant réglé par les lois du langage, de l'autre le monde réglé par les lois du visible ; d'un côté le lieu du sujet, de l'autre la scène du monde.*³³⁴ ». Au-dessus de nos têtes tournent des satellites qui renseignent les GPS de nos voitures, à portée de main un

332. LACAN Jacques, Subversion du sujet et dialectique du désir, Écrits, éditions Seuil, 1966, p.819

333. WAJCMAN Gérard, Ibid., p.44

334. WAJCMAN Gérard, Ibid., p.70

appareil photo de plus en plus perfectionné et dans notre sac un ordinateur portable avec centaines de films et de photos. Nous sommes en train d'assister à la dissolution du sujet dans le visible et cette mutation est facilitée par la prolifération des objets supports aux regards, ceux qui servent à voir et ceux qui servent à être vu, dans un puissant mouvement de réduction des limites de l'intime. Dans nos rues les caméras de surveillance se multiplient et participent toujours davantage à placer l'image au service du symbolique contemporain. Bien sûr, les partisans de la vidéo-surveillance assurent que c'est pour notre sécurité dans un contexte de menaces terroristes et d'insécurité généralisée, néanmoins, on peut légitimement se poser la question d'une nouvelle forme de mode de jouir accordée au discours capitaliste. Les lecteurs avertis de Freud et de Lacan peuvent ainsi s'interroger sur la valeur symptomatique que recouvre cette façon post-moderne de faire face au malaise dans la civilisation. « *Tout voir répond de l'idée que ce ne sont pas seulement les terroristes ennemis de la civilisation qui sont un danger, mais que le réel comme tel est une menace. Il n'y a alors d'autre réponse possible que de le rendre intégralement visible. Une telle mutation est la marque d'une nouvelle civilisation.*³³⁵ ». Nous touchons là ce qui fonde le rapport contemporain au symbolique propre au discours capitaliste. Alors que le langage a pour fonction d'étayer la jouissance, sous l'effet du développement technologique de notre civilisation, cette fonction est de plus en plus dévolue à l'image. Mais les points de capiton, les points d'arrêt offerts par le registre symbolique ne sont pas les mêmes lorsque la jouissance est traitée par le langage ou par l'image. Tout se passe aujourd'hui comme si « [...] *derrière ce regard global il y avait non des raisons obscures, intéressées ou dangereuses, mais une pulsion incessante, infinie, inquiète, toujours insatisfaite.*³³⁶ ». Cette place accordée à l'image et au regard dont elle est le vecteur nous amène à poser l'hypothèse d'un mouvement participant à la précarité du symbolique contemporain. Nous pensons que cela favorise l'émergence de symptômes nouveaux que nous avons repérés comme autant d'expression de la jouissance "pas-toute phallique". Nous en signalons les effets d'encouragement à la généralisation de l'angoisse, cet affect sans objet, venant finalement accompagner la faillite du langage sous les enchères de l'image. La prévalence de l'objet regard participe au mouvement de montée au "zénith social" de l'objet *a* dont les "lathouses" représentent certainement la forme la plus présente dans la société actuelle.

335. WAJCMAN Gérard, Ibid., p.85

336. WAJCMAN Gérard, Ibid., p.84

13. L'omniprésence des objets de satisfaction

Les "lathouses" contemporaines prennent la forme de petits objets sans cesse renouvelés grâce aux progrès de la science au service du marché. Ces "lathouses" sont autant de supports à la communication dont internet se révèle être un formidable vecteur. Ainsi une source inépuisable d'images et d'informations en tout genre est désormais accessible au plus grand nombre. Chacun s'accorde à reconnaître que nous traversons un changement social et culturel comparable à celui occasionné par l'apparition de l'imprimerie. Les plus enthousiastes nous annoncent les lendemains qui chantent de la "révolution numérique" et ils nous prédisent l'avènement de l'homme nouveau, celui de la "société de la connaissance". S'il est vrai que pour la première fois de son histoire, l'être humain peut accéder à un volume quasi infini de connaissances, cela ne nous dit pas grand chose de la façon dont il va se les approprier et encore moins des conséquences que cela va engendrer sur son rapport au savoir. Il est aujourd'hui parfaitement possible de se promener dans les rayons d'une version contemporaine et virtuelle de la bibliothèque d'Alexandrie, constituée de l'ensemble des informations disponibles sur le réseau internet, et de n'en retirer aucun savoir authentique ! Par ailleurs, si l'on considère, comme nous l'enseigne la psychanalyse, que le rapport au savoir est intimement lié à l'articulation signifiante, on constate dès lors qu'un des véritables enjeux de cette mutation symbolique touche au cœur de notre rapport à la jouissance. Freud, le premier, a mis à jour la fonction du sublimation pour indiquer les modes différents de traitement de la pulsion quand elle se détourne de sa satisfaction archaïque : « *La sublimation des instincts constitue l'un des traits les plus saillants du développement culturel ; c'est elle qui permet aux activités psychiques élevées, scientifiques, artistiques ou idéologiques, de jouer un rôle si important dans la vie des êtres civilisés.*³³⁷ ». Lacan ensuite nous a appris comment les mécanismes de l'articulation entre les registres réel, imaginaire et symbolique pouvaient constituer un appareil à étayer la jouissance. Nous allons tenter de cerner quelles formes prend l'évolution du rapport au savoir rendu possible par la profusion moderne des "lathouses" et d'en saisir les incidences sur une économie contemporaine de la jouissance.

Comment ne pas se réjouir spontanément que notre société ait acquis les moyens techniques de mettre à disposition du plus grand nombre ce qui constitue l'ensemble des éléments de notre culture ? On ne peut en effet que se féliciter que les plus jeunes d'entre nous puissent accéder si facilement aux références historiques qui fondent notre civilisation, qu'ils puissent comprendre les réalisations technologiques dans tous leurs aspects sans en passer

337. FREUD, *Malaise dans la civilisation*, éditions PUF, 9^{ème} éd. 1983. p.47

forcément par une hypothétique rencontre avec un aîné plus expérimenté et qu'ils puissent exercer sans entrave leur curiosité dans tous les domaines possibles. Pourtant cette façon d'externaliser les connaissances dans un grand réceptacle virtuel tissé par la toile numérique semble au contraire avoir pour effet de dispenser du moindre effort d'intériorisation. On visite l'entrepôt mondial où sont stockées les connaissances, on fait transiter celles qui nous intéressent comme on le ferait d'un objet vers sa destination finale, qui peut très bien être l'exposé demandé par le professeur d'un élève de sixième, puis on explore une autre voie sur les grandes routes de l'information globalisée. Le sujet ainsi décrit est un usager dont les outils techniques lui permettent de récupérer une connaissance ravalée au rang de marchandise. Ce circuit de la connaissance ramenée à sa forme numérique dispense d'une véritable appréhension symbolique. C'est ainsi que l'on peut parler de prolétarianisation des esprits. « [...] la prolétarianisation est un immense processus de « désapprentissage ». Il ne s'agit plus simplement d'un court-circuit entre le savoir et l'homme par le biais des machines, comme cela a été le cas lors de l'industrialisation. Ce sont maintenant les appareils en tout genre qui induisent désapprentissage et prolétarianisation. Ce désapprentissage pénètre partout et touche même les comportements les plus élémentaires. Il y a des effets secondaires jusque dans les maternités, où l'on voit des affiches qui disent aux mères que, lorsque leur bébé pleure, il ne faut pas le secouer, et encore moins le taper !³³⁸ ». Les connaissances sont entièrement disponibles et chacun peut se les approprier de façon autonome mais plus rien ne les attache à un sens, à une histoire ou à un contexte symbolique comme le font les rites traditionnels. Ce sont tous les processus de la transmission culturelle qui sont affectés par la mise à disposition en libre service de la connaissance dans l'hyper-marché numérique. Les sujets contemporains accèdent à la connaissance comme autant de signes à utiliser au regard d'une attente sociale particulière. La montée de la pression évaluative dans toutes les institutions, quelles soient médicale, scolaire, éducative... s'accorde parfaitement avec cette mise en correspondance d'une demande et d'une réponse attendue coupée de son contexte de signification. Notre société post-moderne privilégie ainsi le lien qui unit le stimulus et la réponse à la façon du réflexe pavlovien. Il n'est donc pas surprenant que de nombreux auteurs, au-delà des psychanalystes, dénoncent cette victoire du comportementalisme et en indiquent les effets pervers jusque dans le champ de l'école : « La politique actuelle, notamment la politique scolaire, est comportementaliste en ce qu'elle vise à nous faire exécuter des actions mécaniquement.³³⁹ ». Et plus loin : « Cette désinstitutionnalisation s'exprime aussi à travers

338. STIEGLER Bernard, *l'école, le numérique et la société qui vient*, éditions Mille et une nuits, 2012. p.52

339. STIEGLER Bernard, *Ibid.*, p.53

la montée du paradigme médical dans l'action éducative. Ce paradigme – qu'on devrait dire, en fait, « pharmaceutico-médical » –, selon lequel chaque difficulté du sujet infantile est une sorte de maladie et doit être traitée individuellement en analysant les symptômes et en utilisant la « remédiation » adaptée, est un bon moyen pour dépolitiser radicalement le social. C'est aussi une façon de nier l'inventivité pédagogique ; le remède est contenu dans le symptôme comme la noix dans sa coquille. D'où l'identification, à profusion, des « dys- » (dyscalculie, dysorthographe, etc.).³⁴⁰ ». Nous pouvons repérer dans ce qui est décrit ici les effets du discours capitaliste dont les principes actifs sont la déliaison et l'individuation. Nous avons accès à des bouts de connaissance qui sont réduits à des marchandises échangeables. Les porteurs classiques de ces connaissances, qui se présentaient sous les différentes variations de la figure du maître, sont maintenant frappés d'obsolescence et remplacés par les machines contemporaines. Ces objets permettent d'accéder à des morceaux de connaissance sans que ceux-ci ne soient insérés dans un véritable cadre symbolique. Ainsi, les "lathouses" participent à la destruction des « filtres de savoir ». « [...] la destruction des grands filtres de savoir, c'est-à-dire les traditions, les autorités consacrées, [...] les méta-récits, les stéréotypes : ce sont autant d'organisations du signifiant, qui sont des formes diverses du discours du maître, et qui avaient le mérite d'opérer une simplification et une formalisation de la réalité, de diffuser des modèles de cohérences, des modèles de comportements cohérents sous l'autorité d'instances habilitées et reconnues à ce titre.³⁴¹ ». Les instances habilitées et reconnues à ce titre disparaissent, l'école et les enseignants se sentent en perte de légitimité et les objets deviennent les partenaires privilégiés des jeunes générations. Le discours capitaliste progresse toujours davantage sur la voie de son fantasme de n'impliquer « [...] aucun lien entre des partenaires humains.³⁴² ». Sans figure d'exception pour garantir un réglage du lien social, le pouvoir politique est saisi de vertige et il promeut toutes les formes d'évaluations comme autant de moyens de contrôles qui ne s'avouent pas. Ainsi, on assiste au sein de chaque institution à l'émergence sans fin de questionnaires, de grilles de qualité toujours renouvelées ou de notations diverses qui viennent renforcer un profond mouvement s'apparentant à une féroce forme de contrôle. Chaque sujet est renvoyé à sa responsabilité individuelle et doit répondre d'un comportement entrant dans la norme donnée par la science. Ainsi, en cas de difficulté dans le rapport au savoir attendu à l'école, la même logique s'applique et finit toujours par étiqueter le symptôme sous un signifiant d'allure scientifique. On dira dyspraxique, dyslexique ou dysphasique... renvoyant par là même à un trouble spécifique,

340. STIEGLER Bernard, Ibid., p.67

341. MILLER Jacques-Alain, Intuitions milanaises, Mental N°12., 2003. p.19/20

342. SOLER Colette, Les affects lacaniens, éditions PUF, 2011, p.36

d'ordre privé, affectant les capacités de réponses cognitives de l'enfant/machine dont le dysfonctionnement est maintenant attesté par un label médical. La prolifération des objets vantés par la publicité et censés venir satisfaire notre désir, dont Lacan nous demande, pour autant que c'est la science qui les gouverne, de les penser comme des "lathouses", se trouvent à une place bien particulière ; ils sont le fruit du progrès technique et ouvrent les portes sur la culture, voilà donc des objets dont on comprend, dès lors que l'on s'oriente de la psychanalyse, qu'ils croisent la jouissance phallique. C'est pourquoi ils sont en position de participer au changement civilisationnel à propos duquel notre travail essaie de témoigner. Les "lathouses" sont l'indice d'une logique plus large accompagnant une mutation d'ordre anthropologique dans laquelle elles trouvent parfaitement à s'inscrire. L'école est une institution particulièrement sensible pour révéler l'expression de cette mutation comme elle l'a fait par le passé à chaque étape majeure du progrès des techniques ayant à voir avec l'écriture. « *En tant qu'institution dont la fonction première est d'assurer la continuité d'une société par la transmission intergénérationnelle de la mémoire collective, l'école, de par ses pratiques et son histoire, est structurellement liée à l'évolution des supports de mémoire, des langues en général et des formes de leurs fixations écrites en particulier : à titre exemplaire, soulignons que l'école grecque naît au moment de la diffusion croissante de l'écriture alphabétique, que les écoles humanistes se définissent dans le contexte du développement de l'imprimerie et que l'école commune de Jules Ferry s'articule à l'infrastructure éditoriale d'échelle industrielle de la fin du XIX^e siècle (celle du livre scolaire).*³⁴³ ». L'accès à la culture échappe désormais au champ multiséculaire de l'institution scolaire pour entrer désormais dans l'espace du marché. « *Cela s'est fait au profit d'une consommation accrue et quasi frénétique des produits de la culture commerciale sous l'influence très active du marketing.*³⁴⁴ ». L'usage généralisé des objets lorsqu'il s'agit d'acquérir des savoirs nouveaux peut donc avoir deux écueils aux conséquences importantes sur l'économie contemporaine de la jouissance. Il dispense de la rencontre avec un autre, l'enseignant ou un adulte possédant davantage de connaissance, il réduit ainsi le savoir à l'acquisition d'une compétence voire d'un comportement : donner la bonne réponse. Ce type de réponse est davantage de l'ordre du signe plutôt que de celui du signifiant : ce qui importe ici, si on force le trait, c'est la réponse motrice à laquelle invite tous ces appareils qui enserrent de plus en plus le corps, et non la véritable appréhension de son contenu symbolique. « *Disons donc que le signe, non pas re-présente, mais présente la chose.*³⁴⁵ ». De ce point de vue, les objets de la communication moderne permettent de vérifier

343. GAUTIER J. et VERGNE G. in STIEGLER Bernard, Ibid., p.101

344. GAUTIER J. et VERGNE G. in STIEGLER Bernard, Ibid., p.103

345. CHATENAY Gilles, Symptôme nous tient, éditions Cécile Defaut, 2011, p.54

la présence physique de l'autre comme sur ces messages sur le téléphone portable où s'inscrit : « T'es où ? », réponse : « Dans le tram... ». Chacun s'assure de sa place dans une quête imaginaire traitant de la jouissance sans en passer par une authentique articulation symbolique. On attend une réponse immédiate qui dispense d'élaborer l'absence dans le regard de l'autre. Et c'est ce qui fait toute la différence entre le signe et le symbole : « *Ainsi le symbole se manifeste d'abord comme meurtre de la chose, et cette mort constitue dans le sujet l'éternisation de son désir.*³⁴⁶ ». Le signe est la garantie de la présence de la chose alors que le symbole vient en place de son absence. C'est dans cette espace de l'absence que trouve à se loger le désir du retour de la chose. Nous voyons que les "lathouses" offrent la possibilité d'une jouissance immédiate en étant vecteur des signes de la présence de l'autre et qu'en ce sens elles occupent une place particulière dans le registre symbolique qui se définit plutôt par sa fonction d'articuler la jouissance avec l'absence de l'autre. Le signifiant se définit encore autrement car il marque une coupure radicale d'avec la chose en tant qu'il ne peut s'appréhender que dans son rapport à un autre signifiant. Par exemple, lorsqu'on dit de quelqu'un qu'il a le « *regard noir* », le signifiant noir barre ici l'accès à ce qu'il est censé représenter pour ouvrir vers un autre signifiant qui peut être celui évoquant la colère. C'est cette opération signifiante qui correspond le mieux à notre définition du registre symbolique. L'articulation signifiante ouvre la porte de la multiplicité des sens possibles à attribuer à ce qui est dit. « *C'est très précisément ce que refuse la science, et qu'elle doit refuser si elle veut rester scientifique. De même que le résultat d'une expérience ne doit pas varier selon l'expérimentateur, le « sens » d'une formule ne doit pas dépendre de celui qui la lit. La science tente de faire du signifiant lettre univoque, c'est-à-dire code. L'opération de la science consiste à réduire au code le signe, le symbole, la lettre et le signifiant.*³⁴⁷ ». Il faut bien souligner ici un point qui nous paraît de la plus grande importance pour comprendre le bouleversement auquel participe le foisonnement contemporain des "lathouses" : tous ces petits objets post-modernes favorisent l'immédiateté de la communication qui se trouve alors tendre vers un échange de signes. Ils simplifient bien souvent la mise en place d'une véritable échange symbolique nécessitant le temps long de l'articulation signifiante. Certains pédagogues comme Philippe Meirieu l'ont bien compris et ils l'expriment avec des formules qui, n'étant pas celles de la psychanalyse, n'en restent pas moins pertinentes : « *C'est que l'entrée dans le symbolique permet de penser l'absence et de travailler psychiquement sur ce que l'objet ou la personne évoquent quand ils disparaissent de notre champ de vision. La*

346. LACAN Jacques, Fonction et champ de la parole et du langage, Écrits, éditions Seuil, 1966, p.319

347. CHATENAY Gilles, Ibid., p.58

pensée symbolique permet de se dégager de la reproduction de l'image pour ouvrir la voie à l'imaginaire. Elle permet de s'exonérer de l'assujettissement à la réalité pour penser le réel sur le mode du concept et le monde sur celui du modèle. Elle permet de subvertir l'imitation pour laisser place à la signification...³⁴⁸ ». De notre point de vue, l'émergence des "lathouses" dans le mode de vie quotidien des jeunes générations, en favorisant le glissement de l'appui sur les signifiants pour faire conversation à l'échange de signes dans un message informatif, participe au mouvement actuel de précarisation du registre symbolique.

Ensuite, le deuxième écueil impliqué par la substitution de l'autre de la transmission par le recours aux objets contemporains, c'est qu'il alimente le déclin de la figure d'exception, accentuant toujours davantage l'illusion d'un monde complet, où chacun serait en position de toute-puissance dans un en-deçà de la castration, rendant problématique un véritable traitement phallique de la jouissance. *« Disons que la clinique contemporaine, celle à laquelle nous avons affaire depuis des années, bascule sur l'autre versant, le versant du pas-tout. Cette clinique du pas-tout est celle où fleurissent les pathologies que l'on décrit comme centrées sur la relation à la mère, ou encore centrées sur le narcissisme, mais qui relevaient du registre préœdipien quand on disposait de la hiérarchie antérieure, et qui ont en quelque sorte pris leur indépendance. Qualifier ça de préœdipien est évidemment trop étroit.³⁴⁹ ». La prolifération des "lathouses", en participant à la pluralisation des modalités de traitement de la jouissance, accompagne le déclin social de l'imgo de la figure paternelle. « Le père. On voit bien tout ce qui attache encore la psychanalyse au mythe du père, et que la société, en train de se modifier à l'époque de la globalisation, a cessé de vivre sous le règne du père. Pourquoi ne pas le dire dans notre langage à nous, la structure du tout a cédé à celle du pas-tout : la structure du pas-tout comporte précisément qu'il n'y ait plus rien qui fasse barrière, qui soit dans la position de l'interdit.³⁵⁰ ». Dans un monde rendu sans frontières grâce à l'accès immédiat au cercle de ses investissements affectifs, à la possibilité de puiser instantanément et sans médiation aux connaissances pourtant construites au fil des siècles et où il devient facile de se laisser guider par sa seule recherche de satisfaction, comment faire consister la division, le partage entre le public et l'intime, la limite entre la pulsion et l'interdit qui font le socle du désir ? L'époque contemporaine supprime la dissymétrie des places qui fut la condition de la société paternaliste pour dessiner une topologie clinique centrée autour du manque. Le lien social, sous le règne du discours capitaliste à l'ère de la globalisation, nourrit l'illusion de*

348. MEIRIEU P. in STIEGLER Bernard, Ibid., p.172

349. MILLER Jacques-Alain, Intuitions milanaises, Mental N°12., 2003. p.23/24

350. MILLER Jacques-Alain, Intuitions milanaises, Mental N°12., 2003. p.17

l'égalité entre tous et vient modifier ainsi l'expression phallique de la jouissance. Revenons sur le mathème du discours capitaliste tel qu'on peut le trouver dans *Télévision* :

$$\begin{array}{ccc} \text{(Place de l'agent ou du semblant)} & \frac{\$}{S1} & \longrightarrow \text{ } \longrightarrow & \frac{S2}{a} \\ \text{(Place de la vérité)} & & & \end{array}$$

Ce schéma est construit sur le modèle du discours du maître avec seulement une inversion des termes situés à la place du semblant et à la place de la vérité. « *Ce n'est pas tant ici une promotion de l'hystérie que du sujet sans repère. C'est en fonction de cette machine originale que l'on peut observer, comme le font les sociologues, la constitution de zones restreintes de certitudes qui, a petite échelle, donnent des repères.*³⁵¹ ». Ainsi les "lathouses", parce que ce sont de formidables objets produits par la science et la technique, peuvent offrir aux sujets pris dans le discours capitaliste la possibilité de se construire un monde sur mesure de repères choisis, une bulle de certitudes : que ce soit en encourageant un sentiment d'omniscience en réduisant le champ infini des connaissances à un simple catalogue en libre consultation, que ce soit en mettant à disposition le pouvoir de devenir le maître du monde virtuel d'un jeu vidéo ou en accordant le rôle de la vedette sur l'écran géant du cinéma des réseaux sociaux... Ainsi, le devenir de la jouissance-Une prise dans le lien social correspondant au discours capitaliste résiste au tout organisateur de la fonction phallique. Chacun se trouve en position de défendre sa solution originale, son invention qui lui permet de savoir-y-faire avec ce "pas-tout phallique". « *Celui qui refuse le prêt-à-porter de la fonction paternelle et ne dispose donc pas de son produit, la signification phallique, doit quant à lui fabriquer sur mesure des machines à répondre aux énigmes, à suturer les béances et à contenir l'angoisse.*³⁵² ». On savait que c'était là la solution des sujets autistes mais, tout à coup, un parallèle saisissant s'ouvre avec les sujets contemporains. Le sujet postmoderne est celui qui trouve à occuper son îlot de certitudes individuelles comme le sujet autiste trouve une machine à traiter le réel de la jouissance-Une. Les cliniciens doivent dorénavant reconsidérer les symptômes qui s'expriment chez les sujets d'aujourd'hui : phobie scolaire, addiction ou autres troubles diversement épinglés par la science... et les comprendre comme un savoir, le seul que l'on puisse véritablement revendiquer, du sujet sur son rapport au pas-tout qui excède l'expression de la jouissance phallique. Que disent les collégiens ayant participé à notre recherche sur les différentes variations des "lathouses" dans leurs formes actuelles ?

351. MILLER Jacques-Alain, *Intuitions milanaises*, Mental N°12., 2003. p.21

352. CHATENAY Gilles, *Ibid.*, p.62

13.1. Conversation : Séance 1 avec Roger, le 11 décembre 2013

Martin : oui, et en plus, ma mamie, quand je suis sage, elle me donne des *lovés*, 30 euros par semaine...

Chercheur : tu appelles ça comment : des *lovés* ?

Martin : c'est de l'argent, en voyageurs.

Chercheur : je ne connaissais pas ce mot-là, l'argent on dit comment ? des *lovés* ?

Martin : des *lovés*

Chercheur : et ça veut dire des billets ?

Martin : oui. Ça veut dire des sous.

Chercheur : et donc ta mamie elle te donne des *lovés*?

Martin : elle me donne 30 euros tous les samedis.

Chercheur : tous les samedis 30 euros ! C'est énorme.

Martin : mais des fois elle me les donne un peu en retard, elle me les met sur un compte, mais des fois elle utilise un peu de sous à moi. Mais après, elle me les remet. C'est pareil c'est ma mamie... à la base, je ne voulais même pas qu'elle me donne de l'argent. En fait ma famille, ils disent, parce que moi je leur donne des trucs à mes cousins, et ils disent : « tu n'es pas un paysan...tu vends, même si c'est la famille tu vends » mais moi je n'aime pas. Du coup peut-être aujourd'hui ou demain, je vais avoir 50 euros par ma tante, parce que je vais lui vendre tous mes jeux de Xbox, parce que je n'y joue plus. Du coup moi j'ai la PS3 maintenant. Parce que j'ai vendu ma Xbox. Au début j'avais toutes les consoles. Les consoles quand mon père il était petit, j'avais tout tout tout. Dans ma chambre le mur était rempli de consoles. Soit on les trouvait dans la déchetterie, parce que souvent avec mon père on va faire le cuivre dans la déchetterie, avec le camion... en plus mon père il s'est acheté une nouvelle auto, 1300... et du coup on met du cuivre qu'on trouve, on met de l'alu, et après on va vendre à la mère G. on lui passe et elle nous donne des sous....

***Commentaire** : On comprend aisément que les parents de Martin vivent dans des conditions modestes, cependant, il est frappant de constater combien il met au premier plan le rapport à l'argent et aux objets. Il retient spontanément de ses cours d'histoire/géographie que d'autres enfants doivent lutter pour gagner un peu d'argent, il associe avec sa mamie qui lui donne régulièrement de l'argent de poche dans des proportions apparemment importantes et il décrit sa chambre comme remplie, on serait tenté de dire débordante, d'objets... Lacan, dans sa lecture des travaux de Marx, fait le lien entre l'argent et les objets de consommation*

comme autant d'expression du plus-de-jour. Nous posons l'hypothèse que cette présence massive de préoccupations matérialistes dans les paroles de Martin fait écho au travail psychique qu'il doit opérer pour trouver une mise en forme au retour de la jouissance dans ses formes non phalliques. Notre époque contemporaine est marquée par la prévalence du discours capitaliste et les mots de Martin peuvent indiquer avec quelle intensité les objets occupent une place de partenaire supplétif au mouvement de déclin social de l'imgo paternelle...

13.2. Conversation : Séance 1 avec Gérard du 24 mars 2014

Chercheur : ça fait longtemps que tu as des PlayStation. Tu avais quel âge quand tu as eu la première ?

Gérard : la première j'ai eu huit ans, l'autre la PlayStation 3, je l'ai eue il y a un an, et l'autre PlayStation je l'ai eue il y a deux ans, mais je l'ai revendue juste l'année où ça s'est arrêté la PlayStation 3.

Chercheur : et pourquoi tu la revendue ? Ça ne te plaisait plus où il y en avait une meilleure qui existait ?

Gérard : en fait c'est parce qu'au début, quand j'étais petit, je voulais une PlayStation 2, mais ça existait déjà la PlayStation 3, mais ça coûtait trop cher, alors je voulais une PlayStation 2, et j'ai eu pour mon anniversaire une PlayStation 1. Mais après elle me plaisait mais je n'y jouais pas tout le temps parce que, il y avait des jeux, c'était trop dur pour moi

Chercheur : hum, hum...

Gérard : après on a commencé à trouver des jeux de PlayStation 1, et j'ai commencé à y jouer. Après, on pouvait changer, ma mère elle voulait une Wii [prononcer OUI], mais moi j'ai demandé pour une PlayStation 3, elle m'a dit : « non c'est trop cher ». Du coup, j'ai pris une PlayStation 2.

Chercheur : d'accord.

Gérard : et l'an d'après, j'ai revendu la PlayStation 2...

***Commentaire** : Ce qui nous frappe ici c'est le discours comptable autour de l'acquisition de l'objet. Ce passage souligne à quel point l'enfant entretient un rapport précoce avec les objets du marché. Les stratégies prônées par les tenants du marketing semblent d'une remarquable efficacité. La conséquence possible au niveau psychique est que nous assistions à l'écrasement de la logique du désir par la mécanique du besoin...*

13.3. Conversation : Séance 3 avec Richard du 10 février 2014

Chercheur : d'accord. Moi je trouve que tu es relativement sérieux quand même, parce que tu rentres, tu prends ton goûter, tu fais tes devoirs, tu manges en famille, et puis tu vas te coucher. C'est sérieux ça. Par contre tu m'as dit que le soir, des fois dans ta chambre, tu jouais avec le téléphone.

Richard : oui j'envoie des SMS.

Chercheur : et ça ça dure longtemps ?

Richard : non.

Chercheur : pas trop. Ta maman ne le sait pas ?

Richard : 20 minutes quoi et c'est tout.

Chercheur : 20 minutes et après tu t'endors. Et t'envoies des SMS à des amis de ta classe ?

Richard : hum, ben justement j'allais demander un numéro à un copain.

Chercheur : qu'est-ce que tu aimes bien dans le fait d'envoyer des SMS ? Qu'est-ce qui est sympa, qu'est-ce qui te fait plaisir dans le fait d'envoyer...

Richard : ben, c'est pour savoir les nouvelles, si on pourrait se voir quelque part, des trucs comme ça...

Chercheur : alors qu'est-ce qu'on se dit ? C'est quoi le genre de message qu'on s'envoie ?

Richard : je sais pas moi,... « Viens on va faire du vélo, on va voir Benoît... » ou des trucs comme ça

Chercheur : alors quand tu envoies un SMS le soir, tu ne peux pas demander à venir alors qu'est-ce que tu écris par exemple ?

Richard : je ne sais pas comment dire...

Chercheur : des trucs privés, entre vous...

Richard : ben non. Je demande si...

Chercheur : un exemple ? Pour me donner une idée...

Richard : je ne sais pas moi...

Chercheur : ce qui te passe par l'esprit...

Richard : il y a aucun truc...

Chercheur : et tes copains te répondent ?

Richard : oui.

Chercheur : ça veut dire qu'ils ont aussi leurs téléphones dans le lit. Et les parents ? Est-ce que tu trouves que c'est bien qu'ils laissent le téléphone ?

Richard : oui.

Chercheur : est-ce que tu trouves que ça c'est...

Richard : un petit peu de temps quand même.

Chercheur : un petit peu de temps. Si ils ne te laissaient pas le téléphone, qu'est-ce que tu ressentirais, qu'est-ce que tu te dirais si ils ne te laissaient pas le téléphone ?

Richard : comme si ils me privaient du monde...

***Commentaire** : Une fois encore, l'objet est mis en avant dans sa fonction de satisfaction. Le manque est tenu à distance et le désir est écrasé par le besoin physique d'immédiateté de la réponse. Richard ne peut me donner d'exemple de message envoyé à ses amis. Il cherche en vain une illustration signifiante et on peut faire l'hypothèse que l'enjeu principal réside dans la nécessité de ressentir une présence. Il reste donc sans mot lorsqu'il est invité à illustrer précisément quelle demande à l'autre peut être écrite dans le texte du SMS. C'est le circuit de la jouissance qui est ici concerné. La présence de l'objet dans toute sa dimension imaginaire vient alléger l'expérience du manque lié à la castration symbolique. C'est donc la mise en forme phallique de la jouissance qui se trouve précarisée. Priver Richard de cet usage de l'objet ce serait comme le priver du monde... peut-être faut-il entendre ici que sa place dans le monde, sa manière "d'être au monde", en passe davantage par une sensation d'éprouver la présence de l'objet (substitut imaginaire du phallus) plutôt que par sa mise à distance symbolique ?*

14. Malaise dans la civilisation au XXI^e siècle, la pluralisation des Noms-du-Père

Nous proposons de revenir dans les lignes qui suivent au texte de Freud sur le malaise dans la civilisation, de suivre pas à pas le développement de sa pensée, d'en comprendre la logique et de mesurer à chaque fois que nous le pouvons ce qui fait l'écart avec le malaise propre au XXI^e siècle. Freud prend comme point de départ de son essai la question de l'origine du sentiment religieux que certains associent à un sentiment d'ordre océanique et qui peut être mis en correspondance avec une sensation de l'éternité. Freud développe l'idée selon laquelle le Moi conserve en lui les stades premiers du développement et il met en lien ce sentiment océanique avec les vestiges de l'indifférenciation entre le Moi et les objets du monde extérieur « [...] et c'est en franchissant cette étape qu'on assimile pour la première fois le "principe de réalité".³⁵³ ». De plus, le Moi infantile se trouvant dans une relation de dépendance par rapport à l'environnement, il lui attribue une dimension de toute-puissance. « On peut suivre d'un trait sûr l'origine de l'attitude religieuse en remontant au sentiment infantile de dépendance.³⁵⁴ ».

353. FREUD Sigmund, Malaise dans la civilisation, éditions PUF, 9^{ème} éd. 1983, p.9

354. FREUD Sigmund, Ibid., p.16

Ensuite Freud part du principe que la vie est trop lourde pour se passer de sédatifs afin de la rendre supportable aux hommes. Ces sédatifs sont de trois ordres : « *d'abord de fortes diversions, qui nous permettent de considérer notre misère comme peu de choses, puis des satisfactions substitutives qui l'amointrissent ; enfin des stupéfiants qui nous y rendent insensibles.*³⁵⁵ ». Freud évoque ainsi les diversions rendues possibles par le travail, les satisfactions substitutives comme celles que nous offre l'art et enfin, les substances chimiques qui modifient nos perceptions. Il indique qu'il faut prendre le problème de plus loin pour comprendre la place de la religion. L'homme a toujours cherché le sens de son existence. « *On le voit, c'est simplement le principe du plaisir qui détermine le but de la vie, qui gouverne dès l'origine les opérations de l'appareil psychique ; aucun doute ne peut subsister quant à son utilité, et pourtant l'univers entier – le macrocosme aussi bien que le microcosme – cherche querelle à son programme.*³⁵⁶ ». Que ce soit en raison de la dureté des conditions de la vie, des atteintes du vieillissement ou de la difficulté des rapports humains, l'homme ne semble pas fait pour entretenir un équilibre stable avec le bonheur tant les causes de souffrances sont multiples. C'est pourquoi il développe de nombreuses modalités défensives qui peuvent être comprises comme des façons de détourner la pulsion de son objectif initial. Le sage visera le bonheur moins ambitieux de la quiétude, le penseur et l'artiste trouvent, chacun à sa manière, des consolations dans l'exercice de leur art, d'autres se réfugient dans le travail ou l'isolement... il y a aussi le fou extravagant qui construit sa propre vision du monde. « *Or les religions de l'humanité doivent être considérées comme des délires collectifs de cet ordre. Naturellement, celui qui partage encore un délire ne le reconnaît jamais pour tel.*³⁵⁷ »

Nous avons vu jusque là pourquoi il est si difficile à l'homme d'être véritablement heureux. Les raisons sont multiples : « *[...] la puissance écrasante de la nature, la caducité de notre propre corps, et l'insuffisance des mesures destinées à régler les rapports des hommes entre eux, que se soit au sein de la famille, de l'État ou de la société.*³⁵⁸ ». Si il est difficile d'intervenir sur les deux premières causes, la troisième est davantage liée à notre constitution psychique. À l'époque de la découverte de la psychanalyse, dans le contexte d'une société patriarcale, Freud a mis à jour le lien qui existe entre la figure du père interdicteur et la difficulté d'échapper aux tourments de l'humaine condition. « *On découvrit alors que l'homme*

355. FREUD Sigmund, Ibid., p.18/19

356. FREUD Sigmund, Ibid., p.20

357. FREUD Sigmund, Ibid., p.27

358. FREUD Sigmund, Ibid., p.32

devient névrosé parce qu'il ne peut supporter le degré de renoncement exigé par la société au nom de son idéal culturel [...]»³⁵⁹. C'est ainsi qu'il a été possible de distinguer le rapport étroit entre ce qui représente les caractéristiques collectives de la civilisation et le développement du psychisme dans sa dimension individuelle. C'est ce que Lacan a formalisé avec la série des discours et dont on a appris qu'ils sont une façon de représenter le lien social. La civilisation, en tant que production culturelle, peut maintenant se penser comme une machine à régler le lien social, à organiser les rapports humains, à protéger les hommes de leurs pires penchants instinctuels. « *En opérant cette substitution de la puissance collective à la force individuelle, la civilisation fait un pas décisif. Son caractère essentiel réside en ceci que les membres de la communauté limitent leur possibilité de plaisir alors que l'individu isolé ignorait toute restriction de ce genre.*³⁶⁰ ». On peut dire que la civilisation possède une fonction comparable au niveau phylogénétique que le langage au niveau ontogénétique : il rend possible un étayage de la jouissance. Cependant, on remarque que la distinction, voire l'opposition, que Freud opère entre le plaisir individuel et la limite donnée par la communauté ne trouve plus son équivalence aujourd'hui. Au contraire, le XXI^e siècle se caractérise par l'encouragement généralisé à toutes les formes de la consommation au service de notre propre plaisir. Ce principe est tout entier condensé par la promotion du signifiant *croissance* qui est présenté comme la condition du bonheur retrouvé. Le sort de la société se trouve ainsi lié à notre capacité individuelle à user et à jouir des produits du marché dont la finalité consiste en la satisfaction de nos moindres besoins. Même si la ligne de partage entre l'intérêt individuel et le bien commun est toujours active, elle se trouve souvent troublée par le sens de nombreux messages de type publicitaire qui suggèrent en guise de toute justification : « *Parce que je le vaux bien !* »

Freud pose la question de l'origine du développement de la civilisation. Il nous a expliqué dans *Totem et tabou* qu'au temps de la horde primitive, le mâle dominant avait l'usage pour sa seule satisfaction sexuelle de toutes les femelles auxquelles il offrait en échange sa protection. Les fils se sont révoltés et ils ont érigé le premier code de « droit » visant à réguler les rapports entre les membres de la tribu. « *La vie en commun des humains avait donc pour fondement : premièrement la contrainte au travail créée par la nécessité extérieure, et secondairement la puissance de l'amour, ce dernier exigeant que ne fussent privés ni l'homme de la femme, son objet sexuel, ni la femme de cette partie séparée d'elle-*

359. FREUD Sigmund, Ibid., p.34

360. FREUD Sigmund, Ibid., p.44

*même qu'était l'enfant. Éros et Ananké sont ainsi devenus les parents de la civilisation dont le premier succès fut qu'un plus grand nombre d'êtres purent rester et vivre en commun.*³⁶¹ ». La civilisation s'élabore donc sur la nécessité du partage des tâches et sur l'intérêt de préserver l'amour avec la satisfaction de la pulsion génitale qui y est associée. Mais l'amour, en se particularisant, comporte aussi le risque d'occasionner une grande douleur en cas de perte, soit par décès de l'être aimé, soit qu'il ne fût pas réciproque. C'est alors que l'on peut comprendre que cet amour se détourne de son but premier pour d'autres investissements, comme l'amour de son prochain de façon générale. « *Si nous reconnaissons dans ce procédé l'une des techniques destinées à réaliser le principe du plaisir, d'autres l'ont très souvent rattaché à la religion ; car principe du plaisir et religion pourraient bien se rejoindre en ces régions lointaines où l'on néglige de différencier le Moi des objets, et ceux-ci les uns des autres.*³⁶² ». Cet amour inhibé quant au but est le support de la tendresse qui unit les membres d'une même famille ou qui fonde l'amitié entre les Hommes. Mais ne perdons pas de vue sa première dimension d'ordre sexuel. Freud nous donne ici des indications très nettes sur la façon dont la civilisation accomplit sa fonction d'étayer de la jouissance et rend ainsi possible une inscription dans l'ordre symbolique qui érige les piliers de chaque culture. On peut distinguer deux mouvements contradictoires : celui qui, unissant les membres d'une même famille, les pousse à éprouver le principe du plaisir *inhibé quant au but* à l'intérieur de leur petite communauté, et, celui impulsé par la société réclamant de mettre son énergie pulsionnelle, soustraite à la sexualité, au service de la société, à l'extérieur du cercle familial. « *La civilisation d'aujourd'hui donne clairement à entendre qu'elle admet les relations sexuelles à l'unique condition qu'elles aient pour base l'union indissoluble, et contractée une fois pour toute, d'une homme et d'une femme ; qu'elle ne tolère pas la sexualité en tant que source autonome de plaisir et n'est disposée à l'admettre qu'à titre d'agent de la multiplication que rien jusqu'ici n'a pu remplacer.*³⁶³ ». La société civilisée exerce un contrôle sur les désirs sexuels individuels pour que leurs expressions ne viennent pas s'opposer au bon fonctionnement du groupe humain dans son ensemble. Freud présente donc la famille, comme le fait aussi l'historien Antoine Prost, comme un rouage de l'État. On note la parfaite convergence quant aux intérêts de ses deux institutions, enchâssées l'une dans l'autre, de préparer ses membres à supporter les mêmes conditions de la vie collective. Là encore, l'avènement de la post-modernité marque une rupture logique avec cette ancienne articulation dont la famille est au centre. Les différentes évolutions, politiques, techniques, économiques,

361. FREUD Sigmund, Ibid., p.51

362. FREUD Sigmund, Ibid., p.53

363. FREUD Sigmund, Ibid., p.57

ont conduit à un vaste mouvement de déclin des institutions et de précarisation du lien social que nous commentons largement à d'autres endroits de ce travail. La famille représente désormais le lieu de la réassurance narcissique, le dernier qui offre des repères identitaires permettant de pouvoir arrimer son existence à un contexte fiable et dont on peut maîtriser les changements. Le cercle familial devient donc le lieu du repli affectif, celui qui garantit de se reconnaître dans une certaine image valorisante et partagée avec "ses objets d'amour". Dans cette famille contemporaine, les mouvements imaginaires orientés par la recherche d'un éprouvé de fusion, de retour à un état de complétude perdue, sont moins bordés par une mise à distance symbolique des tendances sexuelles telles que Freud les envisage. La famille de la société paternaliste décrite par Freud préparait à la société alors que la famille post-moderne vise à s'en protéger ! Nous retenons, au regard de cette évolution, que la famille n'est plus autant le lieu, décrit par Freud, où l'enfant fait l'expérience de la répression de la sexualité pour y intérioriser le renoncement à la pleine satisfaction libidinale. On peut penser qu'il sera plus difficile aux jeunes générations de supporter les exigences liées à toutes les formes de vie en collectivité si elles n'y trouvent pas le dédommagement affectif équivalent à celui offert dans leur propre famille.

Freud décrit ensuite la nature spontanément agressive et guerrière des hommes entre eux. « *Quiconque évoquera dans sa mémoire les horreurs des plus grandes migrations des peuples, ou de l'invasion des Huns ; celles commises par les fameux mongols de Gengis Khan ou de Tamerlan, ou celles que déclencha la prise de Jérusalem par les pieux croisés, sans oublier celles de la dernière guerre mondiale, devra s'incliner devant notre conception et en reconnaître le bien-fondé.*³⁶⁴ ». La civilisation est sans cesse menacée par cet instinct belliqueux et la fonction de l'idéal est d'endiguer, au nom de valeurs supérieures, l'inclinaison des hommes à la destruction. Si l'être humain parvient à refréner ses tendances agressives sous la pression moralisatrice, il les réserve toutefois pour tous ceux qui lui paraissent différents de lui. « *Il n'est manifestement pas facile aux humains de renoncer à satisfaire cette agressivité qui est la leur, ils n'en retirent alors aucun bien-être. Un groupement civilisé plus réduit, c'est là son avantage, ouvre une issue à cette pulsion instinctive en tant qu'il autorise à traiter en ennemis tous ceux qui restent en dehors de lui.*³⁶⁵ ». Cela permet de comprendre le repli communautaire qui se fait fréquemment support aux idées racistes et apporte un éclairage toujours d'actualité sur les oppositions entre groupes rivaux de toutes sortes.

364. FREUD Sigmund, Ibid., p.65

365. FREUD Sigmund, Ibid., p.68

Cependant, Lacan prolonge l'observation faite par Freud sur la tendance des hommes à réserver leurs tendances agressives sur un autre groupe humain identifié par certains traits caractéristiques et susceptibles de prendre valeur de différence. Le groupement civilisé plus réduit évoqué par Freud se constitue comme réponse à la répression des instincts agressifs qui est la conséquence de l'action du Surmoi ; la charge libidinale visant à atteindre son but premier de pleine satisfaction du principe de plaisir est contenue par ce féroce gardien intérieur. La tension ainsi créée trouve à se dériver dans la désignation d'un groupe humain à qui il est possible d'attribuer l'origine de tout ce déplaisir. Ces mouvements psychiques correspondent à une structure organisée autour de la fonction de l'imaginaire paternelle. Les différentes évolutions de notre société, en confirmant *l'évaporation du père* annoncée par Lacan, ont aussi eu pour conséquence de faire disparaître ces repères organisateurs élaborés sous le primat de la fonction paternelle. Avec la destitution du grand Autre que supportait la figure du père, nous assistons à la multiplication des références sur-mesures qui peut être qualifiée de pluralisation du Nom-du-Père. C'est pourquoi les groupes d'appartenance des sujets contemporains ont désormais une allure plus labile, évoluant dans le temps, parfois support aux plus extrêmes radicalités comme en témoigne l'actualité de certains actes dits terroristes (référence à l'affaire Mohammed Merah), et peuvent se ranger sous le principe de la **ségrégation**. Si les groupes civilisés ainsi décrits ont encore dans le fond la même fonction de traiter la jouissance à un niveau collectif, ils ont désormais pris une forme totalement différente. Ainsi la civilisation n'a de cesse de canaliser la part pulsionnelle des hommes. Ce faisant, elle leur inflige des maux que Freud estime souvent salutaires en comparaison avec ceux des sociétés primitives mais qui ne doit pas nous dispenser d'une analyse critique et toujours repensée.

Le travail de Freud met à jour deux principes opposés : la pulsion de vie, qui pousse les hommes à s'unir afin de se sentir appartenir à l'ensemble toujours plus vaste de la famille, de la communauté et enfin de la société toute entière, mais aussi la pulsion de mort, qui incite à réaliser un souhait de toute-puissance même au prix de la destruction de tous les rivaux potentiels. « *Désormais la signification de l'évolution de la civilisation cesse à mon avis d'être obscure : elle doit nous montrer la lutte entre l'Éros et la mort, entre l'instinct de vie et l'instinct de destruction, telle qu'elle se déroule dans l'espèce humaine.*³⁶⁶ ». L'agressivité que l'homme éprouve est aussi tempérée par le mécanisme de l'introjection. Elle est alors intégrée au Moi du sujet et se retourne contre lui en donnant la force à l'action de conscience morale

366. FREUD Sigmund, Ibid., p.78

du Surmoi. Cette instance surmoïque possède une fonction interdictrice qui veille à éteindre toutes les tentations destructrices en les indexant du prix d'une culpabilité très lourde à supporter, c'est « *le sentiment conscient de culpabilité* ». « *La civilisation domine donc la dangereuse ardeur agressive de l'individu en affaiblissant celui-ci, en le désarmant, et en le faisant surveiller par l'entremise d'une instance en lui-même, telle une garnison placée dans une ville conquise.*³⁶⁷ ». Tout le génie de Freud est de faire apparaître que ce qui est condamné ici, parce que classé du côté du mal dans une certaine division morale, est aussi une promesse de plaisir que le sujet parvient tout de même à retenir. Il faut, chez le petit enfant, la crainte de la perte de l'amour de l'autre pour parvenir ainsi à retenir une telle tendance instinctive. Chez l'enfant devenu adulte, cette crainte se transformera en une peur du regard de l'autre. Ce sont là les effets de l'intériorisation des valeurs du bien et du mal comme du sentiment de culpabilité qui agissent comme des guides moraux tenant les rênes du Surmoi. L'agressivité première héritière de l'instinct de mort s'est transformée en terrible gardien du bon respect des règles de la conscience morale. L'enfant refrène ses instincts les plus agressifs pour se soulager de l'angoisse éprouvée face à l'autorité de ses parents alors que l'adulte ne peut cacher à son propre Surmoi ses désirs défendus, il en éprouve ainsi une tension liée au sentiment de culpabilité que le moindre fait de la réalité sera prompt à réveiller. « *Comme la civilisation obéit à une poussée érotique interne visant à unir les hommes en une masse maintenue par des liens serrés, elle ne peut y parvenir que par un seul moyen, en renforçant toujours davantage le sentiment de culpabilité. Ce qui commença par le père s'achève par la masse. Si la civilisation est la voie indispensable pour évoluer de la famille à l'humanité, ce renforcement est alors indissolublement lié à son cours, en tant que conséquence du conflit d'ambivalence avec lequel nous naissons, et de l'éternelle querelle entre l'amour et le désir de mort.*³⁶⁸ ». Le sentiment de culpabilité vient nous empêcher de laisser libre cours à nos instincts qui pourraient constituer des attaques envers la société. Il permet de garantir l'efficacité du Surmoi en tant que siège des valeurs transmises par l'imgo parentale mais aussi en tant qu'instance interdictrice au service de l'idéal ainsi constitué. « *Le malaise dans la civilisation, tel que Freud le décrit au début du XX^e siècle, sied très bien au névrosé. C'est un malaise construit sur le renoncement et l'interdit. Freud montre de façon magistrale que, plus le sujet renonce à la jouissance, plus le surmoi le pousse au renforcement du renoncement. C'est le malaise dans la civilisation lié au règne du père, celui du temps de la névrose.*³⁶⁹ ».

Mais nous savons que ce rapport au père s'est considérablement transformé au XXI^e siècle. La

367. FREUD Sigmund, Ibid., p.80

368. FREUD Sigmund, Ibid., p.91

369. DEFFIEUX Jean-Pierre, Y a-t-il encore des névroses ? La lettre mensuelle de l'ECF, décembre 2007, p.17

névrose pouvait se lire comme l'expression symptomatique du conflit opposant le souhait inconscient du sujet à satisfaire sa pulsion et son empêchement par le contrôle du surmoi mis en forme par la fonction paternelle. Quelles vont être les conséquences sur le plan clinique du déclin social de l'imaginaire de la fonction paternelle ? Nous proposons une réponse à cette question en nous référant au plus près de l'enseignement de Lacan : « *Que se passe-t-il dans la situation œdipienne normale ? C'est par l'intermédiaire d'une certaine rivalité du sujet avec le père, ponctuée d'identification dans une alternance des relations, que quelque chose est établi qui fait que le sujet se verra conférer dans certaines limites, celles qui précisément l'introduisent à la relation symbolique, la puissance phallique.*³⁷⁰ ». C'est de ne pas être l'objet réel de l'Autre maternel – le phallus – que l'enfant devra traiter sa jouissance par l'appui substitutif du symbole. Cette privation d'une possibilité de rencontre avec une jouissance pleine, qui fonde le trou ou l'absence venant recouvrir la jouissance-Une, est de l'ordre du réel même si elle trouve à faire inscription au niveau symbolique. Lacan nous apprend à distinguer le registre de l'expression du manque d'objet et celui de la quête de l'objet. C'est ainsi que la castration renvoie à la dette symbolique et ouvre la voie à la demande de satisfaction par la série métonymique des objets imaginaires alors que la frustration, qui étaye un dam imaginaire, ne peut toutefois s'adresser qu'à un objet réel, perdu à jamais... « *Dette symbolique, dam imaginaire, et trou, ou absence réel, voilà ce qui nous permet de situer ces trois éléments que nous appellerons les trois termes de référence du manque de l'objet.*³⁷¹ ». Dès le début de son enseignement, Lacan apporte une richesse supplémentaire à l'œuvre freudienne en distinguant les registres réel, symbolique et imaginaire. Il rend possible une compréhension plus profonde des observations cliniques qui font le cœur de l'expérience analytique et notamment du complexe d'Œdipe lorsqu'il s'élabore sous le primat de la figure paternelle propre au XX^e siècle. L'enfant en passe alors par l'expérience de la castration symbolique. « *En fait, l'objet de la castration est un objet imaginaire, et c'est ce qui doit nous faire poser la question de ce qu'est le phallus, que l'on a mis tant de temps à identifier en tant que tel. L'objet de la frustration, en revanche, est bel et bien, dans sa nature, un objet réel, tout imaginaire que soit la frustration. C'est toujours d'un objet réel qu'est en mal l'enfant par exemple, sujet élu de notre dialectique de la frustration. Cela nous aidera à nous apercevoir de cette évidence [...] – l'objet de la privation, lui, n'est jamais qu'un objet symbolique.*³⁷² ». Nous pouvons maintenant suivre le fil propre à la construction œdipienne freudienne avec la succession suivante : la fonction paternelle participe à déloger l'enfant de sa place de phallus

370. LACAN Jacques, Le séminaire IV, La relation d'objet, éditions Seuil, 1994, p.82

371. LACAN Jacques, Ibid., p.37

372. LACAN Jacques, Ibid., p.38

de la mère, cette ordonnance dans l'économie de la jouissance sur le plan "familial", où chacun doit prendre sa place, fait œuvre de castration et l'introduit sur la scène symbolique tout en orientant son désir vers une compensation imaginaire. La quête d'un objet imaginaire condamne à la frustration, au dam imaginaire, car l'objet convoité ne peut s'atteindre que sur l'inaccessible versant de l'objet réel. C'est donc autour d'un trou réel que se noue le recours au symbolique qui vient en dessiner les bords. On dégage ainsi une boucle qui préfigure le nouage borroméen dont nous savons que l'objet petit *a* occupera une place centrale permettant à l'ensemble de tenir dans le cas de la structure névrotique. L'étude des cas de phobie nous montre que des perturbations dans cette articulation logique se paie du prix de l'angoisse, c'est-à-dire d'une jouissance qui ne parvient plus à se métaboliser. Qu'est-ce qui peut faire différence avec les effets de la fonction paternelle au XXI^e siècle ? La castration symbolique opère toujours, nous avons encore à faire avec des sujets parlant, malgré *l'évaporation du père*, en quête de substituts imaginaires dans leur rapports aux objets. Les jeunes parlêtres rencontrent donc toujours le dam imaginaire de la frustration qui ne sera jamais comblée car s'adressant à un objet réel. Mais si c'était à ce niveau qu'un fait propre à notre époque contemporaine venait recomposer tout l'équilibre ? La société marchande n'a cessé de multiplier l'offre des objets en tout genre qui portent la promesse de venir combler le dam imaginaire de la frustration. En entretenant l'illusion de pouvoir suturer le trou réel, en bloquant la jouissance dans la spirale folle de l'impossible satisfaction imaginaire, le discours capitaliste n'est-il pas en train de modifier les coordonnées du complexe d'Œdipe ? Si tel est le cas, c'est du même coup la catégorie clinique de la névrose qui doit être repensée dans le contexte contemporain. Et c'est aussi toute l'expression de l'étayage de la jouissance qui se donne à observer différemment. Nous avons déjà insisté sur la généralisation du cinquième discours formalisé par Lacan, celui du "maître-capitaliste", avec les effets d'un étayage de la jouissance qui en passe désormais davantage par l'usage des objets de consommation que par l'appui sur l'idéal. C'est pourquoi ce discours se caractérise par son effet de ne plus faire lien, il dispense le sujet, contrairement au discours du maître, d'en passer par l'autre pour trouver réponse à sa demande de satisfaction ; il lui permet de la trouver directement auprès des objets, même sous la forme de la substance toxique. Nous soutenons que le malaise dans la civilisation au XXI^e siècle correspond à une forme de nouage nouveau entre les registres imaginaire et symbolique dont les poids respectifs s'inversent par rapport à la société paternaliste qui fut celle de Freud. Alors que le Surmoi freudien alimentait la culpabilité chez celui qui ne se rangeait pas sous la bannière de l'idéal au service d'une jouissance mise en forme par la trame symbolique, le Surmoi du maître-capitaliste ordonne d'en passer par

l'usage de toutes les formes de l'objet afin d'étancher une soif de satisfaction imaginaire sans fond qui tire sa substance au réservoir de la jouissance "pas-toute phallique".

La nécessité pour l'homme de réprimer ses instincts est aussi ce qui fonde l'origine du développement de la société. Freud nous indique ainsi que ce malaise est aussi la condition de la civilisation. Finalement, le corollaire à l'organisation sociale des groupes humains est donc la capacité de traiter la pulsion et les mécanismes de ce traitement produisent les symptômes et le sentiment de culpabilité : « *quand une pulsion instinctive succombe au refoulement, ses éléments libidinaux se transforment en symptômes, ses éléments agressifs en sentiment de culpabilité.*³⁷³ ». Freud introduit un parallèle entre les processus de la civilisation et le développement individuel. Il s'agit à chaque fois de réprimer et de transformer des tendances instinctuelles sous l'égide d'une instance organisatrice qui est le Surmoi. On peut donc penser que les valeurs que le Surmoi individuel poussent à respecter sont parfaitement analogues à l'idéal collectif porté par la société. « *Si l'évolution de la civilisation présente de telle ressemblance avec celle de l'individu, et que toutes deux usent des mêmes moyens d'action, ne serait-on pas autorisé à porter le diagnostic suivant : la plupart des civilisations ou des époques culturelles – même l'humanité entière peut-être – ne sont-elles pas devenues « névrosées » sous les efforts de la civilisation même ?*³⁷⁴ ». Ce lien entre la civilisation et les symptômes qui y sont à l'œuvre est tout à fait important dans le cadre de notre travail. Il rejoint la notion de discours de Lacan et nous encourage à suivre le principe posé par Freud de comprendre l'expression du malaise pour approcher les modalités de traitement de la jouissance propre à une époque. Le XXI^e siècle se caractérise par la fin du modèle paternaliste. Les modes de relation au sein de la famille et l'organisation politique de notre société n'ont plus pour point commun de se structurer autour de la reconnaissance d'une figure d'autorité venant occuper une place d'exception. « *Le nom-du-Père référé à la fonction paternelle devient un nom parmi d'autres. Tout rond qui vient nouer les trois autres et les faire tenir ensemble est appelé par Lacan « Nom-du-Père », au point qu'il en vient à dire par exemple qu'une femme peut être pour un homme un Nom-du-Père. Les Noms-du-Père n'ont plus grand chose à voir avec la fonction paternelle au sens de la fonction symbolique du chef de famille. Le lien que conserve les Noms-du-Père avec le père de l'Œdipe ne concerne que le nouage et la nomination.*³⁷⁵ ». Comme nous l'indique Lacan à la fin de son enseignement, nous sommes à l'âge de l'Autre qui n'existe pas et, dans la même logique, à celle de la

373. FREUD Sigmund, Ibid., p.99

374. FREUD Sigmund, Ibid., p.105

375. DEFFIEUX Jean-Pierre, Ibid., p.18

pluralisation du Nom-du-Père. Bien sûr le père a toujours pour fonction de venir barrer la jouissance-Une et de faire choir l'enfant de sa place de phallus de l'Autre maternel, cependant, c'est toute l'architecture œdipienne qui se trouve modifiée par la fragilisation contemporaine de la métaphore paternelle. Nous entendons par là la façon dont va s'ériger le Surmoi et la consistance de ses deux attributs freudiens : le sentiment de culpabilité et conscience morale. Nous avons suggéré précédemment que le Surmoi contemporain, celui du discours capitaliste, était davantage inféodé à la recherche de satisfaction imaginaire, accordé ainsi à la forme du malaise au XXI^e siècle propre à notre société consumériste. Le sentiment de culpabilité et la conscience morale qui y sont attachés prennent désormais des formes sur-mesures visant à préserver les intérêts privés du sujet concernés plutôt que des valeurs supérieures, qui se sont depuis bien longtemps vidées de toute leur armature transcendantale. Comme l'avait à sa façon envisagé Lacan, nous voyons émerger un monde marqué par la ségrégation, dans lequel chacun peut trouver, séparé des contraintes du collectif, un appui sur une forme post-moderne du Nom-du-Père. On remarque, avec une certaine ironie, que devant cette menace de délitement du lien social – auquel il participe pourtant –, le pouvoir politique tente d'imposer le remède de la référence commune. Ainsi, il n'a de cesse de réfuter tout ce qui s'oriente de l'histoire singulière du sujet, comme il est de mise avec les sciences humaines en général et la psychanalyse en particulier. « *Celles-ci sont, par de multiples actions et prise de pouvoir, appelées à disparaître pour laisser place aux approches des ensembles définis par la statistique et ses découpages. Approches se justifiant d'être plus actuelles, de pouvoir s'identifier : s'égaliser à la Science (model dur) et au XXI^{ème} siècle.*³⁷⁶ ». Les institutions contemporaines ont donc pour consignes d'évaluer les sujets qu'elles accueillent et de lutter contre tout ce qui vient faire écart à la norme ou alors de l'étiqueter de la marque du défaut, voire du handicap. Il pourrait y avoir ici une autre forme du malaise propre à la civilisation au XXI^e siècle, notamment dans le champ de l'école, où les jeunes se trouvent pris entre deux discours qui s'excluent : le discours qui tisse un lien social conforme aux valeurs de la science, référée au tous pareils, et le discours capitaliste orienté par les valeurs du marché, référé au chacun pour soi.

Dans le cadre de notre travail, la lecture attentive du texte de Freud sur le malaise dans la civilisation nous a offert plusieurs points essentiels à repérer : les adolescents de la société paternaliste opéraient un traitement de leur jouissance grâce au mode d'emploi offert par l'idéal, lui-même sous le contrôle intériorisé d'un Surmoi prompt à faire payer du prix de la

376. BONNAT Jean-Louis, Les nouveaux noms de la ségrégation, ouvrage collectif, Revue Sériel, 2008, p.1

culpabilité tout écart au mode de vie transmis par les aînés. À notre époque contemporaine, la fonction de l'idéal se trouve en concurrence avec les objets du marché qui sont indexés d'une nouvelle injonction surmoïque : « consomme pour jouir davantage ! ». Alors que l'idéal renvoie à des valeurs communes qui ont fonction de grand organisateur du rapport à l'autre, les objets de la consommation, figures post-modernes de l'objet petit *a*, fragmentent le lien social en autant de trouvailles privées. Les adolescents de nos collèges font de moins en moins sens avec le mode de transmission vertical du savoir qui s'inscrit dans un rapport dépassé à l'idéal mais, par contre, leurs difficultés à supporter les contraintes scolaires nous semblent pouvoir être comprises comme l'expression de leur désarroi de ne pas trouver l'accueil sur-mesure qu'ils réclament désormais. D'un point de vue clinique, nous affirmons à nouveau l'importance de prendre en compte les incidences du déclin social de la fonction de l'imaginaire paternelle sur les définitions freudiennes des catégories de la névrose et de la psychose. « *Jusqu'aux années soixante-dix, la psychose était considérée à partir de la névrose, c'est-à-dire référée à la forclusion du Nom-du-Père de l'Œdipe. C'était par défaut de constitution névrotique que la psychose était considérée. À la fin de l'enseignement de Lacan, ce n'est plus la cas et cela correspond beaucoup mieux à la réalité de nos sociétés. Car Lacan inverse les choses et considère que la forclusion n'est pas réservée à la psychose, mais qu'elle est généralisée, c'est-à-dire que l'état natif de tout humain part du réel, du réel de la chair aussi bien, et le nouage avec le symbolique, le langage, et l'imaginaire (image du corps) est à constituer, soit par un nouage établi qui est celui de l'Œdipe s'il peut en trouver les coordonnées symboliques, soit par un autre type de nouage faisant appel à un autre Nom-du-Père.*³⁷⁷ ». Les adolescents de nos collèges sont pris dans le malaise dans la civilisation propre à la post-modernité. La précarité et la mouvance des formes contemporaines des Noms-du-Père doivent nous encourager à poursuivre notre recherche de compréhension des caractéristiques de cette mutation au regard des enseignements de la psychanalyse. Un des enjeux majeurs de ce travail est la mise à jour de nouvelles postures éthiques possibles à assumer pour les adultes qui les accueillent quotidiennement à l'école. Pour cela, il s'agit de prêter attention aux expressions symptomatiques des adolescents les plus fragiles, non pas en terme d'écart à la norme, mais davantage en considérant leurs valeurs de solutions singulières pour capitonner les formes de la jouissance débordant sa seule expression phallique.

14.1. Conversation : Séance 3 avec Gérard du 7 avril 2014

Chercheur : c'est pas bon. C'est un peu ton problème toi, c'est que, tu as des punitions. Il

377. DEFFIEUX Jean-Pierre, Ibid., p.18

faudrait trouver le moyen pour que tu n'aies plus de punitions. Est-ce que tu en as eu cette semaine des punitions ?

Gérard : cette semaine?... La semaine dernière oui.

Chercheur : oui.

Gérard : j'ai été exclu de cours...

Chercheur : qu'est-ce que tu avais fait ?

Gérard : j'ai rigolé.

Chercheur : hum, hum.

Gérard : un peu trop.

Chercheur : un peu trop.

Gérard : et même sur le prof...

Chercheur : et il t'a entendu ?

Gérard : ben oui. Du coup ben...

***Commentaire** : Gérard utilise des solutions de suppléance à son rapport à la jouissance qui le placent en décalage avec les attentes scolaires. Il se trouve régulièrement puni même s'il a parfaitement conscience des règles de la classe. On observe donc ici une modalité de traitement de l'en-trop de jouissance qui est borné par l'intervention de la volonté d'un Autre qui s'impose à lui. En ce sens nous posons l'hypothèse qu'il sollicite la présence d'un père imaginaire pour venir endiguer le défaut du déni de la castration. De notre point de vue, c'est une forme de réponse qui trouve à s'inscrire parmi les expressions de la pluralisation des Noms du Père.*

14.2. Conversation : Séance 2 avec Richard du 5 février 2014

Chercheur : Toi tu me dis : « j'aimerais avoir un meilleur comportement », qu'est-ce que tu peux dire de ton comportement au collègue ?

Richard : je sais pas, je suis têtu.

Chercheur : c'est-à-dire, essaie de me donner un exemple...

Richard : je n'écoute pas.

Chercheur : les profs te le disent ?

Richard : non ils ne me le disent pas...

Chercheur : oui mais tu as des mots quand même puisque tu es à ton deuxième carnet. Et quand les profs te punissent, puisque tu as plein de mots, qu'est-ce que tu fais ? Tu arrives à changer ou c'est trop dur de changer ?

Richard : changer quoi ?

Chercheur : tu arrives à changer de comportement, si par exemple un prof te dit : « Richard maintenant il faut que tu écoutes » est-ce que tu arrives à écouter ou est-ce que tu n'arrives pas à écouter ?

Richard : je n'arrive pas à écouter.

Commentaire : Finalement, le comportement de Richard rend compte d'un équilibre possible pour faire nouage entre les registres du réel, du symbolique et de l'imaginaire. En réponse à la carence sociale de l'appui classique sur une figure du Nom-du-Père portée collectivement, il bricole un réglage sur mesure qui peut sembler très coûteux au regard de la souffrance qu'il exprime dans son rapport aux savoirs scolaires. Cependant, ce bricolage donne néanmoins la forme singulière à un traitement de la jouissance accordé à un équilibre borroméen recomposé par les mutations postmodernes. C'est ici que le clinicien qui s'oriente de la reconnaissance de l'inconscient peut rendre compte des préalables à une possible rencontre avec le sujet, au-delà de la déviance apparente de ses expressions sinthomatiques. Aussi scandaleux que cela puisse paraître, il nous semble que Richard fait un certain usage de la punition qui vient faire consistance symbolique et endiguer la dérive à laquelle le condamne la jouissance "pas-toute phallique".

14.3. Conversation : Séance 2 avec Tania du 7 avril 2014

Chercheur : je prends ton dossier pour marquer les bonnes nouvelles que tu as à m'annoncer.

Tania : je voulais aller au CFA l'année prochaine, il fallait que je trouve un patron en plomberie, parce que du coup je ne peux pas faire électricité, donc je me suis dit : « plomberie je pense que ça me plairait », j'ai trouvé mon patron !

Chercheur : super.

Tania : donc je suis super contente parce que, la chance que j'ai eue, j'ai fait à ma mère : « essaie de me trouver le patron et puis moi au pire je l'appellerai si il y a besoin », et du coup je l'ai appelé et il me fait, bah, je lui ai dit que j'ai besoin d'un apprenti et tout : « bah, franchement, enfin moi je sors du CFA de XXXX, donc je comprends, j'en ai parlé avec mon père, on est d'accord, mais je préfère vous rencontrer », donc je le vois demain avec ma mère, donc c'est super.

Chercheur : formidable.

Tania : et là ce soir je vois la COP pour essayer de voir pour l'inscription au CFA.

Chercheur : de toute façon si tu as le patron, si le patron il te signe un papier disant qu'il

s'engage à te prendre en apprentissage, normalement... Moi ce que je connais, tu verras avec la COP elle sera plus précise, mais c'est que le CFA, la condition, c'est que tu aies l'accord d'un patron.

Tania : ouais.

Chercheur : donc apparemment, tu as fait le plus dur.

Tania : je me suis dit oh la la, je ne vais pas m'en sortir, et puis là, coup de chance...

Chercheur : ça c'est bien.

Tania : j'étais contente.

***Commentaire** : Il faut noter ici le plaisir avec lequel Tania m'annonce la possibilité d'entrer dans un parcours de formation qui vient cristalliser un point de désir pour elle. On perçoit la nécessité de trouver une formule qui mette en forme le mouvement de remaniement pulsionnel propre à l'adolescence et le soulagement à trouver une solution. Pour Tania, cette perspective vient faire étayage à une jouissance dont les assauts la conduisent à une certaine errance dans le cadre scolaire : absentéisme, conflits avec les enseignants, manque de travail...*

15. La fixation au stade du miroir : moi-idéal contre idéal du moi

L'adolescence correspond à cette délicate période de transition entre l'enfance et l'âge adulte. L'adolescent doit se séparer de ses identifications premières et s'en constituer de nouvelles, c'est un moment propice à l'opposition avec les parents et à la recherche de nouveaux points d'appui. Notre époque contemporaine aspire à combler par avance tous les besoins et toutes les demandes des sujets-consommateurs afin de toujours mieux satisfaire aux lois du marché. L'adolescence qui se marquait par le rejet et la révolte par rapport aux règles anciennes se déroule donc désormais dans un contexte socio-économique qui a pour effet de déplacer les points de conflictualité "classiques". Nous proposons de chercher quelques indices caractérisant la singularité de l'adolescent pris dans le contexte de la post-modernité.

L'adolescent se trouve dans la position de vivre un exil dont il ne connaît pas encore la destination finale. Il quitte les repères que lui offraient ses parents et part en quête d'un nouveau sens à sa vie. « *L'adolescent se doit d'inventer sa propre ouverture signifiante vers la société à partir du « point d'où » il ne se voit plus comme l'enfant qu'il était, pris dans le désir de l'Autre, mais d'où il peut apercevoir, de façon contingente, une certaine vision de lui-même*

*et du monde.*³⁷⁸ ». Il pourra trouver des réponses auprès de certains adultes car ceux-ci, par le désir qui les anime, parviennent à réorienter la quête d'idéal déçue de l'enfance vers de nouveaux investissements. L'adolescent a besoin de trouver un nouvel habillage à l'idéal du moi, un étayage symbolique à la jouissance qui lui permette d'inscrire son *être* dans le monde qui l'entoure. C'est pourquoi il sera si sensible à toutes les figures, du héros au chanteur en passant par le champion sportif, faisant point d'identification imaginaire possible. S'il ne trouve pas *d'imagos substitutives* à travers les rencontres avec les adultes qui peuplent son quotidien, alors il s'appuiera sur le groupe des pairs ou trouvera une autre formule susceptible de faire destin à la part de jouissance renouvelée par l'éveil pubertaire. Les écrans en tout genre qui fleurissent dans notre univers technologique deviennent le média de rencontres multiples mais ils dispensent de la présence réelle du partenaire. C'est donc d'une rencontre d'une autre nature dont il est ici question ; une rencontre virtuelle qui encourage les mouvements propres à la scène imaginaire. L'absence de la présence physique de l'autre court-circuite le détour du désir par les contraintes symboliques qui structurent les échanges humains. Lorsque l'image occupe tout l'espace, le désir n'est plus borné de la même façon par la retenue qu'impose le code social mais il est plutôt encouragé à s'exprimer sans frein. Tout se passe comme si le sujet se retrouvait seul face à ses fantasmes. Il faut alors distinguer deux facettes du surmoi, celle de la conscience morale, de l'inhibition de l'expression de la pulsion, et celle qui tire son fondement dans le principe de l'auto-conservation qui encourage le *pousse à la jouissance* actuel. À l'époque de la société patriarcale et de la prévalence de l'Œdipe, le surmoi se caractérisait par ses fonctions interdictrices, mais ce sont plutôt les fonctions d'injonction à la satisfaction qui font la singularité du surmoi post-moderne. Ce qui ne devrait être qu'un des aspects du rôle du surmoi s'exprime aujourd'hui avec une force tellement accrue, tant il est facilité par l'usage des objets gadgets, qu'il peut en recouvrir tout le fonctionnement. Ainsi, les adolescents contemporains entretiennent un rapport aux objets qui vise de plus en plus à alimenter la férocité d'un surmoi qui *pousse à la jouissance*. Cependant, nous ne devons pas perdre de vue que l'âge adolescent est celui de l'éveil pubertaire et du remaniement pulsionnel qui lui est associé. Il s'agit donc de trouver à métaboliser cet en-plus de jouissance qui accompagne l'avènement d'un nouveau corps. C'est ici que les adolescents ont toujours fait preuve d'invention comme l'illustre si justement la vie et l'œuvre poétique de Rimbaud. L'appui sur les objets tel qu'il se dessine à l'âge de la post-modernité suffit-il à pacifier l'émergence de la jouissance propre à la période adolescente ? Nous pensons que l'usage des objets s'inscrit dans un circuit qui tourne en boucle dans lequel ne figure aucun

378. LACADEE Philippe, *L'éveil et l'exil*, éditions Cécile Defaut, 2007, p.24

point de butée. Cela ne débarrasse pas l'adolescent de l'innommable de la jouissance et de la haine de soi qui lui est associée. La jouissance phallique est celle qui trouve à se loger dans les intervalles de la chaîne signifiante, c'est-à-dire à se traduire dans le registre symbolique. Durant le remaniement pulsionnel propre à l'adolescence, les solutions d'inscription symbolique prennent des formes labiles qui sont autant de versions de l'invention. L'adolescent tente d'évacuer le trop plein qui s'origine dans les changements de son corps sous des formes multiples : de l'insolence à l'injure, de l'agitation à l'acting-out, de l'errance à la fugue ou de la scarification à la tentative de suicide... Ainsi, on peut considérer que les comportements à la marge de la norme restent sous le registre du normal à l'adolescence et ne méritent pas le catastrophisme que les adultes affichent parfois jusqu'à vouloir sanctionner les moindres tentatives de vérifications d'existence des limites. « *Fugues et errances sont des symptômes qui mettent en évidence une clinique de l'idéal du moi, en lien avec la fonction du Nom-du-Père. Le Nom-du-Père introduit à la constitution d'idéaux à partir du processus d'identification et ouvre à la construction par le sujet de sa réponse singulière. L'idéal du moi équivaut au point de capiton qui stabilise le sentiment de la vie, qui donne au sujet son lieu dans l'Autre et sa formule. Là est le point d'appui, « le point d'où » l'adolescent peut se voir digne d'être aimé voire aimable pour un Autre qui sache "dire que oui" au nouveau, au réel de la libido qui surgit en lui.*³⁷⁹ ». La question que pose l'adolescent est celle du partenaire capable de soutenir la recherche de nouveaux points d'identification et la constitution d'un idéal renouvelé, qui prolonge et dépasse celui porté par les parents d'avant la séparation de l'enfance. Chaque société a ses usages spécifiques dans la façon dont les adultes prennent position dans le rapport aux plus jeunes. À l'époque contemporaine, les adolescents peuvent plus facilement se passer d'une présence réelle d'un aîné venant incarner dans le lien social la relation au grand Autre.

L'adolescent se doit d'inventer son propre style afin d'occuper une place nouvelle dans le lien social qui se retisse autour de lui. Il ne peut plus prendre appui sur le mode d'emploi, à ses yeux dépassé, transmis par la tradition ou la routine. Il est donc pris dans un paradoxal mouvement qui se réfère aux anciens modèles de l'enfance pour mieux les remanier et finalement les rejeter. Il doit trouver une formule nouvelle qui ajuste liens et séparations dans un équilibre encore inédit. La figure d'exception associée à *l'imgo paternelle* lui offrait un point de repère auquel il attribuait parfois tous les défauts et qui pouvait être l'objet de toutes les colères mais qui, en même temps, lui servait à définir son identité. À l'époque du rejet de

379. LACADEE Philippe, Ibid., p.33

la différence des générations au nom d'une logique d'égalité entre tous, quelles vont être les moyens à sa disposition pour calculer ses coordonnées identitaires ? Dans notre contexte contemporain, les conduites à risque, qui ont de tout temps été l'apanage des adolescents, vont prendre un relief particulier. Le corps va être le partenaire ultime avec lequel il va devenir possible de rendre perceptible la recomposition des limites symboliques de l'enfance. L'émergence pulsionnelle propre à l'adolescence doit se trouver une forme pour que s'écoule cet *en-trop* de tension. Lorsque les figures du Nom-du-Père n'offrent plus avec la même prévalence une modalité de traitement de la jouissance, l'adolescent doit encore davantage faire œuvre d'invention. « *À travers la prise de risque, quelque chose de la jouissance du corps demande à être limité, marqué, régulé authentifié par une marque symbolique, l'ordre de la castration n'est plus opérationnel. Faute de recevoir cette marque de l'Autre symbolique, l'adolescent se la procure lui-même, et par là réclame d'être entendu dans sa dimension de souffrance, d'appel, d'invention et de vie.*³⁸⁰ ». L'adolescence constitue donc à la fois ce temps de transition et ce moment de ré-inscription de la jouissance dans un équilibre nouveau. Tant que l'adolescent n'est pas parvenu à traduire par le langage les assauts pulsionnels propres à la puberté, il doit se battre avec le réel de son corps et affronter les tourments d'une angoisse qui peut pousser à toutes les prises de risque et même parfois aux actes suicidaires. Il s'agit pour le sujet qui traverse ce deuxième Œdipe que constitue l'éveil pubertaire de se séparer de cet impératif de jouissance qui appelle une satisfaction du côté de l'objet pour y substituer la jouissance phallique appuyée sur l'idéal. Cependant, le déclin social de l'imgo paternelle retire les points d'identification qui soutenaient l'élaboration d'un idéal prélevé sur la rencontre avec un adulte faisant consister une place d'exception. Le foisonnement des objets de la consommation entretient l'usage d'un rapport avec la pulsion qui en passe davantage par le corps et ses multiples prothèses techniques modernes. C'est ainsi que la jouissance à l'âge contemporain, conformément à la prédiction faite par Lacan, trouve désormais davantage à s'écouler sur le versant imaginaire du rapport à l'objet que de se métaboliser dans sa dimension phallique qui est le propre du registre symbolique : petit *a* l'emporte sur le grand I de l'idéal : $a > I$. « *La tension fondamentale qui traverse l'adolescence se joue entre l'idéal et l'objet. Cette tension entre sens et sensation corporelle, « nature » et culture, entre ce qui de l'objet *a* est pris dans la pulsion et l'idéal sublimatoire, traverse toute la clinique de l'adolescent.*³⁸¹ ». C'est dans ce contexte propre à la post-modernité et au discours capitaliste qu'il devient utile de repenser un lien possible aux adolescents orienté par

380. LACADEE Philippe, Ibid., p.43

381. LACADEE Philippe, Ibid., p.56

l'enseignement de la psychanalyse.

La question qui s'impose désormais est de savoir comment s'opère la transmission entre les générations sans le soutien des rites et des routines ? Comment les adolescents contemporains trouvent-ils à inscrire leur *être* de jouissance dans un univers technoscientifique qui allège les références à l'idéal au profit d'un usage toujours accru des objets visant à procurer de la satisfaction ? La famille ne constitue plus le lieu de l'intériorisation de la distribution hiérarchique des places dans la société. Les évolutions sociologiques faisant écho à la fonction du Nom-du-Père viennent minorer la reconnaissance de l'existence des figures d'exception. C'est donc tout le rapport à l'autorité qui s'en trouve modifié et, dans le même mouvement, c'est aussi tout le lien social qui se trouve recomposé sous le primat du discours capitaliste. Dans ces conditions, la remarque faite par Lacan à l'occasion de son séminaire sur le sinthome prend toute sa portée : « *Le Nom-du-Père. On peut aussi bien s'en passer à condition de s'en servir.*³⁸² ». La société n'offre plus les mêmes points d'appuis symboliques et la question de se présenter comme partenaire susceptible d'aider les adolescents d'aujourd'hui à savoir-y-faire avec la jouissance glisse désormais sous le champ de la responsabilité éthique et de l'engagement personnel. Nous tentons de cerner comment s'opère l'établissement phallique à la jouissance dans une société orientée par le discours capitaliste. C'est ainsi que nous sommes particulièrement attentifs à observer les inventions du sujet. Celles-ci ont valeurs de mises en formes symboliques et elles viennent faire inscription dans un rapport à l'Autre qui en passe par l'idéal. Ce soin accordé aux créations du sujet n'est pas sans évoquer tout l'enjeu de la relation de transfert telle que Lacan l'a énoncée : « *Je veux dire que l'opération et la manœuvre du transfert sont à régler d'une façon qui maintienne la distance entre le point d'où le sujet se voit aimable, – et cet autre point où le sujet se voit causé comme manque par a, et où a vient boucher la béance que constitue la division inaugurale du sujet.*³⁸³ ». L'adolescent contemporain réclame donc une vigilance particulière et inédite à ses multiples inventions qui sont autant de formules qui résonnent désormais souvent dans le vide, la mutation de notre société ayant fait disparaître les pères des classiques lieux d'adresse. Que ce soit à travers la poésie, le théâtre, la littérature, la musique ou, plus simplement, l'art de la conversation, l'articulation au registre symbolique ne peut s'initier complètement sans le détour par un partenaire dont le corps même, la présence réelle, vient attester et impulser un certain rapport à la jouissance dans lequel la perte est rendue

382. LACAN Jacques, séminaire XXIII, Le sinthome, éditions Seuil, 2005, p.136

383. LACAN, séminaire XI, Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse, éditions Seuil, 1973, p.243

supportable. D'un point de vue clinique, il s'agit de comprendre ce qui caractérise l'opération de la castration symbolique, telle qu'elle s'opérait sous le régime du Nom-du-Père de la société patriarcale, et les évolutions de la mise en forme phallique de la jouissance à l'ère de l'après Œdipe du XXI^{ème} siècle.

C'est dans les usages de la langue que nous trouvons les traces les plus évidentes des changements dans le rapport à la jouissance. Les adolescents entretiennent une relation d'ordre physique avec le langage ; ils découpent, suppriment ou inversent les syllabes, ponctuent d'onomatopées, maltraitent les mots, en fabriquent de nouveaux et massacrent bien souvent l'orthographe conventionnelle quand l'écriture se fait textos... « *Revenant sur le parler de cette langue, Pierre Encrevé et Michel Braudeau en soulignent la rapidité, le rythme particulier, indiquant qu'actuellement, quelque chose ayant trait au corps traverse la langue.*³⁸⁴ ». Ainsi, on aperçoit une solution contemporaine d'entourage de la jouissance par un verbe qui ne renonce pas totalement à sa valeur d'objet. Si l'on admet que le véritable Nom-du-Père est le langage tout en gardant à l'esprit la fin de l'enseignement de Lacan sur la jouissance-Une, on peut considérer la langue de l'après Œdipe comme porteuse d'une charge de jouissance qui s'évacue sans adresse, une langue de l'Un tout seul où l'absence de l'Autre a été suturée par la présence de l'objet. Il ne s'agit pas de porter un regard dépréciatif sur cet usage contemporain de la langue et d'y déplorer la fin du monde civilisé mais plutôt d'y voir une dimension de symptôme, voire de sinthome, dans la mesure où elle fait solution pour tenir à distance le réel de l'humaine condition. C'est bien le langage qui signe le statut *d'être* dénaturé de l'Homme et c'est dans le sens où il l'introduit à la possibilité d'une représentation symbolique du monde qu'il prend à nos yeux la valeur de Nom-du-Père. Cependant, la fonction paternelle ne se règle plus du tout de la même façon que lorsqu'elle se trouvait relayée par la place faite à l'exception. La fonction du langage qui divise le sujet se trouvait redoublée dans un principe homologue par le fait d'une distribution non symétrique des places qui faisait aussi division dans le lien social. Ainsi le langage opère un premier traitement sur la jouissance, dont nous pouvons dire qu'il humanise, et cette jouissance tire ensuite sa nature spécifiquement phallique d'être prise dans un discours faisant la place à l'incomplétude. C'est de ce manque que vient se soutenir l'insatiable demande faite à l'Autre et dont le film d'Alice Winocour : « Augustine » (2012) donne des illustrations les plus poussées avec les phénomènes hystériques observés par Charcot au début du XX^{ème} siècle. Mais nous ne sommes plus sous le régime de la société patriarcale et, cette place faite à l'exception ayant

384. LACADEE Philippe, *La vraie vie à l'école*, éditions Michèle, 2013, P.33

sombré avec le déclin social de l'imgo paternelle, il était inévitable que le commerce qu'entretient le parlêtre avec la jouissance s'en trouve modifié. Nous observons donc des jeunes qui affichent avec la langue un rapport marqué par l'impulsivité, la volonté d'entretenir un lien direct avec les émotions, presque sans voile, ce qui donne cette coloration crue et souvent d'allure vulgaire comme on l'entend dans le film d'Abdellatif Kechiche : « L'esquive » (2004) lorsque les filles s'appellent « mes couilles » entre elles. Quelque chose de la jouissance logée dans le langage se pare désormais des semblants qui font le propre de l'arrimage phallique au registre symbolique de la post-modernité. C'est ainsi que l'on peut souscrire aux propos des linguistes Pierre Encrevé et Michel Braudeau et souligner à notre tour que quelque chose ayant trait au corps traverse la langue actuelle.

C'est en suivant ce fil que nous pensons pouvoir faire apparaître tout l'écart entre l'adolescent freudien et l'adolescent d'aujourd'hui. Freud nous a indiqué dans son avant-propos au livre d'August Aichhorn : « Verwarlhoste Jugend » (*Jeunesse à l'abandon*) combien le rapport au savoir était corrélé à l'investissement affectif envers la personne du professeur. « *Nous quêtions leurs faveurs ou nous nous détournions d'eux, imaginions chez eux des sympathies ou des antipathies qui n'existaient probablement pas, étudions leurs caractères et formions ou déformions les nôtres sur ce modèle. Ils suscitaient nos refus les plus puissants ou nous contraignaient à une soumission complète ; nous épiions leurs petites faiblesses et étions fiers de leurs grandes qualités, de leur savoir et de leur sens de la justice. Dans le fond, nous les aimions beaucoup, pourvu qu'ils nous en donnassent quelques raisons ; je ne sais si tous nos professeurs s'en sont aperçus. Mais il est indéniable que nous étions disposés à leur égard d'une manière tout à fait particulière, d'une manière qui pouvait avoir ses inconvénients pour les personnes concernées. Nous inclinions d'emblée vis-à-vis d'eux de manière égale à l'amour et à la haine, à la critique et à la vénération. La psychanalyse qualifie une telle disposition à un comportement opposé d'ambivalente ; elle n'a pas de mal non plus à mettre en évidence la source d'une telle ambivalence des sentiments.*³⁸⁵ ». Freud fait ici référence au déplacement des investissements des imagos parentales de l'enfance vers les nouveaux supports identificatoires que représentent les enseignants à l'âge de l'adolescence. L'idéal ancien porté par la figure du père a permis dans un premier temps de mettre à distance l'objet d'amour que constitue l'Autre maternel en lui substituant sa version symbolique (*la père-version*) ; ensuite, l'idéal accroché à l'imgo de certains professeurs venait prolonger ce mouvement d'ouverture au monde qui faisait le soubassement du lien

385. FREUD Sigmund, traduit par Fernand CAMBON in LACADEE Philippe, Ibid., p.208

social. C'est dans ce balancement entre le malaise consécutif au refoulement de l'expression de la pulsion de mort et l'étayage phallique de la jouissance que la civilisation trouvait sa forme symbolique dans la société patriarcale. Ainsi, l'adolescent freudien, préparé par l'opération du Nom-du-Père, qui tirait sa consistance de la reconnaissance communément admise de l'incomplétude, pouvait maintenir une distance à l'objet *a* d'autant plus aisément que le contre-poids de l'idéal était constant. « *Nous transférons sur eux le respect et les attentes que nous nourrissions à l'endroit du père omniscient de nos années d'enfance, et nous nous mettions alors à les traiter à l'instar de nos pères à la maison.*³⁸⁶ ». Freud recommandait aux professeurs de ne pas considérer l'école autrement qu'un lieu où l'on joue à la vie et donc de reconnaître aux jeunes, qui, par définition, ne sont pas encore mûrs, le droit de s'attarder à certains stades de développement, y compris peu réjouissants. On constate que dans le contexte du XX^{ème} siècle naissant, la psychanalyse apporte un éclairage sur la délicate transition adolescente qui permet, même au prix de détours parfois fâcheux, d'accrocher son être de jouissance à un idéal renouvelé.³⁸⁷ Ce regard porté en arrière nous confirme à quel point il était alors considéré comme une évidence que l'éveil pubertaire se caractérisait essentiellement par un glissement dans l'expression phallique de la jouissance tant le rapport à l'idéal était solidifié par toute l'orientation de la société. Et c'est ici précisément que nous pensons que notre société de la post-modernité vient faire mutation. Même si le langage étaye toujours la jouissance, plus rien ne permet d'affirmer que l'équilibre dans le rapport entre l'objet *a* et l'idéal est inchangé. « *À l'heure actuelle, l'enseignant ne peut plus se ranger sous le seul signifiant de « vouloir faire le bien ». Il doit, comme l'indiquait Freud, maintenir la vérité de la dimension pulsionnelle et ce, justement, du fait de la chute des idéaux culturels et sociaux qui soutenaient auparavant le sujet dans sa présence au monde. Il n'y a plus n'y autorité, ni situation idéale.*³⁸⁸ ». C'est ainsi que le collégien contemporain entretient un rapport aux expressions de la jouissance "pas-toute phallique" ne demandant qu'à se décharger dans les diverses formes de l'incivilité, de l'insulte, de l'agitation ou de l'agressivité. Nous reconnaissons sous ces différents masques la même présence de l'angoisse. L'adolescent freudien portait en lui son propre gardien en la forme d'une surmoi interdicteur prompt à imposer les exigences de l'idéal prélevé sur l'héritage de la fonction paternelle ; l'adolescent contemporain est soumis aux injonctions féroces d'un surmoi qui pousse à une jouissance libérée de la dette symbolique. Il ne suffit plus aujourd'hui aux professeurs de laisser un temps pour l'errance entre des formes nouvelles d'idéal, mais, bien davantage, il leur faut désormais

386. FREUD Sigmund, in : À propos de la psychologie du lycéen, 1914, Ibid. p.210

387. FREUD Sigmund, in : Pour introduire la discussion sur le suicide, 1910. Ibid. p.210

388. LACADEE Philippe, Ibid., p.208

faire consister un lieu d'adresse à une langue qui évolue avec la fascination exercée par les objets et la pression accrue faite à la jouissance "pas-toute phallique" qui l'accompagne. C'est-à-dire que nous situons l'écart qui sépare l'adolescent freudien de l'adolescent d'aujourd'hui dans le rapport qu'ils activent entre l'idéal et objet a , dans la nature de la jouissance avec laquelle ils sont aux prises, dans la reconnaissance ou non d'un grand Autre qui soit vécu comme un partenaire possible, dans la capacité à contenir ou à projeter sur l'Autre toute l'angoisse liée à la présence en eux-mêmes d'éléments de réel non-métabolisés par la jouissance phallique et enfin, pour reprendre le tout dans une unique formule, de prendre appui sur des expressions symptomatiques, ayant valeur de sinthomes, dont l'articulation entre les registres imaginaire et symbolique inverse le rapport de force à l'avantage des processus imaginaires.

Pour mieux comprendre ce qui fait la spécificité des adolescents que nous avons rencontrés, nous pensons qu'il faut tenter d'approcher ce qui fait la nature de la jouissance qui les traverse. La jouissance doit être considérée comme une force de vie et elle prend forme de l'instinct chez les animaux. L'animal possède la boussole des repères instinctuels pour fuir devant le danger, choisir sa nourriture, utiliser des techniques de chasse, se déplacer vers des climats propices quand cela est devenu nécessaire et savoir y faire avec ses partenaires sexuels afin de garantir la survie de l'espèce... toutes choses qui font énigmes chez l'Homme s'il ne trouve pas l'aide de ses semblables, généralement les parents dans un premier temps, pour lui offrir les conditions d'un apprentissage afin de savoir s'adapter ensuite à son environnement. Ce qui revient à situer le langage en place de l'instinct ! Le langage doit donc se payer du prix d'un renoncement, d'une perte d'un certain rapport inné au corps et à l'animalité primordiale. C'est de la rencontre du signifiant avec le corps qu'advient le sujet humain, le *parlêtre* pour reprendre le mot de Lacan. C'est en raison de ce mouvement d'annulation de la forme première de l'énergie libidinale au profit d'une pulsion asservie aux contraintes symboliques que Freud énoncera le principe de la pulsion de mort. « *L'effet du langage est d'introduire, pour l'être qui n'a pas encore la parole, le signifiant faisant surgir le sujet, tout en le figeant dans une représentation qu'il lui donne, éludant par là son vide constitutif. Il produit ainsi la division originaire qui porte la marque du manque à être. Manque qui est perte de vie du corps vivant d'où s'origine la pulsion de mort.*³⁸⁹ ». La pulsion de mort et la perte de jouissance qu'elle implique se compensent d'un retour de la jouissance sous les formes du plus-de-jouir. Le plus-de-jouir vient s'attacher aux objets a ou à l'idéal mais

389. LACADEE Philippe, Ibid., p.98

pour autant, il ne trouve jamais à combler complètement le vide consécutif au vécu dans le corps de *la division originaires qui porte la marque du manque à être*. C'est pour cela que les objets gadgets de notre société de consommation seront toujours insuffisants à satisfaire le désir qui « [...] *s'ébauche dans la marge où la demande se déchire du besoin [...]*³⁹⁰ » et que l'insatiable auquel ils ouvrent peut si facilement mener au gouffre de l'addiction. Les objets gadgets, extension contemporaine de la série des objets *a*, sollicitent le mirage d'une satisfaction par *l'avoir*, par avance inassouvie, alors que l'idéal offre la possibilité d'un réglage de *l'être* du sujet qui le fixe dans un rapport possible à l'Autre. « *La jouissance lacanienne est la libido plus la pulsion de mort. Le surmoi lacanien est le visage de la pulsion de mort dans lequel sont pris beaucoup de jeunes d'aujourd'hui.*³⁹¹ ». On peut opérer le démontage ontologique et clinique suivant : au départ la libido vient se heurter aux signifiants qui opèrent comme une force *négativante* d'où le qualificatif freudien de pulsion de mort. Cette pulsion de mort se range sous la bannière du surmoi car elle vise à protéger le moi du ravage des débordements d'une libido qui serait toute soumise au réel du corps. C'est ainsi que nous avons appris à distinguer, au fil de l'enseignement de Lacan, la jouissance-Une et la jouissance pacifiée par le signifiant : la jouissance phallique. À l'époque de la société paternaliste freudienne régie sur les modèles du discours du maître et du discours de l'universitaire, le surmoi se caractérisait par la prévalence de sa fonction interdictrice. Associé à la pulsion de mort, il veillait à refouler toutes les expressions de la jouissance-Une. Le plus-de-jour, sous les diverses variations de l'objet *a*, s'inscrivait dans une logique de compensation par rapport au "manque-à-être". À l'époque de la société post-moderne régie par le discours capitaliste, le surmoi se caractérise par sa gourmandise envers la jouissance "pas-toute phallique", la jouissance dite féminine par Lacan. La pulsion de mort vient nourrir l'exigence du surmoi contemporain de jouir toujours et encore (en-corps) davantage. Le "manque-à-être" se compense désormais soit par un usage sans fin de l'objet soit par l'engagement du corps. Le corps en tant qu'il peut prendre valeur de l'objet ultime d'inscription de la pulsion de mort. C'est ce qu'il nous est donné d'observer à travers l'augmentation des actes de violence dans les écoles, les collèges et les lycées. Nous pensons que le surmoi de l'adolescent freudien permettait de métaboliser la pulsion de mort grâce à la consistance d'un entourage symbolique articulé autour de la figure d'exception du grand Autre. Le surmoi de l'adolescent contemporain est davantage perméable à la pulsion de mort en raison d'une certaine montée de la précarité symbolique. Il nous semble que cette remarque prolonge parfaitement les

390. LACAN Jacques, *Subversion du sujet et dialectique du désir*, Écrits, éditions Seuil, p.814

391. LACADEE Philippe, *Ibid.*, p.99

propos de Lacan quand il relevait dès 1948 les raisons de la barbarie propre au siècle darwinien, c'est-à-dire aux modifications du lien social sous la pression naissante des exigences individuelles caractérisant la modernité : « *C'est à savoir, [...], l'absence croissante de toutes ces saturations du surmoi et de l'idéal du moi, qui sont réalisées dans toutes sortes de formes organiques des sociétés traditionnelles, formes qui vont des rites de l'intimité quotidienne aux fêtes périodiques où se manifeste la communauté. Nous ne les connaissons plus que sous les aspects les plus nettement dégradés.*³⁹² ». Le malaise de notre civilisation et les symptômes qui y sont liés nous rappellent qu'avec le temps cette dégradation s'est amplifiée et que la post-modernité nous a bien fait basculer à l'ère de l'Autre de la société paternaliste qui n'existe plus...

Ainsi l'adolescent contemporain se singularise par un style que nous nous appliquons à lire au regard du rapport à la jouissance dont il nous semble indexé. Nous avons repéré un usage de la langue très "physique" tant le verbe est travaillé, transformé, manipulé, tordu, amputé... usage contemporain de langue qui n'est pas sans évoquer les mots du poète de la modernité : « *[...] je fouaille la langue avec frénésie [...]*³⁹³ ». Nous avons souligné l'élément de corps qui semble être présent dans le langage. Nous avons fait le lien avec la jouissance "pas-toute phallique" qui se donne à voir comme résidu charrié par cette langue actuelle et qui trouve aussi à s'inscrire dans un rapport à l'objet venu supplanter l'idéal déchu de la société paternaliste. Nous y avons vu la marque d'un desserrage de l'entourage symbolique qui laisse le sujet bricoler seul une formule pour contenir l'angoisse d'un réel sans nom. Nous avons observé les diverses manifestations d'agitation et d'opposition qui vont parfois jusqu'à prendre la forme de la violence et nous en avons tiré des conclusions sur les modifications cliniques concernant la pulsion de mort et le surmoi. Les déroulements successifs de cette réflexion nous conduisent à considérer le rapport au grand Autre, ou les conséquences de son inexistence, car cela nous semble un élément essentiel du style singulier de l'adolescent du XXI^{ème} siècle. Le rapport au grand Autre s'origine d'une matrice initiale sur laquelle viennent ensuite se fixer les relations avec les autres de la vie quotidienne. C'est un héritage de la division causée par le langage qui laisse à chacun supposer ailleurs un savoir sur la vérité de son être et qui alimente spécifiquement le transfert à l'analyste, véritable incarnation du sujet supposé savoir. Évoquer l'Autre qui n'existe pas ne peut dès lors se comprendre que dans le mesure où cela concerne sa disparition dans le lien social ; c'est à l'image du vide laissé par les

392. LACAN Jacques, L'agressivité en psychanalyse, Écrits, éditions Seuil, p.121

393. RIMBAUD Arthur, Lettre à Ernest Delahaye en date du 5 février 1875

instances transcendantales du type de celle que représentait la religion. Tous les sujets normalement névrosés sont des sujets divisés par la castration symbolique, et par là, ils se trouvent pris dans une demande qui excède le besoin, dessinant la marge dans laquelle viendra se noter le désir. Il est ici très important de remarquer que cette adresse au grand Autre, comme réponse possible à ce qui fonde le désir, confère aussi la dimension de drame qu'il y a à être dans ce lien de dépendance à autrui, à la merci de son bon vouloir ! Ainsi le rapport à l'Autre contient son lot de menaces et c'est probablement sur cette piste qu'il faut s'engager pour comprendre la plainte qui s'exprime aujourd'hui autour de la violence des jeunes.

« *L'agressivité est d'abord présentée par Lacan comme le résultat d'une intention agressive en réponse à une certaine dislocation de l'image corporelle. C'est le moment où le sujet ne trouve plus ses repères symboliques lui donnant l'idée de l'image, d'un moi-idéal.*³⁹⁴ ». Il nous faut donc maintenant remonter au moment fondateur du moi-idéal, c'est-à-dire au stade du miroir. « *Pour J. Lacan, le moi-idéal est aussi une formation essentiellement narcissique, trouvant son origine dans le stade du miroir, et appartenant au registre de l'imaginaire.*³⁹⁵ ». Le stade du miroir tel qu'il a été présenté par Lacan correspond à cette période de l'enfance à partir de 6 mois où le jeune sujet trouve dans l'image de son corps une possibilité d'unifier les éléments éclatés qui ne tracent pas de limite entre le moi et le non-moi. Cette image lui offre la possibilité de se penser comme *Un* mais du même coup le projette dans l'angoisse de la rivalité pour rester l'unique objet élu dans le désir de l'Autre maternel. « *C'est cette captation par l'imgo de la forme humaine, [...], qui entre 6 mois et deux ans et demi domine toute la dialectique du comportement de l'enfant en présence de son semblable. Durant toute cette période, on enregistrera les réactions émotionnelles et les témoignages articulés d'un transitivity normal. L'enfant qui bat dit avoir été battu, celui qui voit tomber pleure. De même c'est dans une identification à l'autre qu'il vit toute la gamme des réactions de prestance et de parade, dont ses conduites révèlent avec évidence l'ambivalence structurale, esclave identifié au despote, acteur au spectateur, séduit au séducteur.*³⁹⁶ ». Il faut souligner combien, à partir de l'image et dans un jeu d'identification, l'enfant organise dans un premier temps sa structure narcissique. Lacan décrit une étape nécessaire pour rassembler les effets de la libido sur le corps réel dans une forme imaginaire dont la solidité s'éprouve progressivement par des mouvements dialectiques d'ordre sadomasochiste. Ainsi, nous caractérisons le moi-idéal par son appartenance au registre imaginaire, son fonctionnement marqué par l'agressivité, son transitivity qui fait que l'autre existe dans un rapport de corps à

394. LACADEE Philippe, Ibid., p.116

395. LAPLANCHE et PONTALIS, Vocabulaire de la psychanalyse, éd. PUF, 2007, p.256

396. LACAN Jacques, L'agressivité en psychanalyse, Écrits, éditions Seuil, p.113

corps... mais aussi, par la solution qu'il représente pour le sujet comme réponse au manque-à-être provoqué par le rencontre du corps vivant avec le signifiant. « *Le drame du sujet dans le verbe, c'est qu'il fait l'épreuve de son manque-à-être, [...]. C'est parce qu'elle pare à ce moment de manque qu'une image vient à la position de supporter tout le prix du désir : projection fonction de l'imaginaire. À l'opposé vient s'installer au cœur de l'être, pour en désigner le trou, un index : introjection, relation au symbolique.*³⁹⁷ ». Nous restons ici au plus près des mots de Lacan pour repérer combien l'idéal du moi vient faire relais à l'instance du moi-idéal dans une possibilité nouvelle d'étayage de la jouissance : « *Mais ce qui nous intéresse ici, c'est la fonction que nous appellerons pacifiante de l'idéal du moi, la connexion de sa normativité libidinale avec une normativité culturelle, liée depuis l'orée de l'histoire à l'imgo du père.*³⁹⁸ ». C'est à cet endroit que la fonction de l'Autre dans le lien social traditionnel, puis paternaliste, venait redoubler la présence de l'Autre de la psychanalyse articulée à l'opération du Nom-du-Père. C'est précisément dans la mécanique de cette présence de l'Autre qu'il nous paraît possible de mettre à jour un aspect important de ce qui signe l'évolution de la clinique des adolescents du XXI^{ème} siècle. Nous avons observé comment la condition humaine d'être parlant conduit à néantiser l'énergie libidinale qui fait l'instinct animal. La pulsion de mort agit comme une force négativante barrant l'expression de la libido attachée au corps réel. Cette annulation du sujet, ce *fading* comme l'écrit Lacan, se compense de l'appui sur une forme imaginaire sous laquelle il devient possible de ranger son être. Cette étape se marque par un lent *ciselage* de cette image dans le miroir, les tendances agressives sauvegardant les intérêts narcissiques du sujet dans ce commerce imaginaire. Le nouage avec le symbolique va permettre de compenser différemment ce manque-à-être primordial par l'introduction d'une instance tierce qui rend possible une sortie du face à face imaginaire. Ainsi se dessine les contours d'un grand Autre supposé connaître le sens de notre incomplétude. Le modèle du bouquet renversé dans le miroir sert de support à Lacan pour illustrer cette démonstration et lui permet de conclure : « *La fonction [de ce] modèle est alors d'imaginer comment le rapport au miroir, soit la relation imaginaire à l'autre et la capture du Moi Idéal, servent à entraîner le sujet dans le champ où il s'hypostasie dans l'Idéal du Moi.*³⁹⁹ ». Le sujet s'assure de son être dans la captation imaginaire du miroir pour se dissoudre ensuite dans une nouvelle alliance symbolique sous l'égide d'un surmoi qui a trouvé à orienter le désir sur la boussole grand Autre. « *Ainsi l'identification œdipienne est celle par où le sujet transcende l'agressivité constitutive de la première individuation subjective. Nous*

397. LACAN Jacques, Remarque sur le rapport de Daniel Lagache, Écrits, éditions Seuil, p.655

398. LACAN Jacques, L'agressivité en psychanalyse, Écrits, éditions Seuil, p.117

399. LACAN Jacques, Remarque sur le rapport de D. Lagache, Écrits, éditions Seuil, p.680

avons insisté ailleurs sur le pas qu'elle constitue dans l'instauration de cette distance, par quoi, avec les sentiments de l'ordre du respect, est réalisée toute une assomption affective du prochain.⁴⁰⁰ ». Nous pensons avoir décrit, en nous aidant des écrits de Lacan, le principe de la relation entre le moi-idéal et l'idéal du moi. Nous avons isolé le point de rupture que constitue le détour par l'imaginaire du père pour dériver la circulation d'une jouissance qui en passait jusque-là principalement par l'identification imaginaire, moment clef qui charge le surmoi de sa fonction d'idéal du moi. Nous avons vu comment Lacan, dans le texte sur les complexes familiaux dans la formation de l'individu, évoquait un grand nombre d'effets psychologiques qui lui semblait relever du déclin social de l'imaginaire paternelle.⁴⁰¹ Notre hypothèse est que précisément, l'adhérence accrue à un traitement de la jouissance caractéristique du moi-idéal, procède des effets psychologiques annoncés par Lacan. La disparition accentuée des présences symboliques susceptibles de donner vie à l'imaginaire paternelle dans le lien social allège le surmoi de son rôle de porteur de l'idéal du moi. L'entourage symbolique de plus en plus précaire ouvre les vannes à la jouissance "pas-toute phallique" que les adolescents cherchent à métaboliser dans un rapport imaginaire propice à l'expression des tendances agressives. Nous considérons donc la montée de la violence contemporaine comme une simple modalité de défense face un réel que la pulsion de mort ne parvient plus à endiguer. La même pulsion de mort qui se donne à voir, expulsée dans le réel, dans les descriptions des commentateurs effarés : *« C'est la face noire de l'école. Celle des coups, des menaces et de la peur. Il suffit d'ouvrir les journaux. Depuis la rentrée de septembre, les faits divers s'enchaînent. À Bourg-Saint-Maurice, en Savoie, un enfant se suicide. Il était roux. On se moquait de lui. Il s'est pendu. À Chatenay-Malabry, dans les Hauts-de-Seine, une élève mord un professeur qui veut lui confisquer son téléphone portable. À Marseille, des jeunes armés font irruption dans un lycée. À Argenteuil, dans le Val-d'Oise un proviseur adjoint est frappé au visage par le frère d'un élève. À Lyon, c'est un professeur de sport qui est passé à tabac par un père à coups de matraque télescopique. À Blaye, en Gironde, un lycéen meurt des suites d'un coup de couteau porté en cours par son voisin... Cette violence là, extrême, accompagne une dérive de plus en plus précoce. Aujourd'hui les psychiatres observent, incrédules, des mômes se mettre à trois pour cogner une gamine pas plus haute qu'eux. Et les chiffres sont les premiers témoins de cette brutalité quotidienne. En 2011-2012, 13,6 incidents graves pour 1000 élèves ont été déclarés dans les établissements du secondaire, soit 1 point de plus que lors de la période précédente, d'après le Système d'Information et de*

400. LACAN Jacques, L'agressivité en psychanalyse, Écrits, éditions Seuil, p.117

401. LACAN Jacques, Les complexes familiaux dans la formation de l'individu, Autres écrits, éditions Seuil, 2001, p.60

Vigilance sur la sécurité Scolaire (Sivis). Ils sont encore plus nombreux dans les collèges (15 incidents) et les lycées professionnels (19,6).⁴⁰² ». Évidemment, nous risquons fort de choquer si nous faisons remarquer que ces réactions ne sont que des expressions prévisibles (oserons-nous dire normales ?) du désarroi de jeunes n'ayant plus les supports symboliques pour contenir la pulsion de mort qui de tout temps a servi le malaise dans la civilisation. Et nous risquons de choquer davantage encore si nous ajoutons que la véritable violence plutôt est à situer du côté des adultes qui auraient dû entendre Hannah Arendt quand elle expliquait qu'ils étaient responsables du monde laissé aux nouvelles générations.

La demande de l'autre peut paraître inquiétante et dangereuse pour qui ne possède pas la protection de l'armature symbolique. Elle peut confronter à l'énigme d'un réel porté dans le désir de l'Autre et peut être ressentie comme une véritable attaque. Si le sujet ne parvient pas à opérer un traitement symbolique de la demande qui lui est faite, il se peut qu'il la situe dans une relation de face à face imaginaire. Alors, le barrage de l'angoisse cède et provoque des réactions d'agressivité, qui ne seront à considérer que comme de simples défenses. Les dessins d'enfants nous montrent régulièrement combien les dangers de dévoration, d'arrachement et de blessures diverses leur sont familiers. Et si nos adolescents, insérés dans le discours capitaliste qui domine aujourd'hui, gardaient de plus en plus fréquemment cette fragilité narcissique qui autrefois était le propre de l'enfance ? Et si le rapport à autrui se marquait par une inquiétante facilité à projeter, dans un mouvement typique au registre imaginaire, leur peur de recevoir la demande de l'Autre ? L'évolution des symptômes contemporains telle que nous la découvrons dans ce travail nous met en garde sur la délicatesse et l'attention à porter aux expressions des jeunes les plus en situation de précarité symbolique. Il s'agit de tendre un voile sur la pulsion de mort et de faire circuler des semblants aptes à tamiser le déferlement du registre imaginaire afin d'inscrire le rapport à l'Autre dans un échange symbolique débarrassé de son insoutenable noyau d'angoisse. C'est donc la posture des adultes que nous interrogeons dans le même temps... Pour le clinicien, les instances du moi-idéal et de l'idéal du moi sont particulièrement importantes à observer en tant qu'elles peuvent rendre compte du mouvement de renversement de la logique classique freudienne. En effet, il nous semble que l'on peut y trouver une boussole utile pour repérer de nombreux indices de la persistance des mouvements imaginaires propres au stade du miroir. C'est avec cet éclairage que nous avons extrait quelques passages des conversations menées avec les collégiens.

402. Le nouvel observateur, dossier intitulé : Racket, harcèlement, humiliations... violences à l'école, les vérités qui dérangent. N° daté du 25 avril au 1^{er} mai 2013

15.1. Conversation : Séance 2 avec Martin, le 18 décembre 2013

Martin : en parlant de mon frère Ernest, maintenant, je n'en peux plus !

Chercheur : ah ? Pourquoi ?

Martin : il fait que de m'énerver et vu que c'est le plus petit, ils croient tout le temps mon frère mes parents.

Chercheur : je vais noter ça aussi... donc, les problèmes ?

Martin : je me suis battu... j'ai des problèmes en fait c'est quand on m'insulte ou on m'énerve, je me bats direct, je me défends.

Chercheur : alors qu'est-ce qu'on dit pour t'insulter ou te narguer ? Qu'est-ce qui se passe dans ces moments là ?

Martin : ben en fait, au début on était trois les 3, Julien, moi et Kilian. Et Kilian, je sais plus pourquoi, je crois qu'on lui a craché dessus et quelqu'un lui a dit que c'était moi. Du coup il voulait me re-cracher dessus mais moi je n'ai pas voulu. Après, il m'a mis un coup de pied dans mon plâtre du coup je me suis énervé et je l'ai frappé avec mon plâtre.

Chercheur : et c'est toi qui lui avais craché dessus ou pas ?

Martin : non.

Chercheur : donc il t'a accusé à tort ?

Martin : oui.

Chercheur : est-ce qu'on t'accuse souvent à tort ?

Martin : ça m'arrive. La dernière fois, j'allais manger, je voulais me servir un verre d'eau et j'ai vu il y avait plein de trucs, de la bouffe dans le pichet d'eau, et du coup, la dame elle a dit tout de suite que c'était moi. Et du coup elle voulait écrire sur mon dossier mais moi je n'ai pas voulu, j'ai dit non. Je me suis énervé et après... je sais pas... ils l'ont pas mis dans mon dossier. Alors que même les filles qui étaient avant moi, elles ont dit que ce n'était pas moi, que c'était depuis le premier service alors que moi je passe au 3ème.

***Commentaire** : Nous observons dans cet extrait ce qui a constitué le fil rouge de toutes nos conversations, une sorte de répétition présente dans l'ensemble des scénarii rapportés par Martin, faisant systématiquement de l'autre le méchant venant le victimiser : c'est son frère à la maison, ce sont ses camarades à l'école ou les personnes chargées des temps éducatifs et évidemment ses professeurs en classe. On note toujours la même plainte qui n'est pas sans évoquer une rivalité imaginaire fixée aux expressions caractéristiques du stade du miroir. Nous précisons que c'est la seconde fois qu'il est pris dans un conflit où on le*

soupçonne d'avoir craché, ce qu'il nie systématiquement avec force. Ce geste retient notre attention par le débordement qu'il vient mettre en scène et qui colle parfaitement avec les moments d'évacuation de trop plein que Martin appellent "ses énervements".

15.2. Conversation : Séance 2 avec Nathan du 20 mai 2014

Chercheur : alors est-ce que tu penses que c'est ce que tu es [*un bouc émissaire*] pour Monsieur XXX ?

Nathan : je suis pas sûr, vraiment pas sûr... mais sinon je pense bien qu'il doit m'embêter pour son plaisir.

Chercheur : hum hum. Et toi plus que les autres ?

Nathan : à mon avis, il doit penser que je fais des bêtises, mais des fois il ne voit pas, et du coup, ça m'embête.

Chercheur : et oui. Alors toi, est-ce que tu as fait des bêtises ou non ?

Nathan : ben non, c'est pareil "les bêtises", entre guillemets, que je fais, c'est répondre à l'arbitre quand je joue par exemple, des trucs comme ça...

***Commentaire** : Nathan pense qu'il a à faire à un autre qui veut jouir à ses dépens. Ce léger trait de paranoïa s'inscrit dans un mouvement plus large de fixation au stade du miroir. Parallèlement, Nathan nous indique aussi que les bêtises qu'il commet sont à ses yeux des réactions normales. Pour lui, il est légitime de remettre directement en cause les décisions de l'arbitre. Une fois encore, toute référence à une instance tierce organisatrice est contestée. Il n'y a ni lieu d'adresse : Nathan se charge de régler seul le problème, ni substitut possible : l'arbitre n'est pas supposé occuper une place d'exception. Le partenaire est donc le grand Autre du stade du miroir, destinataire des réactions les plus extrêmes entre fusion ou rejet.*

15.3. Conversation : Séance 3 avec Tania du 14 avril 2014

Tania : déjà ce qui m'énerve, je n'ai rien fait de spécial, et le principal il m'a dit que pour accepter mon stage, il fallait que je me tienne à carreaux. Mais vu comment ils se sont tous acharnés sur moi vendredi...

Chercheur : tu as l'impression qu'ils te compliquent la tâche ?

Tania : là, c'était de l'acharnement total. C'est genre, aujourd'hui on va s'occuper de Tania, on va pourrir un peu sa journée... Oui bien sûr...

Chercheur : ben oui... et par rapport à ta tenue vestimentaire, qu'est-ce qui c'est mal passé

alors ?

Tania : parce que j'étais en jupe, et je devais aller voir la principale adjointe, pour un dossier de DIMA, parce qu'il faut que je le recommence...

Chercheur : oui...

Tania : et la surveillante elle fait : « change toi parce que, la principale adjointe, elle va te décoller la tête », du coup je me suis changée, j'ai mis un *leggine*...

Chercheur : tu étais venue avec un *leggine*, tu en avais un ?

Tania : oui j'en avais un dans mon sac, du coup, je me suis changée et j'ai été la voir, j'ai remis ma jupe après. Après il y a un pion il m'a fait : « ouais tu te changes ! ». Je me suis rechangée... Et après il y a eu quoi d'autre?... Je crois que c'est tout. Et après il y a la prof d'espagnol qui m'a exclue.

Chercheur : et elle, pourquoi elle t'a exclue alors ?

Tania : parce que je parlais avec O..... par petits papiers. Mais genre, on était au moins cinq dans la classe à parler par petits papiers. Mais non bien sûr, c'est que Tania, c'est comme d'hab'... c'est toujours moi.

Chercheur : toi ce que tu éprouves, c'est un sentiment d'injustice ?

Tania : ah ben, elle a jamais pu me voir en peinture elle.

Chercheur : oui oui. Et pourquoi ça à ton avis, est-ce que tu as une idée de...

Tania : parce que je n'aime pas l'espagnol, je ne travaille pas.

Chercheur : oui. Donc c'est pour ça qu'elle est si... Comment dire ?... Qu'elle t'en veut ?

Tania : oui parce que en plus, au début elle m'aidait, et maintenant elle est comme moi, elle a lâché l'affaire.

Chercheur : oui, toi aussi tu as lâché l'affaire ?

Tania : oui, moi je suis assis sur ma chaise, j'attends une heure, en plus c'est la plus longue heure de la semaine.

***Commentaire** : Pour Tania, il est évident que les autres s'acharnent sur elle. Elle ne parvient pas à discerner le code symbolique qui règle les rapports entre les adultes et les élèves. Ainsi, elle interprète les contraintes imposées sur sa tenue vestimentaire comme une agression. En même temps, elle emporte avec elle une tenue de rechange, ce qui permet de poser l'hypothèse qu'elle a cerné des limites mais qu'elle ne peut pas les respecter ou faire sens avec. Globalement, elle se sent victime des exigences qui viennent des autres...*

Pour conclure cette partie décrivant une économie de la jouissance privilégiant une

sorte de fixation aux caractéristiques du stade du miroir, nous aimerions attirer l'attention sur deux expressions symptomatiques qui ont été véritablement très présentes à travers l'ensemble des conversations :

- ✓ la prégnance d'un sentiment de persécution attribué à la malveillance des autres
- ✓ la certitude d'être une victime innocente sans analyse possible sur sa propre responsabilité

16. Une posture professionnelle à inventer face à L'adolescent contemporain

Quelle posture professionnelle pour les enseignants du XXI^e siècle ? Faut-il en rester à la transmission des connaissances comme ce fut plutôt le cas jusqu'à présent ou devient-il nécessaire d'élargir l'horizon de la réflexion et prendre en considération ce qui fait la complexité nouvelle du fait d'éduquer ? À cette question nous avons clairement choisi de répondre que de limiter l'exercice du métier d'enseignant à la fonction de transmission avait toutes les chances, avec un nombre important d'élèves, de mener à l'impasse. Quand le savoir est présenté dans une logique d'éléments abstraits à intérioriser, il est rapidement ressenti comme ce qui vient matérialiser la demande de l'Autre et à ce titre peut être vécu comme, au mieux, trop éloigné des centres d'intérêts (« *ça sert à quoi d'apprendre ?* ») ou alors, au pire, comme persécuteur (« *ça me prend la tête !* »). On peut déplorer cet état de fait et regretter le temps où les élèves écoutaient docilement ou alors se cachaient au fond de la classe, de préférence près du radiateur, en attendant de trouver ailleurs à vivre la vraie vie. L'école confronte à des exigences culturelles particulières qui ont permis, comme nous l'a montré Bourdieu, de faire tourner la machine à distribuer les places dans la hiérarchie du pouvoir social. Seuls les héritiers possédaient le mode d'emploi mais tous les élèves acceptaient l'autorité du maître d'école. Les nostalgiques s'en plaindront mais il faut bien admettre que ce temps là est définitivement révolu. Nous considérons le savoir scolaire comme une des formes de la demande de l'Autre, et, à ce titre, il se trouve concerné par le déclin social de la fonction de l'imgo paternelle. Pourquoi ? Le langage est ce qui nous vient "du dehors". Il provoque la division en nous séparant de notre être de nature, ouvrant par là-même l'espace du manque-à-être. Ce manque-à-être que le sujet sujet n'aura de cesse que de vouloir combler. C'est d'être dénaturé que le parlêtre se trouve pris par la demande qui excède le seul besoin. Le besoin obtient ses réponses dans le programme biologique mais la demande cherche à combler le manque-à-être dans une adresse faite à l'Autre qui l'a introduit à l'univers symbolique. Notre humaine condition condamne à l'impossible satisfaction car jamais une réponse d'ordre symbolique ne viendra combler un manque qui s'origine dans le corps ; c'est la ratage assuré

et la garantie de l'impossible formule du rapport sexuel. La demande doit être considérée dans sa double polarité : elle est dirigée vers l'Autre car attente d'une solution pour annuler le vide de la division du langage, mais elle porte aussi sa formule à l'envers : « Que me veut l'Autre ? Qu'attend-il de moi ? Comment être aimé de lui ? ». La demande est adressée à un autre rencontré sur la scène sociale et susceptible de faire masque au grand Autre. On comprend que cette demande est en attente d'une réponse qui ne viendra jamais, néanmoins, cette demande est précieuse car elle nourrit le désir. Désir imaginaire de trouver un grand Autre qui aurait une réponse symbolique à un manque-à-être réel. Et ainsi se tient l'être humain dans son irréductible singularité, émergeant du nouage particulier entre les trois registres du réel, de l'imaginaire et du symbolique. Le désir qui donne forme à la demande cherche à s'inscrire dans la réalité. La société traditionnelle puis paternaliste offraient de multiples figures qui pouvaient recouvrir la place préparée par le grand Autre. Ces nombreuses figures se rangeaient sous le principe de la fonction sociale de l'imaginaire paternelle : le père en premier lieu, mais ce pouvait aussi bien être l'oncle, le sorcier ou le prêtre, le chef d'état et l'instituteur... tous ces masques constituaient autant de versions sociales de l'imaginaire paternelle venant s'ajuster à l'empreinte première laissée par le langage en tant qu'il est le véritable Nom-du-Père. La mutation de notre société se caractérise par la généralisation de la répartition symétrique des places avec pour conséquence le déclin social de l'imaginaire paternelle. Il y a toujours, et peut-être de plus en plus, d'adultes en charge de l'enfance, à la crèche, au centre de loisirs, au club de sport ou à l'école de musique... mais l'autorité de ces adultes s'est vidée en même temps que la place faite à l'exception disparaissait du lien social post-moderne. Ainsi donc, tout le lien aux figures possibles de l'identification, les aînés qui sont présents lors des moments de transition de l'enfance, a suivi la même pente du déclin. Ces partenaires symboliques permettaient à l'adolescent de redéfinir l'idéal du moi qui venait faire boussole lors de l'exil pubertaire. Aujourd'hui, l'adolescent rencontre davantage les supports identificatoires dans la communauté des pairs dont la présence est assurée par la fluidité des réseaux sociaux, ou alors, les objets le dispensent d'une authentique rencontre avec l'autre. Dans ce dernier cas, le jeune sujet doit trouver à faire formule tout seul, rivé à sa jouissance dont nous avons souligné la dimension "pas-toute phallique" et sans l'étayage symbolique que permet l'expression du désir adressé à l'Autre. *« Ainsi le sujet peut ne pas consentir à se séparer de cette bulle narcissique, car elle lui assure une certaine sécurité, et ainsi refuser l'ouverture dialectique à l'Autre. Pour se séparer de la valeur incluse dans la pensée de ce signifiant « tout seul », il faut consentir, non sans une certaine perte, à s'orienter vers l'Autre, à s'articuler à l'Autre, soit à en passer par son désir; ce qui, pour certains, est trop*

insécurisant.⁴⁰³ ». Dans les deux situations, le savoir proposé par l'école s'en trouve affecté : soit il prend statut de demande étrange car étrangère au régime de la ségrégation, élaborée en-dehors de la communauté des pairs, soit il prend statut de demande angoissante, vécue subjectivement sur le plan de la confrontation imaginaire car non reprise dans le voile du désir. Dans un lien social qui affirme la dissymétrie des places entre les sujets, la demande portée par celui qui assume la fonction de l'Imago paternelle possède une légitimité par essence. Dans un lien social qui promeut l'égalité entre tous, la fonction de l'Imago paternelle décline et plus rien ne vient autoriser la demande de l'Autre. Le savoir scolaire, en tant qu'il est une des formes de la demande de l'Autre, sera respecté dans un cas, sinon, les portes de sa remise en cause seront grandes ouvertes. Les enseignants de notre époque post-moderne se trouvent donc concernés par la question du désir, à la fois leur propre désir mais aussi le désir du côté des élèves. Réussir à retisser le lien pédagogique dans sa dimension *désirante* nous semble être la voie la plus sûre pour assurer une demande authentique, c'est-à-dire qui soit articulée à l'Autre. Cela ouvre trois perspectives pour dessiner l'horizon de notre travail d'élaboration d'une nouvelle posture professionnelle pour les métiers de l'éducation et de l'enseignement : apprendre à particulariser de lien à l'enfant ou à l'adolescent, considérer le langage en tant qu'il offre la possibilité d'un étayage à la jouissance et se donner les moyens d'un engagement personnel qui ne fasse pas l'impasse sur la question du désir.

Il devient essentiel de particulariser le lien à l'enfant ou à l'adolescent afin de répondre au déclin social de l'Imago de la fonction paternelle. En effet, lorsque les points d'identification sont prélevés de façon privilégiée dans la communauté des pairs, alors, les échanges sur l'axe imaginaire sont encouragés. Les mécanismes valorisés sont ceux du rapport de force ou de séduction dans un face à face avec l'Autre du miroir. Le sujet oriente tous ses efforts à protéger ses intérêts narcissiques et le monde se réduit à la prise en compte du Un. Le mouvement inverse vise à faire en sorte que : « [...] *l'école retrouve sa fonction essentielle de lieu de « mise au travail » au « un par un », afin de construire à partir de l'Un pour aller vers le deux, soit passer de l'identité à la différence.*⁴⁰⁴ ». Le fait de particulariser le lien évacue les dérives imaginaires qui sont le lot des relations au sein des groupes et prépare la possibilité d'un appui sur une Imago possible répondant au principe de la fonction paternelle. L'adulte qui accepte la rencontre au un par un, dans une logique d'accueil de l'autre dans sa différence, allège la demande de la composante anxieuse qu'elle représente pour certains et il ouvre la

403. LACADEE Philippe, *La vraie vie à l'école*, éditions Michèle, 2013, P.124

404. LACADEE Philippe, *Ibid.*, p.136

possibilité d'une remise en scène du désir dans une adresse au grand Autre. L'enseignant averti du discours de la psychanalyse sera mieux préparé à entretenir un rapport à la langue qui dépasse sa seule fonction de communication pour y considérer sa capacité à opérer sur la jouissance. Nous évoquons un usage du langage qui puisse faire alternative aux dérives de la jouissance "pas-toute phallique", engluée dans l'imaginaire de l'Un tout seul, pour y faire miroiter un autre rapport à la jouissance dont l'ancrage symbolique autorise la rencontre avec l'autre. « *Chaque professeur doit construire sa présence active, en subvertissant par la mise en jeu de son corps enseignant et de sa parole, soutiens de son désir, la loi du pédagogique par la loi du désir, la loi de la dimension du sujet.*⁴⁰⁵ ». Cette posture enseignante peut s'inventer dans une élaboration collective, pluridisciplinaire, réunissant des professeurs volontaires et un psychanalyste comme cela s'est fait au collège Pierre Sémard de Bobigny⁴⁰⁶ ou comme nous avons nous-même tenté de le mettre en place en instaurant des temps qualifiés "d'analyse de la pratique" avec un groupe "d'instituteurs". Ces moments de réflexion à plusieurs permettent de supporter la prise de risque d'un changement de posture professionnelle qui ne s'appuient pas essentiellement sur la transmission des connaissances. « *On saisit là combien l'échange entre professeur, pris de par son métier dans un certain impossible d'éduquer, et le discours que lui offre le psychanalyste, peut éclairer son métier s'il consent à entrer en conversation avec le psychanalyste, chacun bien sûr en restant à sa juste place.*⁴⁰⁷ ». Pour les enseignants qui acceptent le défi de prendre en compte les évolutions de notre société afin d'en comprendre les incidences sur les adolescents contemporains, il s'agit de s'ouvrir aux apports d'autres disciplines. La psychanalyse fournit de précieuses lumières sur la façon dont se nouent le savoir, la demande et le désir. Dans notre esprit, il n'est bien sûr pas question de *psychologiser* la fonction enseignante mais davantage d'accompagner un glissement éthique accordé aux exigences de la mutation observée dans le lien social. Si l'on convient que le métier d'enseignant ne peut plus se réduire à sa seule dimension de transmission des connaissances, alors il faut se poser la question de la forme à donner à son évolution. Dans un monde qui a perdu l'appui sur la routine pour signifier à chacun son inscription dans le lien à l'autre, la génération des aînés se trouve confrontée à une responsabilité nouvelle. Notre société est celle de la désaffiliation et la victoire du discours capitaliste favorise l'expression d'une jouissance désarrimée de sa pleine articulation phallique. Les sujets post-modernes, libérés de la dette symbolique, sont condamnés à faire trouvaille avec pour partenaires les différentes variations de l'objet *a* offertes par la techno-

405. LACADEE Philippe, Ibid., p.135

406. ROSSETTO Joseph, Une école pour les enfants de Seine-Saint-Denis, éditions L'Harmattan, 2004

407. LACADEE Philippe, Ibid., p.131

science dans une efflorescence de symptômes contemporains. Pour s'adapter aux étendues de ces bouleversements, le métier d'enseignant doit faire la place à une dimension de recherche, c'est-à-dire de réflexion sur les enjeux humains d'une relation aux enfants et aux adolescents qui n'est plus contenue par les grands organisateurs sociaux, sans rien céder sur son rôle orienté par les exigences de la pédagogie. C'est pourquoi il nous semble nécessaire d'ouvrir au sein des écoles et des collèges des espaces qui auraient fonction de laboratoire, comme le propose le centre interdisciplinaire sur l'enfant (CIEN).⁴⁰⁸

17. Une société de la norme et de la précarité symbolique

Nous allons à présent tenter de repérer comment le discours capitaliste se donne à voir dans le lien social. Le déclin social de l'imaginaire paternel annoncé par Lacan a pour conséquence de promouvoir l'égalité des places entre tous, favorisant les revendications communautaires devenues banales. Ce n'est donc plus la dissymétrie qui structure le rapport entre les individus mais plutôt l'exigence de chacun à satisfaire ses moindres désirs. On peut le formuler en reprenant les termes de Pierre Bruno : « *Ainsi, le discours capitaliste forçât la castration et met en cause, au bout du compte, la différence sexuelle.*⁴⁰⁹ ». Notre société tient à distance l'appui sur la différence et, dans un mouvement logique, modifie tout le rapport à la transmission entre les générations. Dans le même élan, ce sont les références de type narcissique qui vont être mobilisées pour régler le rapport à l'autre. C'est ainsi que nous glissons d'une société de l'usage et des valeurs héritées de la tradition à un lien social qui s'établit autour de la mesure donnée par la norme. Nous y lisons un effet de la promotion du discours capitaliste car celui-ci encourage tous les mouvements de désaffiliation au profit de la fabrication d'un sujet unique, ravalé au rang d'objet standardisé. Il devient possible d'opérer une distinction entre les sociétés moderne et traditionnelle organisées collectivement en référence à des idéaux portés par un projet politique, et la société post-moderne qui promeut la réalisation individuelle, le *self-made-man*, renvoyant chacun à la responsabilité de réussir sa vie. Ce sujet contemporain modèle se reconnaît à travers l'image donnée par la publicité, éternellement jeune, beau, suffisamment musclé, mangeant consciencieusement 5 fruits et légumes par jour et jouissant de tous les objets offerts par la technologie *high-tech*. « *Dès lors que le discours politique est révolu, une police des normes a le champ libre. Le pouvoir a alors toutes les facilités pour conduire les populations à se résigner à l'inévitable et si naturel néolibéralisme. Là où finit le royaume du politique, commence l'empire de la norme.*⁴¹⁰ ».

408. Référence sur le site de l'ECF : <http://www.causefreudienne.net/connexions/institut-de-l-enfant>

409. BRUNO Pierre, Lacan, passeur de Marx, éditions Erès, 2010, p.221

410. GORI Roland, La fabrique des imposteurs, éditions Les liens qui libèrent, 2013, p.21

Nous voici en présence d'un nouveau maître qui réalise le tour de force de ne plus se poser comme une instance extérieure interdictrice et moralisante, mais, d'une façon bien plus insidieuse, opère à l'intérieur du sujet et le pousse à réduire le désir à la satisfaction de ses besoins de consommation. C'est autour de cette nouvelle économie des besoins que le discours capitaliste vient faire rupture avec la société paternaliste. Il ne s'agit plus de se priver mais, au contraire, de trouver l'objet vers lequel diriger le reste de la jouissance non pris sous les signifiants. Ainsi, on rentrera dans une file d'attente durant des heures avant l'ouverture du magasin spécialisé, avec un enthousiasme que seule égale la détermination, pour être sûr d'avoir la dernière console de jeux et rester conforme aux critères qui constituent les conditions du consommateur comblé. *« Seul le maître a changé de visage et de nom : là où l'humanité se soumettait à l'autorité du monarque et du prêtre, elle se soumet aujourd'hui à celle des « experts » et de leurs commanditaires. L'homme normalisé de la modernité a abdiqué l'usage de la raison, le courage de son jugement, la fragile volonté de son autonomie que les Lumières lui avaient concédés.⁴¹¹ »*. Le sujet contemporain ne correspond plus à celui de la névrose qui trouvait à appareiller son être de jouissance dans le registre symbolique par un appui sur l'idéal du moi ; c'est un sujet qui n'est plus divisé de la même façon, confronté aux assauts imaginaires venant le river au niveau du moi-idéal dans une dérive narcissique inédite. Il se trouve englué dans une problématique consumériste propre à notre monde marchand dont l'enjeu se résume à la question : "avoir ou ne pas avoir ?". Dès lors, l'objet devient le point d'attaque de la forme renouvelée de la soumission à l'autorité. Le maître capitaliste vient se substituer aux figures de pouvoir que proposaient la religion, la science ou la politique, il offre des objets gadgets qui trouvent leurs places dans une nouvelle économie de la jouissance et se dispensent de toute forme de référence à une loi supérieure pour promouvoir une norme qui épouserait la forme de l'exact reflet de chacun. Ce maître capitaliste fait par là même disparaître le particulier pour tracer un cercle étroit délimitant l'universel au-delà duquel tout n'est qu'écart à la norme et donc : pathologie. C'est ainsi que se multiplient les protocoles, DSM-V et grilles d'évaluation en tout genre qui permettent à coup sûr de discriminer tous les dysfonctionnements. Dans le domaine de l'enseignement de la lecture cela se traduira par l'émergence d'une liste de troubles spécifiques prolongeant à l'infinie la série entamée avec la dyslexie. Ce maître capitaliste se présente comme un nouveau Dieu avec son système de valeurs auto-référencées dont la crédibilité repose sur une apparence parfaitement scientifique, chiffres à l'appui, et cela pour le bien de l'humanité... *« Je dirai d'une manière provocante que dans la modernité le nouveau-né humain formule à*

411. GORI Roland, Ibid., p.21

*son issu le vœu de vivre selon la religion du marché.*⁴¹² ». Dans ce culte voué à la norme, on privilégie naturellement la dimension de transmission d'informations du langage au détriment de sa fonction essentielle de mise en récit. Le développement sans frein des outils de communication amplifie ce mouvement qui se nourrit de signes et se dispense de sens. « *On voit donc l'antinomie immanente aux relations de la parole et du langage. À mesure que le langage devient plus fonctionnel, il est rendu impropre à la parole, et à nous devenir trop particulier, il perd sa fonction de langage.*⁴¹³ ». En touchant ainsi au cœur du langage, dont Lacan nous a appris que la fonction première était d'étayer la jouissance, c'est toute une opération de fabrique d'une nouvelle subjectivité qui se met en marche. Faut-il voir ici un vaste complot ourdi par un maître capitaliste dans une volonté de toute-puissance ? Ce serait oublier une petite mise en garde faite par Lacan qui précisait qu' : « *un vrai maître ne désire rien savoir du tout – il désire que ça marche.*⁴¹⁴ ». Pas de complot mais plutôt une organisation du lien social qui reste articulée autour d'un maître qui assoit son autorité d'une nouvelle manière. Si notre société post-moderne nous oblige à considérer l'entrée dans un nouveau paradigme de l'économie de la jouissance, il n'en reste pas moins que le lien social se structure toujours dans un rapport particulier d'assujettissement.

Nous allons maintenant isoler trois opérateurs qui permettent au discours capitaliste de donner sa forme contemporaine au lien social. Ces opérateurs participent, de notre point de vue, à la montée de **la précarité symbolique** propre à notre époque. Le premier consiste à ramener les connaissances à une logique numérique, c'est-à-dire à les réduire à un support informationnel de type vrai ou faux. Nous assistons donc à un changement de nature du savoir qui donne raison à la prédiction du philosophe Jean-François Lyotard : « *Il est raisonnable de penser que la multiplication des machines informatiques affecte et affectera la circulation des connaissances autant que l'a fait le développement des moyens de circulation des hommes tout d'abord (transports), des sons et des images ensuite (média).*⁴¹⁵ ». C'est la dimension communicationnelle du langage qui est valorisée par rapport à sa fonction narrative et ce vaste processus, infiltrant les institutions à tous les niveaux, influence l'émergence d'un style anthropologique *aux normes* avec les aspirations néo-libérales dominantes. Dans les salles de réunions les notes de services se multiplient et incitent les professionnels, devenus des agents, à exécuter des tâches bien précises au service d'une finalité qui devient illisible pour chacun.

412. GORI Roland, Ibid., p.72

413. LACAN Jacques, Fonction et champ de la parole et du langage, Écrits, éditions Seuil, 1966, p.299

414. LACAN Jacques, Le séminaire XVII, L'envers de la psychanalyse, éditions Seuil, 1998, p.24

415. LYOTARD Jean-François, La condition post-moderne, éditions de Minuit, 1979, p.12-13

On se situe dès lors à l'inverse d'un métier abordé à la façon d'un artisan qui considère sa production dans une temporalité et une finalité bien identifiées pour se fixer sur une opération précise à un niveau d'une chaîne dont la causalité échappe. Certains auteurs, dont le psychanalyste Roland Gori, qualifient ce phénomène de prolétarisation des métiers. *« La violence de cette prolétarisation des métiers est autant matérielle (économique) que symbolique (normatif), elle témoigne de la résignation de notre culture à la dévalorisation des soins comme des pratiques d'éducation ou de travail social, sur lesquelles se fondaient les espoirs humanistes de l'esprit de Philadelphie pour assurer la paix et la justice dans le monde, après la barbarie de la deuxième guerre mondiale.⁴¹⁶ »*. Le premier opérateur correspond donc au changement de nature du savoir, il concourt à la prolétarisation des professionnels tout autant que le second qui concerne la gestion du temps. Nous sommes incontestablement passés sous l'ère du zapping et de la rentabilité à court terme. L'élaboration symbolique réclame la durée d'une certaine articulation entre les signifiants, la mise en place d'un déroulement métaphorique afin de s'inscrire dans une historicité, un passé et un futur avec son lot d'incertitudes. Le formidable développement des outils de communications, dans notre contexte d'équivalence entre le temps gagné et l'accroissement des bénéfices, provoque l'écrasement de la durée des réponses pour tendre vers la réaction aux stimulus dans une logique comportementale. Le fameux « T'es où ? » du téléphone portable n'appelle aucune construction symbolique, il réclame juste un signe qui se veut la garantie imaginaire d'une présence dans l'environnement affectif. En référence au jeu freudien de la bobine, nous pouvons oser l'hypothèse d'un « fort-da » qui ne serait jamais véritablement dépassé. *« Par une civilisation du court terme, du travail à flux tendu, par l'avalanche d'informations incessantes, par les contraintes de l'urgence et de la vitesse, nous nous trouvons en contrepoint de la temporalité, de la durée nécessaire à la pensée réfléchie, au rêve, au récit, à la mémoire, à l'histoire.⁴¹⁷ »*. Certains pédagogues attentifs en arrivent à regretter le temps perdu de l'ennui car il ouvrait aux enfants les portes de grands espaces de création et d'imagination... Enfin, le troisième opérateur que nous distinguons, après le changement de nature du savoir et l'accélération du temps, concerne le déficit de démocratie. Nous passons progressivement d'une société du projet politique à un gouvernement du sondage d'opinion dans une lente dérive narcissique où l'idée du bien commun s'efface devant la somme des intérêts privés. *« Il est aisé de constater que tout ce qui constituait la vie sociale, travail, loisir religion, culture, institutions, tout cela qui formait un ensemble lâche et complexe, où la*

416. GORI Roland, Ibid., p.139

417. GORI Roland, Ibid., p.140

vie réelle s'insérait, où l'homme trouvait à la fois une raison de vivre et une angoisse, toutes ces activités « déchirées et plus ou moins irréductibles les unes aux autres », tout cela est maintenant technicisé, homogénéisé, intégré dans un nouvel ensemble qui n'est pas la société. Il n'y a plus aucune organisation sociale ou politique significative possible pour cet ensemble dont chaque partie est soumise à des techniques, et liée aux autres par des techniques.⁴¹⁸ ».

L'extension du discours capitaliste se marque par la chute des grands récits organisateurs qui donnaient corps aux différentes appartenances collectives sous la bannière de l'idéal. Cet effondrement symbolique accompagne le déclin social de l'imaginaire paternel et vient marquer le dépassement du malaise dans la civilisation freudienne. Les intellectuels, avec leur vision d'ensemble du monde, ont été supplantés par la caste des experts et leurs avis de spécialistes sur un aspect particulier de la machine économique. Les agences de notation font autorité et leurs déclarations ne se supportent que de chiffres pour justifier la moindre de leur recommandation. Tout cela accélère le principe de prolétarianisation généralisée de notre société. *« Ce système technicien recompose tout autant l'économie matérielle de la vie sociale, que la vie psychique des humains.⁴¹⁹ ».* Les trois opérateurs que nous venons de décrire sommairement, empruntés aux travaux de Roland Gori, fondent la fabrique d'un nouveau rapport entre les hommes. Leur articulation accélère un mouvement que nous avons qualifié de précarité symbolique et jette les bases d'une formule inédite de l'économie pulsionnelle des sujets humains. Sous l'impulsion d'un maître capitaliste, les bouleversements de notre environnement matériel et symbolique provoquent une mutation anthropologique dont notre travail interroge les incidences au niveau clinique. Dans un lien social recomposé sous le primat du discours capitaliste, comment les sujets humains vont-ils métaboliser leur jouissance ? Au prix de quels symptômes ?...

18. Des symptômes contemporains...

Il nous faut revenir à une lecture attentive des écrits de Freud et de Lacan pour donner un cadre théorique consistant à notre lecture des symptômes contemporains. Lorsque Freud opère le passage de la première à la seconde topique, il insiste sur le rôle du principe du plaisir qui vise à contenir les assauts d'une excitation trop forte pour maintenir les processus psychiques à un état de tension le plus bas possible. Il entreprend ainsi, dans sa description de *l'au-delà du principe de plaisir*, une analyse considérant aussi bien les dimensions topique et économique des mécanismes qui président aux destins des pulsions. Le principe du plaisir

418. ELLUL Jacques in GORI Roland, Ibid., p.153

419. GORI Roland, Ibid., p.153

peut se trouver contredit dans son expression par le principe de réalité qui l'oblige à différer ou à refouler la satisfaction de son but et génère du même coup une sensation de déplaisir, une augmentation de la tension psychique. Cette tension psychique devra s'évacuer sous une forme substitutive admise par le moi. Freud illustre ses propos par l'observation qu'il a faite d'un enfant de 18 mois jouant avec une bobine attachée à un fil. L'enfant jette la bobine en disant : « O-o-o-o... » qui correspond au terme allemand *fort* signifiant loin, puis il la fait revenir en s'écriant joyeusement : « Da ! ». Freud nous explique que devant la sensation de déplaisir éprouvée face aux départs répétés de sa maman imposés par le principe de réalité, l'enfant rejoue la scène du départ sur le plan symbolique de façon à en devenir le décideur. Nous observons comment un enfant, devant la non satisfaction du plaisir qu'il retire à la présence de sa mère, réagit en substituant un jeu lui permettant à la fois de retrouver un sentiment de maîtrise face à la situation de perte et d'exprimer sa vengeance en réaction au déplaisir ressenti. « *Nous constatons ainsi que, malgré la domination du principe du plaisir, le côté pénible et désagréable des événements trouve encore des voies et des moyens suffisants pour s'imposer au souvenir et devenir un objet d'élaboration psychique.*⁴²⁰ ». Les jeux du jeune enfant ne peuvent trouver leur seule origine dans l'imitation de moments vécus au quotidien, ils sont aussi l'occasion de l'expression de désirs de domination ou d'hostilité qui permettent de métaboliser et d'évacuer les tensions psychiques faisant barrage au principe de plaisir. L'enfant du jeu de la bobine reproduit inlassablement la scène du "fort-da" tout comme les jeunes enfants, en général, prennent plaisir à entendre à nouveau l'histoire déjà connue dans les moindres détails. Freud nous montre combien le sujet humain est pris par le principe de répétition. Répétition qui s'observe banalement par le transfert lorsque le patient entretient auprès de son psychanalyste les mêmes relations déjà vécues sur le plan subjectif dans son rapport aux investissements premiers, notamment durant la vie sexuelle infantile et le complexe d'Œdipe. Freud remarque que ce principe de répétition vient s'inscrire *au-delà du principe du plaisir* car, bien souvent, il replonge le sujet dans des tourments, et donc des déplaisirs, jusque là suffisamment réprimés. On voit ici s'opposer deux grandes tendances : une première qui pousse à l'immuabilité des organismes vivants par la reproduction à l'infini du même, le principe de répétition, et la seconde qui encourage toutes les adaptations pour éviter les tensions perturbatrices, le principe de plaisir. Par ailleurs, il faut aussi distinguer ce que Freud nomme les instincts sexuels dont la finalité dépasse les intérêts stricts de l'individu en visant la survie de l'espèce. « *Ces instincts sont conservateurs au même titre que les autres, pour autant qu'ils provoquent la reproduction d'états antérieurs de la substance vivante, mais*

420. FREUD Sigmund, Essais de psychanalyse, éditions petite bibliothèque Payot, éd. 1976, p.19

ils le sont à un degré plus prononcé, pour autant qu'ils font preuve d'une résistance plus grande à l'égard des influences extérieures et, surtout, pour autant qu'ils se montrent capables de conserver la vie pendant un temps assez long. Ce sont les instincts vitaux au sens propre du mot ; du fait qu'ils fonctionnent à l'envers de la tendance des autres instincts qui, à travers la fonction, acheminent l'organisme vers la mort, ils se mettent avec ceux-ci dans un état d'opposition, dont la psychanalyse a de bonne heure saisi l'importance et la signification. La vie des organismes offrent une sorte de rythme alternant : un groupe d'instincts avance avec précipitation, afin d'atteindre aussi rapidement que possible le but final de la vie ; l'autre, après avoir atteint une certaine étape de ce chemin, revient en arrière pour recommencer la même course, en suivant le même trajet, ce qui a pour effet de prolonger la durée du voyage.⁴²¹ ». Les groupes d'instincts s'articulent dans un mécanisme complexe, certains ayant pour objectif l'abaissement immédiat des tensions et d'autres en étant à l'origine pour assurer le maintien de la vie dans le long terme. C'est ainsi que Freud distingue le dualisme des instincts selon qu'ils se rangent du côté des instincts de vie ou des instincts de mort. « [...] nous avons été amené à distinguer deux variétés d'instincts : ceux qui conduisent la vie à la mort et ceux, les instincts sexuels, qui cherchent sans cesse à renouveler la vie.⁴²² ». C'est dans cette même logique que le Moi peut tenir à distance des sensations désagréables en provoquant leur refoulement conformément au principe de plaisir. Freud nous a aussi montré combien l'énergie psychique, dans son passage de l'état de sensation à l'état de perception, changeait de nature et permettait ainsi un écoulement différent de la trop grande charge pulsionnelle. Il précise en 1923 dans son article *Le Moi et le Ça* : « Alors même qu'une sensation est associée à des représentations verbales, elle devient consciente, non grâce à ces représentations, mais directement.⁴²³ ». Cela pose les prémisses d'un point central de l'enseignement de Lacan : le langage étaye la jouissance. Les instincts de vie renvoient à la libido des instincts sexuels et se rangent sous la figure mythologique d'Éros. Par opposition, les instincts de mort, en cherchant la mise au repos du vivant, en visant l'abaissement du seuil de tension psychique, en liant l'énergie libidinale au niveau des processus secondaires et donc d'un possible accès au registre symbolique, correspondent, de notre point de vue, à l'application de l'opération phallique sur la jouissance. Nous établissons ainsi un parallèle entre une certaine mortification de la jouissance lacanienne et les instincts de mort tels que Freud nous les présente. C'est pourquoi nous comptons repérer les symptômes contemporains dans le rapport au langage en tant que celui-ci échoue à métaboliser la jouissance. Nous

421. FREUD Sigmund, Ibid., p.51/52

422. FREUD Sigmund, Ibid., p.58

423. FREUD Sigmund, Ibid., p.91

pensons que notre travail de recherche nous conduit à observer les mécanismes qui font aujourd'hui nouage entre le réel, l'imaginaire et le symbolique, notamment lorsque l'idéal n'offre plus les mêmes possibilités d'articulation.

L'idéal du moi, tel que Freud le décrit, correspond à la première et la plus importante des identifications : celle avec les parents de sa *préhistoire personnelle*. Au terme du complexe d'Œdipe, l'enfant de structure névrotique parvient à résoudre les tensions entre attirance libidinale et identification à chacun de ses parents dans une solution singulière qui donnera le style de son orientation sexuelle adulte. Ce passage se marque par la constitution d'une instance distincte du moi que Freud nomme Idéal du Moi, Moi Idéal ou Sur-Moi. « *Le Sur-Moi s'efforcera de reproduire et de conserver le caractère du père, et plus le complexe d'Œdipe sera fort, plus vite (sous l'influence de l'enseignement religieux, de l'autorité, de l'instruction, des lectures) s'en effectuera le refoulement, plus forte sera aussi la rigueur avec laquelle le Sur-Moi régnera sur le Moi, en tant qu'incarnation des scrupules de conscience, peut-être aussi d'un sentiment de culpabilité inconscient.*⁴²⁴ ». Nous voyons ici clairement, dans le contexte d'une société où l'imaginaire paternel occupe une place d'exception, comment l'expression de la pulsion est barrée par une instance interdictrice conforme aux valeurs de l'idéal porté par tout le groupe social. La société paternaliste freudienne constitue donc un environnement propice à accompagner la résolution du complexe d'Œdipe dans une formule marquée à la fois par l'interdit et une forme particulière de sublimation symbolique. Qu'en est-il à l'ère de la post-modernité quand le lien social se caractérise par la recherche de symétrie entre les générations et que l'interdit s'est vu supplanté par l'encouragement à la satisfaction de tous les désirs ? Pour répondre à ces questions, il est possible de faire un détour par la littérature mettant en scène des enfants. Les célèbres aventures de Harry Potter ont été écrites par J-K Rowling une centaine d'années après le roman de Louis Pergaud : *La guerre des boutons*, édité en 1912. Ces livres portent en eux le reflet d'une époque et révèlent bien l'évolution des liens qui unissent les générations entre-elles. Les héros de Pergaud sont regroupés autour de leur chef Lebrac. Le groupe des pairs et l'affrontement avec la bande rivale permet de mettre à l'épreuve une nouvelle identité qui dépasse celle de l'enfance déterminée par les parents. On assiste donc, au fil de la lecture, aux aventures de ces enfants, organisés autour d'un ensemble de règles propres, qui développent un trésor d'imagination pour affirmer leur supériorité sur un autre groupe d'enfants, en tout point comparable, excepté leur appartenance au village voisin. Ils s'agit pour tous ces enfants de s'émanciper de l'autorité

424. FREUD Sigmund, Ibid., p.204

des adultes dans un processus de séparation rendu possible par l'accueil dans un nouveau groupe d'appartenance. Nous sommes ici en présence d'un phénomène classique à l'adolescence de transition vers l'autonomie qui réclame de marquer symboliquement la rupture avec la génération précédente tout en conservant le sentiment de son identité maintenant inscrit dans le regard de ses pairs. Cependant, dans l'univers ainsi décrit par Pergaud, les parents et le monde des adultes conservent toute leur place. Dans leur opposition aux enfants du bourg d'à côté, les jeunes ne font que prolonger une tradition qui fut celle de leurs aînés. Ils consolident un sentiment d'appartenance à une histoire et s'inscrivent dans une filiation culturelle. Les lieux et les moments de jeux sont liés aux contraintes qui rythment leur vie quotidienne. Ils doivent attendre d'être libérés des obligations scolaires ou familiales, notamment des travaux liés à la vie agricole, avant de se retrouver dans une zone boisée à la frontière entre les deux villages, loin du regard des adultes. Ainsi, les espaces et le temps consacrés à vivre leur propres expériences d'adultes en devenir sont pleinement conditionnés par les exigences du groupe social qui leur préexiste. La division entre les sexes est déjà intériorisée et les filles ne sont admises dans le jeu seulement pour réaliser des tâches jugées typiquement féminines comme de recoudre les boutons dont les garçons ont pu être dépouillés au gré de leur mauvaise fortune. Entre l'école, représentée par l'instituteur Monsieur Simon, et les parents, aucune faille ne vient perturber le plein accord sur les valeurs à transmettre et les punitions à appliquer en cas de mauvais comportement. *« Les pères cognent durement parfois aussi leurs femmes quand ils se mettent à les soupçonner de voler les boutons et pièces de monnaie restés dans leurs poches. Chaque père est ainsi maître chez lui sans discussion possible, les mères étant avant tout des ménagères. La différence entre les générations est aussi marquée que celle qui sépare les tâches entre les genres ; ces deux frontières semblent a priori infranchissables.⁴²⁵ »*. Pour les enfants de l'époque de la guerre des boutons, le père et ses différents substituts sont porteurs d'une autorité que nul ne songe à contester. Il impose les différentes valeurs de l'interdit qui fournit sa substance au Sur-Moi et vient donner sa dimension à l'Idéal du Moi. Ces deux facettes d'une même instance fonctionnent de manière associée, l'Idéal du Moi se chargeant de proposer des solutions alternatives au destin des pulsions réprimées. Le roman de Louis Pergaud nous montre bien comment, dans ce contexte de société paternaliste, les enfants construisent leur identité à côté des adultes. Ils respectent les interdits posés mais s'aménagent aussi un espace de liberté suffisant pour expérimenter et éprouver leur propre possibilité d'inscription symbolique, trouvant une juste voie entre affirmation identitaire et filiation. Finalement, le lien social se structure autour de valeurs

425. GAUTHIER J-M., MOUKALOU R., De la guerre des boutons à Harry Potter, éditions Mardaga, 2007, p.38

implicitement partagées entre les générations comme nous l'indique Louis Pergaud lui-même dans l'extrait suivant décrivant une défaite de la bande adverse : « *La bande du bas bourg se retire en désordre par la ligne, protégeant sa retraite en nous envoyant rouler dans les jambes, de loin, les cailloux de la voie. Il y a de la revanche dans l'air. D'autant plus que, ce soir, tout le bourg sera au courant si bien que les familles des vaincus auront du mal à digérer leur vergogne tandis que les nôtres feront semblant de nous tirer les oreilles.*⁴²⁶ ». Les héros de la guerre des boutons traversent l'adolescence en vivant une expérience humaine spécifique qui n'est déjà plus celle de la prime enfance sans correspondre encore aux conditions de l'âge adulte. Il s'agit d'un moment de socialisation extrêmement efficace qui leur permet d'intérioriser les valeurs culturelles propres à leur époque dont les adultes détiennent les règles et affirment les limites. L'espace de jeu décrit par Louis Pergaud représente une possibilité de transition ludique. Ce détour symbolique prend en compte la réalité des conditions de vie des parents et prépare les enfants à les accepter en tant qu'adultes. De ce point de vue, le roman *la guerre des boutons* peut être comparé à la description d'un vaste rite initiatique dont les contours s'inscrivent dans le temps et les espaces libérés de la présence directe des parents. Nous retenons que cette histoire s'étaye sur des aventures mettant en scène l'imaginaire d'enfants et d'adolescents dans un rapport étroitement articulé avec la réalité. Les parents et la génération des adultes, personnifiée par l'austère instituteur, sont toujours prêts à venir sanctionner les mauvaises conduites faisant ainsi consister une fonction surmoïque parfaitement interdictrice. L'évasion dans le groupe des pairs et les aventures héroïques, issues de la rivalité avec les enfants du village voisin, offrent la matière pour nourrir l'Idéal du Moi. Il en va tout autrement pour Harry Potter, ce célèbre personnage de notre XXI^e siècle. Tout d'abord, Harry Potter est un enfant placé dans la famille de la sœur de sa mère car ses parents sont morts peu de temps après sa naissance, assassinés par le maléfique Voldemort. Dès le début de l'histoire, l'enfant apparaît donc coupé de ses origines qui resteront mystérieuses jusqu'à sa dixième année. Harry Potter s'entend très mal avec tous les membres de sa famille d'accueil, son oncle et sa tante tout comme de leur fils, Dudley, pourtant proche de son âge. Son cousin est l'objet de toutes les attentions de ses parents et ceux-ci se montrent totalement injustes et méchants envers Harry dont le comportement paraît pourtant irréprochable. On constate donc que le monde des adultes est a priori présenté comme hostile et n'offrant aucune figure identificatoire valable. Fort heureusement, lorsque Harry atteint l'âge de 10 ans, il reçoit une lettre lui faisant part de son admission à l'école des sorciers. C'est dans ce lieu qu'il découvrira enfin des professeurs dignes de confiance et capables d'affection à son égard. Il

426. GAUTHIER J-M., MOUKALOU R., Ibid., p.73

faut la rencontre avec un monde irréel, totalement imaginaire, pour que cet enfant ressente enfin un sentiment d'appartenance. Dans cette école, Harry va apprendre à maîtriser des pouvoirs magiques concentrés dans l'usage d'une baguette capable de réaliser ses vœux et d'assurer sa protection. À nouveau, il n'est pas question de se confronter à la réalité physique et concrète en apprenant à manipuler un lance-pierre ou à parvenir à construire une cabane mais il s'agit plutôt de rendre possible la réalisation de ses désirs grâce à une forme de toute-puissance de la pensée. Une différence forte apparaît d'emblée entre le roman de Pergaud et celui de Rowling : le premier nous montre comment des enfants s'adaptent aux multiples formes de contraintes données par l'environnement et le second, au contraire, tire sa substance de la capacité des héros à transformer et à soumettre la réalité extérieure. Au fil du récit, Harry se heurte aux énigmes liées à ses origines et il découvre les enjeux de son histoire : il a survécu à l'agression de Voldemort, alors que ses parents ont succombé, en vertu d'une compétence dont il ignore les raisons. Là encore émerge une différence notable entre les enfants de la guerre des boutons qui doivent développer mille ruses et astuces pour infléchir les plans des adversaires et Harry Potter qui se trouve confronté à un flot d'événements lui tombant littéralement dessus. D'un côté c'est la capacité d'action qui fait la saveur du texte (pôle actif) et de l'autre c'est la dimension de réaction face à un contexte agressif qui est mis en avant (pôle passif). De plus, il est important de noter que le héros de Rowling possède un don qui lui a permis de survivre dans un combat où ont échoué ses parents. Étrange inversion de l'ordre des transmissions habituelles de savoir-faire qui ne peut manquer d'évoquer les adultes contemporains s'émerveillant de la capacité des enfants à utiliser des objets auxquels ils ne comprennent rien eux-mêmes... Harry Potter découvre progressivement l'histoire de ses parents et leur sacrifice pour sa survie, les parents sont donc présents psychologiquement, ils ont existé et offrent plutôt de bons repères identificatoires, mais ils resteront absents physiquement. D'une manière générale, le roman de Rowling est construit autour du clivage entre le monde de la réalité, dont les humains ordinaires, les "moldus", peuvent être considérés comme les représentants, et le monde de la magie dans lequel évoluent ses personnages. Alors que le livre de Pergaud présente une construction narrative dont les liens avec l'univers symbolique de son époque sont toujours présents, celui des aventures de Harry Potter donne sur une scène imaginaire qui s'apparente davantage au rêve et dont il est impossible d'établir un quelconque rapport avec la vraie vie. Dans les deux romans, le groupe des pairs permet d'expérimenter une identité recomposée. Il rend possible la quête pubertaire et le remaniement pulsionnel propre à l'adolescence. Par contre, ces deux histoires se distinguent en plusieurs points remarquables. Les aventures d'Harry Potter se construisent de

façon radicalement éloignée de toute forme de réalité. Des proches de la génération des adultes, notamment à travers l'imposante figure paternelle du responsable de l'école des sorciers, Dumbledore, viennent fréquemment soutenir et encourager Harry dans ses actions. Celui-ci doit régulièrement s'affranchir des règles pour se sauver et préserver la vie de ses camarades et semble ainsi bénéficier d'un régime d'exception conçu sur-mesure. Les seuls adultes, parmi ses proches, qui essaient de l'empêcher de pratiquer la magie – son oncle et sa tante – sont tournés en dérision et présentés comme des personnages stupides. Il devient difficile d'établir la correspondance avec une fonction surmoïque qui serait interditive comme nous l'avons fait avec l'œuvre de Pergaud. Enfin, si l'on aperçoit aisément comment l'Idéal du Moi trouve à être alimenté au fil des différentes péripéties, on ne peut que s'interroger sur le fait que la réalisation de la dimension héroïque contenue dans le récit conduise l'enfant puis l'adolescent Harry Potter à maîtriser des pouvoirs infinis dans une virtualité de fantasme de toute-puissance. Bien sûr on retrouve ici le principe des récits mythologiques qui de tout temps ont eu pour fonction de mettre en forme l'imaginaire des humains. Nous savons que, depuis le début de l'humanité, ils servent aux hommes à recouvrir le gouffre de leurs angoisses d'êtres vivants dans une possible justification symbolique. Néanmoins, ne faut-il pas regarder au-delà de ce processus inhérent à la civilisation pour y discerner le reflet d'une évolution du nouage au symbolique lié à notre époque contemporaine ? Il nous semble que la comparaison des deux récits laisse apparaître en quoi le Sur-Moi a cédé sur sa fonction interditive alors qu'en parallèle sa dimension complémentaire d'Idéal du Moi s'est désaccordé du registre symbolique pour largement puiser au réservoir de l'imaginaire. En conclusion, nous avons repris la lecture des livres de Louis Pergaud et de J-K Rowling en isolant deux principes majeurs du couple Sur-Moi / Idéal du Moi tel que le décrit Freud dans son article *Le Moi et le Ça* en 1923. Le premier consiste en l'intériorisation des interdits qui s'inscrivent dans le sillage de la résolution du complexe d'Œdipe. Le second est représenté par l'adhésion à certaines valeurs positives : le courage, la générosité... qui rendent supportables l'abandon de la seule satisfaction de ses envies. Pour le dire dans une expression simple, on dégage ainsi un mécanisme composé en deux parties assurant **la limitation de la jouissance** et **l'inscription symbolique**. Le psychisme du jeune enfant est fortement contraint par ces deux principes transmis par la manière d'être au monde de ses parents. L'adolescent doit se dégager de cette seule identification aux imagos parentales pour accéder à une autonomie psychique suffisante pour trouver sa propre place dans le lien social. Nous décrivons là le processus de séparation / individuation qui fait tout l'enjeu de l'éveil et l'exil pubertaire. La période de l'adolescence amorce donc une délicate transition

durant laquelle il faut recomposer l'équilibre entre limitation de la jouissance et inscription symbolique en prenant appui sur les figures d'identifications substitutives rencontrées dans ce véritable "laboratoire" que constitue le groupe des pairs. Il s'agit d'y éprouver de nouvelles formules dans son rapport à l'autre, de se heurter aux limites physiques et psychiques, de trouver de nouveaux investissements affectifs avant de parvenir à se représenter les perspectives d'une appartenance à l'âge adulte. On sait combien peut être difficile et douloureux tout ce travail de ré-élaboration pulsionnel, les drames sur lesquels il ouvre parfois, l'énergie et la force d'invention qu'il est souvent nécessaire de mettre en œuvre avant de trouver une véritable possibilité de résolution. La vie et la poésie d'Arthur Rimbaud sont de parfaits témoignages du tourbillon émotionnel dans lequel est entraîné l'adolescent. Le livre *La guerre des boutons* nous permet d'apercevoir une organisation sociale dans laquelle des temps et des espaces sont ménagés pour que le jeune, au sein du groupe des pairs, rencontre cette "scène transitionnelle" sur laquelle il peut opérer un nouveau nouage entre limitation de la jouissance et inscription symbolique. Nous posons l'hypothèse qu'avec *le déclin social de l'imaginaire paternelle*, ses conséquences sur les structures familiales, *la montée au zénith* d'objets technologiques aux pouvoirs quasi-magiques dans un contexte d'individualisme accru, ce sont aussi ces "scènes transitionnelles" qui se sont raréfiées pour de nombreux adolescents. La combinaison d'un Sur-Moi ayant changé de nature avec un Idéal du Moi ne garantissant plus aussi fortement l'inscription symbolique nous conduit à penser que les jeunes de l'ère Harry Potter sont davantage englués dans des phénomènes cliniques liés à une survivance de l'infantile. C'est pour mieux comprendre les incidences cliniques de ces évolutions touchant à la fois au Sur-Moi et à l'Idéal du Moi freudiens que nous allons ensuite considérer le carrefour structural que constitue la métaphore paternelle.

19. Le registre symbolique et son nouage au registre imaginaire

Nous venons d'évoquer différents éléments théoriques pris dans la littérature pour la jeunesse qui nous amènent à penser que le rapport à la jouissance des jeunes de la société post-moderne serait davantage figé dans des phénomènes relatifs à l'infantile. Par l'usage du terme infantile nous voulons dire que, le Surmoi et l'Idéal du Moi offrant des possibilités différentes d'inscription symbolique, la période adolescente semble ne plus permettre de métaboliser de la même façon le registre pulsionnel. Nous avons précédemment illustré ce mouvement d'adhérence aux mécanismes du stade du miroir en rapportant des extraits de conversations conduites avec des collégiens. Nous avons posé l'hypothèse d'une sorte de fixation de l'économie de la jouissance à un stade antérieur à sa résolution dans l'élaboration

pubertaire. Nous pourrions tout aussi bien évoquer une période adolescente qui ne trouverait pas de conclusion à l'image du personnage de *Tanguy* mis en scène au cinéma (2001). C'est probablement en raison de l'actualité de cette problématique que les médias ont popularisé le terme *adulescent* rendant compte de cet impossible passage entre deux âges. Nous avons décidé d'orienter notre réflexion sur le destin de la pulsion en considérant les toutes premières étapes de l'enfance. C'est pourquoi nous allons maintenant prendre appui sur l'enseignement de Lacan autour de la notion de métaphore paternelle en tant qu'elle est corrélative à la problématique œdipienne.

La métaphore paternelle correspond à cette opération qui permet au sujet de dépasser l'aspiration à la pleine et entière satisfaction de sa jouissance, par un retour à l'unité avec le corps de l'Autre maternel, pour y substituer une autre forme d'investissement. Il est question d'un déplacement entre être soi-même l'objet du désir maternel : le phallus, à une autre forme de dialectique, où il sera question d'avoir ou pas le phallus, ce qui permet de libérer l'enfant de la stricte aliénation au désir de la mère. C'est au père qu'incombe la fonction de venir s'interposer afin de proposer une alternative à cette dérive fusionnelle. C'est dans ce sens que l'on parlera de fonction paternelle dont l'enjeu consiste à rendre possible cet avènement phallique de l'économie pulsionnelle humaine. Il s'agit bien d'une opération de substitution, et c'est le terme métaphore qui rend le plus justement compte de ce changement, de ce transport (sens étymologique de métaphore) vers un nouvel investissement. « *Qu'est-ce que le père ? [...]Le père est une métaphore.*⁴²⁷ ». Toute la complexité dans l'approche de cette notion de métaphore paternelle réside dans le fait qu'il faudra y distinguer ses implications selon trois registres : le réel, le symbolique et l'imaginaire. « *Il y a trois suppositions. La première, ou plutôt l'une, car c'est déjà trop que d'y mettre un ordre, si arbitraire qu'il soit, est qu'il y a : proposition thétique qui n'a de contenu que sa position même – un geste de coupure, sans quoi il n'est rien qu'il y ait. On nommera cela réel ou R. Une autre supposition, dite symbolique ou S, est qu'il y a de la langue, supposition sans laquelle rien, et singulièrement aucune supposition, ne saurait se dire. Une autre supposition enfin est qu'il y a du semblable, où s'institue tout se qui fait lien : c'est l'imaginaire.*⁴²⁸ ». C'est précisément la fonction de la métaphore paternelle que de permettre le nouage entre ces trois registres au niveau intra-subjectif. La primauté du phallus sur les autres investissements archaïques vient inscrire le sujet au champ du symbolique. Le phallus n'est donc pas à entendre dans sa forme physique,

427. LACAN, Les formations de l'inconscient, séminaire du 15/01/58

428. MILNER Jean-Claude, Les noms indistincts, éditions Verdier, 2007, p.9

qui correspondrait alors au pénis, mais plutôt à considérer comme la clef qui ouvre au trésor des signifiants. « *Et même si, originellement, l'élaboration de l'objet phallique se soutient, d'une certaine façon, à partir de la réalité anatomique du pénis, d'emblée chez Freud, il est clair que la fonction attribuée à un tel objet ne peut jamais se ramener à l'occurrence : avoir ou ne pas avoir le pénis. Aussi bien, pour autant que le phallus soit prévalent, il ne l'est que comme référent symbolique.*⁴²⁹ ». Il s'agit donc ici d'articuler trois niveaux d'analyse pour considérer pleinement l'impact sur le psychisme de la métaphore paternelle. Tout d'abord le réel de l'organe sexuel et de la différence anatomique des sexes sont vécus subjectivement par l'enfant sur le plan du manque. Freud décrit de la façon suivante ce processus chez les petits garçons qui s'aperçoivent très tôt que la fille est dépourvue de pénis : « *On sait comment ils réagissent aux premières impressions provoquées par le manque de pénis. Ils nient ce manque et croient voir malgré tout un membre ; ils jettent un voile sur la contradiction entre observation et préjugé, en allant chercher qu'il est encore petit et qu'il grandira sous peu, et ils en arrivent lentement à cette conclusion d'une grande portée affective : auparavant, en tout cas il a bien été là et par la suite il a été enlevé. Le manque de pénis est conçu comme le résultat d'une castration et l'enfant se trouve maintenant en devoir de s'affronter à la relation de la castration avec sa propre personne.*⁴³⁰ ». Cette problématique du manque et de la castration qui opère sur la scène imaginaire va trouver à se résoudre par un appui sur le registre symbolique. « *Autrement dit, la primauté du phallus, en tant qu'objet imaginaire, va jouer un rôle fondamentalement structurant dans la dialectique œdipienne dans la mesure où la dynamique phallique, elle-même, promeut une opération symbolique inaugurale qui se résout avec l'avènement de la métaphore du Nom-du-Père.*⁴³¹ ». C'est donc un véritable réglage entre ces trois registres du réel, de l'imaginaire et du symbolique que va opérer le processus de la métaphore paternelle et c'est aussi ce qui donnera sa conclusion à l'élaboration œdipienne. « *Lacan s'est efforcé de circonscrire cet espace d'intelligibilité de l'Œdipe autour du processus de la métaphore du Nom-du-Père qui articule principalement la fonction phallique à son occurrence corrélative : le complexe de castration.*⁴³² ». La résolution du complexe d'Œdipe se marque par une stabilisation dans la structuration subjective. Les équilibres entre les registres imaginaire et symbolique nous intéressent tout particulièrement car c'est à travers eux que nous pensons trouver les traces les plus significatives des évolutions dans l'économie de la jouissance qui signent les symptômes contemporains. Le

429. DOR Joël, Introduction à la lecture de Lacan, Tome 1, éditions Denoël, 1994, p.93

430. FREUD Sigmund, La vie sexuelle, éditions PUF, 9^{ème} éd. 1999, p.115

431. DOR Joël, Ibid., p.95

432. DOR Joël, Ibid., p.97

complexe d'Œdipe recouvre cette période de l'ajustement entre les dimensions symbolique (qui renvoie à la **fonction phallique**) et imaginaire (qui renvoie au **complexe de castration**). Est-il concevable que les mécanismes œdipiens soient infléchis dans notre contexte post-moderne et en quoi cela pourrait avoir des conséquences sur l'expression des registres imaginaire et symbolique ? Pour approcher une réponse à ces questions, il nous faut prolonger notre réflexion en analysant plus finement le complexe d'Œdipe et son origine dans le stade du miroir.

Lacan distingue trois temps qui jalonnent, de l'âge de 6 mois à 2 ans et demi, le déroulement du stade du miroir. Dans un premier temps, l'enfant est totalement soumis à ses perceptions visuelles et chacune des images qu'il perçoit est considérée isolément comme un bout de réel. Ainsi, son corps propre lui apparaît comme morcelé, sans limite et dans l'indistinction avec le corps de l'autre. L'enfant est immédiatement contaminé par les émotions de ses pairs, pouvant pleurer ou rire comme son semblable dans un rapport de transitivity normale à ce niveau. Ensuite, l'enfant parvient à différencier l'image de l'autre dans le miroir et la réalité du corps de l'autre. Enfin, il prend conscience de sa propre image dans le miroir et y trouve une forme possible à l'expression d'un « je ». *« Le stade du miroir est un drame dont la poussée interne se précipite de l'insuffisance de l'anticipation – et qui pour le sujet, pris au leurre de l'identification spatiale, machine des fantasmes qui se succèdent d'une image morcelée du corps à une forme que nous appellerons orthopédique de sa totalité, – et à l'armature enfin assumée d'une identité aliénante, qui va marquer de sa structure rigide tout son développement mental.⁴³³ »*. L'enfant cherche à occuper une place dans le regard de l'autre pouvant combler son désir. Sur les vestiges de ce rapport, tirés de l'impression d'être le phallus de la mère, va se constituer la base du moi-idéal. Cette identification primordiale repose sur des processus imaginaires dans le sens où elle s'élabore à partir de l'image prise dans le miroir. Le sujet se trouve donc aliéné à ses identifications imaginaires qui lui confèrent son sentiment d'être. Il obtient dans l'image les indices qui structurent son identité sur le principe du même ou de la différence. *« Ce moment où s'achève le stade du miroir inaugure, par l'identification à l'imgo du semblable et le drame de la jalousie primordiale [...], la dialectique qui dès lors lie le « je » à des situations socialement élaborées.⁴³⁴ »*. La reconnaissance de la présence du père considérée maintenant sous l'angle de l'instance tierce qu'elle représente va ouvrir aux tourments de l'impossible à satisfaire le désir de la mère. Un arrêt se marque dans la boucle

433. LACAN Jacques, *Le stade du miroir*, Écrits, éditions Seuil, 1966, p.97

434. LACAN Jacques, *Ibid.*, p.98

imaginaire de la dialectique d'être ou de ne pas être le phallus maternel. Voilà posées les prémisses d'un heurt entre une libido narcissique, toute absorbée dans sa fonction aliénante au « je », et la libido sexuelle mise en forme par la métaphore paternelle. La première marche du complexe d'Œdipe vient d'être gravie. Lacan précise que la relation à l'image spéculaire, mettant clairement en évidence l'assujettissement de l'enfant au registre de l'imaginaire, manifeste aussi « [...] en une situation exemplaire la matrice symbolique où le « je » se précipite en une forme primordiale, avant qu'il ne s'objective dans la dialectique de l'identification à l'autre et que le langage ne lui restitue dans l'universel sa fonction de sujet.⁴³⁵ ». C'est tout ce trajet qui va maintenant se poursuivre à travers le complexe d'Œdipe, limitant progressivement la prévalence des processus imaginaires dans un resserrement symbolique. L'enfant est introduit au registre de la castration par la chute de l'illusion de pouvoir incarner le phallus imaginaire. Dès lors il se trouve confronté à la problématique du manque d'objet dont nous allons essayer de rendre compte des incidences dans le cheminement œdipien.⁴³⁶ Il est nécessaire de considérer que le rapport au manque est ici corrélatif à l'intrusion du père dans le triangle mère-enfant-phallus. En venant rompre le lien qui fixait l'enfant-phallus dans une relation imaginaire au désir de la mère, le père provoque un effet de castration dont les expressions vont être plurielles. Tout d'abord, le père prive la mère de l'objet de satisfaction qu'incarne l'enfant. « *L'expérience analytique nous prouve que le père en tant qu'il prive la mère de l'objet de son désir, nommément l'objet phallique, joue un rôle tout à fait essentiel dans, je ne dirai pas les perversions, mais dans toute névrose, et dans tout le cours, fût-il le plus aisé et le plus normal, du complexe d'Œdipe.*⁴³⁷ ». Ensuite, il interdit à l'enfant la possibilité de jouir de l'absorption dans le désir maternel. Enfin, il introduit l'enfant à la frustration en se présentant comme celui qui bénéficie du privilège de la relation à la mère. « *D'autre part, qu'est-ce qu'il interdit, le père? C'est le point d'où nous sommes partis – il interdit la mère. Comme objet, elle est à lui, elle n'est pas à l'enfant. C'est sur ce plan que s'établit, au moins à une étape, chez le garçon comme chez la fille, cette rivalité avec le père qui à elle seule engendre une agression. Le père frustre bel et bien l'enfant de la mère.*⁴³⁸ ». C'est l'articulation entre ces trois pôles de la privation, de la frustration et du rapport à l'interdit qui vient marquer le terme de la castration symbolique. L'enfant quitte son inscription dans une dialectique de *l'être ou ne pas être* le phallus imaginaire pour accéder à un autre niveau de questionnement qui renouvelle son inscription

435. LACAN Jacques, Ibid., p.94

436. Référence au séminaire IV de LACAN traitant de la relation d'objet, éditions Seuil, 1994

437. LACAN Jacques, Les formations de l'inconscient, séminaire du 22/01/58

438. LACAN Jacques, Ibid., séminaire du 15/01/58

dans le registre symbolique. Ce glissement essentiel le déloge de l'enjeu imaginaire de venir combler le désir de la mère en tant que la mère elle-même lui signifie qu'elle désire quelque-chose du côté du père. Ainsi la relation de la mère à l'enfant se trouve médiatisée par un troisième terme qui échappe à l'expression de sa seule volonté pour prendre valeur de loi du père. « *La liaison étroite de ce renvoi de la mère à une loi qui n'est pas la sienne mais celle d'un Autre, avec le fait que l'objet de son désir est souverainement possédé dans la réalité par ce même Autre à la loi duquel elle renvoie, donne la clef de la relation de l'Œdipe.*⁴³⁹ ». Ainsi donc le rapport au désir de la mère se trouve régulé par la fonction paternelle venant donner consistance à un lieu tiers, qui assure une mise en forme symbolique de la jouissance, l'Autre de la loi. Le Nom-du-Père est le « [...] *signifiant qui dans l'Autre, en tant que lieu du signifiant, est le signifiant de l'Autre en tant que lieu de la loi.*⁴⁴⁰ ». Nous avons dégagé ici deux valeurs du grand Autre associées au Nom-du-Père, l'Autre de la loi et l'Autre du signifiant. Ces deux statuts de l'Autre peuvent être condensés dans une seule formule : *l'Autre de l'Autre*, qui n'aura de cesse d'être remise en cause par Lacan lui-même tout au long de son enseignement.⁴⁴¹ Cependant, cela nous permet d'isoler des points de repères simples liés aux mécanismes œdipiens qui nous serviront ensuite à nous interroger sur ses évolutions éventuelles. Une fois saisie la dimension majeure du Nom-du-Père dans le processus du complexe d'Œdipe, nous pouvons conclure en rappelant l'étape qui en signe à la fois le troisième temps et le déclin. Dès lors qu'il ne s'agit plus pour l'enfant d'être le phallus imaginaire mais plutôt de le récupérer au-delà de la castration symbolique, le jeu des identifications s'ouvre à lui. Ces dernières permettront qu'il se range sous la détermination sociale de son identité sexuelle. Le petit garçon pourra vouloir être comme son père pour retrouver une place auprès d'un substitut maternel et la petite fille pourra vouloir être comme sa mère pour obtenir une compensation à la perte initiale auprès d'une figure paternelle. Au sortir du complexe d'Œdipe, les filles et les garçons se trouvent maintenant entraînés dans la ronde de la métonymie du désir.

Lacan, au début de son enseignement, rend compte du Nom-du-Père comme ce qui permet une mise en forme du réel. Le Nom-du-Père tient à distance l'aspiration à la jouissance-Une qui caractérise l'enlisement du sujet dans un rapport d'étrangeté aux limites de son propre corps. Il prépare la place à un registre symbolique aux vertus organisatrices. Le Nom-du-Père tel qu'il est présenté ainsi s'accorde parfaitement à l'arrière fond culturel d'une

439. LACAN Jacques, Ibid., séminaire du 22/01/58

440. LACAN Jacques, Du traitement possible de la psychose, Écrits, éditions Seuil, p.583

441. Référence au séminaire XVI de LACAN : D'un Autre à l'autre

société rigoureusement structurée autour de la place d'exception faite à l'Imago paternelle soutenue par la loi. Le Nom-du-Père prend valeur d'être le signifiant de l'Autre de l'Autre. C'est tout cet édifice que le dépassement de la société paternaliste est venu bousculer et qui a permis à Lacan de restituer ensuite au Nom-du-Père sa dimension de sinthome. Il nous a averti de la survenue de l'Autre qui n'existe pas. Même si nous pouvons postuler que les mécanismes inhérents au complexe d'Œdipe sont inchangés, il n'en reste pas moins que les retentissements qu'ils trouvent dans notre contexte contemporain sont très différents. Les évolutions que nous avons précédemment décrites sur les instances du Surmoi et de l'Idéal du Moi freudiens peuvent être mises en lien avec l'avènement d'un Autre inconsistant. Nous devons considérer que le Nom-du-Père, en tant que sinthome spécifique à l'époque de Freud, n'était qu'une *père version* liée à la société patriarcale. Il n'est plus garanti aussi fortement par la force de la tradition quand elle jouait son rôle d'organisateur social. Même si l'élaboration œdipienne a toujours pour nous valeur d'invariant dans son principe, le rôle de la métaphore paternelle ne s'impose plus de la même façon. Nous pensons qu'il est contesté de multiples façons. Par exemple par la valeur de jouissance attachée à l'objet *a* qui lui échappe toujours plus dans un monde de consommation et par les effets de la castration symbolique qui s'imposent moins aux sujets dans un contexte de symétrie entre les places. L'opération de la métaphore paternelle se déploie dans une organisation précise du lien social et elle est corrélative à ce que Lacan nommait un type de discours. À l'époque de Freud, la métaphore paternelle rend compte d'une mise en forme de la jouissance soutenue par l'appui sur la position d'exception accordée à la figure du grand Autre. Cet étayage de la jouissance marquée par la prégnance du symbolique (**fonction phallique**) sur l'imaginaire (**complexe de castration**) se trouve remis en cause par *le déclin social de l'Imago paternelle*. Là où la métaphore paternelle se soutenait d'une expression précise du Nom-du-Père, nous assistons aujourd'hui à la pluralisation des Noms-du-Père venant révéler l'effacement d'un modèle organisateur qui donnait ses caractéristiques à l'ordre symbolique. Dans le sillage de Lacan, nous ne pouvons que faire le constat de la progressive déconstruction de la métaphore paternelle : « *Il y a là comme une ironie de l'histoire. Ce qui a marqué le public et est resté inoubliable, c'est la forme linguistique que Lacan a donnée à l'Œdipe freudien : la métaphore paternelle gouvernée par le Nom-du-Père. Et ceci, alors que tout le développement de son enseignement, à partir de la coupure du Séminaire VI, va dans le sens du démantèlement, de la déconstruction de la métaphore paternelle. On peut le préciser en différents points.*

- *Premièrement, on peut déjà remarquer que Lacan n'a mis en avant le Nom-du-Père et*

la métaphore paternelle que pour la montrer défailante dans la psychose.

- *Deuxièmement, il a montré la permanence en tant qu'objet petit a, d'une jouissance qui ne reçoit pas son sens de la métaphore paternelle.*
- *Troisièmement, quand il s'est trouvé excommunié de l'IPA, et qu'il a donc renoncé à son Séminaire « Des Noms-du-Père » pour faire le Séminaire des Quatre concepts, il a mis très clairement en accusation dans ce Séminaire – relisez-le – le désir de Freud, comme asservi à la figure du père.*
- *Quatrièmement, s'agissant de l'Œdipe, il lui a donné le statut d'un mythe qui désigne et voile à la fois la castration, et il a cessé d'en faire une loi. Il en a fait un mythe, c'est-à-dire une histoire imaginaire, organisée, mais imaginaire.*
- *Cinquièmement, la métaphore paternelle écrit d'une certaine façon le rapport sexuel sous la forme de la prévalence virile sur la position féminine maternelle. Ce qu'il a démenti par le théorème « il n'y a pas de rapport sexuel ». Et ce théorème ruine la notion de l'ordre symbolique.*
- *Sixièmement, il a enfin défini le Nom-du-Père comme un sinthome, c'est-à-dire comme un mode de jouir parmi d'autres.*
- *Et je termine par un septième point où j'inscris ce qui est en fait le point premier, le point tournant à partir duquel a commencé la déconstruction du Nom-du-Père comme Autre de l'Autre. Dans le Séminaire III, Les psychoses, Lacan faisait part de cette découverte de la métaphore et de la métonymie, les deux figures de style qui selon Jakobson résument toute la rhétorique. Il a commencé par utiliser la figure de la métaphore. Il s'en est servi, pour formaliser l'Œdipe freudien, dans le Séminaire IV, La relation d'objet. C'est ensuite, seulement, qu'il utilise la seconde figure, la métonymie, pour formaliser le désir. Je dirais qu'il y a là deux termes qui se répondent : la métaphore paternelle et la métonymie désirante. Lacan a d'abord amené la métaphore paternelle et ensuite, d'une façon qui a été moins retentissante, la métonymie désirante.⁴⁴² »*

Nous avons distingué dans les entretiens menés avec certains jeunes des collègues les traces de ce passage de la métaphore paternelle à la métonymie désirante. C'est à dire que dans les propos recueillis, nous avons trouvé peu de références explicites faisant état de

442. MILLER Jacques-Alain, Extrait de la présentation du thème du Congrès de la NLS à Gand (mai 2014), exposé en clôture du XI^e Congrès de la NLS, « Le sujet psychotique à l'époque *Geek* », Athènes, 19 mai 2013

projections claires dans des projets, professionnels ou personnels, qui puissent facilement être mis en lien avec la réalité. Toutes les références pouvant se regrouper sous la bannière de l'idéal du moi ont des allures plutôt allégées. Les effets de la métaphore paternelle, en tant qu'elle peut être reliée à une certaine organisation de l'ordre symbolique autour d'un modèle inscrit dans une transmission intergénérationnelle, laisse souvent la place à la contingence. La contingence rend davantage compte d'un traitement de la jouissance accordé au principe de la métonymie désirante. C'est ce dont témoignent les bricolages construits sur l'usage des gadgets et des produits venant s'inscrire dans une logique propre au plus de jouir que permet de métaboliser l'objet *a*. Nous nous situons ici dans une perspective de fabrique des Noms-du-Père de l'ordre des sinthomes, et donc, de la pluralité des modes de jouir. Enfin, nous avons observé l'indice d'une inflation des processus imaginaires à travers la défiance exprimée par rapport à autrui sous des formes pouvant aller jusqu'à l'agressivité. Avec la montée au *zénith social* de l'objet petit *a*, ce sont toutes les expressions du registre imaginaire qui prennent le pas sur les mises en forme symbolique. Le registre symbolique est « [...] *comme asservi à l'imaginaire, comme en continuité avec lui.* »⁴⁴³ En conséquence, nous constatons une forme du rapport à l'autre qui se rabat sur la rivalité et le conflit. De plus, les entretiens que nous avons menés laissent régulièrement émerger des affects qui traduisent des signes de régressions narcissiques comme tendent à l'illustrer les quelques extraits suivants.

19.1. Conversation : Séance 5 avec Roger du 10 février 2014

Chercheur : en tout cas qu'est-ce qui t'attire dans la classe relais ?

Roger : dans la classe relais, c'est plus, on n'est pas beaucoup dans la classe, on est que huit. Il n'y a que deux enseignants pour huit personnes donc c'est sûr que là c'est plus individuel. Il y a tout le temps une aide derrière soi.

Chercheur : oui donc c'est ça. Que ça soit plus individuel. Que tu sois plus pris en charge. C'est ça l'idée. OK bon bah merci beaucoup Roger.

Roger : de rien.

***Commentaire** :* À l'occasion des derniers mots de cet entretien, Roger évoque clairement son besoin de pouvoir bénéficier d'un accompagnement singulier, sur-mesure, individuel. Pour pouvoir faire inscription dans le lien social, il doit vérifier les signes d'une reconnaissance et d'une prise en compte de sa place parmi les autres. Ainsi, il exprime le

443. MILLER Jacques-Alain et Éric Laurent, L'Autre qui n'existe pas et ses comités d'éthiques, séminaire 96/97, p.5

besoin d'une présence, d'une "aide derrière soi" qui n'est pas sans évoquer la présence de l'Autre maternel. Cela en dit long sur la défiance à priori par rapport à autrui qui paraît potentiellement menaçant tant les repères symboliques sont marqués par une forme de précarité. Nous soulignons ici à la fois la labilité d'une angoisse latente et la fragilité de l'étiayage phallique pour maintenir dans une forme inchangée l'équilibre de l'articulation des registres imaginaire et symbolique que signait la société patriarcale

19.2. Conversation : Séance 2 avec Gérard du 31 mars 2014

Chercheur : tu as beaucoup de peluches. Et c'est toi qui aimes ça les peluche ?

Gérard : c'était quand j'étais petit, j'aimais bien.

Chercheur : mais tu aimes toujours où tu n'aimes plus ?

Gérard : ce que j'aime c'est jouer avec par exemple, faire des parties de foot...

Chercheur : tu fais des parties de foot avec des peluches ?

Gérard : oui, ou sinon je les lance contre un mur.

Chercheur : tu les lances contre un mur, ben dis donc...

Gérard : c'est quand je suis en colère contre eux.

Chercheur : ah...

Gérard : par exemple ma journée s'est mal passée, j'en prends un, des fois je le lance par derrière, et après, ben, c'est tout.

Chercheur : tu te défoules contre tes peluches...

Gérard : on peut dire ça.

Chercheur : c'est tes "souffre-douleur".

Gérard : hum...

Commentaire : Gérard indique ici un besoin de se défouler, d'évacuer un trop de tension qui en passe par des expressions physiques et agressives : le fait de jeter des objets qui occupent une place importante dans son univers affectif. Nous soulignons l'engagement du corps pour traiter l'excédent de jouissance et l'arrière fond régressif qui fait qu'il reste très engagé dans le recours aux objets liés à la part d'infantile en lui.

19.3. Conversation : Séance 1 avec Richard du 20 janvier 2014

Chercheur : Dis-moi est-ce que dans ta vie personnelle, en dehors du collège, ça t'arrive d'avoir ce côté impulsif ? Est-ce que tu as d'autres exemples ?

Richard : mes copains par exemple, ils m'énervent, alors je leur dis des gros mots, je dis :

« tais-toi, c'est énervant... »

Chercheur : Quand tu invites des copains à la maison ou quand tu vas chez eux ?

Richard : non pas quand je vais chez eux, je suis poli quand je vais chez eux. Quand ils sont dehors, ils commencent à me prendre la tête...

Chercheur : alors c'est intéressant ce que tu me dis, est-ce que tu peux me donner un exemple d'embrouilles avec un copain ? Là je suis en train d'essayer de mieux te connaître.

Richard : avec Benoît un jour, je ne sais plus ce qu'il faisait, il remontait le carrelet je crois, je lui disais qu'il n'y avait rien, là il me dit : « si, si si ! Il y a plein de poissons. », après il le remonte et il n'y avait rien, alors je lui dis : « allez tu vois ! » et après je lui ai dit : « tais-toi... »...

***Commentaire** : Lorsque Richard se rend chez ses amis, il lui est plus facile de se contenir si les parents de ceux-ci sont à proximité. Pour pouvoir se maîtriser, Richard a besoin de la présence tangible des garants du cadre symbolique. Une fois à la pêche avec son camarade, de nouveau, les mouvements imaginaires reprennent le dessus et marquent ses réactions. lorsqu'il nous précise : « après je lui ai dit : "tais-toi..." » nous ne pouvons nous empêcher, maintenant que nous le connaissons suffisamment, d'en entendre ici toute la dimension d'euphémisme...*

Ces courtes illustrations prises dans l'ensemble des conversations menées avec les collégiens mettent en relief deux autres expressions symptomatiques que nous associons à l'avènement d'une économie de la jouissance spécifique au contexte social contemporain et à la généralisation du discours capitaliste :

- ✓ la banalisation du recours à l'agressivité dans des conflits à forte coloration imaginaire
- ✓ l'augmentation des signes et des plaintes marquant une forme de régression narcissique

Nous avons choisi pour conclure d'ajouter un dernier témoignage en présentant ci-dessous un extrait d'article de presse intitulé : « *Journal d'un prof débutant : les mains dans le cambouis* ». Il relate les impressions d'une jeune professeure d'histoire et de géographie à l'occasion de sa première rentrée scolaire face à des élèves d'un "collège difficile". « *Ils ont été insupportables. Il règne un brouhaha incessant : ces collégiens ne prennent même pas la peine de chuchoter ! Ils se titillent tout le temps... Ils n'écoutent pas la fin des phrases lorsque je parle et ils mettent le bazar dès que nous attaquons des exercices. Je n'ai obtenu le silence*

que lorsque quelques élèves ont hurlé pour demander à leurs camarades de se taire", confesse l'enseignante, à la fois déçue et honteuse de ne pas avoir su faire régner l'ordre par ses propres moyens. Pourtant, ses collègues lui ont assuré qu'elle avait parfaitement agi : "L'autorégulation, c'est la solution. Tu ne cries surtout pas, tu te tais, tu les regardes et tu attends que les fortes têtes exigent le silence", lui ont-ils certifié.⁴⁴⁴ »

20. Quand l'imaginaire vient tamponner le déni de la castration

Nous allons à présent tenter de préciser notre réflexion sur le lien entre l'émergence du discours capitaliste et la prévalence contemporaine du registre imaginaire. En effet, nous pensons qu'il y a dans l'articulation renouvelées entre les registres imaginaire et symbolique les conditions du déni de la castration. Nous y lisons à la fois une actualisation de la soumission des foules que Freud énonçait dans son étude de la *psychologie collective et analyse du moi* (1921) et la généralisation d'un mouvement de refus de la frustration dans ses formes les plus variées. Ces mouvements sont de nature à éclairer de nombreux faits cliniques qui sont venus donner corps à notre travail.

Toute notre réflexion s'origine du constat fait dans le sillage de Lacan de la montée au zénith de l'objet dit petit *a* qui annonçait l'inflation de l'usage des objets manufacturés dont la société marchande nous abreuve. Ces objets peuvent se ranger sous le terme générique des "lathouses". Nous avons évoqué ailleurs comment la jouissance trouve à se métaboliser soit par le recours aux objets petits *a*, notamment dans la formule du fantasme, soit par la fixation phallique de l'idéal. Ce partage recouvre le destin de la jouissance selon qu'il requiert davantage le registre de l'imaginaire (l'objet *a* et la série des "lathouses") ou qu'il s'étaye du registre symbolique (l'idéal). Chaque sujet normalement névrosé va élaborer sa formule singulière entre les appuis sur chacun des registres qui donnera son propre style au traitement de la jouissance. Le sujet fétichiste nous offre une illustration très utile de cette formation de compromis entre la satisfaction imaginaire et une certaine prise dans le symbolique. Comme nous l'a appris Freud, le fétiche vient remplir une fonction de substitution imaginaire à l'insupportable de la perte de la castration symbolique. *« Je vais certainement en décevoir certains en disant que le fétiche est un substitut du pénis. Je m'empresse donc d'ajouter qu'il ne s'agit pas du substitut de n'importe quel pénis mais d'un certain pénis tout à fait particulier qui a une grande signification pour le début de l'enfance et disparaît ensuite. C'est-à-dire*

444. http://www.lepoint.fr/societe/journal-d-un-prof-debutant-episode-4-les-mains-dans-le-cambouis-10-09-2013-1722876_23.php

qu'il aurait dû être normalement abandonné mais que le fétiche est justement là pour le garantir contre la disparition.⁴⁴⁵ ». Lacan prolongera l'enseignement de Freud en évoquant de la distinction entre le phallus imaginaire, qui mobilise le corps comme l'objet de la satisfaction maternelle, et le phallus symbolique qui procède de la métaphore. Le fétiche implique le refoulement de l'affect au bénéfice du maintien d'une représentation dérivée. Freud nous a apporté une précieuse précision pour qualifier la différence entre le refoulement, qui renvoie à l'éloignement de toute forme de conscience, et la possibilité de conserver dans la réalité un objet substitutif à la menace de castration : « [...]il serait juste de dire en allemand *Verleugnung* (déli).⁴⁴⁶ ». Cela nous permet d'apercevoir un degré intermédiaire entre la capacité d'avènement à la conscience et le refoulement qui signe la mise à l'écart de toute possibilité d'expression symbolique de l'affect impliqué. On pourrait dire trivialement : « C'est là... sans être là... ». C'est en suivant ce fil que le psychanalyste Octave Mannoni trouve un fondement aux croyances les plus irrationnelles qui, sur le divan de l'analyste, s'expriment souvent dans la formule : « Je sais bien... mais quand même... ». Le névrosé utilise : « [...]le mécanisme de la *Verleugnung* à propos d'autres croyances, comme si la *Verleugnung* du phallus maternel dessinait le premier modèle de toutes les répudiations de la réalité, et constituait l'origine de toutes les croyances qui survivent au démenti de l'expérience. Ainsi le fétichisme nous aurait obligés à considérer sous une forme « ahurissante » un ordre de faits qui nous échappent facilement sous des formes familières et banales.⁴⁴⁷ ». L'opération que recouvre la *Verleugnung* ajoute une catégorie au refoulement ou à la forclusion que nous nommons avec le terme pris dans la langue française de *déli*. Les croyances viennent illustrer cette forme de démenti de la réalité qui ne fait pas appel au refoulement puisque quelque chose s'énonce tout de même. L'ethnologie offre de nombreux exemples de croyances qui se perpétuent malgré le démenti trouvé dans l'expérience physique. Ainsi, lorsque les enfants devenus adultes sont eux-mêmes en charge de mystifier leurs fils pour prolonger les rites en usages, ils pourraient en dénoncer la part d'illusion. Pourtant quelque-chose subsiste qui laisse penser que le ressort premier de la croyance vise un intérêt à démentir le fait initial de la castration dans un arrangement symbolique possible. De ce point de vue, le déli permettrait un aménagement de la perte symbolique liée à la castration. Il autoriserait une certaine survivance imaginaire suffisamment bordée pour ne pas en passer par l'abandon du refoulement ou le recours au fétiche. On pourrait objecter que les croyances ne tiennent que par la naïveté de l'esprit en formation du jeune enfant. Pourtant, les adultes font tout pour

445. FREUD Sigmund, *La vie sexuelle*, éditions PUF, 9^{ème} éd. 1999, p.133/134

446. FREUD Sigmund, *Ibid.*, p.134

447. MANNONI Octave, *Clefs pour l'imaginaire ou l'Autre scène*, éditions Seuil, 1969, p.12

maintenir un aspect vraisemblable et cohérent à ces contes, usant de tous les artifices et se déguisant en père Noël si besoin. On est en droit de se demander qui est le plus dupe dans cette affaire, l'enfant à qui l'on présente une histoire dont les apparences sont parfaitement trompeuses ou l'adulte qui éprouve l'impérieuse nécessité de maintenir le mythe ? Il serait probablement plus lucide de reconnaître que nous tenons tout autant que les enfants à la croyance, que ce soit sous la forme banale de la superstition ou plus sophistiquée du mysticisme, car elle permet de loger le déni de la castration. La place faite au démenti est donc présente en chacun d'entre nous et elle nous poussera à faire le pas de côté pour éviter de passer sous l'échelle adossée au mur de la raison cartésienne. C'est ainsi que se maintiennent les croyances dont Mannoni nous a permis d'apercevoir le lien avec le déni : « [...] *la Verleugnung, ici comme chez le fétichiste, fait partie d'un système de protection (je ne dirai pas de défense) contre la castration.*⁴⁴⁸ ». Il s'agit maintenant de s'interroger sur les mécanismes à l'œuvre dans le lien social contemporain dont nous pensons qu'ils ont permis de donner une ampleur inédite aux processus de déni de la castration.

Le déni de la castration tel que nous l'avons défini précédemment correspond à un processus banal et présent à bas seuil chez la plupart des êtres humains. Il donne son origine à cette part d'irrationnel que Mannoni range dans le vaste ensemble des croyances et qui pousse la majorité d'entre nous à prêter attention des phénomènes relevant d'une justification improbable. Ainsi, on retournera le pain posé à l'envers sur la table ou on jettera un œil curieux à notre horoscope malgré une évidente réticence à y accorder crédit. Un des fondements théoriques de notre recherche s'appuie sur l'hypothèse de la promotion d'un lien nouveau et accentué au mécanisme du déni de la castration à l'âge de la post-modernité qui est le nôtre. Nous allons étayer cette proposition à partir de l'étude de la *psychologie des masses* de Freud et du rapport que nous y avons perçu avec l'avènement du discours capitaliste annoncé par Lacan. Freud part d'abord du constat de son accord avec de nombreux points rapportés par le psychologue social Gustave Lebon dans son ouvrage : *Psychologie des foules*. « *Après avoir examiné et analysé les prédispositions, tendances, instincts, mobiles et intentions de l'individu jusque dans ses actions et ses rapports avec ses semblables, la psychologie verrait subitement se dresser devant elle une nouvelle tâche réclamant impérativement une solution. Elle aurait à fournir l'explication de ce fait surprenant que l'individu qu'elle croyait avoir rendu intelligible, se met, dans certaines conditions, à sentir, à penser et à agir d'une manière toute différente de celle à laquelle on pourrait s'attendre, et*

448. MANNONI Octave, Ibid., p.29

que ces conditions sont fournies par son incorporation dans une foule humaine ayant pris le caractère d'une "foule psychologique"⁴⁴⁹ ». C'est l'abandon de l'appui habituel sur le moi qui retient ici l'attention de Freud, comme s'il se dissolvait soudainement dans un moi-collectif. La foule révèle ce qui est le plus spontané et impulsif chez chacun, elle est susceptible de donner libre cours à tous les excès : « *La foule est extraordinairement influençable et crédule, elle est dépourvue de sens critique, l'in vraisemblable n'existe pas pour elle. Elle pense par images qui s'appellent les unes les autres à la faveur de l'association, comme dans les états où l'individu donne libre cours à son imagination, sans qu'une instance rationnelle intervienne pour juger du degré de leur conformité à la réalité.*⁴⁵⁰ ». Freud nous décrit une foule entièrement prise par les mouvements imaginaires dont les individus semblent avoir perdu toute possibilité d'appui sur une mise en forme symbolique des affects les traversant. Elle est livrée à la contingence des mouvements qui l'emportent et unit ses membres dans un grand corps indistinct qui n'est pas sans évoquer l'Autre maternel. Pour la foule comme pour le névrosé décrit par Freud, ce qui devient important, ce n'est pas tant la réalité objective que la réalité psychique. Nous retenons que le sujet humain, placé dans un groupe dans lequel il se reconnaît, est davantage sensible à tous les processus imaginaires. Le lien à l'autre se structure moins de la demande et de la radicale reconnaissance d'altérité qui l'accompagne que d'un fantasme de fusion. Freud s'interroge sur les raisons qui font qu'une foule transforme les êtres humains au point qu'ils paraissent perdre toute capacité de raisonnement et qu'ils soient ainsi dépassés par leurs émotions. Qu'est-ce qui permet à certains groupes d'unir tous ses membres dans un si grand partage affectif marqué par l'imitation et la contagion ? « *En premier lieu, pour que la foule garde sa consistance, il faut bien qu'elle soit maintenue par une force quelconque. Et quelle peut être cette force si ce n'est Éros qui assure l'unité et la cohésion de tout ce qui existe dans ce monde ? En deuxième lieu, lorsque l'individu, englobé par la foule, renonce à ce qui lui est personnel et particulier et se laisse suggestionner par les autres, nous avons l'impression qu'il le fait, parce qu'il éprouve le besoin d'être d'accord avec les autres membres de la foule, plutôt qu'en opposition avec eux ; donc il le fait peut-être « pour l'amour des autres ».*⁴⁵¹ ». Ainsi, si l'on reprend l'enseignement de Freud sous l'éclairage lacanien, on peut à nouveau proposer que la foule offre une modalité de traitement de la jouissance qui s'oriente davantage des processus imaginaires que des processus symboliques. Cela permet d'en saisir les caractéristiques constituées à la fois par la mise en avant des affects et le retrait du discernement personnel. Les grands rassemblements de foules sont donc à observer comme

449. FREUD Sigmund, Essais de psychanalyse, éditions petite bibliothèque Payot, éd. 1976, p.86/87

450. FREUD Sigmund, Ibid., p.93

451. FREUD Sigmund, Ibid., p.101

des sortes de parenthèses dans l'organisation habituelle du lien social qui laissent ressortir des aspects différents de la personnalité humaine. Les fêtes ou carnivals ont d'ailleurs cette fonction explicite d'autoriser une certaine exaltation de nos tendances habituellement contenues dans la vie quotidienne. Freud distingue deux types de liens affectifs qui circulent dans un groupe organisé : celui adressé à la figure du chef, qu'il soit incarné par le commandant comme dans l'armée ou en passe par différentes formes de représentations plus ou moins abstraites d'un Dieu comme dans la religion, et celui qui attache les individus entre-eux. Cette dérivation de la libido de son but sexuel vers ces deux types de liens affectifs est rendue possible par le mécanisme de l'identification. Freud résume le concept de l'identification de la façon suivante : *« premièrement, l'identification constitue la forme la plus primitive de l'attachement affectif à un objet ; deuxièmement, à la suite d'une transformation régressive, elle prend la place d'un attachement libidinal à un objet, et cela par une sorte d'introduction de l'objet dans le moi ; troisièmement, l'identification peut avoir lieu chaque fois qu'une personne se découvre un trait qui lui est commun avec une autre personne, sans que celle-ci soit pour elle un objet de désirs libidineux.⁴⁵² »*. Freud propose que le fonctionnement psychologique d'une foule repose à la fois sur le principe de l'identification entre ses membres et l'incorporation d'un objet venant s'inscrire en place d'idéal. *« On voit que la contribution que nous apportons à l'explication de la structure libidinale d'une foule se réduit à la distinction entre le moi et l'idéal du moi et, consécutivement, à deux variétés d'attaches, l'une représentée par l'identification, l'autre par la substitution d'un objet extérieur à l'idéal du moi.⁴⁵³ »*. On peut désormais admettre, que, dans une foule, la volonté individuelle a disparu pour laisser la place aux exigences d'un chef. Ce meneur vient donner la consistance à l'idéal du moi de tous et y subordonner le moi de chacun. Nous comprenons, en suivant les pas de Freud, que la foule mobilise des réactions particulières chez le sujet. Il nous offre des outils d'analyse en distinguant le mouvement de l'identification propre au moi et celui de la substitution d'un objet à l'idéal du moi. Nous avons retenu de ce développement que lorsque le sujet humain se trouve en groupe, il entretient un rapport à la jouissance qui nous semble davantage marqué par un traitement sur la scène imaginaire que sur le plan symbolique. À l'époque de Freud, les manifestations de la foule correspondaient à des circonstances particulières et relativement peu fréquentes. Notre époque post-moderne est celle de la globalisation et du lien incessant entre tous. Nous vivons dans le village mondial et le rapport à l'intimité est complètement bouleversé par le développement des technologies de

452. FREUD Sigmund, Ibid., p.129

453. FREUD Sigmund, Ibid., p.158

communication. Les réseaux sociaux peuvent être considérés comme une foule virtuelle, agitée par un mouvement incessant et auquel il devient très difficile d'échapper même quand on le souhaiterait tant il sont présents dans la vie de tous les jours. Les jeunes générations qui aiment s'y absorber se trouvent de fait plongées dans un tissu relationnel marqué par la présence des pairs. La ségrégation signe le nouveau régime d'appartenance qui fractionne et souvent fragilise le sentiment d'identité. Et si les phénomènes observés par Freud, qu'il réservait à l'incorporation dans une foule, rencontraient aujourd'hui toutes les conditions pour se généraliser ? Cela revient à interroger à la fois les processus d'identification dans notre environnement symbolique contemporain et la substitution de l'idéal du moi par un objet commun... tout d'abord, il est évident que le formidable essor de notre paysage numérique multiplie à l'infini les possibilités de dégager des traits d'identification pris sur l'image et toutes les formes d'échanges rendues désormais possibles. Ensuite, on peut constater que le maître du discours capitaliste n'a guère rencontré de difficulté à fournir un objet de substitution à l'idéal du moi auquel nous pourrions donner la valeur générique et abstraite du marketing. Ainsi, il a encouragé l'expression de toutes les satisfactions narcissiques et les revendications individuelles orientées vers un même but : atteindre la jouissance par l'usage des objets de consommation. Nous nous retrouvons ici sur le modèle donné par Freud quand il étudie la psychologie des masses, l'idéal du moi est écrasé et le moi inféodé à l'impératif de la jouissance. En généralisant le contexte spécifique à la psychologie des foules, la société contemporaine se distingue donc par une promotion sans égal de tous les mouvements imaginaires. Les phénomènes de déni de la castration qui étaient périphériques dans un société structurée autour de l'imago du maître autoritaire se trouvent encouragés ; l'illusion est soutenue par le maître capitaliste. Les "lathouses" remplissent leur rôle de démenti en suggérant que rien ne peut venir faire frustration à la satisfaction de tous les besoins. Dans une redistribution nouvelle de l'articulation entre les différents registres borroméens, l'imaginaire vient tamponner le déni de la castration et lui donner toute sa place dans une économie psychique redessinée par le discours capitaliste. Nous avons constaté d'emblée que les structures des jeunes rencontrés ne pouvaient pas être évoquées pour éclairer nos observations, notre réflexion s'oriente donc du champ de la névrose. Ainsi, l'opération du Nom-du-père a bien présidé à la mise en place de l'articulation signifiante avec ses effets de division du sujet et d'étayage de la jouissance. Comment dès lors peut-on comprendre l'émergence de tant de manifestations d'un excédent de jouissance qui ne paraît pas pacifiée par une mise en forme phallique ? Les conversations nous ont permis de prélever un important matériel indiquant la présence de revendications narcissiques qui évoquent une forte

adhérence au registre imaginaire. Avec ce constat, c'est la dimension concrète des effets de la castration symbolique qui se trouve interrogée. Le concept de déni de la castration apporte un éclairage utile sur les échanges que nous avons eu avec les collégiens comme tente de l'illustrer la succincte sélection des extraits suivants :

20.1. Conversation : Séance 3 avec Martin du 7 janvier 2014

Martin : sauf que quand j'ai besoin d'un truc, elle le sait, je sais pas pourquoi, je lui ai jamais dit... une fois j'avais besoin d'une Xbox, j'ai dû le marquer je ne sais pas où, sur un cahier, et avant Noël elle m'a acheté la dernière PlayStation 3...

Chercheur : mais dis donc tu as tout toi ? Qu'est-ce qui peut bien te manquer ?

Martin : bah, le comportement à l'école.

Chercheur : c'est le seul truc qui te manque, c'est le comportement... sinon les objets, tu as tous les jeux et...

Martin : oui.

Commentaire : Ce passage évoque la notion de déni de la castration telle qu'Octave Mannoni la présente. Martin ne sait pas pourquoi mais sa mamie, de façon quasi magique, est venue satisfaire son désir de posséder un objet convoité. Au-delà de cet exemple particulier, c'est toute l'économie pulsionnelle de Martin qui est marquée par le débordement des flux imaginaires. Il est tout à fait conscient que son comportement n'est pas celui qui est attendu dans le cadre scolaire mais, c'est plus fort que lui, très fréquemment, il ne parvient pas se contrôler. Rien ne semble pouvoir venir endiguer des expressions de la jouissance qui ne trouvent plus à s'inscrire efficacement selon les modalités symboliques de la société patriarcale. Nous faisons un lien entre les mots de Martin depuis le début de nos rencontres et l'expression : « je le sais bien, mais quand même... » qui vient souligner cette difficulté inhérente à la nature humaine à subordonner le registre imaginaire au registre symbolique. Si cet impossible a toujours fait le propre de la condition du parlêtre, il nous semble néanmoins que nous avançons, grâce à Martin, dans la mise à jour d'un équilibre des forces qui serait spécifique à notre époque post-moderne.

20.2. Conversation : Séance 1 avec Nathan du 13 mai 2014

Chercheur : voilà. Tout ça tu le sais. Et comment ça se fait que des fois, tu n'y arrives pas ?

Nathan : ...

Chercheur : parce que tu le sais bien. Tu pourrais me dire : « oui je ne comprends pas, je sais

pas ce qu'ils me demandent à l'école, je ne vois pas. », mais toi, tu sais tout. Tu sais bien ce que tu as le droit de faire, tu sais bien ce que tu n'as pas le droit de faire. C'est ce que m'apprend notre conversation. Alors comment ça se fait alors que tu sais bien ce qu'il y a le droit de faire, tu sais bien ce qu'il n'y a pas le droit de faire, comment ça se fait que des fois...

Nathan : c'est un peu plus fort que moi je pense.

Chercheur : c'est ça l'idée. Oui oui d'accord...

Nathan : mais j'aimerais bien savoir comment on contrôle ça, parce que sinon je me prends plein d'heures de colle.

Chercheur : complètement. Déjà au primaire, parce que je te connais depuis le primaire.

Nathan : oui.

***Commentaire** : Nathan continue de nous indiquer combien il se trouve débordé par une jouissance qui échappe à la fonction interdictrice du surmoi : « c'est un peu plus fort que moi je pense. » nous dit-il. Bien que l'organisation psychique de Nathan témoigne de la reconnaissance la métaphore paternelle, les équilibres entre les registres, dans leur accrochage borroméen, nous semblent spécifiques à la postmodernité.*

20.3. Conversation : Séance 2 avec Tania du 7 avril 2014

Chercheur : je fume tout le temps. Pas dans le collège, quand je sors je fume, vu que je suis externe, j'ai fait exprès de me mettre externe parce que ça me faisait péter un plomb...

Tania : oui.

Chercheur : de ne pas fumer le midi.

Tania : parce que dans mon ancien collège, c'était facile pour fumer le midi. Ici c'est pas... Et puis même, je n'aime pas la cantine, ce n'est pas... j'aime bien être chez moi tranquille, bon l'année prochaine je ne pourrai plus mais...

Chercheur : oui mais l'année prochaine si ce que tu fais te plaît, peut-être que tu trouveras la compensation ?

Tania : et puis je me dis qu'il n'y aura qu'une semaine sur deux où je mangerai... je mangerai là-bas, et puis je sais très bien qu'à mon avis, je ne vais pas rester toute une journée sans fumer. Déjà ça ne va pas être possible... Enfin, je vais bien m'en sortir...

Chercheur : est-ce que tu as l'intention d'arrêter un jour ?

Tania : oui. Je ne sais pas quand, quand je le sentirais j'arrêterai.

***Commentaire** : Il nous semble que Tania vient donner ici une autre version du déni de*

la castration. Elle ne peut pas se plier aux contraintes que représentent pour elle le fait de ne pas fumer le midi ou d'aller manger à la cantine. C'est plus fort qu'elle, sinon, elle va : "péter un plomb..." Elle exprime la reconnaissance d'une instance tierce à valeur interdictrice, mais cependant, celle-ci ne s'impose pas à elle, ou alors, éventuellement, pour plus tard...

21. Conclusion et perspectives

Au départ de ce travail, il y a une question concernant le comportement des enfants et des adolescents à l'école. En effet, notre fonction de psychologue de l'Éducation Nationale nous permettait de rencontrer de nombreux jeunes qui nous apparaissaient vifs et agréables durant nos conversations, et pourtant, les enseignants nous rapportaient ensuite qu'ils se montraient insupportables en classe, de plus, ils déploraient leurs faibles appétences pour les apprentissages... Comment comprendre une telle différence apparemment liée à la nature de la relation proposée ? Nous avons aussi été touché par les propos de ces professeurs proches de la retraite qui nous signalaient avoir observé un changement dans l'attitude des élèves au fil de leur carrière. Et ce, parfois, dès l'école maternelle : « Ils ne parviennent plus à se mettre en rang, ils n'écoutent plus les histoires jusqu'au bout, ils bougent tout le temps... ». Était-ce l'expression d'une nostalgie face au temps qui passe ? La conséquence d'une baisse de leur propre capacité à supporter le bruit et l'agitation normale avec un groupe d'enfants de l'école primaire ? Et puis, il y a un eu ces plaintes, largement relayées par les médias, à propos de la montée des incivilités ou des actes de violence dans le cadre scolaire. Effectivement, nous avons assisté à l'émergence du décrochage scolaire et constaté l'inquiétude que ce phénomène génère pour le ministère de l'Éducation Nationale. C'est ainsi que de nouveaux dispositifs voient le jour régulièrement comme la toute récente mission de lutte contre le décrochage (MLDS). Parallèlement, les enseignants et les parents nous ont souvent exprimé leur profond désarroi car ils savent pertinemment que la réussite scolaire conditionne fortement l'entrée dans le monde du travail et l'insertion dans la société en général. Cette pression encourage toutes les formes de demandes d'aide et alimente une inflation du recours au médical. L'appel toujours plus pressant aux experts favorise la promotion de formes variées de rééducations et nourrit l'hypothèse de troubles instrumentaux pour expliquer la majorité des difficultés d'apprentissage. Nous avons désiré mieux comprendre ce que recouvrait ce vaste mouvement dont nous avons l'intuition qu'il disait quelque-chose de notre époque. Nos premières lectures ont été dirigées vers le philosophe et historien Marcel Gauchet. Nous avons rapporté son analyse d'un lien social ne se dessinant plus sous le régime de la tradition ou de la modernité mais désormais sous celui de la post-modernité. En nous référant aux travaux de la grande

philosophe Hannah Arendt, nous avons compris que le lien social contemporain, en allégeant l'action des grands organisateurs symboliques pour privilégier les revendications de type narcissique, venait estomper la reconnaissance de l'autorité classique. Or, tout notre système scolaire est bâti sur l'acceptation de la dissymétrie des places entre le maître et les élèves. C'est en suivant ce fil que nous avons tenté de repérer quelques-unes des évolutions susceptibles d'affecter le rapport au monde des jeunes générations. Nous avons observé combien l'histoire de l'éducation des enfants était marquée par des oscillations dans la nature de la reconnaissance que les adultes ont portée à cette période de la vie. Parfois, les enfants étaient élevés dans la soumission totale et le devoir d'incorporer le système de valeurs de la génération de leurs parents, parfois le style éducatif de l'époque leur concédait une marge de liberté et une capacité à apporter une part d'innovation à la culture des aînés. Cependant, jamais cette dimension de liberté ne s'est autant traduite qu'à l'époque actuelle par une réelle possibilité d'indépendance à l'égard de la réalité sociale. Et cette indépendance s'est inscrite dans les différentes déclarations et conventions des droits de l'enfant qui ont été rédigées dans le courant du XX^e siècle. Ainsi, nous avons relevé une forme nouvelle des indications dans la façon d'exercer l'autorité parentale entre les anciennes prescriptions d'ordre éthique et celles d'ordre juridique qui acquièrent un poids inédit. Certains parents en subissent lourdement les conséquences lorsqu'il ne parviennent plus à démêler dans leur fonction éducative ce qui doit être permis au nom de l'égalité des droits et ce qui doit être réprimé parce qu'ils en décident ainsi. On assiste à un mouvement touchant aux formes d'exercice de la parentalité qui accompagne cette perte de la légitimité éducative simplement fondée sur la différence des générations et les obligations morales qu'elle est censée contenir. De cette manière, c'est toute la problématique de la transmission qui se trouve convoquée, tant au niveau familial qu'au niveau scolaire. En outre, le formidable essor des sciences et des techniques a placé sur le devant de la scène une multitude d'objets au service de notre confort matériel ou de notre seul plaisir. Ces objets technologiques, en facilitant et en multipliant nos capacités de relation et de communication modifient le rapport aux connaissances. Il n'est plus autant besoin de mémoriser des éléments de savoir pour les utiliser mais bien davantage de les récupérer et de les déplacer. L'élaboration psychique que réclamait l'appropriation des informations cède la place à une capacité de réaction à un message qui prend progressivement valeur de signal. Le développement des médias comme la télévision, et maintenant internet, fait la part belle aux agents du marketing dont l'objectif avoué est d'obtenir une soumission librement consentie aux exigences du marché. Ainsi, le sujet de la post-modernité est appréhendé comme un consommateur dont il s'agit de combler tous les désirs sans le moindre délai. C'est pourquoi le

rapport au temps nous est apparu parfaitement révélateur d'une des caractéristiques fortes de la société contemporaine. Nous avons vu que ce principe d'anticipation de toute demande, afin d'être le premier à en retirer les bénéfices, provoque chez le sujet un écrasement de la nécessaire obligation à différer pour permettre la construction symbolique. C'est donc le cadre psychique dans lequel s'élabore toute pensée qui est désormais concerné et nous nous sommes interrogés sur les liens qu'il était possible d'apercevoir entre le temps, le langage et le désir. Mais de façon bien plus essentielle encore, nous avons orienté notre recherche sur l'irréductible relation entre les phénomènes sociologiques et leurs traductions au niveau psychologique.

Nous avons donc progressivement resserré nos réflexions théoriques autour de l'enseignement de la psychanalyse pour tenter de répondre à une série de questions concernant ces adolescents pris dans la post-modernité : peut-on toujours parler de structure de personnalité normale ? Quelles perceptions ont-ils des différentes figures des imagos paternelles dans un contexte occidental de généralisation de la symétrie des places ? Quelles modalités vont-ils privilégier dans la mise en forme et l'expression de la jouissance ? Quels rapport vont-ils entretenir avec les objets de la techno-sciences, ces versions modernes des "lathouses" ? De quelles trouvailles vont-ils faire usage pour répondre à la pluralisation des Noms-du-Père ? Comment la jouissance va-t-elle trouver ses modes de distribution particuliers entre les instances du moi-idéal et de l'idéal du moi ? Quelle ligne de force allons-nous repérer pour faire séparation entre le registre imaginaire et le registre symbolique ? Quelle place spécifique accorder au déni de la castration quand l'économie de la jouissance répond au discours capitaliste ? C'est en suivant le fil d'une distinction entre une métabolisation phallique ou "pas-toute phallique" de la jouissance que nous pensons avoir réussi à distinguer des éléments de réponses à toutes ces questions. Dans notre lecture de Lacan au service de notre construction théorique, nous avons associé le père symbolique à l'assomption du phallus ; l'assomption du phallus à la castration symbolique ; la castration symbolique au manque imaginaire et à l'objet réel. L'articulation signifiante, en mettant en jeu l'écart entre S1 et S2, opère un traitement sur la jouissance qui lui attribue sa dimension phallique. Néanmoins, la castration symbolique se paie du prix d'un reste de jouissance qui préside à l'émergence de l'objet petit *a* et lui confère à la fois sa matérialité mais aussi sa substance. Ce reste échappe donc au tout phallique et peut s'inscrire dans ses formes concrètes de substitutions métonymiques, qui renvoient à la matérialité des "lathouses" par exemple, mais, ce plus-de-jouir peut aussi tirer de sa qualité de substance d'autres manières de

s'exprimer : anorexie, angoisse, manifestations corporelles... Nous distinguons donc deux destins à la jouissance-Une : sa mise en forme phallique lui donnant toute sa dimension métaphorique propre au registre symbolique ou alors, son attachement à l'objet *a* ouvrant davantage l'espace de ses variations métonymiques. Nous faisons une différence entre la jouissance-Une dont l'étayage n'a pas été rendu possible en raison de la forclusion du Nom-du-Père et ses deux expressions consécutives à l'assomption du Nom-du-Père. Sa première expression correspond à la jouissance phallique qui se soutient de sa métabolisation dans la chaîne signifiante et sa reprise dans les sublimations de l'idéal du moi. Sa seconde expression correspond à la jouissance "pas-toute phallique" dont l'objet *a* offre le modèle matriciel. Notre étude des propos des adolescents rencontrés nous a permis de repérer un appui de plus en plus prononcé sur les formes d'une jouissance excédent le tout phallique. Peut-être faut-il reconnaître ici le passage de la "métaphore paternelle" à la "métonymie désirante" que Jacques-Alain Miller⁴⁵⁴ évoque lorsqu'il commente l'enseignement de Lacan ? La jouissance "pas-toute phallique" se manifeste de façon privilégiée dans sa fixation aux mouvements narcissiques du moi-idéal. C'est ainsi que nous avons compris toute l'importance du cheminement qui relie le stade du miroir au complexe d'Œdipe dans l'opération complète de la métaphore paternelle. Nous avons considéré le stade du miroir et le complexe d'Œdipe afin de discerner comment les instances du moi-idéal et de l'idéal du moi offraient des points d'appuis aux solutions de traitement de la jouissance. C'est tout le mécanisme de la métaphore paternelle que nous avons interrogé dans ce travail en tâchant d'être attentif à sa complexité. Le père de la castration symbolique est celui de la rupture d'une certaine fascination imaginaire qui pousse le sujet à être l'objet qui comble l'Autre maternel. Il rend possible un dépassement des injonctions à la satisfaction narcissique du moi-idéal. Le père du registre réel se dessine d'après toutes ses représentations dans la réalité du quotidien qui illustrent un savoir-y-faire avec le désir. Il est le support aux identifications possibles venant alimenter les valeurs propres à l'idéal du moi. Nous pensons que le déclin social de l'imgo paternelle concerne davantage les différentes figures du père du registre réel. La conjonction de ce mouvement avec le processus de la montée au zénith social de l'objet petit *a* dans un contexte d'assomption du discours capitaliste a pour conséquence d'encourager les expressions de la jouissance dans une forme accordée aux caractéristiques du stade du miroir. Le registre symbolique est pris dans un rapport dialectique inédit avec le registre imaginaire et cela confère la dimension spécifique aux symptômes contemporains. Les jeunes que nous avons

454. MILLER Jacques-Alain, Extrait de la présentation du thème du Congrès de la NLS à Gand (mai 2014), exposé en clôture du XI^e Congrès de la NLS, « Le sujet psychotique à l'époque *Geek* », Athènes, 19 mai 2013

rencontrés n'ont plus la solution unique et rigide de la métaphore paternelle de la société patriarcale. Ils sont davantage soumis à l'invention pour faire formule et venir endiguer les assauts d'une jouissance "pas-toute phallique" qui exige satisfaction. Le grand Autre du stade du miroir est celui de la toute (im)puissance infantile. Il est supposé détenir le pouvoir de l'extase fusionnelle mais aussi celui de toutes les menaces imaginaires. On a appris que le désir, dans son rapport au fantasme, participe à mettre à jour la formule d'une demande désormais adressée à un grand Autre décomplété (A). La forme de défaillance du registre symbolique dans son nouage au registre imaginaire s'accompagne d'une fixation à un rapport au grand Autre qui est ressenti sur un mode d'allure paranoïaque. La lecture attentive des différentes conversations, notamment celles menées avec Martin, permet de constater la persistance d'une plainte à l'endroit d'un Autre malveillant. C'est ainsi que nous avons dégagé une première expression symptomatique associée à la montée en puissance du discours capitaliste avec la prégnance du sentiment de persécution. En parallèle, la promotion de l'objet dans sa compétition avec l'idéal favorise un mode de traitement de la jouissance échappant aisément au tout phallique. C'est le rapport à une instance faisant tiers qui est fragilisé et le sujet supporte difficilement que ses aspirations narcissiques ne soient pas entièrement satisfaites. C'est ainsi que nous avons relevé dans les propos des adolescents une seconde expression symptomatique particulière avec l'affirmation du sentiment d'être en situation de victime. Le sentiment de persécution répond au trop de consistance d'un Autre dont on ne serait plus protégé par le voile du désir (l'Autre m'en veut) alors que le sentiment d'être victime correspond davantage à l'effet du déni de la castration (je ne suis pas compris mais j'ai pourtant raison). Le déni de la castration nourrit l'attente d'un lien au monde qui serait déterminé par la toute-puissance de la volonté du sujet. Cela s'accompagne de l'inévitable désillusion de ce fantasme de maîtrise totale par toutes les formes de l'échec, notamment scolaire, qui ne manquent pas d'apparaître. Nous avons ainsi noté une troisième expression symptomatique avec la fréquence de traits dépressifs qui émergeaient au fil de nos échanges, soit dans l'aveu d'un mal-être en classe, d'une déception d'être jugé mauvais élève par ses proches, de l'incapacité à trouver le sommeil ou alors dans des moments de pleurs comme Gérard nous a donné à voir. Les changements dans le traitement de la jouissance s'observent dans un équilibre renouvelé entre sa distribution phallique et "pas-toute phallique". Les mouvements échappant à une reprise dans le registre symbolique nous ont permis de remarquer la grande banalisation des réactions d'ordre physique. Les corps s'agitent et les élèves disent quasiment tous trouver les cours trop longs. Ils se plaignent de devoir rester assis tout ce temps. L'instabilité corporelle constitue donc une expression symptomatique

supplémentaire que nous avons largement repérée au fil de nos discussions. C'est dans cette logique que Roger nous a parlé de son goût pour la boxe : « *parce que, je sais pas, ça défoule et quand tu rentres tu es zen, je sais pas, c'est tranquille.* » Une autre conséquence de cette présence importante d'une jouissance non métabolisée par la mise en forme phallique pour les élèves peu à l'aise à l'école consiste dans les différents habillages de l'angoisse. C'est ainsi qu'ils ont évoqué des éprouvés de stress allant parfois jusqu'à se gratter violemment la peau comme le fait souvent Tania. On se souvient aussi du récit de Roger qui s'est littéralement enfui du collège juste après un temps de réunion entre ses parents et l'équipe éducative. Il a opéré un véritable "acting-out", seule solution restant à sa disposition pour venir capitonner la charge d'angoisse accumulée durant ce long échange régi uniquement par la parole. La fixation aux mouvements caractéristiques du stade du miroir encourage le recours à l'agressivité pour régler le rapport aux autres dans une sorte d'éternelle rivalité duelle. La majorité des récits des élèves rencontrés mettent en scène des conflits avec les autres, que ce soit dans l'enceinte du collège ou à l'extérieur. Martin nous a longuement parlé de cette histoire de bagarre avec un enfant plus jeune que lui simplement croisé alors qu'il se promenait en compagnie d'un copain et qui s'est terminé par l'intervention des gendarmes et un échange avec le juge. Richard nous a expliqué comment il "*montait dans les tours*" lors des conflits avec ses professeurs et qu'il se mettait alors à crier ou bien comment il pouvait se disputer violemment avec sa mère, claquer la porte de sa chambre et taper ensuite sur sa console de jeux. Enfin, nous avons noté une persistance des traits propres à l'infantile que nous interprétons comme autant de signes de régressions narcissiques ; Gérard aime jouer avec ses peluches, Nathan ne supporte pas d'avoir des leçons ou Tania ne peut pas imaginer se passer de la présence physique de sa maman... Toutes ces expressions constituent de notre point de vue autant de solutions symptomatiques, prélevées dans une série illimitée d'inventions potentielles, aptes à rendre compte d'une économie de la jouissance qui serait spécifique à la société contemporaine.

Nous voudrions conclure en évoquant à la fois les limites de ce travail mais aussi les perspectives sur lesquelles il ouvre et qui permettraient de le prolonger. Tout d'abord, nous avons été influencé par les conditions administratives auxquelles il a fallu se soumettre pour rendre possible le recueil de données. Nous venions enregistrer des éléments cliniques auprès de collégiens mais, dans une logique de don / contre-don avec l'institution scolaire, il a fallu afficher et tenir un objectif à valeur thérapeutique : nous sommes donc aussi intervenus pour aider des adolescents potentiellement décrocheurs. Les enseignants et l'équipe de direction ont

fortement investi cette dimension du projet. Bien que cela confirme notre constat d'un malaise grandissant dans la relation pédagogique et, même si nous nous sommes efforcés de ne pas réduire notre travail à cet objectif, cet aspect est forcément venu colorer le réel des conversations qui se sont tenues ensuite. Nous pensons qu'il y a là un aspect de subversion de la qualité de nos échanges et du style de nos interventions. Nous n'avons pas réussi à occuper autant que nous l'aurions souhaité une place d'adresse à une parole vraiment authentique car débarrassée d'un préalable trop prononcé. Ensuite, le critère de proposer ce type de travail à des jeunes en difficulté dans leur rôle d'élève repose sur une hypothèse que l'on pourra contester : **"les élèves les plus fragiles avec les semblants scolaires sont ceux qui donnent à percevoir le plus nettement la façon dont ils sont traversés par le registre imaginaire"**. De cette façon, nous supposons faire davantage apparaître ce qui signe les formes caractéristiques des changements psychiques valables pour tous. Ce que nous avons énoncé au cours de ce travail est donc marqué du seau de ce postulat et nous ne pouvons prétendre rendre compte avec assurance de ce que serait "l'adolescent contemporain". De toute manière, aucune généralisation n'est jamais accordée avec l'esprit de la psychanalyse. Celle-ci s'oriente des histoires individuelles et des solutions singulières face au réel de la pulsion auquel condamne l'humaine condition. « *Le « domptage de la pulsion » (en allemand : Bändigung, ou Triebbandigung : plutôt cintrage, forme donnée à...) ne s'obtient pas à force de volontarisme thérapeutique (encore moins éducatif!) ; ou de décision (si apparemment justifiée soit-elle par l'insupportable et la douleur) d'éradiquer les symptômes ; ce que se proposent de faire, pourtant, toutes les solutions (médicales, comportementales) les plus courantes.*⁴⁵⁵ ». C'est pourquoi les incidences de cette recherche ne peuvent s'envisager sous la forme de dispositif ou de méthode à appliquer ; la seule perspective que nous envisageons concerne la façon dont elle pourrait enrichir la réflexion des éducateurs et des enseignants. Ceux-là devront nécessairement partager le souci éthique d'améliorer encore la qualité d'accueil qu'ils offrent aux jeunes les mettant dans un sentiment d'impasse.

Au moment de finir la longue rédaction de ce travail, il faut en retirer les principaux aspects qui ont pris pour nous valeur d'enseignement. Tout d'abord, nous sommes en désaccord avec toute affirmation qui soutiendrait une évolution de structure particulière aux adolescents de la post-modernité. Les éléments que nous avons observés témoignent d'une recherche d'équilibre entre les différents registres du nouage borroméen dans des termes qui restent intelligibles au regard de la découverte freudienne et des précisions lacaniennes. Le

455. BONNAT Jean-Louis, Fondamentaux de la psychanalyse lacanienne, éditions PU Rennes, 2010, p.252

père symbolique est toujours l'opérateur central dans la mise en place de la chaîne signifiante articulée à partir de la valeur inaugurale donnée au phallus par Lacan. Cependant, comme nous en avons fait le constat lors de notre lecture des paroles des collégiens, si ce n'est pas la structure qui porte la marque des mutations observées dans l'ordre symbolique, c'est bien la nature des accordages entre les registres qui nous semble revêtir un caractère spécifique au déclin social de l'imaginaire paternel et à l'assomption du discours capitaliste. Nous pensons avoir mis à jour toute une déclinaison de possibles réponses pour supporter le poids toujours plus lourd du registre imaginaire face au registre symbolique. C'est principalement cette dimension qui nous paraît condenser l'écart entre les effets psychologiques relatifs à la société patriarcale et ceux de la société post-moderne. Notre réflexion nous a conduit en parallèle à constater la forme de carence dans la capacité collective à porter un habillage aux différentes valeurs du grand Autre. Ainsi, nous situons les perspectives de prolongement de la recherche ici entamée sur la voie d'une élucidation des conditions qui puissent faire suppléance à l'évanescence des figures d'adresse aptes à soutenir le désir. Le terme de notre travail s'ouvre sur un vaste espace questionnant les repères d'une éthique de l'altérité et du sujet à l'âge de la post-modernité. Ces repères ont déjà bien été dégagés dans la clinique avec les sujets psychotiques où l'on sait que tout l'effort consiste à vider l'Autre de son envergure menaçante. Cela se formule dans une orientation théorique reposant largement sur la clinique à plusieurs et l'attention à porter aux inventions du sujet. Quel pourrait être l'équivalent pour des adolescents névrotiques mais ne bénéficiant plus du recours imposé de la métaphore paternelle dépliée au rythme de la domination patriarcale ? *« Or, ce qu'on dit du retard ou du refus scolaire peut être étendu à bien d'autres attitudes ou comportements qui font symptôme, pour peu qu'on les analyse de plus près : la turbulence, la distraction, l'insomnie, les phobies, l'incontinence, l'isolement, le laisser-aller, le mutisme, le vol, la violence agie ou la violence subie sans défense, etc. Comment ignorer qu'ils sont bien souvent, d'une manière ou d'une autre, la manifestation d'une difficulté centrale du rapport à la dimension de l'Autre ?⁴⁵⁶ »*. Nous avons souvent constaté les souffrances qui accompagnent les enfants englués dans la spirale des bricolages imaginaires. C'est bien du côté des professionnels en situation de recevoir ces enfants et ces adolescents que pèse la responsabilité de cultiver une intelligence relative aux discours de l'époque. Nous faisons le pari qu'une équipe pédagogique ayant bénéficié de l'éclairage de la psychanalyse dans une logique de complémentarité avec des apports d'autres disciplines des sciences humaines, comme nous avons nous-même tenté de le faire à travers cette thèse, serait mieux armée pour faire trouvaille. Ces professionnels

456. ZENONI Alfredo, L'autre pratique clinique, psychanalyse et institution thérapeutique, Èrès, 2009, p.246

pourraient dès lors traduire dans leur propre champ de compétence des adaptations susceptibles d'offrir les conditions d'une réaffiliation symbolique aux adolescents les plus à la marge. C'est donc en évoquant des perspectives interrogeant le moyen de faire émerger un engagement éthique orienté par la prise en compte du sujet à l'aune de l'enseignement de la psychanalyse que nous suspendons pour l'instant l'élan qui nous a poussé jusque-là...

Saint-Nazaire, le 6 octobre 2014

Serge PITTIGLIO

C/ Bibliographie

ANDRE, Serge. *Lacan : points de repère*. Le bord de l'Eau, 2011. La Muette. ISBN 978-2356870896

ARENDE, Hannah. *La crise de la culture* [1961]. Gallimard, 1989. Folio essais. ISBN 978-2070325030

ASKOFARE, Sidi. *La perversion généralisée*. Disponible sur le web : « w3.erc.univ-tlse2.fr/pdf/La_perversion_generalisee.pdf »

BONNAT, Jean-Louis (sous la direction de). *Autisme et psychose : machine autistique et délire machinique, clinique différentielle des psychoses*. Presses universitaires Rennes, 2008. Clinique psychanalytique et psychopathologie. ISBN 978-2753506510

BONNAT, Jean-Louis (sous la direction de). *Les nouveaux noms de la ségrégation*. In revue : Sériel N°7 éditée après la journée du 15 mars 2008 organisée par l'Université de Nantes, enseignement de recherche de psychologie clinique et pathologique.

BONNAT, Jean-Louis. *Du symptôme à la structure. De Freud à Lacan*. In : JODEAU-BELLE, Lætitia et OTTAVI, Laurent (sous la direction de). *Fondamentaux de la psychanalyse lacanienne : repère épistémologiques, conceptuels et cliniques*, PU Rennes, 2010. Didact psychanalyse. ISBN 978-2753511484

BROUSSE, Marie-Hélène. *Marché commun et ségrégation [1]* in revue : Mental N°13. École de la Cause Freudienne, 2003.

BRUNO, Pierre. *Lacan, passeur de Marx, l'invention du symptôme*. Erès, 2010. Point hors ligne. ISBN 978-2749211879

CHATENAY, Gilles. *Symptôme nous tient*. Cécile Defaut, 2011. Psyché. ISBN 978-2350180984

COTTET, Serge. *Lacan et l'a-Freud*. In revue : La Cause Freudienne N°79. Navarin, 2011. ISN 1240-1684

DEFFIEUX, Jean-Pierre. *Y a-t-il encore des névroses ?* In revue : La lettre mensuelle. École de la Cause Freudienne, décembre 2007.

DELTOMBE, Hélène. *Les enjeux de l'adolescence*. Michèle, 2010. Je est un autre. ISBN 978-2815600033

DESBORDES, Jean-Philippe. *Mon enfant n'est pas un cœur de cible*. Actes sud, 2007. Essais Sciences. ISBN 978-2742771530

DOR, Joël. *Introduction à la lecture de Lacan [Tome 1]*. Denoël, 1994. L'espace Analytique. ISBN 978-2207231029

DOR, Joël. *Introduction à la lecture de Lacan [Tome 2]*. Denoël, 1992. L'espace Analytique. ISBN 978-2207239933

DOR, Joël. *Le père et sa fonction en psychanalyse*. Point hors ligne, 1989. ISBN 2-904821-

DRACH, Marcel. *La forclusion de la castration dans l'économie*. In : BOUKOBZA, Claude (sous la direction de). *La psychanalyse, encore !* Erès, 2006. ISBN 978-2749205649

DUBET, François. *Le déclin de l'institution*. Seuil, 2002. L'épreuve des faits. ISBN 978-2020551632

DUFOUR, Dany-Robert. *L'art de réduire les têtes. Sur ma nouvelle servitude de l'homme à l'ère du capitalisme total*. Denoël, 2003. Médiations. ISBN 978-2207254677

EHRENBERG, Alain. *La fatigue d'être soi. Dépression et société*. Odile Jacob, 2000. Poch Odil Jacob. ISBN 978-2738108593

ELIACHEFF, Caroline et SOULEZ LARIVIERE, Daniel. *Le temps des victimes*. Albin Michel, 2006. Essai doc. ISBN 978-2226175144

ENCREVÉ, Pierre et BRAUDEAU, Michel. *Conversation sur la langue française*. Gallimard, 2007. Blanche. ISBN 978-2070783595

FREUD Sigmund, *Névrose, psychose et perversion*. 11^{ème} éd. PUF, 1999. Bibliothèque de psychanalyse. ISBN 2130452086

FREUD, Sigmund. *Au-delà du principe de plaisir* [1920]. In : *Essais de psychanalyse*. Petite bibliothèque Payot, 1976. ISBN 2-228-30449-2

FREUD, Sigmund. *Cinq psychanalyses* [1909]. 23^{ème} éd. PUF, 2003. ISBN 2 13 045620 0

FREUD, Sigmund. *Contributions à la conception des aphasies* [1891]. PUF, 2009. Bibliothèque de psychanalyse. ISBN 978-2130577904

FREUD, Sigmund. *Correspondance avec le pasteur Pfister* [1909-1939]. Gallimard, 1991. Tel. ISBN 978-2070722938

FREUD, Sigmund. *La vie sexuelle*. 9^{ème} éd. PUF, 1999. Bibliothèque de psychanalyse. ISBN 978-2130447238

FREUD, Sigmund. *Le moi et le ça* [1923]. In : *Essais de psychanalyse*. Petite bibliothèque Payot, 1976. ISBN 2-228-30449-2

FREUD, Sigmund. *Malaise dans la civilisation* [1929]. 9^{ème} éd. PUF, 1983. ISBN 2130381081

FREUD, Sigmund. *Psychologie collective et analyse du moi* [1921]. In : *Essais de psychanalyse*. Petite bibliothèque Payot, 1976. ISBN 2-228-30449-2

GAUCHET Marcel, *Essai de psychologie contemporaine*. In la revue : le débat 1998/2(n°99). Gallimard, novembre 1998. ISSN 0246-2346

GAUTHIER, Jean-Marie et MOUKALOU Roger. *De la guerre des boutons à Harry Potter*. Mardaga, 2007. Psychologie et sciences humaines. ISBN 978-2870099445

GORI, Roland. *La fabrique des imposteurs*. Les liens qui libèrent, 2013. ISBN 979-1020900296

HENRIQUEZ, Eugène. *De la horde à l'État. Essai de psychanalyse du lien social* [1983]. Gallimard, 2003. Folio essais. ISBN 978-2070428304

HENRIQUEZ, Eugène. *Pourquoi la guerre*. In : *Clinique du pouvoir : les figures du maître* [1991]. Erès, 2012. Sociologie clinique. ISBN 978-2749216140

HORACIO ETCHEGOYEN, R. *Fondements de la technique psychanalytique*. Hermann, 2005. Hors collection. ISBN 978-2705665173

LACADEE, Philippe. *L'éveil et l'exil*. Cécile Defaut, 2007. Psyché. ISBN 978-2350180557

LACADEE, Philippe. *La vraie vie à l'école*. Michèle, 2013. Je est un autre. ISBN 978-2815600118

LACADEE, Philippe. *Le malentendu de l'enfant*. Payot Lausanne, 2003. Psyché. ISBN 978-2601033175

LACADEE, Philippe. *Vie éprise de parole*. Michèle, 2013. Je est un autre. ISBN 978-2815600101

LACAN, Jacques. *Autres écrits*. Seuil, 2001. Champ freudien. ISBN 978-2020486477

LACAN, Jacques. *Des noms-du-père*. Seuil, 2005. Champ freudien. ISBN 978-2020796651

LACAN, Jacques. *Écrits*. Seuil, 1966. Champ freudien. ISBN 978-2020027526

LACAN, Jacques. *Le séminaire livre III. Les psychoses* [1955-1956]. Seuil, 1981. Champ freudien. ISBN 978-2020060264

LACAN, Jacques. *Le séminaire livre IV. La relation d'objet* [1956-1957]. Seuil, 1994. Champ freudien. ISBN 978-2020147224

LACAN, Jacques. *Le séminaire livre V. Les formations de l'inconscient* [1957-1958]. Seuil, 1998. Champ freudien. ISBN 978-2020256681

LACAN, Jacques. *Le séminaire livre VI. Le désir et son interprétation* [1958-1959]. De la Martinière, 2013. Champ freudien. ISBN 978-2732460031

LACAN, Jacques. *Le séminaire livre XVI. D'un Autre à l'autre* [1968-1969]. Seuil, 2006. Le séminaire. ISBN 978-2020827058

LACAN, Jacques. *Le séminaire livre XVII. L'envers de la psychanalyse* [1969-1970]. Seuil, 1991. Champ freudien. ISBN 978-2020130448

LACAN, Jacques. *Le séminaire livre XVIII, D'un discours qui ne serait pas du semblant*

[1971]. Seuil, 2006. ISBN 978-2020902199

LACAN, Jacques. *Le séminaire livre XX. Encore* [1972-1973]. Seuil, 1975. Champ freudien. ISBN 978-2020027694

LAGANDRÉ, Cédric. *L'actualité pure, essai sur le temps paralysé*. PUF, 2009. Travaux pratiques. ISBN 978-2130576372

LAPLANCHE, Jean et PONTALIS, Jean-Bernard. *Vocabulaire de la psychanalyse*. PUF, 2007. Quadrige Dicos Poche. ISBN 978-2130560500

LAURENT, Éric. *L'enfant à l'envers des familles*. In : revue la cause freudienne N°65. La Cause Freudienne, mars 2007. ISBN 978-2-905040-56-5

LE GAUFEY, Guy. *L'incomplétude du symbolique : de René Descartes à Jacques Lacan*. E.P.E.L, 2001. Essais. ISBN 978-2908855036

LE GAUFEY, Guy. *Le Pastout de Lacan : consistance logique, conséquences cliniques*. E.P.E.L, 2006. Lacan. ISBN 978-2908855821

LEBRUN, Jean-Pierre. *Fonction maternelle, fonction paternelle*. Fabert, 2011. Temps d'arrêt / Lectures. ISBN 978-2849221723

LEBRUN, Jean-Pierre. *La perversion ordinaire : vivre ensemble sans autrui*. Denoël, 2007. Médiations. ISBN 978-2207259245

LEGENDRE, Pierre. *La fabrique de l'homme occidental*. Mille et une nuits, 2000. La petite collection. ISBN 978-2842050962

LEGENDRE, Pierre. *Les enfants du texte. Leçon 6, étude sur la fonction parentale des États*. Fayard, 1993. ISBN 978-2213027944

LESOURD, Serge. *Comment taire le sujet ? Des discours au parlottes libérales*. Erès, 2006. Humus. ISBN 978-2749205632

LIPOVETSKY, Gilles. *Les temps hypermodernes*. Le Livre de Poche, 2006. Biblio Essais. ISBN 978-2253083818

LYOTARD, Jean-François. *La condition post-moderne : rapport sur le savoir*. De Minuit, 1979. Critique. ISBN 978-2707302762

LYOTARD, Jean-François. *Le post-moderne expliqué aux enfants*. Galilée, 1988. ISBN 2-253-06507-2

MALEVAL, Jean-Claude. *Éléments pour une appréhension clinique de la psychose ordinaire, Séminaire de la Découverte Freudienne 18-19 janvier 2003*. Etudier.com. 06 2012 <<http://www.etudier.com/dissertations/Jean-Claude-Mareval-El%C3%A9ments-De-Psychose/407815.html>>.

MALEVAL, Jean-Claude. *La forclusion du Nom-du-Père. Le concept et sa clinique*. Seuil,

2000. Champ freudien. ISBN 978-2020373777

MANNONI, Octave. *Clefs pour l'imaginaire ou l'Autre scène*. Seuil, 1969.

MILLER, Jacques-Alain et LAURENT, Éric. *L'Autre qui n'existe pas et ses comités d'éthiques*. Séminaire présenté en 1996/1997, non édité.

MILLER, Jacques-Alain. *Biologie lacanienne et événements de corps*. In revue : la cause freudienne N°44. La Cause Freudienne, février 2000. ISBN : 2-905040-31-9

MILLER, Jacques-Alain. *Intuitions milanaises [1] et [2]*. In revue : Mental N°11 et N°12. La Cause Freudienne, 2003.

MILLER, Jacques-Alain. *L'expérience du désir*. In revue : la cause du désir N°86. La Cause Freudienne, mars 2014. ISBN : 978-2-905040-86-2

MILLER, Jacques-Alain. *Les six paradigmes de la jouissance*. In revue : la cause freudienne N°43. La Cause Freudienne, octobre 1999. ISBN : 2-905040-30-0

MILNER, Jean-Claude. *Les noms indistincts*. Verdier, 2007. Verdier Poche. ISBN 978-2864325130

PENA-RUIZ, Henri. *Qu'est-ce que l'école ?* Folio, 2005. Folio actuel. ISBN 978-2070318803

PINELL, Patrice et ZAFIROPOULOS, Markos. *La médicalisation de l'échec scolaire [De la pédopsychiatrie à la psychanalyse infantile]*. In: *Actes de la recherche en sciences sociales*. Vol. 24, novembre 1978. Le déclassé. pp. 23-49.
http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/arss_0335-5322_1978_num_24_1_2614

PROST, Antoine. *Éducation, société et politique*. Seuil, 1997. Points Histoire. ISBN 978-2020314787

RENAUT, Alain. *La libération des enfants*. Hachette, 2003. Pluriel. ISBN 978-2012791190

ROSSETTO, Joseph et TROYON, Philippe. *Jusqu'aux rives du monde. Quelle classe ma classe*. Striana Édition, 2007. ISBN 978-2953006308

ROSSETTO, Joseph. *Une école pour les enfants de Seine-Saint-Denis*. L'Harmattan, 2004. Création/Réel. ISBN 978-2747557689

SAURET, Marie-Jean. *L'effet révolutionnaire du symptôme*. Erès, 2008. Humus. ISBN 978-2749209531

SERRES, Michel. *Petite poucette*. Le Pommier, 2012. Manifestes. ISBN 978-2746506053

SOLER, Colette. *Les affects lacaniens*. PUF, 2011. ISBN 978-2130588320

SPORTES, Morgan. *Tout, tout de suite*. Fayard, 2011. Littérature Française. ISBN 978-2213634340

STEVENS, Alexandre. *Les objets du monde contemporains*. In revue : *la petite girafe* N°28. Agalma, octobre 2008. Institut du Champ Freudien. ISBN/ISSN/EAN 1023-5841

STIEGLER, Bernard et MEIRIEU, Philippe. *L'école, le numérique et la société qui vient*. Mille et une nuits, 2012. Les Petits Libres. ISBN 978-2755506440

STIEGLER, Bernard. *De la misère symbolique : Tome 1. L'époque hyperindustrielle*. Galilée, 2004. Incises. ISBN 978-2718606354

STIEGLER, Bernard. *Politique et industrie de la culture dans les sociétés hyperindustrialisées*. In : SAEZ, Jean-Pierre (sous la direction de). *Culture et société : un lien à recomposer*. De l'Attribut, 2008. Saison Une. ISBN 978-2916002088

WAJCMAN, Gérard. *L'œil absolu*. Denoël, 2010. Médiations. ISBN 978-2207260685

ZAFIROPOULOS, Markos. *Du père mort au déclin du père de famille. Où va la psychanalyse ?* PUF, 2014. ISBN 978-2130624776

ZENONI, Alfredo. *L'autre pratique clinique, psychanalyse et institution thérapeutique*. Erès, 2009. Points hors ligne. ISBN 978-2749210544

ZERBIB, Marc. *La mort du père dans le travail social*. ASH, 2009. Étudiants. ISBN 978-2757302385

D/ Annexes :

Les sélections des conversations, commentaires et classement

1. Sélection des conversations avec Martin

1.1. Séance 1 avec Martin du 11 décembre 2013

Chercheur : je commence l'enregistrement comme ça chez moi je ré-écouterai, parce que grâce à toi je vais apprendre plein de choses. Tu vas m'apprendre plein de choses. Par exemple pourquoi au collège des fois on a des histoires... pourquoi des fois on se fait punir... je compte sur toi, ici, c'est un peu toi mon prof. Tu m'apprends des choses et puis moi j'essaie aussi de t'aider, de voir ce qu'on peut faire pour que le collège ça se passe mieux. Tu es en 5ème Martin, 5ème B, tu as étudié jusqu'à quelle heure ?

Martin : 11 heures 10

Chercheur : parfait, il est 10 heures 39, on a du temps. Alors, on s'est vu tous les deux avec ta maman, je te rappelle un peu ce qu'on s'est dit : on s'est vu parce que, disait ta maman, tu avais besoin, c'est un problème, de te faire remarquer à chaque changement de niveau. C'est à dire du CM2 à la 6ème, ça avait été un peu dur. Tu me diras si je me trompe. Tu as failli redoubler l'année de 6ème. Tu es passé juste en 5ème. Comment ça va les notes là ?

Martin : ça va, j'ai eu un 16.

Chercheur : c'est bien ça. Tu es capable d'avoir des bonnes notes. On a parlé d'Ernest ton frère qui est à l'école XXX, Didier ton frère qui est à l'école XXX, Denise ta sœur... des fois tu te fais remarquer et à la maison c'est pareil... tu as tendance à parler un peu... tes parents sont séparés mais ils s'entendent bien et ton papa tu le vois. Tu as été aidé avec le club "*Coup de pouce*" à l'école primaire mais tu n'as pas eu l'aide du Réseau.

[.../...]

Chercheur : qu'est-ce que tu penses de l'école primaire et qu'est-ce que tu penses du collège ? Qu'est-ce qui est bien et qu'est-ce qui n'est pas bien ?

Martin : au collège, c'est bien parce qu'on a plus de matières et on change tout le temps de prof. En primaire, on change pas de prof et on reste 2 heures, c'est énervant d'avoir le prof 2 heures quand même.

Je note déjà chez Martin la prévalence des mouvements du corps et un rapport aux contraintes particulier avec cette expression de ressentir de l'énervement quand il doit avoir deux heures de cours sans changement de professeur. (référence 3)

[.../...]

Chercheur : tu préfères le collègue ? Comment ça se passait ton école primaire ?

Martin : ça se passait moyennement.

Chercheur : qu'est-ce que tu n'aimais pas ?

Martin : j'aimais pas car les profs, quand il y avait quelque chose de fait, ils ne savaient pas c'était qui et bien ils prenaient tout le temps ceux qui font des bêtises.

Chercheur : hum, hum...

Martin : au début, j'étais tout le temps puni avec mon copain

Chercheur : donc toi à l'école tu es souvent puni, parce-que là tu as 1 heure de colle, au primaire tu étais souvent puni. Tu étais tout le temps puni... et est-ce que tu as une idée de pourquoi tu es puni ?

Martin : j'avoue que l'année dernière j'ai un peu fait des... bêtises. Du coup c'était normal qu'ils me punissent... mais maintenant ils me punissent pour un rien. Des fois, je ramasse... je fais tomber un stylo, je me prends 1 heure de colle. Tout ça parce que c'est moi. Alors qu'il y a des élèves, qui font jamais de bêtises, ils font des bêtises et on leur dit rien. On leur dit juste de se calmer.

Chercheur : tu as l'impression que c'est injuste ?

Martin : ben oui. En plus comme de par hasard c'est toujours tout ceux de ma classe qui font des bêtises alors que des fois on fait rien.

Chercheur : est-ce que tu peux me donner des exemples d'injustices. Tu me dis, l'année dernière je me suis fait punir mais c'était normal, c'était juste, parce que je faisais des bêtises. Cette année, c'est injuste... alors, essaie de m'expliquer ce qui est injuste... des exemples de choses injustes...

Martin : j'avais soufflé parce que quelqu'un me parlait et ça m'énervait, et ma prof elle dit : « tu fais semblant de cracher dans ses cheveux ! », après, elle croyait que je faisais semblant d'avoir mal au poignet, alors je lui disais : « non, j'ai un certificat » elle dit que c'est un faux. Du coup, elle m'a mis 1 heure de colle. C'est Madame B.

Chercheur : elle avait l'impression que tu crachais dans...

Martin : alors que j'avais pas craché. Même l'élève a dit que je lui avais pas craché dessus. Et elle me croit pas.

Martin exprime ici un raisonnement sous-tendu par les mouvements imaginaires. À chaque fois, il calcule son comportement dans un face à face avec l'autre pris dans l'instant.

Il y a ceux qui font des bêtises et ceux qui n'en font presque jamais. Martin ressent comme une injustice que chaque action ne soit pas jugée par les enseignants isolément du reste du comportement. Il ne trouve pas normal que les antécédents d'un élève influencent le jugement du professeur. Ce qui compte à ses yeux ce sont les actes au moment où ils sont commis et le présent est la temporalité qui semble avoir le plus de valeur pour lui. (référence 6)

[.../...]

Chercheur : qu'est-ce que tu penses des profs d'une manière générale ? Tu vois heureusement que c'est secret ce qu'on se dit.

Martin : oui... bah... Il y a des profs qui nous aident alors qu'il y en a disent des trucs tout haut : « tu avais qu'à écouter ! ». Ils nous punissent tout le temps, on dirait qu'ils ne font que ça. Madame N. elle essaie de nous comprendre, elle nous aide, Madame V. aussi, Madame L. elle nous aide aussi, mais il a des profs, non...

Chercheur : qu'est-ce qui pourrait s'améliorer ? Comment il faudrait qu'ils soient les profs ?

Martin : qu'ils arrêtent de punir pour un rien... c'est juste ça.

Chercheur : déjà c'est ça. Et les élèves ? Quel est le comportement que devraient avoir les élèves ? Qu'est-ce qui te paraîtrait normal ?

Martin : être calme en classe et écouter.

Chercheur : alors est-ce que toi c'est ce que tu fais ?

Martin : des fois oui et des fois non

Chercheur : des fois oui et des fois non. Qu'est-ce qui pourrait s'améliorer au collège si on était magiciens tous les 2 et qu'on pouvait changer le collège. Qu'est-ce que tu changerais ?

Martin : je changerais mon comportement.

Il exprime bien l'idée que c'est normal d'être puni lorsqu'on fait des bêtises et semble avoir une certaine possibilité d'intériorisation des interdits dans un processus caractéristique au Surmoi articulé à l'idéal du moi mais les revendications narcissiques finissent par l'emporter et c'est le sentiment d'être agressé par un autre qui le punit qui domine le sentiment de culpabilité. Martin dit vouloir changer son comportement cependant, ses punitions à répétitions semblent indiquer une autre modalité de gestion de la jouissance... Ce premier entretien vient nous rappeler les propos de Jacques-Alain Miller sur le symbolique contemporain : « [...] là où il est vif, là où il est productif, là où il est intense, le symbolique contemporain, là où il concerne le sujet et ses affects, le symbolique contemporain est comme

asservi à l'imaginaire, comme en continuité avec lui. » (« L'Autre qui n'existe pas et ses comités d'éthiques » Éric Laurent et Jacques-Alain Miller, séminaire 1996/1997, p.5). (référence 7)

[.../...]

Chercheur : moi je te connais un peu mieux maintenant. Je ne savais pas qu'une partie de ta famille était voyageuse. Des fois il y a des réflexions sur les gens du voyage. Tu entends parfois ?

Martin : non... oui j'en ai déjà entendu. Mon directeur de primaire il avait dit les gens du voyage ils ne comprennent rien, c'est des mongols...

Chercheur : ça n'a pas dû te plaire ?

Martin : non. Mais mon père il est allé le voir.

Chercheur : qu'est-ce qu'il lui a dit ton père ?

Martin : au début il voulait le frapper mais il ne l'a pas frappé. Du coup il a dit : « tu ne parles pas comme ça. Nous on fait rien. »

Chercheur : il était vexé. Il y a des gens qui pensent que les gens du voyage vivent comme ci ou comme ça. Il y a des vols. Mais toi, tu m'expliques, et je suis d'accord avec toi, que c'est comme chez les sédentaires : il y en a qui font des vols et d'autres qui ne font pas de vols...

Martin : moi j'ai volé une fois. Je me suis fait choper et du coup je suis allé au commissariat. Mais j'ai plus jamais re-volé

Chercheur : qu'est-ce qu'il a dit ton père ?

Martin : déjà je me suis pris une tarte, j'ai été puni pendant au moins 2, 3 mois...

Chercheur : il a essayé de t'apprendre quelque chose...

Martin : il avait dit : « ne vole pas parce que moi je peux t'acheter. »

Martin présente son père comme quelqu'un qui peut aussi facilement envisager la solution du rapport de force en cas de désaccord. Il fait donc référence à un modèle identificatoire qui privilégie une expression de la jouissance du côté du conflit et de l'opposition physique plutôt que de la mise en forme symbolique et du dialogue. On observe probablement les coordonnées d'un style familial ou d'une certaine appartenance culturelle qui peut relativiser le type de réaction de Martin au collègue. Cependant, ce qui retient notre attention c'est davantage la conclusion de cette partie de notre conversation ; Martin a retenu des paroles de son père que l'argument pour lui demander de ne pas voler n'était pas tant la condamnation morale que la possibilité d'obtenir satisfaction autrement : « ne vole pas parce

que moi je peux t'acheter. » Ainsi, Martin a entendu que l'effort qu'il devait fournir, la frustration qu'il devait supporter, ne consiste pas à se priver de la jouissance de l'objet convoité mais plutôt de l'obtenir grâce à l'argent du père. Dans les représentations énoncées ici par Martin, l'imgo paternelle possède le pouvoir sur l'objet désiré et il suffit de lui demander pour l'obtenir. Cela vient colorer d'une façon particulière l'expression de l'interdit donnée par la punition et peut laisser supposer qu'un arrangement avec la loi est quand même possible, tout au moins que le désir ne peut pas rester inassouvi, dans une logique propre au déni de la castration... Enfin, on doit aussi noter la façon dont Martin formule la phrase de son père avec le lapsus sur la fin : « ne vole pas parce que moi je peux t'acheter. » Cette façon de dire renvoie à la fois à une dimension de toute-puissance du père et fixe Martin dans une position d'objet par rapport à l'autre. Cela vient renforcer l'impression que nous laissent les échanges avec Martin d'un rabatement du lien à l'autre sur un rapport duel et l'enjeu d'emprise qui s'en dégage à chaque fois : « qui maîtrise l'autre ? ». (référence 8)

1.2. Séance 2 avec Martin du 18 décembre 2013

La séance débute par le récit d'une dispute qu'il a eu avec un camarade et que Martin avait commencé à me raconter sur le chemin pour venir jusqu'à mon bureau :

Martin : .../... après il m'a poussé et je me suis relevé et je l'ai frappé et je l'ai jeté par terre.

Chercheur : qu'est-ce qui t'arrive dans ces moments là ?

Martin : ben je m'énerve et...

Chercheur : tu n'arrives plus à te contrôler ?

Martin : non...

Chercheur : [mise en place de la séance : ouverture du dossier et inscription de la date et du nom de l'enfant...] je te rappelle ce qu'on disait avec ta maman : tu as toujours le besoin de te faire remarquer, tu es passé juste en 5ème et toi tu dis, tu t'en rends compte, c'est parce que je n'ai pas un bon comportement : « quand je vois quelqu'un dans ma classe qui lance une vanne, je suis obligé de faire un commentaire. Donc je me fais punir souvent » On a parlé de tes frères : Ernest, Didier et ta sœur Denise...

Martin : en parlant de mon frère Ernest, maintenant, je n'en peux plus !

Chercheur : ah ? Pourquoi ?

Martin : il fait que de m'énerver et vu que c'est le plus petit, ils croient tout le temps mon frère mes parents.

Chercheur : je vais noter ça aussi... donc, les problèmes ?

Martin : je me suis battu... j'ai des problèmes en fait c'est quand on m'insulte ou on m'énerve,

je me bats direct, je me défends.

Chercheur : alors qu'est-ce qu'on dit pour t'insulter ou te narguer ? Qu'est-ce qui se passe dans ces moments là ?

Martin : ben en fait, au début on était trois les 3, Julien, moi et Kilian. Et Kilian, je sais plus pourquoi, je crois qu'on lui a craché dessus et quelqu'un lui a dit que c'était moi. Du coup il voulait me re-cracher dessus mais moi je n'ai pas voulu. Après, il m'a mis un coup de pied dans mon plâtre du coup je me suis énervé et je l'ai frappé avec mon plâtre.

Chercheur : et c'est toi qui lui avais craché dessus ou pas ?

Martin : non.

Chercheur : donc il t'a accusé à tort ?

Martin : oui.

Chercheur : est-ce qu'on t'accuse souvent à tort ?

Martin : ça m'arrive. La dernière fois, j'allais manger, je voulais me servir un verre d'eau et j'ai vu il y avait plein de trucs, de la bouffe dans le pichet d'eau, et du coup, la dame elle a dit tout de suite que c'était moi. Et du coup elle voulait écrire sur mon dossier mais moi je n'ai pas voulu, j'ai dit non. Je me suis énervé et après... je sais pas... ils l'ont pas mis dans mon dossier. Alors que même les filles qui étaient avant moi, elles ont dit que ce n'était pas moi, que c'était depuis le premier service alors que moi je passe au 3ème.

Il ressort dès le début de cette seconde séance ce qui pourrait bien devenir le fil rouge de nos conversations : une sorte de répétition s'installe dans les scénarii rapportés par Martin qui fait de l'autre le méchant qui vient le victimiser : c'est son frère à la maison, ce sont ses camarades à l'école ou les personnes chargées des temps éducatifs et évidemment ses professeurs en classe. On note toujours la même plainte qui n'est pas sans évoquer une rivalité imaginaire fixée aux expressions caractéristiques du stade du miroir. Nous remarquons que pour la seconde fois, il est pris dans un conflit où on le soupçonne d'avoir craché, ce qu'il nie avec force. Ce geste retient notre attention par le débordement qu'il vient mettre en scène et qui colle parfaitement avec les moments d'évacuation de trop plein que Martin appellent "ses énervements". (référence 6)

[.../...]

Chercheur : d'accord. Et il y a d'autres situations comme ça où tu as l'impression que tu es une victime finalement ? Qu'on t'accuse à tort pour quelque chose, qu'il y a une erreur ?

Martin : des fois en cours, il y a quelqu'un qui fait quelque chose, et moi, Julien, Brandon, Marouane : « qui c'est qui a fait ça ? C'est entre vous je suis sûr... » et si on se dénonce pas on prend tous les 3 un mot, un truc comme ça.

Chercheur : même si tu n'as rien fait ?

Martin : ...

Chercheur : c'est sur moi que ça retombe...

Martin : hum...

Chercheur : et les autres ?

Martin : bah les autres... des fois il y en a qui disent que c'est lui. Mais ils disent jamais... il y en a une par contre, elle s'appelle Sarah, c'est pas que toute la classe ne l'aime pas mais, elle fait des commentaires ça se fait pas de le dire. Genre : la prof elle me pose une question, et j'arrive pas à répondre, c'était en anglais, et là elle dit : « toute façon on pose une question à Martin, il est incapable » ou des trucs comme ça.

Chercheur : donc elle trouve que tu es incapable ?

Martin : ben oui, alors que je lui fais rien. Après, elle dit on l'embête, alors que c'est elle qui nous embête d'abord et tout, qui nous insulte, elle insulte toute la classe comme ça...

Chercheur : ce qu'elle a dit qui n'était pas sympa c'est de dire que tu étais incapable. Et toi qu'est-ce que ça te fait quand elle te dit ça ?

Martin : ça m'énerve, j'ai tout de suite envie de l'insulter. Des fois je me retiens.

Martin réagit fortement quand on vient toucher son image et mettre en cause ses compétences. Il a retenu le signifiant "incapable" qui atteint son narcissisme et renvoie plutôt au registre du moi-idéal. Tous ses mouvements semblent banals et plutôt normaux pour un enfant qui entre dans l'adolescence, mais ce qui nous alerte ici c'est plutôt la grande vulnérabilité et la difficulté à se contenir comme si les atteintes sur le plan du moi-idéal ne parvenaient pas à être capitonnées par les défenses symboliques auxquelles l'idéal du moi pourrait donner accès, ce qui permettrait à Martin de trouver un apaisement dans des énoncés du type : « de toute façon ce qu'elle dit n'a pas d'importance... ». Martin semble englué dans des assauts imaginaires qui le maintiennent dans un éternel conflit avec l'autre. (référence 6)

[.../...]

Chercheur : alors est-ce que tu arrives à te retenir ?

Martin : des fois. Quand c'est une fille je me retiens mais quand c'est un gars je me retiens pas. En fait, je ne tape pas les filles c'est pour ça.

Chercheur : d'accord... [*en recopiant les mots de l'enfant :*] je me retiens surtout avec les filles. Je ne tape pas les filles...

Martin : parce que mon père il dit qu'il ne faut pas taper les filles...

Chercheur : alors pourquoi il dit ça ?

Martin : je sais pas, il dit parce que les filles, c'est... en fait, je sais pas...

Chercheur : parce que les filles c'est ?

Martin : bah... c'est des filles. Et les les gars, bah, il dit, tu es un gars alors tu te bats avec les gars. Les filles se battent avec les filles. Il dit ça se fait pas de taper une fille.

Chercheur : les gars se battent avec les gars, les filles avec les filles... ton papa lui, il pense que c'est bien de se battre ou pas ?

Martin : non. Il dit quand on t'insulte tu te retiens ou tu vas le dire. Mais si il te frappe et que tu te défends pas, ben... tu te défends. Mon père, en fait, quand on me frappe il veut que je me défende.

Chercheur : mais du coup, toi, quand tu te défends, ça te fait des soucis.

Martin : je comprends les profs que quand on se bat on est puni mais, si c'est lui qui commence à te frapper, on est puni tous les deux. Mais si je me laissais frapper, il aurait pu me faire mal, alors je me suis défendu et j'ai rien eu. J'ai pas eu mal. Sauf qu'il m'avait mis un coup de pied dans mon doigt et du coup j'ai saigné.

Chercheur : ton père donc, il veut que tu te défendes. Mais le collègue lui, il ne veut pas qu'il y ait de bagarre. Donc là, il y a quelque chose à résoudre... tu as un problème là....

Martin : oui, quand on est presque à en venir aux mains ben... soit je le... et pourtant c'est pas la première fois qu'on s'est battu et pourtant à chaque fois on redevient copain. Une fois on était prêt à se battre sauf que j'ai dit stop. Ou une autre fois on était prêt à se battre et je l'ai dit à la dame et la dame elle a dit vous restez chacun de votre côté.

Chercheur : donc il faut trouver le bon équilibre entre ne pas se laisser faire mais pas se battre. Si tu utilises des mots par exemple, si tu dis à quelqu'un : « laisse-moi tranquille », est-ce ça, ça peut marcher plutôt que de te battre ?

Martin : oui... ben oui... mais y a... oui, oui, oui...

Martin est visiblement décontenancé par cet appel à un appui symbolique. Il acquiesce mais semble avoir du mal à saisir en quoi cette proposition pourrait régler les problèmes qu'il rencontre dans son rapport aux autres. Il a bien intériorisé une parole

paternelle qui vient donner consistance à un interdit : "on ne tape pas les filles..." mais cette parole semble reprise dans le mécanisme d'un surmoi plutôt light et aux exigences adaptables. Les mots du père sont compris par Martin dans un énoncé quasi-contradictoire : "on ne doit pas taper mais on peut taper pour se défendre", laissant ici la possibilité de tous les ajustements. Il ne se dégage pas des propos de Martin une élaboration symbolique solide ; il exprime : "on ne tape pas les filles parce que... ce sont des filles." Il ne fait aucune référence claire à un ordre moral ou un choix éthique. Malgré tout, on peut y lire les effets d'une imago paternelle venant soutenir la dimension interdictrice d'un plein accès à la jouissance, mais, une fois de plus, il est difficile de cerner en quoi cette acceptation d'une forme de la castration symbolique est véritablement intériorisée par Martin puis reprise dans un récit organisateur. (référence 8)

[.../...]

Martin : par contre, il y a un truc il ne faut pas que je fasse. Là il y a quelqu'un qui s'appelle Evan, il arrête pas de me faire chier. Et il est plus grand que moi et il arrête pas de m'insulter et tout, mais moi sans le faire exprès, je l'ai dit à mon cousin Lorenzo, et mon cousin il ne rigole pas et tout le monde le connaît, sauf lui, et je sais qu'il va le frapper et j'ai pas envie qu'ils se battent parce que après, il va y avoir des problèmes. Et lui, il va avoir la honte parce que je sais que mon cousin, il est plus fort que lui...

Chercheur : c'est Lorenzo comment ?

Martin : P...

Chercheur : je connais pas.

Martin : c'est le nom de famille de mon père.

Chercheur : d'accord, ah oui, il va falloir qu'on regarde ça tout à l'heure [référence au génogramme réalisé lors de la séance 1]. Alors, est-ce que tu peux dire à Lorenzo : « Lorenzo, lâche l'affaire » comme on dit ?

Martin : moi je préfère que Lorenzo va le voir mais qu'il ne le frappe pas. Qu'il lui dise calme-toi parce que je vais pas rigoler.

Chercheur : tu peux peut-être attendre un peu... C'est Evan comment ?

Martin : L... il me frappe pas mais il m'insulte, pourtant je lui ai rien fait.

Chercheur : il est en quelle classe ?

Martin : 4ème. Evan, ben, je sais qu'il est plus fort que moi.

Chercheur : oui. Et puisqu'il est plus fort que toi...

Martin : je peux pas me défendre. Après, si je balance et tout, je vais me faire traiter de balance je crois.

Chercheur : mais tu m'as dit tout à l'heure que ça te gênait pas ?

Martin : oui mais ça dépend des fois.

Chercheur : alors essaie de m'expliquer ça ?

Martin : en fait Evan, il a les mêmes copains que moi. Et du coup, si je le balance, ça se fait pas. Mais après, ça me gêne pas de le balance, j'ai pas peur de lui en fait.

Les récits de Martin manquent souvent de cohérence et de logique, il peut dire une chose à un moment puis affirmer le contraire quelques instants plus tard. Nous y voyons le reflet d'une forme de précarité symbolique qui ne se soutient pas de véritables repères structurants qui donneraient une véritable consistance logique au contenu de ses propos. On ressent davantage que son discours s'articule autour d'une série d'ajustements dont la mesure est donnée par son intérêt dans la situation évoquée. Il peut dire que ça ne le gêne pas de donner le nom de celui qui l'embête et recalculer sa position quand il s'agit d'Evan. Il dit pouvoir supporter d'être une "balance" mais pas dans le regard de son cercle d'amis. Il évoque son cousin qui pourrait frapper Evan mais craint les représailles possibles car Evan est plus fort que lui. Finalement, on pourrait dire que la forme de ses expressions symboliques est labile et ajustable ce qui confère l'apparence d'un fonctionnement cognitif, si on en juge par la teneur de ses énoncés, aléatoire et imprévisible, chez un enfant visiblement intelligent et vif... Il nous semble qu'on peut condenser l'impression que nous laisse l'entretien avec Martin par l'importance du ressenti dans l'instant pour organiser sa pensée. La temporalité qui semble régler son registre symbolique est apparemment sous l'influence du présent et du court terme. Finalement, on peut résumer ce qui oriente son discours par la formule : « qu'est-ce qui est le mieux pour moi à cet instant précis ? » On ne perçoit pas encore, après avoir relu les contenus des deux premières séances, une sorte de ligne de conduite symbolique qui pourrait marquer une régularité dans la forme de ses propos, infléchir et contredire son seul intérêt du moment, et venir donner corps à une posture marquée par l'idéal. Ce serait le cas si par exemple il nous disait ne jamais "balancer" par principe, quelque soit le camarade concerné. Enfin, la thématique récurrente de ces premières rencontres concerne les relations conflictuelles avec les autres. C'est pourquoi nous apercevons chez Martin un rapport privilégié avec les mouvements du registre imaginaire plutôt que ceux propres au registre symbolique. Nous avons repéré les indications cliniques suivantes pour étayer cette proposition :

- *l'influence de l'immédiateté pour structurer sa pensée*
- *le souci de préserver l'intérêt narcissique au détriment de tout principe qui serait supérieur*
- *la prégnance d'un rapport à l'autre marqué par la rivalité et le conflit (référence 7)*

1.3. Séance 3 avec Martin du 7 janvier 2014

Chercheur : alors dis-moi Martin, je te vois en étude, je suis allé te chercher, j'ai vu la surveillante de l'étude, elle me dit : « Martin il s'agite. » alors, raconte-moi :

Martin : en fait, dans la perm, il y a beaucoup de monde qui s'agite, qui dit des blagues, il y avait Romuald, et lui il est trop marrant, en fait, je ne sais pas si il le fait exprès, quand il parle, il parle bizarre. Et quand il frappe à la porte, il fait : « toc toc toc, bonjour tout le monde ! » *(avec une voix particulière : lente et grave...)* Et ça fait rigoler tout le monde, alors j'ai rigolé, et elle a dit : « change de place ! »

Chercheur : donc on va dire, tu aimes bien rigoler. Tu aimes bien rigoler, mais des fois, à cause de ça...

Martin : je dois changer de place.

Chercheur : à cause de ça, tu dois changer de place. Je reprends un peu mes petites notes, ce qu'on s'est dit les fois précédentes. On avait évoqué le fait que tu te faisais punir, que tu n'avais pas un bon comportement : « dès que je vois quelqu'un dans ma classe qui lance une vanne, je suis obligé de faire un commentaire. », alors est-ce que ces choses-là changent un peu ?

Martin : hier je ne me suis pas du tout fait engueuler. Aujourd'hui en anglais je n'ai pas eu de remarque, et pour l'instant ça se passe bien. Sauf en étude, je me suis juste fait déplacer de place.

Chercheur : alors est-ce que tu as l'impression qu'il y a des choses qui changent en ce moment ? Qu'est-ce qui change ?

Martin : je rigole moins.

Chercheur : et comment ça se fait que tu rigoles moins ?

Martin : Je me dis que si je vais à des rendez-vous comme ça, c'est que je dois changer, je dois le faire.

Chercheur : bah dis donc, tu es fort, parce que tu peux très bien venir en rendez-vous, et ne rien changer dans ton attitude à l'école. C'est pas parce que tu viens ici... C'est à toi de

décider après si ça te motive ou pas.

Martin : si, c'est ce que je me dis.

On remarque que Martin s'oriente à partir de la demande de l'Autre. Il a pris en compte le sens affiché de nos entretiens : "l'aider à avoir un meilleur comportement en classe et au collège de façon générale"... il s'inscrit dans le désir de l'adulte qui est en face de lui. Cette orientation est le signe d'une structure qui s'appuie sur un transfert de type névrotique. Martin manifeste plutôt une attitude qui recherche la reconnaissance et l'approbation de l'autre dans un mouvement de métonymie par rapport à la demande d'amour initiale dont le grand Autre est l'objet. Nous observons là un levier propre à la relation clinique qui vient fixer Martin dans une modalité phallique de traitement de la jouissance. Clairement, Martin a un accès au registre symbolique qui devrait lui autoriser un réglage possible du nouage borroméen avec l'imaginaire et le réel. (référence 1)

[.../...]

Chercheur : l'autre fois tu m'as beaucoup parlé, en fin de séance, d'Ernest (son frère cadet), alors comment ça se passe maintenant avec Ernest ?

Martin : il m'embête toujours...

Chercheur : alors à ce que tu peux me raconter comment il fait pour t'embêter, comment les choses se passent avec lui, le scénario classique ?

Martin : moi j'ai mes affaires, on partage notre chambre parce que ma chambre elle est hyper grande, et du coup je veux bien qu'il vienne avec moi, et vu que j'ai une grosse télé, une console...

Martin a une façon de présenter le partage de la chambre comme si elle lui appartenait naturellement : il dit « ma chambre... ». Il se place dans la position de celui qui consent à en partager l'usage avec son jeune frère. C'est lui qui fait la loi et qui décide de qui est légitime à bénéficier du lieu de vie et de l'intimité que représente la chambre de l'enfant. On ne peut s'empêcher d'apercevoir ici une dérive subjective du côté de la toute-puissance infantile qui renvoie à la rivalité fraternelle. La prévalence des mouvements imaginaires ne paraît pas véritablement régulée par l'intériorisation des interdits parentaux consécutifs à l'installation de l'instance surmoïque. (référence 8)

[.../...]

Chercheur : tu as tout ça dans ta chambre ?

Martin : oui.

Chercheur : tu peux regarder la télé comme tu veux, ou ce n'est que les DVD ?

Martin : non je peux regarder la télé comme je veux, les DVD...

Chercheur : et le soir tu la regardes tard ou tes parents viennent contrôler que tu l'éteins de bonne heure ?

Martin : je l'éteins vers neuf heures et demi, dix heures...

Chercheur : et qu'est-ce que tu regardes jusqu'à neuf heures et demi, dix heures...

Martin : des fois je regarde un film d'action. Où je regarde des films. Autrement des fois je joue un peu à la console.

Chercheur : même quand il y a école le lendemain ?

Martin : mais par contre il ne faut pas que je me couche trop tard.

Chercheur : qu'est-ce qu'ils disent tes parents ?

Martin : ils disent à dix heures, tu te couches, et je me couche.

Ici, on peut parler à nouveau de Surmoi light ; la parole des parents est entendue et reprise dans le discours de Martin mais il lui reste une large possibilité d'ajustements. Finalement, on ne sait pas bien si il va se coucher en respectant la consigne parentale ou plutôt si c'est lui qui décide d'aller se coucher... quand il dit : « mais par contre il ne faut pas que je me couche trop tard. », on ne repère pas en quoi cette consigne lui vient de l'extérieur. Martin n'évoque pas clairement la reconnaissance d'une place d'exception. (référence 2)

[.../...]

Chercheur : alors avec Ernest, alors ?

Martin : bah, en fait, je sais pas pourquoi, vu que je suis le plus grand, on me donne plus d'argent, mais des fois je lui donne de l'argent, et en fait, lui, il a l'impression qu'on l'oublie mais on l'oublie pas. Il ne comprend pas que quand on a un cadeau, c'est pour moi et lui. C'est pour moi et lui, je sais pas mais, il est jaloux en fait, de ce que j'ai...

Chercheur : il est jaloux de toi ? Alors est-ce que tu peux me donner un exemple ? Comment tu as fait pour comprendre qu'il était jaloux ? Est-ce que tu as un exemple ?

Martin : il a dit à ma mère, j'en ai marre que mes frères ils ont toujours tout. Et ma mère elle

a dit : « mais de quoi ? » et là il a dit : « mais Martin il a des sous, il peut s'acheter des trucs, il a le droit de sortir... ». Mais en fait il ne comprend pas, parce que, mon petit frère, il n'a pas le droit de sortir parce que, en fait, il est trop jeune. Il a juste le droit de sortir avec moi, au parc.

Chercheur : hum...

Martin : et ma mère du coup elle a dit : « quand tu seras en sixième, tu auras le droit de sortir mais avec ton frère et tu auras un téléphone ». En fait mon petit frère, il a un téléphone, mais je ne sais pas il en a fait quoi... je crois il ne s'en sert pas...

Chercheur : et toi tu as un téléphone ?

Martin : oui. Et du coup, bah, mon frère il est jaloux. Je peux sortir et des trucs comme ça...

Les énoncés de Martin ont souvent cette forme d'ambiguïté qui permet de lui attribuer des décisions qui, dans l'usage habituel, reviennent aux parents : « je lui donne de l'argent... » « quand on a un cadeau, c'est pour moi et lui. » Outre que c'est lui qui semble décider pour qui est le cadeau, nous soulignons que l'ordre ici a quasiment une valeur de lapsus, c'est pour Martin en premier et pour son frère ensuite, on a envie d'ajouter : « s'il en reste... ». Enfin, la jalousie attribuée au frère sonne fortement dans ses dimensions projectives et transitives : Martin, dont les propos depuis notre premier entretien sont très marqués par des processus impliquant la rivalité et la conflictualité, fait un usage récurrent du signifiant "jaloux" quand il parle de son frère. Nous retenons qu'il est question de quelqu'un qui est jaloux... (référence 7)

[.../...]

Chercheur : il voudrait faire comme toi ?

Martin : ma mère l'a dit « tu ne comprends pas, avant il était comme toi. » Avant, je n'avais pas le droit de sortir quand je n'étais pas au collège. Un tout petit peu, mais pas comme ça, ma mère, carrément, elle m'accompagnait à l'école. Parce qu'elle avait peur. Elle avait peur qu'il m'arrive un truc.

Chercheur : et maintenant ? Tu crois que ta mère a toujours peur ?

Martin : non, bah, des fois elle a peur alors du coup elle m'appelle. Elle m'appelle toutes les deux heures, ou les une heure...

Chercheur : encore aujourd'hui, elle t'appelle sur ton téléphone ?

Martin : oui pour savoir s'il m'est rien arrivé.

Chercheur : tous les jours, ou de temps en temps ?

Martin : bah, quand je sors.

Chercheur : tous les jours ?

Martin : je sors pas quand j'ai de l'école. Bah, si, j'ai le droit de sortir mais j'ai pas envie, si ça se trouve il n'y a rien à faire. Le week-end en fait je sors.

Chercheur : et quand tu sors le week-end c'est là qu'elle t'appelle ?

Martin : en fait elle m'appelle... je sors, il est deux heures, elle m'appelle à quatre heures et demi pour me dire que je rentre à cinq heures ou six heures... après elle m'appelle à cinq heures et demi pour me dire : « t'es où ? Parce qu'il est bientôt tard. » je lui dis : « je ne suis pas loin ». Et du coup elle me dit : « tu rentres à six heures ! ». Et avant qu'il fasse nuit, parce qu'en fait elle a peur...

Chercheur : et toi tu le fais !

Martin : oui oui je le fais. Autrement après mon père va m'engueuler.

Chercheur : alors ton père justement, comment ça se passe avec lui alors ?

Martin : bien. Mais en fait c'est sur les sorties aussi...

Chercheur : alors qu'est-ce qu'il dit lui ?

Martin : mon père quand il était petit, il avait le droit de sortir, parce qu'ils habitaient tous dans un camping, et du coup ils sortaient tous, et mon père il a eu des trucs il avait peur quand il sortait. Il y avait quelqu'un, il voulait attraper son frère et le kidnapper. Du coup mon père il a couru tellement vite avec son frère, qu'ils ont réussi à revenir, ils ont été voir une dame, et la dame elle les a sauvés avec un fusil. Et du coup mon père il a peur que ça m'arrive des trucs comme ça.

Chercheur : d'accord.

Martin : je lui dis, mais ne t'inquiète pas, j'ai un téléphone, s'il m'arrive un truc je te le dis. Mais je sais pas...

Chercheur : donc, maintenant il a peur pour toi...

Martin : la preuve, quand je sors et que c'est mon père qui me dit oui, il faut tout le temps qu'il y ait mon cousin qui soit là. Il ne veut pas que je sorte tout seul en fait.

Chercheur : d'accord.

Martin : il dit qu'il n'y a rien à faire tout seul.

Chercheur : ta mère elle te laisse sortir tout seul, mais ton père lui...

Martin : non.

Martin fait état d'un impossible à élaborer la séparation qui ne serait pas tant de son fait que de la volonté de ses parents et de leur crainte qu'il lui arrive quelque chose de mal.

Le téléphone portable permet de vérifier la permanence du lien et vient répondre à l'angoisse que semble susciter l'extérieur. Le souvenir repris de la parole du père souligne le danger que représente l'exploration du monde et la référence au fusil en situe la gravité du côté de la vie ou de la mort. La solitude est présentée comme un état inutile dans la formule très lourde de sens reprise par Martin : « il dit qu'il n'y a rien à faire tout seul. » qui peut s'entendre comme une obligation à la présence physique de l'autre pour exister, pour "être". Cela n'est pas sans nous évoquer une oscillation propre au stade du miroir qui sépare les valeurs du phallus imaginaire au phallus symbolique : d'un côté la présence au corps comme objet de satisfaction du grand Autre maternel et de l'autre ses substituts symboliques qui viennent signer l'absence, le vide et la séparation. C'est tout le mouvement du Moi-idéal à l'idéal du moi qui nous paraît marqué par une sorte d'adhérence qui en efface les limites dans une forme de plus en plus indistincte. (référence 6)

[.../...]

Chercheur : et tu le vois comment ton père ? Tous les week-ends ?

Martin : en fait, il vient presque tout le temps.

Chercheur : il vient chez ta maman ?

Martin : ma maman elle veut bien en fait, elle dit c'est juste un problème de couple, mais après ils s'entendent bien...

Chercheur : donc ton papa et ta maman, ils sont souvent ensemble finalement si je comprends bien... et tu as l'impression que ta maman, elle te laisse plus facilement sortir, et ton papa lui, il a besoin de vérifier où tu es ?

Martin : en fait des fois c'est le contraire.

Chercheur : comment tu décrirais les parents, vas-y...

Martin : en fait, ils ne sont jamais d'accord. Mais ils s'entendent bien. Quand ma mère veut que je sorte, mon père il ne veut pas. Quand mon père il veut que je sorte, c'est ma mère qui ne veut pas. Autrement, ils sont d'accord tous les deux... oui ils sont d'accord tous les deux... autrement des fois je suis puni, c'est ma mère qui m'a puni, et mon père veut que je sorte. Si je suis puni et que c'est mon père qui m'a puni, c'est ma mère qui veut que je sorte. C'est bizarre. En fait, je sors presque tout le temps, mais il y a des fois... je sais pas...

Il ressort des propos de Martin une impression de réglage sans référence autre que le bon vouloir de l'interlocuteur qui est sollicité. Les décisions parentales sont présentées dans

une forme où domine l'apparence de l'aléatoire et de l'incident. On assiste à la victoire de l'immanent sur le transcendant. Bien qu'étant reconnus comme pouvant l'un ou l'autre assumer les fonctions paternelle et maternelle, les parents de Martin sont aussi présentés comme n'ayant pas le souci d'accorder leurs décisions. Ainsi, on ne distingue pas ce qui pourrait faire consister une instance tierce venant garantir la reconnaissance d'une loi dépassant la seule appréciation personnelle. Dans ce passage de l'entretien avec Martin, nous assistons à une nouvelle variation, impliquant cette fois-ci ses parents, autour du thème de l'évanescence de la place d'exception. Nous sommes peut-être ici au-delà du déclin social de l'imgo paternelle et c'est plus certainement sa carence qu'il convient d'évoquer désormais... (référence 2)

[.../...]

Martin : quand je suis en vacances, je vais chez ma mamie, et ma mamie elle habite dans un quartier et tous mes potes ils habitent juste à côté. On fait des sorties, on va au bois Joualand, on va à La Baule en vélo pour aller à la piscine, au gymnase. On va partout...

Chercheur : c'est intéressant...

[.../...]

Martin : sauf que quand j'ai besoin d'un truc, elle le sait, je sais pas pourquoi, je lui ai jamais dit... une fois j'avais besoin d'une Xbox, j'ai dû le marquer je ne sais pas où, sur un cahier, et avant Noël elle m'a acheté la dernière PlayStation 3...

Chercheur : mais dis donc tu as tout toi ? Qu'est-ce qui peut bien te manquer ?

Martin : bah, le comportement à l'école.

Chercheur : c'est le seul truc qui te manque, c'est le comportement... sinon les objets, tu as tous les jeux et...

Martin : oui.

Ce passage nous rappelle la notion de déni de la castration telle qu'Octave Mannoni la présente. Martin ne sait pas pourquoi mais sa mamie, de façon quasi magique, est venue satisfaire son désir de posséder un objet convoité. Au-delà de cet exemple particulier, c'est toute l'économie pulsionnelle de Martin qui est marquée par le débordement des flux imaginaires. Il est tout à fait conscient que son comportement n'est pas celui qui est attendu dans le cadre scolaire mais, c'est plus fort que lui, très fréquemment, il ne parvient pas se

contrôler. Rien ne semble pouvoir venir endiguer des expressions de la jouissance qui ne trouvent plus à s'inscrire efficacement selon les modalités symboliques de la société patriarcale. Nous faisons un lien entre les mots de Martin depuis le début de nos rencontres et l'expression : « je le sais bien, mais quand même... » qui vient souligner cette difficulté inhérente à la nature humaine à subordonner le registre imaginaire au registre symbolique. Si cet impossible a toujours fait le propre de la condition du parlêtre, il nous semble néanmoins que nous avançons, grâce à Martin, dans la mise à jour d'un équilibre des forces qui serait spécifique à notre époque post-moderne. (référence 8)

1.4. Séance 4 avec Martin du 16 janvier 2014

[.../...]

Chercheur : et à la maison comment ça va ?

Martin : bien, j'ai été au sport hier. Et du coup c'est bien, vu que j'ai tout rattrapé au sport, je suis inscrit au challenge 44 de boxe et je vais pouvoir faire les championnats régionaux et tout.

Chercheur : ça c'est drôlement chouette dis donc. C'est quoi les championnats régionaux ?

Martin : je dois me battre contre plein de clubs. Et si je réussis, j'ai la plus grosse médaille. Et après, comment dire ?... J'aurai des médailles. Et je serai connu dans tous les clubs.

Chercheur : donc le but c'est d'avoir des médailles. Et tu m'as dit, la plus grosse médaille. Et qu'est-ce qu'il faut faire, c'est des combats de boxe, et comment ça se passe les combats de boxe ?

Martin : bien, je m'en sors, il y en a qui sont forts, ils se battent par deux...

Chercheur : là tu n'as pas peur ?

Martin : c'est pour ça qu'il m'inscrit. Parce que je mets bien ma garde, et quand je prends un coup je suis pas comme ça à avoir mal... quand je prends un coup, je dis rien. On dirait même que je n'ai pas mal, je me suis pris un coup sur le nez, je saignais, je n'avais même pas vu. Et vu que je sens pas trop les coups, et que je suis rapide et tout, il m'a inscrit....

Les propos de Martin semblent ici bien correspondre à ceux d'un jeune garçon qui se trouve en fin de période de latence. Il trouve un point d'identification dans la pratique du sport paternel et se rassure narcissiquement sur le sentiment de limite et de perte imaginaire consécutif au deuil de la castration symbolique en investissant des substituts métaphoriques

accordés aux conditions de son univers culturel : avoir la plus grosse médaille, ne pas craindre les coups, ne pas avoir mal... (référence 1)

[.../...]

Martin : mon frère, il a le ????, parce qu'il est né en 2003 il peut pas les faire et en plus je suis plus fort que lui...

Chercheur : alors qu'est-ce qu'il avait ton frère le ????

Martin : normalement on devait être nous deux inscrits. Mais lui, il est né en 2002...

Chercheur : alors qu'est-ce qu'il avait ton frère, tu as dit, il avait la haine ?

Martin : non, il avait le *seun*...

Chercheur : c'est quoi ça ? C'est un mot que je ne connais pas.

Martin : ça veut dire être dégoûté.

Chercheur : alors comment tu dis ? Il avait le...

Martin : *seun*... on dit ça dans nos quartiers.

Chercheur : et ça vient d'où ce mot là ?

Martin : je ne sais pas.

Chercheur : il y a d'autres mots comme ça que vous utilisez ?

Martin : quand quelqu'un t'énervé tu lui dis *raf*... ça veut dire rien à foutre. Autrement, quand tu veux dire qu'il t'embête, tu dis... je ne sais plus c'est quoi.... *vtv* : vis ta vie !

Chercheur : vis ta vie... *vtv*... *raf*, rien à foutre...

Martin : il y en a plein d'autres, *osef*... on s'en fout...

Chercheur : on s'en fout. *Osef*... en fait, c'est les premières lettres qu'on prend ?

Martin : oui. O comme on, S comme s'en et F comme on s'en fout ou fout...

Une fois encore, on remarque un mouvement banal à l'entrée dans la période adolescente qui consiste à prendre appui sur le langage d'une manière qui soit propre à sa génération et qui ait valeur de différence avec les aînés. On peut juste noter que le rapport au code symbolique utilise la simplification des signifiants dans un style qui évoque les minis textes adressés par le téléphone (Short Message Service : SMS ou texto). (référence 1)

[.../...]

Chercheur : et tes frangins alors, parce que tu m'as raconté à un moment que c'était

compliqué...

Martin : ça va, mais c'est Ernest...

Chercheur : Ernest, tu m'as beaucoup parlé d'Ernest les fois précédentes.

Martin : mais là Ernest il s'est calmé. Il y a des fois il fait le malin avec moi. Du coup j'aime pas, soit je lui fais rien, et pour me faire chier, je sais pas, il arrive à faire exprès de pleurer, il va le dire à ma mère, alors je lui dis viens, on met nos gants de boxe et tout... et après je dis à mon père : « papa tu veux pas qu'on te montre comment on fait de la boxe ? » mon père il fait l'arbitre, et quand on commence à se frapper il nous sépare.

Chercheur : oui.

Martin : et du coup on se fait des matchs de boxe.

Chercheur : et alors ?

Martin : bah je l'éclate...

Chercheur : tu es plus fort que lui à la boxe, et qu'est-ce qu'il dit ? Là, il se met à pleurer encore...

Martin : il fait le *rageux*...

Chercheur : *rageux*...

Martin : du coup après il veut me frapper, et du coup après on se frappe pour de vrai. Avec des gants de boxe...

Chercheur : et qu'est-ce qu'il dit ton père ?

Martin : il regarde, et quand on se fait mal, il dit c'est tant pis pour vous. Vous n'avez qu'à pas faire ça.

Chercheur : il vous surveille, je vous laisse faire, pour que vous appreniez un peu par vous-même, c'est ça l'idée ?

Martin : hum...

Martin décrit une scène où le père est appelé pour organiser les relations entre les frères. Il est intéressant de noter la succession des étapes évoquées : tout d'abord, son frère simule un état de victime et va se plaindre à sa mère, puis le père est sollicité pour faire l'arbitre. Sous le regard du père, Martin "éclate" son rival mais "le meurtre" ne semble pas si complet puisque ensuite, le frère devenu "rageux", il parvient à se défendre et les protagonistes du conflit se font mal mutuellement. On a l'impression que Martin fait usage de l'imaginaire paternelle (il se sert du Nom-du-père) dans une formule susceptible de pacifier les relations à son frère. Le père est présent, il regarde et commente, il n'interdit pas vraiment et renvoie les enfants à leur responsabilité : « il regarde, et quand on se fait mal, il dit c'est tant

pis pour vous. Vous n'avez qu'à pas faire ça. ». Les propos de Martin évoquent une étrange inversion de polarité entre le père et le fils, ils laissent l'impression que c'est lui qui vient prélever auprès de son père une possibilité de réglage du conflit imaginaire fraternel... une fois de plus, on ne trouve pas trace dans les mots de Martin d'une imposition qui vienne clairement faire barrage à l'expression de ses tendances agressives. Il doit trouver seul une formule capable de métaboliser son débordement imaginaire. Nous pouvons entendre son récit comme une formation de compromis entre une certaine expression de sa propre jouissance et un appel à un grand Autre occupant une place d'exception dans une véritable relation devenue consistante. (référence 5)

[.../...]

Martin : tout à l'heure avec mon copain S. on a bien rigolé aussi, mais tout le monde a rigolé, parce qu'en fait... en plus le pauvre il avait rien fait pour une fois, il était comme ça, il a tourné un peu sa tête, du coup la prof elle a cru qu'il avait parlé. La prof elle dit : « S. arrête de parler ! ». Lui il fait : « mais je n'ai pas parlé ! », Du coup lui il a pété un plomb. Elle était en train de s'énerver. En plus c'est vrai, il y avait des gens ils le défendaient, et elle ne le croyait pas. Après elle a dit : « deuxième remarque, tu as 1 heure de colle ! ». Il ne dit rien, il ne dit rien et là il descend pour prendre une feuille, elle a cru qu'il parlait encore, le pauvre il n'a rien fait, du coup elle se remet à s'énerver, et du coup S. dit : « mais qu'est-ce que j'ai fait ? ». Et là elle fait : « voyez, il fait le malin parce que c'est la seule manière de se faire des copains. » et là il a dit : « mais moi j'ai des potes je suis pas Rémi. » et là tout le monde a rigolé, ce n'est pas de sa faute, sans le vouloir, il nous faisait rigoler, et heureusement que moi j'arrive à me contrôler quand je rigole. Et là j'ai arrêté de rigoler, les autres ils rigolaient ils se sont tous pris un mot, sauf moi.

Chercheur : tiens... au début de l'année c'est toi qui faisais rigoler les autres, et maintenant tu arrives à te contrôler.

Martin : en fait, au début je rigolais, et quand elle a dit ça, j'ai arrêté de rigoler. En fait, pour que j'arrête de rigoler il ne faut pas que je pense à ça. Et après, quand je suis dans la cour, j'y pense et je rigole.

Nous pouvons lire ici une nouvelle situation où Martin trouve à régler plus ou moins facilement une tendance spontanée à être du côté de l'agir. Cette difficulté à contenir son comportement est souvent vécue par les enseignants comme de l'insolence et cela lui vaut

nombre de punitions. Le simple énoncé de la règle n'opère pas spontanément un cadrage de son attitude et Martin nous explique la stratégie de contrôle qu'il a bricolée pour réussir à ne pas se faire sanctionner. Les interdits ne sont pas bien intériorisés chez Martin et, comme il le fait avec l'imgo paternelle, il doit trouver une formule pour parvenir à fixer certaines dérives imaginaires et les enserrer dans une expression symbolique adaptée aux contraintes scolaires. (référence 5)

[.../...]

Chercheur : voilà tu as raison. Quand tu es dans la cour, tu rigoles, mais quand tu es en cours, avec le prof, tu te maîtrises, tu te contrôles. Alors ça c'est des progrès quand même. Parce qu'au début, quand je t'ai rencontré, tu me disais : « des fois je m'énerve, il faut je fasse l'intéressant, il faut que je fasse rigoler les autres ». Par contre S. lui...

Martin : lui il est genre un peu comme moi. Des fois il ne fait pas exprès, en fait au début aussi je ne faisais pas exprès. Mais du coup, vu que l'année dernière il faisait des bêtises, du coup ils l'ont pris en grippe aussi. C'est normal...

Chercheur : il a une image, les gens pensent de lui, les profs pensent de lui que c'est lui qui fait l'idiot.

Martin : en fait ce qu'il a S. c'est qu'il rigole tout le temps, il aime bien rigoler et quand il y a quelqu'un qui fait une blague il rigole.

Chercheur : du coup ça l'empêche de travailler ?

Martin : hum...

Chercheur : toi en tout cas ce que tu m'expliques, c'est que tu as l'air de mieux te contrôler.

Martin : oui, j'ai même dit à la prof que je voulais faire l'accompagnement éducatif, comme avant. Avant je faisais aide aux devoirs, et j'avais des meilleures notes. Du coup j'ai redemandé si je pouvais le faire avec des gens de ma classe.

Chercheur : et qu'est-ce qu'elle dit la prof ?

Martin : elle dit que c'est bien.

Chercheur : elle est d'accord ? C'est ta prof principale ?

Martin : oui.

Une fois de plus, on constate que Martin entretient un rapport particulier avec les dimensions classiques du Surmoi. Ses propos nous semblent illustrer un glissement d'une instance interdictrice et fondatrice d'un idéal – qui vient donner sens sur la scène sociale aux

refoulements – à une instance qui encourage les expressions pulsionnelles. Pour le dire simplement, le Surmoi délivre une injonction qui s'est transformée de : "ce n'est pas possible, tu ne dois pas pas !" à "c'est possible... si ça te fait plaisir". Ainsi, quand on lui fait remarquer qu'il ne parvient pas toujours à s'empêcher de rigoler en cours comme son camarade S., il répond : « lui il est genre un peu comme moi. Des fois il ne fait pas exprès, en fait au début aussi je ne faisais pas exprès. ». Effectivement, Martin reconnaît que c'est plus fort que lui, il ne peut pas contenir cette envie de rigoler, et cela sonne à nos oreilles comme une expression caractéristique pour évoquer la jouissance. De façon corrélative, il doit prendre une part active dans son appui sur l'idéal. C'est lui qui demande à la professeure principale à participer à l'accompagnement éducatif. Le Surmoi ne procède plus par impositions au sujet tant sur le plan de l'interdit que sur celui des choix orientés par l'idéal mais il nous paraît faire davantage appel aux bricolages et aux modes de suppléances. On peut faire l'hypothèse que nos rencontres avec Martin viennent soutenir et polariser son désir du côté de l'attente de l'Autre de l'école. (référence 5)

[.../...]

Martin : en histoire-géo, j'aime bien l'histoire-géo. Parce que quand on parle des autres pays, j'aime bien.

Chercheur : et qu'est-ce qui te plaît dans ces choses-là, les autres pays...

Martin : c'est de voir comment c'est, comment ça fait. Au Bangladesh, ils n'ont plus trop d'argent, du coup, ils vivent à moitié dehors, et au Mozambique, il y a des petits qui aident leur maman à trouver de l'argent, ils vont à l'école du soir. Quand ils essaient de gagner de l'argent, ils demandent aux touristes de porter leur sac. Quand ils portent leurs sacs, souvent, ils leur donnent un petit billet avant de partir. Du coup, ils sont élevés comme ça.

Chercheur : c'est une sacrée différence entre leur vie et notre vie à nous.

Martin : hum...

Chercheur : surtout toi, parce que tu m'as expliqué l'autre fois, que tu avais pas mal de choses chez toi.

Martin : oui, et en plus, ma mamie, quand je suis sage, elle me donne des *lovés*, 30 euros par semaine...

Chercheur : tu appelles ça comment : des *lovés* ?

Martin : c'est de l'argent, en voyageurs.

Chercheur : je ne connaissais pas ce mot-là, l'argent on dit comment ? des *lovés* ?

Martin : des *lovés*

Chercheur : et ça veut dire des billets ?

Martin : oui. Ça veut dire des sous.

Chercheur : et donc ta mamie elle te donne des *lovés*?

Martin : elle me donne 30 euros tous les samedis.

Chercheur : tous les samedis 30 euros ! C'est énorme.

Martin : mais des fois elle me les donne un peu en retard, elle me les met sur un compte, mais des fois elle utilise un peu de sous à moi. Mais après, elle me les remet. C'est pareil c'est ma mamie... à la base, je ne voulais même pas qu'elle me donne de l'argent. En fait ma famille, ils disent, parce que moi je leur donne des trucs à mes cousins, et ils disent : « tu n'es pas un paysan...tu vends, même si c'est la famille tu vends » mais moi je n'aime pas. Du coup peut-être aujourd'hui ou demain, je vais avoir 50 euros par ma tante, parce que je vais lui vendre tous mes jeux de Xbox, parce que je n'y joue plus. Du coup moi j'ai la PS3 maintenant. Parce que j'ai vendu ma Xbox. Au début j'avais toutes les consoles. Les consoles quand mon père il était petit, j'avais tout tout tout. Dans ma chambre le mur était rempli de consoles. Soit on les trouvait dans la déchetterie, parce que souvent avec mon père on va faire le cuivre dans la déchetterie, avec le camion... en plus mon père il s'est acheté une nouvelle auto, 1300... et du coup on met du cuivre qu'on trouve, on met de l'alu, et après on va vendre à la mère G. on lui passe et elle nous donne des sous....

On comprend aisément que les parents de Martin vivent dans des conditions modestes, cependant, il est frappant de constater combien il met au premier plan le rapport à l'argent et aux objets. Il retient spontanément de ses cours d'histoire/géographie que d'autres enfants doivent lutter pour gagner un peu d'argent, il associe avec sa mamie qui lui donne régulièrement de l'argent de poche dans des proportions apparemment importantes et il décrit sa chambre comme remplie, on serait tenté de dire débordante, d'objets... Lacan, dans sa lecture des travaux de Marx, fait le lien entre l'argent et les objets de consommation comme autant d'expression du plus-de-jouir. Nous posons l'hypothèse que cette présence massive de préoccupations matérialistes dans les paroles de Martin fait écho au travail psychique qu'il doit opérer pour trouver une mise en forme au retour de la jouissance dans ses formes non phalliques. Notre époque contemporaine est marquée par la prévalence du discours capitaliste et les mots de Martin peuvent indiquer avec quelle intensité les objets viennent occuper une place de partenaire supplétif au mouvement de déclin social de l'imago paternelle... (référence 4)

1.5. Séance 5 avec Martin du 27 janvier 2014

Chercheur : comment ça va Martin ?

Martin : là ça va.

Chercheur : je t'ai aperçu l'autre fois à la cantine, il y avait une histoire avec une surveillante.

Martin : oui mais je me suis excusé.

Chercheur : je ne sais pas ce qui s'est passé ce jour-là. J'ai juste vu que tu avais des histoires, j'étais à la cantine, je t'ai vu arriver...

Martin : en fait, j'étais avec un copain à moi, et il m'a jeté un bout de pain, et du coup je l'ai rejeté et en fait, elle a vu que moi. Elle m'engueule, elle me dit ne jette pas de pain, je lui demande si je peux aller débarrasser. Souvent je perds un peu mon pantalon, elle me prend mon pantalon, et elle fait *slutttt (montre qu'on lui remonte le pantalon)*... ça m'a fait mal. Du coup je dis : « aïe ! » Alors elle m'a pris comme ça là... c'est bon j'en ai marre, elle est trop brusque. Tout le monde le dit, des fois elle prend, elle pince, elle m'a fait un gros bleu. Ma mère elle a été la voir.

Chercheur : mince. Et au départ ça a commencé comment cette histoire ?

Martin : mon copain il me jette un bout de pain, et je lui rejette, et elle a vu que moi.

Chercheur : on n'en parle de fois tous les deux, quand tu réponds trop vite, finalement, ça te tombe dessus.

Martin : hum...

Martin attribue systématiquement à l'autre l'origine de ses ennuis. C'est toujours la faute de l'autre et l'insistance de ce vécu subjectif au fil de nos rencontres confère à son discours une tonalité d'allure paranoïaque. La séance d'aujourd'hui va fournir de nombreux exemples de souvenirs à propos desquels Martin se sent victime d'un Autre. Nous y voyons les effets de la prégnance du registre imaginaire qui fixe Martin dans un rapport marqué par la rivalité et le conflit. (référence 7)

[.../...]

Martin : au collège j'ai retrouvé tous mes copains d'avant, comme S. On était dans la même classe comme quand on était petit, et avec lui je rigolais bien et tout. Et là on est dans la même classe, et lui aussi il fait des bêtises des fois, du coup c'est tout le temps notre groupe

qui prend. Des fois en fait, il y a quelqu'un qui fait un truc, et du coup ils ne savent pas qui choisir alors ils prennent moi ou S. ou J.

Chercheur : ça vous retombe dessus...

Martin : ha ça c'est chiant ! Après ils s'étonnent que des fois on pète les nerfs dans la classe.

Chercheur : mais tu trouves que c'est normal toi du coup de péter les nerfs ?

Martin : mais non, je me dis c'est pas bon du tout, mais ça énerve quand un prof il croit que c'est toi, il dit ça sert à rien que tu es aies tort j'aurai toujours raison... ça ne se fait pas. Comme si il y avait quelqu'un qui faisait un cambriolage, il dit que c'est toi, du coup c'est toi qui prends tout et c'est toi qui vas en prison. Ça se fait pas ça...

Il faut remarquer l'association qui s'impose à Martin lorsqu'il exprime l'idée d'être accusé à tort : c'est comme si un vol à été commis dont on lui attribue injustement la responsabilité. Nous posons l'hypothèse que quelque chose d'un rapport à son fantasme fondamental pourrait s'exprimer dans cette formule... cette interprétation nous semble appuyée par le petit dérèglement dans l'articulation logique de la chaîne signifiante qui laisse entendre dans sa bouche une phrase étrange : « il dit ça sert à rien que tu es aies tort j'aurai toujours raison... ». La perte ici de tout appui sur le sens nous indique peut-être la voie d'une difficulté à penser comme il est courant avec les lapsus et nous ne pouvons nous empêcher de le souligner... (référence 8)

[.../...]

Martin : en plus, moi je ne suis pas confirmé encore, ça fait un mois que j'ai repris la boxe, et eux ils étaient confirmés depuis longtemps et je les ai quand même battus.

Chercheur : donc ça reste une bonne performance. Alors que la médaille du bon perdant comme tu dis, ça veut dire que des fois, il y en a qui perdent et qui s'énervent ?

Martin : en fait c'est un mauvais joueur. En fait j'ai eu une défaite, et lui il a quand même eu la victoire, normalement il devrait avoir perdu, parce que en fait, il m'a frappé en dessous la taille, j'ai forcé un peu plus mes coups, et lui il a forcé plus ses coups, et du coup, on a eu une sanction nous deux. Au début je gagnais, et vu que ce n'était pas de beaucoup, la sanction elle a baissée mes points.

Chercheur : ah d'accord.

Martin : et du coup j'ai perdu. J'ai salué mon adversaire et tout je lui ai dit bravo.

Chercheur : tu as été bon joueur.

Martin : les entraîneurs ils ont dit carrément c'est bien Martin.

Chercheur : ça t'a fait plaisir à toi. Ça te convient. Et tu dis que c'est lui qui a commencé ? Il t'a frappé en dessous la ceinture?

Martin : oui mais mon entraîneur il dit : « c'est rien, laisse-le » En fait l'arbitre, c'était son entraîneur. C'est souvent ça quand c'est Saint-X. Parce que Saint-X c'est un peu des tricheurs. Tout le monde le dit. Comme de par hasard, le petit il venait de Saint-X, et l'arbitre c'était son entraîneur.

Chercheur : ce n'est pas juste ça...

Martin : bah oui ça ne se fait pas. Du coup mon entraîneur il a dit, la prochaine fois ça sera un autre arbitre.

Chercheur : normalement on devrait pas pouvoir arbitrer le joueur qu'on entraîne, le boxeur qu'on entraîne. Mais là c'est ce qui se passe...

Martin : j'aurais pu aller voir le jury, mais j'ai préféré rien dire. Je préférerais laisser comme ça. Déjà une victoire c'est bien pour mon premier match.

Même lorsqu'il évoque son activité sportive, Martin décrit encore des scènes où il s'est trouvé injustement privé d'une récompense à la hauteur de ses mérites. Cependant, il nous explique aussi que son sentiment d'injustice a été compensé par les compliments de ses entraîneurs. Nous y voyons la mise en forme symbolique d'un conflit par l'appui sur l'idéal. Cet abandon de l'enlèvement imaginaire est rendu possible par l'identification à l'image de la fonction paternelle portée par les entraîneurs. (référence 1)

[.../...]

Chercheur : je suis d'accord avec toi, c'est déjà bien. Ça veut dire que à la boxe, tu arrives à te canaliser, à te maîtriser. Et à l'école, à la cantine par exemple, c'est plus compliqué de te canaliser et de te maîtriser. Comment tu expliques la différence entre la boxe et l'école ?

Martin : en fait moi, j'aime bien le sport et j'aime bien frapper. À la boxe, c'est ce qu'on fait. Et j'arrive à maîtriser mes coups, quand je suis à la cantine, je dois avouer que des fois ça m'énerve, des fois j'ai envie de me lever, mais il y a les pions, et je me dis là c'est mort je suis baisé direct... une fois ça c'est passé ça, j'avais carrément halluciné, j'ai cru que j'allais pleurer ou péter un plomb, heureusement qu'il y avait des témoins : dans mon pichet il y avait plein de saletés dedans, du coup j'ai demandé à la fille si je pouvais prendre son pichet pour mettre de l'eau, et là il y a A. elle arrive et elle fait : « ah parce que en plus tu craches dans le pichet

et tout, je vais le marquer sur ton rapport. » « c'est pas moi Mme, j'ai demandé à la dame et tout ». « C'est bon tu es un enfant tu auras tout le temps tort contre moi ». J'étais en train de péter un câble. Et là la fille, elle a dit : « mais non ce n'est pas lui, c'est les autres d'avant. »

Chercheur : « tu es un enfant, tu auras tout le temps tort ! » qu'est-ce qu'elle a voulu dire par là ?

Martin : elle a dit, moi je suis un adulte et j'aurai tout le temps raison. Genre, elle fait un cambriolage, et elle m'accuse. Et elle va me dire que c'est moi le coupable.

Dans cet extrait de nos conversations, Martin rend compte à la fois de la prégnance d'un certain rapport au corps, d'un besoin de mouvements et des efforts qu'il doit fournir pour se contenir dans des moments de la vie quotidienne comme à la cantine. « une fois ça c'est passé ça, j'avais carrément halluciné, j'ai cru que j'allais pleurer ou péter un plomb... », dans cette phrase, on perçoit l'intensité des éprouvés ressentis par Martin qui est régulièrement décrit comme un enfant ne parvenant pas bien à canaliser son impulsivité. Il évoque à nouveau son impression persistante d'être en position de victime. On note enfin l'usage renouvelé de la comparaison avec l'image de l'innocent accusé d'un vol. (référence 3)

[.../...]

Chercheur : c'est quoi pour toi la définition d'un prof gentil ? Comment tu définirais un prof gentil ?

Martin : un prof gentil, c'est un prof qui quand il est avec nous, quand on fait un exercice, il nous aide, quand il regarde notre travail, si ce n'est pas bon, il dit : « tu veux je t'aide ? », comme ça. Le prof de technologie M. P, tu lui demandes de l'aide, il dit : « tu te débrouilles, tu n'avais qu'à apprendre ! » ça ne se fait pas ça. Du coup ça donne moins envie de travailler. Quand tu as un prof gentil c'est mieux. Parce que, tu sais qu'il est gentil comme prof...

Chercheur : oui donne-moi des exemples...

Martin : Mme L, elle en fait elle punit que quand on cherche, autrement elle est gentille. Elle rigole avec nous. Elle rigole on apprend. Aussi quand j'étais en primaire, j'avais une prof, elle était hyper sympa. Elle rigolait avec nous. Elle nous faisait lire des histoires. Elle nous apprenait les maths et tout. Ça fait des profs sympas, c'est pas comme si, on écrit la leçon, on doit l'apprendre, après elle nous passe tout de suite un exercice elle ne nous dit rien. Elle reste comme ça en train de boire son café. J'entends les enfants, ils disent : « ça se fait pas, la prof elle est tranquille alors que nous on est en train de travailler. Elle ne vient même pas nous

aider. »

Chercheur : une prof qui s'intéresse à vous...

Martin : oui c'est ça. Une prof qui ne s'intéresse pas à nous, ce n'est pas une prof.

On trouve dans ces propos l'indice d'une exigence de symétrie entre les adultes et les élèves qui vient nettement marquer la rupture d'avec la société patriarcale d'avant l'avènement de la post-modernité. Le professeur qui dit : « tu veux je t'aide ? » est présenté comme un ami et Martin garde un bon souvenir de cette maîtresse avec laquelle la classe rigolait. Il exprime un fort besoin d'attention et de reconnaissance narcissique. Il désire exister sous le regard de l'autre dans l'ici et le maintenant de la relation. Il ne comprend pas qu'un enseignant puisse laisser un élève travailler seul et faire autre chose en attendant que les exercices soient finis : « ça se fait pas, la prof elle est tranquille alors que nous on est en train de travailler. Elle ne vient même pas nous aider. » Cette réflexion renvoie clairement à une logique propre aux processus imaginaires où il s'agit de s'assurer d'une forme de présence réelle dans un lien quasi physique préservé avec l'Autre. L'absence et l'attente sont décrites comme difficiles à accepter... (référence 2)

[.../...]

Martin : aussi, il y a des profs qui disent : « je suis là pour vous faire travailler et aussi pour gagner mon salaire. » ça ne se fait pas de dire ça.

Chercheur : et pourquoi ça te choque ? Vas-y explique moi.

Martin : normalement un prof, ça vient pour apprendre les maths et à compter et tout pour les enfants. Un prof il arrive et il te dit : « non mais moi je viens juste pour toucher mon salaire. » Ça ne se fait pas ça.

Chercheur : qu'est-ce qui te choque quand un professeur dit : « je viens juste pour toucher mon salaire. » ?

Martin : ça ne donne pas envie de travailler. Ça donne envie de le faire chier.

Chercheur : ça donne envie de le faire chier, comme tu dis. Il faut qu'il soit plus compréhensif ?

Martin : oui.

De notre point de vue, Martin exprime une difficulté à comprendre la logique d'un raisonnement faisant référence à la loi et au tiers. Les professeurs essaient fréquemment de

faire percevoir la mise à distance des enjeux affectifs dans leurs relations avec les élèves en rappelant qu'ils sont soumis aux exigences d'un cadre professionnel et que donc, les liens sont structurés autour d'une règle décidée par une "volonté supérieure". Ce type d'argument tombe à plat car il ne s'inscrit plus dans "la vision de l'ordre du monde" des sujets contemporains. La place d'exception n'est plus garantie et rien ne vient désormais justifier la consistance d'un rapport à l'autre impliquant le renoncement à son intérêt propre. C'est tout le rapport à l'autorité classique qui en est affecté. (référence 2)

1.6. Séance 6 avec Martin du 5 février 2014

Chercheur : quelles sont les nouvelles ?

Martin : il y a des bonnes nouvelles parce que, depuis qu'il y a eu une histoire j'ai décidé de me calmer. Mais vraiment. Du coup là j'ai des félicitations, des plus bonnes notes. Je suis plus calme en cours. Mais en fait avant ça, il m'est arrivé deux problèmes. Et sans le vouloir en plus !

Chercheur : alors je vais le noter. Des progrès en ce moment, tu a eu des félicitations, c'est important, je le note. Des progrès... des félicitations... mais tu as quand même eu deux problèmes, sans le vouloir. Alors vas y je t'écoute.

Martin : j'étais en maths, il y avait Jade, un coup on est amis, un coup on est pas amis. Il y avait mon copain Ambroise j'avais un peu mon cahier sur sa table, du coup il m'a dit : « tu peux te dégager s'il te plaît », j'ai dit OK, et elle s'est mise à péter un câble sur moi : « oui tu prends tout le temps toute la place. » je lui ai dit : « c'est bon tu ne me parles pas comme ça. » et la prof de maths elle dit : « Martin tu te calmes, ça va pas ou quoi ? ». J'ai dit : « mais c'est elle qui a commencé. » Et elle m'a exclu. Ma mère elle a dit qu'elle va aller voir, là ça se fait pas, je n'avais rien fait.

Chercheur : tu n'avais rien fait, et elle t'a exclu.

Martin : moi, alors que c'est elle qui me parlait comme à un chien.

Chercheur : c'est toi qui a été exclu de cours. Pourquoi est-ce que elle s'est énervée jade ?

Martin : je sais pas. C'était entre moi et Ambroise, et en plus on se parlait gentiment.

Chercheur : donc là tu as eu encore un mot. Exclusion de cours. Et un mot dans le carnet ?

Martin : c'est une page exclusion, mais je n'en ai qu'une. C'est ma première depuis le début de l'année.

Chercheur : Et l'autre problème alors ?

Martin : j'étais en physique chimie. Il y a Clarisse, je ne sais pas pourquoi, mais elle se

retrouve toujours à côté de moi. Là, elle m'envoie des fausses lunettes fluos...

Chercheur : des fausses lunettes fluos ? C'est quoi ça ?

Martin : tu achètes ça chez Leclerc, c'est des fausses lunettes. Elle me les envoie, et elle dit : « vas y essaye-les » et j'ai fait ça. J'ai fait ça et je les ai enlevées. Et le prof il m'a vu et il m'a dit : « remets-les » et il m'a exclu. Euh pas exclu, il m'a dit d'aller voir le principal.

Chercheur : avec les lunettes ?

Martin : hum...

Chercheur : alors qu'est-ce qu'il a dit le principal ?

Martin : ils ont ri. Et du coup ils ont dit, il va falloir qu'on voit ta mère. De toute façon je dois avoir une commission éducative parce que mon carnet il est rempli depuis longtemps.

D'emblée on retrouve le style habituel de Martin qui ne parvient pas à ressentir en quoi sa responsabilité est engagée dans ce qui lui arrive. Il est évident que son vécu subjectif le place dans un lien à l'autre très particulier : la majorité des scènes qu'il décrit le place dans une position d'objet passif, subissant la volonté d'autrui et ses malveillances répétitives. Depuis le début de nos rencontres, nous y décelons l'indice de la prégnance du registre imaginaire et nous mesurons l'intensité avec laquelle elle donne forme à son inscription symbolique. (référence 7)

[.../...]

Chercheur : tu aimes bien dessiner des mangas ? Qu'est-ce qui se passe dans les aventures que tu inventes ?

Martin : souvent je reprends des personnages. J'en reprends plein dans plein de mangas et je fais une histoire. J'aime bien comme manga : Dragon ball Z, One peace... et Narouto aussi

Chercheur : est-ce que tu peux me raconter une histoire que tu as inventée toi ?

Martin : en fait, c'est Sangoucou, il vole, et il voit One peace, et du coup ils vont ensemble, et en fait ils sont avec tous leurs amis et tout, et là ils voient quelqu'un qui est méchant, il est hyper fort celui qui est méchant, et du coup ils doivent le battre, mais ils doivent fusionner à trois. Du coup j'ai fait un personnage, je les ai mélangés. Et après, ils sont en train de se battre.

Chercheur : c'est intéressant, donc il y a un méchant, c'est qui le méchant ?

Martin : je ne sais plus comment je l'ai appelé.

Chercheur : et il y a ton héros ? Comment il s'appelle ton héros ?

Martin : Sangoucou.

Chercheur : et Sangoucou qu'est-ce qui lui arrive comme aventure ?

Martin : Sangoucou il ne vient pas de la planète Terre, quand il était petit, c'était un super Sayenne...

Chercheur : alors je note l'histoire, Sangoucou, quand il était petit...

Martin : quand il est né, il était sur la planète Végéta,

Chercheur : c'est quoi cette planète Végéta ?

Martin : c'est la planète où il y a tout les supers Sayennes... c'est les plus puissants de l'espace.

Chercheur : les supers Sayennes, c'est des héros ?

Martin : en fait il y a des supers Sayennes qui sont des méchants. C'est de père en fils, ils détruisent toutes les planètes. Ils prennent toutes les planètes pour eux, pour faire plein de Sayennes.

Chercheur : d'accord.

Martin : et en fait Sangoucou quand il est arrivé sur la terre, il s'est fait trouver par un homme, qui s'appelle Sangouane, en fait Sangoucou à la base, il s'appelle Karot, ou je ne sais plus, en fait il a plusieurs noms dans plusieurs mangas. Un grand-père, il s'appelle Sangouane, il l'a trouvé dans un grand trou géant, et du coup il a récupéré, en fait il l'avait mis dans son sac, pour le tenir, et en fait il est tombé de la falaise et il s'est cogné la tête. Du coup le grand-père, il l'a pris. Et du coup il est devenu hyper gentil. Il pensait que c'était son grand-père. Le grand-père il l'a appelé Sangoucou. Et en fait, quand son grand-père il est mort, lui a laissé des boules de cristal. Et si tu as sept boules de cristal, tu peux faire un vœu. Au début ça s'appelle Dragon Ball, il veut chercher toutes les Dragon Ball, et dans Dragon ball Z, il doit battre tous les méchants. Pour défendre la terre, et pour pas qu'ils ont les boules de cristal. Après ils vont faire un vœu, c'est d'être le plus fort ou des trucs comme ça... et du coup il est obligé de les défendre. Et après il attend le super Sayenne. Et il arrive à améliorer son super Sayenne.

Durant la suite de l'entretien, Martin va longuement me décrire l'univers des Mangas et les histoires qu'il invente et dessine. Nous pensons que cette forme d'expression lui permet de trouver des supports projectifs riches et variés à ses propres mouvements pulsionnels ; il est question de transformations, de luttes et de héros. Nous remarquons simplement que cette forme de mise en récit est éloignée des conditions réelles de la vie quotidienne ; l'origine des personnages est extraterrestre ou mystérieuse. Il s'agit de faire preuve d'inventions, voire de magie grâce à des supers pouvoirs et de protéger le monde de dangers émanant de

personnages méchants ... (référence 5)

[.../...]

Chercheur : donc des fois tu as du mal à te contrôler. Ça t'arrive encore aujourd'hui ?

Martin : des fois je me contrôle, j'attends j'attends j'attends, mais quand ils continuent, je suis obligé, j'en pète une.

Chercheur : ou alors tu me dis, tu t'énerves tout seul, tu vas taper dans les murs. Ça t'arrive ça, pour pas t'énerver sur l'autre, pour ne pas te battre, d'aller te défouler ailleurs ?

Martin : je vais loin d'eux, je prends mon sac, je mets des coups de poing dedans.

Chercheur : qu'est-ce que tu ressens dans ces moments-là ?

Martin : de la colère, du regret, je sais pas moi...

Chercheur : colère et regret.

Martin : ça m'énerve. Après je me dis si je m'énerve je vais avoir plein d'histoires...

Martin présente ici avec beaucoup de désarroi et d'authenticité ses difficultés à canaliser ses débordements pulsionnels. Nous y lisons la description d'un Surmoi qui encourage les expressions de la jouissance davantage qu'il ne vient soutenir les limites et l'interdit. Martin se trouve donc confronté aux diverses sanctions venant de l'environnement au nom d'un certain contrôle social. Tout le problème pour Martin est de parvenir à faire sens avec un ordre de valeurs qu'il ne parvient pas à véritablement incorporer. Le moyen des punitions est souvent utilisé par l'institution scolaire mais cela laisse entière la question des possibilités d'identification pouvant fournir un point d'appui et cela ne permet pas le nécessaire travail d'élaboration symbolique qui pourrait lui fournir les conditions d'une mise en forme de la jouissance en excès. (référence 3)

1.7. Séance 7 avec Martin du 10 février 2014

Chercheur : alors Martin ?

Martin : ça va bien en ce moment. Grâce au conseil éducatif, du coup, j'arrive plus à être calme. Parce que moi je vois qu'ils vont m'aider. Et du coup j'y arrive. Et du coup en ce moment je n'ai pas de problème.

Chercheur : dis donc, chapeau. C'est formidable. Donc je note tout ça Martin, parce que ce sont des bonnes nouvelles. Ça veut dire que les profs se sont aperçus de tes efforts ? Quand tu

dis : « grâce au conseil éducatif », qu'est-ce que tu veux dire par là ? Qu'est-ce qui t'a aidé ?
Essaye de m'expliquer ça parce que là il faut qu'on comprenne bien peut-être qu'on peut aider d'autres enfants en faisant la même chose qui t'a aidé toi.

Martin : en fait, dans le conseil éducatif, au début on est stressé. Et en fait, on ne voit pas qu'ils veulent nous aider. Quand on arrive on croit qu'ils vont nous en mettre plein la tête. Alors que non en fait ils veulent nous aider. Comme moi là je vais avoir un cahier de suivi, c'est pour avoir des points verts, si j'ai des points verts ça veut dire que j'ai eu un bon comportement. Si j'ai un point orange ça veut dire que j'ai été moyen. Et si j'ai un point rouge ça veut dire que mon attitude elle n'a pas été.

Chercheur : d'accord. Tu l'as déjà le cahier de suivi ?

Martin : non je vais l'avoir. L'année dernière j'en avais eu un aussi.

Chercheur : ça t'avait aidé ?

Martin : oui.

On s'aperçoit que Martin n'exprime pas d'opposition à la perspective d'adopter un comportement d'élève. Il ne présente pas comme une forme de victoire personnelle ses conflits au sein du collège et semble souhaiter se ranger sous les valeurs de l'idéal scolaire. On a l'impression qu'il a besoin d'un étayage éducatif, ici représenté par le cahier de suivi – et toute la logique de soutien, de contrôle et d'accompagnement que sa mise en place sous-entend, – pour parvenir à ne pas se laisser déborder par son propre comportement. Ce qui nous semble apparaître, c'est l'écart entre le lien spontané au savoir chez Martin et celui qui est attendu par l'institution scolaire. Martin serait davantage dans un rapport d'étrangeté avec le code de l'école que dans une forme de remise en cause ou de révolte. (référence 5)

[.../...]

Chercheur : en cours. Alors qu'est-ce que tu fais comme progrès en cours ?

Martin : je suis plus attentif... Je fais mes devoirs... j'ai des meilleures notes.

Chercheur : c'est beaucoup déjà. Et les histoires avec les autres ?

Martin : ça va les histoires avec les autres. Au début, je me suis pris la tête avec un gars il s'appelle M., il n'est pas venu au collège. Heureusement que je l'ai vu et on s'est excusé.

Chercheur : mais si il n'est pas dans le collège, alors comment tu as fait pour avoir une histoire avec lui ?

Martin : en fait, je l'avais vu, et il faisait le malin avec moi parce qu'il croyait que j'étais un

petit qui ne savait pas se battre. Du coup il arrive vers moi et il commence à faire le malin. En fait, il y avait mon cousin, et du coup il est parti.

C'est tout à fait extraordinaire de constater une fois de plus comment Martin raconte les scènes qui le mettent en conflit avec les autres. Pratiquement à chaque fois, il déploie un scénario où il est victime d'un méchant venu le provoquer sans qu'il n'y soit pour rien : « en fait, je l'avais vu, et il faisait le malin avec moi parce qu'il croyait que j'étais un petit qui ne savait pas se battre. Du coup il arrive vers moi et il commence à faire le malin. » Nous notons deux éléments qui tirent toute leur importance de la récurrence avec laquelle nous les avons rencontrés depuis le début de nos rencontres avec Martin :

*1/ la relation se définit toujours en fonction de la force supposée attribuée à l'autre. Malheur aux petits, heureux soient ceux qui savent se battre et qui provoquent la peur, ceux qui ne rigolent pas... Nous interprétons ce constat comme une des nombreuses manifestations de l'engluement imaginaire qui caractérise la position dans laquelle se trouve Martin. Avec lui, la relation se calcule dans une logique duelle et n'est pas médiatisée par une instance tierce. Seule cette dernière serait susceptible de faire consister la prévalence de règles stables pour organiser le rapport à l'autre et le soustraire à la rivalité. Il y a **inconsistance** de la place d'exception avec pour conséquence toutes les expressions du déni de la castration que Martin nous donne à voir...*

*2/ l'inconsistance de la place d'exception précipite Martin dans l'illusion de la **complétude** et de la maîtrise. Tout ce qui lui arrive devrait se passer comme il l'exige dans la mesure où aucune autorité supérieure n'est reconnue pour être en mesure de s'imposer à lui. Ainsi, tout ce qui vient faire obstacle à la pleine réalisation de ses désirs est ressenti sur un mode persécutif, voire paranoïaque. Martin se présente donc comme une éternelle victime et ne parvient pas à s'attribuer une quelconque responsabilité dans les multiples péripéties qui jalonnent sa vie au collège. Il faut signaler encore, car cela n'apparaît au cours de nos entretiens jusqu'à maintenant, qu'il est régulièrement porteur de pansements ou de bandages divers pour venir soigner les multiples petits "bobos" dont il se plaint très souvent. Il est un visiteur assidu de l'infirmerie du collège... (référence 7)*

[.../...]

Martin : et dimanche, je suis allé chez ma mamie. Après j'ai mangé McDo. Elle m'a offert un skate à 160 euros.

Chercheur : encore ta mamie qui te fait un cadeau ! 160 euros ! Alors comment ça se fait qu'elle te fait un cadeau comme ça Mamie ?

Martin : parce que ça faisait longtemps qu'elle ne m'avait pas vu. Elle m'a acheté un skate à 160 euros. En plus il est trop bien. Vois comment il roule bien ! J'en avais déjà un mais il roulait moins bien. Celui-là il va bien.

Chercheur : tu vas faire où du skate ?

Martin : dehors.

Chercheur : tu vas au nouveau Skate-Parc à Saint-Nazaire ?

Martin : des fois.

Chercheur : sur le bord de mer ?

Martin : oui. De la trottinette freestyle aussi

Chercheur : tu as une trottinette freestyle aussi ! Qu'est-ce qu'il te manque ? Est-ce qu'il te manque quelque chose ? Est-ce que tu as l'impression qu'il y a un jeu que tu n'as pas, dont tu aurais envie ?

Martin : ... Non je ne vois pas...

Chercheur : j'ai l'impression que tu as tout toi.

Martin : oui.

Chercheur : tu as plutôt de la chance quand même, tu te sens gâté ?

Martin : gâté ?

Chercheur : est-ce que tu as l'impression que tu es gâté ?

Martin : je sais que j'ai plein d'affaires et tout, mais après, je n'en ai pas besoin de plus.

Encore une des particularités de la situation de Martin : il ne manque de rien. Pourtant, nous avons vu qu'il n'appartient pas à un milieu familial particulièrement aisé. Nous assistons à un mouvement où les investissements affectifs sont traduits massivement dans une forme matérielle. Nous pensons que cette mise en avant de l'objet et cette systématisation du comblement du désir viennent donner sa force et son ampleur à la nature spécifique du nouage entre le registre symbolique et le registre imaginaire. Cela fonde probablement aussi l'appui préférentiel sur l'objet petit a plutôt que sur l'idéal pour faire étayage à la jouissance phallique. (référence 4)

[.../...]

Chercheur : très bien Martin. Et tes enfants ? Tu les imagines vivre comment ?

Martin : je veux que mes enfants ils vivent trop bien. Je veux que mes enfants ils ont une belle chambre. Des affaires... après je leur achèterai une télé... une console... un DVD... après, ils auront ce qu'ils auront.

Chercheur : voilà. Ce que tu pourras leur acheter.

Martin : oui. Déjà je leur achèterai des vêtements et de la nourriture, ça c'est sûr.

Chercheur : c'est assez obligé.

Martin : mon père il a dit : « si tu veux nourrir ta famille, il ne faut pas acheter des conneries comme des consoles ou des trucs comme ça... »

Chercheur : il est raisonnable ton père. Mais vous finalement, vous avez beaucoup de jeux, beaucoup de consoles. Finalement tes enfants, ils seront un peu élevés comme toi, tu aimerais qu'ils aient la même chose que toi ? Est-ce qu'il y a des choses que tu voudrais pour tes enfants qui soient différentes de toi ? Ou est-ce que tu voudrais que ce soit pareil ?

Martin : déjà ils auront un peu plus de liberté.

Chercheur : ah ?

Martin : moi j'ai commencé à sortir que quand j'étais en sixième. Avant je ne sortais pas. J'avoue que j'avais un peu peur de sortir. J'avais envie de sortir. Mais des fois je sortais, mais avec mon grand cousin... et encore c'était chaud...

Malgré toutes les "lathouses" dont semble jouir Martin, il reste de la place au manque ; tout n'est pas parfait dans son existence et il imagine qu'il pourrait faire différemment de ses parents pour ses propres enfants. Martin signe de cette façon une inscription dans la perte qui fait attestation d'une présence névrotique dans la chaîne signifiante. Cependant, on peut remarquer aussi la précarité de l'appui symbolique offert par une imago paternelle qui n'est pas perçue en référence à une place d'exception affirmée. Les propos du père tels que les rapporte Martin sont contradictoires avec la réalité qu'il décrit : « mon père il a dit : "si tu veux nourrir ta famille, il ne faut pas acheter des conneries comme des consoles ou des trucs comme ça..." ». Comment appréhender l'ordre d'un Surmoi et ses rapports avec l'idéal lorsqu'il recouvre autant d'écart avec le vécu du sujet qui l'énonce ? Nous posons l'hypothèse que cela vient conférer une certaine fragilité aux appuis symboliques qui pourraient être à la disposition de Martin et favoriser les oscillations avec d'autres formes d'étayage de la jouissance qui empruntent davantage au registre imaginaire. (référence 2)

[.../...]

Chercheur : pour l'instant il y a beaucoup de points positifs.

Martin : par contre, tout à l'heure, en arts plastiques, à cause de S., j'ai failli me prendre un mot. Parce qu'il ne voulait pas avouer que c'était lui. Heureusement que les autres ont dit que c'était S.

Chercheur : alors qu'est-ce qui s'est passé ?

Martin : il croit que les prof ils ils sont cons. Il fait "OSEF" , "OSEF" ça veut dire on s'en fout, du coup il le dit, et le prof il a compris. Et là il dit : « qui c'est qui a dit ça ? » il commence à dire c'est Martin, je lui dis : « mais toi je vais te tarter ! » tu dis que c'est toi, je ne rigole même pas. Et du coup il a dit que c'était lui.

Chercheur : il voulait t'accuser à tort

Martin : il croit que je suis celui-là qui prend tous les mots.

Nous ne pouvions pas clore notre lecture de cette nouvelle conversation avec Martin sans rapporter cet extrait qui le place à nouveau en victime innocente d'un autre méchant. On pourrait s'amuser en signalant que, pour l'instant, et malgré ce qu'il en dit, Martin prend probablement tous les maux de la terre pour lui... (référence 7)

[.../...]

1.8. Séance 8 avec Martin du 19 février 2014

Chercheur : alors Martin, je vais t'écouter, je suis curieux comment de savoir comment ça va ?

Martin : au collège ça va bien. Mais à l'extérieur, moins bien.

Chercheur : alors, aujourd'hui 19 février, au collège ça va, à l'extérieur, moins bien. Est-ce que tu veux m'en parler ? De quoi tu veux parler ? Tu commences par l'extérieur ?

Martin : l'extérieur.

Chercheur : alors vas y, je t'écoute.

Martin : S. c'est mon copain, et j'ai été dormir chez lui, et vu qu'on était dimanche on savait pas quoi trop faire, du coup on est allé voir ma mamie. Et ma mamie elle nous a dit d'aller au cinéma, du coup elle nous a passé de l'argent. On a été au cinéma, il nous restait un peu d'argent et du coup on est allé au McDo. En finissant du McDo, on a pris un chemin plus rapide. Et là on voit des petits, il y avait un petit qui pleurait, il faisait des trucs bizarres, genre

il dansait sur lui-même. Du coup j'ai rigolé. Après il m'a dit : « ne rigole pas » et il m'a fait des doigts d'honneur. « Qu'est-ce que tu as toi ? Tu vas te calmer ! » et là il y a sa maman qui sort et moi j'ai fait : « Qu'est-ce qu'il y a ? » et elle m'a dit : « Hè tu ne fais pas de doigt d'honneur. » Alors que je n'en avais même pas fait. Du coup nous on a continué à marcher, on les laissait. Elle nous a pris par un petit chemin, elle a mis une baffe à mon copain, mais il est tout arraché là (*en montrant sa joue*), elle a pris et elle lui a tordu le bras. Moi j'avais un gâteau dans ma poche, je lui ai jeté sur elle pour qu'elle le lâche mais elle ne voulait pas. Là il y a un petit qui s'énerve sur moi, et en plus il est dans le collège, il s'énerve sur moi et du coup il croyait que je savais pas me défendre. Du coup je lui ai mis une claque. Après il faisait signe qu'il avait mal alors qu'il n'avait même pas mal. Après il me regardait et il rigolait et tout. On a couru parce qu'on voulait rentrer chez nous. Mon copain il a fait tomber son téléphone, du coup on est revenu le prendre, et là il y a la police qui est passée juste devant, la dame elle était en train de nous insulter et tout. Et qui c'est qui a pris ? Vu que c'est tout le temps ce que disent les adultes : « nous ont fait confiance aux adultes », des trucs comme ça, et du coup c'est nous qui a pris. La dame elle a dit qu'elle n'avait pas porté plainte mais peut-être qu'elle va porter plainte. Elle peut porter plainte, je n'ai rien fait. En plus elle a tapé mon copain et elle nous a insultés et tout.

Chercheur : Et qu'est-ce qu'il dit ton copain ?

Martin: mon copain il est déçu parce que lui il a des problèmes alors qu'il n'avait rien fait. Mais c'est une malade la dame. Elle avait les yeux tout rouges et elle voulait nous frapper. Elle a dit : « moi je vais ramener du monde » parce que moi j'avais dit : « moi je vais ramener ma mère ». elle a dit : « moi je connais des voyageurs ! » je lui ai dit : « ça tombe bien j'en suis un ». En plus elle a dit qu'elle connaît les S. mais les S. c'est mon nom de famille, elle s'est retrouvée toute bête, j'avais rigolé par contre. Je lui dis mais c'est bon Madame votre fils aussi il nous a fait un doigt d'honneur si vous vous croyez qu'on nous en a fait un. Après elle voulait encore nous frapper et tout.

Chercheur : bah dis donc...

Une fois de plus, mais cette fois-ci c'est à l'extérieur de l'école, Martin se trouve pris dans un conflit dont la responsabilité paraît devoir être attribuée à la malchance voire à l'injustice ou à la méchanceté des autres. Il est intéressant de noter qu'il en appelle à la figure de sa mère lorsqu'il se sent menacé : "Elle a dit : « moi je vais ramener du monde » parce que moi j'avais dit : « moi je vais ramener ma mère »." La mère est mise en place d'interlocuteur principal et il lui est supposée une puissance et une capacité de maîtrise de la situation qui

vient illustrer un certain glissement social de l'imgo paternelle. (référence 7)

[.../...]

Martin : elle croit que si elle porte plainte, elle croit que c'est elle qui va gagner, mais moi je n'ai pas peur parce que je n'ai rien fait.

Chercheur : c'est incroyable ce que tu me racontes là. C'est une dame qui s'en est pris à vous.

Martin : hum.

Chercheur : vous n'aviez rien fait, d'accord. Alors qu'est-ce qu'ils disent tes parents par rapport à tout ça ?

Martin : je leur ai dit la vérité, ils m'ont dit on te croit, s'il y a un problème ne t'inquiète pas, on sera là. En plus ma mère, je crois qu'elle connaît la dame, elle va aller la voir. Et vu qu'elle a essayé de me frapper et tout, ma mère elle va pas rigoler, elle va l'engueuler.

Chercheur : ils vont essayer de s'arranger entre eux j'espère.

Martin : ben oui.

Chercheur : et ton père lui, comment il a réagi ?

Martin : mon père ? Au début il a cru que c'était moi qui avais encore fait des conneries. Il m'a engueulé et tout. Et je lui ai promis sur la tête de ma petite sœur, parce que je ne jure jamais à faux sur la tête de ma sœur, je lui ai dit la vérité et il m'a cru. Il m'a dit : « ne t'inquiète pas, si il y a des histoires je serai là. »

Le père est finalement évoqué dans une dimension de fonction maternelle, il est là pour protéger de façon inconditionnelle son fils. Martin ne semble jamais devoir se trouver face à une limite intangible... (référence 2)

[.../...]

Chercheur : bon ben dis donc, ça c'est des soucis qui ne sont pas liés au collège, qui sont liés à ta vie à l'extérieur du collège.

Martin : non mais c'est des malades, je vais les laisser, ils font faire ce qu'ils veulent. Je les connais pas... c'est pour ça ma mamie, elle a dit : « ne regarde jamais les *gadgés* sinon ils vont s'énerver pour rien, ils vont te faire des histoires. »

Chercheur : il y a un truc qui m'a étonné dans tout ce que tu m'as raconté c'est que S., c'est ton nom de famille... or moi je vois, A. ton nom de famille. Alors est-ce que tu peux m'expliquer ce petit mystère ?

Martin : en fait ma mamie mon papy, mon arrière-grand-mère mon arrière-grand-père, c'est tous des voyageurs...

Chercheur : alors attends, je vais reprendre le petit arbre généalogique qu'on a fait. C'est pour ça que j'en fais un, quand tu me parles de ta famille, ça me permet de bien me repérer... voilà le petit arbre généalogique où tu peux me montrer...

Martin : là c'est mon papy, et là c'est ma mamie, en fait ils se sont rencontrés, et c'est tous les deux des voyageurs,

Chercheur : et il s'appelle comment ?

Martin : S. mon papy... c'est voyageur.

Chercheur : ça c'est le nom de famille.

Martin : là c'est P. et du coup ça fait que mes papy et mamie c'est des purs voyageurs, ça descend jusqu'à mon père, mon père c'est un pur voyageur.

Chercheur : et pourquoi il s'appelle A. ton père ?

Martin : Non c'est P. mon père et ma mère, c'est A.

Chercheur : mais ils ne sont pas mariés, donc ton père ne t'a pas donné le nom de famille.

Nous notons deux choses à la lecture de ce passage de notre conversation : premièrement les mots de sa grand-mère paternelle qui, au regard des soucis que Martin rencontre dans sa vie quotidienne, ont quasiment valeur d'oracle : "c'est pour ça ma mamie, elle a dit : « ne regarde jamais les "gadgés" sinon ils vont s'énerver pour rien, ils vont te faire des histoires. »", deuxièmement, le père n'a pas donné son nom à son fils. Cela est à considérer dans la problématique générale de la difficulté à poser l'indice symbolique de la fonction paternelle. (référence 2)

[.../...]

Martin : non, parce que le petit il est allé voir sa maman... mais de toute façon je suis allé voir le principal, parce qu'il m'a dit de venir le voir, et en tout cas c'est pas dans le collège. Il m'a dit : « si tu as des histoires, après c'est tes histoires. »... Une fois le principal, il ne me croyait pas. Et une fois, il y a des gens qui ont agressé une dame, ils lui ont volé son téléphone. En fait c'est un gars que je connais, il a dit mon prénom...

Chercheur : Hum...

Martin : le pauvre, je l'ai tué après. Il a dit mon prénom et du coup j'ai commencé à avoir plein d'histoires. Et en plus j'étais parti tranquille chez mon copain. Et mon père est venu me

chercher. Mon père quand il s'énerve, des fois, il fait peur... J'ai eu peur de me faire claquer. Du coup il m'a mis une claque, il m'a pris et il m'a emmené au collège. Il m'a dit : « tu dois t'expliquer ! » Et je disais la vérité et tout, il ne voulait pas me croire. J'étais comme ça : « mais je vous jure Monsieur, sur la tête de ma petite sœur, je ne mens pas » le lendemain, ils ont trouvé coupable, ils ont appelé ma mère, et j'ai dit : « mais alors, la prochaine fois que vous direz qu'un adulte il ment... ou un truc comme ça... ben vous verrez la prochaine fois... »

Le père est présenté, à ce moment de notre conversation, comme le garant de la loi qui doit s'imposer mais la suite du récit replace Martin comme victime des événements. Finalement, les figures de l'autorité doivent reconnaître que c'est bien Martin qui avait raison. (référence 2)

[.../...]

Chercheur : en tout cas des bonnes notes. Et ta prof principale m'a dit : « l'autre fois, je l'ai vu, il aidait une élève en difficulté » c'est lui qui expliquait à l'élève qu'elle pouvait faire des progrès.

Martin : bah oui. C'était Charlotte. Je sais plus pourquoi, elle ne veut plus travailler. Elle n'y arrive plus, et du coup elle ne fait plus rien en classe. Elle a un cahier c'est pour toutes les matières, et encore elle marque au fluo. Et du coup je lui dis : « si tu ne travailles pas, tu n'auras pas de métier, et du coup tu n'auras pas de sous, et quand tu seras grande tu seras clocharde. Tu auras la honte pour faire la manche. Après tu n'auras pas de belles affaires. » elle m'a dit : « mais oui je sais », je lui dis : « pourquoi tu travailles pas ? Autant rester chez toi. Tu joues à la Wii. » après elle m'a fait : « ben ça se fait bien », je lui dis : « tu as entendu ce que j'ai dit tout à l'heure ? Vas-y, travaille au pire. » après elle m'a dit OK, et là des fois elle travaille.

Chercheur : en tout cas tu as épaté Mme N. Mme N. m'a dit...

Martin : et en même temps je n'aime pas quand les gens font ça. Des fois il y a des gens qui tapent des élèves, qui sont différents, du coup ils les tapent. Et moi j'aime pas, ça me fait pitié, du coup je vais les défendre. Après, je n'aime pas, c'est quand je vois quelqu'un qui gâche sa vie.

Chercheur : tu as l'impression que Charlotte, elle gâche un peu sa vie aussi ?

Martin : ben oui. Elle ne pense que à s'habiller ou à des trucs comme ça. Après elle ne va rien faire. Elle dit : « de toute façon mes parents ils sont riches, ils pourront m'aider ». Je lui dis :

« c'est pas ça, c'est pas ça, moi j'ai tout ce que je veux mais tu crois que les parents ils sont riches ? »

Chercheur : toi tu as tout ce que tu veux. Tu manques de rien tu me l'as dit une fois.

Martin : oui.

Martin est capable d'activer un surmoi light et très adaptable qui lui permet de tenir des propos plutôt moralisateurs qui valent pour les autres davantage que pour lui. Lorsqu'on considère ses difficultés à solliciter un appui symbolique solide sur le surmoi dans ses dimensions d'interdit ou de support à l'idéal, on peut poser l'hypothèse que ses conflits à répétition, dedans ou en dehors de l'école, ont une valeur de sinthome lui garantissant un nouage boroméen singulier. Celui-ci a valeur de formation de compromis condensant un rapport initial au monde pris dans la culture du grand Autre. Il autorise une place dans le langage articulée aux SI du côté des gens du voyage. Martin accuse ainsi réception de la dette envers la figure emblématique de sa mamie qui a prédiqué : « ne regarde jamais les gadgés sinon ils vont s'énerver pour rien, ils vont te faire des histoires. » (référence 5)

[.../...]

1.9. Séance 9 avec Martin du 26 février 2014

Chercheur : quelles sont les nouvelles ? Toi de ton côté, comment tu vis les choses en ce moment ?

Martin : ça va mais sauf en français. La prof à chaque fois elle fait : « Martin ! Martin ! », juste je tourne la tête comme ça, elle fait : « Martin ! ». Tout à l'heure, il y avait Charlotte, elle dit je ne sais plus quoi, en plus ça n'avait même pas de rapport avec le français, mais elle ne fait que de m'appeler, et la prof elle me met un mot parce que j'étais en train de lui dire : « ah mais lâche-moi. ». Elle ne fait que de me parler aussi et après je ne peux rien faire.

Chercheur : je vais noter ça. Donc les choses s'arrangent, sauf en français. Martin, aujourd'hui le 26 février (*en notant dans le dossier*). Quand est-ce qu'on devait faire le bilan tous les deux ? Ah ben, à 10 heures on devait faire le bilan ! Elle n'est pas venue ta maman ?

Martin : ah bon ! Ah je croyais que c'était mercredi prochain.

Chercheur : elle n'est pas venue ta maman, mercredi prochain c'est les vacances. Il faudra que je l'appelle, que je vois avec elle. Donc, appeler, je note ça aussi... J'inviterai ta maman pour qu'on fasse le point.

Martin : hum.

Chercheur : alors donc, avec la prof de français, commençons par là parce que tu m'en parles, comment ça se passe ?

Martin : en fait elle est tout le temps sur les nerfs. Du coup le moindre truc elle pète un plomb. Et elle ne fait que de dire c'est Martin ou des trucs comme ça, ou J.... après il y a Charlotte elle n'arrête pas de m'appeler, et en plus Charlotte elle n'a rien eu. Et moi j'ai tout pris, tout.

Chercheur : oui, c'est toi qui prends.

Martin : hum.

Chercheur : elle est tout le temps sur les nerfs...

Martin : du coup j'ai dit à la prof : « vous n'avez qu'à prendre rendez-vous avec ma mère comme ça, vous allez voir et tout. » Après l'a dit : « ben OK » et j'ai demandé un rendez-vous, elle l'a mis. Je vais le dire à ma mère, Clarisse elle m'appelle et tout, et c'est moi qui prends.

Chercheur : voilà, c'est ce que tu veux dire à ta mère. Et comment ta mère elle va réagir ?

Martin : elle va me croire parce que là je n'ai rien fait.

Chercheur : oui, toi tu n'as rien fait mais, la prof de français elle croit que tu as fait quelque chose.

Martin : oui en plus elle invente des trucs. Elle dit, il se retourne, il parle avec tout le monde, alors que ce n'est pas vrai. Il y a aussi Mad.. qui croit que je l'ai insultée de Madeleine. Du coup elle n'arrêtait pas de me dire : « tu es méchant et tout ». Mais je n'ai rien fait, lâche-moi. Je ne sais pas ce qu'ils ont les gens. Hier j'étais en SAS, ils n'étaient pas là les gens, et là du coup je pouvais...

Chercheur : alors ça veut dire quoi SAS ?

Martin : ça veut dire que tu vas tout seul avec A. (*l'assistante d'éducation*). Et tu travailles.

Chercheur : d'accord, alors comment ça s'est passé cette journée ?

Martin : c'était bien.

Chercheur : qu'est-ce que tu voulais dire : « hier j'étais en SAS... »

Martin : hier j'étais en SAS, du coup je n'ai vu personne... hier il y a Julien qui m'a dit qu'elle avait dit Mad., n'importe quoi.

Chercheur : ce n'est pas vrai non plus. Il y a beaucoup d'histoires qui sont racontées sur toi, alors que ce n'est pas vrai.

Martin : hum. Ben c'est Mad. et la prof...

Chercheur : d'accord, Mad. et la prof de français. Mad. qui dit que tu la traites, et la prof de français qui dit que tu te retournes, que tu parles, alors que ce n'est pas vrai. Comment ça c'est

finie cette histoire avec cette maman...

Martin : elle a laissé tomber je crois. Parce qu'elle s'est rendue compte que c'est elle qui nous a frappé, alors qu'on n'a rien fait. De toutes façons elle peut porter plainte, je m'en fous. Je n'ai rien fait.

Chercheur : tu ne sais pas si elle a porté plainte ou pas ?

Martin : je pense que non autrement j'aurais déjà reçu une convocation.

Chercheur : pour l'instant l'histoire avec la maman...

Martin : mon père il a dit si tu en reçois une tu n'y vas pas du tout. Tu n'as même pas à t'expliquer, tu n'as rien fait. Par contre là, avec mes parents, si elle porte plainte, alors elle... elle va avoir des histoires avec mes parents !

Chercheur : oui. Comme ils vont se positionner ?

Martin : ils vont lui dire : « dites ce qu'il y a maintenant » et quand elle va dire ça, elle va mentir, elle dit carrément que je lui ai jeté des cailloux, que j'ai essayé de la frapper, alors que non.

Chercheur : tout ça c'est pas vrai ?

Martin : non. Le petit, il est au collège, il a avoué qu'il m'a sauté dessus, il croyait que j'allais me laisser faire ?

Chercheur : c'est lui qui a commencé ?

Martin : coup je lui ai mis des claques.

Chercheur : tu m'as dit quand tu l'as vu au début, tu rigolais un peu de lui. C'est peut-être là où il a cru que tu te moquais...

Martin : en fait, il sautait sur lui-même et il pleurait. Et je l'ai regardé. Et là il m'a fait un doigt d'honneur et j'ai rigolé. Je lui ai fait : « tu vas te calmer toi ? »

Chercheur : hum, hum...

Martin : après il croyait que je me moquais de lui. Je lui ai dit : « appelle ta maman, j'ai pas peur d'elle », elle est arrivée comme ça, avec des yeux tout rouges, elle voulait me frapper. Après j'ai fait : « qu'est-ce qu'il y a ? », elle croyait que je lui faisais des doigts d'honneur et tout. Alors que j'étais juste comme ça : « qu'est-ce qu'il y a ? ». Du coup elle a pris la voiture et elle s'est mis devant nous. Elle nous a chopé dans un chemin. Elle est intelligente elle. Au lieu de nous frapper, elle aurait pu discuter avec nous.

Ce long extrait de nos conversations permet de saisir combien Martin est rivé à un ressenti de persécution dans son rapport aux autres. Nous y lisons une expression du démenti de la castration qui semble prendre une forme particulièrement prononcée chez lui. Il ne

parvient pas à reconnaître toute expression d'une instance tierce qui occuperait une position d'exception. Il est donc sans cesse ramené à un affrontement duelle dans chacun des conflits qu'il rencontre. (référence 8)

[.../...]

Martin : je sais pas. Mais aussi il y a un truc qui est chiant. C'est ma tante, vu qu'au début je faisais des conneries... au début quand j'avais dit avec la femme qui a porté plainte, elle fait, c'est toujours les adultes qui ont raison. Mais là par contre j'ai crié, j'ai fait : « mais tu vas te calmer toi ! Ce n'est pas parce que tu es une adulte que tu a raison. ».

Chercheur : d'accord...

Martin : après j'ai été voir ma mère. Ma mère elle a dit : « ne t'inquiète pas moi je suis avec toi. »

Chercheur : la tante, c'est la sœur de ta mère, ou c'est la sœur de ton père ?

Martin : c'est ma grand-tante. C'est la sœur de ma mamie.

Chercheur : d'accord, ta grand-tante. Et elle te dit : « c'est les adultes qui ont raison. »

Martin : oui elle a dit ça et elle a dit si tu as passé au tribunal, c'est toujours les adultes qui auront raison, alors ça sert à rien... Et là je me suis dit : « oh la la ! ». Là par contre, quand je suis rentré chez moi, je me suis fait engueuler. J'ai pris mon puching ball, j'ai imaginé que c'était la tête de la femme...

Chercheur : tu t'es défoulé.

Martin : par contre si je la vois, je lui fais une réflexion, alors là je ne vais pas rigoler, je vais lui faire des misères...

Chercheur : mais, ta grand-tante, tu as l'impression qu'elle te grondait où tu as l'impression qu'elle te comprenait. Quelle impression tu as ?

Martin : elle me grondait et elle me comprenait.

Chercheur : d'accord, mais elle te dit en gros, c'est un peu de ta faute ce qui s'est passé. Les adultes ont raison... elle est de l'âge de ta Mamie cette grand-tante ?

Martin : hum.

Chercheur : d'accord. Donc elle est plutôt pour te dire : « écoute Martin, c'est les adultes qui ont raison. » et ça qu'est-ce que ça t'a fait ? Ça t'a énervé ?

Martin : ça m'a trop énervé.

Chercheur : dans ces moments-là, qu'est-ce que tu fais quand tu es trop énervé ?

Martin : je prends mon puching ball et je frappe.

Chercheur : tu as besoin de te défouler. C'est arrive souvent d'avoir besoin de te défouler comme ça ? Et comment tu fais à l'école où on ne peut pas se défouler comme ça ?

Martin : à l'école ? Ho, j'imagine que je le prends à la sortie, et à la sortie j'abandonne.

Chercheur : oui, mais tu as cette pensée là : « je vais me défouler. »

Martin : rires...

Chercheur : et oui tu y penses. Avec la prof de français par exemple, tu y penses des fois ?

Martin : je suis comme ça, sur les nerfs ! Je prends une feuille et je l'explose comme ça dans mes mains.

La grande tante de Martin semble tenir une position qui subordonne les expressions de la jouissance aux exigences d'un lien social fondé sur la dissymétrie entre les générations. Martin ne peut pas supporter ce raisonnement qui s'étaye d'une reconnaissance de la place d'exception et de l'incomplétude. Il ne parvient pas à métaboliser son impulsivité et exprime son envie de tout détruire. Il revendique une stricte égalité entre les générations montrant par là une forme de confusion qui évoque une dérive sur la seule référence à l'Autre maternel. Un Autre maternel qui le fixe dans une logique de toute puissance et aussi bien dans ses dimensions actives (je suis le maître du jeu) que ses dimensions passives (les autres m'anéantissent). Martin nous semble prototypique de l'enfant postmoderne dans la mesure où il se trouve massivement aux prises avec les assauts du registre imaginaire. Il doit faire trouvaille sans l'appui de l'imgo sociale de la fonction paternelle pour endiguer l'insistance d'une jouissance qui déborde les lieux communs de la mise en forme phallique. (référence 7)

[.../...]

2. Sélection des conversations avec Roger

2.1. Séance 1 avec Roger du 11 décembre 2013

Roger : parce que avant je faisais rigoler les autres, même un peu maintenant mais c'est moins qu'avant parce que, je me suis dis... puis mon prof de math, il a parlé tout ce qu'on pouvait avoir plus tard, pour l'avenir et tout, et dans ma tête ça m'a secoué en fait...

Chercheur : alors vas-y, qu'est ce qui t'a...

Roger : ben il parlait genre des salaires et tout, si tu pars sans diplôme des cours, ben on sera autour du SMIC, avec 1100 € on peut pas avoir... par exemple tu n'as qu'une pièce, tu veux avoir des enfants, c'est pas possible... des trucs comme ça, c'est compliqué.

Chercheur : et ça c'est le prof de math qui t'a expliqué tout ça ?

Roger : oui.

Chercheur : quand est-ce que tu as parlé avec le prof de math ?

Roger : c'était en groupe de classe en fait. Il parlait de ça parce que... après le conseil de classe hier en fait. Il a dit cela tout à l'heure...

Chercheur : il disait ça pour te gronder ou t'encourager ?

Roger : c'était pas que moi, c'était tout le monde, il encourageait la classe quoi. Parce que on parlait défaitiste quoi.

Chercheur : tu es en quelle classe toi ?

Roger : quatrième D.

Chercheur : je marque ça sur une feuille à part pour pouvoir mettre ça dans tes petits secrets si tu veux, dans les choses qu'on échange... Donc ça, ça t'a... comment tu vois l'avenir toi ? Qu'est-ce que voudrais faire ? Qu'est-ce qui te plairait ?

Roger : ben plus tard j'aimerais bien avoir une entreprise. Être patron d'une petite boîte. Ça me plairait, après, faut faire un peu d'études. Faut aller en bac professionnel, ça me plairait et tout.

Chercheur : bac pro.

Roger : hum...

Chercheur : alors, dans quel métier tu m'avais dit déjà ?

Roger : dans la vente, truc comme ça.

Roger affiche très rapidement une capacité à évoquer l'avenir et les contraintes auxquelles il devra se plier pour s'adapter aux exigences d'une vie sociale ordinaire : avoir

un métier qui permet de gagner de l'argent, louer une maison pour être autonome, fonder une famille...en termes freudiens, on pourrait dire qu'il est capable de reconnaître le principe de réalité, ce qui lui confère une apparence de maturité. Ses projets semblent réalistes et adaptés à ses compétences... cette façon de se projeter dans le temps et d'évoquer des perspectives en prise avec la réalité suggèrent qu'il peut s'orienter à partir de l'idéal du moi. (référence 1)

[.../...]

Chercheur : [*en écrivant* :] ... souhaite faire un stage en vente. Donc ça il faudra qu'on en reparle. Alors c'est vrai qu'évidemment, les profs, ils t'attendent aussi... comment tu te comporteras si jamais tu vas en stage ? Comment il faut se comporter quand on va chez un patron ?

Roger : il faut déjà être mature. Faut bien parler, surtout c'est ça, il faut pas avoir peur. Faut bien parler, bah, qu'on s'échange bien en fait c'est ça.

Chercheur : hum...

Roger : écouter et tout...

Chercheur : et ça toi ? Tu penses pouvoir y arriver ?

Roger : ben oui, je pourrai le faire mais bon, il faudra être motivé quoi.

Chercheur : alors est-ce que tu es motivé ?

Roger : oui, je pense je pourrai le faire. Franchement oui.

Chercheur : bon moi je crois que tu as les capacités, largement. Est-ce que l'école t'intéresse en règle générale ?

Roger : hummm... ben je préfère le monde du travail même si j'ai jamais travaillé mais... Quand on parle de ça, ça fait plaisir. Tout le monde dit là-bas, c'est bien quand tu travailles, c'est mieux et tout. Après, quand tu fais des études et que tu as un meilleur travail c'est encore mieux.

Encore une fois, les propos de Roger sont ceux d'un adolescent plutôt lucide et cohérent par rapport à son désir. Il évoque ce plaisir qu'il éprouve lorsqu'il se projette dans l'avenir professionnel et la forme de "vraie vie" que cela représente pour lui. On peut noter au passage que le langage semble pour lui un point d'appui fiable pour mettre en forme ses émotions. Roger montre donc une certaine aisance dans son rapport à l'articulation signifiante et on pose l'hypothèse d'un bon accès au traitement phallique de la jouissance. On peut aussi sourire au lapsus qu'il commet quand il dit qu'il faut bien parler dans l'univers

professionnel, ce qu'il formule de la façon suivante : « Faut bien parler, bah, qu'on s'échange bien en fait c'est ça ». L'énoncé de Roger semble insister sur la substitution, l'échange qu'il y a à opérer pour être pleinement dans le lien à l'autre ce qui n'est pas sans évoquer pour nous une image liée à la castration symbolique... Par ailleurs, l'instance du Surmoi paraît bien en place avec ses deux versants constitués par l'intériorisation des interdits : « il faut déjà être mature » et l'appui sur l'idéal : « Après, quand tu fais des études et que tu as un meilleur travail c'est encore mieux. » On ressent, lors de ces premiers échanges, une capacité au transfert et donc à une certaine forme de demande adressée à l'Autre sous-tendue par la mécanique du désir. Finalement, Roger nous apparaît comme un adolescent aux prises avec le remaniement pulsionnel qui singularise ce passage fondateur de la vie adulte mais qui montre aussi toutes les potentialités et la richesse qui vont avec... (référence 1)

[.../...]

Roger : au collège on est plus libre, c'est plus pareil, c'est... il y a plus de travail à la maison. Bah, il y en a pas beaucoup, c'est trente minutes à peu près, faut quand même apprendre chez soi et tout, et au primaire, on apprenait et tout mais moins... c'est plus sérieux au collège, c'est...

Chercheur : au primaire, c'est moins. Tu trouves qu'il y a trop de travail au collège ?

Roger : c'est pas ça c'est que... ben, si, c'est ça. Oui, il y a trop de travail.

Chercheur : il y a trop de travail au collège.

Roger : ben pas trop de travail en cours mais à la maison en fait après. Quand tu rentres, tu es démotivé, moi quand je rentre, je sais, j'ai pas envie de faire mes devoirs. Comme tout le monde je pense mais...

Chercheur : et qu'est-ce que tu préfères faire ?

Roger : je préfère sortir, des trucs comme ça. Aller voir des gens que de faire mes devoirs après.

Chercheur : qu'est-ce qui te plaît dans la vie ? Quelles sont tes passions tes goûts ?

Roger : j'aime bien le sport. J'aime bien tout ce qui est virtuel aussi, ça me plaît.

Chercheur : qu'est-ce qui est de bien dans le virtuel ? Là, tu as des choses à m'apprendre !

Roger : c'est pas pareil parce que, dans le virtuel en fait, c'est comme si on pouvait faire ce qu'on voulait. Mais qu'on peut pas faire en vrai. Des fois ça détend c'est vrai c'est mieux puis, sinon.. pas grand chose... bah, j'aime bien faire tout ce qui est bricolage et tout j'aime bien, ça me détend aussi, ça passe le temps surtout, c'est bien...

Chercheur : ça te détend. Alors est-ce que tu penses... ça c'est intéressant aussi : **ça me détend...** est-ce que tu penses que tu es tendu ? Est-ce que tu pense que tu es stressé ? Ou tu es...

Roger : bah, je pense à autre chose. Quand je fais quelque chose que j'aime bien, ben, je pense à rien d'autre à côté quoi.

Chercheur : voilà...

Roger : c'est ça qui est bien, que j'aime bien, ça me plaît quoi, c'est pas pareil.

Chercheur : et quand tu fais rien, qu'est-ce qui se passe alors ?

Roger : quand je fais rien je pense à des trucs des fois, je sais même pas pourquoi. Par exemple, je suis au collège, je vais penser à ce que je vais faire ce soir, alors que je suis pas le cours, je sais pas, je suis à côté quoi...

Chercheur : est-ce que tu dirais que tu as du mal à te concentrer ?

Roger : ouais. J'ai du mal parce que je pense à trop de trucs en fait.

Les propos de Roger illustrent combien l'environnement symbolique post-moderne est prompt à flatter le narcissisme des jeunes générations : « dans le virtuel en fait, c'est comme si on pouvait faire ce qu'on voulait. Mais qu'on peut pas faire en vrai. » Il faut un solide arrimage symbolique pour ne pas se laisser glisser sur la pente des mouvements imaginaires, ceux qui réduisent le rapport à l'autre au face à face avec l'image et qui sollicitent préférentiellement l'expression du corps dans une possibilité d'excitation immédiate plutôt que le traitement long et différé de la jouissance. Par comparaison, le travail scolaire apparaît comme insurmontable. Il devient dès lors difficile de contenir les assauts d'une pensée déliée qui réclame sa dose de vitesse et d'intensité quasi-physique pour trouver à se canaliser. Roger exprime ce besoin de "détente" qui vient signaler une probable charge d'angoisse qui en fait le lit. Angoisse qui se paie du prix d'un manque de concentration, c'est à dire d'une difficulté à se dissoudre dans la majorité des propositions d'apprentissages scolaires qui n'ont, par nature, pas le caractère absorbant, dévoreur d'attention, des jeux vidéos ou autres activités offertes par les gadgets de notre société techno-scientifique. Il décrit une pensée qui erre, procédant par associations successives et réclamant sa charge de plaisir. (référence 4)

[.../...]

Roger : des bons souvenirs, il y en a plein : de fois quand je suis en cours je pense à des trucs

que j'avais fait l'année dernière, je rigole encore de ça des fois...

Chercheur : quoi par exemple ?

Roger : genre des fois avec des gars on fait des petites bêtises. Et puis ça revient à la tête et ça fait rigoler donc.

Chercheur : alors quelles petites bêtises ? Ça, ça reste entre nous, rassure-toi.

Roger : il y en a plein... des fois on pense à des trucs qu'on faisait, on jetait au tableau comme ça et tout... Après, je me fais : « ah ! Pourquoi j'ai fait ça ? » parce que après, il y a tout le temps une sanction derrière. Après, quand on l'a fait, on fait : « ah non, j'aurais pas dû le faire. »

Chercheur : oui, oui, mais je pense qu'à l'âge que tu as au collège, tout le monde, même les profs, on a fait des bêtises.

Roger : oui, oui... après, c'est ça, personne n'est parfait non plus mais, il y en a, c'est vrai, ils travaillent bien.

Chercheur : toi, tu aimerais bien travailler ?

Roger : ouais. J'aimerais bien c'est quand, fin de trimestre, tu vois toutes tes notes et tout, et tu fais : « ouais, ça va, c'est bien et tout. »

Chercheur : hum, hum... c'est bien, si tu as envie de bien travailler tu vois déjà, c'est un moteur ça... mais à mon avis, il faut que tu te trouves un objectif.

Roger : oui.

Chercheur : parce que pour l'instant, tu travailles mais tu ne sais peut-être pas toujours pourquoi.

Roger : des fois j'ai envie de travailler mais pour avoir la bonne cause en fait, parce que après, je veux faire... je veux trouver l'objectif pour réussir à faire... être dans mon objectif c'est à dire, ça, ça me sert pas trop, mais il faut que je le fais quand même un truc comme ça...

Roger nous décrit combien l'univers des pairs peut venir soutenir les processus identitaires à l'adolescence. Par ailleurs, il a une façon de présenter ses "regrets" par rapport aux bêtises faites en classe tout à fait particulière, il dit : « ah ! Pourquoi j'ai fait ça ? parce que après, il y a tout le temps une sanction derrière. » Dans sa façon de formuler, il ne pose pas un jugement de valeur sur le fait de jeter des choses au tableau, mais il fait plutôt référence à l'inconvénient de se faire punir ensuite de façon systématique. Dans cette exemple précis, ce n'est pas le sentiment de culpabilité qui est présent mais davantage le fait de ne pas pouvoir échapper à la sanction. Même si chez Roger les indices de la fonction surmoïque sont nombreux, il n'en reste pas moins que ce surmoi montre quelques signes d'être au service de

l'encouragement au plaisir. Il dénonce donc le déplaisir à se faire punir mais allège d'autant le sentiment d'avoir mal agi. Pour caricaturer, on pourrait comprendre que ce qui n'est pas bien, ce n'est pas de jeter des choses dans le dos du professeur, c'est de se faire attraper ! (référence 5)

[.../...]

Roger : en ce moment ça va mieux, je trouve, parce que tout à l'heure, Monsieur C. un prof de SVT, il m'a dit : « je suis content comme quoi tu as remis ton cahier à jour. »

Chercheur : ça c'est bien ça...

Roger : puis maintenant je vois une autre image de lui. Il est plus sympa...

Il nous semble que Roger, que ce soit dans la positivité du transfert qu'il noue dès cette première séance ou dans sa façon de parler des professeurs qui lui manifestent de l'intérêt, vient illustrer la quête propre à l'adolescence de trouver un "point d'où" se sentir suffisamment aimable dans le regard de l'autre. Bien sûr, il y a le cercle des amis qui permet cette possibilité de re-calculer ses coordonnées identitaires dans un au-delà de l'enfance mais est-ce suffisant ? Le groupe des pairs autorise une réassurance narcissique en offrant de se reconnaître dans une appartenance qui ne soit plus celle liée aux parents. Mais ce processus ne peut suffire à faire inscription symbolique dans les générations et Roger semble particulièrement sensible à pouvoir se projeter dans un récit et une historicité. C'est pour l'instant le projet professionnel qui paraît le plus en mesure de venir recouvrir cette faille et de faire réponse à l'angoisse que ne manque jamais de susciter les questions qui touchent à l'insondable réel du sens de la vie, notamment à l'adolescence... Ce qui donne la tonalité générale à ce premier entretien, ce n'est pas la structure subjective de Roger qui présenterait quelques particularités qui ne seraient pas communes à tous les adolescents, mais plutôt, l'environnement symbolique suggéré qui nous semble marqué par son caractère évanescent. Nous voulons dire par là que, tout au long de notre échange, rien ne semble clairement venir offrir de contrepoint sérieux et solide, dans les mots recueillis auprès de Roger, qui serait en mesure de soutenir son désir dans une expression symbolique clairement arrimée aux conditions actuelles de son vécu scolaire ou familial. (référence 7)

2.2. Séance 2 avec Roger du 18 décembre 2013

Chercheur : alors tu me dis qu'en ce moment tu as la pression ?

Roger : oui à la maison, chez papa, c'est assez compliqué quoi...

Chercheur : alors pourquoi c'est compliqué ?

Roger : ben parce que, en fait, il s'était passé une histoire familiale, ben... c'est pas familial, c'est parce que j'avais pas envie d'aller au foot, je sortais le soir à la place d'aller au foot et je revenais à l'heure normale...

Chercheur : ton père il croyait que tu étais au foot ?

Roger : ouais voilà... et hier il y a été et... il a été au stade et puis moi je n'y étais pas ben... je suis rentré et puis ben... il m'a engueulé et tout. J'ai pas mangé et tout

Chercheur : ton père n'était pas très content.

Roger : ben non. Après c'est de ma faute mais bon... voilà...

Chercheur : donc ça je marque dans tes secrets bien sûr, dans les choses confidentiels... [*en écrivant*] ... je me suis fait grondé par mon père... et qu'est-ce que tu faisais si tu n'allais pas au foot ?

Roger : si j'allais pas au foot comment ça ?... Ben, j'allais voir des gens comme ça et tout... j'allais voir des gens à la place d'aller au foot. Parce que ça faisait longtemps que j'en faisais et à le fin ça m'énervait. Puis j'avais pris une saison pour rien...

Chercheur : donc ça veut dire que depuis le début de l'année tu n'es pas allé au foot ?

Roger : non, presque pas... ben, si, deux trois fois comme ça... au début...

Chercheur : oui mais ils ont payé la licence tes parents ?

Roger : oui. C'est pour ça, j'ai pris une licence pour rien quoi.

Chercheur : donc ton père il t'a grondé... il t'a pas tapé quand même ?

Roger : ben si, il m'a tapé aussi...

Chercheur : violemment ou...

Roger : ben pas violemment non plus mais... un peu quoi. Puis il ne veut pas que je sorte et tout...

Chercheur : bon...

Roger : j'ai pas le droit de sortir tout le temps le week-end... ben, cet après-midi, je pourrai pas sortir et tout... plus le droit de sortir quand je suis là-bas. Mais quand je suis chez ma mère, ben, si, j'ai le droit de sortir.

Durant cette séance, Roger, va beaucoup parler des relations avec son père. Il le décrit comme quelqu'un de sévère et d'intransigeant. Afin de nous repérer, nous allons ensuite l'interroger sur la composition de sa famille. Malheureusement, l'enregistreur n'a pas

fonctionné durant l'intégralité de notre conversation et nous ne pourrons pas en commenter l'ensemble. Il nous faut cependant préciser que durant la seconde partie de l'entretien, nous allons parfois être un peu inquiet lorsque que Roger va faire allusion à de possibles violences. Il nous explique sa crainte que son père vienne l'attendre à la sortie du collège pour lui mettre une claque devant tous ses amis. Cependant, il apparaît possible qu'au delà de la brutalité ressentie par Roger à propos de son père, c'est sa propre perception de l'autorité qui doit être entendue. Nous nous trouvons face à deux hypothèses : soit effectivement le père est souvent très dur, voire injuste, avec lui, soit Roger perçoit comme une forme de violence à son égard toute mise en place stricte d'une limite qui vient borner son aspiration à la satisfaction de ses envies. Finalement, nous pensons que c'est le rapport de Roger au père imaginaire de la fonction paternelle qui fait le cœur de cette conversation. C'est donc aussi toute sa capacité à supporter une imago venant occuper une place d'exception et la mise en forme singulière de la castration symbolique que nous pensons avoir observées durant la suite de notre travail avec Roger... (référence 2)

[.../...]

2.3. Séance 3 avec Roger du 16 janvier 2014

Chercheur : Alors Roger, les nouvelles ?

Roger : En ce moment ça va, au collège, ça va. Mais c'est plutôt le soir quand je rentre chez moi, chez mon père, ce n'est pas facile quoi...

Chercheur : tu m'as déjà expliqué ça l'autre fois.

Roger : ben oui. C'est pas facile parce que quand je rentre et tout... c'est... j'ai le droit de rien faire et tout... c'est ça... sinon chez ma mère ça va, c'est stable là-bas... ça va, j'aime bien.

Chercheur : et si j'ai bien compris maintenant tu es 1 semaine chez ton père.

Roger : oui, comme ma grand-mère ne peut plus garder en fait, je vais juste le week-end chez ma grand-mère, quand je vais chez mon père je reste un week-end chez ma grand-mère. Le mercredi après-midi j'essaie d'aller là-bas comme ça je peux sortir.

Chercheur : et oui, tu vas le week-end chez ta grand-mère, mais la semaine tu es chez ton père. Ça c'est nouveau pour toi... avant tu étais chez ta grand-mère...

Roger : oui, tout le temps quoi. Toute la semaine.

Chercheur : ce qui est nouveau là c'est que tu es avec ton père. Alors comment se passe la semaine avec ton père ?

Roger : c'est assez compliqué. Il gueule souvent en fait. Il crie souvent. Et... Voilà.

Chercheur : il crie parce qu'il y a une raison ?

Roger : c'est pas trop ça, il est énervé souvent. Comme il ne travaille plus... quand il travaillait ça allait parce qu'il était fatigué et tout... que là maintenant, il ne dort pas il essaye de faire passer le temps mais il ne dort pas. Il est énervé par le temps...

Chercheur : et donc qu'est-ce qu'il te dit toi ?

Roger : moi il me gueule dessus, il me dit : « tu montes dans ta chambre » alors que je ne fais rien. Je rentre il faut que je fais ça. J'attends. Je ne fais rien. Je rentre juste l'après-midi. Je mange juste un petit truc. Après le soir j'attends deux heures et demie dans la chambre comme ça, à ne rien faire jusqu'au repas du soir. Puis après le repas du soir, je prends ma douche et je vais me coucher c'est tout. Avec ça, je n'ai rien à faire là-bas.

Le monde de Roger est très clivé. Soit il est chez sa mère et il décrit un univers qui lui convient, soit il est chez son père et dès lors, il ne peut plus rien faire. Jusqu'à présent, lorsqu'il était sous la responsabilité de son père dans le cadre de la garde alternée, sa grand-mère paternelle l'accueillait chez elle. Mais ses problèmes de santé ont obligé à modifier cela et il reste maintenant davantage au domicile de son père. Finalement, il passait son temps entre deux figures féminines : sa mère durant une semaine et la semaine suivante chez sa grand-mère. Il apprécie d'aller chez elle le mercredi car il retrouve de la liberté : « Le mercredi après-midi j'essaie d'aller là-bas comme ça je peux sortir. » Dans le discours de Roger, son père semble être le seul qui lui impose autant de contraintes qui apparaissent désormais au quotidien depuis que le mode de garde à changé. (référence 2)

[.../...]

Roger : Aujourd'hui il ne me croyait pas ce matin que j'avais du soutien, du coup, hier il m'aurait peut-être laissé regarder la télé, juste regarder un match de foot, pas longtemps quoi, j'aurais juste regardé le début, puis il ne me croyait pas que j'avais du soutien, du coup je suis allé à huit heures ce matin au collège, et le collège ils l'ont appelé comme quoi j'avais du soutien. Il doit se sentir bizarre maintenant, comme il ne me croyait pas alors que c'était vrai.

Chercheur : ben oui. Alors si tu avais du soutien ça veut dire que tu étais obligé de venir à huit heures ou que tu aurais pu venir plus tard ?

Roger : il voulait que je vienne à neuf heures, en fait, il croit que je n'aime pas trop rester chez lui. C'est vrai, je n'aime pas trop être là-bas en fait. Le matin j'aime bien partir tôt, puis

j'attends devant le collège avec les autres...

Chercheur : et lui il avait l'impression que tu partais à huit heures pour ne pas être chez lui.

Roger : oui. Voilà, c'est ça.

Chercheur : il ne croyait pas que tu avais quelque chose à faire au collège.

Roger : il croyait que j'allais aller traîner dehors, je ne sais pas...

Chercheur : oui alors c'est vrai qu'il t'a, entre guillemets, "chopé" une fois par ce que tu disais que tu allais au foot...

Roger : oui le soir je suis allé voir des gens et tout...

Chercheur : voilà... donc...

Roger : après c'est sûr, il n'a plus confiance, maintenant il n'a plus confiance quoi...

Il faut préciser que Roger est connu au collège pour être un garçon très gentil dans la relation duelle, tout à fait charmant et même séducteur, plutôt apprécié des adultes qui le connaissent, mais qu'il peut aussi faire le contraire de ce qu'il vient de dire quelques minutes avant... il a été vu par les assistants d'éducation passer par dessus le grillage du collège pour rentrer chez lui après le dernier cours alors qu'il venait juste d'avoir un entretien avec la principale adjointe précisant bien qu'il devait rester en étude. Il lui est arrivé aussi de venir au collège et de laisser tomber au milieu de la route un vélo dont tout indique qu'il l'avait "trouvé" le matin même sur le chemin... Si on ajoute ces faits, qui sont fréquents pour Roger, et le récent incident avec le club de foot, on peut comprendre le manque de "confiance spontanée" de son père. De plus, il est utile d'insister ici sur le contexte de retour pour Roger au domicile paternel une semaine sur deux et l'on peut légitimement supposer qu'ils doivent avoir l'un comme l'autre à reconstruire une relation dans le quotidien. (référence 2)

[.../...]

Chercheur : il était agressif avec ta mère, c'est pour ça qu'ils se sont séparés ?

Roger : oui ils se sont séparés à cause de ça, parce que moi je n'étais pas né, j'étais dans le ventre de ma mère, il lui faisait faire les carreaux, vous savez, pour nettoyer les carreaux. Un jour il y a une infirmière qui vient, elle prend la tension de ma mère, elle voyait que ça n'allait pas du tout, elle avait fait un effort. Elle aurait pu me perdre parce qu'elle faisait tout le temps le ménage, lui il ne faisait rien. Il était juste au travail.

Chercheur : et qu'est-ce qu'elle a dit l'infirmière alors ?

Roger : c'est pas possible, elle a dit à mon père : « vous vous croyez au temps du Moyen

Âge ? ». Après il ne l'aimait plus mon père l'infirmière.

Il est intéressant de souligner l'association qui vient à Roger sur un souvenir ancien alors qu'il était encore dans le ventre de sa mère. Dans son roman familial, le père est le méchant qui vient agresser et imposer à sa mère des exigences d'un autre temps. « Elle aurait pu me perdre parce qu'elle faisait tout le temps le ménage, lui il ne faisait rien. Il était juste au travail. » Cette formule concentre en elle toute l'énigme de la jouissance qui circule entre ses parents et qui ne semble pas permettre à Roger de dépasser une certaine valeur imaginaire du père. (référence 2)

[.../...]

Chercheur : il a des amis ?

Roger : oui il a des amis. Mais il est plutôt solitaire lui en fait. Pas sauvage non plus mais solitaire.

Chercheur : il a des passions ? Je sais pas il pourrait aimer le jardin, la pêche ?

Roger : non, la pêche l'été, sinon non.

Chercheur : donc il reste à la maison ?

Roger : ouais.

Chercheur : il a pas d'amis, il n'a pas une copine par exemple...

Roger : non il me dit pas ce qu'il fait. Il ne dit rien. Je n'arrive pas pas à dialoguer avec lui donc je ne peux pas trop savoir.

Chercheur : il n'y a pas de dialogue avec lui.

Roger : oui c'est ça.

Chercheur : donc c'est vrai que pour toi, la différence avec les semaines où tu es chez ta maman, c'est...

Roger : oui, il y a une large différence. J'aime bien, je parle avec ma mère et tout. On se confie des trucs, c'est ça que j'aime bien. Avec mon père il n'y a pas de dialogue. C'est vrai que je ne fais rien.

On mesure à travers cet extrait combien la figure de la mère et associée à l'idée de partage et de continuité alors que les représentations liées au père sont plutôt du côté de la distance et de la séparation. Les fonctions paternelles et maternelles se superposent bien aux sexes des parents dans la situation de Roger. (référence 1)

[.../...]

Chercheur : d'accord. Mercredi prochain à 1 heure. Ça fait plusieurs fois que tu vas à la MDA (*maison des adolescents*) ?

Roger : ça fait la deuxième fois.

Chercheur : ce n'est que la deuxième fois ?

Roger : oui ce n'est que la deuxième fois parce que la première fois que j'avais été c'était parce que je jouais trop à la console et tout, quand j'étais chez mon père en fait. Comme je n'avais rien à faire, je jouais trop à la console. Et puis ça me faisait faire de l'insomnie.

Chercheur : du coup tu y passais tes nuits ?

Roger : non je n'y passais pas mes nuits, ce n'est pas ça... avec les écrans, tout le temps je jouais dans le noir, et avec la lumière, mes yeux ils étaient presque fermés, je ne voyais rien. Je sortais dehors ça me faisait mal aux yeux pendant cinq minutes et après ça allait. Je me rappelle de ça, ça fait bizarre.

Chercheur : tu devais être énervé aussi parce que les jeux...

Roger : les jeux ça énerve parce que je faisais de la compétition et tout.

Chercheur : hum...

Roger : tout le temps à perdre et tout. Si tu perds, tu pètes un câble.

Chercheur : ah oui ? Qu'est-ce qui se passe...

Roger : tu deviens à moitié dangereux en fait dans ta tête. C'est pour ça que j'ai tout arrêté moi.

Chercheur : oui...

Roger : je devenais dangereux. Pas dangereux avec les autres, mais chez moi. J'ai déjà cassé une télé comme ça. J'avais la manette dans ma main, je voyais que je perdais, je perdais presque jamais, donc une fois que tu perds, je jetais la manette... j'aurais jamais dû faire ça, je ne me contrôlais même plus. Là j'ai tout arrêté, je redeviens normal.

Chercheur : oui oui...

Roger : c'est sûr ça fait du bien de revenir, quand tu ne joues plus et tout.

Chercheur : tu as senti une différence ?

Roger : Oui direct. Maintenant je suis tout le temps zen et tout alors qu'avant j'étais tout le temps énervé.

Chercheur : oui...

Roger : je courais pour rentrer chez moi des cours. Je courais pour rentrer chez moi pour

jouer tout le temps.

Chercheur : tellement tu avais envie de jouer ?

Roger : oui tellement j'avais envie. J'avais envie mais à la fois dans ma tête je me disais : « pourquoi je joue autant ? » mais après sur le coup je disais : « ah c'est pas grave, une petite partie et puis, je restais des heures... »

Chercheur : tu n'arrivais pas à contrôler ça ?

Roger : le week-end je restais tout le temps, presque tout le temps.

Chercheur : tu sortais plus ?

Roger : non.

Chercheur : tu n'avais plus de copains du coup ?

Roger : pour eux j'étais leur copain, mais moi je ne sortais pas, donc à chaque fois qu'ils m'appelaient, je disais : « non je pars » des trucs comme ça...

Chercheur : c'était pour jouer ?

Roger : même ma mère, tout le monde me disait : « sors, Roger ! » et maintenant, je sors tout le temps, c'est le défaut maintenant. Alors que moi, je sais pas, ma mère elle ne voit aucun inconvénient que je sors.

Chercheur : hum...

Roger : ça ne la gêne pas je trouve. Elle préfère que je sors, que je reste...

Chercheur : surtout que ta mère elle sait que tu as des copains, des copines...

Roger : oui elle le sait.

Chercheur : et elle en parle un peu ta mère. Elle dit que tu as une copine même.

Roger : oui.

Chercheur : elle en parlait l'autre fois. Et elle accepte ça ?

Roger : elle accepte que je vais voir ma copine, des trucs comme ça, mais mon père non !

Roger a donc été dans une situation d'addiction aux jeux vidéos. Ses paroles illustrent bien combien pour chaque sujet la question de l'articulation des registres du réel, du symbolique et de l'imaginaire réclame une solution singulière. Chacun doit trouver sa formule avec des appuis plus ou moins prononcés sur l'idéal ou sur l'objet pour satisfaire aux exigences de satisfaction de l'insatiable Surmoi. Aujourd'hui, le groupe des pairs et les investissements affectifs viennent faire suppléance au débordement de jouissance que les jeux vidéos ne parvenaient pas à capotonner. « je devenais dangereux. Pas dangereux avec les autres, mais chez moi. » (référence 5)

[.../...]

Roger : mais il m'impressionne à moitié en fait mon père. Je sais pas... Il est froid en fait, tout le temps donc...

Chercheur : alors tu dirais quoi ? Qu'il te fait peur ? Ou au contraire qu'il...

Roger : il ne me fait pas peur. Il est gentil avec moi des fois, c'est plutôt quand je veux sortir, il ne veut pas. Il n'y a rien à faire quoi.

Chercheur : il ne te comprend pas ?

Roger : oui. Il veut tout le temps que je fais du sport, je fais du sport, je suis plutôt sportif. Lui, pour moi, il n'y a que le sport qui compte : « demain, n'oublie pas demain tu as ça... » par exemple, il me parle de la semaine prochaine, alors que c'est dans une semaine. C'est long. Ce soir j'ai entraîné de boxe. Il m'a même appelé. J'étais en cours. J'ai éteint le téléphone. Je fais : « ce n'est pas possible ! » pour me dire après, il m'a envoyé un message, j'ai regardé juste deux secondes, c'était marqué : « n'oublie pas tu as sport ce soir, rentre vite et tout. »

Roger décrit un père qui exprime un désir à son égard mais il souhaite aussi s'émanciper de certaines valeurs comme la pratique du sport. Sa revendication première reste de pouvoir sortir librement. Le fait de s'opposer à ses aînés est le propre de la quête identitaire à l'adolescence mais ce qui nous frappe ici c'est le rejet clivé des exigences parentales qui s'exprime essentiellement envers la figure du père. (référence 2)

[.../...]

Chercheur : il est vraiment sportif. Il ne fume pas, il ne boit pas ?

Chercheur : non.

Roger : avant il paraît qu'il buvait. Je ne savais pas trop. Il buvait bien. Il était moitié alcoolique, je ne sais pas.

Chercheur : ah oui, il a eu une période comme ça ?

Roger : oui.

Chercheur : le sport l'a peut-être aidé à s'en sortir ?

Roger : oui. Peut-être c'est ça. J'ai vu ça à la télé aussi, il y avait un homme, il buvait souvent, il était alcoolique, il a vu la course à pied, et puis maintenant il ne fait que courir tous les jours. Et puis maintenant il n'est plus alcoolique.

Chercheur : voilà. Alors est-ce que ton père ça serait ça ?

Roger : peut-être c'est ça. Je ne sais plus s'il était alcoolique. Je ne pense pas, je ne sais pas.

Chercheur : tu en as entendu parler ou tu ne sais pas...

Roger : oui un truc comme ça, j'en entendu parler, ça venait de ma grand-mère mais je ne sais pas si ils parlaient vraiment de mon père.

Chercheur : il y a quelque chose qu'on n'ose pas trop dire. Peut-être à toi, ils n'osent pas trop dire ? Il y a peut-être quelque chose, on ne sait pas quoi...

Roger : hum, ça doit être ça, je ne sais pas...

Chercheur : tu te doutes de quelque chose ?

Roger : oui, je ne sais pas. Non je ne me doute pas mais j'écoute juste.

Chercheur : mouais.

Roger : parce que je ne veux pas trop dire quelque chose de faux après.

On remarques ici la façon particulière des enfants d'évoquer les choses douloureuses, sans jamais trahir la loyauté qui les lie aux parents. Roger évoque un possible épisode alcoolique de son père mais lui accorde toujours aussi le bénéfice du doute. Au-delà de cet aspect formel, nous notons que le questionnement du rapport à la jouissance apparaît à nouveau. Finalement, que ce soit dans le besoin de proximité à sa maman ou dans la capacité du père à savoir y faire avec ses propres excès, c'est toujours la question de la fonction paternelle qui se pose en tant qu'elle offre une mise en forme phallique aux expressions pulsionnelles. (référence 1)

[.../...]

Roger : mais sinon le meilleur moyen ça serait que je reste chez ma mère.

Chercheur : hum, hum...

Roger : je vois encore mon père, mais le week-end quand je ne dors pas là-bas quoi.

Chercheur : mais qu'est-ce qu'il va dire ton père si jamais on fait cette proposition là ?

Roger : je ne sais pas. Ben je pense pas...

Roger exprime clairement son souhait : pouvoir vivre chez sa mère. À la fois parce que son père est parfois brutal avec lui mais aussi parce que sa mère lui permet de vivre davantage comme il le souhaite. Le fait que Roger puisse formuler cette possibilité nous interroge sur le rapport à la castration symbolique. C'est comme si dans la réalité du lien social rien ne venait redoubler l'interdit fondateur que pose la loi du langage, à savoir

renoncer à la jouissance de l'Autre maternel. C'est donc toute la question du déni de la castration qui se pose avec la situation de Roger. C'est aussi celle de la capacité des adultes à offrir des perspectives d'inscription dans le registre symbolique qui puissent avoir valeur de support identificatoire. (référence 8)

[.../...]

Chercheur : d'accord. Donc (*en écrivant*) : Roger aime bien sortir. Tu le fais toujours quand tu es chez ta mère.

Roger : oui.

Chercheur : mais quand tu sors comme ça avec tes amis, est-ce que malgré tout tu penses à faire tes leçons, le collègue ? Où est-ce que tu ne penses plus qu'à tes amis ?

Roger : non je ne pense plus qu'à mes amis en fait. C'est le problème.

Chercheur : on va dire c'est les deux extrêmes. Chez ton père...

Roger : je travaille. Je suis obligé quoi. Et chez ma mère je sors, je ne fais pas mon travail. Il faudrait peut-être trouver un truc chez ma mère pour que je puisse faire mon travail. Par exemple je sors, puis là je me trouve une heure pour rentrer, et me dire sur ce créneau là je fais mes devoirs.

Chercheur : c'est surtout...

Roger : ou avant de sortir, ça serait peut-être mieux...

À la fin de l'entretien, un petit jeu inconscient va débiter avec Roger. À plusieurs reprises, il va prolonger les phrases démarrées et apporter une réponses que nous pourrions qualifier d'idéal. Roger semble capable de se mettre parfaitement dans le désir de l'autre et de présenter l'attitude attendue pour satisfaire son interlocuteur. Nous avons déjà signalé que Roger gagne spontanément les faveurs de ceux qu'il rencontre au sein du collège. Nous voudrions poser l'hypothèse d'une personnalité extrêmement labile caractérisée davantage par sa sensibilité à anticiper l'énigme du désir de l'autre que par ses prises de positions symboliques. Faut-il interpréter cela comme une marque des évolutions contemporaines ou plutôt considérer qu'il s'agit d'une réponse propre à la rencontre de Roger avec son histoire ? Sans doute que la généralisation de certaines tendances lourdes inscrites dans les évolutions du lien social ne doit pas nous faire oublier la diversité des réponses singulières à l'impossible de la condition humaine... (référence 5)

[.../...]

2.4. Séance 4 avec Roger du 20 janvier 2014

[.../...]

Roger : parce que j'ai trouvé un stage aussi en même temps, j'en ai trouvé un à la gendarmerie de Saint-Nazaire.

Chercheur : et qu'est-ce que tu ferais là-bas ?

Roger : mais on regarde tout ce qui est pour l'orientation, et plus tard si on travaille dans la gendarmerie, on sait ce qui se passe. Ils nous font montrer que le travail de gendarmes en fait, ça change tout le temps. Ce n'est pas que la routine, ils expliquent tout ça.

Chercheur : d'accord.

Roger : ils expliquent plusieurs filières qu'il y a là bas, maître-chien, tout ce qui est PSIG et tout, ils nous expliquent, et c'est en fait... j'avais vu un gendarme dans la rue comme ça, et il me demandait... il me disait si on faisait des stages et tout... Ben j'y vais et tout. Et avec un pote, on peut le faire en même temps au mois d'avril.

Chercheur : et ça te plairait plus que vente finalement ?

Roger : vu comment il disait, oui ça a l'air d'être bien, parce que ce n'est jamais pareil en fait le métier.

Outre le fait qu'il soit tout à fait normal de ne pas avoir de perspectives précises d'orientation à l'âge de Roger, nous remarquons à la fois sa perméabilité aux projets qui lui sont présentés et sa recherche d'un substitut possible à l'autorité. Le choix de métier de gendarme résonne souvent comme un appel du côté de la fonction paternelle... (référence 5)

[.../...]

Chercheur : c'est ça qui te plaît ?

Roger : oui.

Chercheur : et il t'a présenté maître-chien et quoi d'autre ?

Roger : PSIG...

Chercheur : c'est quoi PSIG ?

Roger : peloton de surveillance et intervention... je ne sais plus trop...

Chercheur : de gendarmes ?

Roger : oui... maître-chien... Il y avait quoi d'autre ? Brigade routière, avec leurs motos, en voitures et tout.

Chercheur : tout ça c'est des choses qui peuvent te plaire ?

Roger : oui...

Chercheur : qu'est-ce qui t'attire ? Est-ce que tu sais ce qui te plairait dans ces métiers-là ?

Roger : c'est physique, ce n'est pas que physique, il faut être intelligent mais en même temps c'est physique. Par exemple quand il faut se rendre vite sur les lieux... quand on conduit il faut bien regarder la route, c'est ça qui est bien.

Chercheur : ça c'est des choses qui te plairaient ?

Roger : ben oui.

Chercheur : bon. Donc ça te fait une piste ?

Roger : oui. Parce que ça met de la tension, quand ton cœur il monte, c'est bien moi je trouve que ça te met de l'adrénaline.

Chercheur : tu aimes bien l'adrénaline ?

Roger : oui.

Roger va nous expliquer longuement son besoin de sensations physiques ce qui nous évoque évidemment le travail de mise en forme de l'en-trop de jouissance propre à la période adolescente. On peut poser l'hypothèse que Roger se cherche un véritable "partenaire" pour étayer l'émergence de la pulsion associée à l'éveil des sens. (référence 3)

[.../...]

Chercheur : voilà, bon bah d'accord... par rapport à l'école, comment ça évolue en ce moment, parce que si ils te proposent un cahier de suivi et tout ça, c'est peut-être que tu as du mal...

Roger : j'ai du mal, ce n'est pas à suivre le cours, mais à m'organiser. C'est sûr que si j'arrive en cours et que je n'ai pas le bon cahier, j'écris le cours quand même mais c'est au contrôle que je n'y arrive pas.

Chercheur : voilà...

Roger : un peu le comportement aussi.

Chercheur : ah oui ? Toujours ? Alors qu'est-ce que tu fais encore ?

Roger : je sais pas... Je fais des choses, c'est tout le temps pareil... C'est pas le comportement

mais c'est plutôt de rien faire en fait.

Chercheur : ah ? D'accord...

Roger : c'est pas rien faire mais... Comment dire ?... je reste sur la table, je suis un élève passif en fait.

Chercheur : tu es un élève passif. Avant tu faisais rire les autres, tu m'avais expliqué ça.

Roger : et puis là, ce n'est pas que je fais rire les autres, mais je suis passif dans le cours.

Chercheur : d'accord. Alors tu es un élève passif, apparemment, tu oublies tes affaires, ou tu n'as pas les bonnes affaires ?

Roger : oui c'est ça. Mais ce matin j'avais toutes mes affaires et cet après-midi aussi, parce que depuis que j'ai vu la principale adjointe, elle m'a demandé d'amener mes affaires, donc toutes les semaines je le fais... le soir j'arrive chez moi maintenant, je mets mes affaires dans mon sac, je fais mes devoirs avant, la plupart... c'est rare que je les fais, je les ai faits ce week-end.

Roger a besoin d'un autre qui le prenne en charge, sinon il se décrit comme en panne de volonté propre, il est passif. Cela a des effets dans le réel car les adultes autour de lui répondent à cette demande formulée implicitement en multipliant les accompagnements et les aides. (référence 7)

[.../...]

Roger : oui, je suis sorti mais après que je les ai faits. Comme ça je me suis dit que ça va être fait... puis aussi j'ai reçu une lettre du juge parce que j'avais demandé pour vivre chez mon père, j'ai fait une lettre et je me suis dit en même temps je vais faire mes devoirs.

Chercheur : d'accord. Alors vas-y pour le juge ? Tu as demandé à vivre chez ton père ?

Roger : euh chez ma mère ! Donc la procédure ça va prendre 3, 4 mois en fait.

Chercheur : et qui c'est qui t'a dit de faire cette lettre ? Qui t'a donné ce conseil ?

Roger : c'est quand j'ai vu les gendarmes en fait, ils m'ont dit comment faire et tout, ils m'ont expliqué où envoyer la lettre... je leur avais demandé comment faire.

Chercheur : et comment ça se fait que tu as vu les gendarmes, tu y es allé tout seul ?

Roger : oui, et aussi j'ai fait un témoignage, parce que il y avait une dame, dans ma tour, elle a pris un coup de tournevis dans la tête...

Chercheur : non !

Roger : si si, et puis je l'ai vue, je descends l'ascenseur, je croise la dame qui est en sang, elle

appuie sur le bouton de l'ascenseur et elle rentre avec moi dans l'ascenseur, elle était vraiment pas bien, je ne savais pas qu'elle avait pris un coup de tournevis. Je lui demande si ça allait et tout, et elle ne répondait pas en fait. Du coup cette dame là maintenant, elle est encore vivante, mais elle est hospitalisée. C'était dans mon ascenseur, chez une dame, c'est pas des fous, mais c'est moitié des psychopathes. Je ne sais pas ce qu'ils font...

Chercheur : dans ton immeuble ?

Roger : dans mon immeuble, c'est au premier étage, j'habite au cinquième. Et tous les week-ends, ils mettent la musique à fond, et là-dedans ils se droguent et tout, il y a souvent les gendarmes qui viennent pour eux.

Chercheur : dis donc...

Roger : et puis là il y a eu une embrouille, c'est une dame, elle a pris un coup de tournevis dans la tête.

Chercheur : d'accord. Et donc les gendarmes t'ont convoqué pour prendre ta déclaration.

Roger : oui j'ai témoigné, et en même temps, j'ai demandé comment avoir la procédure pour le tribunal... pour vivre chez mon père. Ils m'ont expliqué, et puis, voilà...

Chercheur : donc vivre chez ton père ou vivre chez ta mère ?

Roger : euh, vivre chez ma mère ! Pour ne plus aller chez mon père.

Roger a commis à deux reprises un lapsus concernant son désir d'être chez sa mère alors qu'il énonce vouloir vivre avec son père... Cette ambiguïté donne peut-être à entendre les deux impératifs de satisfaction du Surmoi que ce soit du côté de la mise en forme phallique ou de ses expressions pas toute-phallique. (référence 3)

[.../...]

Chercheur : d'accord. Donc là tu as fait des démarches. Tu vas bien voir. Tu as écrit la lettre ?

Roger : je l'ai faite la lettre. Mais je ne l'ai pas encore envoyée. Parce que ma mère il faut qu'elle fasse aussi une lettre elle aussi.

Chercheur : oui.

Roger : pour dire ce qu'elle ressent, par exemple je viens chez elle, elle disait qu'elle ressentait chez moi de la tristesse, quand je revenais. Là je sais pas, après...

Chercheur : et toi tu es d'accord avec elle ?

Roger : ben ouais. Des fois ça arrive je ne suis pas triste, j'ai le visage... d'habitude je souris,

puis je rentre et tout, je suis calme en fait. Je sais pas.

Chercheur : d'accord. Ta maman donc, elle est d'accord avec toi ?

Roger : oui.

Chercheur : finalement il n'y a que ton papa qui pour l'instant n'est pas au courant.

Roger : ouais, voilà c'est ça.

Chercheur : il va falloir voir... Pour l'instant tu ne te sens pas capable de lui en parler ?

Roger : non, je ne suis pas de taille à lui dire.

Chercheur : oui.

Roger : pour l'instant. Peut-être plus tard...

Chercheur : d'accord. D'accord d'accord... bon alors par rapport à l'école, ça peut expliquer aussi que parfois tu es un petit peu ailleurs ?

Roger : c'est pas que à cause de ça non plus. Ça vient peut-être de moi aussi que je ne veux pas m'y mettre. Aujourd'hui ça va encore. Ce matin je n'ai pas parlé trop, je suivais les cours en histoire, mathématiques et espagnol, je suivais le cours.

Chercheur : d'accord. Bon parce que j'ai envie de dire, c'est vrai que normalement, tu devrais être capable d'organiser tes affaires.

Roger : à 14 ans, ça fait bizarre qu'il y ait quelqu'un qui m'aide pour faire ça. Normalement je peux le faire quand même. Bon, après c'est pour vérifier en fait.

Chercheur : oui oui. Alors est-ce que tu sais pourquoi tu ne le fais pas ? Est-ce que tu es une idée de pourquoi tu ne le fais pas, comment ça se fait que tu ne le fais pas, alors qu'apparemment, tu es capable de le faire !

Roger : après c'est... Comment dire... genre, ce n'est pas une flemme... c'est quand je me lève, je ne sais pas, je ne pense pas à ça en fait. Je pense à ce qui va se passer en cours. On va parler de quoi et tout. Alors j'arrive, je prépare pas mes affaires. Je prends mon sac, je mets tout le temps les mêmes affaires dans mon sac, donc... je me rappelle en sixième, je prenais toutes les affaires, mon sac il faisait 7 kg, une fois j'avais regardé pour voir. Il faisait à peu près 15 kg et tout. Mais c'était bien parce que je n'oubliais aucune affaire.

Il nous semble que la situation de Roger est plutôt bien condensée dans cet extrait. Si nous substituons au mot "flemme" le mot "jouissance" alors nous voyons apparaître toute la problématique de réussir à prendre position, à penser sa place. Ses parents ne lui indiquent pas qu'ils savent y faire avec leurs jouissances et le déleste d'une réponse possible pour soutenir les remaniements pulsionnels de l'exil pubertaire. Nous apercevons ici les effets du déclin social de l'imaginaire paternel. À la période de la pluralisation des Noms-du-père, le

sujet est renvoyé à sa responsabilité, à la nature de son histoire, au hasard de ses rencontres, et finalement à la possibilité, qu'il pourra saisir ou non, de se servir d'une de ses versions possibles... (référence 3)

[.../...]

Chercheur : et est-ce que tu oublies tout le temps ou est-ce qu'il y a une activité où tu es toujours prêt et tu n'oublies rien ? Une activité comme ça qui te motive comme on dit...

Roger : euh...

Chercheur : une activité que tu aimes bien.

Roger : une matière en fait ?

Chercheur : oui ou une activité.. pas forcément scolaire... est-ce que tu es toujours comme ça dans la vie ? Ce que j'aimerais savoir c'est, est-ce que tu es toujours comme ça dans la vie, ou est-ce qu'il y a des choses...

Roger : à la boxe ! Je n'oublie jamais rien parce que si j'oublie quelque chose, j'aurai le stress que mon père il me dit quelque chose.

Chercheur : ah ! Tu aurais peur... À cause de ton père tu n'oublies rien.

Roger : il m'aide, il me dit : « oublie pas ça, oublie pas ça ». Après on repart : « tu n'as rien oublié ? » c'est sûr je ne peux pas oublier si...

Chercheur : il te fait penser...

Roger : oui.

Chercheur : là tu n'oublies rien.

Roger : non.

Chercheur : qu'est-ce que tu aimes bien dans la boxe ?

Roger : euh ? Qu'est-ce que j'aime bien ? Bah physique. Je sais pas. J'aime bien.

Chercheur : alors vas-y pourquoi ? Est-ce que tu peux...

Roger : parce que, je sais pas, ça défoule et quand tu rentres tu es zen, je sais pas, c'est tranquille.

Chercheur : hum, hum...

Roger : ça te détend en fait.

Chercheur : oui. Tu trouves que dans la vie sinon tu es un peu stressé ?

Roger : oui, sinon si il n'y aurait pas tout ce qui est défoulant, je ne sais pas, je serais tout le temps en train d'être comme ça (*il prend une voix différente*)...

Chercheur : oui, nerveux...

Roger : c'est comme ça, après je n'aime pas en fait...

Roger indique ici la charge d'angoisse à laquelle il a affaire, ce qu'il appelle son stress. Il évoque l'appui sur le corps – le physique – comme une source d'apaisement. Le père est encore évoqué comme celui qui offre une aide mais dans une forme qui lui apparaît trop rigide. (référence 3)

[.../...]

Chercheur : tu dirais quoi c'est la différence essentielle entre chez ton père et chez ta mère ?

Roger : chez mon père, euh chez ma mère c'est..., chez mon père c'est largement trop strict en fait. Que chez ma mère c'est pas strict en fait, ma mère elle est un peu stricte, mais bon, pas trop sur les bords non plus.

Chercheur : hum, hum...

Roger : mon père c'est vraiment... Je ne sais pas, je n'ai rien à dire.

Chercheur : oui je comprends. Alors est-ce que tu aurais un exemple de chose stricte, qui est différente, de chose que tu trouves trop stricte chez ton père, et bien chez ta mère ? Est-ce que tu as des exemples ?

Roger : j'ai pas le droit de sortir déjà chez mon père. J'ai pas le droit de prendre mon téléphone le soir. Je n'ai pas le droit de téléphoner à qui je veux... je sais pas...

Chercheur : par rapport aux jeux vidéo ?

Roger : maintenant je ne joue plus mais avant je n'avais pas le droit de jouer plus de 10 minutes.

Chercheur : chez ton père. Alors que chez ta mère ?

Roger : je pouvais jouer, pas longtemps non plus, pas H 24 non plus mais je pouvais jouer quand même, je ne sais pas moi, peut-être 1 heure, 2 heures, et je fais une pause, je sors je reviens et je peux jouer. Une pause et je reviens...

Chercheur : pourtant tu me dis qu'il y a un moment où je jouais trop.

Roger : alors là par contre quand je jouais trop, j'étais toute la journée dessus.

Chercheur : et là c'était chez ta mère ou chez ton père ?

Roger : chez ma mère. Je rentrais, je courais, bah je vous l'avais dit déjà...

Chercheur : oui, tu me l'avais expliqué.

Roger : je courais pour aller chez moi, et puis je jouais pendant au moins huit heures, comme ça...

Roger est dans une recherche de réglage sur-mesure dans lequel la part faite à l'imaginaire et au désir de satisfaction prennent largement le dessus sur les contraintes de la réalité scolaire et familiale. Dans ce sens, il nous paraît que son témoignage permet d'illustrer une certaine pente psychique liée aux discours dominants contemporains. (référence 7)

[.../...]

2.5. Séance 5 avec Roger du 10 février 2014

[.../...]

Roger : oui parce que je n'ai pas mangé à la cantine, j'ai mangé chez moi. Ça s'est su. Normal que ça se sait ils font l'appel. Je voulais manger chez moi et tout pour aller voir ma mère. Parce que, je sais pas, j'avais envie d'aller. J'ai été manger là-bas et puis ça s'est su. Mon père il a été appelé par les surveillants. Et puis après il y a eu l'histoire du mot aussi. Après l'histoire du câble coupé. C'était pas moi quoi, il y a toute ma classe qui a été convoquée alors que ce n'était même pas ma classe. Enfin, toute ma classe, quelques-uns de ma classe qui ont été convoqué dans le bureau et puis ce n'est pas notre classe qui a fait ça donc...

Chercheur : donc ça fait beaucoup d'histoires dans lesquelles tu es mêlé. Et j'imagine que, comme on dit, ça chauffe pour toi.

Roger : oui.

Chercheur : surtout que tu m'avais expliqué que papa il était un petit peu énervé.

Roger : hum...

Chercheur : pas toujours patient. C'est ce que tu m'avais dit. Donc là, comment il va réagir ton père ?

Roger : bah ce soir, je sais pas, je vais peut-être prendre... Une baffé, un truc comme ça.

Chercheur : ça ne va pas être simple de ce soir...

Roger : bah non.

Chercheur : et tu n'y as pas pensé avant, j'ai envie de dire....

Roger : bah non. Bah c'est ça en fait. Après il y a ma grand-mère qui a appelé la CPE, et elle lui a dit : « son père, il va lui mettre une grosse raclée ce soir. »

Spontanément, à l'écoute des propos de Roger, on oscille entre deux sentiments, tout d'abord une certaine empathie face à ce qu'il décrit de la brutalité de son père et, parallèlement, un fort étonnement face à la récurrence des difficultés dans lesquelles il semble se placer systématiquement ; il vient de quitter le collège à l'heure de la cantine alors qu'il sait qu'il y est procédé à un appel systématique. De plus, il a tenté de maquiller son absence en rédigeant un mot suivi de l'imitation de la signature de sa grand-mère. Nous voudrions insister sur le fait que l'ensemble des professeurs s'accorde à lui reconnaître des compétences cognitives. Les comportements de Roger doivent donc s'entendre dans leur logique symptomatique et notre questionnement porte sur l'interprétation à leur attribuer. (référence 5)

[.../...]

Chercheur : bon, donc toi en classe comment ça va en ce moment ? À part ça, là pour l'instant j'ai envie de dire, en ce moment ça ne va pas bien, puisque tu as imité la signature pour rentrer ce midi, il y avait eu une histoire de câble ou tu as été accusé à tort, a priori mais bon...

Roger : c'est qui du coup ? Sinon, qu'est-ce qui a eu ce midi... comment ça se passe en classe ?

Chercheur : oui. En règle générale, tu es plutôt...

Roger : ben, je suis calme mais je ne suis pas trop le cours, bah, je suis le cours, je suis calme mais j'ai tendance à me retourner, parler...

Chercheur : et tu n'arrives pas à gérer ça ?

Roger : oui.

Chercheur : alors que tu le sais...

Roger : avant que je vais dans le cours, je sais qu'il faut que je travaille, et puis une fois que c'est fait, c'est trop tard.

Chercheur : tu n'arrives pas...

Roger : pendant le cours je ne pense pas à ça, donc...

Chercheur : voilà voilà. On pourrait dire : « c'est plus fort que toi. » ?

Roger : ouais. C'est plus fort que moi.

Chercheur : c'est-à-dire que quand on discute tous les deux, quand tu discutes avec les CPE...

Roger : oui, je sais ce que ce que je fais, mais, en cours je ne me rends pas compte de ça.

Chercheur : voilà, tu ne peux pas contrôler ça...

Roger : oui. C'est sûr. C'est bizarre...

Roger peut évoquer son envie d'avoir de bonnes notes et sa déception face à ses difficultés systématiques. Pourtant il ne parvient absolument pas à se mobiliser malgré les aides nombreuses et la bienveillance des adultes qu'il rencontre. Il nous semble que Roger exprime avec une grande netteté la dynamique de pousse à la jouissance d'un Surmoi très contemporain qui ne vient plus se faire l'écho de toute forme de transmission des interdits qui fondait la classique conscience morale. (référence 8)

[.../...]

Chercheur : avec ta mère ça va ?

Roger : ça passe vite en fait quand je suis là-bas, c'est ça qui est...

Chercheur : oui oui.

Roger : je me plais bien là-bas donc ça passe vite.

Chercheur : voilà. Et en un mot, qu'est-ce qui fait que ça se passe bien là-bas ? Tu dirais, comment...

Roger : je sais pas, je parle mieux... je sais pas, j'arrive mieux à parler, plus détendu...

Chercheur : plus détendu... Dans la façon de vivre, qu'est-ce qui est différent chez maman ?

Roger : là-bas, dans la façon de vivre, je sais que je peux sortir. Je respecte l'heure, je rentre, et puis elle me relaissera sortir.

Chercheur : tu dois rentrer à quelle heure ?

Roger : par exemple je dois rentrer à six heures et demi, avant de manger quoi, et puis le lendemain je pourrais ressortir et si je respecte l'heure, je pourrais re-ressortir normalement.

Chercheur : d'accord.

Roger : si je fais ça comme ça.

Chercheur : et est-ce que chez maman tu fais tes devoirs par exemple ?

Roger : oui ça arrive.

Chercheur : parce que...

Roger : pas toujours mais ça arrive.

Chercheur : oui c'est ça, parce que du coup quand tu sors...

Roger : oui. Du coup c'est ça oui.

Chercheur : c'est peut-être comme en classe ?

Roger : en classe, si je sais que j'ai un truc à faire, je vais le faire, mais si je sais que je n'ai

rien à faire, je vais en profiter.

Chercheur : oui. On avait dit l'autre fois, c'est un peu l'inconvénient, c'est que tu es à l'aise, mais du coup tu en fais un peu moins.

Roger : oui c'est ça.

Chercheur : c'est l'inconvénient, je ne sais pas si c'est un inconvénient, mais c'est comme ça que ça se passe en tout cas.

Roger : oui.

Roger évoque sa capacité à supporter les règles du vivre ensemble chez sa maman à condition que la part accordée à ses propres satisfactions ne soit pas trop réduite. Par ailleurs, en classe, il reconnaît pouvoir "en profiter" quand il n'a rien à faire. Dans les deux situations, il exprime un certain rapport aux exigences inhérentes à la vie collective qui résiste au renoncement : ne pas sortir autant qu'on le voudrait à la maison, ne pas perturber la classe dans les temps en autonomie. Roger manifeste ainsi un besoin de reconnaissance de ses intérêts narcissiques qui semble être le préalable pour s'inscrire dans le lien à l'autre social. (référence 8)

[.../...]

Chercheur : oui. Bon, qu'est-ce que tu aimerais toi ? Qu'est-ce qui te conviendrait ? Qu'est-ce qui pourrait arranger les choses de ton point de vue ?

Roger : hum... je ne sais pas...

Chercheur : pour l'instant on a l'impression qu'on est un peu enlisé dans une situation, on a du mal à s'en sortir.

Roger : oui... en vrai, là franchement, si je vivrais chez ma mère tout le temps, je n'aurais pas eu besoin de faire l'histoire du mot, le midi je ne devrais pas essayer de "m'échapper", entre parenthèses, du collège, des trucs comme ça...

Chercheur : donc tu penses que si tu t'es échappé ce midi, si tu as fait ce faux mot...

Roger : oui parce que, c'était parce que j'avais envie de sortir, par exemple après, comme je sais que je ne peux pas sortir chez mon père, là je finissais à quatre heures normalement, mais du coup je n'avais pas mon carnet, j'ai fait un faux mot pour sortir, j'ai imité la signature de ma grand-mère. Comme ça j'aurais pu sortir, mais ça s'est vu, donc...

Roger paraît ne rien vouloir lâcher sur cet objectif de retourner vivre avec sa mère,

que ce soit dans le contenu manifeste de son énonciation ou dans les "acting-out" qui jalonnent sa présence au collège et son rapport au savoir scolaire. (référence 8)

[.../...]

Chercheur : et ta mère qu'est ce qu'elle a dit du coup ? Elle n'a pas été surprise ?

Roger : si sur le coup elle a été surprise. Elle a dit que j'aurais dû appeler le collège mais je n'avais pas mon téléphone sur moi et elle avait plus de crédit pour appeler. Du coup on a même pas de fixe à la maison, c'est ça le problème grave.

Chercheur : ah oui.

Roger : on ne pouvait pas appeler.

Chercheur : et ta mère, elle t'a grondé, elle a...

Roger : bah, elle m'a grondé, non. Non parce que des fois je rentrais le midi.

Chercheur : c'est parce qu'elle a peut-être pas compris ?

Roger : elle n'a pas compris que je mangeais à la cantine normalement.

Chercheur : ou elle a compris mais elle s'est dit : « bon aller... » Qu'est-ce que tu en penses toi ?

Roger : je pense que c'est ça oui. Maintenant elle sait que des fois je rentre comme ça. Parce que ça me manque d'aller là-bas des fois.

Chercheur : et tu crois que dans ces cas-là ta mère elle te comprend et elle ne dit rien ?

Roger : oui je pense c'est ça oui.

Chercheur : alors qu'elle sait que tu ne devrais pas être là.

Roger : ouais.

Chercheur : et tu dis ça te manque d'aller chez ta mère...

Roger : je sais pas, j'aime bien être là-bas.

Chercheur : est-ce que ça t'a toujours manqué comme ça ?

Roger : non quand j'étais petit ça ne me faisait rien de manger à la cantine et puis, à partir de cette année là, je ne sais pas...

Chercheur : c'est depuis que tu es en quatrième ?

Roger : oui. Ça a changé, je ne sais pas... c'est pas pareil.

Comme tous les adolescents, Roger doit recomposer son identité dans un mouvement parfois qualifié de "second Œdipe". À travers cette véritable recomposition pulsionnelle, les imagos parentales se définissent par leurs façons d'occuper les fonctions paternelles et

maternelles. Il semblerait que Roger soit confronté à des modèles identificatoires marqués par une forte ambivalence. Ce qui est interrogé ici c'est la capacité des parents à supporter leur propre castration symbolique et à en donner des indices de l'ordre du "registre réel"... (référence 2)

[.../...]

Chercheur : et les années précédentes, tu étais chez ta mère tout le temps ?

Roger : non. Une semaine sur deux chez ma grand-mère mais comme elle est partie à l'hôpital.

Chercheur : oui, voilà voilà voilà. Mais quand tu étais chez ta grand-mère et chez ta mère, est-ce que c'était la même chose ou est-ce que là ça t'allait, c'était bien ?

Roger : Là ça m'allait, c'était bien.

Chercheur : oui. Mais tu avais quand même du mal à l'école.

Roger : oui... C'était pas pareil en fait. J'avais moins de mal... Parce que le soir je savais ce qui allait se passer.

Chercheur : oui oui. Tu avais moins d'angoisse en tout cas. Mais qu'est-ce que tu reproches à l'école alors... ça fait des années que tu as du mal à être un bon élève alors que tu es un enfant intelligent, il n'y a pas de doute là-dessus. Tu as des capacités. Qu'est-ce que tu reproches à l'école ou qu'est-ce qui ne te plaît pas dans l'école ?

Roger : je sais pas... Le fait de... C'est long en fait.

Chercheur : hum, hum...

Roger : je trouve ça long. Les heures comme ça, c'est, je ne sais pas... Pour moi une journée c'est long en fait une journée de cours entière.

Chercheur : oui.

Roger : et puis je ne supporte pas... attendre. C'est un truc de... Je sais pas, c'est bizarre... je n'arrive pas à attendre.

Chercheur : oui. C'est trop long.

Roger : voilà.

Roger décrit parfaitement les effets sur le corps d'une jouissance qui ne parvient pas à se métaboliser dans une expression phallique. Il évoque une sensation de longueur et renvoie à l'idée d'un insupportable sur lequel il ne parvient pas à mettre de mots : « Je sais pas, c'est bizarre... je n'arrive pas à attendre. » Nous pensons que Roger nous donne des clefs pour

distinguer d'un côté une modalité de satisfaction, attendue dans le contexte scolaire, qui doit être différée, inscrite dans la convention du temps et de l'espace, séparée et déliée et la jouissance avec laquelle il cherche à faire invention. La fréquence de l'expression « je ne sais pas... » dans son discours vient probablement recouvrir le trou dans le symbolique laissé par une jouissance excédant le tout phallique. Roger nous permet de distinguer les éléments d'une probable boussole dans notre observation clinique des adolescents d'aujourd'hui. Il attire notre regard sur le rapport entre la jouissance phallique et ses autres formes d'expressions. Il nous place face à la question du réglage de la castration symbolique et de l'usage des formes du déni qui peuvent y être associées. Enfin, il nous amène à nous interroger sur la nature de la dette liée aux transmissions intergénérationnelles dans un contexte de déclin social achevé des appuis sur les fonctions paternelles et maternelles... (référence 3)

[.../...]

2.6. Séance 6 avec Roger du 26 février 2014

Chercheur : donc Roger, là, ça a l'air d'être plutôt une bonne période.

Roger : oui. Ça va mieux déjà en fait. Cette période-là ça va bien.

Chercheur : je vais noter ce qui s'est amélioré, ce qui s'est arrangé... Il faut juste que je remette la main sur ton dossier... Roger !... il faut que j'appelle ta maman aussi, ou ton papa...

Roger : ça dépend, les deux.

Chercheur : parce que ton papa ça serait bien aussi qu'il vienne.

Roger : mais là du coup ça va mieux avec lui, donc il n'y a pas de souci pour qu'il vienne. Et puis lui ça ne le dérange pas au contraire. Il aimerait bien.

Chercheur : oui, oui oui. Parce que je pense que, même...

Roger : maintenant il est plus compréhensif. Depuis un certain temps ça a changé. Depuis que j'ai eu ma commission éducative. Ça va un peu mieux quoi.

Chercheur : donc en fait, ton papa, peut-être que justement, il essayait de t'aider, mais il s'y prenait d'une façon qui ne te plaisait pas trop, mais peut-être que quand il vient à l'école, au collège...

Roger : oui, après, il voit comment je suis donc après ça change en fait c'est.... Il ne me voit plus de la même façon. Il me voit mieux des fois.

Roger parle spontanément en termes plus positifs de son père. Il y a eu une réunion de

la commission éducative. C'est une instance du collège qui rassemble différents membres de l'équipe éducative en présence des parents afin de trouver une solution adaptée à la situation de l'élève concerné. Il y a été évoqué la possibilité pour Roger d'une inscription en classe relais : c'est une classe dans un autre collège qui accueille pour une période de six semaines des élèves en difficulté importante. Souvent la classe relais est utilisée comme une alternative à l'exclusion de l'établissement d'origine. Les parents de Roger étaient tous les deux présents. Son père a évoqué le fait qu'il pouvait parfois être dur physiquement en réaction aux nombreux écarts de conduite de son fils. Roger est apparu très affecté durant ce temps d'échange et il est parti du collège sans autorisation juste après la fin de la réunion, ce qui lui a valu une nouvelle punition. Néanmoins, ce temps de travail entre les membres de la commission éducative a été l'occasion de dégager les bases d'un projet scolaire pour Roger. Aujourd'hui, lors de ce sixième entretien, il a l'air d'être beaucoup plus serein. Il évoque une possible rencontre en présence de son père sans montrer les mêmes craintes que précédemment. Nous avons l'impression que ce temps de réunion a opéré une remise en sens de sa place d'élève qui lui a permis d'évacuer un certain nombre d'angoisses face aux incertitudes habituelles de sa situation au collège... (référence 5)

[.../...]

Chercheur : c'est la commission éducative qui t'a aidé ?

Roger : en fait juste après la commission éducative, je suis parti de quatre à cinq, et puis là, je n'aurais pas dû faire ça quoi. Du coup maintenant je reste tout le temps. Comme je suis régime 1, je reste tout le temps au collège. De huit à midi... de huit à...

Chercheur : pour faire ton boulot ?

Roger : oui voilà. Je peux faire mes devoirs le temps, je peux réviser, c'est ça qui est bien.

Chercheur : et, la commission éducative, qu'est-ce qui t'a pas plus... Si tu es parti juste après, c'est peut-être qu'il y a un truc qui ne t'a pas plus, le jour de la... avec la commission éducative ? Parce que tu es parti juste après quand même.

Roger : oui. Je sais pas, c'était parce que... je sais pas, c'était trop... c'était pas... C'était pas pareil en fait que d'habitude, quand je parle comme ça, mais c'était pas pareil, là on ne pouvait pas trop me laisser parler en fait. C'était plus eux qui parlaient, j'écoutais juste.

Chercheur : qu'est-ce que tu en as pensé ?

Roger : ils disaient la vérité, mais des fois... Voilà quoi...

Chercheur : ça t'a mis la pression ?

Roger : ben oui un peu. D'après sur le coup, c'est ça, c'est normal. Ils disent ça et puis après c'est bon.

On peut supposer ici toute la valeur de renoncement qu'il y a eu pour Roger à laisser sa volonté de maîtrise être circonscrite par une parole qui s'imposait à lui. Ce qui s'est joué durant ce temps de réunion des membres de la commission éducative peut vraisemblablement être mis en rapport avec les rituels des sociétés traditionnelles où le groupe impose une armature symbolique à l'expression individuelle de la jouissance. Roger a réagi en "prenant la fuite" juste après dans une possible tentative de réaménagement du trop de tension ressentie alors... (référence 3)

[.../...]

Chercheur : la semaine dernière, c'était la catastrophe, tout le monde était dépité...

Roger : et puis là cette semaine ça va mieux, je suis un petit peu plus calme.

Chercheur : tu repars sur des bons rails comme on dit. Et avec les profs en classe ?

Roger : il y a juste avec Madame C., je me comporte pas trop bien, je le sais, mais là je vais faire des efforts avec elle donc... sinon dans les autres cours je ne parle plus. D'habitude en anglais je ne suivais pas le cours, là je le suis, ça va. Il y a juste en espagnol et sinon, c'est tout.

Chercheur : donc tu fais des efforts.

Roger : ouais. En mathématiques je ne parle jamais, des trucs comme ça, en histoire et tout...

Chercheur : voilà. Et pourquoi il y a des cours où tu parles et d'autres où tu ne parles pas ?

Roger : c'est par rapport aux enseignants, ce n'est pas le même type de caractère...

Chercheur : et qu'est-ce qui fait la différence ?

Roger : il y en a qui sont plus stricts et d'autres qui sont moins stricts. Par exemple Madame C. elle est pas... assez stricte en fait. Mais ça ne se fait pas de faire ça parce que je le sais.

Chercheur : ah oui.

Roger : et puis c'est pour elle en plus, c'est son métier, ça se fait pas, je lui dérange son métier.

Chercheur : et toi... qu'est-ce qui te correspond mieux ?

Roger : quand je suis avec Madame C. Mais ça ne se fait pas.

Chercheur : elle est stricte ?

Roger : non pas assez.

Chercheur : ah voilà.

Roger : c'est parce que elle n'est pas stricte en fait.

Chercheur : voilà.

Roger : mais bon (*sourire*) ça se fait pas.

Chercheur : donc comme elle est pas stricte, tu en profites on va dire.

Roger : ben oui un peu.

Chercheur : mais tu n'es peut-être pas le seul ?

Roger : ben non je suis pas le seul, il y a toute la classe. Ben toute la classe, il y en a certains qui travaillent, mais bon...

Chercheur : oui oui...

Roger : sinon les gens ils en profitent un peu. Dans les autres cours, ils sont zen tous les autres, mais quand ils rentrent dans le cours d'espagnol, c'est la fête en fait.

Roger nous indique ici sa sensibilité à la personnalité de l'enseignant qui se trouve en face de lui. Nous percevons ici tout l'enjeu d'une relation où certains professeurs parviennent à contenir les mouvements imaginaires des élèves en leur imposant une mise en forme symbolique partagée et apaisante alors que d'autres se trouvent confrontés à tous les débordements dont est capable un groupe d'adolescents en recherche de limites. (référence 1)

[.../...]

Chercheur : et comment faut faire à ton avis, quels conseils tu pourrais donner au prof toi, de ta place d'élève ? Pour qu'un cours se passe bien, comment il faut que le prof il soit ?

Roger : ben qu'il soit, pas détendu, parce que après c'est trop facile, qu'il soit bien strict avec nous en fait...

Chercheur : oui.

Roger : moi avec Monsieur G. je ne parle jamais en fait.

Chercheur : et pourquoi tu ne parles jamais avec lui ?

Roger : parce que en fait, lui, il parle tout le temps des vérités, en général, il dit tout le temps... Parce que l'école ça sert beaucoup, il parle souvent de trucs comme ça. Et puis il fait son cours tranquillement, donc, c'est pas pareil en fait dans son cours.

Chercheur : et est-ce qu'il est strict ?

Roger : un peu mais en fait, des fois il laisse travailler à notre temps, à notre rythme, donc c'est bien. Il a un bon fonctionnement en fait de travail.

Ce que Roger appelle les "vérités" : « parce que en fait, lui, il parle tout le temps des vérités », vient probablement nommer une façon pour ce professeur d'instituer, avec tout son être, un cadre de classe qui prend valeur de scène symbolique ; c'est-à-dire, un temps et un espace où tous les mouvements imaginaires des élèves sont contenus dans une mise en forme du lien social acceptée et partagée par le groupe classe. Il nous semble qu'il fait alors preuve de ce que peut nommer une autorité authentique. (référence 1)

[.../...]

Chercheur : tu dirais que tu en as marre du collègue ?

Roger : ben oui un peu.

Chercheur : c'est l'impression que j'ai quand tu dis ça.

Roger : c'est long en fait je trouve. Moi mon problème c'est que je trouve que c'est long. Tous les cours et tout, c'est long. Ça passe...

Chercheur : C'est trop long... Alors avantages inconvénients du collègue ? Pour conclure ton avis sur le collègue ?

Roger : pour le collègue...

Chercheur : les avantages et les inconvénients ?

Roger : je trouve que les professeurs, ils te voient autrement en fait. C'est pas comme en primaire, ils te voient autrement, ils parlent mieux, il y a plein d'aides spécialisées...

Chercheur : donc ça c'est mieux ?

Roger : genre les psychologues, COPsy, les orientations et tout... la CPE, l'administration...

Chercheur : on fait attention à toi ?

Roger : ouais voilà c'est ça.

Roger exprime son désir qu'une attention particulière lui soit portée. C'est à cette condition qu'il parvient à trouver du sens entre des exigences de satisfaction narcissique et l'acceptation des contraintes que représente pour lui sa condition d'élève au sein du collègue. (référence 6)

[.../...]

Chercheur : en tout cas qu'est-ce qui t'attire dans la classe relais ?

Roger : dans la classe relais, c'est plus, on n'est pas beaucoup dans la classe, on est que huit. Il

n'y a que deux enseignants pour huit personnes donc c'est sûr que là c'est plus individuel. Il y a tout le temps une aide derrière soi.

Chercheur : oui donc c'est ça. Que ça soit plus individuel. Que tu sois plus pris en charge. C'est ça l'idée. OK bon bah merci beaucoup Roger.

Roger : de rien.

À l'occasion des derniers mots de cet entretien, Roger évoque clairement son besoin de pouvoir bénéficier d'un accompagnement singulier, sur-mesure, individuel. De cette façon, il nous indique combien pour lui le registre symbolique est intriqué au registre imaginaire. Pour pouvoir faire inscription dans le lien social, il doit vérifier les signes d'une reconnaissance et d'une prise en compte de sa place parmi les autres. Ainsi, il exprime le besoin d'une présence, d'une "aide derrière soi" qui n'est pas sans évoquer la présence de l'Autre maternel. Cela en dit long sur la défiance à priori par rapport à autrui qui paraît potentiellement menaçant tant les repères symboliques sont marqués par une forme de précarité. Nous soulignons ici à la fois la labilité d'une angoisse latente et la fragilité de l'étagage phallique pour maintenir dans une forme inchangée l'équilibre de l'articulation des registres imaginaire et symbolique que signait la société patriarcale. (référence 7)

2.7. Séance 7 avec Roger du 31 mars 2014

Nous nous voyons pour la dernière fois avec Roger avant qu'il ne parte en classe relais. C'est donc une séance de bilan que j'aborde avec lui. Il est très content de partir pour 8 semaines dans un nouvel établissement avec des perspectives de préparation à une orientation professionnelle.

[.../...]

Chercheur : d'accord, Roger, et son papa, et tes parents peut-être... (*en écrivant*) et ses parents préfèrent la troisième "prépa pro". Bon très bien. Le fait qu'on ait bossé ensemble tous les deux, qu'est-ce que tu as pensé de notre travail, puisque c'est le temps du bilan.

Roger : je trouve que c'était bien. Ça me motivait à chaque fois et tout. Ça remettait l'heure d'après, après le rendez-vous, elle était bien, elle était calme, j'étais calme. Et puis après, une semaine qu'on ne se voyait pas, ça recommençait un peu, et puis après on se voyait.

Chercheur : oui. Donc l'avantage c'est que ça te motivait, c'était un peu notre objectif. Mais

l'inconvénient, c'est que ça ne fait pas de miracle quoi.

Roger : c'est sûr, c'est les notes, ça ne va pas aller mieux comme ça. Mais sinon, si, j'étais mieux, je me sentais mieux en moi en fait.

Chercheur : je comprends. Mais pour toi, le fait qu'on se voit, que j'essaie de te motiver, que tu puisses dire ce qui te plaisait et que ce qui ne te plaisait pas, quelle incidence ça a eu, quel effet ça a eu ? Dans ton travail, ou dans ton... Comment tu expliquerais ça ? Qu'est-ce que tu peux en dire ?

Roger : comment ça ?...

Chercheur : qu'est-ce que ça t'a apporté finalement...

Roger : moi, ça m'a apporté... Ben, quand je suis en cours, je n'étais pas pareil en fait, j'étais mieux, je me sentais..., plus libéré, un truc comme ça.

Chercheur : par contre, le travail à la maison, est-ce que ça a eu un...

Roger : oui, ça allait un peu mieux, je faisais un peu mes devoirs, de temps en temps. Pas tout le temps, mais je les faisais quand même.

Chercheur : bon...

Roger : quand j'étais motivé en fait.

Chercheur : voilà. Donc...

Roger : quand ça m'arrangeait.

Chercheur : oui (*rires*)... quand ça t'arrangeait... on voit bien... Moi ce que je note, ce que j'apprends de ce que tu me dis, ce que je comprends, c'est que nos rencontres (en écrivant)... ont permis, c'est un peu la conclusion de cette première étape,... à Roger d'être plus motivé, ça c'est bien, c'est positif, mais cependant, il faut bien avouer que les notes restent...

Roger : pareilles... égales...

Il est intéressant d'entendre ce que Roger peut dire de nos rencontres en y incluant la dimension de subjectivité qui infiltre toute parole. On peut faire l'hypothèse qu'il décrit un effet d'allègement consécutif au travail de mise en forme symbolique opéré au cours de nos conversations. On doit souligner aussi le petit trait d'humour qui lui permet de rendre compte de l'impératif de jouissance qui est à la commande : il veut bien se soumettre aux contraintes rencontrées à condition que ça l'arrange... (référence 8)

[.../...]

Chercheur : tu as quand même l'impression que tu as de la liberté toi finalement ?

Roger : ben oui.

Chercheur : malgré que tu disais que ton père il est un peu...

Roger : oui mais là je me sens bien libre je trouve.

Chercheur : ton père qu'est-ce qu'il exige lui, qu'est-ce qu'il attend ?

Roger : c'est plus strict en fait. C'est comme ça, tu ne sors pas et puis c'est tout.

Chercheur : et même toujours maintenant, toujours aujourd'hui ?

Roger : oui un petit peu oui.

Chercheur : ça se voit, l'autre fois, quand on discutait avec lui, on voit qu'il a dû être élevé comme ça lui.

Roger : oui. C'est comme ça, c'était de son côté, de son père.

Chercheur : il a été élevé comment lui ? Il t'en parle des fois ?

Roger : c'était compliqué quand il était élevé, son père il le tapait et tout. Oui. Parce que mon grand-père il était à moitié alcoolique. Ben il était pas alcoolique, mais il avait fait la guerre d'Algérie. Puis ça l'avait tourmenté, la nuit quand il dormait il avait un couteau en dessous son lit. Oui... et puis après il est mort, mon père, ça n'a rien changé, pour lui il a pris la place de son père en fait.

Chercheur : oui, il a les mêmes attitudes.

Roger : oui voilà. C'est ça

Roger : même mon grand-père avec ma grand-mère, il insultait ma grand-mère et tout, et puis mon père il faisait ça avec ma mère, c'est pour ça qu'ils se sont divorcés. Il avait prit l'attitude de son père.

Chercheur : et oui. Pourtant maintenant on a l'impression qu'ils s'entendent pas trop mal maintenant qu'ils sont séparés

Roger : oui comme ça, ils ne se parlent pas, que pour l'école.

Chaque roman familial correspond à une histoire de vie unique. Selon la façon dont il se structure, il confère les forces et les faiblesses qui vont constituer le sujet et donner un style singulier à son existence. Au-delà des évolutions du contexte sociologique contemporain, l'enjeu reste le même et fonde l'humaine condition : trouver une formule qui permette de savoir y faire avec la jouissance. Roger nous donne des éléments pour apprécier combien chaque récit porte les marques des impasses des aînés. Cependant, il mentionne aussi la non-communication entre son père et sa mère et c'est peut-être bien un aspect caractéristique de notre époque. Outre le fait que cela ajoute aux carences des repères identificatoires pour se projeter dans un statut de mari ou de père et venir soutenir la résolution œdipienne, nous

devons aussi nous interroger sur une autre conséquence possible ; l'absence de discours partagé entre les parents vient démentir la référence à une place d'exception pour donner consistance à l'idéal. Chacun fait en fonction de ce qu'il décrète servir uniquement ses intérêts et nous pensons que cette dérive rapproche les discours parentaux du côté de la fonction maternelle et d'un effacement du rapport au père réel... Lorsque nous avons croisé par hasard dans le collège Roger et sa maman à la fin du mois d'avril, celle-ci nous a informé de la fin du mode de garde alternée au rythme d'une semaine dans chaque foyer. Elle a expliqué avoir dû prendre cette décision car le père de Roger levait parfois la main sur lui. Sans pouvoir nous prononcer sur la pertinence d'une telle décision, nous soulignons que cela vient prendre place dans un large mouvement d'éclatement des références organisatrices du lien social. (référence 2)

[.../...]

Roger : ma grand-mère elle est plus du côté de ma mère. Elle aime bien ma mère, elles se parlent beaucoup.

Chercheur : elles ont gardé des liens. Et ton beau-père lui, comment il est avec toi ?

Roger : ben, il est bien. Moi je l'aime bien, il est super gentil.

Chercheur : et ton père et ton beau-père, ils s'entendent ?

Roger : ils ne se parlent jamais. Ils se sont jamais vu.

Les propos de Roger nous donnent l'occasion de remarquer combien les liens familiaux ont évolué ces dernières années et combien il devient difficile de faire la distinction entre ce qui engage les parents dans leur fonction éducative et ce qui concerne leurs propres investissements amoureux. La tâche se complexifie aussi pour les enfants qui doivent apprendre à se repérer entre leurs tendances à préserver les liens narcissiques aux parents et leur juste place dans la différence des sexes et des générations. (référence 2)

[.../...]

Chercheur : et du coup ça serait pour ça que B... aurait la mauvaise réputation, parce qu'il y a beaucoup de garçons.

Roger : oui.

Chercheur : beaucoup d'histoires. Quel genre d'embrouilles il peut y avoir alors ?

Roger : je sais pas. Plein de trucs, je ne sais pas (*sourire*)... il y en a tellement...

Chercheur : ouais... avec l'alcool ? Avec le cannabis ?

Roger : oui voilà.

Chercheur : c'est souvent ce qu'on dit.

Roger : c'est ça.

Chercheur : toi il faudrait que tu te tiennes à distance...

Roger : oui.

Chercheur : ce qu'il faudra, c'est trouver ta voie.

Roger : oui, moi je veux aller là-bas, c'est pas pour m'amuser. C'est pour voir mon métier plus tard.

Enfin, dans un contexte où les offres de consommation sont de tout ordre, on peut supposer que les adolescents possédant les appuis symboliques les plus précaires seront aussi les plus disposés à prolonger profondément la quête normale d'expériences à l'adolescence. C'est ici la question du partenaire susceptible de venir faire étayage à la jouissance qui se pose. C'est encore l'enjeu d'une réflexion éthique qui émerge dès lors que la fonction éducative est engagée. Il s'agit de nous placer à l'écoute d'adolescents dans ce qu'ils révèlent de leurs trouvailles pour articuler les registres imaginaire et symbolique. Les propos de Roger nous engagent à rester attentifs aux bouleversement des repères jusque-là instaurés par un certain usage de la fonction paternelle. (référence 5)

3. Sélection des conversations avec Gérard

3.1. Séance 1 avec Gérard du 24 mars 2014

Chercheur : d'accord... Qu'est-ce que tu penses de l'école, toi, en règle générale ?

Gérard : ben... ça dépend des jeux...

Chercheur : oui, ça dépend des jeux, qu'est-ce que tu veux dire par là ? Ça dépend des jeux...

Gérard : des jours...

Chercheur : ah ! Des jours, mais tu as dit des jeux je crois...

Gérard : non des jours... (*il prononce vraiment : jeux...*)

Chercheur : ah, j'avais compris des jeux. Je me disais : « mais il pense à jouer alors »...

Gérard : non, quand la journée s'est bien passée, c'est que je n'ai pas eu trop de problèmes.

À l'occasion de ce premier entretien, Gérard nous explique que son problème principal est de parvenir à supporter les contraintes du collège. C'est pour cette raison que ses parents ont accepté l'aide qui leur a été proposée par les membres de la cellule de veille et que nous le rencontrons dans le cadre de ce travail. Gérard est élève de sixième et, de manière générale, son allure dégage une impression d'immatunité. Le fait qu'il prononce "jeux" au lieu de "jours" vient renforcer ce contre-transfert qu'il provoque chez le chercheur. Par ailleurs, nous sommes surpris par sa définition toute particulière d'une bonne journée au collège : « quand la journée s'est bien passée, c'est que je n'ai pas eu trop de problèmes. » On imagine le décalage entre l'attitude attendue et les efforts que doit fournir Gérard pour ne pas se heurter aux limites qui lui sont posées. Ce point renvoie à sa difficulté à mettre en forme un en-trop de jouissance qu'il s'efforce de traiter avec des trouvailles singulières qu'il va exposer au fil de nos entretiens. (référence 3)

[.../...]

Chercheur : et c'est quoi les problèmes que tu peux avoir ?

Gérard : m'énerver avec des gens, ou me prendre un mot dans mon carnet.

Chercheur : t'énerver avec des gens, alors, est-ce que tu peux me raconter, pour que j'apprenne à te connaître, qu'est-ce qui se passe, comment ça se passe des fois, pour que tu t'énermes avec des gens ?

Gérard : ils me provoquent un petit peu après, ben moi...

Chercheur : ils te provoquent... essaye de me raconter un exemple, une histoire, qui t'est vraiment arrivée, où on t'a provoqué et où tu t'es énervé...

Gérard : il y en a eu une, c'était avec XXXX, un sixième, il me disait à chaque fois que j'étais un nain, après il me poussait il me poussait, il me mettait des claques, après je lui ai mis une claque.

Chercheur : voilà, il t'a provoqué. C'est lui qui a commencé ou c'est toi qui as commencé ?

Gérard : ben c'est lui.

À nouveau, les relations avec les camarades sont présentées sous un aspect persécuteur. Gérard a de nombreux problèmes de comportement qui ont fait l'objet de plusieurs discussions avec les assistants d'éducation. Néanmoins, il conserve se ressenti subjectif d'être victime des autres. (référence 6)

[.../...]

Chercheur : quand il y a des histoires comme ça, est-ce que des fois c'est toi qui commences, ou est-ce que c'est les autres qui commencent ?

Gérard : des fois, ça peut être moi qui commence, mais c'est rare, mais sinon, par exemple, je prends la place de quelqu'un, et il me dit : « pousse-toi, et tout ça... »

Chercheur : et là, quand tu prends la place de quelqu'un, on peut dire que c'est toi qui commences alors ?

Gérard : oui mais c'est sur un banc alors je ne vois pas ce qui change.

Chercheur : tu as le droit de te mettre là ?

Gérard : hum.

Gérard traite la question à un niveau spécifiquement imaginaire. C'est donc la rivalité avec l'autre qui est le point émergent. Il ne conçoit pas que le fait d'occuper une place sur le banc corresponde à un code de partage qui dépasse le seul bon vouloir des personnes concernées. Il ne reconnaît pas spontanément la fonction régulatrice d'une instance qui s'imposerait à lui et éviterait d'en passer par le conflit. (référence 2)

[.../...]

Chercheur : donc tu as l'impression, que les autres des fois, c'est à cause d'eux ?

Gérard : oui un peu...

Chercheur : donne-moi un exemple. Essaie de me donner des exemples...

Gérard : une fois, il y en a, ils voulaient prendre ma place, il m'a tiré, et il y en a un il essayait de me tenir, il a lâché, et tout d'un coup l'autre il m'a retourné, je suis tombé par terre et je suis tombé dans les pommes.

Chercheur : donc il t'a fait mal...

Gérard : hum.

Chercheur : d'accord, donc encore une fois, c'est de la faute des autres...

Gérard : ben, ce n'était pas de la faute des autres, c'était parce que ils voulaient ma place...

Chercheur : oui, c'était une histoire qui a mal tourné, vous vous êtes bousculés, tu es tombé, et tu t'es évanoui.

Gérard : hum

Ce passage indique à quel point les mots sont peu utilisés au profit d'un corps à corps pour mode de règlement du conflit. Il nous semble que cela vient illustrer une certaine prévalence du registre imaginaire par rapport à l'appui sur le registre symbolique tel qu'on peut s'attendre à trouver avec des préadolescents. (référence 7)

[.../...]

Chercheur : et de quoi tu as envie toi ? Tu as envie que tes notes montent, ou tu t'en fiches un peu ?

Gérard : mon père il dit que c'est pour mon avenir, alors j'aimerais bien qu'elles montent.

Chercheur : toi tu aimerais bien qu'elles montent parce que ton père il dit que c'est pour ton avenir...

Gérard : sauf que moi à chaque fois, j'apprends pas.

Chercheur : tu n'apprends pas. Est-ce que tu sais pourquoi tu n'apprends pas ? Tu n'as pas envie, tu n'y arrives pas, tu n'y penses pas ?

Gérard : des fois je dis : « je vais faire mes devoirs », et après au lieu de penser aux devoirs, je pense à jouer dehors...

Chercheur : et oui.

Gérard : parce que des fois je fais mes devoirs, je vois des copains dehors, je ferme mon devoir, je me dis : « je vais le faire plus tard » et après, ben voilà...

Gérard n'exprime pas clairement de projet personnel qui puisse être l'expression de l'idéal du moi. Il est au prise avec une sorte de débordement qui s'impose à lui et qui le fait céder à la satisfaction immédiate qu'il trouve dans les jeux avec ses copains. (référence 8)

[.../...]

Chercheur : ça fait longtemps que tu as des PlayStation. Tu avais quel âge quand tu as eu la première ?

Gérard : la première j'ai eu huit ans, l'autre la PlayStation 3, je l'ai eue il y a un an, et l'autre PlayStation je l'ai eue il y a deux ans, mais je l'ai revendue juste l'année où ça s'est arrêté la PlayStation 3.

Chercheur : et pourquoi tu la revendue ? Ça ne te plaisait plus où il y en avait une meilleure qui existait ?

Gérard : en fait c'est parce qu'au début, quand j'étais petit, je voulais une PlayStation 2, mais ça existait déjà la PlayStation 3, mais ça coûtait trop cher, alors je voulais une PlayStation 2, et j'ai eu pour mon anniversaire une PlayStation 1. Mais après elle me plaisait mais je n'y jouais pas tout le temps parce que, il y avait des jeux, c'était trop dur pour moi

Chercheur : hum, hum...

Gérard : après on a commencé à trouver des jeux de PlayStation 1, et j'ai commencé à y jouer. Après, on pouvait changer, ma mère elle voulait une Wii (*prononcer OUI*), mais moi j'ai demandé pour une PlayStation 3, elle m'a dit : « non c'est trop cher ». Du coup, j'ai pris une PlayStation 2.

Chercheur : d'accord.

Gérard : et l'an d'après, j'ai revendu la PlayStation 2...

Ce qui nous frappe ici c'est le discours comptable autour de l'acquisition de l'objet. Ce passage souligne à quel point l'enfant entretient un rapport précoce avec les objets du marché. Les stratégies prônées par les tenants du marketing semblent d'une remarquable efficacité. La conséquence possible au niveau psychique est que nous assistions à l'écrasement de la logique du désir par la mécanique du besoin... (référence 4)

[.../...]

3.2. Séance 2 avec Gérard du 31 mars 2014

[.../...]

Chercheur : c'est juste une amie. Très bien. Et qu'est-ce qu'elle t'a dit XXXX ?

Gérard : elle m'a dit : « qu'est-ce qui ne va pas ? », parce que en cours de maths, au contrôle, je commençais à pleurer...

Chercheur : Ah ?... alors qu'est-ce qu'il y a ? Est-ce que tu veux en parler ? Qu'est-ce qui t'est arrivé ?

Gérard : j'avais peur d'avoir une mauvaise note, même si j'avais appris...

Chercheur : hum, hum...

Gérard : je n'étais pas sûr de rentrer chez moi à la maison ce soir.

Chercheur : et comment ça se fait que tu n'es pas sûr de rentrer chez toi ? Tu n'as pas envie de rentrer...

Gérard : je ne me sens pas bien à la maison (*il pleure*).

À l'occasion de cette seconde séance, Gérard va beaucoup pleurer. Il évoque à la fois ses notes, ses parents et la pression qu'il ressent et ses camarades qui se moquent de lui. Aucune cause ne semble avoir plus d'importance que les autres et on perçoit dans ses propos une tentative d'habillage d'un sentiment d'angoisse très présent. (référence 3)

[.../...]

Chercheur : et oui, donc tu as fugué. Et pourquoi tu as fugué. Quand on fugue, c'est qu'on n'est pas content, on a envie de s'échapper...

Gérard : je m'étais pris un mot dans mon carnet, et j'étais sûr que j'allais être la honte de la famille (*il pleure à nouveau*)...

Chercheur : la honte de la famille... c'est ça dont tu as peur. Et si tu dis ça, est-ce qu'il y a quelqu'un à la maison, est-ce que papa ou maman, est-ce que quelqu'un te met la pression ? Est-ce que tu as l'impression qu'on te dit des choses méchantes ?

Gérard : non.

Chercheur : pourquoi tu as cette impression là ?

Gérard : ben, il me dit juste, quand j'ai des mauvaises notes, il me crie dessus, c'est normal...

Chercheur : ton papa qui te crie dessus ?

Gérard : c'est normal, j'ai des mauvaises notes.

Chercheur : oui mais tu ne fais pas exprès d'avoir des mauvaises notes.

Gérard témoigne ici de son ressenti de subir trop de pression. On attend des choses de lui qu'il ne parvient pas à fournir et il lui semble être victime de cette trop grande demande de l'Autre. Il admet comme normal les exigences de ses parents par rapport aux notes mais il ne peut satisfaire cette exigence et en éprouve un sentiment de honte. (référence 6)

[.../...]

Gérard : souvent je n'apprends pas, ou des fois je dis je vais apprendre, et des fois, ben, je n'apprends pas...

Chercheur : oui, tu as du mal à apprendre. Et alors, est-ce que tu sais pourquoi tu as du mal à apprendre ?

Gérard : ben, par exemple, à la maison, je me dis : « je vais apprendre aujourd'hui », et après, vu qu'il y a plein de trucs à la maison qui me plaisent, ben, je décroche vite.

Chercheur : voilà.

Gérard : et à chaque fois je dis : « non, j'ai fait mes devoirs, j'ai fait mes devoirs, c'est bon, c'est fini, je peux aller jouer dehors ».

Chercheur : hum, hum...

Gérard : et en vrai je n'ai rien fait...

Gérard ne parvient pas à endiguer cette impératif de jouissance immédiate ; c'est plus fort que lui, il ne résiste pas à l'envie de jouer tout de suite. Il ne parvient pas à opposer à cette injonction surmoïque narcissique une autre forme d'injonction qui serait davantage prise dans l'intériorisation des interdits, le renoncement à la satisfaction et l'appui sur une mise en forme propre aux substitutions symboliques de l'idéal du moi. (référence 8)

[.../...]

Chercheur : qu'est-ce qu'il y a comme jeux dans ta chambre ?

Gérard : des petites voitures mais je ne joue plus avec, des peluches, alors ça il y en a un bac complet...

Chercheur : un bac complet de peluches !

Gérard : oui du coup il y en a partout dans la maison. Il y en a sur une étagère, il y en a un

c'est la peluche de la voiture et pour porter chance, comme il dit mon père pour rigoler...

Chercheur : hum, hum...

Gérard : et il y en a d'autres qu'il a jetées

Chercheur : ton père les a jetées ?

Gérard : c'était quand j'étais petit, je ne voulais pas comprendre mon travail, du coup il a tout jeté, ben, j'ai pleuré.

Chercheur : hum, hum...

Gérard : du coup il y en a un peu moins maintenant, mais bon...

Chercheur : il y en a quand même beaucoup...

Gérard : hum...

Gérard commet un lapsus intéressant quand il évoque le fait que son père ait jeté les peluches. Il dit : « c'était quand j'étais petit, je ne voulais pas comprendre mon travail, du coup il a tout jeté, ben, j'ai pleuré. » Gérard énonce qu'il ne voulait pas comprendre son travail et on peut supposer la dimension défensive par recours à l'inhibition que recouvre l'ambiguïté de cette formulation. Ensuite, on s'étonne de la place prise par ces objets transitionnels. Nous soulignons le nombre important des peluches, substituts habituels de la présence de l'Autre maternel, dans l'univers intime de Gérard. (référence 4)

[.../...]

Chercheur : tu as beaucoup de peluches. Et c'est toi qui aimes ça les peluche ?

Gérard : c'était quand j'étais petit, j'aimais bien.

Chercheur : mais tu aimes toujours où tu n'aimes plus ?

Gérard : ce que j'aime c'est jouer avec par exemple, faire des parties de foot...

Chercheur : tu fais des parties de foot avec des peluches ?

Gérard : oui, ou sinon je les lance contre un mur.

Chercheur : tu les lances contre un mur, ben dis donc...

Gérard : c'est quand je suis en colère contre eux.

Chercheur : ah...

Gérard : par exemple ma journée s'est mal passée, j'en prends un, des fois je le lance par derrière, et après, ben, c'est tout.

Chercheur : tu te défoules contre tes peluches...

Gérard : on peut dire ça.

Chercheur : c'est tes souffre-douleur.

Gérard : hum...

Gérard indique ici un besoin de se défouler, d'évacuer un trop de tension qui en passe par des expressions physiques : le fait de jeter des objets qui occupent une place importante dans son univers affectif. Nous soulignons l'engagement du corps pour traiter l'excédent de jouissance. (référence 7)

[.../...]

Chercheur : ce n'est pas grave, il vaut mieux se défouler contre ses peluches que contre son voisin de table, en cours de maths ou en cours de français. Dis-moi, c'est mieux d'être grand ou c'est mieux d'être petit ?

Gérard : je ne sais pas. Je ne sais pas encore.

Chercheur : qu'est-ce que tu préfères toi ?

Gérard : ben mon père déjà il me dit, moi je préfère l'idée d'être petit, parce qu'il me dit : « quand tu es grand après, tu en baves toute ta vie ».

Chercheur : qui c'est qui dit ça ?

Gérard : mon père. Il dit : « tu as vu après cela sera pourri si tu travailles mal à l'école, alors il vaut mieux travailler »

Chercheur : et qu'est-ce qui sera pourri comme il dit ton père ?

Gérard : le métier, la vie, tout.

Gérard nous présente sa compréhension des paroles de son père. La perspective de grandir est associée à des idées plutôt négatives. Nous soulignons ici la tonalité dépressive de ses propos et le vide de la fonction d'idéal auquel ils paraissent reliés. (référence 7)

[.../...]

Chercheur : tu trouves ça trop dur ?... Tu es courageux de le dire Gérard, tu as raison de l'exprimer. C'est la meilleure façon de lutter contre ce sentiment, d'essayer de l'exprimer, de le nommer... Est-ce qu'il y a des belles choses, des choses que tu aimes faire, des choses qui te donnent le sourire ? Qu'est-ce qui te donne le sourire ?

Gérard : jouer avec mes copains, pas vraiment avoir des bonnes notes...

Chercheur : ça ne te donne pas le sourire ça d'avoir des bonnes notes ? Pas vraiment.

Gérard : avant ça me donnait le sourire, mais...

Chercheur : plus maintenant. C'est parce que tu n'as pas des bonnes notes ou c'est parce que maintenant les bonnes notes maintenant tu t'en fiches ?

Gérard : c'est juste que... (*il pleure à nouveau*)

Chercheur : j'ai l'impression que tu en as marre là mon pauvre... alors attends, je note ça, je te laisse récupérer un peu. (*silence*)... qu'est-ce qui t'embête plus en ce moment ? J'ai l'impression qu'il y a un quelque chose qui t'embête vraiment beaucoup. Est-ce que tu peux exprimer ce qui t'embête vraiment beaucoup qu'on le mette dans tes petits secrets ?

Gérard : c'est juste que j'ai pas l'impression que je me sens aimé...

Chercheur : voilà, tu n'as pas cette impression là.

Gérard : je me sens plutôt beaucoup détesté par tout le monde.

Les propos de Gérard sont forts et expriment un rapport aux autres marqué par l'incompréhension voire le rejet. Il dit : « c'est juste que j'ai pas l'impression que je me sens aimé... » montrant ainsi la subjectivité de cet éprouvé ; il nous parle bien d'un sentiment qu'il ressent : « j'ai pas l'impression... ». Nous posons l'hypothèse que cet affect correspond à une perception de son environnement caractérisée par sa violence intrusive et persécutrice. L'Autre semble consister essentiellement dans sa dimension imaginaire sans le recours au filtre des processus symboliques pour voiler la massivité de sa présence. (référence 6)

[.../...]

Gérard : Mes parent quand j'ai des mauvaises notes, ils me crient dessus, c'est normal, mais quand j'ai des bonnes notes maintenant, ils s'en fichent à moitié, alors...

Chercheur : alors qu'est-ce que tu as l'impression que c'est tes parents qui t'aiment pas ? Est-ce que c'est l'impression, je ne dis pas que c'est vrai, est-ce que c'est l'impression que tu as ?

Gérard : et les gens à l'école.

Chercheur : qui, tes copains ou les profs ?

Gérard : des élèves, et ils disent que je suis chinois, que je ne sais rien faire, je ne sais pas me battre, je suis nul.

Chercheur : ça c'est tes copain qui disent ça. Alors je le note... Alors ils disent que tu es chinois, pourquoi ils disent que tu es chinois ?

Gérard : parce que j'ai les yeux... parce que j'ai les yeux... bridés...

Gérard exprime toute l'importance du regard de ses pairs qui se pose sur lui. L'élément corporel qui le désigne différent des autres consiste précisément dans ses propres yeux qu'il a légèrement bridés de par les origines asiatiques de sa mère. On perçoit ici un point de fixation imaginaire qui condense une grande part de jouissance et qui le maintient aux prises avec les enjeux caractéristiques du stade du miroir. (Référence 6)

[.../...]

Gérard : les seuls moments où je me sens bien, c'est quand je fais du sport avec mes camarades du club de hand.

Chercheur : ça c'est le seul moment où tu te sens bien ?

Gérard : oui parce qu'ils ne me traitent pas de chinois, on est tous pareils.

Chercheur : oui. Le fait qu'ils te traitent de chinois, est-ce que c'est la chose qui t'embête le plus où est-ce que le fait que tes parents te grondent des fois à cause de tes notes ? Est-ce que tu saurais dire la chose qui t'embête le plus ?

Gérard : ce qui m'embête le plus c'est les copains qui me traitent de chinois.

Nous concluons par ce dernier extrait de notre conversation qui vient souligner à quel point il est important pour Gérard de se fondre dans un rapport indifférencié à l'Autre. Le seul moment où il se sent bien c'est durant les séances de sport, durant lesquels, probablement en raison de la tenue identique entre les joueurs d'une même équipe : « on est tous pareils ». (Référence 6)

[.../...]

3.3. Séance 3 avec Gérard du 7 avril 2014

Chercheur : alors Gérard, comment s'est passée ta semaine ?

Gérard : bien, j'ai eu des bonnes notes.

Chercheur : super. Bravo. Donc tu as eu des bonnes notes en quoi ?

Gérard : en mathématiques...

Chercheur : et comment tu as fait pour avoir des bonnes notes ?

Gérard : l'autre fois, lundi, juste avant de vous voir, la semaine dernière, j'ai fait un contrôle,

j'ai eu 14,5, et un autre contrôle j'ai eu 13,5, et aussi j'ai eu un 10/20 sur le passé simple...

Chercheur : c'est formidable, donc tu es sacrément malin, sacrément intelligent, tu es capable de retenir plein de choses. Tu croyais que tu n'y arriverais pas ?

Gérard : non.

Chercheur : tu es surpris d'y arriver ? Moi je ne suis pas surpris que tu y arrives, ça ne m'étonne pas de toi. Tu es un enfant, on avait dit l'autre fois, sensible, tu as beaucoup d'émotion. Tu es quelqu'un qui est riche, tu as une richesse en toi, il faut juste savoir l'utiliser. Et là, tu as réussi. Bravo. Alors la semaine dernière, tu étais très triste, tu te rappelles ?

Gérard : hum...

Chercheur : tu étais très triste, tu en avais un peu marre... j'avais mis dans tes petits secrets la feuille, (*en regardant son dossier*)... qu'est-ce que tu me disais ?... Oui tu étais vraiment... vraiment malheureux. Alors comment ça a évolué, comment ça a avancé ?

Gérard : ça allait mieux après...

Chercheur : ça allait mieux après quoi ? Est-ce que tu peux m'expliquer ?

Gérard : après la séance avec vous.

Chercheur : c'est vrai ? Ça t'a fait du bien d'en parler ?

Gérard : hum...

Gérard exprime avoir ressenti un mieux-être après notre dernière conversation. On peut donc évoquer une certaine capacité à faire usage du langage dans le cadre d'une relation transférentielle pour trouver une inscription phallique à la jouissance qui le débordait alors. En ce sens, nous distinguons chez lui les coordonnées d'une structure névrotique normal. (référence 1)

[.../...]

Chercheur : tu ne sais pas encore. À la maison tu as toujours autant de mal à travailler ?

Gérard : pas vraiment.

Chercheur : tu t'y mets davantage alors...

Gérard : hum...

Chercheur : ben dis donc...

Gérard : ça va, je ne peux plus les faire dans ma chambre...

Chercheur : ah ? Tu ne peux plus le faire dans ta chambre ?

Gérard : j'ai fait un grand rangement, il y a trop d'objets...

Chercheur : trop d'objets dans ta chambre ?

Gérard : hum...

Chercheur : alors tu fais-où ?... qu'est-ce qu'il y a comme objets dans ta chambre ?

Gérard : une collection de voitures toutes neuves, il y a une vitrine à côté et en dessous il y a une tonne de livres, à côté, j'ai sur mon bureau. Après il y a, juste au-dessus, c'est plein de petites voitures de rêve, avec la boîte de ma montre, un bus anglais est une figurine...

Chercheur : hum, hum...

Gérard : juste au-dessus c'est deux roues de karting, des petites...

Chercheur : hum, hum...

Gérard : et une Ferrari F 40 et une Smart décapotable et après sinon au-dessus, c'est plein de voitures téléguidées sur circuit électrique, il y a un karting et une maquette.

Chercheur : tout ça c'est à toi ?

Gérard : oui, et sur la table pour la lampe de chevet, il y a encore des petites voitures, et sur ma TNT, j'ai un quad de cros Légo technie, et en dessous une boîte de PlayStation, il y a une Mitsoubitchi...

Chercheur : c'est incroyable le nombre de jeux que tu as.

Gérard : encore il y en a, je les ai repris dans le grenier parce que j'avais tout enlevé.

Chercheur : d'accord. Et tu as aussi la TNT ?

Gérard : c'est pour la télé mais elle ne marche plus.

Chercheur : tu n'as plus la télé dans ta chambre ?

Gérard : non.

Chercheur : tu l'avais avant ?

Gérard : hum...

Ce passage vient souligner la présence massive des objets dans l'univers affectif de Gérard. Par ailleurs, nous sommes à nouveau frappé par la tonalité plutôt infantile de son rapport avec des jouets qui sont généralement mis à distance lors de l'entrée au collège. (référence 4)

[.../...]

Chercheur : c'est bien ce qui me semblait, tu aimes tellement la voiture, que tu aimerais travailler dans les voitures d'une façon ou d'une autre...

Gérard : ou sportif.

Chercheur : ou sportif, et quel sport ?

Gérard : handball.

Chercheur : handball.

Gérard : à part il faudrait que j'arrête de m'énerver.

Chercheur : tu t'énerves ou handball ?

Gérard : oui.

Chercheur : c'est-à-dire ?

Gérard : l'autre jour, je ne pouvais pas arrêter un garçon, ben, du coup, pour l'arrêter je l'ai poussé, je n'étais pas énervé et sinon, à un moment, il y a un copain, j'ai essayé de défendre, je me suis mis avec lui, il a passé le bras, et après on m'a dit que je m'étais pris un carton jaune...

Chercheur : hum, hum...

Gérard : mais là j'ai juste fait une faute pendant le match seulement.

Chercheur : alors dans ces cas là tu t'énerves ?

Gérard : non, je n'avais juste pas compris. Mais l'entraîneur il a dit : « ce n'est pas grave ».

Gérard exprime une tendance à s'énerver rapidement et se trouver emporté par un débordement physique à propos duquel il ne donne pas d'explication précise. Il banalise même en rapportant les mots de son entraîneur. Quand il dit : « je n'avais juste pas compris » nous avons tendance à le prendre au pied de la lettre et y trouver l'indice de l'effacement des effets de significations relatifs au registre symbolique pour laisser la place aux expressions du registre imaginaire. (référence 7)

[.../...]

Chercheur : à part le handball, il y a d'autres moments dans la vie où tu t'énerves ?

Gérard : ... euh... non pas trop...

Chercheur : à la maison ?

Gérard : à la maison, non, avec, pas avec les copains, mais avec des gens oui.

Chercheur : ça peut t'arriver ? Alors vas y essaie de me raconter une fois où tu t'es énervé, que je comprenne comment tu t'énerves...

Gérard : une fois il y en avait, il se moquait de moi, et après, je commençais à être triste, tout d'un coup je me suis énervé et je l'ai tapé.

Chercheur : voilà, quand tu t'énerves tu tapes...

Gérard : hum.

Chercheur : ça t'arrive souvent ?

Gérard : soit je tape ou soit je provoque.

Chercheur : ça t'arrive de provoquer aussi ? Alors comment tu fais pour provoquer ? Qu'est-ce que tu dis ? Qu'est-ce que tu fais ?

Gérard : je le cherche ou je le traite.

Chercheur : tu t'en rends compte.

Gérard : oui.

Une nouvelle fois, Gérard nous indique la prégnance de tendances agressives qui marquent son rapport aux autres. Il reconnaît "provoquer les autres" et cela nous renseigne sur la prégnance d'un lien imaginaire qui ne semble pas pacifié par les effets de conscience morale du surmoi interdicteur. (référence 7)

[.../...]

Chercheur : est-ce que tu t'en prends des fois à des plus petits que toi du coup ?

Gérard : à la déléguée de la classe.

Chercheur : ah ? Qu'est-ce qui se passe avec elle ?

Gérard : c'est elle qui me tape à chaque fois

Chercheur : pourquoi elle te tape ?

Gérard : elle frappe tous les garçons de la classe.

Chercheur : elle a quelque chose contre les garçons ?

Gérard : je sais pas.

Chercheur : vous l'embêtez peut-être ?

Gérard : non.

Chercheur : et la déléguée, elle tape les garçons de la classe ?

Gérard : deux, trois...

Chercheur : deux, trois, dont toi... mince, bon, tu as essayé de t'expliquer avec elle ?

Gérard : non.

Chercheur : vous êtes fâchés ?

Gérard : non, c'est elle qui tape sans raison...

Gérard se présente comme victime de la malveillance de l'autre. À nouveau, les

modalités de traitement de la jouissance paraissent essentiellement référées aux mécanismes du registre imaginaire, notamment dans la transitivité des manifestations révélant la rivalité à l'égard de ses camarades. (référence 6)

[.../...]

Chercheur : ben oui, c'est dur. Tu trouves ça dur le collègue ?

Gérard : non.

Chercheur : ce que je veux dire par là, c'est que si tu n'arrives pas à te taire pendant les cours, ça, ça doit être dur. C'est pour ça que je te dis le collègue, je te demande, si tu trouves ça dur ?

Gérard : c'est plutôt barbant.

Chercheur : c'est barbant, c'est ennuyant. Qu'est-ce que tu penses des profs ?

Gérard : ils sont là pour nous éduquer.

Chercheur : ouais.

Gérard : à part, quand ils nous punissent, y dit toujours : « oh ce n'est pas juste et tout » mais en vrai c'est juste.

Chercheur : tu les comprends ?

Gérard : hum.

Chercheur : tu as l'impression qu'ils sont justes, si tu es honnête, tu as l'impression qu'ils sont justes ou qu'ils sont injustes ?

Gérard : la plupart ils sont injustes.

Chercheur : la plupart sont injustes !

Gérard : ouais on peut dire ça, des fois ils nous punissent pour rien. Par exemple, on n'a pas fait grand-chose. Et vu que c'est toi, par exemple, celui qui est le plus connu à faire des bêtises, ben tout d'un coup, c'est toi qu'ils disent, et c'est toi qui n'as rien fait.

Chercheur : et toi tu es connu pour faire des bêtises ?

Gérard : ben oui un peu.

Chercheur : est-ce que tu as envie que ça change ça ?

Gérard : ben pour mes parents oui.

Gérard aimerait que sa situation scolaire change pour ses parents. Ils sont présentés ici comme une sorte d'instance venant figurer un "surmoi externe". Il ne semble pas avoir intériorisé de position subjective autonome sur cette question. Gérard marque ainsi un fonctionnement psychique plutôt infantile tout comme la précarité des effets de la castration

symbolique dont on peut apercevoir la forme de déni qui s'exprime ainsi. (référence 8)

[.../...]

Gérard : quand j'ai un bon comportement à des cours ça peut aller, rapport des fois, il s'est rien passé pendant des heures, j'ai jamais parlé une fois...

Chercheur : hum, hum...

Gérard : après j'ai trouvé le temps un peu long.

Chercheur : tu trouves qu'on s'ennuie à l'école ?

Gérard : pas tous.

Chercheur : quels sont les matières où tu t'ennuies ?

Gérard : aide aux leçons, parce que je n'aime pas. Anglais ça va, c'est rapide. À des séances des fois c'est long...

Le faible appui sur les semblants de son rôle d'élève de collègue ne lui permet pas de faire sens avec le projet scolaire. Le vide de cette inscription symbolique le laisse aux prises avec un sentiment d'ennui. Il doit faire face à une jouissance qui n'est pas toute pacifiée par une mise en forme phallique. (référence 3)

[.../...]

Chercheur : c'est pas bon. C'est un peu ton problème toi, c'est que, tu as des punitions. Il faudrait trouver le moyen pour que tu n'aies plus de punitions. Est-ce que tu en as eu cette semaine des punitions ?

Gérard : cette semaine?... La semaine dernière oui.

Chercheur : oui.

Gérard : j'ai été exclu de cours...

Chercheur : qu'est-ce que tu avais fait ?

Gérard : j'ai rigolé.

Chercheur : hum, hum.

Gérard : un peu trop.

Chercheur : un peu trop.

Gérard : et même sur le prof...

Chercheur : et il t'a entendu ?

Gérard : ben oui. Du coup ben...

Gérard utilise des solutions de suppléance à son rapport à la jouissance qui le placent en décalage avec les attentes scolaires. Il se trouve régulièrement punis même s'il a parfaitement conscience des règles de la classe. On observe donc ici une modalité de traitement de l'en-trop de jouissance bornée par l'intervention de la volonté d'un Autre qui s'impose à lui. En ce sens nous posons l'hypothèse qu'il sollicite la présence d'un père imaginaire pour venir endiguer le défaut du déni de la castration. De notre point de vue, c'est une forme de réponse qui trouve à s'inscrire parmi les expressions de la pluralisation des Noms-du-Père. (référence 5)

[.../...]

Gérard : mon père après il me dit que ça ne sert à rien si tu dis que tu es intelligent et que tu ne l'utilises pas.

Chercheur : qu'est-ce que tu penses de ce que dit ton papa ? Il a raison où il a tort ?

Gérard : ben il a raison.

Chercheur : je suis d'accord avec ton papa. Moi aussi je trouverais bien que tu puisses montrer tes capacités parce que tu en as.

Gérard : à part le prof il a dit, si vous redoublez c'est une chance, mais pour moi redoubler, ben, c'est un malheur.

Chercheur : hum, hum...

Gérard : une catastrophe.

Chercheur : ouais, redoubler c'est un malheur, une catastrophe...

Gérard : et pourtant les profs, ils disent c'est bien de redoubler.

Chercheur : alors pourquoi ils disent ça les profs à ton avis ?

Gérard : je ne sais pas, c'est pour avoir une chance de continuer, à part nous, on préfère passer en cinquième.

Nous avons retenu cet extrait car il est révélateur du cynisme qu'il y a à présenter le maintien dans un niveau de classe (le redoublement) comme quelque chose de positif aux élèves. C'est ignorer la dimension d'atteinte au moi-idéal, notamment dans notre contexte qui place le regard et le jugement de l'autre sur le devant de la scène sociale contemporaine. (référence 3)

[.../...]

4. Sélection des conversations avec Nathan

4.1. Séance 1 avec Nathan du 13 mai 2014

Chercheur : alors Nathan, quels sont les nouvelles ? Comment ça va ? Est-ce que les choses avancent ? Qu'est-ce que tu dirais toi ?

Nathan : je crois que ça avance, parce que en fait, avec le perturbateur de la classe, vu qu'on ne se parle plus, il y a beaucoup moins de perturbations à part lui qui fait toujours son imbécile. Mais sinon j'essaie de me réguler, et j'ai vraiment pas envie d'avoir une commission éducative.

Chercheur : hum.

Nathan : et j'espère que la prochaine fois il n'y aura pas besoin de menaces pour que je fasse ce qui est obligatoire.

D'emblée Nathan nous présente ce qui fait problème pour lui : se réguler... Nathan est un enfant très vif dont chacun s'accorde à reconnaître les bonnes compétences cognitives. Il a bénéficié d'un passage anticipé durant sa scolarité à l'école primaire et il est donc plus jeune que la majorité des élèves de sixième. Malgré ses facilités d'apprentissage par rapport aux enfants de son âge, Nathan rencontre depuis des années d'importantes difficultés dans le cadre scolaire : il parle très souvent sans attendre l'autorisation, bouge beaucoup... rapidement, les enseignants le qualifient d'élève insupportable. En relation duelle, il est très agréable et ne montre aucun signe d'agitation. Par contre, dans le groupe classe, Nathan ne parvient pas à contenir une importante instabilité. Nous pensons que sa situation illustre la nécessité que rencontrent de plus en plus d'élèves d'avoir recours au corps pour métaboliser une jouissance qui excède la seule mise en ordre phallique. (référence 3)

[.../...]

Chercheur : bon, c'est différent. Je comprends bien ce que tu m'expliques, c'est différent. Ce que j'ai bien compris c'est que des fois à la maison, il y a des choses qui te fatiguent, à l'école tu le fais, même si ça te fatigue parce que tu te sens obligé. J'ai bien compris ça. Pourtant à l'école, je dirais, tu te fais punir des fois, alors comment ça se fait que tu te fais punir à l'école, alors qu'à l'école tu fais ce qui est obligé ?

Nathan : parce que en fait, des fois il y en a qui m'énervent et du coup moi, j'en ai marre, je

leur réponds, au lieu de demander si je peux changer de place. Mais de toute façon, s'il y a beaucoup de monde dans une classe, je ne vais pas changer de place. Ou alors, ce qui se passe c'est... j'ai un peu parlé avec un copain...

Nathan nous indique ici combien les mouvements d'agressivité sont présents pour lui malgré les punitions régulières que cela lui occasionne. Il exprime ainsi le peu de prises fournies par la dimension de l'idéal du moi au profit des expressions marquées par la rivalité propre à l'instance du moi-idéal. (référence 6)

[.../...]

Chercheur : est-ce que tu as l'impression, quand tu parles en classe avec un copain, est-ce que tu as l'impression que des fois tu fais des choses que tu n'arrives pas à contrôler, à maîtriser, tu voudrais bien mais tu n'y arrives pas...

Nathan : ben, quand je suis tout devant, parce que là je suis tout devant, là ça me tente beaucoup de me retourner, parce qu'il y a un copain que je connais derrière et je veux juste lui parler. Du coup, ça me tente de me retourner...

Chercheur : hum, hum. Alors tu le fais ou tu le fais pas ?

Nathan : ben, je me retourne à moitié (rires).

Chercheur : voilà voilà, à moitié...

Nathan : du coup la chaise elle est comme ça, il y a le dossier-là, là où on pose ses fesses, et moi en fait je ne me mets pas comme ça, je me mets comme ça...

Chercheur : tu te mets en travers sur la chaise, comme ça tu es un peu retourné, un peu devant...

Nathan : vers le tableau, vers la prof, et en même temps vers le...

Chercheur : tu es entre les deux...

Nathan : voilà.

Nous trouvons que la solution décrite par Nathan peut avoir valeur d'illustration du déni de la castration. Il a conscience de la dimension de l'interdit qu'il y a à se retourner mais, "quand même", il va bricoler une sorte de solution intermédiaire. Tous les enfants testent les limites et nous en savons la valeur dans un processus éducatif normal. Cependant, au regard de la tonalité générale de nos échanges, Nathan vient ici montrer combien l'incarnation imaginaire de l'Autre portée par l'enseignant est de peu de poids. Il nous

indique aussi une façon de bricoler une solution sur-mesure qui lui rend possible de supporter les contraintes de la classe. (référence 5)

[.../...]

Chercheur : voilà. Tout ça tu le sais. Et comment ça se fait que des fois, tu n'y arrives pas ?

Nathan : ...

Chercheur : parce que tu le sais bien. Tu pourrais me dire : « oui je ne comprends pas, je sais pas ce qu'ils me demandent à l'école, je ne vois pas. », mais toi, tu sais tout. Tu sais bien ce que tu as le droit de faire, tu sais bien ce que tu n'as pas le droit de faire. C'est ce que m'apprend notre conversation. Alors comment ça se fait alors que tu sais bien ce qu'il y a le droit de faire, tu sais bien ce qu'il n'y a pas le droit de faire, comment ça se fait que des fois...

Nathan : c'est un peu plus fort que moi je pense.

Chercheur : c'est ça l'idée. Oui oui d'accord...

Nathan : mais j'aimerais bien savoir comment on contrôle ça, parce que sinon je me prends plein d'heures de colle.

Chercheur : complètement. Déjà au primaire, parce que je te connais depuis le primaire.

Nathan : oui.

Nathan continue de nous indiquer combien il se trouve débordé par une jouissance qui échappe à la fonction interdictrice du surmoi : « c'est un peu plus fort que moi je pense. » nous dit-il. Bien que l'organisation psychique de Nathan témoigne de la reconnaissance la métaphore paternelle, les équilibres entre les registres borroméens nous semblent spécifiques à la postmodernité. (référence 8)

[.../...]

Chercheur : ça va bien. Avec papa, avec maman, comment se passent les relations ? Comment tu les qualifierais ? Bien sûr, c'est nos entretiens confidentiels, tu peux dire ce que tu ressens.

Nathan : oui. Ben en fait, des fois, il y a plein de choses qui m'énervent chez eux, mais il y a des choses que j'aime bien aussi chez eux.

Chercheur : hum, hum... alors est-ce que tu as des exemples pour que je comprenne encore mieux ce que tu veux dire ? Des exemples que tu aimes bien chez eux, des exemples que tu

n'aimes pas chez eux...

Nathan : il y a des exemples que j'aime bien chez eux, qui sont que, ils s'occupent bien de nous et en mauvais exemple, il y a que, on a fait un mauvais truc, et puis ils ne sont pas contents, et puis c'est pour longtemps.

Chercheur : d'accord.

Nathan : c'est un petit truc mais des fois de rien du tout.

Chercheur : et puis ils n'oublient pas.

Nathan : non, ils sont toujours dessus. Et puis ils ne pensent qu'aux leçons.

Nous apercevons ici les indices d'un basculement normal des repères identitaires tels qu'ils s'amorcent durant la transition adolescente. Nathan est encore très accroché aux imagos parentales de l'enfance, ces parents qui "s'occupent bien de nous". Dans le même temps, commencent à poindre des propos qui s'inscrivent dans la longue spirale de revalidation la perte de l'objet archaïque, avec la légère teneur dépressive que l'on peut supposer sous le reproche. En cela, nous sommes dans une logique de structure de personnalité tout à fait normale. (référence 1)

[.../...]

Chercheur : alors, continuons, toujours dans la conclusion. Qu'est-ce que tu n'aimes pas, qu'est-ce qui te vient en premier à l'esprit dans les choses que tu n'aimes pas ?

Nathan : les leçons.

Chercheur : les leçons.

Nathan : en premier premier premier.

Chercheur : voilà. Alors c'est l'élément fort.

Nathan : hum.

Chercheur : est-ce que toi tu joues beaucoup aux jeux vidéo ? Je rencontre beaucoup de tes copains, qu'ils soient en sixième, en cinquième, en quatrième ou en troisième, qui me disent qu'ils jouent beaucoup aux jeux vidéo, est-ce que toi... Tu ne m'as pas dit que ça faisait parti des choses que tu aimais bien...

Nathan : ben si. J'aime bien les jeux vidéo aussi mais ce n'est pas ce que je préfère non plus.

Chercheur : voilà.

Nathan : j'en fais de temps en temps, des fois un petit peu plus, des fois un petit peu moins, c'est de temps en temps quoi...

Nathan tient des propos très distancés par rapport à l'usage des jeux vidéos qui nous permettent de souligner combien il serait caricatural d'établir des liens de causalités simplistes. Par ailleurs, sa réaction est à la fois spontanée et vive quand il est invité à associer sur ce qu'il n'aime pas à l'école, il s'agit des leçons en : « en premier premier premier. » Nous pensons que ses propos témoignent d'une certaine régression narcissique dans ce rejet affiché de la contrainte imposée par le grand Autre scolaire. En ce sens, il souligne les difficultés du registre symbolique à vraiment prendre le pas sur le registre imaginaire. (référence 7)

4.2. Séance 2 avec Nathan du 20 mai 2014

[.../...]

Chercheur : peut-être, je ne sais pas. Alors dis-moi, dans cette situation, qu'est-ce que tu penses de l'attitude de Monsieur XXX ? Comment tu la qualifierais son attitude ?

Nathan : bah en fait, il est arrivé vers moi, il m'avait rien dit au début, puis d'un seul coup il a commencé à crier comme ça...

Chercheur : hum hum.

Nathan : du coup je crois qu'il était un peu énervé.

Chercheur : et énervé à cause de toi ou énervé sans raison ?

Nathan : je ne sais pas vraiment pourquoi, parce que je ne pense pas qu'il soit énervé sans raison, vu comment il était énervé...

Chercheur : c'est vrai...

Nathan : mais en même temps je ne vois pas pourquoi j'aurais fait une faute.

Chercheur : toi, est-ce que tu penses que tu avais tort ? Où est-ce que tu penses...

Nathan : ben non, j'avais raison, parce que Sullivan au bout d'un moment, il a commencé à m'énerver. Il n'arrêtait pas de me faire des fautes, du coup je lui dis qu'il arrête. Il a arrêté et puis de toute façon j'allais sortir, et Kylian il m'a dit de sortir et Monsieur XXX, sans aucune raison, il est venu me voir et puis...

Chercheur : voilà sans aucune raison. Donc c'est injuste ?

Nathan : Ben oui.

A-priori, rien ne nous permet de savoir si dans la situation décrite par Nathan, des

injustices réelles ont été commises contre lui. Cependant, de façon plus générale, ce scénario est habituel depuis sa scolarité à l'école primaire. Nathan se plaint de façon régulière d'être victime des autres qui l'embêtent puis des professeurs qui le punissent. Cela constitue une illustration supplémentaire d'un fonctionnement psychique marqué par la prédominance des phénomènes ayant trait au registre imaginaire. (référence 7)

[.../...]

Nathan : oui il provoque à moitié, oui.

Chercheur : voilà. D'accord. Et est-ce qu'il le fait à d'autres moments ?

Nathan : oui il le fait presque tout le temps quand on est en sport. Par exemple on fait des tours de terrain, au handball pour s'échauffer, il y a un gars qui passe, une fois je suis passé, et puis d'un seul coup il l'a lancée sur moi, et puis moi je passe, et le ballon il passe derrière sur le mur, et il revient vers lui.

Chercheur : et il fait ça pour t'embêter ?

Nathan : hum. Non je ne pense pas il fait ça pour rigoler, mais ça ne fait rire que lui en fait.

Chercheur : oui, toi tu n'aimes pas son humour du coup.

Nathan : non.

La disparition de la reconnaissance de la place d'exception autorise Nathan à porter un jugement sur les actes de son enseignant. En l'occurrence, on peut considérer que des comportements réellement persécuteurs et injustes seront plus facilement dénoncés par les collégiens contemporains que par les générations précédentes ce qui représente une évolution plutôt positive. (référence 2)

[.../...]

Nathan : ben, j'avais rien fait, j'avais juste parlé en disant que Sullivan il m'embêtait et tout ça, j'en avais marre, du coup je lui ai crié dessus, j'en avais marre, et Monsieur XXX il n'a pas compris. Par exemple quand on fait une faute au foot, au foot général, si on fait un gros tacle, dans la jambe, un coup de crampon dans la jambe ça fait super mal, j'en ai déjà pris, et puis Monsieur XXX si il avait ça, il parlerait, il lui dirait quelque chose au joueur quand même... et puis là il se ferait exclure et ça serait bien fait pour lui.

Chercheur : voilà. Est-ce que ça t'arrive à d'autres moments en EPS, est-ce qu'il y a d'autres

histoires qui t'arrivent comme ça ?

Nathan : non, mais il crie souvent parce qu'il croit que je boude

Chercheur : d'accord. Et ce n'est pas vrai ?

Nathan : ben non je ne boude pas. Soit j'en ai marre, parce que je... Ben je boude à moitié, mais en même temps il y a une raison, mais lui il n'y a pas de raison qu'il vienne me crier dessus en me disant ça. Est-ce que je boude ? Ben oui, j'ai le droit.

Nathan fait appel à ses droits comme ultime argument. Que Nathan boude ou ne boude pas, voire boude à moitié, cela ne parvient pas à prendre valeur de fait objectif dans son récit. Il montre ici un rejet de toute référence extérieure et le droit qu'il évoque semble tout inféodé à son seul intérêt. Les propos de Nathan évoquent un allègement de l'opération de la fonction paternelle dans sa dimension transcendantale, ce qui en soit est un paradoxe qui ne peut se résoudre que par le recours à l'opération du déni. (référence 8)

[.../...]

Nathan : en maths, on s'entend bien avec la prof. Même on rigole des fois.

Chercheur : oui. Avec la prof de maths, ça va mieux. Alors ce qui est dommage, c'est que en fait, tu adores le sport pourtant...

Nathan : oui mais c'est le prof qui m'embête. C'est ça qui casse tout.

Chercheur : hum hum.

Nathan : et puis il n'y a pas forcément des sports que j'aime bien dans ce qu'il fait. Mais ça, ça n'a pas de rapport...

Chercheur : ça c'est le problème du collège, c'est que tu es obligé de faire un peu tous les sports...

Nathan : oui.

Nous avons retenu ces paroles de Nathan car elles viennent faire état d'une reconnaissance d'une autorité qui s'impose à lui. Il est donc capable de supporter la forme de renoncement inhérente aux appuis symboliques qui fondent le principe de réalité. (référence 1)

[.../...]

Nathan : alors moi comme jeux, je n'ai vraiment pas des jeunes de moins de 18 ans, de moins de 16 ans, j'ai des jeux de mon âge, parce que sinon papa il va être fou.

Chercheur : d'accord.

Nathan : il va devenir fou si j'achète un jeu qui n'est pas de mon âge...

Chercheur : oui il surveille ça ton père...

Nathan : il veut vraiment pas que je prenne un jeu de moins de 18 ans contrairement à plein de gars dans l'école.

Chercheur : ah oui y en a plein qui ont des jeux...

Nathan : bah, GTA 5 par exemple, y en a plein dans le collège qui l'ont, il y a presque tous les troisièmes, tous les quatrièmes, tous les cinquièmes et quelque part de sixièmes.

Chercheur : d'accord. Est-ce qu'il y a beaucoup d'enfants dans le collège qui ont des jeux qui ne sont pas de leur âge, à part GTA ?

Nathan : il y a presque tout le monde qui s'en fiche de l'âge.

Ici Nathan nous offre un renseignements sur l'usage des objets de la consommation des autres collégiens. L'adolescence représente la période durant laquelle on cherche à expérimenter toute sorte de sensations pour éprouver les limites d'un corps en reconstruction. Cependant, nous soulignons l'extrême banalisation avec laquelle les objets du marché sont disponibles pour satisfaire à l'injonction de jouissance d'un surmoi en mutation plutôt que pour servir de supports à une reconnaissance de l'interdit. (référence 4)

[.../...]

Chercheur : alors est-ce que tu penses que c'est ce que tu es [*un bouc émissaire*] pour Monsieur XXX ?

Nathan : je suis pas sûr, vraiment pas sûr... mais sinon je pense bien qu'il doit m'embêter pour son plaisir.

Chercheur : hum hum. Et toi plus que les autres ?

Nathan : à mon avis, il doit penser que je fais des bêtises, mais des fois il ne voit pas, et du coup, ça m'embête.

Chercheur : et oui. Alors toi, est-ce que tu as fait des bêtises ou non ?

Nathan : ben non, c'est pareil "les bêtises", entre guillemets, que je fais, c'est répondre à l'arbitre quand je joue par exemple, des trucs comme ça...

Nathan pense qu'il a à faire à un autre qui veut jouir à ses dépens. Ce léger trait de paranoïa s'inscrit dans un mouvement plus large de fixation au stade du miroir. Parallèlement, Nathan nous indique aussi que les bêtises qu'il commet sont à ses yeux des réactions normales. Pour lui, il est légitime de remettre directement en cause les décisions de l'arbitre. Une fois encore, toute référence à une instance tierce organisatrice est contestée. Il n'y a ni lieu d'adresse : Nathan se charge de régler seul le problème, ni substitut possible : l'arbitre n'est pas supposé occuper une place d'exception. Le partenaire est donc le grand Autre du stade du miroir, destinataire des réactions les plus extrêmes entre fusion ou rejet. (référence 6)

[.../...]

5. Sélection des conversations avec Richard

5.1. Séance 1 avec Richard du 20 janvier 2014

Chercheur : Richard, est-ce que tu te rappelles pourquoi on s'est vu avec ta maman ?

Richard : oui à cause de mon comportement et à cause de mes notes.

Chercheur : voilà, alors qu'est-ce qu'il a ton comportement ?

Richard : je suis un petit peu... Je sais pas comment dire... pas agressif mais...

Chercheur : agressif ? Non pas vraiment agressif... tu as un bon ou un mauvais comportement tu dirais quoi ?

Richard : mauvais.

Chercheur : c'est ce que te disent les profs ?

Richard : bah non, mais...

Chercheur : c'est toi qui le penses ?

Richard : hum.

Chercheur : alors, ça, c'est tes secrets, alors j'écris dedans, comme ça on peut se parler librement. Aujourd'hui le 20 janvier... alors comment tu définirais un mauvais comportement d'après toi ?

Richard : répondre aux professeurs.

Chercheur : oui, ce sont des choses qui t'arrivent ?

Richard : souvent. Parce que je trouve que j'ai raison, et je monte dans les tours, je commence à répondre, je commence à crier.

On perçoit d'emblée avec Richard une problématique que l'on peut qualifier de l'ordre du débordement. Richard se trouve parfois comme envahi par un affect qu'il ne parvient à captonner que dans un lâcher prise du côté du corps : "je monte dans les tours, je commence à répondre, je commence à crier." Cette présence réelle d'un éprouvé qui se traduit dans la formule : "Parce que je trouve que j'ai raison", vient signer, de notre point de vue, un rapport particulier à la jouissance marqué par la précarité des étayages symboliques. (référence 3)

[.../...]

Chercheur : et ça t'arrive souvent de répondre aux professeurs ?

Richard : oui, dès que je me sens dans la raison, alors...

Chercheur : dès que ?

Richard : dès que je me sens dans la raison, dès que je crois que j'ai raison et...

Chercheur : ha, oui oui oui, tu penses que tu as raison. Justement, c'est toi qui as raison ou ce sont les profs qui ont raison ?

Richard : ça dépend quelquefois...

Chercheur : donne-moi un exemple de situation qui peut arriver où tu as des histoires ?

Richard : par exemple aujourd'hui, en cours, il y a quelqu'un qui prend ma colle, comme ça, sans me demander, dans ma trousse, et je dis : « rends ma colle ! », et après la prof elle dit : « chut ! », et je dis : « oui mais il ne veut pas me rendre ma colle » et elle dit : « mais chut ! tais-toi quand même ! Tu ne vas pas déranger tout le monde pour ça. » et après, je me suis énervé, j'ai dit : « mais il me vole ma colle ! » et j'ai dit des gros mots après.

Chercheur : après, tu as dit un gros mot ?

Richard : oui, j'ai dit... oui, un gros mot...

Chercheur : (sourire) un gros mot...

Richard : oui...

Chercheur : on ne va pas le dire tout haut mais, un gros mot. Là, finalement, ce que tu m'expliques, c'est que ce n'est pas toi qui as commencé ?

Richard : oui.

Richard, comme la majorité des élèves que nous avons rencontré, se sent victime des autres qui sont la cause de ses soucis : c'est son camarade de classe qui, sans raison apparente, lui prend sa colle et c'est ensuite l'enseignant qui lui reproche de faire du bruit. Nous savons par ailleurs que ce type d'incident est fréquent et que Richard est souvent exclu de cours. Il pousse à bout certains de ses professeurs qui décrivent un élève perturbateur. Ce n'est pas le ressenti subjectif de Richard qui attribue aux autres les raisons de ses problèmes relationnels. Cet extrait de nos conversations vient illustrer la fixation aux mouvements propres au stade du miroir. Parmi les conséquences que nous avons rencontrées de façon régulière se trouve le sentiment d'être en rivalité avec les autres qui rend compte de l'impossible dépassement des expressions du moi-idéal. (référence 6)

[.../...]

Chercheur : Dis-moi est-ce que dans ta vie personnelle, en dehors du collège, ça t'arrive d'avoir ce côté impulsif ? Est-ce que tu as d'autres exemples ?

Richard : mes copains par exemple, ils m'énervent, alors je leur dis des gros mots, je dis : « tais-toi, c'est énervant... »

Chercheur : Quand tu invites des copains à la maison ou quand tu vas chez eux ?

Richard : non pas quand je vais chez eux, je suis poli quand je vais chez eux. Quand ils sont dehors, ils commencent à me prendre la tête...

Chercheur : alors c'est intéressant ce que tu me dis, est-ce que tu peux me donner un exemple d'embrouilles avec un copain ? Là je suis en train d'essayer de mieux te connaître.

Richard : avec Benoît un jour, je ne sais plus ce qu'il faisait, il remontait le carrelet je crois, je lui disais qu'il n'y avait rien, là il me dit : « si, si si ! Il y a plein de poissons. », après il le remonte et il n'y avait rien, alors je lui dis : « allez tu vois ! » et après je lui ai dit : « tais-toi... »...

Lorsque Richard se rend chez ses amis, il lui est plus facile de se contenir si les parents de ceux-ci sont à proximité. Pour pouvoir se maîtriser, Richard a besoin de la présence tangible des garants du cadre symbolique. Une fois à la pêche avec son camarade, de nouveau, les mouvements imaginaires reprennent le dessus et marquent ses réactions. (référence 7)

[.../...]

Chercheur : alors, est-ce que tu t'énerves aussi après les jeux vidéo ?

Richard : bah oui quelquefois ça m'arrive de m'énervé. Tout d'un coup je tape dans la console, pour l'éteindre, parce que ça marche bien, je sais où taper pour l'éteindre.

Chercheur : quand tu pètes un câble.

Richard : oui voilà.

Chercheur : quand tu t'énerves.

Richard : parce que le jeu il *bug* ou un truc comme ça, je tape dans le côté pour que ça s'éteigne.

Chercheur : est-ce que tu as d'autres exemples comme ça d'énervement, quand tu fais d'autres jeux, je sais pas, jouer au foot, jouer au basket, est-ce que tu as d'autres exemples comme ça d'énervement ?

Richard : non, au rugby non.

Chercheur : tu fais du rugby ?

Richard : oui.

Chercheur : et là au rugby tu arrives à te...

Richard : ben oui parce que c'est...

Chercheur : alors pourquoi au rugby tu y arrives ?

Richard : je sais pas...

Les propos de Richard illustrent les différentes expressions de l'injonction à la satisfaction surmoïque selon qu'elle en passe par l'objet ou trouve à s'inscrire comme une formation possible de l'idéal. Le père de Richard est rugbyman et il l'accompagne dans cette pratique sportive. Richard ne témoigne pas de difficultés particulières à supporter le groupe et les règles dans ce contexte. Par contre, quand nous l'invitons à associer avec les autres moments d'énervement qu'il traverse parfois, il évoque l'utilisation des jeux vidéos. Nous pensons que chez Richard, l'usage des objets vient encourager une exigence de satisfaction qui court-circuite la chaîne du désir. L'appui sur les "lathouses" n'est pas la cause de la fragilité de la mise en forme phallique de la jouissance mais il vient se présenter comme suppléance possible. (référence 5)

[.../...]

Chercheur : quand tu es chez lui, tu te canalises. Tu te maîtrises. Donc il y a des fois, moi qui apprends à te connaître, parce que j'apprends grâce à toi, c'est qu'il y a des fois où tu arrives à te canaliser, et il y a des fois où tu n'arrives pas à te maîtriser. Il y a des fois où tu arrives à te maîtriser et il y a des fois où tu n'y arrives pas. Par exemple ce matin, l'histoire de la colle... quelqu'un te prend une colle, tu t'énerves. Mais quand tu es chez tes copains, tu dis bonjour aux parents, tu y arrives quand même. Quand tu fais du rugby...

Richard : si ça m'était arrivé un truc comme ça à l'école, Andréa elle m'avait prit mon crayon comme ça, elle passait sur mon bureau en histoire, j'ai descendu à toute pompe, j'ai laissé mon cartable dans l'établissement, je suis pas sorti de l'établissement, j'ai mis mon blouson par terre. En fait Andréa, on voyait dans l'allée pour sortir, j'étais à peu près à mi-chemin, et j'ai dépassé la surveillante du coup, la surveillante elle a cru que je voulais... me barrer... me tailler du collègue...

Chercheur : voilà... T'enfuir...

Richard : puis après du coup je me suis fait engueuler, je suis monté dans les tours, j'ai dit : « non non je ne voulais pas me barrer du collègue », sortir du collègue et tout, parce que en plus elle savait que j'étais régime 1, et après elle m'a mis chez le principal adjoint, et puis après du

coup je me suis fait engueuler, j'ai été expulsé le vendredi du coup, parce qu'ils ont dit que j'avais tapé sur elle et tout.

Chercheur : alors c'était vrai ou pas ?

Richard : non.

Chercheur : est-ce que des fois il y a des choses fausses qui sont dites, ou des injustices, des choses que tu ne supportes pas, est-ce que ça t'arrive ? Ou est-ce qu'il y a toujours une raison ? Quand tu te fais punir, quand tu te fais exclure ? Là, tu t'es fait exclure le vendredi...

Richard : ben quelquefois c'est sans raison...

Chercheur : alors un exemple où tu t'es fait punir sans raison.

Richard : ben là, ce que je viens de vous dire.

Nous sommes frappés par la répétition mise en avant par ce souvenir de conflit. À nouveau quelqu'un lui prend quelques chose... et cela Richard ne peut pas le supporter ! Il raconte alors une scène de poursuite très impressionnante par le niveau de débordement émotionnel que l'on pressent dans la description qui est faite. Richard s'est littéralement rué à la poursuite de cette élève qui lui avait pris son crayon en jetant ses affaires pour mieux la rattraper. Quand la surveillante l'arrête et le conduit devant le principal adjoint, il se défend d'avoir voulu sortir du collège sans faire de lien avec son comportement visant à se faire lui-même justice. Il donne à observer ici un fort égocentrisme, qui marque habituellement les réactions du jeune enfant, très décalé pour un adolescent d'âge de cinquième. Il semble difficile pour Richard de percevoir que les relations avec les autres puissent être médiatisées par une instance venant faire tiers. En ce sens, il met en scène une nouvelle illustration du déni de la castration. Le fait que l'origine de ce conflit soit le vol d'un de ses objets n'est sûrement pas anodin. (référence 8)

[.../...]

Chercheur : Et alors avec papa, comment ça se passe avec papa du coup ?

Richard : ... Mieux, beaucoup mieux, parce qu'il sait faire mes devoirs, il sait m'expliquer, il sait encore faire lui. En plus en ce moment, il retourne à l'école, il a les mêmes horaires que moi, parce qu'il va devenir chef de chantier et tout, chef de travaux, chef d'équipe... l'équipe Mouette...

Chercheur : l'équipe Mouette ?

Richard : oui, qui s'occupe de la Loire-Atlantique.

Chercheur : d'accord, et ça va être quoi son métier ?

Richard : chef d'entreprise, euh... pas chef d'entreprise, chef de chantier. Ça veut dire il va tout dire, il va dire couler le béton, il va dire...

Chercheur : il va donner les ordres ?

Richard : oui parce que lui il connaît bien, il a de l'expérience, il a 30 ans... il a 30 ans d'expérience, il a commencé à 10 ans.

Chercheur : ... (signe admiratif)

Richard : oui parce qu'il travaillait avec son père dans le TP [*travaux publics*] parce que papy aussi il fait le TP, il a 60 ans, il travaille encore. Il fait encore l'enrobé...

Chercheur : d'accord, et ça c'est quelque chose qui te plairait toi ?

Richard : oui.

Les parents de Richard sont divorcés. Il passe la semaine chez sa maman et les week-ends chez son papa. Les relations avec sa mère et le compagnon de celle-ci sont souvent tendues. Richard se plaint d'une mauvaise entente avec son beau-père et se montre souvent "capricieux" avec sa mère. Par contre, quand il évoque son père, il est capable d'activer des éléments constitutifs de l'idéal du moi. Il s'inscrit alors dans une histoire familiale avec sa dimension de dette symbolique et les projections susceptibles de forger des repères identitaires. De ce point de vue, Richard se présente comme un enfant de structure névrotique banal. (référence 1)

[.../...]

5.2. Séance 2 avec Richard du 5 février 2014

Chercheur : alors quelles sont les nouvelles Richard ?

Richard : j'ai eu un nouveau carnet.

Chercheur : comment ça se fait que tu as eu un nouveau carnet ?

Richard : j'avais terminé mon premier.

Chercheur : généralement, ce n'est pas bon signe.

Richard : non.

Chercheur : ça veut dire qu'il y a eu beaucoup de mots dedans... alors pourquoi est-ce que tu as eu autant de mots ? Est-ce que tu sais pourquoi tu as eu autant de mots ? Quelles sont les raisons de ces mots là ?

Richard : j'ai eu un mauvais comportement.

Chercheur : mauvais comportement ?

Richard : ben je ne travaillais pas. Quelquefois même je n'écrivais pas les cours.

Chercheur : est-ce que tu sais pourquoi des fois tu as du mal comme ça à écrire les cours ? Comment tu pourrais expliquer ça ? Qu'est-ce que tu ressens...

Richard : je n'ai pas envie...

Ce que Richard nous permet d'interroger ici, c'est le sens de son inscription sociale dans l'univers de l'école. Il ne paraît pas en mesure de savoir y faire avec les semblants du collègue. Il se trouve dans une situation de désaffiliation et on ne perçoit pas la présence d'investissements qui viendraient faire substitution aux valeurs scolaires. Au fil de nos conversations, son rapport au langage et le traitement signifiant dont il est le support fournissent de nombreux indices d'un registre symbolique qui n'endigue que très imparfaitement les flux du registre imaginaire. Les énoncés qui pourraient renvoyer à l'investissement de l'idéal sont rares. Les propos de Richard témoignent davantage de la prégnance d'affects désarrimés d'un étayage symbolique et d'une panne de la mise en ordre phallique de la jouissance. (référence 7)

[.../...]

Chercheur : Donc qu'est-ce que tu aimes bien comme jeu vidéo ?

Richard : les jeux de guerre...

Chercheur : les jeux de guerre. Alors vas-y explique-moi parce que tu t'y connais mieux que moi. Quel genre de jeux tu aimes bien faire ?

Richard : des jeux en ligne.

Chercheur : d'accord... Alors jeux en ligne ça veut dire quoi ?

Richard : ça veut dire que je joue avec plusieurs autres joueurs dans le monde. Plusieurs autres personnages.

Chercheur : d'accord, et toi tu es quel personnage ?

Richard : ça dépend sur lequel jeu, parce qu'il y a plusieurs jeux, il y a GTA [*Grand Theft Auto que l'on peut traduire par : vol qualifié d'automobiles*]

Chercheur : GTA, c'est un jeu de voiture ?

Richard : pas que ça, il y a aussi des jeux d'armes, des trucs comme ça...

Chercheur : d'accord. Et quelle est ton préféré à toi ?

Richard : GTA 5.

Chercheur : alors essaie de m'expliquer comment ça marche, quelles sont les règles ?

Richard : en fait, tu es dans une ville, Hollywood par exemple parce que c'est le dernier qui est sorti. Et puis tu dois faire des missions, par exemple il faut que tu ailles voler une voiture. Il faut que tu ailles faire des courses. Aller attraper des gens qui ont tiré sur quelqu'un, des trucs comme ça...

Chercheur : d'accord. Faire une course, voler une voiture, attraper quelqu'un qui doit tirer sur quelqu'un... Ça veut dire quoi ça ?

Richard : ben, faire un attentat à peu près.

Chercheur : d'accord, tu dois faire un attentat contre une personne ?

Richard : hum.

Chercheur : et cette personne, elle est dangereuse ? Gentille ?

Richard : dangereuse.

Chercheur : finalement tu viens un peu...

Richard : comme un homme d'affaires.

Chercheur : tu dois tirer sur un homme d'affaires ? Et qu'est-ce qu'il a cet homme d'affaires ? Pourquoi il est dangereux ?

Richard : c'est parce qu'il a beaucoup d'argent et puis il va essayer d'attaquer... Parce qu'il y a un supérieur et il faut que je l'écoute.

Chercheur : d'accord, et c'est ton supérieur qui te donne un ordre ?

Richard : oui.

Le jeu vidéo évoqué par Richard permet de vivre des scènes de poursuites en voiture mais aussi de combats avec des armes à feu en plaçant le joueur dans un rapport subjectif avec l'écran. Il est possible d'y opérer de multiples transgressions de manière virtuelle et seule la mort du personnage incarné vient fixer une limite qui pourra être annulée dans la renaissance rendue possible par la partie suivante. Le plaisir vient de l'excitation ressentie à pouvoir décharger massivement des motions pulsionnelles en franchissant les interdits de la vraie vie. Il s'ensuit un sentiment de toute puissance de la volonté du sujet flattant les tendances du moi-idéal. Tout le corps du joueur est mis en action par la machine dans un mouvement de court-circuit avec la mise à distance de l'imaginaire qu'impose l'inscription dans le registre symbolique. Pour Richard, cette forme de traitement de la jouissance encourage la fixation à un fonctionnement psychique présentant de nombreux signes d'adhérence aux caractéristiques du stade du miroir. Encore une fois, ce n'est pas le jeu en

lui-même qui est en cause mais nous notons simplement qu'il est parfaitement accordé et vient soutenir une modalité de satisfaction privilégiée chez Richard. Soulignons enfin que la fonction du surmoi n'est pas sollicitée dans sa dimension interdictrice mais qu'elle est interpellée au contraire pour faire injonction au passage à l'acte : « Parce qu'il y a un supérieur et il faut que je l'écoute. » (référence 6)

[.../...]

Chercheur : et tu n'arrives pas à dormir. Tu penses, ça tourne dans ta tête, tu penses à plein de choses ?

Richard : hum...

Chercheur : et quelles sont les genres de choses, par exemple, auxquels tu penses ?

Richard : je vais me faire engueuler, je n'ai pas fait mes devoirs... des trucs comme ça...

La difficulté rencontrée par Richard à opérer un traitement phallique de la jouissance se paie du prix d'un reste qui génère pour lui la présence réelle d'un affect sans nom qu'il vient épingle sous le régime de l'angoisse. (référence 3)

[.../...]

Chercheur : agréable, alors quels sont les genres de choses agréables auxquelles tu peux penser dans ces moments-là ?

Richard : j'envoie des messages à mes amis, je sais pas moi...

Chercheur : ah, tu as un portable ! Tu envoies des messages de ton portable, ou de l'ordinateur ?

Richard : de mon portable.

Chercheur : tu n'as pas le droit d'avoir l'ordinateur dans ta chambre ?

Richard : si je l'ai, mais je ne l'utilise pas.

Chercheur : tu ne l'utilises pas. Qu'est-ce que tu as dans ta chambre justement ?

Richard : j'ai un écran, un écran plasma...

Chercheur : un grand ?

Richard : oui comme ça...

Chercheur : ben oui un grand. Il fait au moins plus d'un mètre de large.

Richard : j'ai une PlayStation.

Chercheur : un écran, une PlayStation, et qu'est-ce que tu as d'autres ?

Richard : Une Xbox.

Chercheur : Une Xbox...

Richard : 360.

Chercheur : alors, elle a quoi de particulier ? Là encore tu vas m'apprendre des choses...

Richard : c'est les premières Xbox, elles sont en 2000, et les nouvelles, 2007, 2008, c'est les meilleurs Xbox.

Chercheur : et la 360, c'est celle de 2000 où c'est la plus récente ?

Richard : c'est la plus récente.

Pour Richard comme pour les autres adolescents que nous avons rencontrés, les objets sont omniprésents. Il viennent offrir des formes de satisfactions imaginaires qui allègent tout le travail de l'articulation signifiante. Dans le silence de sa chambre, Richard peut s'assurer de la présence de son univers affectif condensé dans la matérialité des "lathouses" offertes par le marché. Avec l'évitement de la solitude, c'est le processus de séparation et de comblement par la substitution symbolique qui se trouve interrogé. (référence 4)

[.../...]

Chercheur : Bon, et le soir toi dans ton lit, si je comprends bien, tu es un peu stressé déjà, parce que tu penses à tes leçons que tu n'as pas fait, ou que tu vas te faire gronder, mais en même temps tu as quand même des moments agréables, parce que, tu envoies des messages. Alors à qui tu envoies des messages, sans être indiscret... tu ne me donnes pas les noms...

Richard : à des copines, des copains.

Chercheur : des copines et des copains. Donc eux aussi dans leur chambre, ils doivent se dire : « je suis un peu fatigué », mais en fait, vous passez votre temps à vous envoyer des messages. Et est-ce qu'elle est au courant maman ? Est-ce qu'ils le savent papa et maman ?

Richard : ben maman oui. Papa, je ne prends jamais mon téléphone pour aller chez lui.

Chercheur : donc chez papa, pas de téléphone.

Richard : si j'ai le droit, mais je ne l'emmène pas.

Il faut remarquer ici le rapport différent que Richard énonce selon que les limites à sa demande de satisfaction peuvent être mises en liens avec la présence paternelle ou

maternelle. Il renonce facilement à l'usage de son portable lorsqu'il est chez son père et l'utilise chez sa mère. Il ajuste donc les principes de la fonction paternelle dans un montage sur-mesure sur lequel il peut influencer : cela ne s'impose pas à lui (et perd donc toute dimension transcendante). Cela vient attester à la fois d'une possible intériorisation des interdits portés par le surmoi mais aussi d'un aménagement qui peut avoir valeur, même minime, de déni de la castration. À tout le moins, cela nous interroge sur l'inconsistance de la place d'exception qui ne peut plus être identifiée à travers le discours parental. Les règles du vivre ensemble ne sont pas définies par une instance tierce qui viendrait homogénéiser les consignes éducatives au-delà du caractère immanent à la situation. (références 2 et 8)

[.../...]

Chercheur : tu ne t'endors jamais de bonne heure ? Alors est-ce que tu penses que c'est vrai de dire que tu ne t'endors pas de bonne heure parce que un, tu es un petit peu stressé, et deux, tu passes beaucoup de temps à faire des messages. Est-ce que c'est vrai de dire ça ?

Richard : je ne passe pas beaucoup de temps, j'envoie quatre messages.

Chercheur : oui donc tu ne passes pas beaucoup de temps tu as raison. Alors qu'est-ce qui fait que tu t'endors si tard alors? D'après toi ?

Richard : le stress.

Cette présence massive des objets vient soutenir le leurre d'une esquive possible de la solitude et, dans un mouvement parallèle, condamner à ne la rencontrer qu'au prix d'une angoisse accrue que Richard qualifie de stress... (référence 4)

[.../...]

Chercheur : Toi tu me dis : « j'aimerais avoir un meilleur comportement », qu'est-ce que tu peux dire de ton comportement au collège ?

Richard : je sais pas, je suis têtu.

Chercheur : c'est-à-dire, essaie de me donner un exemple...

Richard : je n'écoute pas.

Chercheur : les profs te le disent ?

Richard : non ils ne me le disent pas...

Chercheur : oui mais tu as des mots quand même puisque tu es à ton deuxième carnet. Et

quand les profs te punissent, puisque tu as plein de mots, qu'est-ce que tu fais ? Tu arrives à changer ou c'est trop dur de changer ?

Richard : changer quoi ?

Chercheur : tu arrives à changer de comportement, si par exemple un prof te dit : « Richard maintenant il faut que tu écoutes » est-ce que tu arrives à écouter ou est-ce que tu n'arrives pas à écouter ?

Richard : je n'arrive pas à écouter.

Finalemment, le comportement de Richard rend compte d'un équilibre possible pour faire nouage entre les registres du réel, du symbolique et de l'imaginaire. En réponse à la carence sociale de l'appui classique sur une figure du Nom-du-Père portée collectivement, il bricole un réglage sur mesure qui peut sembler très coûteux au regard de la souffrance qu'il exprime dans son rapport aux savoirs scolaires. Cependant, ce bricolage donne néanmoins la forme singulière à un traitement de la jouissance accordé à un équilibre borroméen recomposé par les mutations postmodernes. C'est ici que le clinicien qui s'oriente de la reconnaissance de l'inconscient peut rendre compte des préalables à une possible rencontre avec le sujet, au-delà de la déviance apparente de ses expressions sinthomatiques. (référence 5)

[.../...]

5.3. Séance 3 avec Richard du 10 février 2014

Chercheur : quelles sont les nouvelles ? Comment vas-tu ?

Richard : bien.

Chercheur : comment ça se passe ? Est-ce que tu as des choses à me préciser ? Ça fait quelques jours qu'on ne s'est pas vu. Est-ce qu'il y a des changements ? Des choses particulières à préciser ?

Richard : non.

Chercheur : bon. Le travail au collège, est-ce que tu as l'impression qu'il progresse en ce moment ? Est-ce que tu as l'impression que c'est toujours un peu compliqué, qu'est-ce que tu penses ?

Richard : c'est toujours autant compliqué, et en ce moment, le bulletin de notes, ça remonte. Je suis rendu à 10,90, un truc comme ça.

Chercheur : ça c'est très bien. Comment tu as fait pour remonter comme ça ta moyenne, est-ce que tu as une raison ? Une explication...

Richard : c'est la pension qui ne motive. Parce que si je... si je repique, je vais aller en pension du coup.

Chercheur : qui c'est qui a dit que tu irais en pension ?

Richard : mon papa.

Chercheur : alors une petite question que je t'ai peut-être déjà posée, c'est ton père qu'il parle de la pension, est-ce que ta maman parle de la pension aussi ?

Richard : elle, elle s'en fiche, c'est mon père qui décide en fait.

Nous avons ici une illustration de la fixation de la fonction paternelle à sa dimension de père imaginaire. Richard met en avant sa crainte de la décision de son père qui devra s'appliquer dans une logique de toute-puissance soulignant ainsi le réel de sa propre impuissance. On ne trouve pas trace dans son discours d'un accord entre ses parents qui indiquerait qu'au delà de leur séparation amoureuse, ils restent des partenaires inscrits dans la différence des générations. Ils ne sont pas présentés comme garant d'un projet porté conjointement. Rien ne vient signifier à Richard sa place de tiers dans une alliance qui le dépasse. Il reste soumis aux contingences imaginaires d'une relation à calculer successivement avec chacun de ses parents : un père qui le sanctionne et une mère qui s'en fout... c'est la fonction de père réel dans la relation parentale qui devient illisible dans le regard de l'enfant. (référence 2)

[.../...]

Chercheur : il fait du rugby ton père ?

Richard : en vétéran. Mais il dirige la première de XXX

Chercheur : donc c'est quelqu'un qui a fait beaucoup de rugby, j'imagine, c'était son sport. Si il est entraîneur maintenant c'est que c'était son sport.

Richard : oui, dirigeant.

Chercheur : il est dirigeant

Richard : il connaît beaucoup de monde. Il y a quelqu'un qui a dû partir, du coup il n'y avait plus personne pour manager, papa il ne pouvait pas trop reprendre parce qu'il travaille lui, et il fallait qu'il n'habite pas très loin, et du coup c'était l'un de ses amis.

Chercheur : il est dirigeant, ça veut dire qu'il n'entraîne pas, mais il s'en occupe beaucoup ?

Richard : oui, c'est pendant les matchs, il dit : « toi tu sors, toi tu rentres, toi tu fais ci, toi tu fais ça »

C'est la seconde fois que Richard présente son père comme celui qui dirige : dans un entretien précédent par rapport à son travail où il va devenir chef d'équipe, et dans cet échange par rapport à ses loisirs. On peut y lire la fonction normale du père Œdipien évoqué dans sa stature imaginaire, à la fois support aux mouvements d'identification et vecteur des intériorisations injonctives du surmoi. (référence 1)

[.../...]

Richard : vu qu'il pleut en ce moment, ma maman elle me dit : « couvre-toi, sinon tu ne sors pas » mais je n'ai plus rien à me mettre sur le dos, alors je reste à la maison. Ce gilet là il est déjà cassé de partout alors...

Chercheur : oui il est tout cassé ton manteau... et ta maman elle n'a peut-être pas les moyens de t'en racheter un ? Ton papa non plus ?

Richard : si ben si. Il fait jamais les courses avec moi, si, quelquefois, si, peut-être...

Chercheur : donc c'est maman qui fait les courses, mais comme maman elle n'a plus trop d'argent si je comprends bien...

Richard : il donne une pension pour moi déjà...

Chercheur : donc ton papa il pense que c'est à ta maman d'acheter.

Richard : il donne largement assez d'argent alors.

On peut remarquer deux aspects des propos de Richard : premièrement la façon dont il décrit un épisode avec sa maman où il se présente comme manquant d'un manteau suffisamment solide pour pouvoir sortir. Ses paroles ont une coloration encore très infantile, sans véritable mise en scène métaphorique de solution substitutive pour échapper à la volonté maternelle. On a ici un court extrait pris dans un passage durant lequel la pensée de Richard est peu claire et où on ne distingue pas vraiment ce qui révèle un accès à une capacité d'autonomie et ce qui le fixe dans une position d'objet de l'Autre maternel. En parallèle, il présente les relations entre ses parents comme réglées par une logique contractuelle déterminée par des rapports d'argent. Une fois encore, on ne distingue pas de lien qui s'inscrirait dans une logique désirante impliquant un étayage symbolique. Ces deux aspects additionnés des propos de Richard soulignent le mouvement de d'évacuation, voire de déni,

du père réel. (référence 8)

[.../...]

Chercheur : donc en ce moment tu joues à la X box.

Richard : hum.

Chercheur : tu fais quoi comme jeu à la X box ?

Richard : tennis, foot, Grand Chelem H...

Chercheur : c'est quoi ça ?

Richard : ben c'est tennis quand même...

Chercheur : ah d'accord.

Richard : basket, call of duty bio cops...

Chercheur : c'est quoi ça ?

Richard : ben BO 2 quoi...

Chercheur : alors explique-moi parce que là je n'y connais rien.

Richard : c'est un jeu de guerre.

Chercheur : un jeu de guerre ? Alors toi qui t'y connais beaucoup plus que moi, qu'est-ce qui est bien dans tous ces jeux là ? Dis-moi les qualités de ces jeux-là ? Qu'est-ce que tu aimes bien ? Si tu y joues longtemps...

Richard : ils ont des bons graphiques...

Chercheur : oui, bon graphique. Qu'est-ce qu'ils ont d'autre d'intéressant ?

Richard : c'est bien de conduire des drones et tout.

Chercheur : alors c'est quoi un drone ?

Richard : c'est par exemple un avion téléguidé avec missiles ou des trucs comme ça.

Chercheur : d'accord. (*En écrivant*) un avion téléguidé...

Richard : un petit hélicoptère téléguidé...

Chercheur : et qu'est-ce que tu dois faire ? Comment faut faire pour gagner ces jeux là ?

Richard : contre l'adversaire il faut le tuer.

Chercheur : il faut contrôler l'adversaire, et le tuer...

Richard : après ça dépend, en ligne on peut prendre des armes, on est dans des *map*, il y a plein de bonhommes, bah il y a plein de gens, tout le monde se tire dessus. C'est par équipe il faut tuer les autres quoi.

Chercheur : d'accord, et quand tu dis en ligne, ça veut dire qu'on est connecté avec d'autres joueurs ?

Richard : hum, dans le monde.

Ce passage de nos conversations rappelle à nouveau combien les objets occupent une place importante dans l'univers quotidien des adolescents contemporains. Les jeux ont toujours constitué une possibilité de mise en forme des affects. Dans ce sens, les jeux vidéo participent au nécessaire travail d'humanisation du registre pulsionnel si bien démontré par Freud. Cependant, les objets fruits de la techno-science et du marché ont en propre de réduire la prise dans la réalité. Ils placent sur le devant de la scène l'image et les situations virtuelles. Si Richard doit tuer ses adversaires, ce n'est pas seulement pour franchir un interdit et éprouver une sensation de maîtrise du sentiment de haine de son semblable. – Dans ce sens le : « pan ! Tu es mort » de l'enfant armé de son bâton s'apparente à l'expérience du fort-da. – Le jeu vidéo encourage la destruction des adversaires pour réussir les épreuves imposées vers la victoire. Ce type de jeu offre ainsi les conditions d'une jubilation imaginaire sans borne. Les jeux vidéo ne font pas le même usage des points d'arrêts métaphoriques et ils entretiennent un rapport particulier aux fonctions classiques du surmoi. Richard peut éprouver une impression de toute-puissance en prenant les commandes d'un avion porteur de missiles. Ses partenaires de jeux se trouvent partout dans le monde et le gigantisme de cette échelle virtuelle vient brouiller toute idée de mesure dans le rapport à l'autre. En définitive, ces jeux peuvent avoir pour effet, chez certains jeunes qui n'ont pas dans leur environnement les conditions d'autres expériences venant faire contre-poids, de privilégier la défaillance du registre symbolique face aux impératifs du registre imaginaire. (référence 4)

[.../...]

Chercheur : d'accord. Moi je trouve que tu es relativement sérieux quand même, parce que tu rentres, tu prends ton goûter, tu fais tes devoirs, tu manges en famille, et puis tu vas te coucher. C'est sérieux ça. Par contre tu m'as dit que le soir, des fois dans ta chambre, tu jouais avec le téléphone.

Richard : oui j'envoie des SMS.

Chercheur : et ça ça dure longtemps ?

Richard : non.

Chercheur : pas trop. Ta maman ne le sait pas ?

Richard : 20 minutes quoi et c'est tout.

Chercheur : 20 minutes et après tu t'endors. Et t'envoies des SMS à des amis de ta classe ?

Richard : hum, ben justement j'allais demander un numéro à un copain.

Chercheur : qu'est-ce que tu aimes bien dans le fait d'envoyer des SMS ? Qu'est-ce qui est sympa, qu'est-ce qui te fait plaisir dans le fait d'envoyer...

Richard : ben, c'est pour savoir les nouvelles, si on pourrait se voir quelque part, des trucs comme ça...

Chercheur : alors qu'est-ce qu'on se dit ? C'est quoi le genre de message qu'on s'envoie ?

Richard : je sais pas moi,... « Viens on va faire du vélo, on va voir Benoît... » ou des trucs comme ça

Chercheur : alors quand tu envoies un SMS le soir, tu ne peux pas demander à venir alors qu'est-ce que tu écris par exemple ?

Richard : je ne sais pas comment dire...

Chercheur : des trucs privés, entre vous...

Richard : ben non. Je demande si...

Chercheur : un exemple ? Pour me donner une idée...

Richard : je ne sais pas moi...

Chercheur : ce qui te passe par l'esprit...

Richard : il y a aucun truc...

Chercheur : et tes copains te répondent ?

Richard : oui.

Chercheur : ça veut dire qu'ils ont aussi leurs téléphones dans le lit. Et les parents ? Est-ce que tu trouves que c'est bien qu'ils laissent le téléphone ?

Richard : oui.

Chercheur : est-ce que tu trouves que ça c'est...

Richard : un petit peu de temps quand même.

Chercheur : un petit peu de temps. Si ils ne te laissaient pas le téléphone, qu'est-ce que tu ressentirais, qu'est-ce que tu te dirais si ils ne te laissaient pas le téléphone ?

Richard : comme si ils me privaient du monde...

Une fois encore, l'objet est mis en avant dans sa fonction de satisfaction. Le manque est tenu à distance et le désir est écrasé par le besoin physique d'immédiateté de la réponse. Richard ne peut me donner d'exemple de message envoyé à ses amis. Il cherche en vain une illustration signifiante et on peut faire l'hypothèse que l'enjeu principal réside dans la nécessité de ressentir une présence. Il reste donc sans mot lorsqu'il est invité à illustrer précisément quelle demande à l'autre peut être écrite dans le texte du SMS. C'est le circuit de

la jouissance qui est ici concerné. La présence de l'objet dans toute sa dimension imaginaire vient alléger l'expérience du manque lié à la castration symbolique. C'est donc la mise en forme phallique de la jouissance qui se trouve précarisée. Priver Richard de cet usage de l'objet ce serait comme le priver du monde... peut-être faut-il entendre ici que sa place dans le monde, sa manière "d'être au monde", en passe davantage par une sensation d'éprouver la présence de l'objet (substitut imaginaire du phallus) plutôt que par sa mise à distance symbolique ? (référence 4)

[.../...]

Chercheur : si tous les deux, ce n'est pas le cas évidemment, si on pouvait changer des choses au collège, qu'est-ce que tu trouverais bien d'améliorer au collège ?

Richard : ben, qu'il n'y ait pas le mercredi matin par exemple

Chercheur : d'accord. (*en écrivant*)... Ne pas travailler le mercredi. En règle générale, est-ce que tu trouves que vous avez trop de travail à faire ?

Richard : beaucoup, moi je trouve. C'est pour ça que quelquefois je ne les fais pas.

Chercheur : oui.

Richard : je me dis qu'il y a trop de devoirs.

Chercheur : il y a trop de devoirs... Par contre, qu'est-ce qui est bien au collège qu'est-ce que tu garderais ? Un point fort du collège...

Richard : la cour de récré.

La demande de travail au collège est vécue comme excessive. C'est le rapport à l'Autre que Richard évoque dans cet extrait et il le présente comme marqué par le "trop" de la demande et le "trop" de la présence. Richard nous semble englué dans un rapport à l'Autre caractéristique des mouvements propres au stade du miroir. Ainsi, il se trouve aux prises avec un Autre complet dont la demande n'est pas suffisamment pacifiée par le détour phallique. (référence 6)

[.../...]

Chercheur : pardonne-moi Richard. Tu vois, comme je vois beaucoup d'enfants, je viens de me mélanger les pinceaux. Toi tu m'avais dit : « être bon à l'école, avoir un meilleur comportement », et tu m'avais dit : « 3 : être en bonne santé ». Tu les gardes ces trois vœux ?

Richard : non.

Chercheur : lequel tu changes ?

Richard : la bonne santé, je m'en fiche, ben si, je ne m'en fiche pas mais... moins d'engueulades avec les parents quoi.

Chercheur : moins m'engueuler avec les parents... tu trouves que tu t'engueules souvent avec eux ?

Richard : avec ma mère.

Chercheur : alors à ton avis, d'où viennent les engueulades avec ta mère ?

Richard : du collègue.

Chercheur : c'est uniquement à cause du collègue ?

Richard : oui.

Comme beaucoup de jeunes rencontrés, Richard évoque très différemment le rapport à son père et le rapport à sa mère. Lors de notre première rencontre, Richard était accompagné de sa mère seule. J'ai observé alors un enfant boudeur, voire colérique, supportant très mal les commentaires critiques de sa mère et se plaçant dans une logique de domination à son égard. On trouve ici les indices d'une revendication de maîtrise qui évoque une relation resserrée sur la dualité et ses exigences de type imaginaire. (référence 8)

Par contre, lorsqu'il décrit ses week-end avec son père, il n'évoque pas le même type de conflit et il peut dire que son père l'aide davantage que sa mère :

Chercheur : pourquoi ça arrive chez ta mère et pourquoi ça n'arrive pas chez ton père ?

Richard : parce que mon père est plus cool.

Chercheur : oui. Alors explique moi ça.

Richard : il est plus gentil avec moi. Il m'explique mieux que eux là, à me taper sur..., pas à me taper, mais à m'engueuler à chaque fois...

La présence de son père vient le dégager des enjeux conflictuels qui marquent les relations à sa mère. Pourtant, nous savons suite aux différents entretiens menés avec ce dernier qu'il peut se montrer très sévère aussi. Tout ce présente comme si, face à la carence du père réel qui disparaît des discours soutenant le lien entre les parents, Richard doit faire l'expérience d'une suppléance par la présence concrète de son père. (référence 5)

[.../...]

Chercheur : Comment ça t'arrive quand tu pètes les plombs, comment ça se passe ?

Richard : je m'énerve, je claque la porte...

Chercheur : ça t'arrive souvent ? Tu dirais combien de fois ? Une fois tous les jours, une fois par semaine, tous les deux jours à peu près...

Richard : trois fois, 1, 2, 3,4, 5, 5 fois...

Chercheur : cinq fois par semaine.

Richard : oui.

Chercheur : raconte-moi une histoire, un pétage de plomb, à Richard. Raconte-moi comment ça arrive... l'histoire d'un pétage de plomb...

Richard : par exemple, un jour, ma mère, elle n'arrêtait pas de me dire... j'avais quatre heures de permanence et je n'avais pas fait mes devoirs. Le mercredi après, j'étais parti me promener un petit peu, et quand je suis revenu, ils m'ont engueulé, ils ont dit : « ah ! Tu n'as pas fait tes devoirs et tout et tout. » j'ai dit : « c'est bon je vais les faire après, j'ai le temps et tout. » et elle a commencé à me saouler, alors après, j'ai dit : « tu me casses les... » voilà...(sourire), j'ai monté, j'ai claqué la porte, et après je jouais à la box, et ça m'énerve, et je tape dans la X box parce qu'elle bug...

Richard exprime très bien ici combien il lui est parfois difficile de se maîtriser, que ce soit au collège ou encore plus fréquemment chez sa mère. Il est alors comme débordé par une colère qui ne trouve à se canaliser que par une expression physique. Même si ce type de comportement est courant chez des enfants et ne présente en soi rien d'anormal, nous tenons simplement à souligner leur fréquence chez les collégiens que nous avons rencontrés. C'est tout cet appui massif sur le corps, que ce soit dans l'agitation ou l'énervernement, qui nous semble venir marquer un glissement dans le rapport à la jouissance. (référence 3)

[.../...]

6. Sélection des conversations avec Tania

6.1. Séance 1 avec Tania du 31 mars 2014

Chercheur : donc une vie complexe, entre maman qui a eu une première alliance avec trois enfants, dont toi, une deuxième alliance avec deux enfants. Par contre avec XXXX... ? (*son compagnon actuel*)

Tania : ils sont mariés.

Chercheur : et ils n'ont pas eu d'enfant ?

Tania : non.

Chercheur : donc toi, à part deux enfants, tu as connu tous les enfants. Donc ce n'est pas rien pour toi. Bon très bien. Alors justement, tu me disais l'école, réussir sa vie... Alors qu'est-ce que tu penses de ça ? Quels liens tu fais entre l'école et réussir sa vie ? Comment tu vois les choses ?

Tania : parce que tout le monde dit ça, que quand tu travailles bien, quand tu as des bons résultats, tu vas plus loin. Tu fais plus d'études, tu auras un métier mieux payé. Donc tu ne galèreras pas en fin de mois...

Chercheur : c'est vrai... C'est vrai que tout le monde dit ça... toi qu'est-ce qui te plaît dans la vie ?

Tania : moi je voulais faire électricienne, mais je ne vais pas pouvoir, parce que, si je dois faire ça... Moi je voulais le faire en apprentissage, et je devrais aller à Nantes, et ce n'est pas possible, c'est trop loin. Et moi je ne veux pas aller en internat.

Chercheur : tu ne veux pas aller en internat ? Qu'est-ce qui t'embête dans l'internat ?

Tania : je ne peux pas, moi j'ai besoin de voir ma famille, j'ai besoin de mon indépendance, que en internat c'est comme ça ! Comme ça ! Non je ne peux pas. Moi j'ai besoin de voir ma mère le soir, de parler avec ma mère le soir, de lui raconter ma journée, de lui raconter mes amourettes...

Tania se présente comme une adolescente vive. Elle est très agréable en relation duelle. On perçoit chez elle une habitude de ce type de situation sûrement en raison de ses rencontres régulières avec la psychologue de la consultation médico-psychologique (CMP). Durant cette première conversation, nous notons des signes évidents d'une structure de personnalité normale, avec un rapport bien structuré à la réalité et des expressions typiques de l'adolescence. Nous soulignons cependant la dépendance et la proximité affective avec sa

maman qui nous semblent en léger décalage avec son attitude et sa présentation très "jeune fille". Nous sommes surpris car cela contraste avec son apparente maturité et sa capacité à échanger avec un adulte. (référence 1)

[.../...]

Chercheur : c'est vrai ? Tu parles de tout avec ta maman ?

Tania : oui avec ma maman on parle de tout. Ben, depuis le décès de mon père. Avant c'était avec mon père que je parlais de tout.

Chercheur : ah oui ? Ton père donc avec XXXX ?

Tania : non avec mon papa.

Chercheur : avec ton papa que tu voyais une fois...

Tania : je le voyais un week-end sur deux sauf quand ma mère elle a divorcé et de XXXX.

Chercheur : oui.

Tania : là je le voyait une semaine sur deux...

Chercheur : oui le mode de garde a changé.

Tania : oui parce qu'on est revenu sur Saint-Nazaire, on n'était pas à Saint-Nazaire avant.

Chercheur : vous étiez ou avant ?

Tania : à B... c'est pour ça que du coup je n'étais un week-end sur deux là-bas.

Chercheur : d'accord. Et alors, toi tu parles de tout, avant tu parlais de tout avec papa ?

Tania : mon papa c'était mon frère, mon meilleur ami, c'était tout. Limite j'aurais vécu que avec mon père, ça ne m'aurait pas gênée quoi.

Une fois encore on est surpris par les propos de Tania qui relèvent probablement d'une logique œdipienne classique mais qui recèlent aussi la marque d'une forte demande de proximité affective, sans différence des places nettement marquée... (référence 2)

[.../...]

Chercheur : [*alors que nous évoquons le décès de son père*] :et toi tu penses qu'une des conséquences de ce... drame dans ta vie, ça a été que, à l'école, tu n'avais plus la disponibilité pour écouter ?

Tania : je n'étais plus concentrée, et j'ai chuté mais, tellement... je fume encore, ben, j'avais arrêté de fumer avant le décès de mon père, puis j'ai repris. Je fumais du joint... J'ai

complètement... J'ai fait que des conneries...

Chercheur : hum, hum...

Tania : après ça, je ne travaillais pas, je rentrais chez moi il était 19 heures alors que j'avais fini à 3 heures et demie. Je traînais dans les rues, je faisais n'importe quoi, et puis...

Chercheur : tu étais perdue en fait...

Tania : oui j'étais complètement perdue. Parce que déjà, c'était mon père qui me disait quoi faire, il me disait : « ça c'est bien, ça c'est pas bien, recommence pas... », et du coup moi j'étais perdue, je me suis dit : « mais c'est qui qui va me dire ça fait bien, ça c'est pas bien? ... »...

Chercheur : hum, hum...

Tania : j'étais trop perdue, je n'avais plus de repères en fait.

Chercheur : oui. Et par rapport aux joints, au cannabis, est-ce que tu en as toujours besoin ?

Tania : non j'ai arrêté.

Chercheur : et pourquoi tu as arrêté, enfin, c'est très bien d'avoir arrêté, ce n'est pas ce que je suis en train de te dire mais...

Tania : nous j'ai arrêté sauf en soirée, genre à nouvel an, ou les grosses soirées genre Noël, nouvel an.

On constate la banalisation de l'objet de satisfaction sous toute la variété de ses formes. Le cannabis fait partie de l'environnement banal des collégiens et le rapport à l'interdit ou à la loi n'apparaît pratiquement jamais durant les échanges. (référence 4)

[.../...]

Chercheur : Bon... est-ce que les rencontres avec la psychologue, que tu vois, c'est aussi un peu le but de nos rencontres là, on va essayer de voir comment les deux choses peuvent aller ensemble, est-ce que les rencontres avec la psychologue que tu vois une fois tous les 15 jours, ça te permet de... d'évacuer.

Tania : ça me permet déjà de ne plus être impulsive. Déjà on travaille sur ça. Parce que en fait je suis hyper impulsive en fait. Genre en fait, quand j'étais dans un collège privé, j'ai failli me faire virer parce que en fait, vu que je ne dormais pas le soir, je commençais à devenir hyper impulsive, genre les profs ils me disaient : « Tania, assis toi. » Je leur répondais, je les insultais, je devenais complètement folle, d'un côté dans ma tête je devenais complètement folle

Chercheur : hum, hum...

Tania : enfin j'insultais tout le monde, je parlais mal à tout le monde, enfin je m'étais même mis presque toute ma famille à dos, donc...

Chercheur : hum, hum...

Tania : du coup, on a, on a, déjà on travaille sur ça...

Chercheur : voilà...

Tania : et je prendrai peut-être un médicament pour dormir le soir.

Chercheur : d'accord ça tu verras ça avec elle.

Tania : ouais.

Tania reconnaît une part d'impulsivité très importante. Elle ne parvient pas à endiguer une angoisse qui s'affiche dans un rapport au corps marqué par l'agitation ou, comme c'est le cas cette année, la difficulté à venir au collège et l'impossibilité de se lever le matin. Il nous semble que cela vient illustrer la prégnance des mouvements d'une jouissance "pas-toute phallique" et ses débordements. (référence 7)

[.../...]

Chercheur : ce que je te propose, c'est donc qu'on se revoit la semaine prochaine, comme on avait convenu de le faire. Je te donne la petite feuille avec les prochains rendez-vous...

Tania : par contre, on pourrait pas reprendre rendez-vous à la même heure au pire ?

Chercheur : ça te va à cette heure-là ?

Tania : ouais.

Chercheur : j'ai marqué donc, 31 mars c'est aujourd'hui...

Tania : oui.

Chercheur : le 7 avril je veux bien essayer de venir le matin. Je vais voir, le 7 avril, je peux venir te voir le matin.

Tania : ben le matin je préfère.

Chercheur : vers 10 heures... Pendant la récréation ?

Tania : non pas pendant la récréation, j'aime bien souffler en récréation.

Chercheur : tu aimes bien aller en récréation. Donc ça veut dire en M3.

Tania : ouais.

Chercheur : donc la je vais pouvoir... Si tu ne le vois pas arriver en M3, c'est que j'ai eu un rendez-vous ce matin-là. M3 ça veut dire 10 heures. 10H30... Qu'est-ce que tu as après

comme cours ?

Tania : espagnol. Même si c'est pendant l'espagnol, limite, c'est mieux, parce que l'espagnol ça me... (*Geste d'agacement avec la main*)

Chercheur : tu ne bosses pas en espagnol ?

Tania : non, mais c'est que en fait, en cours d'espagnol, j'ai commencé à dormir.

Chercheur : ah...

Tania : en cours d'espagnol, et genre, du coup ils sont rendus là-bas (*signe avec la main loin*) et moi je suis rendu là (*autre signe avec la main plus proche*).

Chercheur : et est-ce que tu bosses un peu le soir, enfin on a le temps de reparler de tout ça, mais est-ce que tu bosses un peu le soir. Est-ce que tu essaies de rattraper ou pas ?

Tania : non parce que déjà les cours ça me saoule mais complètement alors...

Une fois encore, Tania souligne sa difficulté à céder sur les contraintes liées à la vie au collège. Elle ne peut pas se passer du moment pour souffler que constitue la récréation et elle affiche nettement son agacement face aux exigences de certains enseignements. En conséquence, malgré des compétences cognitives nettement perceptibles à travers le contenu de nos échanges, elle se trouve en situation de difficulté à l'école, tant au niveau de ses résultats qu'au niveau de son comportement. (référence 7)

[.../...]

6.2. Séance 2 avec Tania du 7 avril 2014

Chercheur : je prends ton dossier pour marquer les bonnes nouvelles que tu as à m'annoncer.

Tania : je voulais aller au CFA l'année prochaine, il fallait que je trouve un patron en plomberie, parce que du coup je ne peux pas faire électricité, donc je me suis dit : « plomberie je pense que ça me plairait », j'ai trouvé mon patron !

Chercheur : super.

Tania : donc je suis super contente parce que, la chance que j'ai eue, j'ai fait à ma mère : « essaie de me trouver le patron et puis moi au pire je l'appellerai si il y a besoin », et du coup je l'ai appelé et il me fait, bah, je lui ai dit que j'ai besoin d'un apprenti et tout : « bah, franchement, enfin moi je sors du CFA de XXXX, donc je comprends, j'en ai parlé avec mon père, on est d'accord, mais je préfère vous rencontrer », donc je le vois demain avec ma mère, donc c'est super.

Chercheur : formidable.

Tania : et là ce soir je vois la COP pour essayer de voir pour l'inscription au CFA.

Chercheur : de toute façon si tu as le patron, si le patron il te signe un papier disant qu'il s'engage à te prendre en apprentissage, normalement... Moi ce que je connais, tu verras avec la COP elle sera plus précise, mais c'est que le CFA, la condition, c'est que tu aies l'accord d'un patron.

Tania : ouais.

Chercheur : donc apparemment, tu as fait le plus dur.

Tania : je me suis dit oh la la, je ne vais pas m'en sortir, et puis là, coup de chance...

Chercheur : ça c'est bien.

Tania : j'étais contente.

Il faut noter ici le plaisir avec lequel Tania m'annonce la possibilité pour elle d'entrer dans un parcours de formation qui vient cristalliser un point de désir pour elle. On perçoit la nécessité de trouver une formule qui mette en forme le mouvement de remaniement pulsionnel propre à l'adolescence et le soulagement à trouver une solution. Pour Tania, cette perspective vient faire étayage à une jouissance dont les assauts la conduisent à une certaine errance dans le cadre scolaire : absentéisme, conflits avec les enseignants, manque de travail... (référence 5)

[.../...]

Chercheur : par rapport au travail d'école, tu dois être soulagée ?

Tania : à ouais. Déjà je me dis que je ne serai qu'une semaine sur deux en cours.

Chercheur : voilà.

Tania : (*elle souffle très fort*) je saurai pourquoi, la semaine où je me lèverai, ça ne sera pas pour me dire : « je vais rester assis sur une chaise toute la journée. »

Chercheur : oui. Parce que là c'est ce que tu éprouves en ce moment ?

Tania : oui. C'est comme si, on me met assis sur une chaise, on me fait regarder le mur toute la journée, c'est la même chose.

Tania exprime combien les attentes de l'école lui sont insupportables. Ses paroles illustrent tout à fait le décalage dans lequel se trouvent certains élèves qui entretiennent un rapport différent face aux semblants du collège. Elle n'a pas l'appui de l'idéal du moi qui lui

permettrait de faire sens dans ce contexte... (référence 6)

[.../...]

Chercheur : ah d'accord. Et pourquoi les gens ont besoin, même si ça c'est calmé, ou alors pourquoi est-ce que ça se calme, qu'est-ce qui fait qu'on a recours au cannabis ? Comment tu expliques ça toi ?

Tania : soit il y a des gens comme moi, qui veulent oublier.

Chercheur : oui vouloir oublier...

Tania : où soit il y a les gens qui veulent être défoncés.

Chercheur : oui, c'est une façon de gérer ses soucis. Est-ce que tu trouves que la vie est stressante, il y a du stress, au collège...

Tania : oui moi je suis tout le temps stressée déjà.

Chercheur : oui...

Tania : je me gratte... Le soir j'ai des grosses plaques à cause du stress. Je me gratte sur les jambes. Moi j'ai beaucoup de stress, je ne sais même pas pourquoi.

Chercheur : oui...

Tania : mais je stresse beaucoup en fait. Tout le temps je suis stressée.

Chercheur : alors le stress c'est lié à ce que tu as vécu, malheureusement au décès de ton papa, ou tu penses que de toutes façons, même sans ça, le collège, c'est stressant, la vie est stressante...

Tania : avant j'en avais mais un tout petit peu, pas au point de me gratter le soir jusqu'au sang. Et j'étais un tout petit peu stressée mais vraiment un truc de rien du tout, et après j'ai commencé à me gratter tout le temps sur les bras, sur les jambes...

Chercheur : hum, hum... et c'est lié à quoi ? Est-ce que tu as une idée ? Enfin, c'est pas facile de se rendre compte, mais...

Tania : ben déjà, je dors pas beaucoup la nuit, déjà si je dors deux heures déjà c'est bien, après je sais que déjà la fatigue me fait beaucoup de stress...

On peut souligner la prégnance des affects anxieux, qui peuvent bien sûr s'expliquer par l'histoire personnelle de Tania, mais dont la virulence indique à quel point ils peuvent avoir un impact sur de nombreuses expressions d'ordre somatique. La jouissance qui ne trouve pas à se pacifier dans une formule phallique fait retour sur tout son corps. (référence 3)

[.../...]

Tania : si je joue aux jeux vidéo je ne dors pas de la nuit !

Chercheur : ça t'es déjà arrivé ?

Tania : oui ça m'est arrivé avant, avant je jouais. Je jouais sur Xbox, et je m'arrêtais pas je jouais toute la nuit... J'ai arrêté parce que je me suis dit : « non. »

Chercheur : tu te rends compte...

Tania : le seul moyen d'efficace que j'ai eu, c'était quand je fumais, genre, je fumais avant d'aller me coucher, et là je dormais comme un bébé. D'un côté je me dis c'est dommage d'être obligée de fumer du cannabis pour dormir...

Chercheur : hum, hum...

Tania : mais par contre quand je fume ça, je ne fais aucun cauchemar, je dors bien.

Chercheur : oui. C'est les bons effets

Tania : ça fait parti des bons effets, je dors comme un bébé et là je dors bien quoi... d'un côté, ça me fait chier de fumer pour ça

Les objets, dans leurs différentes formes, viennent offrir une satisfaction susceptible de faire réponse à la charge d'angoisse. Cependant, Tania semble ne pas être dupe de l'impasse sur laquelle ouvrent ces solutions... (référence 4)

[.../...]

Chercheur : je fume tout le temps. Pas dans le collège, quand je sors je fume, vu que je suis externe, j'ai fait exprès de me mettre externe parce que ça me faisait péter un plomb...

Tania : oui.

Chercheur : de ne pas fumer le midi.

Tania : parce que dans mon ancien collège, c'était facile pour fumer le midi. Ici c'est pas... Et puis même, je n'aime pas la cantine, ce n'est pas... j'aime bien être chez moi tranquille, bon l'année prochaine je ne pourrai plus mais...

Chercheur : oui mais l'année prochaine si ce que tu fais te plaît, peut-être que tu trouveras la compensation ?

Tania : et puis je me dis qu'il n'y aura qu'une semaine sur deux où je mangerai... je mangerai là-bas, et puis je sais très bien qu'à mon avis, je ne vais pas rester toute une journée sans

fumer. Déjà ça ne va pas être possible... Enfin, je vais bien m'en sortir...

Chercheur : est-ce que tu as l'intention d'arrêter un jour ?

Tania : oui. Je ne sais pas quand, quand je le sentirais j'arrêterai.

Il nous semble que Tania vient donner ici une version du déni de la castration. Elle ne peut pas se plier aux contraintes que représentent pour elle le fait de ne pas fumer le midi ou d'aller manger à la cantine. C'est plus fort qu'elle, sinon, elle va : "péter un plomb..." Elle exprime la reconnaissance d'une instance tierce à valeur interdictrice, mais cependant, celle-ci ne s'impose pas spontanément. (référence 8)

[.../...]

Tania : et puis j'ai essayé de prendre des médocs antistress, ça ne marche pas. Au début j'ai eu un médicament qui me canalisait, parce que j'étais impulsive. Genre, je frappais les gens pour un rien, enfin, j'étais devenue hyper impulsive, et j'avais eu... Je ne sais plus c'était quoi j'avais eu, un truc qui me calmait...

Chercheur : ce n'est pas de la Ritaline ?

Tania : c'était un truc pas fort, mais avant ça, c'était avant le décès de mon père.

Chercheur : avant ?... Donc tu as eu, tu peux avoir des moments d'impulsivité où tu frappes les autres ? De violence...

Tania : en fait c'était quand... Parce que déjà avant je ne dormais pas très très bien, je faisais tout le temps des cauchemars bizarres, je ne pourrais pas dire quoi mais, genre, je ne dormais pas énormément non plus, et je me rappelle que le médecin il m'avait donné un truc, mais c'était vraiment tout fin. Franchement... mais après j'étais plus petite, donc il n'allait pas me donner un truc hyper fort.

Chercheur : oui normal. Mais tu as pu être violente, c'est ce que je voulais dire, tu as pu être violente ?

Tania : oui par rapport, déjà, mes petites sœurs...

Chercheur : oui.

Tania : il y a plein de fois que je suis impulsive avec mes petites sœurs, j'ai envie de les frapper, de les claquer contre le mur tellement elle m'énerve en fait. Des fois quand je suis énervée, enfin il ne faut pas me parler, souvent c'est ce que ma mère elle fait. Quand elle voit que je commence à monter, elle me parle pas, il y a une personne qui me parle... Parce que sinon nous elles vont monter, je vais monter, on va monter, au bout d'un moment il y en a une qui va

manger un minimum, donc ça ne sert à rien...

Tania donne à voir la violence d'une jouissance en excès qui cherche son mode d'expression. Le décès de son père a sûrement eu valeur d'amalgamer une recherche de causalité et de compliquer aussi sa recherche d'équilibre. Cependant, on perçoit qu'il lui est difficile de tenir à distance des affects dont elle reconnaît une composante agressive majeure et qui nous évoquent les tendances relatives au registre imaginaire. (référence 7)

[.../...]

6.3. Séance 3 avec Tania du 14 avril 2014

[.../...]

Chercheur : tu as passé une sale journée...

Tania : et puis le prof de français il a voulu me coller, j'ai pétié un scandale.

Chercheur : c'est-à-dire ?

Tania : il me fait : « oui, de toute façon, ça fait deux semaines que j'attends le travail », je fais : « ben oui mais non. » Il a commencé à m'énerver, j'ai vu, il commençait à écrire sur mon carnet : retenue, j'ai fait : « ah ! Non non non », j'ai commencé à m'énerver. J'ai pleuré de nerf et tout... je lui ai fait : « je crois que je vais vous gifler. Arrêtez-vous je vais vous gifler, je vais m'énerver. » c'est pas conseillé. Il était là : « mais calme toi ! », « Non je ne me calme pas ! ».

Chercheur : alors qu'est-ce qu'il a fait finalement ?

Tania : il m'a dit que si je n'avais pas le travail aujourd'hui, il me collait.

Chercheur : alors tu as bossé ?

Tania : je n'étais pas chez moi ce week-end.

Chercheur : tu étais où ?

Tania : j'étais chez une pote, tout le week-end, et donc du coup... j'ai pas pris mes affaires de cours, je ne les ai pas faits.

Chercheur : tu étais où ?

Tania : j'étais à XXXX chez une copine à moi.

Chercheur : ah ! Chez une pote, chez une amie... donc du coup tu n'as pas bossé. Et tu l'as quand ton prof ?

Tania : là, là, c'était lui.

Chercheur : alors ?

Tania : je lui ai menti. Je lui ai dit que mon beau-père il était à l'hôpital, donc du coup j'avais passé mon week-end à l'hôpital. Il m'a dit on verra ça à la fin du cours.

Tania nous montre bien la difficulté à cloisonner les espaces. Elle arrive au collège avec tous les éléments de sa vie personnelle sans pouvoir passer d'un niveau de préoccupation à un autre. L'exigence du professeur vient faire fonction d'une demande qu'elle ne peut pas supporter. Elle est toute prise dans un rapport au monde qui est dominé par le registre affectif. (référence 7)

[.../...]

Tania : déjà ce qui m'énerve, je n'ai rien fait de spécial, et le principal il m'a dit que pour accepter mon stage, il fallait que je me tienne à carreaux. Mais vu comment ils se sont tous acharnés sur moi vendredi...

Chercheur : tu as l'impression qu'ils te compliquent la tâche ?

Tania : là, c'était de l'acharnement total. C'est genre, aujourd'hui on va s'occuper de Tania, on va pourrir un peu sa journée... Oui bien sûr...

Chercheur : ben oui... et par rapport à ta tenue vestimentaire, qu'est-ce qui c'est mal passé alors ?

Tania : parce que j'étais en jupe, et je devais aller voir la principale adjointe, pour un dossier de DIMA, parce qu'il faut que je le recommence...

Chercheur : oui...

Tania : et la surveillante elle fait : « change toi parce que, la principale adjointe, elle va te décoller la tête », du coup je me suis changée, j'ai mis un *leggine*...

Chercheur : tu étais venue avec un *leggine*, tu en avais un ?

Tania : oui j'en avais un dans mon sac, du coup, je me suis changée et j'ai été la voir, j'ai remis ma jupe après. Après il y a un pion il m'a fait : « ouais tu te changes ! ». Je me suis re-changée... Et après il y a eu quoi d'autre?... Je crois que c'est tout. Et après il y a la prof d'espagnol qui m'a exclue.

Chercheur : et elle, pourquoi elle t'a exclue alors ?

Tania : parce que je parlais avec O..... par petits papiers. Mais genre, on était au moins cinq dans la classe à parler par petits papiers. Mais non bien sûr, c'est que Tania, c'est comme

d'hab'... c'est toujours moi.

Chercheur : toi ce que tu éprouves, c'est un sentiment d'injustice ?

Tania : ah ben, elle a jamais pu me voir en peinture elle.

Chercheur : oui oui. Et pourquoi ça à ton avis, est-ce que tu as une idée de...

Tania : parce que je n'aime pas l'espagnol, je ne travaille pas.

Chercheur : oui. Donc c'est pour ça qu'elle est si... Comment dire ?... Qu'elle t'en veut ?

Tania : oui parce que en plus, au début elle m'aidait, et maintenant elle est comme moi, elle a lâché l'affaire.

Chercheur : oui, toi aussi tu as lâché l'affaire ?

Tania : oui, moi je suis assis sur ma chaise, j'attends une heure, en plus c'est la plus longue heure de la semaine.

Pour Tania, il est évident que les autres s'acharnent sur elle. Elle ne parvient pas à discerner le code symbolique qui règle les rapports entre les adultes et les élèves. Ainsi, elle interprète les contraintes imposées sur sa tenue vestimentaire comme une agression. En même temps, elle emporte avec elle une tenue de rechange, ce qui permet de poser l'hypothèse qu'elle a cerné des limites mais qu'elle ne peut pas les respecter ou faire sens avec. Globalement, elle se sent victime des exigences qui viennent des autres... (référence 6)

[.../...]

Tania : j'ai fait des cauchemars, du coup je n'ai pas dormi, du coup je suis complètement fatiguée...

Chercheur : oui, donc la journée va être très très longue...

Tania : ah non... Je vais manger McDo ce midi !

Chercheur : ah ! Tu as le droit de sortir ce midi ?

Tania : comme d'hab', je suis externe donc... j'attends ça avec impatience, mon ventre le réclame déjà, un bon McDo...

On peut simplement souligner ici la prévalences du stade oral et de la promesse de consommation qui y est attachée dans une expression qui n'est pas sans évoquer une tonalité infantile. C'est comme si il était apte à compenser la précarité du registre symboliques et les défaillances de l'appui sur l'idéal. (référence 5)

[.../...]

Chercheur : d'accord. C'est comme si tu avais deux vies finalement. Tu as la vie au collège, et tu as la vie à l'extérieur du collège. La vie au collège, pour l'instant, je n'arrive pas avoir grand-chose qui te plais dans cette vie là...

Tania : il y a rien. Le seul truc positif je dirais, c'est de voir mes potes. Sinon... Je n'en vois pas d'autres...

Chercheur : tu n'as jamais trouvé un intérêt à venir au collège ? Il n'y a jamais rien qui t'a plu ?

Tania : non parce que quand je vais au collège je fume plus, je mange presque pas, je travaille pas et je dors. Je fais des feuilles comme je fais toute la journée.

Chercheur : tu écris ?

Tania : je prends une feuille à carreaux, imaginons, je prends le prénom Tania, ça prend trois cases, je fais trois cases. Trois cases après je ne fais pas, trois cases, trois cases... Et je fais ça toute la feuille. Je prends une couleur, et après les cases qui restent je l'ai fait d'une autre couleur. Et puis ça, ça m'occupe. Ça me détend, ça me... *(Pousse un long soupir)*

Pour Tania, la vie au collège est véritablement synonyme d'ennui qu'elle essaie de tromper avec des petites manies. Elle fait comme elle peut pour mettre en forme cette jouissance qui ne parvient à s'apaiser dans une expression phallique... (référence 5)

[.../...]

Tania : oui... en plus mon beau-père il est revenu habiter là chez moi. On s'est pris la tête tout le week-end, parce que, ma pote elle a dormi chez moi vendredi soir...

Chercheur : d'accord.

Tania : et puis après moi j'ai dormi chez elle samedi soir et dimanche soir parce que, déjà elle fait : « je dois rentrer parce que je n'ai pas de bus » elle me fait : « viens et tout », vu l'ambiance qu'il y a chez toi...

Chercheur : ah oui, c'est elle qui t'a invitée... Parce que ton beau-père est revenu habiter chez vous ?

Tania : et on s'est pris la tête tout le week-end. En une soirée, donc le vendredi qui n'était pas du tout ma journée, on a dû se prendre la tête, sans mentir, au moins cinq fois. En l'espace de trois heures...

Chercheur : et pourquoi vous vous prenez la tête ? Quel genre de conflit ?

Tania : la première c'était... Mais c'est pour des trucs de merde à chaque fois... la première c'était parce qu'il n'avait pas voulu qu'on change de musique ou je ne sais pas quoi...

Chercheur : hum, hum...

Tania : à chaque fois en fait il me contredit, mais moi je sais que j'ai raison, ça m'énerve. Parce que Monsieur, il connaît tout, il a tout vécu, il a tout fait...

Chercheur : d'accord.

Tania : ça m'énerve. Après, samedi matin, on s'est pris la tête par rapport à du schweppes qui était dans ma chambre, parce que moi la nuit, quand je me réveille en plein cauchemar, j'ai besoin de boire parce que ma bouche elle est toute desséchée.

Chercheur : hum, hum...

Tania : il fait : « oui, il n'y a pas le droit d'alimentaire dans ta chambre », « c'est pas de l'alimentaire, c'est à boire quoi. »

Chercheur : hum, hum...

Tania : il fait : « oui, nanani, nanana, si tu le descends pas, tu ne bouges pas... » « Tu n'as rien à me dire, déjà tu baisses, parce que... on n'a aucun lien de sang, parle-moi pas c'est tout... là, tu ne vas pas me saouler, je viens de me réveiller, il était 13 heures, je fais chut, chut... ». J'avais pas fumé, quand j'ai pas fumé ma clope, tu ne me parles pas. Trace ta route, je trace ma route mais là on se parle pas. Pas le matin.

Chercheur : hum, hum...

Tania : il fait : « oui de toute façon tu es une petite gamine insolente », je lui fais : « hein ? Mais qu'est-ce que tu racontes ? C'est du Schweppes que je bois la nuit, il y a pas plus compliqué, l'insolence je ne sais pas où tu la vois ! »

Chercheur : hum, hum...

Tania : « oui, tu me réponds quand je te parle ! » En même temps je vais pas rester comme ça (*elle sifflote*)...

Chercheur : hum, hum...

Tania : « tu me parles, je te réponds. » ça m'énerve les gens qui disent ça : « oui ! Tu ne réponds pas quand je te parle ! », je sais pas tu me parles, je parle à quelqu'un, j'ai envie qu'il me réponde.

Chercheur : hum, hum... bien sûr...

Tania : je suis pas son chien, je vais pas l'obéir. Du coup il m'a énervée et puis ma mère elle a pris ma défense, elle a fait : « en même temps si elle veut boire elle boit. » ça s'est arrêté. Il y a eu ça, il y a eu... Qu'est-ce qu'il y a eu d'autres?... Par rapport à des pinces à cheveux qu'il a

tout pris, je fais : « mais c'est pour moi et maman, qu'est-ce que tu en as à foutre que ça soit moi ou maman qui les utilise ? », « oui mais c'est pour ta mère, c'est elle qui les achète. » « c'est vrai que je vais y aller avec les cheveux comme ça... » (*Mime des cheveux défaits*)

Tania entretient des relations très conflictuelles avec son beau-père indiquant combien les incarnations du père réel sont vidées de leur possible fonction organisatrice. Dans ses propos, sa maman lui donne raison, et on perçoit sa position dans un rapport très symétrique avec la génération de ses parents. (référence 2)

[.../...]

Tania : (*souffle profondément*) et puis il y a eu samedi midi, parce que ma mère elle a demandé l'avis à nous tous, pour savoir si il pouvait rester là avec son fils, les petites ont dit : « oui ça ne nous dérange pas » et ma mère elle me regarde et elle fait ton avis ? « non je ne vais pas le donner, ça va faire des embrouilles », alors elle fait : « vas-y exprime-toi, tu as le droit de t'exprimer... ». Je fais : « le petit il a le droit de rester », je regarde mon beau-père et je dis : « toi tu te casses, j'en peux plus ! »

Chercheur : hum, hum... donc son fils tu voulais bien qu'il reste... tes sœurs elles étaient plutôt d'accord, mais toi tu n'étais pas d'accord.

Tania : non pas du tout.

Il est étonnant d'entendre le récit que fait Tania du moment familial durant lequel les enfants doivent donner leur avis à propos d'un élément qui concerne directement la vie affective de sa mère. On assiste à une expression subjective renvoyant à une forme de confusion entre les générations dont on peut supposer qu'il encourage une tendance au déni de la castration. (référence 8)

7. La grille de lecture des entretiens

Pour faciliter notre lecture des entretiens, nous avons isolé 8 références à notre travail théorique qui se définissent de la façon suivante :

7.1. Référence 1 : une structure de personnalité normale

Les jeunes que nous avons eu la chance de rencontrer dans le cadre de ce travail se trouvent tous dans une logique de développement psychologique que nous pourrions qualifier de normale au regard de la terminologie classique freudienne. C'est à dire que leur structure psychique se range sous le registre générique de la névrose et nous avons pu en observer les expressions habituelles.

7.2. Référence 2 : la symétrie des places dans le lien social

Une des questions soulevées par notre recherche concerne la nature de l'héritage symbolique dans notre contexte sociologique qui, en ne légitimant plus de place d'exception, aligne les générations dans une logique égalitaire. La société patriarcale freudienne a mis en avant l'imago paternelle en tant qu'elle venait donner corps à la figure du grand Autre du langage et ouvrir la voie à tous ses substituts possibles, du père de famille au chef de l'état. Lacan nous a aidé à comprendre comment cet édifice symbolique donnait une forme particulière à un étayage de la jouissance dans une logique de dissymétrie des places. Comment les adolescents que nous avons rencontrés s'inscrivent-ils dans l'ordre des générations ?

7.3. Référence 3 : un rapport à la jouissance qui en passe par l'angoisse et le corps

Dans la mesure où nous avons conclu à la possibilité d'un traitement phallique similaire à celui de la société patriarcale freudienne, nous avons orienté nos observations sur les signes cliniques témoignant de la montée d'un autre rapport à la jouissance. Nous avons repéré de multiples expressions du recours à des modalités différentes de traitement d'une pulsion non-métabolisée par l'appui classique sur le langage. Cela se traduit par l'émergence de plaintes touchant le corps et une certaine difficulté à en contenir les débordements. Il y a ainsi de nombreux extraits du matériel clinique recueilli qui renvoient à l'agitation ou à l'angoisse...

7.4. Référence 4 : l'omniprésence de l'objet de satisfaction

Le monde des enfants contemporains est surchargé d'objets de toute nature qui viennent réduire l'espace de la demande et du désir. Durant nos entretiens, nous avons tenté de repérer les propos illustrant la place prise par l'usage des gadgets, que Lacan nommait les "lathouses". Nous avons aussi essayé d'en saisir les effets concrets dans le quotidien de ces adolescents.

7.5. Référence 5 : quelles suppléances face à la pluralisation des Noms-du-Père ?

Désormais, les enfants sont davantage amenés à trouver une réponse à la carence de l'appui sur le Nom-du-Père de la société paternaliste par la pluralisation des montages sur-mesure. Le partenaire chargé de venir suppléer la carence de la fonction paternelle peut prendre des formes multiples, des marques sur le corps à la consommation de substances psychotropes en passant par l'usage compulsif des nombreux objets offerts par la technoscience. Le remaniement pulsionnel propre à l'adolescence se trouve compliqué par le regain d'invention auquel condamne l'effacement des solutions collectives de la société patriarcale.

7.6. Référence 6 : le moi-idéal et l'idéal du moi

Nous avons constaté le resserrement du rapport à l'autre sur tous les principes qui accompagnent la dualité du lien imaginaire. Les instances du moi-idéal et de l'idéal du moi sont particulièrement importantes à observer en tant qu'elles peuvent rendre compte du mouvement de renversement de la logique classique freudienne. En effet, il nous semble que l'on peut y trouver une boussole utile pour repérer de nombreux indices de la persistance des mouvements imaginaires.

7.7. Référence 7 : le symbolique face à l'imaginaire

Avec la montée au *zénith social* de l'objet petit *a*, ce sont toutes les manifestations du registre imaginaire qui prennent le pas sur les mises en forme symbolique. En conséquence, nous observons une expression du rapport à l'autre qui se rabat sur la rivalité et le conflit. Les entretiens laissent régulièrement émerger des affects traduisant un ressenti de victimisation, voire de persécution.

7.8. Référence 8 : un mouvement de déni de la castration

Notre réflexion s'oriente du champ de la névrose. Ainsi, l'opération du Nom-du-père a présidé à la mise en place de l'articulation signifiante avec ses effets de division du sujet et d'étayage de la jouissance. Comment dès lors peut-on comprendre l'émergence de tant de manifestations d'un excédent de jouissance qui ne paraît pas pacifié par une mise en forme phallique ? Nous avons prélevé un important matériel clinique indiquant la présence de revendications narcissiques qui évoquent une forte adhérence au registre imaginaire. À travers ce constat clinique, c'est toute la dimension théorique des effets de la castration symbolique qui se trouve interrogée...

8. Tableau récapitulatif : références repérées durant quelles séances ?

	Martin	Roger	Gérard	Nathan	Richard	Tania
Références 1	Séances : 3 / 4 / 4 / 5	Séances : 1 / 1 / 3 / 3 / 6 / 6	Séances : 3	Séances : 1 / 2	Séances : 1 / 3	Séances : 1
Références 2	Séances : 3 / 3 / 5 / 5 / 7 / 8 / 8 / 8	Séances : 2 / 3 / 3 / 3 / 3 / 5 / 7 / 7	Séances : 1	Séances : 2	Séances : 2 / 3	Séances : 1 / 3
Références 3	Séances : 1 / 5 / 6	Séances : 4 / 4 / 4 / 4 / 5 / 6	Séances : 1 / 2 / 3 / 3	Séances : 1	Séances : 1 / 2 / 3	Séances : 2
Références 4	Séances : 4 / 7	Séances : 1	Séances : 1 / 2 / 3	Séances : 2	Séances : 2 / 2 / 3	Séances : 1 / 2
Références 5	Séances : 4 / 4 / 4 / 6 / 7 / 8	Séances : 1 / 3 / 3 / 4 / 5 / 6 / 7	Séances : 3	Séances : 1	Séances : 1 / 2 / 3	Séances : 2 / 3 / 3
Références 6	Séances : 1 / 2 / 2 / 3	Séances : 6	Séances : 1 / 2 / 2 / 2 / 2 / 3	Séances : 1 / 2	Séances : 1 / 2 / 3	Séances : 2 / 3
Références 7	Séances : 1 / 2 / 3 / 5 / 6 / 7 / 7 / 8 / 9	Séances : 1 / 4 / 4 / 6	Séances : 1 / 2 / 2 / 3 / 3	Séances : 1 / 2	Séances : 1 / 2	Séances : 1 / 1 / 2 / 3
Références 8	Séances : 1 / 2 / 3 / 3 / 5 / 9	Séances : 3 / 5 / 5 / 5 / 7	Séances : 1 / 2 / 3	Séances : 1 / 2	Séances : 1 / 2 / 3 / 3	Séances : 2 / 3

Institution scolaire et symptômes contemporains

Regard psychanalytique relatif à la généralisation du discours capitaliste

Quelles incidences sur l'économie de la jouissance des collégiens d'aujourd'hui ?

Résumé : Psychologue dans l'Éducation Nationale, nous avons observé les effets de la mutation actuelle du lien social sur l'école. Chacun peut constater l'émergence des signes d'une conflictualité accrue : décrochage scolaire, phobie scolaire, augmentation du nombre de journées d'exclusion, appel pressant à un retour de l'autorité, épuisement des enseignants, multiplication des projets d'accueil individualisé ou inflation des demandes d'interventions d'auxiliaires de vie... Quelle lecture pourrait faire la psychanalyse de ces symptômes contemporains ? En quoi sont-ils l'expression du dépassement du complexe d'Œdipe pour couvrir d'un nouvel habillage symbolique l'impossible du rapport sexuel au XXI^e siècle ? C'est là toute l'orientation de notre travail de thèse qui tente de mieux comprendre les enjeux cliniques et aussi les mécanismes psychiques convoqués dans un lien social désormais organisé par un "maître-capitaliste."

Mots-clés : imaginaire / symbolique / moi-idéal / idéal du moi / jouissance phallique et jouissance pas-toute phallique / fonction paternelle / Nom-du-Père / discours capitaliste / institution scolaire

Educational Institution and contemporary symptoms

A psychoanalytic look at an extensive capitalistic discourse

What are the impacts on the leisure economy as regards teenage students

Abstract : As a psychologist within the National Education system, I bear witness to the changes taking place in social links over schools. Everyone is able to note the emergence of signs of increasing conflicts : drop-out rate, school phobia, increase number of days of expulsion, calls for a return to more authority, exhausted teachers, growing need for individual remedial tuition, and expanding requests for help from carers. How could psychoanalysis interpret these contemporary symptoms ? In which way are they expressions of putting aside the Oedipus complex in order to symbolically fake the impossible nature of relationships between the sexes in the 21st century ? This is the aim of our current work to try and better understand the clinical issues and also the mental processes that arise nowadays in social links increasingly organised by a "capitalist master."

Key words : imaginary / symbolic / ego ideal / ideal ego / phallic enjoyment and enjoyment non phallic / paternal function / Name-of-father / capitalistic discourse / educational institution